

ALEXANDRE WESTPHAL

JÉHOVAH

LES ÉTAPES DE LA RÉVÉLATION DANS L'HISTOIRE DU PEUPLE D'ISRAËL



AVEC SIX CARTES ET DEUX TABLEAUX

2me ÉDITION REVUE

PARIS
LIBRAIRIE GÉNÉRALE ET PROTESTANTE
C. STREET, DIRECTEUR-GÉRANT
48, RUE DE LILLE, 48

1908

CAHORS, IMPRIMERIE A. COUESLANT. — 10.476



A mes enfants

A. W.


LIBRARY
MAR 2 5 1977
UNIVERSITY OF TORONTO

PRÉFACE

« Ce n'est pas en vain que la fermentation intérieure, provoquée par les luttes anciennes, a travaillé l'Eglise pendant de longues années. Si elle n'a pas réussi à fournir la rénovation théologique que l'on attendait d'elle, le travail de dislocation des idées traditionnelles ne s'en est pas moins accompli.

Peu à peu, l'abîme s'est creusé entre le catéchisme du temple et la théologie de l'Ecole ; le jour vient où deux Bibles seront en présence, la Bible du fidèle et la Bible du savant[1]... »

Ces paroles, écrites il y a quinze ans, ont-elles perdu leur actualité ? Il semblerait, au contraire, que nous vivions aujourd'hui les temps où l'échéance redoutée porte ses fruits amers. Point de conférences pastorales, de sociétés de théologie, de synodes ayant à s'occuper de l'éducation chrétienne de la jeunesse, où ne retentisse, toujours plus pressante, la question :

Comment enseigner l'Histoire Sainte ?

[1] A Westphal. *Sources du Pentateuque*, I, 1888. Préface.

Pour beaucoup de pasteurs, cette question s'est tranformée en cri d'angoisse. Et certes je les comprends.

Quand on a charge d'âmes et qu'on veut dispenser droitement à ses catéchumènes la parole de vérité, c'est une épreuve grande que d'arriver à une époque qui marque un point tournant de la pensée théologique.

Or, pour l'Ancien Testament, c'est bien cela. Le succès de la méthode historique dans la critique sacrée, les découvertes de l'Assyriologie, l'avènement de l'histoire des religions, ont si fortement impressionné l'esprit moderne ; nous leur devons pour la science biblique de tels flots de lumière, qu'il n'est plus possible aujourd'hui de se cantonner dans les vieilles positions où pouvait se mouvoir victorieusement l'apologétique d'un autre âge.

L'enseignement secondaire s'efforce de développer le sens historique dans la jeunesse de nos écoles. Les *Manuels d'Histoire Ancienne* — très divergents de nos *Histoires Saintes* — que les meilleurs orientalistes ont publiés pour nos Lycées, sont en train de donner aux générations nouvelles une direction et une mentalité qui imposent aux éducateurs d'âmes les plus impérieux devoirs.

Entre pasteur et catéchumène, la question de confiance intellectuelle est posée ; au pasteur de savoir s'il veut conserver cette confiance ou la perdre.

S'il la perd, c'est son influence sur le catéchumène

qui s'en va ; mais pour la conserver, il n'est aujourd'hui qu'une ressource : accomplir dans l'intérêt de notre patrie céleste ce que nous faisons tous les jours pour protéger notre patrie d'ici-bas ; je veux dire : renouveler progressivement notre matériel de défense.

Pour pouvoir enseigner l'Histoire Sainte, il faut d'abord la remanier.



Les temps sont-ils mûrs pour cette révision ? Oui. Les points généraux sont fixés pour les modifications essentielles ; les grands débats sont vidés, et l'Église est lasse de nos discussions interminables sur les questions de détail. Elle nous reproche d'avoir un souci assez mince de ses besoins réels et de nous livrer, à la suite de nos maîtres allemands, aux virtuosités énervantes de l'érudition pure, qui entend pousser l'herbe, et n'estime connaître le plus petit document biblique que quand elle y a découvert une demi-douzaine de sources et autant d'interpolations. Elle se plaint que le fétichisme grammatical a tué chez nous le respect des vues d'ensemble et du témoignage spirituel ; elle nous renvoie au maître des théologiens modernes, bien Français et bien chrétien tout ensemble : Jean Calvin, dont l'exégèse si pénétrante et si savoureuse, sans négliger le détail, ne perd jamais de vue l'ensemble, tient un compte

équitable de la vie de l'Esprit et édifie en expliquant.

Sans regretter d'avoir poussé peut-être jusqu'à l'excès le scrupule scientifique, acceptons humblement le reproche de lui avoir donné un peu trop de prépondérance ; de ne pas avoir su être assez *chrétiens* dans notre manière d'envisager une littérature au cœur de laquelle on ne peut vraiment aller que si l'on a soi-même donné son cœur à Celui que Luther appelait : le Maître des Ecritures.

Et puis, laissons-nous convaincre par cet avertissement qui vient d'un sage :

« Tout me crie que nous faisons fausse route avec notre rage analytique, avec notre confiance dans le document de détail, avec notre prétention d'expliquer la vie par des dissections d'amphithéâtre...

» Il est bon sans doute que la vaste enquête, poursuivie depuis un demi-siècle, ait été faite. Il est bon qu'on ait vérifié toutes les notions léguées par le passé, qu'on ait remué profondément le vieux sol avant d'y semer. Ne soyons point ingrats envers nos maîtres ; ils ont dépensé à cette tâche un talent prodigieux, il faudrait dire du génie, si ce mot pouvait se séparer de l'opération qui crée la vie.

» Mais le terrain qu'ils ont ameubli, nous sommes en train de le pulvériser avec l'abus de leurs méthodes. *Le monde qui vient a soif de recomposition*. On ne le groupera qu'autour des idées simples. Il dit par toutes ses voix le mot historique : *Bien taillé, main-*

tenant il faut recoudre. Dans l'ordre religieux, comme dans l'ordre moral et politique, en histoire et en littérature comme en peinture, il demandera qu'on lui refasse de grandes lignes directrices avec cette multitude de points brisés où notre œil s'est trop complu. »

Vous le voyez, il faut reconstruire.

*
* *

On nous demande de refaire les grandes lignes directrices de l'Histoire Sainte. Puisqu'il s'agit ici d'une étude où la science et la foi se doivent un mutuel appui, qu'il me soit permis de l'introduire et de l'orienter par deux considérations générales, que j'appellerai, faute de termes plus précis : le postulat de la foi et le postulat de la science.

1° Le postulat de la Foi

Ce qui frappe et ce qui déconcerte le plus un croyant, lorsqu'il s'informe des résultats généraux de la critique moderne, c'est la constatation que cette critique a pour premier effet de détruire de fond en comble l'unité qu'on lui avait appris à voir, dès son enfance, dans l'enseignement doctrinal de l'Ancien Testament.

Il s'était toujours représenté les choses, en gros, comme ceci :

Création, chute, appel de Dieu aux patriarches, alliance de Jéhovah au Sinaï, rappel de l'Alliance par les prophètes, prédictions messianiques et finalement venue du Messie Jésus.

Or, maintenant, on lui dit que la science a changé tout cela ; que les premiers récits de la Genèse sont des mythes communs à tous les peuples sémitiques ; que les patriarches n'ont pas existé ; que Moïse n'a pas cru à un Dieu unique ; que Jéhovah était une divinité locale, adorée dans les environs du Sinaï ; que l'idée monothéiste s'est fait jour dans la conscience des prophètes, etc.

Tout ceci apparaît aux yeux du croyant comme un coup de mine qui fait sauter l'édifice de la révélation et le remplace par d'informes décombres. Soucieux de garder avant tout sa foi en la préparation du salut, il s'indigne et répudie d'un geste sommaire tout le bagage scientifique, qui ne peut contenir à ses yeux que des trésors d'incrédulité.

Mais je me représente qu'un croyant assez informé pour ne pas s'en laisser conter prenne la peine de dresser un inventaire des solutions diverses que la critique lui propose.

Il sait, par son expérience personnelle et par l'observation de la vie religieuse de ses frères, que la Bible, écrite en apparence comme les autres livres, et sujette comme les autres aux accidents auxquels

sont soumis les ouvrages de cette nature, est, en réalité, le Livre par lequel Dieu parle aux hommes dont le cœur est honnête et bon. Dans ce livre, il a trouvé Jésus-Christ, Jésus-Christ a renouvelé sa vie, Jésus-Christ est devenu la source de ses énergies et le centre de ses affections : Jésus-Christ est pour lui la grande réalité de l'histoire. C'est de cette réalité qu'il partira, pour juger la valeur historique des faits qui sont censés avoir préparé le monde à la recevoir et à la comprendre.

Jésus a déclaré qu'il était le Messie annoncé par les prophètes ; il a dit qu'il était venu pour les accomplir, il a expliqué leurs paroles à un peuple qui avait cessé de les comprendre, mais qui y croyait avec ferveur. La foi au Christ emporte donc la croyance aux trois grands siècles de la prophétie, aux prédicateurs messianistes, à la révolution morale et religieuse dont ils ont été tout à la fois les héros et les victimes.

Considérons maintenant les prophètes.

Se donnent-ils comme des initiateurs religieux ? Nullement. Prêchent-ils la morale au nom de la conscience ? la prêchent-ils pour tous, au nom de la loi morale universelle ? Pas davantage. Le mal leur apparaît sous la forme de péché, et le péché, en tant que désobéissance à Jéhovah. Leur prédication n'excède pas les frontières du peuple qui a pour devoir d'obéir à Jéhovah. *Le péché moral d'Israël est une transgression d'alliance religieuse.* C'est ici

une particularité dont on ne saurait exagérer l'importance.

Or cette alliance, contre laquelle Israël se révolte, mais qu'il ne nie ni ne récuse, est-elle contractée par le ministère des prophètes ? Ce Jéhovah dont ils sont les hérauts, en sont-ils les révélateurs ? Pas une ligne, pas un mot n'autorise cette hypothèse. Toute l'histoire de la royauté d'Israël démontre que la croyance à Jéhovah et l'alliance des Hébreux avec lui, existaient avant que les prophètes entreprissent leur apostolat. La façon dont ils entrent en scène manifeste avec la dernière évidence que bien loin d'innover, ils appuient tout leur crédit sur le fait de cette alliance et l'autorité de cette croyance.

Qu'est-ce à dire, sinon que l'activité des prophètes, de Samuel à Malachie, postule un événement, une manifestation divine, une institution religieuse que cette activité ne produit pas, qu'elle n'explique pas, mais par laquelle elle est au contraire provoquée, par laquelle elle a besoin d'être elle-même expliquée ? Et nous voici contraints, par les nécessités de l'histoire, de maintenir la grande réforme jéhoviste à laquelle Moïse a attaché son nom, et que les sources du Pentateuque, les livres historiques et les Psaumes s'accordent à nous représenter comme le pivot de toute l'histoire des Hébreux.

Ce peuple, cet homme, ce Dieu, qui s'unissent au flanc du Sinaï pour fixer une constitution morale et religieuse destinée à servir de charte pour l'huma-

nité civilisée, quels étaient leurs antécédents et leurs liens dans l'histoire ?

Je sais bien que l'oragisme est une théorie courante en histoire des religions pour représenter l'origine et les diverses manifestations du phénomène religieux, et que M. Fulliquet trouve expédient d'expliquer l'enlèvement d'Elie par ces mots : « Elie mourut victime de sa prédilection pour les orages ». Mais je doute que des explications de cet ordre trouvent crédit auprès de tous les esprits, et je ne me représente pas que quelques coups de tonnerre, même très forts, aient suffi pour donner à Moïse l'idée de composer le Décalogue et l'autorité pour le faire accepter. Je ne m'imagine pas — et je ne vois point de cas similaire dans l'histoire des peuples — que si le culte de Jéhovah avait été rencontré par Israël dans quelque vallée étrangère, ou si même Jéhovah avait été le dieu de Jéthro, ces raisons eussent paru suffisantes aux Hébreux pour abandonner leur Elohim protecteur, et se vouer à une divinité inconnue et formidable qui ne paraît guère, au premier jour, que pour leur imposer des châtiments.

Car enfin, le propre de Jéhovah, dès son apparition, c'est de commander et de frapper impitoyablement quand il est désobéi. Etrange entrée en matière, pour une divinité sans états de service, qui cherche à se substituer aux vieux *théraphim* d'Israël.

Si Jéhovah est un dieu d'emprunt, je ne m'explique ni les débuts de son culte, ni le zèle du patriote qui

le prêche, ni la crédulité du peuple qui lui consacre des autels.

Mais s'il est au contraire, sous le nom nouveau et suggestif que lui donne la réformation de Moïse, la divinité ancestrale dont les bénédictions sont liées à la vie des patriarches Hébreux ; si dans les évènements d'une crise suprême, il vient de se montrer le libérateur des tribus qui l'invoquent, alors tout s'explique, au contraire. Le moment est bien choisi pour qu'il commande. Il a droit à l'obéissance, et, comme Osiris ou Orphée dans un passé mythique, comme Zoroastre, Confucius ou Bouddha dans l'histoire de leur peuple, Moïse apparaît à l'heure propice comme le réformateur inspiré, que Dieu envoie aux réchappés de l'Egypte, pour faire évoluer leur religion vers ses destinées morales et transformer les contrats patriarcaux en alliance nationale et définitive.

Ainsi, comme la réforme de Moïse était nécessaire à l'intelligence des discours prophétiques, le fil de l'histoire ne peut se passer de la vie nomade des patriarches, de l'esclavage au pays des Pharaons, de la détresse des Abrahamides et de la délivrance miraculeuse de l'Exode, pour expliquer l'autorité de Moïse et la constitution du peuple autour de la *Thora* de Jéhovah. Le crédit de Jéhovah tient à ce qu'il peut dire : « Je suis l'Elohim de vos pères, celui qui vous a fait sortir de la terre d'Egypte, maison d'esclaves. »

Restent les onze premiers chapitres de la Genèse, sans lien apparent avec l'histoire des Hébreux, et qu'on nous présente comme un groupe de traditions communes à tous les peuples sémitiques. Sont-ce vraiment les hasards de la littérature qui les ont soudés à la vocation d'Abraham, et notre devoir scientifique est-il de les laisser retomber dans le fond commun des mythes orientaux ?

Observons d'abord qu'en réalité, aucune religion sémitique ne renferme l'ensemble des traditions rapportées au début de la Genèse. Non seulement celles-ci ne se trouvent groupées ainsi nulle part, mais aucune de ces traditions, prise en elle-même, ne se retrouve avec la précision et l'ampleur que leur donne le Pentateuque, dans les recueils de mythes antérieurs à la rédaction de nos livres saints. Tout ce que l'on peut dire, c'est que quelques-unes des données générales et quelques-uns des détails des croyances qu'elles rapportent, flottent comme des matières en suspension dans les mythologies orientales, non pas sémites seulement, mais aussi chamites et aryennes. Ce qui prouverait, en définitive, que les figures ou les faits que ces chapitres nous présentent, ne sont ni d'invention pure, ni de révélation directe, mais donnent la mise au point et comme la restauration de souvenirs réduits ailleurs à l'état de débris, partout dépareillés et souvent indéchiffrables.

Remarquons, en second lieu, que si le récit bibli-

que commençait à la vocation d'Abraham, le drame du salut, dont l'histoire des patriarches constitue le premier acte, s'ouvrirait sans que rien nous explique de quoi il s'agit, sans que rien nous intéresse à l'intrigue qui commence, et se présenterait comme une énigme que les actes suivants ne suffisent point à éclaircir.

« Dieu dit ». Quel est ce Dieu ? « A Abraham ». Quel est cet homme ? « Toutes les nations voudront être bénies en toi. » Que signifient ces paroles ? Quelle est la déchéance, quelles sont les espérances qu'évoque cette obscure allusion ? Et plus tard, quand Moïse précisera la nécessité de l'alliance jéhovique, et plus tard encore quand les prophètes tonneront contre le mal universel, enfin quand Jésus viendra comme un Messie libérateur et comme le deuxième Adam restaurateur, l'énigme subsistera toujours, augmentant son angoisse à mesure que le drame du salut devient plus tragique. L'énigme enveloppe de son obscurité la croix rédemptrice elle-même. Pourquoi la mort du juste est-elle expiatoire ? et pourquoi la Pentecôte inaugure-t-elle une nouvelle humanité ?

Et maintenant, si je relis les premières pages de la Genèse, tout s'explique et les données qu'elles me fournissent font ressortir à mes yeux l'intime solidarité qui unit cette préface à l'histoire qui va la suivre.

C'est là que je trouve tous les postulats de la religion dont la vie des Abrahamides va déployer à travers les siècles l'évolution et les révolutions

jusqu'à la victoire finale de l'Esprit. Et ces postulats, les voici : affirmation du Dieu unique et créateur; formation de la créature humaine à la ressemblance du Père céleste ; trahison de la créature libre qui se sépare de son divin éducateur. La civilisation constituée dans un monde déchu est fille de Caïn. Le monde est mauvais : tel homme, telle humanité. C'est en vain que Dieu lui-même essayerait de ramener au devoir ses créatures, qui pullulent et se corrompent mutuellement, en les frappant d'épouvante par des cataclysmes cosmiques :

La mer y passerait sans laver la souillure.

La tache est au fond..... au fond du cœur. Et c'est pourquoi, après la page sinistre qui a tout recouvert par les flots du déluge, la figure naïve de la tour de Babel nous montre l'humanité impénitente, cherchant à édifier son bonheur sans Dieu, sinon contre Dieu, et n'aboutissant qu'à une mésintelligence irrémédiable, qui sera la mère de tous les conflits et de toutes les impuissances futures. « Un royaume divisé contre lui-même ne peut subsister, » dira un jour Jésus.

Pour le moment, ces données, — qui montent du fond obscur de la préhistoire et que les premières pages de la Genèse groupent, complètent, ordonnent de façon à nous expliquer le pourquoi de l'histoire qui va suivre, — nous laissent, avec la tour inachevée de Babel, sur cette vérité solennelle qui introduit et

justifie toutes les initiatives de la grâce divine : l'humanité constituée par la chute ne comprend plus Dieu et ne se comprend plus elle-même. Plus de père, plus de famille. L'histoire de Dieu et des hommes est à recommencer.

Après le récit de la tour de Babel, nos Bibles devraient renfermer une page toute blanche. Cette page marquerait la place des siècles où, tandis que le ciel restait silencieux pour laisser l'humanité faire ses expériences sur le terrain qu'elle avait librement choisi, l'homme, poursuivant sa destinée malheureuse à travers des contradictions sans fin, était amené par les leçons de l'épreuve à la conversion élémentaire, qui consiste à vouloir un dieu.

Quand l'humanité, vaincue par sa propre impuissance, commença à implorer un *Elohim*, c'est-à-dire un céleste protecteur, Dieu, qui n'attend jamais qu'un soupir pour l'exaucer, lui répondit par la vocation d'Abraham. Et ce fut la reprise des rapports moraux qui devaient aboutir à la communion chrétienne et réaliser en l'homme par une voie plus douloureuse mais non moins sûre qu'en Eden, la ressemblance de Dieu.

Ainsi, plus il serre de près le problème de l'origine de la religion, de l'histoire primitive des religions et de la vocation d'Abraham, plus le croyant se rend compte de la solidarité effective qui unit les premières pages de la Bible à l'histoire patriarcale.

Ce qu'on lui donnait pour une poignée de tradi-

tions sémitiques, sans lien avec l'histoire d'Israël, est en réalité le vestibule du temple où Dieu attend l'humanité pour l'enseigner et la sauver. Et l'on peut appliquer à cet ensemble de données, éparses dans les souvenirs des peuples, liées en faisceau dans la préhistoire d'Israël, la formule célèbre : « C'est un mystère que rien n'explique, mais qui lui-même explique tout. » Le croyant ira plus loin. « Quand on trouve dans une maison, disait un théologien bien connu, une clef qui ouvre toutes les portes, on devine que c'est la clef du maître. » De même, ces premières données de la Genèse, trouvées au seuil de l'histoire hébraïque, permettent si bien d'en pénétrer tous les secrets, d'en comprendre la portée religieuse, d'en saisir l'harmonie, les difficultés et le but rédempteur, que le croyant ne peut pas ne pas s'écrier : C'est ici la clef du Maître ! Ces chapitres ont beau n'avoir aucun lien historique avec les annales d'Israël ; au point de vue religieux, ils font corps avec elles. Dieu les a voulus là, pour servir d'introduction à l'Histoire Sainte.

Ainsi la foi, — non point celle du charbonnier, mais la foi éclairée, nourrie par une solide étude des conditions internes de l'histoire religieuse que nous raconte l'Ancien Testament, avertie par ce que l'histoire des religions nous rapporte sur l'origine et le développement religieux chez les autres peuples, — la foi postule de la science indépendante le respect de l'élément religieux qui fait le lien organique de

toutes les parties de ce que nous avons coutume d'appeler l'Histoire Sainte, et le maintien, pour cette Histoire Sainte elle-même, des cadres généraux dans lesquels les documents nous la présentent.

Puisqu'aucun argument d'ordre scientifique n'oblige à nier la corrélation de Genèse I-IX avec l'enseignement doctrinal de la religion d'Israël, la réalité de la période patriarcale, le monothéisme de Moïse, le caractère dérivé de la théologie des prophètes, nous retenons ces faits et ne pensons pas mettre la science indépendante à l'étroit, en maintenant, pour l'histoire de la religion de Jéhovah, ce plan général :

I. — *La préhistoire*, ou les postulats de la religion de Jéhovah.

II. — *Les ancêtres*, ou la religion élohiste des patriarches préparant la manifestation de Jéhovah.

III. — *La manifestation de Jéhovah*, ou l'alliance du Dieu-Vie avec un peuple destiné à réaliser sa volonté et à lui servir de témoin dans le monde.

IV. — *La lutte du jéhovisme et de l'élohisme*. Cette lutte c'est, à proprement parler, toute l'histoire d'Israël. Elle va jusqu'à la sanction suprême : la ruine de Jérusalem par Titus. On y voit comment le peuple de Dieu se comporte vis-à-vis de la volonté divine, les débats et les conflits des prêtres et des prophètes, l'infidélité des rois, l'incrédulité du peuple, et comment la défaite apparente du JÉHOVISME

par le rejet du Messie entraîne la ruine du Royaume dont Dieu avait voulu faire son témoin parmi les nations.

Notre enseignement traditionnel d'Histoire Sainte n'a pas seulement le tort de réduire presque à rien les neuf cents ans qui séparent Elie de Jean-Baptiste : il isole l'Ancien Testament du Nouveau.

Or l'histoire d'Israël, sans la scène du calvaire, est un drame auquel manque son dernier acte.

La passion de Jésus-Christ, séparée des siècles qui la préparent, est une monstruosité incompréhensible, un acte de barbarie et de folie qui épouvante sans instruire. Replacée dans son cadre, elle redevient un dénouement dont la leçon doit servir d'avertissement à toute conscience humaine.

Ayons des cours spéciaux pour la vie du Sauveur et pour l'Evangile du salut, mais quand nous enseignons l'Histoire Sainte, sachons la mener jusqu'au bout, et laissons lui, pour la couronner, la page sanglante que toutes les autres annoncent et par qui toutes sont expliquées.

2° *Le postulat de la Science*

J'imagine qu'un théologien qui ne s'est point abandonné aux solutions extrêmes du radicalisme à

la mode, accordera au croyant ce que celui-ci lui demande, et reconnaîtra sans effort que son postulat peut être consenti, même par des savants qui ne partagent pas sa foi et n'entendent pas laisser gauchir les résultats positifs de la critique par des préjugés d'ordre religieux.

Mais la science, même lorsqu'elle est professée par des théologiens le plus fermement attachés à la foi traditionnelle, a son postulat aussi, et pour que la théologie chrétienne puisse faire du bon travail, il faut que ce postulat soit consenti avec autant de loyauté, de sérieux et de respect que l'autre.

Ce postulat, c'est que, dans l'examen des matériaux qui vont entrer en part dans la reconstruction de l'Histoire Sainte, la méthode historique, telle que la comprend et l'applique la science moderne, aura seule voix au chapitre.

Que faut-il entendre par là ? Trois choses.

1° Tous les documents de l'Ancien Testament seront soumis à une exégèse et à une critique rigoureuses relativement à leur contenu, à leur date, à leur auteur. La reconstruction des diverses périodes de l'histoire sera faite selon les données de ce travail préliminaire. Dans le choix des matériaux, la première place sera attribuée aux sources les plus anciennes et les plus dégagées de tendances apologétiques ou d'esprit de système.

2° La terminologie religieuse de la Bible hébraïque

sera étudiée avec le plus grand soin, en comparaison avec celle des autres documents religieux non bibliques que l'histoire contemporaine nous rapporte. Partout où nous trouverons des expressions identiques dans ces documents et dans la Bible, nous ne donneront, pour ce qui est des termes employés, pas plus de valeur aux uns qu'aux autres.

3° Lorsque les matériaux relatifs à chaque époque auront été groupés historiquement et leur langue religieuse bien comprise, nous nous interdirons, pour expliquer les idées morales ou politiques, le culte, la théologie, la mentalité générale d'une génération, d'appeler en cause les données et les connaissances des générations postérieures. L'historien devra se faire une loi de s'en tenir, pour la restitution d'une période historique, strictement aux documents relatifs à la dite période, expliqués et complétés, partout où le besoin s'en fera sentir, par les sûres données qu'il pourra recueillir dans l'histoire contemporaine des faits racontés.

Voilà le postulat de la science. Est-il trop exigeant? Je ne le pense pas. On ne peut faire de l'histoire qu'à ce prix. Et le moment serait mal choisi, quand on veut écrire une histoire *sainte*, de faire de l'histoire à prix réduit.

L'application des principes qui en découlent nous amènera-t-elle à opérer dans nos idées traditionnelles d'importantes transformations? Peut-être. Mais,

à coup sûr, ce seront des améliorations. Au point de vue historique d'abord, parce qu'avec des procédés plus scientifiques nous approcherons plus certainement de la vérité de l'histoire. Au point de vue religieux ensuite, parce qu'en mettant à leur plan, grâce à une révision sévère, les choses qui, dans les récits d'Israël, appartiennent positivement aux conceptions personnelles des historiens ou au fonds commun des expériences religieuses de l'humanité, nous serons mieux à même de faire saillir, avec une précision que les plus pieux hébraïsants n'ont pu posséder jusqu'ici, les faits et les doctrines qui constituent et manifestent ce que j'appellerai : l'initiative rédemptrice de Dieu dans l'histoire du peuple élu.

Pour donner une idée de la direction dans laquelle ces modifications vont nous conduire, reprenons, très brièvement, les trois points du postulat de la science.

Le premier, sur la critique des textes, nous amènera à constater, par exemple, que les livres historiques de l'Ancien Testament — de la Genèse à Néhémie — ne sont point, comme il semble d'après la division introduite par les rabbins, une série de seize ou dix-sept ouvrages distincts, écrits successivement par des auteurs différents, mais qu'ils constituent en réalité deux grandes sources d'histoire, sans cesse amplifiées, enrichies et allongées, dont les premières pages mêlent leurs narrations et qui

vont, l'une et l'autre, du récit de la création du monde aux dernières tribulations des royaumes d'Israël et de Juda.

L'une, va du chapitre II de la Genèse jusqu'à la fin du royaume de Juda. Elle poursuit son récit à travers les pages les plus anciennes du Pentateuque, de Josué, des Juges, de Samuel et des Rois. Elle n'a d'autre intention que de faire de l'histoire *ad narrandum*, et son souffle religieux est tout d'esprit prophétique.

L'autre, qui se poursuit depuis le chapitre I de la Genèse (sous sa forme remaniée) à travers les pages les plus récentes du Pentateuque et de Josué, les Chroniques et Esdras jusqu'aux derniers récits relatifs à la Restauration juive, raconte, pour l'ensemble, les mêmes événements, mais dans un tout autre esprit. Occupée avant tout de rites et de généalogies, elle se présente comme un livre *ad probandum*. Son intention, constamment apologétique, est de montrer, à travers toutes les tribulations de l'histoire, comment les juifs revenus de l'exil de Babylone descendent du premier homme, par ordre de primogéniture, et possèdent vraiment le droit d'aînesse sur l'héritage de bénédiction accordé à Abraham, à Noé et au père de tout le genre humain. Ici, c'est la mentalité sacerdotale qui a tout dirigé. Les annales avec leurs modifications, leurs amplifications, les documents qui sont venus se souder à elles pour les compléter et les continuer, sortent toutes des archi-

ves des prêtres. L'autre tradition, avec toutes ses surcharges, remonte aux archives des prophètes. Je ne puis insister ici sur ces matières. Ce que j'en ai dit suffit, je crois, pour montrer sous quel angle la restitution du peuple d'Israël doit être envisagée, et la place prépondérante que doit occuper dans cette restitution le grand ouvrage, à caractère beaucoup plus documentaire, écrit bien avant l'autre, sous l'inspiration des prophètes.

Des constatations du même ordre nous apprendront à ramener à ses proportions véritables la portée de tel cérémonial ou de tels récits dont l'interprétation symbolique a souvent égaré la théologie, et à remettre en valeur des livres dont l'Histoire Sainte traditionnelle ne tire qu'un parti tout à fait insuffisant, vu leur importance primordiale dans la religion d'Israël. Je veux parler du Deutéronome, du livre de Jérémie, des visions d'Ezéchiel et des prophéties messianiques, placées par les rabbins à la fin du livre d'Esaie, alors qu'elles constituent en réalité le couronnement de toute la théologie inspirée des prophètes.

En somme, — et ce résultat ne peut que réjouir l'Eglise croyante — les travaux de la critique scientifique, réduits à leurs éléments certains, ont pour premier effet de confirmer, de dégager et de placer hors pair dans l'histoire comme dans la littérature des Hébreux, l'action et l'autorité des prophètes.

Le second point visé par le postulat de la science est relatif à la terminologie religieuse de la Bible.

Tous les lecteurs de l'Ancien Testament ont présente à l'esprit la grande quantité de passages de nos livres historiques dans lesquels reviennent des formes comme celles-ci : « Dieu dit, Dieu ordonna, Dieu combattit, Dieu s'irrita, Dieu fit venir, » etc. Parfois même, ces expressions mettent le nom de Dieu dans une solidarité troublante avec des actes que la conscience réprouve d'instinct, comme par exemple la coutume barbare de l'interdit.

Que faut-il penser de ces passages ? Un lecteur familiarisé avec la littérature des religions anciennes, avec les entretiens d'Ahura-Mazda avec Zarathustra, par exemple, n'aura nulle peine à s'expliquer l'origine de cette terminologie. Mais jusqu'à présent, l'enseignement de l'Histoire Sainte n'a rien tenté pour empêcher le lecteur qui, en fait d'anciens livres religieux, ne connaît que la Bible, de penser que dans tous les passages où Dieu est mis directement en cause, c'est bien lui réellement qui parle, ordonne, agit. Et le croyant, logique dans sa foi, s'imagine que ce qui différencie la Bible des autres livres religieux, ce qui en fait le livre de la révélation, c'est précisément cette terminologie, qu'on trouve là et pas ailleurs, et qui prouve que Dieu est bien présent, puisqu'il dit, ordonne, etc.

Si nous voulons accréditer notre foi en la révélation auprès de générations qui ne partagent pas nos

croyances, il est grand temps de ne plus la compromettre en des théories aussi simplistes. Pour cela, il suffira de nous instruire sur les mœurs littéraires des documents religieux non bibliques.

Pas plus ici que tout à l'heure, je ne puis songer à traiter la question. Qu'on me permette seulement, pour toute preuve, de transcrire une partie de l'inscription de Mésa, roi de Moab, contemporain d'Omri, roi d'Israël, et qui était adorateur du dieu Kamos :

«... Je suis Mésa, roi de Moab... J'ai construit ce haut-lieu à Kamos parce qu'*il m'a secouru* contre tous mes agresseurs et m'*a fait voir le malheur* de tous mes ennemis.

» (Omri) roi d'Israël opprima longtemps Moab, parce que Kamos *était irrité* contre sa terre...

» Et le roi d'Israël avait construit Ataroth. J'attaquai cette ville et je la pris, et j'exterminai tous (les hommes) de la ville pour *réjouir la face* de Kamos, et j'emportai de là les [...] et je les traînai devant la face de Kamos.

» Et *Kamos me dit* : Va, et enlève Nebo à Israël. Et je partis de nuit, et j'assiégeai cette ville depuis l'aurore jusqu'à midi, et je la pris, et je tuai tout, sept mille (hommes...), car je *les avais dévoués* à Astar Kamos. Et j'y *pris les ustensiles du culte de Jéhovah et les traînai devant la face de Kamos.*

» Le roi d'Israël bâtit Yahaz et s'y fortifia contre moi, et Kamos *le chassa* devant sa face...

» Et *Kamos me dit :* Descends et combats contre Horo- naïm. Et je... »

Il nous paraît difficile que la lecture de ce document, contemporain des événements qu'il raconte, n'amène pas tout lecteur impartial à la conviction qu'Israël et ses voisins avaient, pour écrire l'histoire, des locutions sensiblement pareilles, et que, lorsque leurs historiens disaient : « Dieu a dit », c'était la façon d'exprimer la ferme croyance que telle tradition est d'origine divine, que tel exploit a été accompli sous l'inspiration et pour la gloire de Dieu.

Cela dit, autre chose est l'expression d'un historien racontant les exploits de son peuple, avec la langue de son temps, et nous présentant les conceptions de ce peuple sur les rapports de la politique et de la religion et sur le service du dieu national, — autre chose, le témoignage d'un prophète dont la personnalité domine l'histoire ; qui se dit, qui se montre l'envoyé de Jéhovah, le représentant de la religion pure et sans tache, et qui, rapportant une révélation qu'il déclare avoir reçue par voie surnaturelle, dans une rencontre avec son Dieu, s'écrie au péril de sa vie, devant les peuples et les rois : « *Ainsi a dit l'Eternel !* »

L'historien de Jéhovah et celui de Kamos peuvent avoir des locutions communes ; le peuple de Jéhovah et celui de Kamos, des points de vue politique approchants, ou des conceptions religieuses qui se ressemblent par leur ignorance ou leur barbarie ; mais personne ne se lève, en Moab, pour s'écrier : « Ainsi a dit Kamos ! » et révolutionner son peuple en lui

prêchant la religion véritable. Kamos n'a point de prophètes ; il n'a point de prophètes parce qu'il n'a point de révélation religieuse ; il n'a point de révélation parce qu'il n'est pas Dieu. Kamos n'est pas Dieu et Jéhovah est Dieu ! Voilà toute la différence. Et cette différence est attestée non par les affirmations de leurs historiens ni par les termes identiques qui les mettent en cause, mais par les faits où se déploie l'histoire de leurs religions.

Et c'est pourquoi le vocabulaire des annalistes d'Orient ne saurait influer en rien sur notre foi en la révélation biblique, en la réalité et en l'autorité souveraine de la parole de Dieu dans l'histoire et dans le Livre. La seule chose à retenir par notre religion mieux informée, c'est que le signe de la révélation ne se trouve point nécessairement dans la formule qui prétend l'introduire, mais avant tout dans la valeur spécifique de la chose formulée, dans le caractère divin de la parole inspirée, qui l'impose à notre conscience comme l'expression même de la volonté de Dieu.

Qu'on ne dise pas qu'en m'exprimant ainsi je dissous la révélation dans le subjectivisme. Historiquement, je me borne à enregistrer un fait scientifique indéniable. Religieusement, je maintiens la rectitude et l'universalité de ce que les réformateurs, après saint Paul, ont appelé le « *Testimonium spiritus sancti* ». Dans les deux cas, je m'efforce de rester fidèle à la vérité. Prenons garde de ne pas amener

à une contradiction irréductible : vérité et révélation !

Si je voulais entrer ici dans le vif du débat, il me serait facile de multiplier les exemples pour montrer quel soulagement cette conception de la révélation apporte à une foule de consciences sincères et délicates, qui ont jusqu'ici refusé leur hommage au Jéhovah des Hébreux, à cause de toutes les horreurs dont les textes le rendent responsable, et qui, forcés par l'alternative, ont préféré rejeter le livre et le traiter de barbare, plutôt que de sacrifier le caractère de Dieu.

Le troisième point indiqué par le postulat de la science nous met en garde contre une erreur courante et bien fâcheuse parmi les auteurs d'Histoires Saintes. Elle consiste à présenter la préparation du salut comme si toute la révélation était enfermée, successivement, dans chaque moment de son histoire, et comme si tous les auteurs de nos livres sacrés en avaient su, relativement aux vérités divines, aussi long que nous, après trois mille ou trois mille cinq cents ans de progrès religieux, moral ou scientifique.

A-t-on à expliquer le récit de la création ? On s'efforce d'en démontrer la précision scientifique, comme si les hommes qui l'ont écrit avaient connu les théories de Galilée et l'évolution de Darwin. Parle-t-on de la religion d'Abraham ? On lui attribue le monothéisme de Moïse, comme si Dieu n'avait pas eu besoin de dire à Moïse : « Ecoute, Israël, ton

Dieu est le seul qui existe ». Raconte-t-on l'histoire de Jephté, de Samuel ou d'Elisée? Partout et toujours on suppose que les hommes de l'Ancienne Alliance étaient, depuis l'origine, aussi instruits les uns que les autres du contenu moral et religieux de la révélation prêchée par les Esaïe et les Jérémie, sinon même par Jésus-Christ et saint Paul.

Quelle est la conséquence religieuse de cette hérésie d'histoire, de ce manque de perspective qui rappelle les peintures naïves des premiers maîtres, de Cranach ou d'Albert Dürer?

C'est que les lecteurs ordinaires sont scandalisés de voir des hommes de la Bible, qui sont censés avoir été instruits de toute la volonté du Dieu juste et saint, parler par moments et se conduire comme le plus authentique barbare et le moins dégrossi des païens.

Parmi ces lecteurs, ceux qui réfléchissent sont amenés, par les protestations de leur conscience, à résumer leurs réflexions dans cette triple alternative :

Ou bien le Dieu de Jacob, de Jephté, de Samuel n'était pas le vrai Dieu.

Ou bien, tout en connaissant le vrai Dieu, ceux-ci lui ont gravement et constamment désobéi.

Ou bien le vrai Dieu n'a été connu d'eux que d'une façon tout à fait partielle, et ne s'est révélé que très progressivement aux générations et aux héros qui devaient jalonner l'histoire religieuse de l'humanité.

Il n'y a pas moyen de sortir de ces trois alternatives.

Si nous admettons la première, comment expliquer que l'évolution ait abouti à Jésus-Christ ?

Si nous acceptons la seconde, comment admettre que le vrai Dieu ait exaucé et béni des serviteurs menteurs et désobéissants ?

La troisième alternative est la seule admissible ; elle s'impose. Nous voudrions, maintenant, essayer de la mettre dans toute son évidence.

*
* *

Quand on affirme, comme le font d'ailleurs platoniquement tous les catéchismes, que la révélation de Dieu dans la Bible a été *historique et progressive*, il faut loyalement et hardiment donner son sens plein à cette affirmation. Nous devons déployer devant nos catéchumènes la méthode de Dieu dans toute sa vérité, c'est-à-dire déclarer que, dans les débuts de l'histoire sainte, ce n'était pas la révélation directe, immédiate, adéquate du vrai Dieu, mais une révélation indirecte, médiate, pédagogique, une révélation de Dieu qui était à la connaissance de Dieu lui-même ce qu'est, pour me se servir d'images bibliques, l'ombre des biens à venir à la lumière glorieuse de Christ, ou le lait que les enfants peuvent supporter, à la viande que les estomacs déjà bien formés peuvent seuls s'assimiler.

J'ai nommé les enfants. Il n'est point de meilleure parabole, pour nous expliquer les rapports du Créateur avec l'humanité des premiers âges, que de considérer les rapports de l'enfant avec celle qui, après lui avoir donné le jour, le nourrit, guide ses premiers pas, l'élève et forme en lui un homme.

Lorsque l'enfant, pressé contre le sein qui l'allaite, contemple longuement le visage de sa mère d'un regard vaguement interrogateur, que lui dit ce visage ? Sait-il que celle qui le tient dans ses bras lui a donné la vie, l'aime de tous les transports de son âme, ne vit que pour lui, donnerait pour le protéger tout son sang ? Et la mère va-t-elle, dans ses longues heures de mystérieuse initiation, entretenir son fils de tout ce que suppose la vocation de la maternité ? Non. Elle le nourrit, c'est assez. Et c'est tout ce qu'il peut comprendre. Elle acceptera que l'enfant, dans les égarements du premier âge, se fasse d'elle mille représentations folles, et toutes inférieures à la réalité ; qu'il voie d'abord en elle un objet agréable, un esclave, parfois un tyran, mais un tyran qui protège, et dont on ne peut se passer. Patiente et sûre de l'avenir, elle livre l'enfant aux leçons de l'expérience, au développement de sa moralité. Jour après jour, s'accommodant aux circonstances, elle le nourrit, d'abord de son lait, puis de sa pensée, puis de ses sentiments, puis de sa foi, toujours de sa tendresse. Et quand l'initiation est à son terme, le sublime travail de la maternité s'est si

bien accompli que l'enfant, devenu homme, quand il embrasse celle qui lui a donné le jour, met spontanément dans ces mots : « Ma mère ! » tout ce que son cœur renferme de reconnaissance, d'admiration et d'amour.

Ainsi nous apparaît, dans sa pédagogie sublime, le grand œuvre de la Rédemption qui prit l'homme déchu dans les ténèbres de l'animalité, pour l'élever, par une initiation organique respectueuse de sa liberté naissante, jusqu'à la majorité spirituelle de fils de Dieu. Dieu n'opère point par magie ; Il ne veut pas non plus d'une dévotion esclave. Il ne veut pas briser l'instrument pour la création duquel Il a créé toute la nature, je veux dire, la liberté de l'homme. Il entreprendra donc l'éducation de cette liberté, sans la violer jamais. Il la nourrira seulement, et, s'accommodant aux circonstances de son développement, Il mettra sur son chemin les expériences qui lui sont nécessaires pour vouloir se développer encore et aspirer plus haut.

Il y a plus. Dieu, aux prises avec l'humanité déchue, avait une œuvre à entreprendre qui n'était pas seulement une éducation, mais aussi un sauvetage. L'homme déchu est tombé si bas que l'éducation divine ne pouvait s'abaisser jusqu'à lui sans se dépouiller de la gloire divine. On ne va pas ramasser un blessé qui se débat dans le sang et la boue, sans qu'au premier moment il en rejaillisse quelque chose sur les vêtements du sauveteur...

De là, les difficultés très spéciales et l'humiliation inévitable pour réaliser l'initiation de l'humanité.[1]

Dieu, par amour, les a consenties. Il a accepté, au début, d'être servi par des hommes qui n'avaient fait que l'entrevoir. Il a accueilli des hommages qui ne le mettaient pas au-dessus des divinités naturelles. Pas plus que Jésus, sur le bourg des Samaritains qui se méprenaient sur son compte, Jéhovah n'a fait descendre le feu du ciel sur ceux de ses fidèles qui, croyant le servir, déshonoraient sa gloire. Comme la mère avec l'enfant, il a accepté d'être pris d'abord pour une chose utile, indispensable ; un nourricier, un protecteur, un conseiller, poursuivant à travers toutes les péripéties de l'éducation divine l'œuvre de la sollicitude victorieuse, jusqu'à ce que l'initiation de la filialité pleinement accomplie ait amené la créature déchue non seulement à vouloir un Dieu, à le vouloir fort, juste et saint, mais à le vouloir Rédempteur, et à implorer sa venue sous la forme de l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde.

Ainsi comprise et rendue à son caractère véritablement pédagogique, l'histoire de la préparation du salut nous apparaît sous un jour qui efface ses

[1] Cette manière de voir, que nous avons appelée ailleurs : « la *Kénose* de Dieu dans l'histoire », — Dieu s'est dépouillé, s'est anéanti lui-même pour se rendre accessible à l'intelligence de l'Humanité-enfant — a été formulée, de façon très originale, par T. Fallot, dans une brochure intitulée : *le Dieu Masqué*.

contradictions intérieures et étend ses horizons à l'humanité tout entière.

Elle efface ses contradictions intérieures, parce qu'elle nous apprend que la religion d'Israël est le levain de la Révélation divine dans la pâte de la théologie humaine ; elle nous apprend que la méthode divine est faite du respect de la liberté humaine et du souci de n'agir sur les hommes que par des intermédiaires humains. Dès lors, au lieu de crier au scandale quand je verrai Jacob mentir, Samuel mettre Agag en pièces, Elisée inciter Jéhu à d'horribles tueries au nom de Jéhovah, je ne verrai, dans des faits de cet ordre, qu'un nouveau témoignage de l'infinie patience du divin Éducateur, et j'adorerai sa Providence en répétant : Voyez quel amour le Père nous a témoigné qu'Il ait accepté, pour restaurer en nous son image, de collaborer avec la créature et de se servir pour sa gloire d'aussi misérables instruments.

« O race incrédule et perverse, » dira Jésus au moment de couronner l'œuvre, « jusqu'à quand vous supporterai-je ? » Et, par amour, il a supporté jusqu'à mourir.

Cette conception de l'Histoire Sainte lui rend aussi son harmonie extérieure avec l'histoire universelle, en faisant de l'histoire humaine tout entière une histoire de Rédemption.

L'Histoire Sainte, c'est l'histoire humaine. Le médiateur qui exauce les soupirs de l'humanité sur la

croix, est celui qui, depuis l'origine de l'humanité malheureuse, provoque ses soupirs, les échauffe et les purifie, et les oriente vers la croix.

Pourquoi faire violence à l'histoire en brisant l'unité religieuses des âmes par ces divisions artificielles : 1° l'humanité et les faux dieux ; 2° l'humanité et le vrai Dieu ; 3° l'humanité et Jésus-Christ ?

La vie humaine est plus organique que cela, et la compassion divine plus universelle. Abraham n'est pas un commencement, il est bien plutôt un couronnement. Et qui donc a préparé son berceau chaldéen, sinon l'Éducateur qui attendait Abraham pour conduire par lui l'humanité à de meilleures destinées ? Et le berceau égyptien de Moïse, et le milieu mazdéen pour les exilés de Babylone, et j'irai jusqu'à dire le milieu mithriaque et romain pour la propagande chrétienne, est-ce donc le hasard qui les a mis sur le chemin des hérauts de la Vérité, et n'y devons-nous pas saluer le travail de Celui qui fait « tout concourir au bien de quiconque aime Dieu ? »

La venue de Jésus-Christ n'est pas non plus un commencement de l'œuvre rédemptrice, c'est le commencement de la Passion du Fils, seulement : le dernier acte du drame rédempteur.

Pourquoi ne dirais-je pas ici toute ma pensée ? J'aime à voir au contraire Celui par qui toutes choses ont été faites pour la gloire et la dilection de son Père, le Fils lui-même en travail, dès l'heure fatale de la chute, pour reconquérir à son Père la création

qui gémit et soupire depuis qu'elle est tombée dans le mystérieux esclavage de Satan.

Pierre, en disant que « l'Esprit de Christ » provoquait les prophètes à rechercher d'avance les souffrances de Jésus et la gloire dont elles devaient être suivies ; Paul, en écrivant cette métaphore hardie ; « Christ était le rocher qui suivait Israël au désert et le désaltérait d'un breuvage spirituel » ; Jean, en identifiant Jésus et la Parole qui, « dès le commencement, était la Lumière des hommes, la vraie clarté qui éclaire tout homme venant dans le monde », jusqu'au jour où, se présentant « chez les siens », elle a paru « faite chair », sous la forme de « Fils unique du Père », « pleine de grâce et de vérité », — ne s'unissent-ils pas pour nous inviter à reconnaître en « Celui à qui toute puissance a été donnée dans le ciel et sur la terre », en notre Sauveur Jésus-Christ, le principe actif de la Providence éternelle ? le Messie rédempteur qui, dès le début, a attiré l'humanité, la mettant sur le chemin de Dieu, s'approchant d'elle et l'approchant de lui jusqu'au jour où, dans les brumes de l'avenir, sa forme a été vaguement entrevue et saluée par les premiers Voyants d'Israël ?

Pascal nous dit dans ses *Pensées* : « Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde, il ne faut pas dormir pendant ce temps-là. »

On peut dire avec une égale justice : Jésus est en agonie depuis le commencement du monde, et il n'a

pas cessé de veiller, depuis lors, pour préparer le moment où il pourrait venir remporter lui-même dans le monde la victoire qui devait, selon ses propres paroles, « faire tomber du ciel Satan comme un éclair. »

Paul a écrit : « Dieu était en Christ réconciliant le monde avec soi. » On peut dire avec une égale raison : Christ était en Elohim, puis en Jéhovah, travaillant la conscience humaine, supportant tout pour faire faire à l'homme l'apprentissage de Dieu, provoquant au sein de l'humanité la fermentation religieuse qui devait produire le prophétisme hébreu dont l'élan suprême s'exprime dans l'appel messianique « Oh, si tu déchirais les cieux et si tu descendais » ! Ce cri était pour le Fils comme une mise en demeure de faire enfin tomber tous les voiles et de montrer le Dieu-Sauveur.

Le jour où la prophétie eut présenté aux âmes qui attendaient la « consolation d'Israël » un Messie souffrant et mourant pour les péchés de ses frères, — ce jour-là, le débat séculaire de l'amour de Dieu et de la liberté de l'homme atteignit son dénouement.

Le lait pouvait céder sa place à l'aliment des forts. L'homme animal n'attendait plus que la manifestation du Verbe pour se transformer en homme spirituel. Le Fils pouvait venir pour prendre possession de son Royaume et recréer l'humanité divine par le Calvaire et la Pentecôte.

L'initiation avait porté ses fruits. Du paradis perdu au paradis retrouvé les étapes étaient fournies : l'Histoire Sainte était terminée.



NOTE
RELATIVE AUX TEXTES ET AUX TERMES BIBLIQUES

Les textes bibliques que notre première édition contenait au bas des pages, ont été publiés à part, dans un volume intitulé : « *La Lecture méthodique de la Bible.* [1] » Ces récits, accompagnés d'introductions, constituent, à l'usage des écoles, une Histoire Sainte complète tirée de la Bible elle-même. Ils sont le *Livre de l'Elève*, dont Jéhovah est le *Livre du Maître.*

Dans les deux ouvrages, le texte français des citations bibliques est, d'une façon générale, celui de la version Segond.

Toutefois :

1° la traduction a été révisée, partout où il a paru qu'on pouvait serrer de plus près la pensée de l'auteur hébreu ;

2° les crudités de style et les expressions vieillies ont été remplacées par des formes non moins exactes pour le fond, mais plus en rapport avec nos mœurs littéraires et avec le but pédagogique d'une Histoire Sainte.

3° Pour éclairer une question restée jusqu'ici particulièrement obscure, surtout par la faute des traducteurs, nous rétablirons le nom du Dieu-Vie, JÉHOVAH (que nos Bibles françaises rendent par : l'*Eternel*) partout où il sera employé dans les textes, à partir du moment où Dieu s'est révélé à Moïse sous ce nom (cf. Exode III. 13 ; VI. 3.).

L'alliance avec Abraham ayant été conclue par Dieu sous le

1 Société des publications morales et religieuses de Toulouse, 9, rue Darquier. 1 fr. 25.

nom d'*Elohim*, nous désignerons ainsi le divin protecteur des patriarches, là où l'intelligence du récit le rendra nécessaire.

On voudra bien remarquer à ce propos que nous ne prenons le mot *Elohim* dans aucun des sens dérivés qui ont fait de lui, dans la théologie, un terme de classification littéraire, et dans la religion révélée, un synonyme de Jéhovah, — mais que nous lui conservons le sens primitif que lui ont donné l'histoire biblique des origines, et les cultes des diverses contrées au milieu desquelles la révélation du Sinaï a eu lieu. Baal, Kamos, Dagon, etc., sont les Elohim de leurs peuples.

Partout ailleurs, comme dans les chapitres relatifs à la préhistoire, nous conserverons les vocables employés ordinairement par la traduction (Eternel Dieu, Tout-Puissant, Seigneur, etc.), sans attacher à ces termes un autre sens que celui qui appartient à toute désignation générale de la personne divine.

Que si quelque confrère en théologie venait à s'étonner de ce que j'écris *Jéhovah*, et non pas *Yahveh*, ou *Yahvé*, suivant l'habitude popularisée par la critique allemande, je répondrai que je me suis fait un devoir de n'adopter dans mon livre que les modifications qui s'imposent.

Il est certain que le mot *Jéhovah* est un vocable conventionnel ; mais la question n'est point ici de savoir si *Yahvéh*, comme je le crois, est plus conforme à l'étymologie problable du tétragramme : juvn.

J'observe seulement :

1° que l'origine du terme *Jhvh* est discutée et que la prononciation s'est perdue, en sorte que nul ne sait avec certitude comment ce vocable doit être prononcé ;

2° que pour des noms dont la prononciation hébraïque nous est parfaitement connue, nous acceptons tous les jours de nous servir de termes où celle-ci se trouve entièrement altérée par des transpositions grecques ou autres, et par une francisation qui les altère encore. Ainsi *Mocheh*, que nous appelons *Moïse* ; *Ierouchalaïm*, que nous écrivons *Jérusalem* ; *Iehochoua* (plus tard *Iechoua*) qui veut dire « aide de Jéhovah », et que nous prononçons *Josué* s'il s'agit de l'Ancien Testament, ou *Jésus*, s'il s'agit du Nouveau, etc.

Dans cet état de choses, qui se justifie d'ailleurs parfaitement, on comprendra que je ne me sois pas tenu pour obligé de

jeter le désarroi parmi mes lecteurs, en rompant avec la tradition qui, depuis Léon X, exprime dans le vocable Jéhovah le tétragramme *Jhvh*, que le Judaïsme a toujours tenu pour ineffable, et dont la Masore ne nous a pas légué le secret.

Enfin, nous mettons en garde contre une confusion facile à éviter pour tout lecteur averti :

Les désignations ÉLOHISME et JÉHOVISME qui jouent un rôle important dans le présent ouvrage, pour y mettre en relief deux courants d'idées trop peu aperçus jusqu'ici, ne doivent pas être identifiées avec les vocables dont la théologie se sert actuellement pour désigner certaines sources du Pentateuque : le Jéhoviste, le 1[er] Elohiste, le 2[me] Elohiste, etc., termes d'école que les professionnels emploient pour distinguer des documents hébraïques, et qui n'ont de valeur que pour la critique scientifique.

Par les mots *Elohisme* et *Jéhovisme*, employés dans un sens largement historique et exclusivement religieux, nous avons caractérisé les deux notions de Dieu qui se sont heurtées en Israël durant tout le cours de son histoire, et qui représentaient au sein du peuple élu, l'une, la religion naturelle, populaire et primitive, la religion du Dieu-patron (*Elohim*), l'autre, la révélation par le ministère des prophètes, la religion du Dieu vivant (*Jéhovah*).



Pour tout ce qui concerne les sources de la littérature hébraïque, leur nombre, leur division, leur contenu, leur caractéristique et leur chronologie, nous renvoyons le lecteur au 2[e] vol. de nos *Sources du Pentateuque* intitulé : *le Problème historique*. (Paris, Fischbacher, 1892).

———o———

PREMIÈRE PARTIE

La Préhistoire

OU

Les postulats de la religion de Jéhovah

INTRODUCTION

Les récits sur l'origine du monde et de l'humanité se trouvent dans les onze premiers chapitres de la Genèse. Nous retrouvons, épars dans les souvenirs des religions primitives, un si grand nombre de traits rapportés par nos récits, que nous avons le devoir de faire remonter ceux-ci, pour le fond, aux traditions primitives de la famille humaine. Pour la forme, nous retrouvons en eux les manifestations naïves de l'enfance de l'humanité.

Vu l'antiquité des temps dont ils parlent et qu'ils font revivre devant nous, en des figures sur lesquelles nos recherches historiques n'ont aucune prise, il nous est impossible de nous prononcer sur leurs relations positives avec l'histoire. Mais on ne saurait nier leur

étroite solidarité avec les expériences de l'humanité en général, et avec celles du peuple élu en particulier. Toute l'histoire religieuse et théologique d'Israël suppose les conditions relatées dans les récits religieux, moraux et sociaux des onze premiers chapitres de la Genèse.

Nous devons donc considérer ces récits comme les jalons de la préhistoire, et admirer la sûreté providentielle avec laquelle ces jalons ont été posés dans la Bible.

Aucun autre livre de l'antiquité ne raconte avec cette précision et cette sobriété les vérités primordiales qu'il fallait que l'homme connût, pour comprendre d'où il vient et où Dieu le mène. Ces vérités sont les postulats de l'activité rédemptrice, et ces postulats, où sont résolus les problèmes les plus difficiles et les plus obsédants pour la pensée humaine, sont formulés en des exemples si clairs, si simples, si frappants, que l'intelligence la moins cultivée peut les comprendre et en tirer profit.

C'est bien le Dieu éducateur qui parle, et qui fait, des traditions éparses et des souvenirs confus des peuples, une Révélation pour le peuple élu.

Nous allons examiner ces postulats dans les récits qui nous les présentent :

1° La Création ;
2° La Chute ;
3° L'humanité fille de la Chute ;
4° Le Déluge ;
5° La Tour de Babel.



CHAPITRE PREMIER

La Création

Le récit de la Création, renfermé dans le Ier chapitre de la Genèse provient d'un livre qui ne paraît pas avoir été rédigé avant le retour de l'exil à Babylone, c'est-à-dire le ve siècle avant Jésus-Christ. Aussi lui a-t-on souvent refusé, à cause de cette origine tardive, une place parmi les sources authentiques de la théologie primitive d'Israël.

Il est bien évident que sa forme actuelle, avec la division en sept jours, ne peut guère remonter au-delà de l'époque sacerdotale où la préoccupation sabbatique avait tout envahi et façonné tout l'édifice religieux rythmant les jours, les sacrifices, les fêtes, les années, les jubilés cinquantenaires et l'œuvre même du Créateur, sur le chiffre de la semaine. Mais une étude attentive de l'ordonnance du récit a montré que cette adaptation n'est que le remaniement d'un texte plus ancien, solidaire probablement du récit de la chute, et où la création s'accomplit, non en six œuvres, mais en huit paroles, dont la première nous a été conservée intégralement. « Dieu dit : que la lumière soit ! et la lumière fut. »

La Création par la Parole, c'est-à-dire par le Verbe, est la forme la plus élevée de la notion créatrice dans la théologie des religions. On la retrouve

déjà chez les Egyptiens. C'est en elle que s'expriment, dans toute leur pureté, la puissance spirituelle et la personnalité morale du Créateur.

Dans l'Inde, les mondes émanent de la pensée du Dieu, et c'est le panthéisme. En Chaldée, ils sont bâtis par les efforts successifs et les tâtonnements souvent contradictoires des dieux, et c'est le règne des volontés arbitraires. Ici, c'est un seul Dieu qui parle. Sa parole donne la vie et déploie la création selon le dessein que sa sagesse a d'abord arrêté.

Pour constituer le monde actuel, c'est-à-dire l'économie où l'homme doit paraître et régner, le Créateur a devant lui, comme matière première, le chaos (*thohou vabohou*) et l'abime (*tehôm*) [1] : le désordre et la nuit. Il faut d'abord débrouiller tout cela.

L'action du Créateur, telle que nous la présente le fond du récit de la Genèse, se produit en trois actes, qui ont pour but, comme on l'a dit, le premier, de bâtir l'immeuble ; le second, de le meubler ; le troisième, de le pourvoir de l'habitant pour lequel il a été préparé.

Le premier acte, en trois paroles, crée :

1° La lumière ;
2° La distinction du ciel et de la terre ;
3° La séparation des terres et des mers.

Voilà l'immeuble établi ; les cadres de la vie sont là. Il s'agit maintenant d'en donner les conditions.

Le second acte, en deux paroles, crée :

[1] Gen. I, 2. — On le voit, l'expression *tohu-bohu* n'est pas moderne.

1° La végétation nourricière ;
2° Le rythme des jours et des saisons fécondantes.

Tout est prêt pour recevoir la vie. Les êtres peuvent apparaître, ils trouveront de quoi subsister.

Le troisième acte peuple l'immeuble, en trois paroles qui vont de la circonférence au centre de la Création vivante, des animaux aquatiques à l'homme :

1° Les poissons et les oiseaux ;
2° Les animaux domestiques, etc. ;
3° L'homme, but suprême et roi de la création.

« Ainsi furent achevés les cieux, la terre et toute leur armée. »

On remarquera que le rédacteur sacerdotal, pour pouvoir répartir en six journée les huit opérations créatrices que nous venons de distinguer, a été obligé d'en comprendre deux assez disparates dans le troisième jour, et deux dans le sixième.

Les jours dont il est question ne sont nullement des périodes comme on l'a gratuitement affirmé, mais bien des jours ouvrables, ayant un matin et un soir. C'est le cadre de la semaine, à la fin de laquelle l'ouvrier fatigué de son labeur se repose. Par le repos de Dieu, on peut entendre que depuis l'apparition de l'homme fait à l'image divine, Dieu n'a plus créé de forme nouvelle au sein de la nature.

Quoi qu'il en soit, ce n'est point le sabbat de Dieu qui a provoqué le sabbat de l'homme, mais bien plutôt l'institution sémitique de la semaine (on retrouve même le mot *sabbat* chez les Chaldéens)

qui a amené la théologie juive à se représenter sous cette forme l'activité et le repos du Créateur.

La preuve que l'observation du sabbat n'est point nécessairement liée à un repos primordial du Créateur, c'est que l'une de nos deux éditions du Décalogue donne au sabbat de tout autres motifs (cf. Deut., V, 14-15).

Le récit biblique de la création est le seul, dans toute la littérature primitive des religions, qui nous présente une explication raisonnée de l'origine des choses. Son point de départ historique est dans la cosmogonie chaldéenne, qui fut conservée sans doute dans la famille d'Abraham, et que nous retrouvons, d'ailleurs, dans une tradition qui présente de frappantes analogies avec la nôtre, mais qui est inférieure à tous égards et foncièrement polythéiste.

Le récit de la Genèse a lui-même été très souvent imité. La plus importante de ces reproductions est celle de la religion des Perses. Elle se retrouve déjà, du moins indirectement, dans l'*Avesta*.

Par respect pour le récit de la Genèse, il faut éviter d'en compromettre la valeur au moyen d'une apologétique qui fait de lui le précurseur des modernes cosmogonies. Sans doute, l'ordre général qu'il donne à la Création s'est trouvé confirmé par les découvertes de la science, mais il n'a aucune idée de tout le travail organique que la géologie a mis au jour, et pour lui comme pour la Genèse chaldéenne, les eaux d'en haut sont séparées de la terre par une voûte céleste que Dieu entr'ouvre ou ferme, suivant qu'il veut ou non donner la pluie.

La valeur historique et le but providentiel de ce

récit sont ailleurs. Les vérités qu'il a pour but de nous enseigner relèvent d'un tout autre domaine. Je les résumerai dans cette triple affirmation :

1° La Création entière a été faite par un seul Dieu, qui est distinct de sa création et qui crée même la lumière, ce qui est en contradiction avec l'enseignement de toutes les religions naturelles.

2° La Création est conçue d'après un plan constamment poursuivi, et dont le but est l'apparition de la créature humaine.

3° La créature humaine, bien qu'étroitement liée à la nature, est destinée à s'élever au-dessus de la nature et à inaugurer, au sein de la nature, un règne distinct : le règne des enfants de Dieu. Si Dieu la bénit, s'il lui donne pouvoir sur toute chair, s'il lui remet le sceptre de la création, c'est parce qu'il l'a créée conforme à sa propre nature divine, et qu'il lui a assigné pour but de ressembler au Créateur.

Les philosophes et les sociologues multiplient les hypothèses les plus contradictoires sur l'origine du sentiment religieux. Aucune de ces hypothèses ne vaut l'explication donnée à la première page de la Bible : L'homme est religieux parce qu'il a été fait à la ressemblance divine ; parce qu'il est comme un enfant qui cherche son père. L'origine du sentiment religieux est, avant tout, un instinct de filialité.

Les moralistes demandent qui leur expliquera que la conscience humaine se tourne inflexiblement vers le bien. L'énigme ne reste pas sans réponse pour ceux qui acceptent le postulat de la Genèse : Enfant de Dieu, créé à l'image de Dieu, l'homme a pour fin de réaliser la nature divine. C'est son devoir, et c'est aussi son aspiration instinctive, j'oserai dire atavi-

que ; comme la voix du sang qui pousse le fils sur les traces de son père. L'origine du sentiment moral est dans l'obligation primordiale de ressembler à Dieu.



CHAPITRE II



La Chute

Si Dieu est le bon Dieu, comment se fait-il que nous voyions tant de souffrance et de mal dans le monde ? Cette objection, qui est de tous les temps et de tous les jours, porte directement contre le caractère moral du Créateur. Elle demeure sans réponse pour quiconque ne connaît pas le récit de la Chute, ou n'en tire pas enseignement.

Ce récit — qui très probablement faisait suite, dans l'ouvrage primitif, à celui de la Création en huit paroles — a pour but, non de nous expliquer l'origine du mal, laquelle est antérieure à notre économie et échappe de ce fait à nos investigations, mais de nous enseigner que le monde réalisé dans notre économie n'est pas celui qui répond à la Création première, et que l'humanité dont l'histoire développe les destinées, n'est pas l'humanité normale.

Après avoir montré l'activité de Dieu créant l'ordre et l'harmonie, et conclu que tout était « très bon », l'écrivain prophétique introduit maintenant l'activité de l'homme et explique comment cette activité, par une détermination mauvaise, a faussé tout le plan de Dieu, en y introduisant le désordre et la rébellion. Ainsi ce deuxième chapitre de l'histoire originelle est la contre-partie du premier. Après le

récit de la Création, le récit de la contre-Création. Il faut avoir bien saisi et bien établi ce point de départ, pour être à même de comprendre tout le développement de l'histoire biblique, qui n'est autre qu'un programme de *régénération*.

La réalité de la Chute et du bouleversement dont elle fut la cause est affirmée par le seul auteur biblique qui ait fait la théorie de la religion biblique : l'apôtre Paul, dans l'Epître aux Romains, (ch. V). Elle est partout supposée dans les discours de Jésus, qui est venu « sauver ce qui était perdu », et dans les discours des penseurs et des prophètes hébreux : « Un Ethiopien peut-il changer sa peau ou un léopard ses taches ? De même, pourriez-vous faire le bien ? » (Jérémie XIII, 23). — « Comment l'homme serait-il juste devant Dieu ? Comment celui qui est né de la femme serait-il pur ? » (Job XXV, 4), etc.

Le récit de la Chute, dont la beauté littéraire est aussi grande que sa portée morale est profonde, appartient aux sources les plus anciennes de la littérature biblique. Pour le saisir dans son ensemble, il faut y comprendre le chapitre II qui n'est point, comme on l'a prétendu, un deuxième récit de la Création contre-disant le précédent, mais qui sert d'introduction à l'histoire de la Chute elle-même.

La Chute nous est, en effet, présentée par l'auteur comme un drame en trois tableaux très bien liés et d'une composition achevée.

Premier tableau — Gen. II, 7-25 — Dieu et l'homme. — Il a pour but de nous apprendre tout ce que le Créateur a fait pour assurer le bonheur de sa créature.

L'homme est libre. La communion paternelle de Dieu ne saurait donc lui être imposée. Comme le fils de la parabole, il faut qu'il ait la faculté de rester avec son père ou de s'éloigner de lui pour dissiper son bien. Cette liberté de choix est figurée dans notre écrit par les deux arbres.

Jéhovah, nous le verrons plus tard, est le Dieu-Vie. Se nourrir des fruits de l'arbre de la Vie, c'est se nourrir de la substance même de Dieu : en d'autres termes, se tenir dans sa communion.

L'arbre de la science du Bien et du Mal figure la libre expérience ; celle où l'homme, dans ses déterminations morales, substitue son propre jugement à l'éducation paternelle de Dieu. Sans doute, cet arbre propose à l'homme libre l'expérience du bien comme celle du mal, mais les conditions dans lesquelles la créature se trouve placée sont telles, que l'arbre de la science, ne peut, au fond, lui apporter que la science du mal :

1° Parce que pour connaître le bien, l'homme n'avait qu'à laisser le développement normal de sa conscience s'accomplir dans la communion de Dieu, le souverain Bien ;

2° Parce que le mal, répondant à la nature animale ou sensible qui servait de point de départ à la créature, ne pouvait qu'éveiller des affinités immédiates et provoquer des tentations irrésistibles en dehors de la communion protectrice de Dieu.

Dieu sait tout cela. Toute son activité, dans ce premier tableau, n'est qu'un long effort de sollicitude pour s'attacher l'homme par la reconnaissance et provoquer en lui le sentiment filial qui sera sa sauvegarde.

Il le place dans un séjour enchanteur, créé pour lui : le Paradis. Il plante, au centre même, l'Arbre de la Vie ; Il établit l'homme roi sur toutes les créatures ; Il lui donne une aide semblable à lui. Pour le prémunir contre le danger où le met sa liberté naissante, Il l'avertit que la garde du jardin lui est confiée, — ce qui suppose un ravisseur possible, — et le prévient du danger mortel qu'il y aurait pour lui à se nourrir de l'arbre de la science.

L'homme est encore trop jeune pour comprendre ce qu'est le monde, que le mal y est déjà réalisé, et que lui-même ne saurait s'écarter de la tutelle divine sans courir mille dangers : il ne sait qu'une chose, c'est que Dieu est son père et qu'il a tout reçu de lui. Qu'il obéisse comme un enfant sage, et le mal n'aura point de pouvoir sur sa liberté : sa religion sauvera sa morale.

Deuxième tableau. — Genèse III, 1-13 — DIEU, L'HOMME, LE SERPENT. — Ce troisième personnage est le tentateur mystérieux en qui la théologie biblique ne tarda pas à reconnaître Satan.

Ce tableau a pour but de nous donner la contrepartie du précédent et de faire ressortir la conduite coupable de la créature, qui se comporte comme un enfant ingrat, dans son attitude vis-à-vis de ses deux interlocuteurs : le serpent d'abord, dont il n'aurait jamais dû accueillir les soupçons où son Père céleste était déshonoré, — et Dieu ensuite, qui sollicite le repentir et ne rencontre qu'endurcissement.

Vis-à-vis du blasphémateur qui le flatte, comme vis-à-vis du Père qui l'interroge, l'homme se montre

un enfant dénaturé. Il a ouvert son cœur aux trois ordres de convoitises rappelés par I Jean II, 16 : le fruit de l'arbre était bon à manger — convoitise de la chair ; il était agréable à la vue — convoitise des yeux ; il était précieux pour l'intelligence — orgueil de la vie...

Satan ramènera le triste cortège de ces convoitises à l'assaut de la créature innocente, lors de la tentation de Jésus au désert ; mais le second Adam triomphera par son obéissance. Le premier Adam trahit son Père et se livre à l'infernal suggesteur. Dès lors, il est un échappé de l'école divine. C'en est fait de son bonheur. Sa liberté ne pourra se développer normalement sous l'éducation paternelle de Dieu.

Troisième tableau. — Genèse III, 14-24 — DIEU, L'HOMME, LE SERPENT, LE VAINQUEUR DU SERPENT.

Ce tableau, en effet, introduit un quatrième personnage, qui n'est pas nommé et qui n'apparaît, peut-on dire, que dans un éclair de prophétie, désigné par ces termes obscurs : *semence* ou *postérité* de femme, qui écrasera la tête du serpent. La vision prophétique ne tarda pas à se préciser et ce triomphateur, né de femme, reçut le nom de Messie. Pour le moment, sa venue apparaît ainsi qu'une promesse lointaine et consolatrice, planant comme une lueur d'espérance sur le sombre tableau où l'écrivain décrit les conséquences funestes de la chute.

Augmentation de douleur pour la femme, dans le travail maternel.

Peine et misère pour l'homme, dans le labeur quotidien sur une terre maudite.

Mort de la créature exclue du Paradis.

Ces sentences terribles, qui ont constitué l'économie où nous vivons, n'ont en elles-mêmes rien de cruel ni d'arbitraire : elles étaient imposées au Créateur par le respect de la liberté de la créature, et leur but unique est de mettre l'homme déchu en état de marcher dans la voie où il est librement entré, de développer sa nature morale dans le milieu qu'il a librement choisi. Le châtiment divin n'est pas tant pour punir l'homme de sa désobéissance, que pour lui permettre de faire les expériences qui le ramèneront à une libre obéissance.

Aussi bien, faut-il parler ici de châtiment ? Ne serait-il pas plus juste de dire que le Créateur ne fait que constater les conditions dans lesquelles s'est placée d'elle même la créature en se séparant de son Père céleste, source unique de la Vie et de la puissance spirituelle ?

Dans la communion de Dieu, l'homme devait inaugurer, au sein de la nature — où la douleur physique indispensable au fonctionnement de l'organisme animal existait avant l'humanité, — le règne de l'Esprit, qui devait transfigurer la création et rendre la douleur superflue. Séparé de Dieu, privé de l'Esprit, l'homme est retombé vers l'animalité ; il a été asservi à la souffrance qu'il avait pour mission d'asservir ; la création, déçue par cette déchéance, n'a trouvé dans son roi, devenu esclave, qu'une cause d'augmentation de douleur.

Dans la communion de Dieu, l'homme devait *cultiver* le Paradis, en étendre les limites aux limites mêmes du monde, et faire de la terre le royaume de Dieu. Séparé de Dieu, privé de l'Esprit, l'homme avait

perdu ses inspirations et ses ressources. C'est le Paradis maintenant qui va devenir inculte. Hors du Paradis, l'effort de l'homme ne produira que des épines ; ses capacités, que faute et misère. Au point de vue moral, nous avons ici l'explication du fait que l'homme, fils de la Chute, est un être contradictoire, qui se sent obligé par l'impératif de sa conscience, et incapable dans la pratique de satisfaire à cette obligation. Il veut le bien, et fait le mal ; saint Paul, dans le chapitre VII des Romains, nous explique pourquoi : « La réalisation du bien n'est pas à ma portée » (VII, 18).

Dans la communion de Dieu, l'homme aurait triomphé de la mort elle-même. La mort, qui n'était avant l'apparition de l'homme qu'un phénomène normal de l'évolution des êtres vers une forme supérieure de la vie organique, devait s'arrêter avec l'avénement de la création définitive, au seuil du règne de l'Esprit. En répudiant l'Esprit, l'homme s'est refusé d'inaugurer le règne de la Vie ; il s'est condamné à mort, à une mort contre nature, dont le second Adam devait un jour triompher.

Enfin, on nous présente comme une cruauté excessive, la sentence de Dieu chassant l'homme du Paradis. On oublie de remarquer que cet exil n'est à le bien prendre, qu'une constatation de l'état déplorable auquel l'homme lui-même s'était condamné. Si l'homme est chassé, c'est qu'il a déjà fui. Sa faute l'a dépouillé de l'Esprit divin : sa nouvelle nature l'éloigne spontanément de la communion divine. Relisez le récit : l'homme s'exclut volontairement ; il fuit le Dieu qui le cherche, il se cache. La première conséquence de sa faute et son premier

châtiment résident déjà en ceci, qu'il préfère désormais « les ténèbres à la lumière parce que ses œuvres sont mauvaises ».

Ainsi le récit de la chute, dans la richesse inépuisable de ses figures naïves, nous présente les éléments constitutifs de l'économie où nous vivons, et introduit sur la scène de ce monde, où seront débattues les destinées de la créature déchue, les quatre agents de l'histoire humaine : Dieu, le Père trahi ; l'homme, enfant rebelle, et pourtant enfant de Dieu ; Satan, qui, sous la forme du serpent, usurpe le pouvoir par le mensonge ; enfin le triomphateur, né de femme, qui viendra répondre aux soupirs de l'humanité et la sauver en écrasant la tête du serpent.



Quand on pense que la rédaction la plus récente de ce récit date environ de neuf siècles avant notre ère, on demeure confondu de la richesse et de la sûreté de ses données et on ne peut attribuer sa valeur prophétique qu'à une intervention de la Providence.

Ce fait s'impose encore davantage, quand on le compare aux textes similaires rapportés par les autres religions. Aucune religion de l'antiquité ne renferme un récit de la Chute comme celui de la Genèse, mais nous retrouvons partout, éparses dans leurs souvenirs, des indications qui nous prouvent que le narrateur hébreu n'a fait qu'ordonner et rétablir dans leur portée véritable des traditions conservées à l'état rudimentaire dans les diverses races de l'humanité.

Le serpent est présent dans toutes les mythologies : en Egypte, dans l'Inde, en Perse, en Chaldée, partout il personnifie la puissance nocturne, malfaisante, le mauvais principe, le génie opposé à la gloire de la Divinité et au bonheur des hommes. On peut dire de lui qu'il est la figure la plus ancienne par laquelle l'humanité dans son enfance a désigné la puissance mystérieuse du mal.

Le Paradis, que nous retrouvons confusément chez tous les peuples dont la mythologie regrette l'Age d'or, est resté plus précis dans les mythes ariens, comme le séjour bienheureux d'*Iima* ou de *Iama*, et s'appelle le *Midgard* dans la religion scandinave.

L'arbre de Vie se retrouve, entre autres, dans la mythologie du Thibet, dans les *Védas* de l'Inde, en Perse, surtout en Chaldée, où le nom le plus ancien de Babylone, dans l'idiome anté sémitique, paraît avoir signifié : « le lieu de l'arbre de la vie ».

Les fruits de l'arbre de la science et leur fatal effet sur la destinée du genre humain, ont laissé des souvenirs très nets dans les mythes hindous, perses et scandinaves, en Phénicie ; mais nulle part le récit de la Genèse ne se trouve figuré d'une façon aussi précise, que sur un antique cylindre de pierre provenant de la Chaldée, patrie des anciens Hébreux. Nous y voyons, en effet, un homme et une femme coiffés du turban babylonien. Tous deux sont assis face à face, aux deux côtés d'un arbre où pendent deux gros fruits, chacun devant l'un des personnages, lesquels étendent la main pour les cueillir. Derrière la femme, aussi haut que l'arbre lui-même, se dresse le serpent. Nos vieilles Bibles illustrées portent souvent à la première page des es-

tampes naïves, qui ne reproduisent pas avec plus de fidélité le récit biblique de la Chute.

Enfin le fait que dans les aspirations de l'humanité malheureuse, celui-là sera bien le divin Libérateur des hommes qui, suivant la parole de la Genèse, « écrasera la tête du serpent », est attestée par cette coïncidence universelle qui veut que partout, depuis les dieux comme Indra, Osiris ou Mithra, jusqu'aux héros comme Hercule, celui qui est exalté comme un Sauveur par l'adoration des hommes, doit sa fortune à ce qu'il a triomphé du serpent.

Ainsi, bien qu'aucune mythologie ne renferme l'ensemble du récit capital que la Genèse nous rapporte, toutes rendent hommage à ce récit, et attestent qu'il répond bien aux souvenirs, aux méditations, aux expériences et aux aspirations de la famille humaine.

« Ma foi de chrétien », a dit F. Lenormant, « n'éprouve aucun embarras à admettre qu'ici le rédacteur inspiré de la Genèse a employé, pour raconter la chute du premier couple humain, une narration qui chez les peuples voisins avait pris un caractère essentiellement mythique. Ce n'est pas la forme du récit qui importe, c'est le dogme qu'elle exprime ; et ce dogme de la déchéance de la race humaine par le mauvais usage que ses premiers auteurs ont fait de leur libre-arbitre, est une vérité éternelle qui, nulle part ailleurs, n'éclate avec la même netteté. Elle fournit la seule solution du redoutable problème qui revient toujours se dresser devant l'esprit de l'homme et qu'aucune philoso-

phie religieuse n'est parvenue à résoudre en dehors de la Révélation. »

Au témoignage du grand orientaliste catholique, nous ajouterons, pour conclure, celui de deux philosophes protestants :

« Le dogme chrétien de la chute de l'humanité » a dit M. Ernest Naville, « renferme la doctrine philosophique qui rend le mieux compte à la raison des données de l'expérience à l'occasion desquelles se pose le problème du mal. »

Et Charles Secrétan, le chrétien qu'un philosophe du jour appelait naguère : « le plus grand métaphysicien de langue française », écrit à son tour : « Pour s'expliquer la condition de l'humanité dans ce monde conformément aux exigences de la pensée morale, il suffit d'admettre que la tradition biblique de la Chute exprime une vérité historique ». (Pour Secrétan, le premier homme était l'humanité). « Les philosophes qui rejettent la chute » dit-il encore, « ne se mettent pas en peine de rendre compte des faits ; il y a chez eux du parti-pris. Ce n'est pas, comme on se l'imagine quelquefois, l'idée de la chute qui les détourne du Christianisme ; au contraire, ils ne veulent pas de la doctrine philosophique de la chute, qui s'imposerait à tout observateur sincère et sans préoccupation, parce qu'ils sentent que cette doctrine les mènerait au Christianisme. Mais pour échapper à la chute, il n'y a qu'une issue : le fatalisme. »



CHAPITRE III

Caïn et sa descendance

Cette page de l'histoire des origines a la plus grande importance. Son but est de nous apprendre combien peu de temps suffit pour changer toutes choses, et comme le proverbe a raison : « la corruption du meilleur est la pire ».

Le premier homme a répudié la loi de l'amour ; le second introduit la loi du plus fort. Le premier, s'est montré mauvais fils ; le second, devient meurtrier de son frère. Le premier, a fait maudire la terre ; le second, se fait maudire par elle. Le premier, n'a pu rester dans l'Eden ; le second, est obligé de fuir bien loin de la présence divine, dans une terre d'exil, où le souvenir même de Dieu ne pourra que bientôt s'effacer. Après la faute initiale, voici la déchéance, et cette déchéance se dresse comme une catastrophe.

L'auteur de ce récit dramatique manifeste, comme historien, une grande naïveté. Nulle préoccupation ethnographique. Caïn, qui nous est présenté comme le seul homme qui soit sur la terre avec le premier couple humain, nous est montré aussitôt redoutant les assassins, se mariant, bâtissant une ville, engendrant des fils qui, dès la sixième génération, forgent l'airain et inventent des instruments de musique.

L'intention de l'écrivain n'est pas de reconstituer de toutes pièces une situation historique ; sa préoccupation est de donner la filiation religieuse de l'humanité et de montrer comment Caïn, le fils en qui les conséquences de la Chute ont porté leurs fruits amers, est devenu l'ancêtre de tout le genre humain et le père de la civilisation réalisée dans le monde.

Irard, petit-fils de Caïn, eut pour arrière petit-fils Lémec, dont les enfants furent les inspirateurs de la vie nomade, c'est-à-dire de la première société sémite, des arts et de l'industrie.

Dans ce foyer de civilisation primitive naquit enfin Noé, qui devait, après le déluge, transmettre aux générations nouvelles l'héritage des races disparues.

Auprès de cette filiation caïnite, fournie par une des sources les plus anciennes de la tradition prophétique, la tradition sacerdotale nous en propose une autre, toute pénétrée de préoccupations ethnographiques, dont le caractère conventionnel saute aux yeux de quiconque examine de près ses chiffres à la fois précis et fabuleux, sa forme stéréotypée et le système généalogique dont elle constitue la première table. Ce système, où l'on cherche à expliquer par dix générations à durée fantastique la chronologie humaine des âges primitifs, n'est point propre à la Genèse. On le retrouve, plus ou moins directement, dans la plupart des grandes religions de l'antiquité, notamment chez les Indous, les Egyptiens, et surtout les Chaldéens, dont les dix grands ancêtres vivent bien plus longtemps encore que les patriarches antédiluviens de notre récit. La seule chose que nous ayons ici à retenir, c'est que la tradition sacerdotale ne connaît ni la Chute, ni Caïn et Abel, et

rattache l'humanité à Adam par un fils que la vieille tradition prophétique ne paraît pas avoir connu, et qui s'appelle Seth.

Voici nos deux chronologies des origines. On y remarquera des noms dont les ressemblances ne sauraient être fortuites :

TRADITION PROPHÉTIQUE (*lire Gen. IV*).	TRADITION SACERDOTALE [1] (*lire Gen. V*).
Adam	Adam
Caïn (fils aîné)	Seth (fils aîné, seul nommé)
Hénoc	Énosch
Irad	Kénan
Mehujaël	Mahalaleel
Metuschaël	Jéred
Lémec	Hénoc
Noé	Metuschélah
	Lémec
	Noé

La généalogie sacerdotale se rattache au récit remanié de la Création (généalogie du ciel et de la terre), tout comme la généalogie prophétique fait partie de l'antique document où la Chute est racontée. On ne saurait donner une valeur historique au chiffre de la généalogie sacerdotale, sans contredire du même coup aux conditions de l'existence humaine et à la durée de la période antédiluvienne, telle que la science l'a établie par des faits indiscutables.

[1] Le Judaïsme étant sorti d'une restauration sacerdotale, la tradition sacerdotale a naturellement fourni la généalogie officielle des Juifs (1 Chr. I). C'est à ce titre qu'elle se trouve insérée dans l'Evangile de Luc, ch. III.

Etant donnée l'absence totale de concordance dans les calculs entrepris par les chronologistes pour vaincre tant de difficultés irréductibles et pour fixer, par exemple, la date de la création du monde, il est intéressant de savoir que la source la plus autorisée, celle qui remonte le plus haut, et qui est rédigée sans intentions systématiques, ne renferme aucun chiffre relatif à la préhistoire, et laisse les questions qui la concernent dans l'obscurité qui leur convient. La seule chose qui préoccupe la tradition prophétique, c'est de mettre en lumière l'origine religieuse de l'humanité. Sur ce point capital on peut saisir, dès la première heure, la divergence de vues qui séparera dans toute l'histoire du salut, le prêtre et le prophète.

Pour le prophète, l'homme est caïnite ; l'humanité est fille de la Chute. Pour le prêtre, l'homme est séthite ; point d'allusion à la Chute ; l'histoire humaine se déroule normalement depuis Adam par Seth jusqu'à Noé, Abraham, Moïse, de fils aîné en fils aîné, assurant à la nation théocratique, par ordre de primogéniture, les faveurs exceptionnelles de Dieu et la prééminence sur tous les peuples de la terre.

Suivant que l'on admet l'un ou l'autre point de départ, tout est changé dans l'orientation religieuse. Et voici comment :

Avec la descendance caïnite, l'homme est pécheur ; Israël est en état de chute ; le représentant de Dieu, c'est le prophète ; son message, c'est la conversion ; sa politique, l'universalisme rédempteur ; son espérance, un Messie souffrant qui vient pour ôter le péché du monde.

Avec la descendance séthite, l'homme est normal ; Israël est en état de grâce ; le représentant de Dieu, c'est le prêtre ; son culte, la dévotion rituelle ; sa politique, l'exclusivisme national ; son espérance, un Messie glorieux qui viendra délivrer Israël de tous les tyrans étrangers et l'établir roi sur tous ses oppresseurs.

Séthite ou caïnite : deux tendances souvent inconscientes et confuses, toujours vivaces, et qui se retrouveront à toutes les pages de l'histoire religieuse des hommes. Ce sont elles qui provoqueront dans l'histoire d'Israël toutes les contradictions, tous les conflits, jusqu'au conflit suprême du Calvaire, parce qu'elles aboutissent, l'une, à la théologie du péager de la parabole, l'autre, à la théologie du pharisien.

Ce n'est pas ici le lieu d'insister. Nous avons voulu seulement, avant d'entrer dans le récit de leurs débats, marquer l'origine de ces deux tendances et montrer, en passant, que leurs chaînes de héros ne sont pas comme celles des papes : elles accrochent parfaitement toutes deux au premier homme par le moyen de son fils aîné, qui, dans l'une, s'appelle Caïn, et dans l'autre, Seth.



« *Maintenant tu seras maudit de la terre* ». — Cette parole de Dieu à Caïn s'est réalisée. La nature ne livre pas ses secrets ; on les lui arrache de force. Perpétuellement en grève contre les violences qui l'épuisent, elle ne donne rien à son roi déchu, sans lui faire

payer de son sang chacune de ses découvertes. Et l'on voit s'échelonner sur la route du progrès les victimes des accidents, les victimes de l'imprudence, les victimes de l'impuissance, les victimes de la superstition. L'univers, qui devait raconter la gloire de l'homme, raconte son martyre.

L'homme, de son côté, se comporte sur la terre marâtre comme un vrai fils de Caïn. Au lieu de faire valoir les trésors de la nature, il les dilapide ; au lieu de travailler au bonheur de la société, il l'exploite. Non content de souffrir de ce qu'il ne peut éviter, il souffre par sa faute et se martyrise lui-même. La civilisation sans doute fait chaque jour des conquêtes : mais qu'on examine bien son immense déchet, et les armes qu'elle emploie dans la plupart de ses triomphes. Qu'on réfléchisse aux conditions sociales de la lutte pour la vie, aux grandes causes de perturbation, de corruption et de ruine, telles que l'agglomération humaine dans les grandes cités qui sont pourtant les foyers de lumière, ou les dévastations occasionnées par la guerre qui demeure toujours l'arbitre dernier des destinées nationales, — et l'on verra qu'au fond l'homme, à travers toutes ses métamorphoses, est resté un loup pour l'homme.

Le chant de Lémec (Genèse IV, 23-24) est le plus ancien fragment poétique renfermé par la Bible ; et cet hymne est un cri de meurtre. Il exprime bien les mœurs sanguinaires des âges primitifs. Quand Moïse instituera la loi du Talion : « Œil pour œil, dent pour dent » (Ex. XXI, 23-25), cette loi, qui nous paraît inhumaine, constituera un immense progrès sur l'état antérieur, où la vengeance déchaînée ne connaissait d'autre borne que le caprice ou les forces de l'offensé.

Le Talion est à mi-chemin entre l'arbitraire des représailles et la loi évangélique du pardon.

Est-ce à dire que l'humanité soit jamais arrivée à se débarrasser des mœurs de sa barbarie première ? Lorsqu'un souverain très chrétien, au moment de la dernière expédition de Chine, ordonna à ses troupes, en prenant congé d'elles, d'exercer là-bas une répression si terrible que jamais un Chinois ne pût rencontrer à l'avenir un soldat de cette nationalité sans être secoué par un frisson d'épouvante, ce souverain improvisait, sans s'en douter, une variante du chant de Lémec. Il donnait une preuve éclatante que l'humanité, même après dix-neuf siècles de christianisme, est bien toujours, d'instinct et d'habitude, la fille de Caïn.



CHAPITRE IV

Le Déluge

Par le double récit du Déluge et de la construction de la Tour de Babel, la tradition prophétique met en lumière les deux principaux facteurs de l'histoire : la liberté, qui permet au péché d'entraîner l'homme aux derniers excès de la corruption, et le miracle, c'est-à-dire la part qui revient à l'action divine dans le gouvernement des choses d'ici-bas ; la puissance de Dieu mise tour à tour au service de sa sainteté et de son amour, exterminant les rebelles, faisant grâce à Noé, confondant l'orgueil des constructeurs de Babel.

Le récit du Déluge est le premier dans l'Ancien Testament, où le rédacteur final de l'histoire hébraïque emploie une méthode, à laquelle il ne se résout d'ailleurs que dans de rares occasions, et qui consiste à combiner très intimement, pour n'en faire qu'un seul récit, les deux traditions qu'il avait devant lui et dont la conservation, jusque dans les détails, était comme sacrée à ses yeux.

Pour donner un échantillon du travail de ce pieux compilateur juif, nous avons transcrit dans notre *Lecture méthodique de la Bible* les deux relations : la tradition prophétique, puis la tradition sacerdotale, rétablies autant que possible dans leur forme primitive.

Si l'on veut bien se donner la peine de comparer nos deux récits avec les chapitres bibliques correspondants, on s'apercevra bien vite qu'en réalité nous possédons deux histoires du Déluge dans les pages mêmes où une lecture superficielle ne nous en laissait apercevoir qu'un.

Les deux récits une fois séparés, on voit aussitôt les différences et les divergences qui achèvent de caractériser leur primitive indépendance.

Dans la tradition sacerdotale, Dieu est constamment appelé *Elohim*. L'arche doit contenir une paire de tous les animaux, le Déluge est produit par voie d'inondation autant que par la pluie, la durée du déluge est d'une année, etc.

Dans la tradition prophétique, beaucoup plus naïve dans sa représentation de la divinité, Dieu est constamment appelé *Jéhovah*, l'arche doit contenir sept paires d'animaux purs et une paire d'animaux impurs, la pluie seule produit le déluge qui ne dure qu'environ trois mois, etc.

Cet exemple montre mieux que de savantes théories le procédé de compilation dont usaient, avec plus ou moins de minutie, les rédacteurs de nos traditions sacrées, et la difficulté qui en résulte pour les théologiens dont la tâche est de reconstituer l'histoire littéraire et les annales religieuses du peuple d'Israël.

Pour ce qui est du Déluge lui-même, il nous est rapporté, comme les récits précédents, sous une forme où l'historien ne se met point en peine des réalités de l'histoire. On ne saurait s'arrêter un instant à la possibilité d'un déluge qui aurait englouti tout le globe terrestre et au lendemain duquel une ou

plusieurs paires de toutes les espèces animales alors existantes, depuis les ours blancs du pôle jusqu'aux kangourous de l'Australie, se seraient retrouvées sur la terre, grâce à un vaisseau qui les auraient rassemblées à un jour fixe, enfermées et nourries pendant des mois.

Est-ce à dire que l'histoire du Déluge est une invention mythologique ?

Non certes ! Et il n'est pas de souvenir préhistorique mieux établi que celui-là.

Sauf les races noires, tous les peuples du monde attestent la réalité de cette tradition. L'Inde en produit plusieurs récits ; la Perse, dans l'Avesta, en offre une variante ; la théologie de Mithra la raconte ; les Grecs ont Deucalion ; les Egyptiens, dans une histoire similaire, décrivent la destruction des humains sur l'ordre du dieu Râ. Il n'est nullement prouvé que les traditions chinoises relatives à une inondation du Hoang-Ho ne se rapportent pas au même événement. Des souvenirs plus ou moins précis parmi les peuplades du Nouveau Monde ou de la Polynésie, — surtout la légende mexicaine de l'homme Tezpi, enfermé dans une arche toute remplie de ce qui est nécessaire à la conservation du genre humain, et lâchant des oiseaux pour savoir si les eaux se sont retirées, jusqu'au moment où le colibri revient avec une feuille dans son bec, — témoignent qu'une tradition diluvienne, parfois très conforme au texte biblique, a été conservée chez les peuples d'Amérique et d'Océanie.

Pour montrer à quel point le récit de la Genèse peut rappeler jusque dans ses détails des traditions écrites bien avant lui, nous transcrirons ici des frag-

ments du poème de Guilgamès retrouvé sur des tablettes chaldéennes antérieures de plusieurs siècles à Moïse, et qui renferment, entre autres, une relation du déluge tout à fait circonstanciée. C'est le Noé chaldéen, Shamashnapishtim, qui raconte lui-même le fait à son hôte Izdhoubar :

« La ville de Shourippak, ville que tu connais, située sur l'Euphrate, n'honorait pas les dieux ; moi seul j'étais leur serviteur. Les dieux tinrent conseil sur l'appel d'Anou ; un déluge fut proposé par Bel, approuvé par d'autres. Alors le dieu Eà me dit : « Fais-toi un vaisseau, achève-le vite ; au moment que je te dirai, entre dedans ; ferme la porte ; dedans, mets ton grain, ton mobilier, tes provisions, ta fortune, tes esclaves mâles et femelles, les jeunes gens, le bétail des champs, les animaux sauvages, etc... » Tout ce que je possédais, je le réunis ; tout ce que je possédais de semence de vie de toute nature. Animaux et fils du peuple, je fis tout monter, et je fermai la porte. Alors Moushérinanamari s'éleva des fondements du ciel dans un nuage obscur ; Ramman tonnait au milieu de ce nuage ; Nabou et Scharrou marchaient devant, ils marchaient dévastant la montagne et la plaine ; Nergal traînait les châtiments après lui ; Adar marchait en bousculant tout ; les archanges de l'abîme détruisaient tout. Tout fut détruit parmi les vivants sur la terre ; le déluge horrible monta jusqu'au ciel, le frère ne vit plus son frère ; les hommes ne se reconnaissaient plus entre eux. Dans le ciel, les dieux prirent peur ; ils montèrent jusqu'au ciel d'Anou. Là, ils se tenaient immobiles, serrés les uns contre les autres comme

des chiens. Assis sur leurs sièges, les dieux étaient en larmes et tenaient les lèvres fermées, méditant les choses futures.

Six jours et autant de nuits se passèrent ; à l'approche du septième jour la pluie diluvienne s'affaiblit. Je regardai la mer en observant attentivement. Toute l'humanité était retournée en limon ; comme des algues, les cadavres flottaient. J'ouvris la fenêtre ; la tristesse me saisit, je m'assis et je pleurai.

Le vaisseau fut porté au-dessus du pays de Nizir ; la montagne de Nizir arrêta le vaisseau. Après sept jours, je lâchai une colombe ; la colombe alla, tourna, et ne trouva pas d'endroit où se poser, alors elle revint. Je fis sortir et je lâchai une hirondelle ; l'hirondelle alla, tourna, ne trouva pas d'endroit pour se poser, alors elle revint. Je fis sortir et je lâchai un corbeau ; le corbeau trouva des charognes sur les eaux ; il mangea et ne revint pas. Alors j'élevai le bûcher de mon holocauste sur le pic de la montagne.

Les dieux sentirent l'odeur, ils sentirent une bonne odeur ; les dieux se rassemblèrent comme des mouches au-dessus du sacrifice. Bel vit le vaisseau ; il fut rempli de colère. Alors Eà ouvrit la bouche et parla : « O toi, Bel, héraut des dieux, comment ne t'es-tu pas maîtrisé ? C'est toi qui as fait la trombe du déluge ! Laisse le pécheur porter le poids de son péché ; au lieu de faire un nouveau déluge, que les lions surviennent et qu'ils réduisent le nombre des hommes ; au lieu de faire un nouveau déluge, que le dieu des épidémies survienne, et que les hommes soient moissonnés ! »

Alors Bel entra dans le vaisseau, me prit la main et me fit lever, etc. »

Une autre tradition racontait qu'avant d'entrer dans l'arche, le Noé chaldéen, appelé ici Xisouthros, avait enterré dans la ville de Lippara, par l'ordre d'En Haut, tous les livres où les ancêtres avaient exposé les sciences sacrées,[1] « où le commencement, le milieu et la fin étaient consignés. Lorsqu'il eut disparu, ceux de ses compagnons qui étaient demeurés à bord, ne le voyant pas rentrer, sortirent et partirent à sa recherche en l'appelant par son nom. Il ne se montra pas à eux, mais une voix du ciel leur recommanda d'être dévots envers les dieux, de retourner à Babylone et de déterrer les livres pour les transmettre aux générations futures. Elle leur apprit aussi que le pays où ils se trouvaient était l'Arménie, etc. » On se souvient que le mont Ararat, sur lequel d'après la donnée biblique, l'arche de Noé se serait arrêtée, est une montagne d'Arménie.

Et maintenant, comment pouvons-nous nous représenter le fait auquel tant de traditions diverses apportent leur témoignage ?

Bien que les mots « *diluvien* » et « *anté-diluvien* » n'aient plus de sens dans le langage scientifique, les géologues ont établi et décrit assez de révolutions cosmiques durant la période quaternaire, pour que nous ayons le droit de donner une réelle valeur historique aux traditions qui nous parlent de continents engloutis par les eaux, soit dans la Méditerranée, comme celui dont l'Archipel nous fournit les épaves, soit dans l'Atlantique. On connait la fameuse île

[1] Conf. Maspero. *La Chaldée primitive*. dans : Hist. anc. des peuples de l'Orient classique, 1895.

Atlantide, décrite par Platon et célébrée par les modernes théosophes, cette terre merveilleuse où les eaux qui couvraient le Sahara se seraient déversées et dont les Canaries sont censées présenter les derniers vestiges. Des historiens et des poètes placent dans cette île le berceau des races et de la civilisation, et lui attribuent l'Egypte pour première colonie.

L'existence de l'Atlantide, avant les temps historiques, expliquerait à merveille la communauté de souvenirs que l'on constate entre les peuples de l'Amérique et ceux qui bordent la mer Méditerranée.

Nul ne saura jamais si les diverses traditions du Déluge font allusion à des désastres partiels, affaissements du sol, raz de marée, etc ..., ou s'ils traduisent le souvenir commun d'une grande catastrophe cosmique. L'intérêt du récit n'est pas là. Nous le trouvons tout entier dans le fait dont il est, peut-on dire, la démonstration type, à savoir que, quand le monothéisme s'empare d'une tradition humaine, cette tradition aussitôt s'élargit et se simplifie, s'élève et se moralise et prend une portée religieuse qui fait d'elle un document de la vérité.

Que l'on compare les récits bibliques à la tradition chaldéenne rapportée plus haut dans ses éléments importants, et qui a certainement la même origine ethnique que nos chapitres de la Genèse, et l'on sentira la différence. Dans un cas, — et il en est de même pour toutes les traditions analogues, — le Déluge est un acte accidentel ou arbitraire, une scène de vengeance qui s'accomplit au milieu du désordre et dont on saisit mal la finalité. Dans l'autre cas, nous nous trouvons, avec la donnée biblique, en présence du Dieu juste qui a créé l'homme à son

image en vue d'un plan précis, et d'une humanité qui s'est moralement disqualifiée pour la réalisation de ce plan par son ingratitude et par sa corruption. Dès lors, tout s'explique. Les intentions du Créateur sont saintes ; son but, providentiel, est une tentative pour réaliser autour de Noé la famille obéissante que les héritiers pervertis du premier homme se sont montrés impuissants à constituer. Le Déluge n'est pas la vengeance de Dieu, mais le recommencement de l'humanité.



CHAPITRE V

La Tour de Babel

Entre les récits relatifs au Déluge et à la Tour de Babel, l'historien a placé une Table de peuples qui nous a été conservée par la tradition sacerdotale. Cette table, la plus ancienne qui existe comme dénombrement ethnographique, présente au milieu d'insurmontables difficultés, un réel intérêt scientifique. Nous en relèverons seulement un trait, qui devrait suffire pour faire bannir de toutes les Histoires saintes, le préjugé barbare d'après lequel la traite des noirs serait l'accomplissement de la malédiction de Cham, fils cadet de Noé.

Le chapitre X de la Genèse nous apprend, en effet, que le domaine de Cham comprenait avant tout l'Egypte, l'Arabie, la Palestine, la Babylonie, et l'histoire prouve surabondamment que les peuples chamites : Phéniciens, Egyptiens, Sumériens, Akkadiens, non seulement n'avaient rien à faire avec le développement tardif des races de l'Afrique noire. mais ont été en réalité les pionniers de la civilisation du monde. Aussi bien, la Table des peuples n'établit aucune prééminence et ne prononce aucun ostracisme. Les trois postérités des fils de Noé y sont représentées sans distinction de races, essaimant à travers les contrées par un développement graduel et normal.

La tradition prophétique avait-elle aussi sa Table des peuples ? Ce qu'il y a de certain, c'est que l'épisode de la Tour de Babel présente, sous un tout autre jour, l'origine de la multiplicité des langues et de la dispersion des peuples sur la terre. Ici, c'est un événement tragique qui a décidé du sort de la société humaine.

L'époque du Déluge n'est pas très éloignée ; l'humanité, fille de Noé, vit encore en famille dans le même douar ; elle est prospère, consciente de sa force, oublieuse de Dieu. Son péché n'est pas, comme on l'a dit, d'avoir voulu escalader le ciel en bâtissant une tour qui eût été un défi jeté à Dieu. Sa folie, et le vice initial de sa conception sociale, c'est au contraire d'avoir tenu l'élément religieux pour négligeable et d'avoir conçu, pour sa puissance et ses progrès futurs, un programme d'où Dieu était absent. La créature, en dépit de catastrophes qui auraient dû l'instruire, gardait son orgueil primordial, son incrédulité naturelle, et mettait sa confiance dans la brique et dans le bitume, plutôt que de sanctifier son génie et d'assurer sa fortune sociale dans l'obéissance au Dieu créateur. En conséquence, Dieu ne bénit pas l'entreprise, et, par une intervention de sa Providence, Il barre le chemin par où l'humanité ne pouvait que courir à sa perte, en s'égarant toujours plus loin de Lui : confusion des langues, dispersion de la famille humaine. Quand la communion cesse avec le Père, la mésintelligence fraternelle suit de près. Pas de foyer sans chef, pas de solidarité humaine sans Dieu.

Pour la forme, rien de plus naïf que la figure de cette tour colossale, la prétention des ouvriers, et

l'intervention où Dieu, dans un langage qui rappelle celui de Genèse III, 22, semble, ici comme là-bas, tout occupé de prendre ses précautions contre une humanité qui a rompu ses relations avec Lui.

Pour le fond, quelle puissance d'intuition et quelle vue prophétique ! La vérité exprimée dans ce postulat est une vérité éternelle. On l'a dit, et l'histoire des peuples le prouve : aucun progrès n'est sûr, aucune évolution n'est stable qui néglige l'élément moral, ou l'affranchit de son facteur indispensable, qui s'appelle l'obéissance à Dieu.

L'histoire des religions ne nous présente rien qui rappelle ce court et suggestif récit. Sans doute, la description du monument et les matériaux employés pour sa construction nous transportent, comme le nom même de Babel, sur les bords de l'Euphrate. Babel, en hébreu, veut dire Babylone, et les anciens rabbins de Mésopotamie estimaient que les ruines colossales de *Birs Nimroud*, retrouvées sur l'emplacement de la fameuse capitale chaldéenne, n'étaient autres que les ruines de Babel. On ne peut naturellement accorder grand crédit à une assertion de ce genre. Tout ce qu'il est permis de supposer, c'est que l'historien qui, le premier, a rapporté la tradition de la Tour ou exprimé dans cette figure une idée religieuse de premier ordre, a bien pu, en effet, penser à Babylone dont l'histoire, faite de grandeur fastueuse et de désastre retentissants, se perd dans la nuit des siècles. [1]

La Genèse fixe à l'année 2564 la construction de la

[1] Les fouilles les plus récentes ont mis au jour sur l'emplacement où fut Babylone, vingt et une couches de ruines super-

Tour de Babel, et affirme que, jusque-là, « toute la terre avait une seule langue et les mêmes mots ». Or, on a découvert des inscriptions en trois langues, de différentes familles, Egyptiennes, Sumériennes, Babyloniennes, qui, toutes, sont plus anciennes que les dates bibliques de la création. Cela prouve, une fois de plus, qu'on ne saurait s'arrêter aux chiffres de l'historien sacerdotal, ni se montrer trop prudent, dès qu'on veut rechercher dans ces récits primitifs de la Genèse, autre chose que les postulats religieux de la révélation de Jéhovah.

posées. Un puits de 128 pieds de profondeur a révélé la présence d'alluvions appartenant à autant de périodes différentes.

Au fond de ce puits, des restes d'édifice parfaitement conservés permettent de conclure à l'existence d'une ville qui daterait de 6.000 ans avant J.-C.

Non loin de là, on a retrouvé la fameuse bibliothèque à laquelle les inscriptions d'Assurbanipal font de si fréquentes allusions et dont on a extrait plus de 53.000 cylindres, prismes ou tablettes d'argile, recouverts d'inscriptions cunéiformes, qu'un grand nombre de savants sont en train de déchiffrer.

En attendant les résultats de cette prodigieuse enquête, on peut considérer, d'après les données résumées tout récemment par les conférences encore inédites de l'éminent assyriologue Hilprecht, que la première civilisation babylonienne remonte à 7.000 ans avant notre ère.



CONCLUSION

Ainsi les récits de la préhistoire, sur lesquels la science historique n'a aucune prise, précisément parce qu'ils appartiennent à la *pré*-histoire, nous ont présenté les grandes vérités qui servent de fondement à la religion. Ces vérités, les voici dans leurs éléments principaux :

1° Toutes choses ont été créées par un Dieu unique, lequel a organisé le monde pour le bonheur de la créature qu'il a faite à son image, c'est-à-dire, libre.

2° L'homme, enfant prodigue, s'est séparé de son Père céleste et a asservi la création à Satan, désormais le Prince de ce monde.

3° L'humanité, privée de la communion spirituelle du Dieu vivant, s'est constituée dans le péché.

4° Les châtiments ne suffisent pas pour ramener les hommes sur le chemin du devoir.

5° Ce que les hommes entreprennent sans le secours de Dieu n'est que vanité.

Etant donnés ces principes qui établissent dès l'entrée et très nettement les situations et les responsabilités, comment Dieu va-t-il s'y prendre pour arracher l'homme à Satan, et pour ramener l'enfant pro-

digue au foyer paternel, en réalisant la prophétie primordiale : « La postérité de la femme écrasera la tête du serpent » ?



DEUXIÈME PARTIE

Les Ancêtres

INTRODUCTION

LES ORIGINES DE LA RELIGION DANS L'HISTOIRE

I. — *L'homme à l'école de la nature*

Il n'y a point de raisons d'ordre scientifique, pour nier que les peuples primitifs aient pu conserver quelque notion du Dieu unique, du Créateur universel. Mais on ne voit pas que cette notion, si elle a existé, ait exercé une action quelconque sur l'éducation religieuse de l'humanité.

Le développement de la religion naturelle semble avoir partout commencé par l'*Animisme*, c'est-à-dire la croyance au règne des esprits. On s'est empressé d'en conclure que l'origine de la religion devait être cherchée, non comme le veut la Bible dans une relation initiale de l'homme avec son Créateur, mais

dans la terreur du sauvage devant les cataclysmes de la nature et dans les troubles de notre pensée, devant l'énigme de l'univers et de la mort. L'homme aurait eu d'abord comme religion l'animisme fétichiste, qui divinisait la nature ; puis il aurait distingué entre le dieu lui-même et l'objet matériel qui lui servait de demeure, et le polythéisme serait ainsi sorti par évolution naturelle de l'animisme ; plus tard, sous l'effort des penseurs et des prophètes, le polythéisme aurait enfin abouti à la théologie du Dieu unique et créateur.[1]

Cette théorie est séduisante au premier abord par son apparente simplicité ; mais, à la réflexion, on se demande comment la peur est susceptible de faire naître la religion, si celle-ci n'est pas déjà en l'homme, tout au moins à l'état de souvenir inconscient toujours prêt à se réveiller. Puis, on cherche dans l'histoire les filiations où l'évolution religieuse s'exprime, et on ne les découvre pas. On s'aperçoit, bien au contraire, que les procès se sont partout accomplis par réaction, et que la loi du procès religieux au sein de l'humanité n'est point rendue par le terme *évolution*, mais par le terme *révolution*, ce qui est tout différent au point de vue organique, et attribue une tout autre portée à la liberté morale de l'homme.

Nous trouvons déjà la preuve de ce fait dans la première phase religieuse dont nos recherches sur les origines puissent saisir les manifestations.

Sans doute, l'humanité, partout, entre dans l'his-

[1] Voir la théorie d'Aug. Sabatier dans son *Esquisse d'une Philosophie de la Religion*, édition 1897, p. 22, 121 et *passim*.

toire avec des croyances purement animistes. Seulement, quand le polythéisme apparaît, quand le dieu succède au démon, ce n'est nullement par le fait d'une évolution naturelle, mais tout au contraire, en suite d'une réaction du génie humain contre la terreur inspirée par les puissances invisibles du monde spirituel.

Ainsi, le poète latin a raison : « la peur a engendré les dieux ! » Mais ce n'est point la peur profane qui s'épouvante des cataclysmes de la nature et ne saurait produire la religion, c'est la peur religieuse, qui a deviné, derrière ces cataclysmes, les puissances spirituelles, démoniaques, et qui cherche un protecteur contre l'obsession des esprits. Allez au fond des mythes qui ont produit les principales religions de l'Orient. Cherchez d'où provient, en Egypte, la fortune d'Osiris et de ses ancêtres, victorieux d'Apap ; dans l'Inde, le culte d'Indra, prince des Dévas et triomphateur des Asouras ; en Perse, le crédit d'Ahoura Mazda et de son prophète, vainqueur de la Druje ; en Chaldée, l'adoration de Bel Mardouk, et vous verrez que, sauf pour Mazda dont l'origine est mal connue, tous ces dieux, autour desquels s'est formé le polythéisme antique, sont fils de leurs œuvres, arrivés au ciel par droit de conquête, et doivent les hommages qu'on leur rend à leurs victoires sur le monde des esprits.[1] Soit qu'ils aient appartenu d'abord à la catégorie des mages, dont le sorcier des peuplades sauvages est une lointaine corruption,

[1] Prière type (Invocation à Gibil. Chaldée) : « Toi ! qui opposes ta poitrine à l'ennemi nocturne ! Fais que l'homme, fils de son dieu, brille comme le ciel et la terre, et que la parole mauvaise (l'esprit malin) s'écarte de lui !... »

soit qu'ils aient été chefs de familles ou de tribus, c'est-à-dire protecteurs contre les ennemis d'ici-bas, avant de le devenir contre les pouvoirs ténébreux dans la région du mystère où la mort les appelle, tous sont sortis des entrailles de l'humanité, et on peut leur appliquer à la lettre le vers fameux de Voltaire :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

Né d'une réaction contre les puissances démoniaques dont les usurpations néfastes désolaient la terre et terrorisaient ses habitants, le Dieu est à l'Esprit ce que le vainqueur est au vaincu ; le Dieu, c'est, avant tout : le *Tueur du Serpent*.

Certes, l'histoire nous montre qu'il faut en rabattre de cette formule, et qu'en somme le monde des esprits, toujours mal exploré, fournissait sans cesse aux dieux triomphateurs des adversaires indomptés qui ont gardé constamment pour les âmes philosophiques, comme pour Homère, le secret de l'univers... Mais l'imagination des peuples ne serre pas la question de si près. Elle avait besoin de ses dieux pour calmer ses terreurs et pour répondre à son instinct d'un Dieu personnel à qui l'on parle, et elle a peuplé le ciel de divinités tutélaires. C'est elle qui les a créés, qui leur bâtit leur piédestal, qui les illumine de toutes les clartés qu'elle a emportées du Paradis ; puis, après s'être enchantée des rêves qu'ils lui suggèrent, après s'être servie d'eux pour appuyer ses aspirations les plus hautes, après avoir cherché Dieu dans ses dieux et les avoir aimés avec transports, c'est elle encore qui leur reste fidèle quand la

froide raison les a abattus, et qui les encense en secret, aux époques de décadence où deux augures ne peuvent plus se regarder sans rire.

A quoi nous amènent toutes ces considérations ? A constater que le polythéisme est sorti de l'animisme, non par évolution, mais par révolution, et qu'au sein de l'humanité livrée à ses seules forces, l'idée de Dieu est sortie de l'expérience du démon.

Ainsi, les rapports de l'animisme et du polythéisme, qui étaient censés détruire les affirmations de la révélation biblique, se trouvent les illustrer au contraire et nous aider à les comprendre.

Si vraiment, comme nous l'enseigne le récit de la Chute, l'humanité, chassée du séjour divin, s'est développée dans l'isolement par rapport à Dieu et dans une étroite dépendance par rapport à l'être spirituel qui l'a séduite sous la forme du serpent, il fallait bien que la première religion de l'homme-enfant, disons mieux, de l'homme-orphelin, fût une religion d'effroi, une rencontre avec le Prince de ce monde, une expérience du démon !

Pour avoir Dieu, l'humanité devait désormais le chercher, et s'élever peu à peu jusqu'à lui, par une éducation douloureuse servant d'expiation à sa liberté.

Or, ce que réclame la donnée biblique, l'histoire des peuples l'a réalisé. L'école de la nature, peuplée d'esprits mauvais, à amené l'humanité tremblante et pécheresse à la crise initiale, à la conversion élémentaire qui consiste à *vouloir un dieu*.

Le jour où sa réaction contre les puissances des ténèbres qui ont asservi la nature lui fit invoquer un protecteur, fut le jour où la créature mit le pied sur le

chemin qui devait la conduire au salut, car son Créateur l'attendait là ! Et cette première période de l'histoire religieuse de l'humanité a pour dénouement : la vocation d'Abraham.

II. — *Nécessité d'une initiative divine*

Pour bien saisir la portée de la vocation d'Abraham le Chaldéen, il faut comprendre clairement les données du problème qui nous occupe. La Chute a séparé la créature du Créateur. Quelles sont les conséquences de cette séparation ? La logique et l'histoire s'accordent pour répondre :

Atrophie du principe religieux ;
Isolement du principe moral ;
Privation de l'Esprit de Dieu.

Qu'est-ce à dire, sinon que l'âme humaine, par les trois conséquences de la Chute, se trouve dépouillée des éléments qui constituent sa vie normale, la vie spirituelle, la vie *vivante !*

Considérez plutôt ce qui se passe dans le monde de la nature, que le Créateur, voulant nous instruire sur ses desseins, a déployé sous nos yeux comme une vaste parabole du monde spirituel.

Qu'est-ce que la vie physique ? Mystère. Mais notre observation nous a permis cependant de discerner les éléments dont la rencontre produit la vie. Prenez un œuf, un vulgaire œuf de poule. S'il n'est pas fécondé, vous aurez beau le mettre sous la couveuse, il n'en sortira pas d'être vivant. Mais s'il est fécondé,

et que vous négligiez de le mettre sous la couveuse, la vie n'en sortira pas non plus. Ainsi, le monde organique nous apprend que la vie, pour se produire, a besoin, d'une part, que deux principes s'unissent pour former un germe ; d'autre part, qu'un rayon d'En Haut viennent échauffer ce germe et lui communiquer les énergies créatrices.

Il en est de même dans le monde des âmes. La morale sans la religion n'est que le vain tourment des hommes ; la religion sans la morale n'est qu'une stérile adoration ; et l'expérience de tous les jours nous montre que la religion unie à la morale ne réussit pas à produire une âme vivante, c'est-à-dire régénérée, tant que l'Esprit de Dieu n'a pas animé le germe ainsi constitué.

Envisagée à ce point de vue et considérée comme une marche en avant de la mort à la Vie, une *régénération*, l'histoire de la Révélation nous présente ses trois périodes comme suit :

1° Restauration du principe religieux atrophié après la Chute. Education de la foi chez les patriarches par le culte d'*Elohim*. — Alliance de Dieu-*Elohim* avec Abraham.

2° Retour à l'unité du principe religieux et du principe moral séparés par la Chute. A cette période correspond la loi du Sinaï et la prédication morale des prophètes. — Alliance de Dieu-*Jéhovah* avec Israël par Moïse.

3° Effusion de l'Esprit de Dieu au sein de l'humanité rachetée par Jésus-Christ. — Alliance définitive de Dieu en son *Fils* avec tous ceux qui l'acceptent pour Sauveur.

III. — *Origines du culte d'Elohim*

La Chute a privé la créature de la présence et de la communion du Créateur. La première conséquence de cette privation a été de détruire en l'homme l'harmonie qui devait lui permettre de réaliser sa destinée d'image du Créateur ; elle a séparé, aux sources mêmes de son être, le principe religieux du principe moral. L'homme a perdu son Dieu ; mais il a gardé sa conscience. Il reste, par définition même, un être portant en lui la connaissance du bien et du mal, un être libre, un être qui, suivant la parole profonde de Paul, « porte sa loi en lui-même, et montre que l'œuvre de la loi est écrite dans son cœur, sa conscience en rendant témoignage, et ses pensées s'accusant et se défendant tour à tour. [1] » L'homme de cette seconde humanité, de cette humanité constituée hors du type et du plan de la création divine, est un être moral.

Je ne dis pas qu'il réalisera le bien, j'affirme au contraire qu'il ne le réalisera pas, puisque le bien n'est qu'en Dieu, et que l'homme s'est constitué en dehors de Dieu ; mais c'est un être qui comprend qu'il y a un bien et un mal, et qui, tout en suivant la loi de sa nature charnelle qui le conduit à l'égarement, est capable de sympathiser avec le bien, de l'entrevoir confusément, et d'y tendre de toute son énergie. [2]

Trois mille ans avant Moïse, les Egyptiens écrivaient

[1] Rom. II, 15.
[2] Etudier à ce point de vue Rom. VII, 14-25.

dans leur Livre des Morts : « Je n'ai commis aucune fraude contre les hommes, je n'ai pas menti au tribunal, je n'ai pas desservi l'esclave auprès de son maître, je n'ai pas péché par égard pour un supérieur, je n'ai pas usé de violence, je n'ai pas affamé, je n'ai pas fait pleurer, je n'ai pas commis de faux, je n'ai falsifié ni poids ni mesures, je n'ai été ni gourmand ni ivrogne, je suis pur, je suis pur, je suis pur !... »

On le voit, point n'était besoin du Sinaï, pour apprendre à la conscience humaine qu'il est mal de tuer, de tromper, d'attenter à l'honneur de son prochain. L'antiquité nous présente l'humanité déchue sous l'aspect d'une société constituant une morale, la morale naturelle, en dehors de la religion révélée. « Le païen, dit saint Paul, fait naturellement les œuvres de la loi » (Rom. II, 14.). Mais précisément parce qu'elle est constituée sans le secours du principe religieux, *sans Dieu*, en qui sont à la fois le modèle à réaliser et la force pour y tendre, la morale du païen est instinctive, hésitante, sans énergie, sans norme, livrée à toutes les erreurs de son intelligence, à tous les écarts de son tempérament. Il est comme un navire sans pilote et sans boussole. Ce qui lui manque, c'est de se connaître, et il ne se connaîtra que du jour où il connaîtra Dieu.

Que va faire le Créateur vis-à vis de cette humanité déchue ? Il n'y a que deux partis à prendre : ou bien il l'abandonnera à elle-même, ou bien il se révèlera à elle et restaurera en elle le principe religieux, en lui donnant, par pure grâce, un recommencement de religion positive.

Dieu choisit le second parti ; et la vocation d'Abraham marque, si j'ose ainsi dire, la reprise des rapports

personnels du Créateur avec la créature. C'est la reprise de la religion, c'est-à-dire d'*une relation unissant l'homme à Dieu.*

Cette reprise, tout en étant de pure grâce, ne se fait point arbitrairement. Tout le développement de l'animisme primitif est là, pour nous montrer que le Créateur a respecté la liberté de sa créature, qu'il lui a laissé le champ libre dans une nature où elle a voulu s'instruire avec les puissances spirituelles qu'elle avait choisies pour maîtres, attendant patiemment le jour où les dures leçons de la vie sans Dieu imposeraient à la conscience humaine la nécessité de Dieu. Toute l'histoire de l'humanité avant Abraham a eu pour but de rendre Abraham possible. Dieu a adressé vocation à l'humanité le jour où l'humanité a adressé vocation à Dieu.

Combien humbles sont les commencements de cette religion restaurée !

Reportons-nous dans ces contrées d'Orient où le mélange des races primitives a placé le berceau des peuples. Si Dieu s'est adressé à un fils de la Chaldée pour en faire le « père des croyants », c'est que le Chaldéen du troisième millénaire était le citoyen de la nation qui avait hérité du culte animiste le plus pur, le plus élevé et probablement aussi le plus ancien qui fut au monde : la religion des Soumirs et Akkads, et que la rencontre[1] du culte sidéral des Sémites-Chaldéens avec l'animisme Akkadien venait

[1] La rencontre de ces cultes tient à ce que les conquérants Sémites avaient envahi les territoires Sumériens et Akkadiens, et établi leur domination dans ces plaines du Tigre et de l'Euphrate où nous avons vu qu'une civilisation des plus avancées florissait déjà depuis des miliers d'années.

précisément de donner à ces religions la notion du dieu protecteur, l'antique et mystérieux *Elohim*[1] des Hébreux. L'origine du terme Elohim est obscure et son étymologie difficile à établir ; mais son sens ressort clairement des occasions dans lesquelles on l'emploie et de la parenté qui l'unit aux noms qui désignent la divinité chez les peuples voisins d'Israël. Elohim chez les Hébreux, *El* chez les Phéniciens et les Chananéens, *Ilu* en Assyrie, *Ilâh* chez les Arabes, signifient à la fois *celui qui est fort* et *celui qui marche devant*, et désignent, chez les Sémites, le patron céleste, la divinité tutélaire qui s'intéresse à tel pays, à telle cité, à telle tribu, et qui dit à l'homme faible, craintif, superstitieux, perdu au sein des puissances spirituelles qui l'enveloppent : « Va, car je serai avec toi ! Sois-moi fidèle et je te protègerai ![2] »

La période de l'Elohisme proprement dit n'est, dans l'histoire de la religion, qu'une période transitoire entre l'animisme et le polythéisme ; car, hélas ! le dieu protecteur suivra la destinée du peuple qui

[1] Pour la façon dont on doit entendre le sens du mot *Elohim*, voir ci-dessus, p. 43, la note relative aux textes et aux termes bibliques.

[2] Cette notion d'autorité protectrice est si bien l'idée centrale du terme élohim que, dans la littérature hébraïque, le qualificatif *élohim* est appliqué quelquefois aux humains quand ceux-ci sont envisagés comme des protecteurs ou des êtres revêtus d'une autorité spéciale. Ainsi, Moïse sera pour Israël un *élohim* contre Pharaon, le roi est un *élohim* pour ses sujets, la maison de David un *élohim* pour la nation élue. Samuel, évoqué d'entre les morts, apparaît comme un *élohim*, etc. Cf. Ex. IV, 16 ; VII, 4 ; Psaume XLV, 7 et suiv., I Samuel XXVIII, 13, etc. — Voy. encore l'opposition significative dans Zacharie XII, 7 : En ce jour-là *le plus faible* parmi les habitants de Jérusalem sera pareil à David, et la maison de David sera comme un *Elohim*.

l'adore. Il est trop humain pour ne pas subir le sort des hommes dont il incarne la pitié. Les batailles terribles qui unifieront le pays et soumettront les villes les unes aux autres établiront fatalement une hiérarchie entre les Elohim : les uns, ceux des vainqueurs, seront les grands, les maîtres ; les autres, ceux des vaincus ou des alliés, seront des serviteurs, ou bien entreront dans le conseil divin pour former des triades, des ogdoades, des ennéades célestes ; il y aura des combinaisons sans fin auxquelles répondront des cultes splendides, des centralisations de sanctuaires, des clergés, des castes sacerdotales, et ce sera le *polythéisme*, c'est-à-dire une première corruption du sentiment religieux, la religion idolâtrique.

Cette notion d'un Elohim, d'un dieu protecteur de famille ou de province, est-elle propre au génie des Sémites, ou bien pourrait-on la retrouver, antérieure au polythéisme, chez les Chamites et les Aryens ?

Ce qui nous porterait à voir en elle non une particularité de race, mais plutôt une phase plus ou moins accentuée dans l'histoire religieuse de tous les peuples, c'est le fait que, chez les Chamites d'Egypte, par exemple, avant la suprématie des dynasties Thinites[1] et l'organisation du polythéisme par Ménès, chaque nome, chaque cité avait son Elohim, *noutir noutti* : tel Osiris adoré à Mendès, tel Amon, dieu de Thèbes, ou Râ, seigneur d'Héliopolis.

De même, chez les Aryens, — où il serait intéressant d'examiner à cet égard le culte des *Pitris* de

[1] Vers le cinquième millénaire, *Ménès* ou *Mini*, originaire de Thini (Hte-Egypte), fonde la première dynastie Egyptienne.

l'Inde, et celui des *Fravashis* de la Perse, sortes de divinités ancestrales analogues à celles des sauvages, — la littérature des Védas nous met en présence d'une religion élohistique tout à fait caractérisée, où chaque famille a son dieu protecteur, son patron, qu'elle exalte comme le Dieu par excellence.

Quoi qu'il en soit des révolutions qui ont formé dans les autres contrées les groupements des cités et des dieux, une chose nous paraît certaine, c'est qu'entre l'animisme, dont les âmes voulaient s'affranchir, et le polythéisme, fruit de l'asservissement des premiers dieux, il y a eu, dans l'histoire de la Chaldée, à l'époque où Bel règnait dans Nipour, Anou dans Erek, Nouah dans Eridou, Sin dans Our, Samas dans Larsa, Nébo à Borsippa, Mardouk à Babylone, un moment où le mélange de deux races, de deux tempéraments religieux, avait produit le culte du dieu protecteur, du dieu roi, du dieu fait à l'image de l'homme, à qui l'homme peut parler, confier ses terreurs, attribuer ses victoires, après avoir placé en lui sa confiance et ses espérances par le moyen d'un pacte, liant, sur un point de l'espace et dans une période du temps, les intérêts du ciel et ceux de la terre.

Ce dieu de l'hénothéisme primitif,[1] anthropomorphe et antidémoniaque, protecteur unique d'une ville, d'une tribu, d'une famille, c'est l'Elohim de la religion naissante, de la religion où l'homme isolé,

[1] Le mot *hénothéisme* indique la condition religieuse d'un homme qui n'adore qu'un seul dieu, sans croire, pour cela, que son dieu est le dieu unique. Cette dernière croyance est exprimée par le terme : *monothéisme*. En un sens, le dieu de l'hénothéisme répond au *patron* du culte catholique.

égoïste, exprima d'abord la devise de son culte naïf : *Dieu pour moi !*

Figure passagère, bien vite noyée dans le polythéisme, mais figure qui a pourtant assez vécu pour que Dieu, qui n'attendait qu'elle pour se manifester au monde, ait choisi la Chaldée du troisième millénaire et la ville d'Our pour adresser vocation à Abraham, c'est-à-dire mettre à part un homme, l'emmener loin de sa famille afin de le soustraire aux influences qui devaient défigurer le culte de sa race, et lui promettre, pour prix de son obéissance, toutes les bénédictions temporelles et spirituelles qu'Il résume lui-même dans ce mot : *Je serai ton Elohim !*

Arrêtons-nous pour considérer le merveilleux concours de l'initiative divine et de la liberté humaine dans cette vocation qui met à part une famille élue, où commence, par un angle imperceptiblement ouvert, la marche de l'humanité vers le salut gratuit.

Dès la première heure, dans l'histoire de leurs rapports, Dieu ne fait rien sans l'homme et l'homme ne peut rien sans Dieu.

Si Dieu n'avait pas appelé Abraham, le culte élohiste des enfants de Terach aurait subi le sort commun, et se serait abîmé dans le polythéisme de l'idolâtrie universelle. C'est donc bien par un acte d'initiative divine, par une intervention miraculeuse du Créateur, que la religion a été rendue à l'homme. Et l'élection d'Abraham est toute de pure grâce.

D'autre part, si les libres expériences de l'humanité, sous les directions de la Providence, n'avaient amené l'homme à reconquérir par lui-même l'idée

de Dieu, à vouloir Dieu, à dresser l'autel des Elohim, le Créateur n'aurait pu, sans violer la liberté de l'homme, sans détruire son œuvre par un coup de magie, sans se contredire lui-même, appeler Abraham et lui dire : « Me voici, je serai *ton* Elohim ! »

« Je serai *ton* Elohim », a dit Dieu en s'offrant comme guide à travers les contrées nouvelles où il invitait Abraham à marcher.

A quoi répondait, pour le Chaldéen obéissant, cette promesse surnaturelle ? Nous venons de le voir. Des siècles de développement religieux, la science des mages, l'éducation de son milieu, lui avaient appris que chaque contrée, chaque ville, chaque tribu a son Elohim dans le ciel : un Dieu anthropomorphe, un Dieu patron qu'il faut enrichir de ses dons, nourrir par des aliments, réjouir et flatter par des dévotions, et qui met en retour tous ses soins, toute sa puissance à faire prospérer ses adorateurs.

Voilà ce qu'il avait vu à Our, sa patrie, et dans toutes les villes de son pays.

Dès lors, la théophanie de Charan — dont nous ignorons absolument le mode — dut l'émouvoir profondément, lui être le présage d'une prospérité inespérée, mais non point le jeter hors de lui-même, confondre sa raison et violer sa conscience, comme eût fait un prodige sans lien avec ses notions religieuses et sans antécédents dans l'histoire.

Il sut que sa famille errante allait, comme autrefois sa cité chaldéenne, avoir un protecteur. Il crut, il obéit. Le jour où Abraham, à la tête de ses chameaux et de ses esclaves, sortit de Charan pour se diriger vers les chênes de Mamré, l'humanité fit ses premiers pas dans la voie par laquelle Dieu voulait la ramener jusqu'à Lui.

IV. — *Réalité historique des patriarches*

Les derniers siècles du troisième millénaire, auxquels Abraham appartient, sont ceux durant lesquels eurent lieu, dans le berceau de la civilisation primitive, les premières mêlées des peuples. Jusque vers 2300, le pays de l'Euphrate et des environs était divisé en petites principautés rivales, villes fortes ayant chacune son dieu, et couvrant une campagne plus ou moins fertile qui formait les fiefs des petits rois. Les guerres entre les clans étaient incessantes, et l'on vivait au hasard des coalitions.

A cette époque, un peuple plus puissant, établi à l'orient du Tigre, au pays d'Elam, faisait de fréquentes incursions en Chaldée, et désolait le pays sous l'habile direction de ses rois de la dynastie des *Koudour*, (en hébreu *Qedor*), et la protection de ses dieux-patrons, entre lesquels était *Lagamar*, (en hébreu *Lahomer*).

Trois ans avant qu'un grand conquérant, Hammourabi, de la dynastie de Babylone, eût délivré les contrées de l'Euphrate de leurs envahisseurs et fondé par une série d'éclatantes victoires l'empire chaldéen, les Elamites avaient ravagé les provinces du Sud, avaient pris Our, et passé au fil de l'épée tous ceux de ses habitants qui n'avaient pas réussi à fuir devant les pillards.

L'histoire politique de cette époque, que de récentes découvertes nous ont fait bien connaître, s'harmonise admirablement avec les récits guerriers du XIV[e] chapitre de la Genèse. Les assyriologues identifient généralement Amraphel, roi de Schinéar,

avec Hammourabi, roi de Babylone. Quant au nom de Kédorlaomer (Koudour-Lagamar), que Maspéro, dans son grand ouvrage, [1] et beaucoup d'autres comme lui croyaient retrouvé, d'après une découverte qui a été depuis lors démentie, il répond si exactement, par son étymologie, à la dynastie des rois d'Elam, que certainement il appartient à l'histoire. Ces divers indices et d'autres encore du même ordre, nous permettent de rattacher le patriarche Abraham à la vieille période babylonienne, et de le tenir pour contemporain des guerres qui mirent aux prises les Koudour élamites et les rois de Chaldée, dans les années où Hammourabi, le Charlemagne de Babylone, préparait sa conquête définitive.

A mesure que l'histoire se précise, les intentions providentielles se découvrent. A la veille des exploits d'Hammourabi, le moment était propice pour une intervention d'En Haut. Quelques années plus tard, en effet, l'empire babylonien avait englobé toutes les petites principautés et fondé le grand empire établissant la hiérarchie des dieux. Mais à cette heure d'angoisse, où les armées d'Elam écrasaient sous leur triomphe les Elohim protecteurs des cités chaldéennes et menaçaient de tout détruire, on se représente Térach, groupant autour de lui les membres de sa famille, et, pour échapper au carnage, prenant comme beaucoup d'autres, la route de l'exil. La caravane se réfugie vers le Nord, prend d'abord la direction de Canaan, puis s'arrête dans un coin

[1] *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, 3 vol., 1895-1899. A défaut de cette œuvre magistrale nous recommandons la lecture du manuel du même auteur intitulé *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 4e édit. 1886.

désolé de la Mésopotamie, à Charan, où Térach, le vieux cheik, meurt.

C'est alors que Dieu intervient. Abraham désormais chef de caravane, abandonné à lui-même sur une terre inhospitalière, privé des secours de l'Elohim ancestral dont il avait fui le territoire, était à l'une de ces heures critiques de la vie où un évènement imprévu décide de toute une destinée. Il était prêt pour entendre et pour exaucer la voix irrésistible du Dieu inconnu qui lui dit : « Va, je serai, moi, ton Elohim. Romps avec le passé de ta race, suis-moi ! et je te donnerai une patrie, une postérité, et des bénédictions telles que toutes les nations de la terre voudront être bénies en toi. »

La réalité historique des patriarches nous paraît suffisamment établie par les considérations qui précèdent. Mais elle est aujourd'hui si vivement attaquée, qu'il faut avant d'entrer dans leur histoire dire un mot de la valeur scientifique des arguments qu'on leur oppose.

Il n'y a pas longtemps encore, la grande raison, sans cesse invoquée contre l'existence des patriarches, était celle-ci : Le temps où Abraham est censé avoir existé est un temps où la Chaldée n'avait point d'histoire et point de littérature ; l'époque d'Abraham, c'est l'âge du mythe. — Aujourd'hui, la science mieux informée a découvert jusque dans ses détails l'histoire chaldéenne du troisième millénaire ; elle a exhumé la correspondance et la législation de l'époque et livré à la publicité le portrait très bien conservé, très vivant, du roi Hammourabi, le fameux Amraphel qui avait eu maille à partir avec Abraham.

Nous voilà singulièrement revenus de l'objection mythologique.

On nous dit maintenant qu'en dépit du cadre reconstruit, le tableau patriarcal est imaginaire, et cela pour deux raisons :

1° Le plus ancien document qui nous parle des patriarches dans la Genèse, est de douze à treize siècles postérieur à l'époque des Abrahamides.

2° La façon dont la vie des patriarches est conçue, les circonstances qui y sont rapportées, les noms qu'elle produit, nous obligent à considérer que nous avons affaire, non à la biographie de personnes réelles, mais à la personnification tardive de collectivités ou tribus dont les transactions primitives et les destinées ont été mises en relief dans la légende poétique de la famille d'Abraham. [1]

Relativement au premier point, on peut répondre qu'en bonne science nul ne tient l'ouvrage historique écrit au IXe siècle pour une création originale. C'est la compilation de mémoires divers, aujourd'hui caractérisés, dont les sources communes peuvent fort bien remonter aux temps mosaïques et même au-delà, car du moment que l'usage de l'écriture était courant à l'époque d'Abraham, rien n'interdit de penser que durant l'exil en Egypte, les épisodes rappelant l'âge héroïque des patriarches avaient été fixés dans leurs éléments principaux. Mais cette supposition n'est même pas nécessaire. Quand on connait l'immobilisme mental des populations sémitiques et les mœurs des Arabes, leurs congénères ;

[1] Le mot *ethnique* que nous emploierons plus loin désigne cet ensemble de préoccupations.

quand on sait par exemple qu'aujourd'hui encore se jouent aux carrefours de Nazareth les saynètes enfantines qui fournissaient il y a deux mille ans à Jésus matière à paraboles,[1] y a-t-il lieu de s'étonner que les anciens Hébreux aient pu garder pendant quelques générations le souvenir de la vie des ancêtres, et, pour cela, la science viendra-t-elle frapper de nullité le mémorial de leurs origines ?

La seconde objection est plus sérieuse et renferme certainement une part de vérité. Le caractère ethnique de l'histoire des Abrahamides est indéniable sur certains points. On sent très clairement que la préoccupation de l'auteur est, par endroits, d'expliquer et de justifier l'histoire des peuples par leur origine. Est-ce-à dire qu'il n'y ait que cela ? Une des pages les plus suggestives qui aient été écrites sur la matière est celle de George Adam Smith, de Glasgow :[2]

[1] Notamment celle de Mat. XI, 16, où Jésus a comparé les Juifs aux enfants assis sur la place publique et qui se disent les uns aux autres : « Nous vous avons joué de la flûte et vous n'avez pas dansé ; nous vous avons chanté des complaintes et vous ne vous êtes pas lamentés. » On lira avec intérêt sur ce sujet le charmant ouvrage de l'abbé Le Camus, depuis évêque de La Rochelle, intitulé : *Les Enfants de Nazareth*, Bruxelles, Vromant, édit. 1900.

[2] Nous ne saurions trop recommander le lecture des livres de M. G. A. Smith, et en particulier, de son *Modern Criticism and the Preaching of the old Testament*. Troisième édition 1902. — G. A. Smith (*op. cit.* p. 100) suivant en cela Driver (*Authority and Archeology* p. 44) et d'autres critiques moins disposés que nous à admettre la réalité historique des migrations des Abrahamides, reconnaît que l'histoire et l'archéologie établissent la possibilité « des courses errantes d'une famille à moitié nomade, telle que celle d'Abraham, sur les frontières désertes de la Palestine méridionale et de l'Egypte. » Les quatre rois mésopotamiens, dont l'invasion en Canaan et la poursuite par Abraham nous sont racontés dans Gen. XIV furent en effet contemporains ; au moins trois d'entre eux régnèrent sur les contrées que

« Les caractères d'Ismaël, de Jacob et d'Esaü étaient les caractères des tribus historiques Ismaël, Israël, Edom. Jacob est l'Israël essentiel : en économie politique, ce sont des bergers s'établissant comme agriculteurs ; en religion, ce sont des adorateurs de Jéhovah par descendance et par alliance, le rencontrant en certains lieux sacrés, mais emportant avec eux leurs dieux domestiques, ainsi que nous le voyons même dans la famille de David ; comme tempérament et comme tournure d'esprit, ils sont astucieux, tenaces, jamais rebutés par une déception, jamais arrêtés par un délai imposé à leurs espérances, capables de surpasser leurs voisins en dextérité et en fourberie sémitique, mais capables aussi de visions et de luttes avec l'invisible. — Esaü, d'autre part, est l'Edomite essentiel, tel que nous le voyons dans

Gen. XIV leur donne pour possessions ; leur invasion de la Palestine était dans les possibilités militaires de l'époque. En outre, l'existence des noms Jacob et Joseph a été constatée en Palestine à une époque antérieure à l'Exode, dans les listes des cités conquises en Palestine par Thothmès III. (xv[e] siècle).

Le nom Israël, comme celui d'un peuple en contact avec l'Egypte, a été déchiffré sur une stèle du Pharaon sous le règne duquel l'Exode eut probablement lieu.

Pour montrer à quel point les progrès de la science archéologique, bien loin de contredire l'Histoire sainte, établissent la possibilité historique d'Abraham et de ses caravanes, citons encore ce fragment de Smith, qui fait image : « où, jadis, les figures du « Père des Croyants » et de ses caravanes se mouvaient solennellement, en haut relief, à travers un monde presque vide, nous voyons, à l'aide des monuments : des ambassades, des armées, et de longues lignes de trafiquants franchissant, par des sentiers foulés encore, le pont étroit que forme la Palestine entre les deux grands centres d'antique civilisation : l'afflux constant des tribus du désert sur les terres fertiles, où sont de nombreux villages avec leurs champs animés : les forts des montagnes munis de garnisons égyptiennes, et les cités sur leurs monticules entourés d'épais remparts de brique et de pierre. » (*op. cit.*, p. 101.)

l'Ecriture, tel que nous nous l'imaginons bien, orgueilleusement isolé sur son territoire, tel que nous le retrouvons une dernière fois chez les Antipater et chez les Hérode ; un chasseur, un homme de la plaine ou des steppes sauvages, un homme ayant des dieux, mais pas de religiosité, profane, impulsif, insouciant, aisément lassé. — De même Ismaël, avec « sa main levée contre tout homme,[1] » Moab, avec son origine d'ivresse et d'inceste,[2] Ruben avec son impudicité,[3] sont autant de reproductions des traits caractéristiques développés à travers l'histoire par les tribus de même nom. »

Tout cela est fort bien dit et finement observé. Mais n'y a-t-il pas un peu d'imagination dans ces contours précisant une chose vue de si loin, et le procédé est-il rigoureusement scientifique, qui consiste à accepter les indications ethniques qui nous viennent de la Bible, à les tenir pour vraies, à les généraliser, quitte à répudier les données bibliques, à les tenir pour inventées, dès qu'elles ont pour but de faire revivre un personnage historique ? D'admettre que l'auteur faisait de l'histoire quand il parlait tout occasionnellement d'Amraphel ou de Kedorlaomer, et du roman dès qu'il décrivait les héros mêmes de sa race et de son livre ? Encore si la vie de ces héros nous était présentée comme celle des personnages mythiques, toute chargée d'exploits et de prodiges ; mais elle est au contraire aussi sobre, aussi naturelle, aussi humaine que possible. Les portraits d'Abraham,

[1] Genèse XVI, 12.
[2] Genèse XIX, 37.
[3] Genèse XXXV, 22 ; XLIX, 4 ; conf. 1 Chron. V, 2.

de Jacob, de Joseph sont achevés et semblent pris sur le vif.

Aussi bien, quand on examine de près les tempéraments et les actions des patriarches, on se rend compte que, pour la plupart, il est impossible de les expliquer par la race et de leur ôter leur caractère nettement individuel. Quelle est la signification tribale de l'intercession d'Abraham pour Sodome, du sacrifice d'Isaac, de la vision de Béthel, de la lutte au gué de Jabbok, de la scène admirable où Joseph reconnaît ses frères etc. ? Et combien de noms propres échappent à cette méthode d'interprétation, à commencer par celui qui domine tous les autres, Abraham, auquel tous les efforts de la critique ne sont pas arrivés à trouver une signification d'ordre ethnique !

Reste, en faveur de la réalité historique des patriarches, un dernier argument fourni par l'histoire des religions et dont la portée nous paraît concluante.

S'il est une vérité mise en lumière par la science des religions comparées, c'est bien qu'aucun mouvement religieux de quelque importance ne s'est accompli ici-bas, sans qu'il ait eu pour première origine une expérience individuelle et pour promoteur une personnalité. Les faits sont là pour montrer qu'à tous les points tournants de l'histoire religieuse des hommes, il y a eu *un* homme, *un* réformateur, qui opère la réaction, l'incarne et la passe à des héritiers spirituels. Tels, pour les religions naturelles Bouddha, Mahomet, Confucius, Zoroastre, etc. Tels, pour la religion biblique, Luther, Calvin, Augustin, saint Paul, Elie, Samuel, Moïse... Si l'histoire des

siècles qui ont introduit la révolution religieuse du Sinaï nous était présentée sans aucun personnage, l'analogie nous contraindrait de dire, en présence de l'œuvre accomplie : Il a dû y avoir là *quelqu'un*, prophète avant la prophétie, qui, pour aplanir les sentiers de Moïse, avait élevé la mentalité des Hébreux au-dessus des superstitions contemporaines et fixé immuablement dans les cœurs la foi en un Elohim juste et tout puissant. Or cet homme et ses successeurs, nous les avons. La Genèse nous les présente en des figures très humaines, dépouillées de tout appareil mytique, et dans un cadre d'histoire dont l'assyriologie établit jour après jour l'étonnante fidélité. Acceptons-les donc tout simplement, sans trop épiloguer sur les détails que l'accumulation des siècles dénie à notre contrôle.

Tout ce que la science a le droit de nous demander, — et nous le lui accordons très volontiers, — c'est de laisser à l'arrière plan, dans notre reconstruction de l'histoire patriarcale, les récits où la préocupation ethnique perce trop visiblement, comme par exemple certains épisodes de la vie de Lot, d'Agar et d'Ismaël, d'Esaü, de Ruben et de Juda, de Siméon et de Lévi. Cette concession nous coûtera d'autant moins, qu'elle nous appelle à concentrer notre attention sur les grands faits où Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, nous sont présentés à l'école divine de la foi, et dans le rôle providentiel qui devait faire d'eux les pères de l'humanité croyante.

V. — *Les interventions de Dieu dans l'histoire*

Aussitôt qu'on met le pied sur le sol de l'histoire dans l'Ancien Testament, la question des interventions incessantes de Dieu dans le cours des évènements et dans la vie des personnages bibliques s'impose à la réflexion de l'historien chrétien. Je dis l'historien chrétien, car pour les autres la possibilité du surnaturel est écartée d'office, et c'est pourquoi, sur les points essentiels, la Bible, malgré leur compétence scientifique, demeure pour eux un livre fermé. Mais quand on croit, pour des raisons que la science ne peut ni donner ni ôter, au surnaturel chrétien ;[1] quand on croit que l'accomplissement des desseins de la toute-sagesse de Dieu postule la liberté du Créateur dans l'éducation de la créature libre, tout aussi bien et pour les mêmes raisons que l'im-

[1] Quand on parle de *surnaturel*, il ne faut point se représenter un événement qui introduise le désordre dans la nature et qui mette Dieu en contradiction avec lui-même dans les lois qu'il a établies.

Par *nature*, *naturel* on doit entendre tout ce qui appartient à l'économie présente et peut être expliqué par les éléments qui la constituent et les lois qui la régissent. C'est l'homme et le monde où il s'agite, tels qu'ils sont devenus par suite de l'égarement de la créature séparée du Créateur : l'homme et le monde réalisés en dehors du plan de Dieu, développant les énergies de l'acte créateur sans le secours immédiat et constant du principe créateur : l'Esprit de Dieu. C'est la création en état de chute. — Ainsi entendu, le mot *naturel*, appliqué à l'homme, prend le sens de *charnel* ou *animal*, par opposition à *spirituel*, qui désigne l'homme rentré en grâce, revenu à l'ordre et rétabli dans ses privilèges et ses puissances d'enfant de Dieu. — Le mot *surnaturel*, qu'on oppose généralement au mot *naturel*, est un terme malheureux ; il exprime une chose vraie, mais en établissant une contradiction qui a causé tout son discrédit. C'est qu'il implique lui

mutabilité des lois dans le monde de la nature déterminée,[1] on ne peut ni ne veut éluder la troublante question : Que faut-il penser des interventions directes de Dieu racontées par la Bible et comment peut-on se les représenter ?

La première chose à faire ici est d'examiner comment se comportent à cet égard les historiens bibliques qui font intervenir Dieu dans leurs récits.

Parmi les documents relatifs à l'Histoire sainte, les deux principaux, aujourd'hui mélangés, mais qui constituaient primitivement les évangiles synoptiques de la tradition des prophètes, sont le grand Jéhoviste (J) et le 2e Elohiste (E).

Ce qui fait le charme du Jéhoviste, c'est que l'on y retrouve, dans un contraste qui lui donne une saveur unique, l'enfance de l'esprit humain et le plus haut degré de l'inspiration prophétique. Dans ses récits, Dieu nous apparaît sous la forme d'un

même une contradiction dont la Bible n'est point responsable. Les oppositions, dans la théologie biblique, sont toutes morales, et il ne faudrait pas que la terminologie qui les exprime sortît de ce domaine. Il n'y a pas, pour la révélation scripturaire deux ordres de phénomènes : nature et surnature ; il n'y a qu'un seul ordre, et, dans cet ordre, des choses et des êtres faibles ou forts, vrais ou faux, bons ou mauvais, vivants ou morts, suivant que Dieu les anime ou ne les anime pas, et qu'ils sont vis-à-vis de Dieu dans un rapport d'harmonie ou de contradiction. — Au demeurant, Dieu fait tout ce qu'il veut et ne paraît s'être posé à lui-même qu'une limite : la liberté de la créature, soit en dernière analyse, le respect de la volonté qui a dit : « Faisons l'homme à notre image. » C'est de cette volonté qu'est sortie la création, c'est elle qui règle les interventions de Dieu dans l'histoire, et c'est d'elle que sortira la rédemption, qui n'est qu'une affirmation de la continuité de la volonté de Dieu ou, en d'autres termes, de l'immutabilité de l'être moral en Dieu.

[1] Cf. Louis Molines, *Réflexions sur la méthode dans les sciences morales et religieuses*, 1893.

homme, il se promène dans le jardin d'Eden, il cause avec Adam, Caïn, Noé ; il ferme lui-même la porte de l'arche ; il se repent, s'afflige, prononce des serments. Plus tard, nous le voyons descendre vers les patriarches, recevoir l'hospitalité d'Abraham. La terre est à la lettre son marchepied.

Le second Elohiste au contraire, bien que plus ami du merveilleux, n'admet les théophanies que sous forme de songes et met partout des anges, ou envoyés, comme intermédiaires entre l'homme et la divinité.

Ainsi, nos deux plus anciens documents, datant de la même époque et racontant les mêmes faits, présentent les interventions de Dieu sous deux formes divergentes. Qu'est-ce à dire. sinon que leurs pages, écrites tant de siècles après les événements, nous rapportent non une relation précise sur le *comment* des interventions célestes, mais seulement les façons très différentes dont les historiens se sont représenté ces interventions ?

Profiterons-nous de l'alternative, pour trancher la question, au gré de notre philosophie ou de notre tempérament ?

Donnerons-nous raison au Jéhoviste en déclarant. comme on l'a fait si souvent, qu'il *fallait* que Dieu se manifestât en théophanie directe. qu'il se fît voir ou entendre Lui-même pour que l'homme pût être subjugué par sa présence, croire en Lui, et obéir à ses directions ? Ce *il fallait*, paraît bien difficile à défendre, après toutes les expériences faites dans les domaines les plus divers par la science moderne.

La psychologie religieuse nous apprend aujour-

d'hui à discerner en nous le subconscient, cette réserve intime de notre être moral, où toutes nos virtualités sommeillent, d'où montent les intuitions de nos esprits et de nos cœurs, et où redescendent les sentiments et les idées dont l'habitude a fait en nous une seconde nature. Ne serait-ce pas là le sanctuaire où Dieu parle à ceux qu'Il cherche et qui Le cherchent ?

Les sciences médicales et psychiques, avec les phénomènes de télépathie, de suggestion mentale, d'hypnotisme, etc., nous mettent en présence de circonstances dans lesquelles l'influence spirituelle exercée d'homme à homme se montre telle, que, suivant les cas, une créature humaine peut imposer sa volonté à une autre, s'emparer de son système nerveux, véhicule de l'esprit, et lui faire éprouver, en dehors de tout secours matériel, des sensations plus réelles, dirai-je, que la réalité sensible. En présence de ces faits et de ces expériences, pourrions-nous encore prétendre que Dieu, à un moment quelconque de l'histoire, a été *obligé* d'agir sur l'homme extérieurement, et de se révéler par le moyen des choses, pour atteindre la volonté humaine et pour diriger le monde au gré de ses desseins ?

D'autre part, tandis que la psychologie des religions naturelles et leur évolution dans l'histoire nous montrent l'étonnante fécondité de l'imagination religieuse des hommes pour multiplier les opérations théurgiques et les théophanies, et pour accréditer le culte par l'appareil éclatant des prodiges, une étude attentive de la Révélation biblique nous a pénétrés du souci constant, manifesté par le divin Educateur, d'éviter tout ce qui pourrait léser le fonc-

tionnement normal de la liberté humaine, et, pour cela, d'avoir recours sans cesse à des intermédiaires humains.

Ensemble, ces divers ordres d'études nous invitent à ne pas rechercher les preuves de l'intervention divine dans les phénomènes extérieurs, matériels, rappelant des prodiges dont les exemples abondent dans toutes les mythologies, mais à regarder bien plutôt comme les marques les plus positives de la Révélation, les manifestations morales et religieuses qui constituent le caractère spécifique des hommes de Dieu dans la Bible, et qu'on ne retrouve nulle part au même degré dans les autres livres religieux de l'humanité. Il ne faut jamais oublier que le miracle des miracles, c'est l'homme qui reproduit dans sa vie les caractères de l'enfant de Dieu, et que ce miracle de régénération est aujourd'hui le seul qui ait une portée apologétique.

En conclurons-nous que l'attitude de l'Elohiste est la seule vraie, et qu'en mettant d'une façon constante un intermédiaire entre Dieu et l'homme, elle nous invite à réduire les interventions de Dieu à une forme de l'inspiration ?

Tant vaudrait aller tout de suite jusqu'au bout du système ; nier avec Fred. Delitzsch dans *Babel und Bibel*[1] la révélation de Dieu à Israël et dire avec le professeur Harnack[2] : « la foi protestante n'admet

[1] Fred. Delitzsch, *Babel und Bibel*, 1902. Un opuscule bien plus profitable à lire est celui de l'éminent hébraïsant Kautzsch, *Die bleibende Bedeutung des Altes Testaments*, 1902.

[2] Dans ses observations sur la Lettre théologique adressée par l'empereur d'Allemagne, au sujet des conférences de Fred. Delitzsch, à son ami l'amiral Hollmann, 15 février 1903.

plus que des révélations par des personnes.[1] Toute la série inférieure de soi-disantes révélations est écartée. Il n'y a pas de révélations par des choses. »

Voilà qui est catégorique.

De par le Roy, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

On pense bien qu'ici nous ne nous portons pas défenseur des théophanies directes ou apparitions personnelles de Dieu, lesquelles sont d'ailleurs exclues par toute la doctrine de l'Ancien Testament, qui se peut résumer en ces mots : « Nul ne peut voir Dieu et vivre.[2] »

Nous ne sommes pas davantage, pour les miracles de l'Ancien Testament, partisan de la théorie du bloc. Mais il est certain qu'à tout prendre, la théologie traditionnelle, dans sa conception simpliste des rapports de Dieu avec Abraham, montre une méconnaissance moins grande de la réalité historique, que le rationalisme moderne qui nous présente le patriarche sous les traits d'un disciple accompli de la théologie d'Auguste Sabatier : Abraham ? — « Un individualiste qui veut avant tout obéir à sa conscience, son dieu intérieur. » Les promesses de Dieu ? — « C'est la foi d'Abraham qui s'objective... etc.[3] ».

Il est facile de voir ce que perd la religion à des

[1] M. Harnack, du reste, prend soin de nous faire remarquer que ce que nous attribuons à l'inspiration divine, d'autres n'y reconnaissent que la forte originalité d'individualités supérieures comme celle des grands hommes, ce qui achève de réduire à rien l'intervention de Dieu.

[2] Cf. Ex. XXXIII, 18-23.

[3] Fulliquet : *Les expériences religieuses d'Israël*, 1901, p. 11, 51.

interprétations de ce genre ; il est plus malaisé de découvrir ce qu'y gagne la science.

Etant donnée l'action souveraine de l'esprit sur la matière — action que notre temps peut moins que tout autre récuser, — nous avouons ne pas comprendre pourquoi Dieu, sous prétexte qu'il est esprit, serait obligé d'enfermer son activité dans des manifestations d'ordre spirituel, et comment la créature, qui ne connaît de son Créateur que ce qu'il a plu à celui-ci de lui révéler, aurait le droit de conclure que Dieu n'a pas pu se servir du phénomène, en telle ou telle circonstance, pour instruire ses serviteurs, pour les soutenir dans les moments difficiles et pour assurer l'accomplissement de l'œuvre providentielle. Nous voyons ce qui est, mais nous ignorons ce qui pourrait être. Limiter à nos connaissances les moyens d'action de Dieu est une frivolité de la raison.

Si son Verbe a pu tirer le monde du néant et s'incarner en Jésus-Christ, pour quelle raison ce Verbe n'a-t-il pu émouvoir l'oreille d'Abraham, de Moïse ou d'Élie, comme il fera plus tard pour Jean-Baptiste, la foule et Saul de Tarse ? En effet, sans prétendre le moins du monde éclaircir le mystère qui planera toujours et sur le fait lui-même et sur les circonstances au sein desquelles il s'est produit, remettons seulement ceux qui nient qu'une voix venant de Dieu ait pu être entendue par Abraham, Moïse et les prophètes, en présence des occasions où cette même voix venant du ciel est signalée dans les récits évangéliques.

Dans la scène du baptême, un des événements principaux est précisément le témoignage décisif : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé... » Si nous refu-

sons de croire à cette voix du ciel, nous pouvons tout aussi bien nier l'effusion du Saint-Esprit, ou rejeter toute la scène... car tout se tient dans cet épisode où le miracle et l'histoire sont unis comme l'âme et le corps (Matth. III, 17 ; Marc I, 11 ; Luc III, 22). — Au moment de la transfiguration, une voix sortant de la nuée fait entendre des paroles analogues, accompagnées de cet ordre : « Écoutez-le ». Nous pouvons révoquer en doute tout ce qui nous plaira, mais il n'y a pas plus de raison pour nier la voix que pour nier la transfiguration elle-même (Matth. XVII, 5 ; Marc IX, 7 ; Luc IX, 35). — Qu'on veuille bien relire dans Jean XII, 23-32, cette déclaration de Jésus : « Ce n'est pas à cause de moi que cette voix s'est fait entendre, c'est à cause de vous ». Si je crois à l'historicité de l'Évangile et à la véracité de Jésus, lorsque je lis : « Que votre cœur ne se trouble point », pour quel motif de critique ou de religion récuserai-je le témoignage apporté ici par le Maître en faveur d'une voix du ciel ?

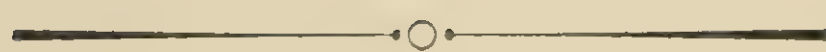
Après le témoignage de Jésus, nous avons celui de saint Paul, dont la conversion, racontée deux fois par lui-même et une fois par l'auteur des Actes (Act. IX, 4 ; XXII, 7 ; XXVI, 14), mentionne expressément la voix d'En-Haut. Qu'il ne s'agisse pas ici d'une révélation subjective, c'est ce que montrent assez les détails de la scène et l'allure générale du récit. Supprimez la réalité de cette voix, le témoignage de saint Paul est infirmé, et les circonstances de sa conversion deviennent inexplicables.

Nous n'insisterons pas autrement.

Le problème étant, par sa nature même, de solution impossible, à cause de nos vues trop courtes et

des ressources infinies de Dieu, nous prendrons notre parti de notre ignorance, en appliquant ici la parole si juste de Calvin : « Des choses qu'on ne peut savoir, l'ignorance est docte ».

Pour le fond, respectueux de la liberté du Créateur, nous affirmerons la réalité d'une intervention directe et personnelle de Dieu partout où elle sera démontrée par les circonstances. Pour la forme, évitant de nous prononcer sur la question du *comment* qui nous dépasse, nous adopterons l'attitude la plus scientifique : une réserve où le scepticisme n'entre pour rien, où l'humilité et la confiance entrent pour tout, et que nous appellerons *l'agnosticisme de la foi.*



CHAPITRE PREMIER

Abraham

1° *La personne du patriarche*

Abraham apparaît sur la scène de l'histoire, pareil à ses comtemporains, les fameux rois-Pasteurs, *Hiq Shaousou*,[1] « rois des envahisseurs », comme les appelaient dédaigneusement les Egyptiens humiliés de s'être laissés surprendre et asservir par ces nomades étrangers.

Comme les rois-Pasteurs, Abraham, pressé par la famine, quitta les plaines brûlées de la Syrie pour descendre en Egypte, le grenier des peuples ; et l'accueil bienveillant qu'il reçut du Pharaon, comme aussi la présence de chameaux dans le présent royal, montrent assez que ce n'était point une dynastie égyptienne qui occupait le trône, et que les conquérants Hyksos n'avaient pas encore oublié les anciennes fraternités du désert.

Comme les Pasteurs, Abraham, dans sa vie errante, allait au hasard des saisons et des pâturages, poussant devant lui tout un peuple de pâtres, d'esclaves et d'archers, que la moindre alerte transformait en armée susceptible de balancer la fortune des rois.

[1] De Hiq Shaousou, les Grecs ont fait Hyksoussos, Hyksos.

Nous avons vu que les guerres entre l'Aram, l'Elam et la Chaldée, auxquelles Abraham prit une part glorieuse d'après Gen. XIV, ont retrouvé leur place dans l'histoire.

Il n'y a pas, jusqu'aux événements de la vie privée du patriarche qui ne se justifient par les mœurs de l'époque. Ainsi la substitution d'Agar à Sara, et la conduite d'Abraham avec sa servante, qui étonnent et souvent scandalisent, s'expliquent parfaitement aujourd'hui, grâce au code d'Hammourabi,[1] découvert à Suse en 1902 et dont la traduction jette une vive lumière sur les habitudes matrimoniales et le droit coutumier des régions où Abraham séjournait. Abraham, et après lui Jacob, ont fait ce qui se faisait de leur temps.

C'est aussi par l'époque qu'il faut expliquer le genre d'épreuve, en apparence injustifiable, par lequel Abraham fut appelé à sacrifier son fils. Ce qui, pour

[1] Cf. *Code d'Hammourabi*, conventions matrimoniales (art. 144, 145).

Ce code, dont la découverte récente élève le monarque Chaldéen au rang des plus grands civilisateurs du monde antique, est écrit sur un bloc en diorite et a été découvert en 1902 par M. de Morgan dans les ruines d'un palais de Suse. Il vient d'être traduit par le P. Scheil. Ce recueil de lois, composé de 280 articles, révèle une civilisation très avancée et renferme une foule de mesures législatives vraiment surprenantes de prévoyance et d'équité. On y trouve déjà, du moins sous une forme élémentaire, la peine du Talion instituée dans le Lévitique.

Hammourabi n'a pas été seulement un conquérant et un législateur. Il aimait à s'intituler « constructeur du pays » et considérait que le dieu Bel lui avait donné « pouvoir sur tout le pays » afin de travailler à la fertilisation des contrées et à la prospérité de la nation. De nombreuses inscriptions nous parlent de son administration et des travaux gigantesques qu'il accomplit durant son règne de 55 années pour irriguer les plaines et établir l'abondance dans les pays de la Babylonie, de Soumir et d'Akkad.

d'autres temps et d'autres lieux, eût paru le comble de l'immoralité, n'avait rien d'immoral, rien qui put même étonner un Chaldéen du troisième millénaire, dans ces rudes contrées aux divinités ombrageuses et sanguinaires, où mille ans après, le juge Jephté pourra encore offrir à Jéhovah le sacrifice de sa propre fille.

De même que les épisodes de la vie d'Abraham, conservés par l'Ancien Testament, répondent bien au temps que l'histoire leur assigne, le patriarche, dans sa manière d'être, se comporte comme ses contemporains. Quand son intérêt le commande, il n'hésite pas à mentir ; par exemple dans ses rapports avec le Pharaon et avec Abimélec. Ne cherchons pas à excuser ces fautes, ni même à suivre les traces du narrateur hébreu, trop enclin à présenter les choses comme si Elohim protégeait ses fidèles *per fas et nefas*. Dieu a accepté sans doute de collaborer avec des pécheurs, mais jamais il ne pactise avec le péché. La fin, pour lui, ne justifie jamais les moyens ; et le mensonge, depuis les jours de l'Eden jusqu'à Ananias et Saphira, est toujours à ses yeux le chef-d'œuvre de Satan. Que l'on veuille bien, du reste, aller au fond des récits de l'Histoire sainte, et l'on verra que les faits proclament ce que l'historien a l'air d'atténuer. A chaque faute morale répond un châtiment. Après son mensonge, Abraham est forcé de quitter l'Egypte. Pour avoir trompé son père, Jacob est obligé de s'exiler ; à ses supercheries chez Laban correspondent ses angoisses au gué de Jabbok. Les fils de Léa vendent Joseph ; ils sont réduits à implorer son pardon avec larmes. Joseph,

lui, manifeste dès la quatrième génération la puissance moralisatrice de la foi au Dieu d'Abraham, et sa vertu est récompensée.

Il n'en demeure pas moins que sur le terrain moral, les patriarches, par la façon même dont ils nous sont présentés dans la Bible, ne sont pas nécessairement supérieurs aux personnages avec lesquels nos récits les mettent en rapport : Abimélec, Lot, Agar, Laban, Ésaü, le Pharaon... Les uns comme les autres étaient des hommes qui n'avaient d'autre loi que celle de la nature, qui ne connaissaient que leurs instincts, qui agissaient suivant leurs intérêts ou leur tempérament, et qui vivaient sur le fond commun des traditions morales de l'humanité.

Qu'est-ce donc qui distinguait ces hommes primitifs comme les autres, du reste du genre humain ?

La grâce providentielle d'adorer un Elohim qui s'était offert à leur culte, et dont les caractères exceptionnels devaient être, pour leur foi invincible, l'école de la Vérité.

2° *L'Elohim d'Abraham*

Quel est donc cet Elohim qui a proposé son alliance à Abraham ? En apparence, il est comme les autres ; en réalité, il en diffère sous tous les points.

Les Elohim étaient des dieux *géographiques*, et leur puissance ne s'exerçait que sur le territoire de leur résidence. On pourrait les comparer, à cet égard, à des forces naturelles solidaires du sol sur lequel elles exercent leur vertu. L'Elohim d'Abraham se présente comme un dieu *historique*, c'est-à-

dire comme une personnalité divine, indépendante des lieux, solidaire seulement de ses adorateurs, et qui entre dans l'histoire pour accompagner ceux qui se confient en lui partout où ils iront et pour diriger les événements en vue de leur bien.

Les Elohim étaient des dieux *ethniques* ou *ancestraux*, liés aux tribus qui les honorent, comme le grand ancêtre est lié à la race sortie de lui, et continue à la protéger depuis le séjour divin comme il le faisait sur la terre. L'Elohim d'Abraham est dégagé de tout lien avec l'humanité ; il n'a rien à faire avec la famille du patriarche, ni avec les souvenirs de son peuple : il s'offre comme un nouveau venu, il fait alliance, il manifeste sa réalité et sa fidélité par ses bénédictions, mais il ne dit pas son nom ; il est le protecteur invisible et mystérieux qui se propose à la foi, provoque la prière et remplit de reconnaissance le cœur du croyant.

Les Elohim étaient, en vertu de leur nature même, *imposés par les circonstances :* la fatalité unissait le dieu et son adorateur, qui avaient un égal besoin l'un de l'autre. Par le seul fait qu'on naissait dans telle vallée ou au sein de telle tribu, on avait tel Elohim, on était requis de le servir, et le dieu, en retour, était requis de protéger le fidèle, dont les sacrifices, d'ailleurs, le faisaient vivre et prospérer. L'Elohim d'Abraham n'est pas un Elohim au sens ordinaire du mot ; il l'est devenu par un acte de libre volonté, il a choisi son adorateur, il l'a élu, non qu'il eût besoin de lui, mais par pure grâce ; et ce qui dominera toujours le contrat de leur alliance, c'est ce fait primordial : *l'élection*, la faveur gratuite, la bénédiction toute d'initiative providentielle.

Ainsi, dans la religion d'Abraham, rien n'est changé et tout est changé. Sans doute son culte a toutes ses racines dans les traditions de sa race, mais il s'en distingue si essentiellement par les circonstances qui l'ont produit et les conditions de son développement, qu'en réalité les moules de l'élohisme chaldéen sont brisés : les horizons du culte ancestral et naturiste, dépassés et élargis jusqu'aux vrais horizons célestes, et c'est bien la religion révélée qui commence, dans la foule de questions nouvelles que l'appel d'El-Schaddaï impose à Abraham au cours de ses méditations solitaires, soit qu'il marche au pas lent de sa caravane, soit qu'il se repose sur le seuil de sa tente aux ardeurs du midi, soit qu'il plonge son regard dans les nuits d'Orient pour observer le cours des étoiles.

3° *Le contrat*

Maintenant que nous connaissons le dieu et le fidèle, c'est-à-dire les deux contractants de l'alliance patriarcale, examinons le contrat qui les lie.

Et d'abord, ce contrat a-t-il renfermé une révélation spécifiquement religieuse ? L'apparition de Dieu à Abraham a-t-elle redressé les jugements du patriarche sur la nature de la divinité et le service de son culte ? A-t-elle fait du patriarche un homme exceptionnel, hors pair, dans le genre humain ? Certainement Abraham, comme plus tard Moïse, les prophètes, Marie, est choisi précisément parce qu'il est un homme exceptionnel ; c'est la loi du Royaume des cieux, disons plus, c'est la loi de la

nature et de la révélation que Jésus a formulée dans ces termes : « On donnera à celui qui a. » Séparé de toute influence corruptrice, développé sous l'action de la Providence divine, pratiqué par un homme auquel son élévation morale avait valu d'être choisi par Dieu pour frayer à l'humanité le chemin de la vraie foi, le culte d'Abraham fut certainement, fut nécessairement un culte exceptionnel, un culte hors pair. Mais ce n'en fut pas moins un culte conforme au premier âge de l'humanité, un culte établi sur les principes de l'élohisme primitif ; et l'histoire nous apprend que ce n'est point à Abraham ni aux patriarches, mais seulement à Moïse qu'a été révélé le mystère du Dieu absolu, dont le service consiste à unir dans un même culte toute la morale et toute la religion.

Que l'on veuille bien examiner à cet égard les rares textes où s'expriment les relations de Dieu avec Abraham. On n'y trouvera point de faits nouveaux de l'ordre religieux. « Sois fidèle ! » Voilà toute la doctrine. « Sois intègre ! » Voilà tout le précepte. C'est-à-dire : « Mets en œuvre les ressources que la conscience naturelle donne à tout homme pour se montrer digne de la bénédiction de son Dieu. » Quant au culte proprement dit, les faits nous le montrent conforme à celui des contemporains d'Abraham. En vain, la tradition sacerdotale voudrait nous présenter le sacrifice comme une institution mosaïque et passe sous silence les sacrifices des patriarches. La tradition prophétique, d'accord avec l'histoire de toutes les religions élohistiques de l'antiquité, donne au culte des fils de Térach les mêmes caractères qu'aux autres cultes des dieux patrons. Le

service de l'Elohim d'Abraham n'avait aucun rite distinct, aucune cérémonie qui lui fût propre. Ses éléments étaient ceux, tout spontanés, du culte élohistique [1] : L'holocauste [2], les offrandes sacrifiées, la prière, les repas et les danses sacrés.

En quoi les patriarches différaient-ils donc des autres élohistes de leur temps, et quel est le caractère de l'alliance patriarcale ? Les patriarches ont été des hommes de foi ; et le but de l'alliance patriarcale a été l'*éducation de la foi* au sein d'une famille humaine choisie par Dieu pour manifester au monde les caractères et les vertus de la foi. Envisagée à ce point de vue, l'histoire des Abrahamides se distingue de toutes les autres, s'élève au-dessus de toutes les autres et prend la valeur d'un enseignement. Nous trouvons en elle tous les faits nécessaires pour établir la nature de la foi religieuse, ses difficultés et son triomphe.

Quels sont les éléments de la foi ?

1° La *connaissance* : toute foi religieuse suppose un message divin, une rencontre avec Dieu.

2° L'*assentiment* : une spontanéité de l'âme, une affinité morale, un accord profond du cœur qui

[1] La tradition sacerdotale donne comme signe de l'alliance patriarcale : la circoncision (Genèse XVII, 10). On peut, si l'on veut, reconnaître à cette opération un caractère religieux, mais on ne saurait y voir une institution nouvelle, une révélation spécifique distinguant les Abrahamides des autres peuples. La pratique de la circoncision existait en effet chez les anciens Egyptiens et paraît avoir été d'un usage assez général, non seulement en Orient mais dans toutes les parties du monde. On remarquera que l'ordre est donné à Abraham sans aucune explication ; il s'agit d'une chose connue.

[2] Un holocauste est un sacrifice dans lequel la victime est entièrement consumée sur l'autel, en l'honneur de la divinité.

domine les constatations matérielles et fait accepter le message, parfois en dépit des vraisemblances, des préférences, ou des calculs de la froide raison.

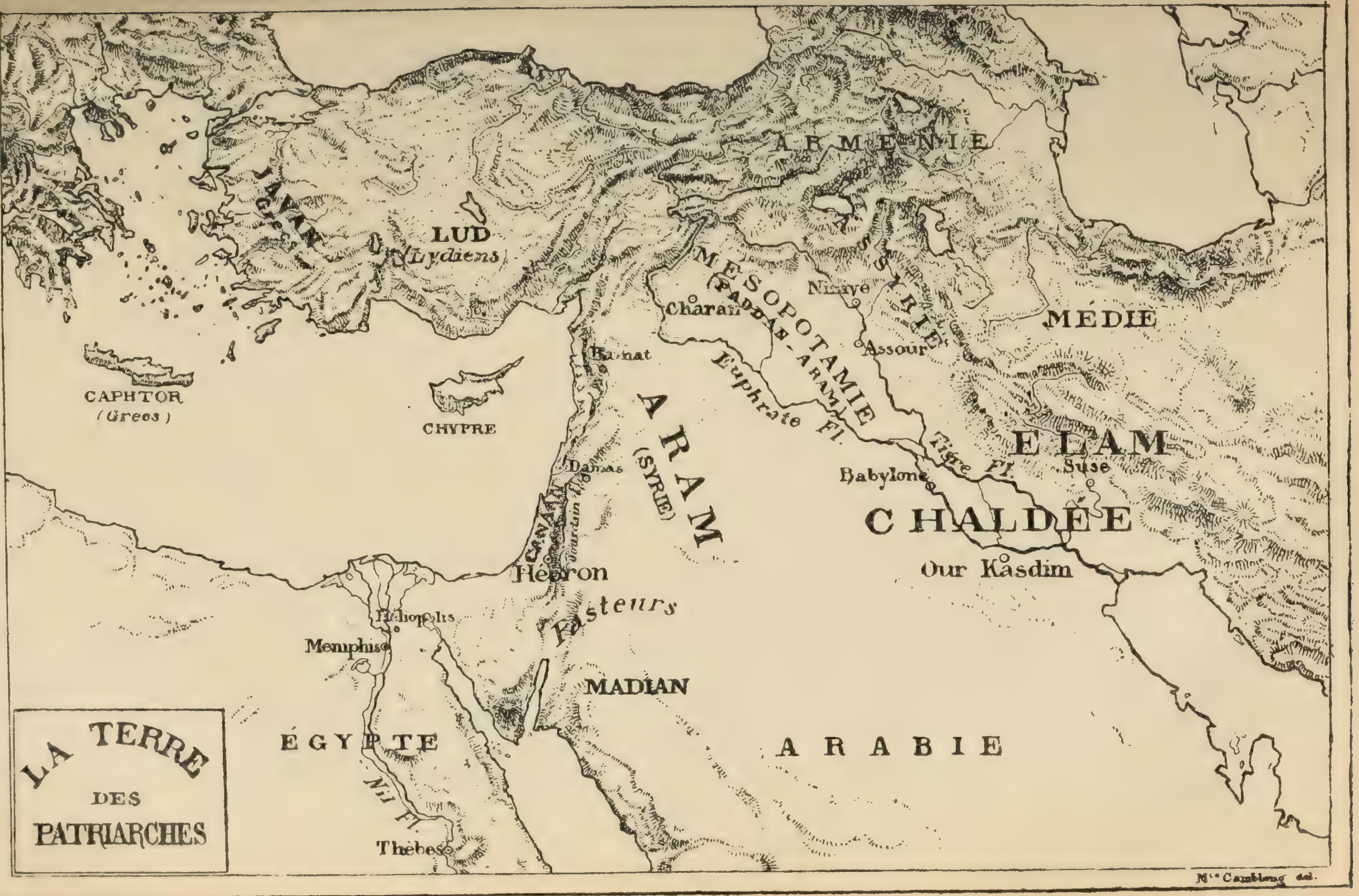
3° La *confiance :* un effort victorieux de la volonté qui remet le sort de notre destinée à la sagesse de Celui qui a donné le message et qui s'est rendu sensible au cœur. La foi ne se réalise que dans une confiance absolue, la confiance qui engendre l'obéissance et qui l'élève au-dessus de tout égoïsme humain. C'est ce que Paul appelle : « l'obéissance de la foi. » (Rom. I, 5) ou : « la foi du cœur, source de la justice » (Rom. X, 9-10 ; — cf. Rom. IV, 4 ; Hébreux XI, 8-19).

Quand on a bien saisi la nature de la foi, qui est la plus haute expression de la dignité humaine en même temps que la substance même de toute religion morale, on comprend de quelle importance était l'éducation de la foi dans la période patriarcale, et aussi, comment Dieu pouvait faire concourir à cette éducation des notions et des croyances tout élémentaires, incomplètes, mêlées d'erreurs humaines et qui n'avaient en elles-mêmes que la valeur de moyens provisoires. Il ne s'agit pas de faire d'Abraham, par une opération magique, un philosophe et un docteur ; il s'agit simplement, pour le Père céleste, d'éveiller et de former chez l'un de ses enfants le sentiment filial.

Dans l'éducation religieuse des patriarches, nous retrouvons très nettement les trois éléments constitutifs de la foi.

Le message initial est précis et la rencontre avec Dieu formelle.

Que demandaient les adorateurs élohistes à leurs


LA TERRE DES PATRIARCHES
ARMÉNIE
MÉDIE
ÉLAM
Suse
ASSYRIE
Ninive
Assour
Tigre Fl.
CHALDÉE
Babylone
Our Kasdim
MÉSOPOTAMIE
(PADDAN-ARAM)
Charan
Euphrate Fl.
ARAM
(SYRIE)
Hamat
Damas
CANAAN
Hébron
Pasteurs
MADIAN
ARABIE
LUD
(Lydiens)
JAVAN
CAPHTOR
(Grecs)
CHYPRE
ÉGYPTE
Héliopolis
Memphis
Thèbes
Nil Fl.

dieux patrons ? La prospérité sur leurs terres, la victoire dans les combats et une nombreuse lignée, multipliant les ressources et les forces de la tribu. Dieu, se présentant sous la forme d'un Elohim, propose à Abraham de lui donner ce que la tribu de Térach a vainement demandé à son Elohim chaldéen. Abraham en ce moment est sans patron, exilé par les forces conquérantes d'un vainqueur et, de plus, sans postérité. Dieu lui promet un pays fertile, une puissance royale qu'aucun adversaire ne pourra détruire et une postérité innombrable, issue d'un fils que Sara lui donnera dans sa vieillesse.

A ces promesses, toutes d'ordre temporel et à la portée du développement religieux d'Abraham, le patriarche répond par un assentiment qui le lie au nouvel Elohim dont il accepte les bienfaits. Cet assentiment, qui ne s'est démenti à aucun moment de la carrière si traversée du patriarche, constitue l'unité morale de sa conscience et contribue plus que toute chose à l'impression de majesté qui se dégage du caractère religieux d'Abraham.

C'est que les promesses magnifiques d'Elohim ne vont pas sans conditions, et l'alliance consentie par le fils de Térach est un contrat bilatéral. A chaque bienfait d'Elohim, doit répondre un acte de foi d'Abraham. Pour former et discipliner cette foi, Dieu se sert d'un sentiment qui paraît avoir été particulièrement développé dans l'âme du patriarche : le sentiment de la famille.

L'histoire d'Abraham nous montre qu'il tenait par-dessus tout à sa parenté et que la voix du sang était en lui toute puissante. C'est par cette voix que Dieu va lui parler et l'amener, par une série de con-

flits entre les intérêts de la chair et la volonté divine, à transformer l'assentiment de la foi en confiance et en obéissance héroïque.

« Quitte la maison de ton père.[1] » Telle est la première condition pour les bénédictions proposées. Rompre avec toute tradition familiale ; laisser au douar de Charan les *téraphim*, pénates ancestraux ; marcher dans une direction inconnue sous les auspices du seul Elohim protecteur... Nul ne sait tout ce que cette rupture initiale a dû coûter à Abraham. Mais il n'hésite pas. Subjugué par la voix divine, le patriarche brise les liens de la chair et part.[2]

Dans sa marche par la foi, il emmène avec lui un neveu orphelin, qui n'est point compris dans l'al-

[1] Genèse XII, 1.

[2] Le fait qu'il dût franchir l'Euphrate pour se diriger vers les contrées que Dieu lui destinait, a valu à ses descendants le nom d'*Ibrim*, les Hébreux, qui veut dire « les gens qui sont venus de l'autre côté du fleuve ». Comme le fait justement observer Maspéro, « ce nom que nous avons restreint dans l'usage aux seuls enfants d'Israël, englobait en outre, au temps de sa plus grande extension, Ammon, Moab, Edom, Ismaël, Madian, plusieurs autres peuples échelonnés sur la lisière du désert, à l'Est et au Sud de la mer Morte. Ils se disaient tous les descendants d'Abraham, le fils de Térach ; mais les enfants d'Israël revendiquaient pour eux seuls le privilège d'être issus légitimement de son mariage avec Sarah, et ils racontaient des histoires injurieuses ou comiques sur les rapports qui unissaient les autres à l'ancêtre commun de la maison : Ammon et Moab devaient la naissance à l'inceste de Lot et de ses filles ; Madian et sa lignée avait pour mère Qétourah, de condition inférieure ; Ismaël était l'enfant d'une esclave égpytienne ; Esaü le velu avait vendu son droit d'aînesse et la primauté des Edomites à son frère Jacob et aux Israëlites pour un plat de lentilles », etc.

Le rôle des préoccupations ethniques dans la formation des récits ci-dessus mentionnés nous paraissant de toute évidence, nous avons évité de les appeler en cause, toutes les fois qu'ils n'ont point paru faire corps avec la trame de l'histoire religieuse des patriarches.

liance et qu'Abraham semble n'avoir associé à sa destinée que par bonté. L'affection d'Abraham pour Lot devient entre les mains de Dieu un moyen de discipliner la foi du patriarche, de la rendre plus intime et plus forte.

La première occasion fut fournie par une querelle — comme il en survient fréquemment dans les pays où les sources sont rares — entre les bergers de Lot et ceux d'Abraham. Le patriarche se vit contraint de se séparer de son neveu : mais la façon dont il le fit manifeste la générosité de son caractère en même temps qu'elle l'obligeait de compter plus que jamais sur la fidélité de son Elohim. Lot, à qui Abraham abandonne le choix, prend pour lui les contrées les plus fertiles, toute la plaine du Jourdain. Abraham réduit à se diriger vers le Sud, va camper parmi les chênes de Mamré près d'Hébron. Dieu le récompense de la noble action qu'il vient d'accomplir en lui disant : « Tout le pays que tu vois, je te le donnerai ». Il s'agissait de Canaan. La promesse divine s'est réalisée. Israël, possesseur du pays de Canaan, a transformé ce coin de terre en un foyer de civilisation religieuse, faisant partout honorer et craindre le nom du Dieu d'Abraham.

Lot ne tarda pas à entraîner Abraham dans de nouvelles vicissitudes. Les contrées qu'il habitait, par leur richesse même, excitaient la convoitise des armées en quête d'aventures. Un jour, on vint dire à Abraham que Sodome et Gomorrhe avaient été conquises et que Lot, dépouillé de tous ses biens, était emmené prisonnier.

Les rois qui s'étaient coalisés pour mener campagne étaient puissants et redoutables, mais Abraham,

fort de la justice de sa cause, et sûr de l'assistance d'Elohim, n'hésite pas à se dévouer de nouveau. Il s'élance pour délivrer Lot avec des ressources guerrières certainement bien inférieures à celles des coalisés. Dieu lui donne la victoire. La façon dont, vainqueur, il se comporte vis-à-vis de Melchisédek et du roi de Sodome, met en relief le caractère religieux de sa carrière en même temps qu'elle manifeste la hauteur de ses vues et la pureté de ses intentions. Sa victoire est un triomphe de la foi.

Mais les difficultés ne sont pas à leur terme, et l'affection d'Abraham pour Lot va soumettre sa foi à une nouvelle épreuve.

Sodome et Gomorrhe, opulentes cités des bords de la mer Morte, étaient perdues de mœurs. Dieu a décidé de punir ces villes criminelles ; il informe Abraham de son dessein. Or, Lot habitait Sodome. Abraham, ne pouvant plus avoir recours aux armes, se servit de la prière pour sauver la vie à son neveu, et la Genèse nous a conservé un débat du patriarche avec son Elohim où, quelle que puisse être la part qui revient au talent littéraire du narrateur, Abraham se montre à nous comme le modèle des intercesseurs : « Feras-tu périr le juste avec le méchant ? » dit-il à Dieu. « Peut-être y a-t-il cinquante justes au milieu de Sodome..... peut-être quarante..... peut-être trente.. vingt.. dix.. ! pour ces dix, ne pardonneras-tu pas ? » Dieu répond : « Je pardonnerai ! »

L'histoire nous apprend qu'il ne s'est même pas trouvé ces dix justes dans les villes indignes, et qu'elles furent détruites à cause de leur méchanceté. L'Orient a gardé le souvenir de l'immense catastrophe, et l'on y parle encore des cités « renversées ».

Mais la prière d'intercession d'Abraham fut pourtant exaucée : Lot échappa par miracle au terrible jugement de Dieu.

Et c'est ainsi qu'appelé à vivre en étranger dans le pays promis, et à attendre, au milieu des vicissitudes de la vie nomade, l'accomplissement de la promesse divine, Abraham, jour après jour, prenait l'habitude de la foi et du recours incessant au seul protecteur : Elohim.

Mais l'éducation religieuse d'Abraham devait encore être couronnée, ou plutôt consacrée, par une épreuve décisive.

Toutes les bénédictions annoncées par son Elohim étaient comme suspendues à l'accomplissement d'une promesse suprême : la naissance d'un fils. Elohim lui fait attendre longtemps la postérité qui lui avait été promise contre toute espérance..... « Abraham eut foi en Elohim et cette foi lui fut imputée à justice. [1] » Dieu récompense la confiance absolue d'Abraham en lui donnant Isaac. Désormais, c'est l'accomplissement qui commence, et le patriarche, en contemplant les étoiles, peut repasser en son cœur la magnifique prophétie qui ouvrait devant lui l'avenir d'une innombrable postérité. [2] Il marche par la vue..... C'est alors que Dieu l'arrête et lui demande le sacrifice de son fils bien-aimé.

Cette demande, par laquelle la piété du patriarche était appelée à s'élever dans son héroïsme jusqu'à l'abdication absolue, mettait la foi d'Abraham en contradiction avec sa raison et avec son cœur, mais

[1] Nous trouvons ici la formule définitive de la justification. cf : Rom. IV, 3 ; Galates III, 6.
[2] Cf. Genèse XV, 6.

non pas avec sa conscience, car le sacrifice des premiers-nés faisait partie des conceptions normales du culte élohistique. Il était d'usage courant chez les anciens Sémites, et chez un grand nombre de peuples de l'antiquité ; il l'était dans l'entourage d'Abraham, et nous le retrouvons encore bien plus tard non-seulement chez les peuples cananéens, les Moabites, les Ammonites, les Phéniciens, mais même au sein du peuple d'Israël. [1]

Dès lors, plutôt que de fausser l'histoire en faisant du sacrifice d'Isaac une initiative intempestive d'Abraham, condamnée par son Elohim, ou même de s'exprimer sur le sujet avec des réserves qui trahissent une gêne et une répugnance injustifiées, mieux vaut, en bonne science, prendre les temps d'Abraham pour ce qu'ils étaient, et l'épisode de Morija pour ce qu'il se donne. Rien, ni dans la mentalité d'Abraham, ni dans ses expériences sur la terre où il vivait, n'était de nature à empècher Elohim de se servir d'une épreuve comme celle-là, à titre de moyen pédagogique.

Ici comme partout, Dieu prend l'homme tel qu'il est, pour lui faire faire les expériences salutaires destinées à l'élever à un degré supérieur de moralité. A cet égard, il est naturel de penser que l'issue du sacrifice d'Isaac avait pour but d'enseigner aux Abrahamides que leur Elohim récusait d'avance l'offrande de toute victime humaine.

[1] Juges XI, 30 ; 2 Rois XVI, 3, XVII, 17, XXIII, 10 ; Jérémie VII, 31, XIX, 5, XXXII, 35 ; Ezéchiel XVI, 20 etc. ; cf. les meurtres sacrés 1 Samuel XV, 33 et 2 Samuel XXI, 6, et les mesures prises par la législation : Exode XIII, 13 et 15, XXXIV, 20 ; Nombres XVIII, 15 etc.

Il n'en demeure pas moins que l'épreuve à laquelle Abraham est soumis était d'un caractère particulièrement tragique. D'abord, parce qu'il est peu probable qu'à cette époque-là les sacrifices humains fussent de tradition en Chaldée, et surtout, parce que l'holocauste d'Isaac contredisait violemment aux promesses formelles d'Elohim, et anéantissait d'un coup les espérances les plus légitimes d'Abraham..

Si Abraham, éprouvé par son Dieu, obéit sans comprendre et renonce à tout, à sa raison, à son cœur, à sa volonté, aux promesses même d'Elohim, pour rester fidèle à la volonté de son Dieu, cela suffit. Il a la foi, la foi pure, la foi qui pourra servir de principe au développement du *Jéhovisme*, c'est-à-dire de la religion révélée qui apprendra aux hommes que Dieu n'est pas une puissance divine au service de l'égoïsme humain et qu'il demande à ses fidèles adorateurs non des dons matériels, des sacrifices extérieurs, mais le don de leur cœur et le sacrifice de leur volonté propre...

Abraham met Isaac sur l'autel. Dans ce sacrifice, nous voyons l'Elohisme se dépasser lui-même pour accomplir un acte dans lequel le Jéhovisme est déjà contenu en puissance : Abraham accomplit par la foi, et sans en saisir lui-même la portée, un sacrifice matériel qui suppose et manifeste une entière abdication de sa volonté propre entre les mains de Dieu.

Au moment où il gravissait Morija, avec le fils de son amour, la raison d'être de l'acte épouvantable qu'il se préparait à accomplir était tout entière dans cette parole, prononcée deux mille ans plus tard par une autre victime qui, elle, a été immolée : « Il en est ainsi, Père, parce que tu l'as voulu ! »

Tout est dit. L'Elohisme a achevé son œuvre : la restauration du principe religieux, au sein de l'humanité. Dans la personne d'Abraham, c'est l'humanité naturelle qui adore et qui, sans connaître sa déchéance, sa misère, son incapacité à servir Dieu, et tout ce qu'elle aura à souffrir pour rentrer dans sa grâce, se présente à Lui et s'écrie, dans la naïveté sublime de sa foi : « Me voici, ô Dieu, pour faire ta volonté ! »

L'autel de Morija, c'est la première pierre du royaume de Dieu. C'est là qu'en réalité le peuple élu a été fondé. Béthel, Jabbock, la carrière de Joseph se suivent et s'engendrent ensuite, comme des conséquences naturelles de cet acte et de la bénédiction qui s'y attache.

Semblable à ces pics géants qui se dressent au lointain brumeux et dont l'éloignement ne permet plus de discerner que les cimes, Abraham, dont la grande figure domine l'horizon de l'histoire, ne nous est plus connu que par les épisodes qui firent de lui un géant de la foi. Mais ces épisodes ont suffi pour le mettre hors pair dans la religion des hommes. L'antique prophétie a été réalisée. Abraham, béni de Dieu, a été en bénédiction pour tous les peuples. Et cela à tel point qu'il possède aujourd'hui, plus de quatre mille ans après sa mort, le privilège unique d'être honoré comme le grand ancêtre par la majorité du genre humain. Les deux cent quarante millions de musulmans le réclament comme le vrai fondateur de la religion des croyants ; les Juifs disent : « Nous avons Abraham pour Père », et les chrétiens, depuis saint Paul, reconnaissent en lui le précurseur de tous les « justifiés par la foi ».

CHAPITRE II

Isaac et Jacob

Isaac, que le drame de Morija introduit d'une façon sensationnelle sur la scène de l'histoire, n'a laissé presque aucun souvenir dans l'imagination de son peuple. La plupart des faits qui nous parlent de lui, apparaissent plutôt comme des reflets de l'histoire de son père que comme des traits de biographie personnelle. [1]

Deux épisodes seulement nous donnent l'impression de la réalité : le récit de son mariage, où nous retrouvons jusque dans les moindres détails la grâce des conteurs d'Orient, et le récit de la bénédiction de Jacob, dont la beauté poignante nous fait assister à l'intrigue de famille la mieux ourdie et la plus tragique. Ce hardi tour de main, entre autres enseignements suggestifs, nous apprend que ce n'est point d'Isaac, esclave de la foi jurée, ni d'Abraham, que Jacob tient sa fourberie naturelle, mais qu'il est en cela le fils de sa mère. Quand il aura fui Beer-Schéba pour aller se réfugier à Charan, il retrouvera

[1] Voir en particulier dans le chap. XXVI, Rébecca traitée de sœur par Isaac, les relations avec Abimélec, le forage des puits, le renouvellement de l'Alliance, etc. Partout, ici, Isaac apparaît comme une seconde édition d'Abraham. Cf. Gen. XII, XX, XXI, 22-34, etc.

chez son oncle maternel, Laban, un homme fait pour le comprendre et pour le traiter comme il excellait lui-même à traiter les autres. Rébecca et Laban expliquent, et, jusqu'à un certain point, excusent le tempérament de Jacob.

Jacob a d'ordinaire une mauvaise réputation. L'étymologie de son nom et ses débuts dans la carrière pèsent sur sa mémoire. On l'appelle volontiers le premier Juif. « Pour ma part », écrit M. Félix Bovet, « ce qui m'est resté des leçons d'histoire sainte que je recevais dans mon enfance d'un maître très orthodoxe, c'est que Jacob était un homme très peu intéressant et qu'Esaü valait cent fois mieux ». Et l'on en veut presque à la Providence de ce qu'elle a élu le cadet au détriment de l'aîné. Une étude plus approfondie des deux caractères et des deux vies fait justice de ces jugements sommaires.

Voici, à ce sujet, une page qui mérite de ne pas être oubliée [1]. Sur la question qui nous occupe, elle dit tout :

« La force de l'intelligence, et surtout la force morale, voilà ce que l'histoire profane nous fait admirer dans ses héros. La Bible, elle aussi, a ses héros, et la force qui les rend capables d'entrer dans les desseins de Dieu et de devenir *ouvriers avec lui* dans son œuvre pour l'humanité, c'est ce qu'elle appelle : *la Foi*. Un homme qui sait élever ses regards au dessus du moment présent, sacrifier ce qu'il voit

[1] Félix Bovet : *Examen d'une brochure de M. Ferdinand Buisson intitulée : Une réforme urgente dans l'instruction primaire.* Conférence donnée à Neuchâtel, le 12 janvier 1860, p. 10-12. L'opuscule de M. Bovet, un pur chef-d'œuvre, est malheureusement épuisé depuis bien longtemps.

et ce qu'il tient à quelque chose de lointain, un avantage matériel à l'espérance d'un avantage invisible et immatériel, quel qu'il soit, — un tel homme peut être bien bas, mais il vaut la peine d'entreprendre son éducation. Esaü, bon garçon, sans calcul, sachant regretter le passé plutôt que préparer l'avenir, nous plaît mieux que son frère, intrigant et ambitieux. Mais de quel développement est-il susceptible ? Il n'est pas mal, mais il est tout ce qu'il sera jamais, il est tout ce qu'il peut être. — Un caillou bien propre et bien blanc vous plaît mieux qu'un diamant brut et couvert de boue... Patience ! lavez le diamant, faites-en tomber la gangue, taillez-le, et il finira par refléter la lumière du ciel ! Telle est l'éducation des hommes de foi dans la Bible. « C'est par la foi », dit-elle, « qu'on est agréable à Dieu ». Abraham, Isaac, Jacob, David, hommes coupables — plus que d'autres, dira M. Buisson, — comme tous les autres, dira la Bible, — mais au milieu de toutes leurs faiblesses et dans leur faiblesse même, grands par la foi ! Ce sont là les Alexandre et les César, les Platon et les Descartes de l'histoire sainte ; ce sont les conquérants du royaume des cieux, ce sont les hommes qui ont compris la pensée de Dieu ! »

Si le jugement des hommes est sévère pour Jacob, c'est que Jacob a une nature décevante, complexe jusqu'à la contradiction ; c'est bien l'Hébreu type, l'Israélite de race, en qui s'unissent les qualités et les défauts qui feront plus tard la force et l'impopularité de sa nation. De sa mère Rébecca, il tient sa nature ambitieuse, insinuante, et l'habileté faite d'audace et de ruse qui excelle à plier toutes choses au gré de ses intérêts. De son père Isaac et de son

aïeul Abraham, il tient la persévérance de caractère, la tendresse de cœur, la foi au monde invisible, le mysticisme vrai, qui met les visions célestes sur la route du terrestre pèlerin ; par dessus tout, la confiance absolue en l'existence d'Elohim et la réalité de ses promesses.

De ces deux tempéraments qui se heurtent en lui, le premier domine d'abord. Sans doute on peut dire en un sens que Jacob marche par la foi, hanté par le désir des bénédictions promises ; mais que penser de sa conduite vis-à-vis de son père, qu'il abuse, de Laban, qu'il trahit, de son frère, qu'il dépouille ; que dire de sa conduite vis-à-vis de Dieu lui-même ? Car, à qui s'étonnerait d'entendre que les patriarches dans cette période d'initiation où l'humanité était encore toute entière aux conceptions enfantines de sa religion naturelle, servaient leur Elohim comme les autres peuples servaient les leurs, et l'envisageaient comme un Dieu qu'il faut réjouir par des présents, nourrir par des sacrifices, récompenser dans la mesure où il aura prêté secours, — nous nous contenterons de rappeler le *contrat de Béthel*, où le fils d'Isaac, inaugurant sa carrière religieuse, nous a légué la formule idéale de l'Elohisme de tous les temps : « Si Elohim est avec moi, dit-il, s'il me garde pendant le voyage que je fais, s'il me donne du pain à manger, et des habits pour me vêtir et si je retourne en paix à la maison de mon père, alors il sera mon Elohim..... et je te donnerai la dîme de ce que tu me donneras..... » Donnant, donnant ; et, dans cette religion du prêté rendu, c'est le Dieu qui est jugé selon ses œuvres.

Le pacte de Béthel est d'une inspiration très infé-

rieure à la piété d'Abraham. Abraham croyait, Jacob calcule. Pour Abraham, l'obéissance était la condition du succès ; avec Jacob, le succès est la condition de l'obéissance. La foi d'Abraham s'exprime par le renoncement ; celle de Jacob a pour mobile l'intérêt personnel. Que cette déviation s'accentue, et c'est l'avortement de l'alliance patriarcale, l'enlisement de la religion naissante, la rechute dans l'Elohisme des religions naturelles.

Il n'en sera pas ainsi. Dieu connaît Jacob ; il sait les ressources que renferme cette nature complexe, et ce que l'âme du patriarche pourra donner dans le creuset de l'épreuve. Dieu prend Jacob tel qu'il est et le livre aux leçons de la vie. Jacob a mis sa confiance en son Elohim : Elohim reste fidèle à Jacob. Il le garde pendant le voyage ; il lui donne, selon sa demande, le pain à manger, les habits pour se vêtir ; mais il lui refuse la paix ; et l'existence de Jacob se poursuit, bénie mais tourmentée. Il s'enrichit, mais au prix de son repos, de son bonheur, de sa sécurité ; il est inquiet dans la mesure même où il est prospère. Les uns après les autres, ses soutiens naturels se tournent contre lui : d'abord il a dû fuir ses parents, puis il a été chassé par son beau-père, et maintenant, voici son frère qui, apprenant sa fortune, s'avance contre lui avec quatre cents hommes ; or, si elle le veut, cette petite armée suffira peur l'anéantir.

Que nous sommes loin de la puissante opulence et de la majesté sereine d'Abraham ! Mais le Dieu d'Abraham veille sur Jacob. S'il lui a laissé faire ses expériences sur le chemin de l'égoïsme, c'est pour qu'avec lui la religion du dieu-patron prenne conscience d'elle-même, de ses lacunes, de ses

fautes et de ses devoirs. S'il le laisse maintenant arriver jusqu'à la détresse, c'est parce qu'il sait que dans la détresse, la foi de Jacob se ressaisira, et que l'agonie du gué de Jabbok va être comme une fournaise ardente d'où l'Elohisme lui-même sortira épuré.

Qu'a été cette lutte au gué de Jabbok ? Les ténèbres qui ont enveloppé le mystère de cette nuit historique ne sauraient être dissipées par la froide lumière de la science. Etait-ce un songe, une vision, un fait de réalité concrète ? La critique ne peut nous l'apprendre. Mais la foi, en présence des éléments de cette scène, y reconnaît aussitôt la parabole vivante où est préfigurée, avec une sûreté qui ne vient pas de l'homme, la crise de la conversion ; et elle se repose dans la certitude que vraiment Dieu était là, barrant la route au patriarche, et que c'est bien d'une lutte réelle que Jacob a dû sortir, tout meurtri, mais vainqueur.

L'élément matériel et l'élément spirituel, la lutte physique et la lutte morale sont si intimement confondus dans cet événement, qu'il est impossible de les séparer, et qu'aucune des deux explications qu'on en donne, symbolique ou matérielle, ne suffit pour en expliquer les conséquences et pour en épuiser les leçons. Il faut les laisser subsister toutes deux, les compléter l'une par l'autre et reconnaître loyalement qu'à la distance où nous sommes du fait lui-même, il est hors de notre compétence d'établir un départ et de dire sur quels points le fait moral a été matérialisé, où le fait matériel spiritualisé, par l'imagination populaire, mère de la tradition.

Pour comprendre cette heure de crise dans la vie

et dans la conscience de Jacob, il faut rappeler ici les circonstances qui l'ont produite.

Après toutes sortes d'aventures, où la mauvaise foi de l'oncle et celle du neveu ont fini par leur rendre la vie commune impossible, Jacob, pour se dérober au ruses de son beau-père, s'enfuit, en emmenant ses femmes et ses troupeaux. Il erre sur la rive orientale du Jourdain, redoutant des représailles qui ne tardent pas à se réaliser. Laban, averti de la trahison, se précipite à la poursuite de Jacob et de ses filles. Il les atteint, et les choses auraient mal tourné pour Jacob si son Elohim n'était intervenu. Grâce à celui-ci, l'altercation, au lieu de finir dans une bataille, se résout en une alliance. Laban pardonne à son gendre de l'avoir dépouillé et d'avoir pris la fuite ; une pierre de témoignage, *Gal-Ed*, est dressée d'un commun accord au lieu de l'entrevue. Au moment de se séparer, Laban implore l'Elohim de Nachor et Jacob celui d'Isaac, et ces deux Elohim, ainsi que celui des ancêtres, sont pris à témoin de la réconciliation.

Mais Jacob ne sort d'un péril que pour tomber dans un autre. Délivré de la colère de Laban, le voici menacé par la rancune d'Esaü qui n'attendait que son retour pour se porter à sa rencontre et pour l'exterminer. Jacob apprend la nouvelle au moment où il avait à franchir un pas difficile, le gué d'un torrent. Il connaît Esaü ; il sent bien qu'il n'a pas à espérer de quartier. Sans sa foi en Elohim, il perdrait cœur. A tout événement il dispose les choses pour la rencontre, et prépare des présents en vue d'apaiser son aîné. Pendant la nuit, il fait passer le gué à sa famille et demeure là, seul.

Que se passa-t-il durant cette méditation soli-

taire ? En mettant ensemble les traits des divers documents qui en parlent, nous constatons que ce fut une nuit de lutte, de larmes et de prière, où l'âme de Jacob, arrivée à l'une de ces heures d'épouvante où l'on fait comme malgré soi l'inventaire de toute sa vie, s'aperçut clairement que cette vie avait été coupable ; que sous prétexte de servir son Elohim, il n'a pensé qu'à se servir lui-même ; que sa piété a été de mauvais aloi : au lieu d'observer le contrat, il l'a exploité ; au lieu de se laisser conduire par son Elohim et de l'honorer dans sa conduite — « sois intègre ! » avait dit Elohim à Abraham — il a forcé son Elohim à devenir complice d'intrigues où son nom a été déshonoré et l'alliance profanée. Et cet Elohim, en qui Jacob pourtant a une confiance absolue, lui apparaît maintenant comme un Dieu courroucé. Il l'invoque à son aide et c'est un adversaire qui vient pour le frapper et pour le terrasser. Jacob accepte la lutte. Fou d'angoisse, il essaie une dernière fois d'en appeler à ses ressources personnelles, de l'emporter de haute lutte, et, si j'ose dire, de forcer la main à son Elohim dans un corps à corps où s'unissent pour l'étreinte suprême, toute sa vigueur et toute sa foi. Mais ici les forces humaines ne suffisent plus à la victoire. Sous l'embrassement du mystérieux inconnu, Jacob sent plier et s'évanouir les forces de son bras et les mauvaises excuses de sa conscience. Il sent la présence de Dieu et cette présence l'accable. C'est le moment de s'estimer « trop petit » pour les bénédictions reçues et de demander à être traité, non selon ses mérites, mais selon la miséricorde d'Elohim. « *Dic perco ne pereas !* » s'écrie saint Augustin parlant de Pierre qui s'enfonçait dans les eaux. Osée

nous raconte que, dans la tourmente où il faillit sombrer, Jacob dut son salut à un cri de ce genre[1] :

Il lutta avec l'ange, et il a triomphé
En pleurant et en demandant grâce.

Dans un dernier effort qui n'est plus un espoir de triomphe, mais un appel désespéré à la miséricorde en même temps que l'élan héroïque d'un cœur croyant, le patriarche dit à son adversaire : « Je ne te laisserai point aller que tu ne m'aies béni ! » Cette parole de foi fut la parole de victoire. C'est en elle que s'exprime le changement radical qui s'est opéré dans Jacob ; c'est-à elle que Jacob, c'est-à-dire « le supplanteur », a dû de s'appeler désormais *Israël*, c'est-à-dire « celui qui lutte avec Dieu et les hommes et qui sort du combat vainqueur ».

Telle fut, avec ses obscurités, ses contrastes et la beauté tragique de son enseignement, ce que l'on pourrait appeler : la conversion de Jacob.

On a comparé ce drame à celui de Gethsémané. Il nous semble plutôt que le gué de Jabbok, comme le chemin de Damas, ait donné au monde un homme nouveau. Cette transformation morale a reçu, d'ailleurs, une consécration historique : à l'homme nouveau un nouveau nom, Jacob devient Israël.

Quoi qu'il en soit, dans ses derniers rapports avec Esaü[2], dans les paroles de Sichem[3], à El-Béthel[4], aux jours de l'épreuve sur le chemin d'Ephrata et

[1] Osée XII, 5.
[2] XXXIII, 11.
[3] XXXIV, 1-7.
[4] XXXIV, 1-7.

quand son fils Joseph lui fut enlevé,[1] la conduite de Jacob nous apparaît comme purifiée. Et c'est un émouvant tableau que celui du soir de cette vie orageuse, couronnant toutes les vicissitudes de sa carrière par l'exode en Egypte, et nous montrant l'héritier des richesses et des promesses patriarcales brisé par les épreuves et par les ans, ruiné par la famine, exilé de Canaan, réduit à présenter ses enfants comme une humble tribu de pâtres et condamné à finir lui-même ses jours sur une terre serve, à la merci d'un despote étranger. Certes, toutes ces tribulations auraient eu raison d'une foi moins trempée. La foi du vainqueur de Jabbok survit à tout. Israël eut été homme à dire comme Calvin : « Seigneur, tu me piles, mais il suffit que c'est ta main ».

Après avoir, devant le Pharaon, résumé le bilan de son pélerinage terrestre dans ces mots douloureux : « Mes jours ont été courts et mauvais », le patriarche rassemble ses enfants, les bénit au nom de l'élection divine, leur dicte des volontés suprêmes où toutes les choses vainement attendues resplendissent comme autant de certitudes futures, et meurt, après les avoir recommandés avec une confiance inébranlable à la fidélité de son Elohim.

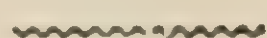
Tel fut Jacob. Si Abraham a été le géant de la foi, on peut dire, en un sens, que Jacob en a été le martyr. Tous deux sont mis à l'épreuve ; mais quand Abraham est éprouvé, Elohim se montre partout son bouclier et sa récompense, tandis que les coups atteignent Jacob en plein cœur et il ne reçoit pas de rému-

[1] XXXVII, 33 et 50.

nération. Le progrès religieux de l'un à l'autre est marqué par ceci, que l'Elohisme apprend, avec Jacob, à relâcher le lien qui unissait dans le passé la religion et la morale utilitaire, à aimer le Dieu qui châtie, à obéir sans récompense, à séparer la dévotion de la prospérité temporelle et à mûrir la foi dans l'adversité.



CHAPITRE III



Joseph

A qui demanderait s'il existe une preuve de la transformation morale et religieuse opérée en Jacob dans les dernières années de sa vie, il suffirait de répondre : « Joseph ».

Joseph, dont l'histoire touchante nous a été transmise avec plus de détails qu'aucune autre dans les pages de la Genèse, n'est pas seulement le « fils de la vieillesse » de Jacob, il est surtout son fils spirituel.

Fruit d'un exaucement, né de la femme que Jacob avait aimée et qu'il pleura jusqu'à la fin, Joseph enfant vécut avec son père dans une intimité dont la tradition a gardé le souvenir. Très semblable au vieux patriarche par la sensibilité de son cœur, par l'énergie de son caractère et par ses hautes capacités, le jeune fils de Rachel comprenait mieux que ses frères les aspirations religieuses et les expériences morales du vieillard Israël. Compagnon préféré et confident privilégié de son père, il subissait jour après jour son influence et apprenait ainsi à connaître et à craindre l'Elohim d'Abraham, terrible dans ses châtiments et merveilleux dans ses délivrances.

L'Elohisme enseigné par Jacob à Joseph est purifié de toute scorie. La religion de l'intérêt est devenue, sous une forme élémentaire sans doute, la reli-

gion de la conscience ; c'est un Elohisme régénéré. Sans doute, la jalousie de ses frères tient à la prédilection du père pour Joseph et à l'étrangeté des songes que, naïvement, il raconte ; mais la haine dont ils le poursuivent a pour cause principale sa supériorité morale qui les gêne et les humilie. La vie de Joseph parmi ses frères est en un sens comme celle de Jésus parmi les siens, une involontaire, mais permanente accusation...

Joseph est un censeur dont il faut se défaire.

Le complot fut ourdi du consentement de tous ; la première occasion favorable les trouva prêts pour le crime.

L'histoire de Joseph en Egyte, de ses souffrances, de son élévation et des événements qui firent de lui le sauveur de sa famille, nous a été racontée par les deux sources qui constituent la tradition prophétique.[1] L'une, écrite dans le Royaume du Nord, raconte que Joseph fut volé par des Madianites, et présente Ruben comme le conseiller de ses frères et le protecteur de Joseph. D'après l'autre, qui a été écrite dans le Royaume du Sud (de Juda), Joseph est vendu par ses frères à des Ismaélites, et c'est Juda qui, dans tout le récit, occupe la situation prépondérante accordée dans l'autre document à Ruben.

Ce qui frappe le plus dans la carrière de Joseph, constamment fidèle à Elohim dans sa conduite morale, et constamment protégé et béni par lui, c'est le rôle joué par les songes. Le rationalisme moderne

[1] La tradition sacerdotale la racontait sans doute aussi : mais il n'en reste que de rares fragments.

pense nous fournir l'explication la plus avisée en déclarant tout uniment : « Ces songes sont tous fabriqués après coup pour les besoins de la narration ».

Quels sont ces besoins ? C'est ce qu'on oublie de nous dire, et pour cause. Par contre, les populations de l'Orient avaient leurs habitudes d'esprit ; l'histoire du séjour des Hébreux en Egypte a ses nécessités logiques ; ne serait-il pas plus scientifique de chercher dans ces habitudes et dans ces nécessités l'explication des songes de Joseph ? M. Ed. Montet dit fort justement dans son Histoire Sainte : « Les songes, dans l'ancien Orient, auprès des populations ignorantes et superstitieuses qui l'habitaient, passaient pour avoir une très haute importance ; on s'efforçait d'en découvrir le sens ; on y voyait une prédiction de ce qui allait arriver, et comme une révélation de l'avenir. [1] » En Egypte, l'inspiration des songes était attribuée au Dieu Thot. Dès lors, pourquoi l'Elohim de Joseph ne se serait-il pas servi d'un moyen parfaitement accrédité et si bien approprié à ses desseins, pour venir au secours de son serviteur et préparer les voies à la délivrance de son peuple ?

Quant aux nécessités logiques du séjour des Hébreux en Egypte, elles sautent aux yeux. Pour que les Abrahamides, pâtres sémites, aient pu être recueillis en Egypte et établis dans une province fertile où ils furent maintenus jusqu'à ce que leur prospérité menaçât la sécurité du suzerain, il faut qu'à l'origine, des obligations spéciales aient assuré à cette famille la bienveillance des Pharaons. Ces

[1] Ed. Montet, *op. cit.* p. 10.

obligations, les états de service de Joseph les expliquent. Mais comment expliquer à leur tour ces états de service et la fortune inouïe de cet esclave hébreu, si quelque événement extraordinaire ne l'a imposé à l'attention du monarque, et n'a révélé à celui-ci, dans la personne de l'humble captif, une individualité douée d'une perspicacité et d'une capacité exceptionnelles ? Derrière nos récits, les faits historiques s'enchaînent beaucoup plus étroitement qu'il ne semble. On peut nier les épisodes racontés par la Genèse, mais pour rétablir l'équilibre de l'histoire, il faut en inventer d'autres équivalents. Le plus sage n'est-il pas, dès lors, de prendre nos récits tels qu'ils sont et d'en accepter le contenu en substance, tout en se montrant d'ailleurs prêt à reconnaître qu'ici, comme dans les biographies d'Elie et d'Elisée par exemple, la tradition orale peut avoir prolongé les lignes de l'histoire, accentué les reliefs, amplifié les réalités dans des proportions qu'il n'est plus en notre pouvoir d'apprécier.

L'histoire de Joseph ne fait pas ressortir seulement sa vertu dans la tentation, sa foi dans l'épreuve, sa sagesse dans les vicissitudes, sa générosité dans le succès. Elle nous montre aussi en lui l'étoffe et les actions d'un grand politique. Si le Pharaon donne à l'esclave devenu son premier ministre le nom significatif de *Tsaphnath-Paenéach* qui veut dire « régénérateur de la vie », c'est que Joseph, arrivé au pouvoir dans une période de crise où toute la fortune des Pharaons aurait pu sombrer, a su tirer parti de cette crise même pour transformer complètement les institutions de l'Egypte, désarmer la féodalité et mettre tous les pouvoirs, les terres et le fisc, dans la main

du monarque. Quand Ramsès III, bien des siècles après, s'intitule l'unique possesseur du pays et déclare : « J'ai fait pousser dans l'Egypte entière des arbres et des buissons et j'ai permis aux hommes de s'asseoir à leur ombre », il signale un état de choses qu'Hérodote attribue à Ramsès II comme au bienfaiteur légendaire au-delà duquel la science des historiens grecs ne remontait pas sûrement. Mais nous savons aujourd'hui que l'influence de Ramsès II a été surfaite, qu'on a mis à son crédit beaucoup des institutions dont on est redevable à ses devanciers.[1] Sans pouvoir affirmer que la réforme opérée par Joseph sous les Hyksos inaugura un régime définitif, il est intéressant de constater que les données de la Genèse sur ce sujet concordent absolument avec l'organisation que l'histoire reconnaît à l'Egypte dès le milieu du 2e millénaire et que les Pharaons postérieurs aux rois Hyksos se sont efforcés d'affermir.

On a fait remarquer avec raison que le taux de l'impôt prescrit par Joseph est loin d'être excessif, vu l'extrême fertilité de l'Egypte et les dépenses considérables imposées au gouvernement par les travaux de canalisation. Aujourd'hui encore le sol n'appartient pas aux fellahs, mais au khédive pour le compte duquel ils le cultivent. Comme on demandait à un fellah s'il trouvait l'impôt d'un cinquième institué par Joseph trop oppressif au prix des conditions modernes . « Je serais trop heureux, répondit-il, si je pouvais garder *pour moi* le cinquième de ma récolte ![2] »

[1] Il paraît même que dans les inscriptions, ses architectes effaçaient quelquefois des noms plus anciens pour mettre le sien à la place.

[2] Voir la *Bible annotée*, de Neuchâtel, *Livres historiques*, I, p. 343. C'est avec le plus réel profit qu'on lira ce grand ouvrage,

Le récit de la descente des Israélites en Egypte et de leur établissement en Gosen est des plus pathétiques et n'a besoin d'aucun commentaire. Disons seulement que le pays de Gosen, situé au-delà des terres cultivables que l'eau du Nil atteint par infiltration, développait ses pâturages jusqu'aux marais et aux landes sablonneuses. Il s'étendait entre Héliopolis au sud et Mendès au nord. Grâce aux fouilles opérées sur son territoire par l'égyptologue genevois Edouard Naville, quelques-unes des localités où séjournaient les Israélites ont pu être retrouvées.[1]

On ne saurait exagérer la portée providentielle de ce séjour lui-même. La Terre de la promesse, où les Abrahamides doivent un jour s'établir en conquérants, est à la veille d'une période de crise à laquelle la tribu de Jacob aurait difficilement survécu. Les armées égyptiennes vont entreprendre leurs conquêtes orientales, et Canaan est le premier théâtre de l'invasion. Contre l'armée des Pharaons une résistance isolée de la famille de Jacob n'eût abouti qu'à la dispersion de ses membres et à son anéantissement ; et si le malheur l'avait amenée à s'unir, par une alliance défensive, aux principautés cananéennes au milieu desquelles elle vivait, c'eût été, à brève échéance, l'altération de son patrimoine religieux, la ruine de l'autonomie d'Israël et des promesses d'Elohim.

Dieu recueille son peuple au port avant l'orage. Au

œuvre de foi éclairée et de patient labeur. On pourra regretter seulement que la préoccupation apologétique rende par endroits la critique un peu trop ingénieuse.

[1] Ainsi, les fouilles de 1883 ont mis au jour les ruines de Pithom, où les Israélites avaient été employés à de grandes constructions.

lieu de laisser la famille de Jacob s'éparpiller, comme ont fait celles d'Abraham et d'Isaac, il charge les événements de la concentrer à l'abri des secousses trop fortes, sur une terre où la communauté de l'exil resserrera les liens du sang, et où les humiliations de la vassalité, sous les mépris d'une idolâtrie insolente, aviveront les espérances que fit naître l'Elohim ancestral, jusqu'au jour où le baptême de la persécution ouverte viendra tremper les âmes en vue de la délivrance.

A tous ces avantages, plutôt négatifs, le séjour en Gosen en ajoutait un autre, tout positif : celui de mettre la famille patriarcale, tribu de pâtres, aux mœurs rudes et primitives, en contact avec la civilisation et avec la culture du peuple qui fort probablement, se trouvait alors le plus développé qui fût.

La vie nomade en Canaan était merveilleusement propre à former un Abraham, elle n'aurait pas suffi à produire un Moïse.

Il fallait un milieu pour éduquer Israël en vue de sa destinée future ; un milieu qui le mît au creuset de l'épreuve *sociale* pour former en lui le désir de fonder une société indépendante des hommes, dépendante de Dieu seul, et prête à marcher par la foi sous la direction de Jéhovah, comme jadis Abraham marchait par la foi sous la direction d'un Elohim. Ce milieu a été l'Egypte, et Joseph, l'homme providentiel par qui l'Egypte devint, à l'heure nécessaire, la seconde patrie des Hébreux.



CONCLUSION

Nous nous bornerons, pour conclure, à une double constatation, historique et religieuse.

Au point de vue historique, notre étude nous a montré que ceux qui prennent au pied de la lettre les récits de l'époque patriarcale, et ceux qui les traitent de légendaires ou de mythiques, se trompent également.[1] Les premiers, ne tiennent pas compte des éléments ethniques que ces récits renferment et de la part qui revient à l'imagination dans l'élaboration séculaire d'un mémorial comme celui des ancètres d'Israël. Les seconds, poussant la critique jusqu'au scepticisme, n'ont pas su dégager leur méthode des habitudes d'esprit du vieux rationalisme. Impuissants à saisir la portée religieuse de l'Ancien Testament, à reconnaître le plan et l'initiative de Dieu dans l'histoire du salut du monde, ils ont faussé sans le vouloir le résultat de leurs recherches scientifiques, et se sont montrés prompts à nier des faits et des

1 Traiter un récit de légendaire ou de mythique, c'est montrer qu'on n'a nul souci de son historicité. Une *légende* est un récit populaire reposant sur un fond historique altéré, ou, plus généralement, sur un fond supposé historique et donné comme tel, bien qu'il soit en réalité purement imaginaire. Un *mythe* est un récit sans fond historique et composé d'éléments divins : d'où : *mythologie*, du grec : *muthos*, narration, fable : soit pour parler avec Aristote : « récit mensonger destiné à représenter la vérité. »

Nous comprenons fort bien que l'on traite l'histoire patriar-

situations historiques dont aujourd'hui l'orientalisme mieux informé établit la parfaite conformité avec les mœurs et les circonstances des temps dont la Bible nous parle.

Beaucoup d'obscurité enveloppe encore l'époque des patriarches. En attendant que les découvertes qui se poursuivent les aient mis dans la pleine lumière de l'histoire, il faut marcher avec prudence sur le terrain où leur bibliographe nous engage. Au lieu de multiplier *les histoires*, dans l'enseignement religieux, — quitte à allégoriser jusqu'à dénaturation complète du sens des premiers récits, il faut nous efforcer de comprendre *l'histoire* de la pensée religieuse que les faits recouvrent, et nous en tenir, dans nos explications, aux faits les moins contestés par la critique et les plus probants au point de vue du plan de la Révélation. Dans l'examen de ces faits eux-mêmes, il nous faut insister moins sur les détails de leur historicité que sur la valeur pédagogique qui leur a assuré l'immortalité dans l'instruction religieuse des hommes, parce qu'ils font revivre devant nous, avec un irrésistible accent de réalité, les héros qui les premiers, dans l'histoire de la rédemption du monde, ont fait l'expérience de Dieu.

cale de mythe ou de légende quand on compare, comme le fait M. X. Kœnig dans son *Histoire sainte*, Abraham et ses descendants aux héros légendaires et aux demi-dieux des Grecs et des Romains : Hercule, Romulus, etc.

Si, pour notre part, nous n'employons jamais ces termes, en pareille occasion, ce n'est point par prudence littéraire, ou ecclésiastique, mais parce qu'ils contrediraient absolument à notre ferme conviction touchant la réalité historique des patriarches et la vérité du fond *historique* dans les récits traditionnels qui nous racontent leur vie.

Cette expérience, nous l'avons dit, a été réelle, mais rudimentaire. Au point de vue religieux, l'œuvre de la Révélation se réduit à l'éducation élémentaire de la foi. La seule chose que Dieu demande à son peuple naissant, dans la personne des patriarches, c'est de reconnaître qu'il a un père, un Elohim fidèle et puissant, qui est « le bouclier et la récompense » de ceux qui se confient en lui.

Pour s'étonner ici de la méthode divine, il faudrait avoir oublié comment Dieu procéda aux jours du Paradis. Dieu, avant de donner à Adam l'ordre de ne pas toucher au fruit de l'arbre de la science, s'était manifesté à lui comme le Créateur tout puissant et tout bon, comme un père plein d'amour et de sollicitude. Par son action antérieurement à l'ordre, Dieu avait acquis le droit moral de donner cet ordre, et l'homme, à cause des rapports où il était avec Dieu, ne pouvait transgresser cet ordre sans être immoral et coupable.

Ainsi agit Dieu lorsqu'il reprit avec l'humanité les rapports brusquement interrompus par la faute d'Adam. Avant de donner des ordres et d'entreprendre l'éducation de cette humanité nouvelle dont Abraham devenait le père, Dieu s'applique d'abord à développer en elle le sentiment religieux. Il veut se l'attacher par le sentiment qu'il est. lui, son Dieu, son protecteur, son père. Il veut acquérir le droit d'être écouté, par les bienfaits dont il aura comblé les patriarches en réponse à leur fidélité.

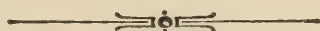
Quand un père commence de parler à la conscience de son enfant, quand il conseille, ordonne, punit, d'où vient que l'enfant écoute, accepte, reconnait les droits de son père et lui demande pardon ? Cela vient

de ce que ce père, avant toute éducation, a fait parler la voix de la nature ; il a bercé son enfant, il s'est montré son protecteur, il l'a entouré de ses soins, il l'a réjoui de sa tendresse, d'un mot : il s'est manifesté à lui comme son père.

Dieu n'a pas agi différemment avec l'humanité, et la période patriarcale n'a pas d'autre but que de placer les ancêtres d'Israël dans une situation de dépendance filiale et de filial attachement vis-à-vis de Dieu. Toute éducation qui veut être morale doit commencer par cette initiation.



TROISIÈME PARTIE



La Révélation de Jéhovah

ET

La Fondation du Peuple élu



INTRODUCTION



LES CROYANCES RELIGIEUSES AU QUATORZIÈME SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST

Quel était l'état de la religion de l'humanité lorsque Moïse a commencé sa carrière ?

La question n'est pas de simple curiosité.

Quelle que soit l'originalité de son génie ou la puissance de l'empreinte marquée sur sa conscience par le doigt de Dieu, tout homme est le produit de son milieu et le fils de son siècle. Or Moïse avait été placé par la Providence dans des conditions particulièrement favorables pour tirer parti d'une société qui elle-même, par sa situation géographique, par l'éten-

due de son commerce et par l'antiquité de sa civilisation, avait été comme prédestinée à concentrer les lumières de tous les peuples.

L'Egypte, depuis deux mille ans, était déjà considérée comme le marché des idées, et elle était si fière de son avance intellectuelle, qu'à l'avènement de la philosophie grecque, elle n'hésitera pas à la qualifier de bégaiements enfantins.

Qu'avait appris Moïse en Egypte ? Comment s'était formée sa mentalité de fils adoptif de la fille du Pharaon, et, dans ce milieu si favorisé, quels sont les échos qui ont pu lui revenir de la religion des autres grandes nations du monde ? Il importe de savoir tout cela pour nous faire une idée exacte de ce que fut le génie du plus grand des initiateurs religieux qui aient paru dans l'antiquité. Il importe aussi de savoir tout cela pour pouvoir apprécier l'étendue et l'originalité de la révélation qui eut Moïse pour organe.

Lorsque Moïse vint, que savaient les hommes sur Dieu, le mal, la vie future ?

Si nous jetons un regard sur la carte du monde au XIVe siècle avant J.-C., nous voyons quatre groupes se distinguer très nettement de la masse humaine où règne encore, plus ou moins, la civilisation *spéléenne* [1] c'est-à-dire l'état dans lequel l'homme

[1] *Spelæum* (du grec σπήλαιον) signifie en latin : caverne, grotte, abri naturel. — Au XIVe siècle avant Jésus-Christ, la civilisation *spéléenne* était déjà dépassée depuis longtemps par une foule de peuplades, tribus ou familles, qui habitaient les zones tempérées de l'Asie et de l'Europe ; hordes guerrières aux habitudes nomades sur lesquelles nous n'avons que des renseignements douteux, parce qu'elles se sont développées en dehors de l'histoire générale. De ce nombre sont les multiples tribus d'un groupe nouveau, d'origine asiatique, appelé originairement *Tou-*

CIVILISATION FLUVIALE

RACES ET PRINCIPALES RELIGIONS

vers le XIV[e] siècle avant J.C. (Époque de Moïse)



● Contrée où le Bouddha a exercé son ministère.
★ Patrie de Zoroastre.

incapable encore de construire et de s'organiser en société, abrite sa vie misérable dans les spélonques, les grottes et les habitations défendues par leur configuration naturelle.

Ces quatre groupes constituent la civilisation *fluviale*. Ils nous présentent le premier type de société fortement organisée et dont le centre est établi sur le cours moyen des grands fleuves. — Ce sont :

1° Le groupe chamite, c'est-à-dire l'Egypte, qui n'occupait d'abord que le cours moyen du Nil.

2° Le groupe sémite, avec les Chaldéens et les Assyriens situés au bord du Tigre et de l'Euphrate.

3° Le groupe des Chinois, établis dans les terres entre leurs immenses cours d'eau.

4° Le groupe aryen, qui abandonne vers cette époque le plateau central de l'Asie pour chercher meilleure fortune le long des grands cours d'eau qui en descendent : l'Indus, le Gange et l'Oxus.

Pendant la période fluviale, l'hégémonie de la civilisation est entre les mains des Chamites d'abord, avec l'Egypte et la culture proto-babylonienne, puis des Sémites, avec les Chaldéens. Mais bientôt, les Aryens prennent la tête du mouvement, se répandent de l'Est à l'Ouest, selon une ligne climatérique des plus favorables à leur extension. Ils envahissent l'Europe, la colonisent, bordent la Méditerranée de ports et comptoirs et inaugurent ainsi la civilisation *pélagique* ou *maritime*, qui a fait la gloire et la

ranien. C'est à ce groupe que se rattachent les Scythes, les Huns, les Tartares, les Turcs et toutes les populations mongoles dont les débordements postérieurs ont agité successivement tous les empires de l'Asie et de l'Europe, et troublent encore aujourd'hui la politique moderne sous le nom de « Question d'Orient. »

fortune des Grecs, jusqu'au jour où l'empire romain, avec son génie organisateur, sa persévérance dans le travail et la puissance de ses armes a réparti le monde alors connu, en une série de provinces reliées entre elles par des routes admirables, qui toutes convergeaient vers Rome. Et ce fut alors la civilisation *universelle.*

Quand Moïse naquit, la civilisation fluviale, qui existait déjà depuis longtemps à l'époque d'Abraham, était dans sa dernière période. Les relations maritimes commençaient à se multiplier, et le commerce de Chamites à Sémites, de Sémites à Aryens, permettait déjà aux religions diverses de se connaître et de s'éclairer mutuellement.

Nous ne pouvons songer à donner ici une physionomie des cultes du temps mosaïque ; mais les textes que nous allons citer parleront d'eux-mêmes, et donneront de la piété qui les a inspirés une impression sinon aussi complète, du moins plus juste, plus immédiate que ne pourrait le faire une théorie raisonnée.

Textes Chamites

(ÉGYPTIENS)

La littérature égyptienne est, en histoire, la plus ancienne qui soit. C'est par elle que nous atteignons le sentiment moral et religieux dans son antiquité la plus haute. Voici une page du *plus vieux livre du monde.* Elle contient des fragments de plusieurs auteurs, dont le premier, le sage Kakimni, vivait sous la IIIe dynastie, au 5e millénaire, c'est-à-dire

dans les temps où la tradition sacerdotale des Juifs place la Création :

. . . .

« Un chant relatif à ce qui est juste ouvre l'arcane de mon silence... (pour laisser échapper) des paroles munies de glaives contre celui qui trangresse la (droite) voie...

Lorsque tu te trouves dans une société de personnes qui détestent les mets que tu aimes, c'est (pour toi) un court instant de tourment. Mais fuis l'intempérance... car une gorgée d'eau suffit pour apaiser la soif et une bouchée de melon pour restaurer le cœur.

Méprisable est celui qui est au service de son ventre, et qui passe son temps dans l'oisiveté... Si tu es assis avec un mangeur qui mange jusqu'à être obligé d'ôter sa ceinture ; ou que tu boives avec un buveur qui t'a reçu et qui satisfait son goût comme le crocodile sur la viande.... qu'il est répugnant de voir un homme perdre ses pensées et n'être plus maître de ses paroles !.... En vérité, il est la honte de sa mère et de ses proches. Et voici le vœu de tout le monde : « O puisses-tu t'en aller ! »

Les voies de Dieu sont incompréhensibles... Que l'homme agisse (de telle façon) que ses enfants puissent le louer, lorsqu'il aura terminé sa carrière.

..... En ce qui concerne ce qui est écrit dans ce livre, si vous le pratiquez, comme je l'ai exprimé, vous en retirerez une foule d'avantages. Si vous

agissez en conséquence, si vous le retenez, suivant qu'il est écrit, ce sera plus doux pour votre cœur que tout ce que vous pourriez trouver dans tout le pays, en quelque position d'ailleurs que vous soyez. »

Inutile d'insister sur tout ce que suppose comme développement moral, religieux... et littéraire, cette page, vieille de six mille ans.

Voici maintenant, dans le même papyrus, des fragments dûs au gouverneur Ptahhotpou, qui vivait au 4e millénaire, sous la Ve dynastie. Vieillard désabusé, Ptahhotpou se présente devant son maître, le Pharaon Assi,et lui demande la permission de faire profiter de ses expériences les générations futures :

« Sire, mon Maître, » dit-il, « quand l'âge est là et que la vieillesse arrive, la débilité vient, et la seconde enfance, sur laquelle une misère s'abat chaque jour : les yeux se rapetissent, les oreilles s'étrécissent, la force s'use sans que le cœur cesse de battre, la bouche se tait et ne parle plus, le cœur s'obscurcit et ne se rappelle plus hier, les os s'endolorissent. Tout ce qui était bon devient mauvais, le goût s'en va entièrement. La vieillesse rend un homme misérable en toute chose, car sa narine s'obstrue et ne respire plus, qu'il se lève ou s'asseye. Si l'humble serviteur qui est devant toi reçoit l'ordre de tenir le discours qui convient à un vieillard, alors je te dirai le langage de ceux qui connaissent l'histoire du passé, de ceux qui ont entendu les dieux, car si tu agis comme

eux le mécontentement sera détruit parmi les hommes et les deux terres travailleront pour toi ! »

Le Pharaon autorise, en termes fort courtois, Ptahhotpou à satisfaire son désir, et celui-ci écrit un long pamphlet souvent obscur, intraduisible, mais où on lit, entre autres choses :

« L'insensé est désobéissant ; il ne produit rien, il considère le savoir comme l'ignorance — la vertu comme le vice — voilà pourquoi sa vie est comme la mort. » — « N'inspire de peur à personne, car Dieu ne le veut point. » — « Si tu es sensé, tu élèveras ton fils dans l'amour de Dieu. S'il est bon, s'il se dévoue pour toi et augmente ton avoir, récompense-le. Mais si le fils que tu as engendré est méchant, ne détourne pas de lui ton cœur ; tu es son père : exhorte-le ! » — « Si tu t'es élevé après avoir été pauvre, si tu as amassé des trésors après avoir été dans le dénuement, si, enfin, devenu le premier de la ville, tu es renommé pour ton aisance, ne t'énorgueillis point de tes richesses, car l'auteur de toutes bénédictions est Dieu. Ne méprise point celui qui est semblable à ce que tu as été, il reste ton prochain ! ».

Tout ceci rappelle, à s'y méprendre, la sagesse de Salomon.

D'ailleurs, rien de nouveau sous le soleil. Voici un autre papyrus qui date, lui aussi, des temps les plus reculés de la littérature égyptienne.

Au pessimiste Ptahhotpou, il répond par une page de la philosophie optimiste où s'expriment les plus récentes spéculations du très moderne M. Metchnikoff.

L'Egyptien qui dialogue avec son âme [1] semble vraiment avoir possédé cet « instinct de la mort » qui devrait, d'après le savant de l'Institut Pasteur, être chez tout homme le résultat de « l'usure normale des organes.[2] »

L'Egyptien, à son âme :

« Je me dis chaque jour : Tel est le retour à la santé du malade, qui sort pour aller à la cour après son tourment, telle la mort. — Je me dis chaque jour : Comme respirer l'odeur d'un parfum, comme s'asseoir à l'abri d'un rideau tendu, ce jour-là, telle la mort. — Je me dis chaque jour : Comme respirer l'odeur d'un parterre de fleurs, comme s'asseoir sur la berge du Pays d'Ivresse, telle la mort. — Je me dis chaque jour : Comme la route qui parcourt un flot d'inondation, comme un homme qui va en soldat à qui nul ne résiste, telle la mort. — Je me dis chaque jour : Comme un rassérènement du ciel, comme un homme parti pour chasser au filet et qui se trouverait soudain dans un canton qu'il ignore, telle la mort. »

[1] Papyrus de Berlin. Trad. Maspéro. *op. cit.* I. 390.
[2] *Etudes sur la nature humaine. Essai de philosophie optimiste*, par Elie Metchnikoff, de l'Institut Pasteur, 1903.

Toute cette philosophie n'allait pas sans une réelle puissance d'observation morale. Dans un autre ouvrage, un scribe de ces temps primitifs décrit à son fils la misère des travailleurs :

« Je te dirai comment le maçon est exposé aux rafales, construisant péniblement, attaché aux chapiteaux des maisons. Ses deux bras s'usent au travail, ses vêtements sont en désordre, il ne se lève qu'une fois par jour. Quand il a son pain, il rentre à la maison et bat ses enfants.

« Le tisserand, dans l'intérieur des maisons, est plus malheureux qu'une femme. Il a les genoux à la hauteur de son cœur. Il ne goûte pas l'air libre. Si, un seul jour, il manque à fabriquer la quantité d'étoffe fixée par le règlement, il est attaché comme le lotus des marais.

« Le teinturier, ses doigt puent l'odeur des poissons pourris, ses yeux sont battus de fatigue, sa main ne s'arrête pas.

« J'ai contemplé les travaux manuels et, en vérité, il n'y a rien au-dessus de la connaissance des lettres. Celui qui s'est mis à en tirer profit dès son enfance est honoré.[1] »

Pas l'ombre de préoccupations sociales dans toutes ces réflexions ; mais seulement, le souci d'enseigner l'intérêt bien entendu, le chemin des bonnes places.

[1] Cf. Seignobos, *Hist. des Anc. peuples de l'Orient*, p. 20.

Les bonnes places ! L'Egyptien ne les cherche pas seulement pour ce monde, il les souhaite ardemment pour l'autre. Sa religion, partie de la croyance élohiste dont nous avons parlé plus haut, a été transformée par les changements de capitales, l'unification et les bouleversements de l'Empire, en polythéismes où les dieux, groupés par trois, par huit, par neuf,[1] se succèdent et se détrônent au gré des dynasties. Aussi, toutes ces transpositions de noms et de rites, pour exprimer une piété toujours semblable, ont fini par amener les fidèles à penser que, sous des vocables divers, c'est en somme toujours la même divinité qu'on implore ; et quand une prière s'élève pour exprimer les besoins du cœur, les dieux qu'elle invoque, dans une adoration synthétique, sont moins une pluralité de puissances célestes que l'apposition toute verbale de noms désignant l'Etre tout-puissant, éternel et parfait, entrevu par le regard de l'âme derrière le voile bariolé des mythologies officielles.

Telle, la piété envers le grand Amon, de Thèbes, invoqué sous les trois noms divins : Amon-Râ-Harmakhis.[2]

« Tu t'éveilles bienfaisant, Amon-Râ-Harmakhis ! seigneur des deux horizons ! ô bienfaisant ! resplendissant, flamboyant ! tu parcours le ciel d'en haut et tes ennemis sont abattus... Les dieux et les hommes poussent des acclamations et s'agenouillent devant le soleil... leur cœur est content parce que Râ a ren-

[1] Pour former des *triades*, des *ogdoades* des *ennéades*, etc. où la subtile théologie du clergé pouvait se donner libre carrière.
[2] Cf. Seignobos, *op. cit.* p. 61.

versé ses ennemis. Le ciel est en allégresse, la terre est en joie, les dieux et les hommes sont en fête, afin de rendre gloire à Râ-Harmakhis...

« Tu repousses le méchant... tu as anéanti la valeur de l'impie, l'adversaire de Râ tombe dans le feu.... Fort est Râ, faible l'impie ! Haut est Râ, l'impie est à terre ! Grand est Râ, petit l'impie ! Lumineux est Râ, obscur l'impie ! Bon est Râ, mauvais l'impie ! Puissant est Râ, misérable l'impie !

« O Râ ! donne longue vie au Pharaon ! Donne des pains à son ventre, de l'eau à son gosier, des parfums à sa chevelure !

« Oh ! lève-toi, Amon-Râ-Harmakhis, qui se crée lui-même ! Tous les chemins sont pleins de ses rayons... Epervier sacré à l'aile fulgurante, Phénix aux couleurs variées, et grand lion qui existe par soi-même... Ton rugissement abat tes adversaires, tandis que tu fais avancer la grande barque. Enfant qui nais chaque jour, vieillard qui parviens à l'Eternité ! Si élevé qu'on ne peut l'atteindre ! Seigneur de la demeure mystérieuse, Etre caché dont on ne connaît pas l'image ! Seigneur des années qui donne la vie à qui lui plaît....

« Il a créé le sol, l'argent, l'or, le lapis. Il fait les herbes pour le bétail, les plantes pour les hommes. Il fait vivants les poissons dans le fleuve, les oiseaux dans l'air, en donnant le souffle aux êtres enfermés dans un œuf. Il donne la vie aux reptiles, fait la nourriture des oiseaux ; reptiles et oiseaux sont

égaux à ses yeux. Il fait des provisions au rat dans son trou et nourrit l'oiseau sur la branche.

Les hommes sortent de ses deux yeux, toutes les races d'hommes. « Salut à toi ! » disent-ils, « nous nous prosternons devant toi, qui nous a créés. Tu es béni de toute créature, au plus haut des cieux, dans toute la largeur de la terre, au plus profond des mers.

« Les dieux s'inclinent devant ta sainteté, les âmes exaltent celui qui les a créées, elles se disent : Sois en paix, père des pères de tous les dieux, créateur des êtres, formateur des choses, roi souverain, chef des dieux ! »

Malgré toutes les bizarreries, le naturisme et les obscurités d'une invocation de ce genre, il est impossible de ne pas reconnaître dans les sentiments qu'elle exprime, comme un effort de l'âme pour s'élever à la notion et à la foi du Dieu unique.

Ailleurs, la dépendance filiale vis-à-vis du dieu est rendue avec une rare puissance. Ainsi, dans la prière prononcée par Ramsès II (Sésostris) au cours d'une bataille où, comme Clovis à Tolbiac, il ne pouvait compter que sur le secours d'En Haut[1] :

« Où es-tu donc, ô mon père Amon ? Est-ce qu'un père oublie son fils ? Ne t'ai-je pas fait des sacrifices innombrables ? J'ai rempli ta demeure sacrée de mes

[1] Extrait du *Poème de Pentaour*, attribué à l'époque de Moïse (XIVe siècle av. J.-C.).

prisonniers ; je t'ai bâti un temple pour des millions d'années, j'ai donné mes biens pour tes magasins. Je t'ai offert le monde entier pour enrichir tes domaines... Je t'invoque, ô mon père Amon ! Me voici au milieu des peuples nombreux... Mes soldats m'ont abandonné, aucun de mes cavaliers n'a regardé vers moi... Mais je pense qu'Amon vaut mieux pour moi qu'un million de soldats, que 100.000 cavaliers, que 10.000 frères ou fils réunis ensemble. L'œuvre des hommes n'est rien, Amon l'emportera sur eux...

« La voix a retenti jusque dans Hermonthis, Amon vient à mon appel, il me donne sa main ; il parle derrière moi : « J'accours à toi, Ramsès Méiamoun, je suis avec toi. C'est moi, ton père ! Je suis le Seigneur de la force et j'aime la vaillance ; j'ai reconnu un cœur courageux et je suis satisfait. Ma volonté s'accomplira ». Je pousse un cri de joie ; de la droite je lance mes flèches, de la gauche je bouleverse les ennemis. Les 2.500 chars qui m'environnent sont brisés en morceaux. Personne ne trouve sa main pour me combattre, le cœur manque dans leur poitrine, la peur énerve leurs membres. Ils ne savent plus lancer leurs flèches et n'ont plus de force pour tenir leurs lances. Je les précipite dans les eaux comme le crocodile ; ils sont couchés la face contre terre et je tue au milieu d'eux... Le prince des Khétas recule de terreur. Il fait avancer des chefs nombreux, montés sur leurs chars... Je me précipitai sur eux, ma main les dévora dans l'espace d'un instant. Ils se disaient l'un

à l'autre : « Ce n'est pas un homme qui est parmi nous, c'est Soutkou, le grand guerrier. Ce ne sont pas les actions d'un homme. Hâtons-nous, fuyons devant lui. »

Ramsès encourage alors ses soldats : « Affermissez vos cœurs, dit-il, vous voyez ma victoire et pourtant j'étais seul ! C'est Amon qui m'a donné la force. »

La chose la plus intéressante à noter, dans la religion égyptienne antérieure à Moïse, c'est la croyance à l'immortalité, aux rétributions finales et à la nécessité d'être trouvé pur ou *makhérou*, c'est-à-dire *véridique*, pour avoir part aux félicités éternelles dans le paradis d'Osiris.

La préoccupation de la mort était une obsession chez les Egyptiens. Les pyramides, les momies, tous les grands monuments à inscriptions de la vallée du Nil sont là pour en témoigner. Mais le document le plus intéressant de tous est le fameux *Livre des Morts* [1], rituel funéraire dont nous possédons de nombreux manuscrits et dont l'exemplaire hiéroglyphique de Turin date de l'époque de Ramsès II. Il existait donc des copies de ce *Livre*, avant la naissance de Moïse.

Nous ne pouvons nous étendre ici sur son contenu. Mais nous en citerons la page la plus intéressante, celle qui raconte le jugement dernier, et dont les conceptions présentent des analogies frappantes avec la théologie juive postérieure au prophétisme hébreu.

[1] Cf E. Naville : *Das Ægyptische Todtenbuch der XVIIIe bis XXe Dynastie*. Berlin, 1886, 2 vol. in-folio, 1 vol. in-4°.

Après toutes sortes de difficultés rencontrées sur sa route, l'âme du défunt, victorieuse de toutes les oppressions des démons, arrive devant le trône d'Osiris. Dans la salle de justice, autour du Maître suprême, la Cour est composée de dieux et de déesses ; à gauche et à droite, quarante-deux jurés, morts et ressuscités comme Osiris, attendent silencieusement, immobiles sous leur linceul collant.[1] L'âme s'avance au milieu de la salle, présente sur ses mains l'image de son cœur et récite sa profession de foi :

« Salut à vous, maîtres de Vérité, salut à toi, dieu grand, maître de Vérité et de Justice ! Je suis venu sous toi, mon maître, je suis amené pour voir tes beautés ? Car je te connais, je connais ton nom, je connais le nom de tes quarante-deux divinités, qui sont avec toi dans la Salle des deux Vérités, vivant des débris de pécheurs, se gorgeant de leur sang, en ce jour où l'on rend des comptes devant Onnophris, le juste de voix. Ton nom à toi c'est le dieu dont les deux jumelles sont les dames des deux Vérités : or, moi je vous connais, Seigneur de deux Vérités, et je vous apporte la Vérité ; j'ai détruit pour vous les péchés !

Je n'ai point commis d'iniquités contre les hommes ! Je n'ai point opprimé les petites gens ! Je n'ai pas opéré de détournements dans la nécropole ! Je n'ai jamais imposé du travail à un homme libre quelconque, en plus de celui qu'il faisait pour lui-même !

[1] Maspéro. *op. cit.*. I, p. 188 et suiv.

Je n'ai point transgressé, je n'ai point faibli, je n'ai point défailli, je n'ai point accompli ce qui est abominable aux dieux ! Je n'ai pas fait maltraiter un esclave par son maître ! Je n'ai affamé personne, je n'ai point fait pleurer, je n'ai pas assassiné, je n'ai point fait assassiner traîtreusement, et je n'ai commis de trahison envers personne ! Je n'ai rien retranché aux provisions des temples ! Je n'ai point gâté les pains de proposition des dieux ! Je n'ai pas enlevé les gâteaux et les maillots des morts ! Je n'ai point profané ni souillé l'enceinte sacrée des temples ! Je n'ai pas juré ! Je n'ai rien retranché aux redevances sacrées ! Je n'ai pas tiré sur le peson de la balance ! Je n'ai pas faussé le fléau de la balance ! Je n'ai pas enlevé le lait de la bouche des nourrissons ! Je n'ai point lacé les bestiaux sur leurs herbages ! Je n'ai pas pris au filet les oiseaux des dieux ! Je n'ai pas pêché les poissons de leurs étangs ! Je n'ai pas repoussé l'eau en sa saison ! Je n'ai pas coupé une rigole sur son passage ! Je n'ai pas éteint le feu en son heure ! Je n'ai pas fraudé la Neuvaine des dieux des morceaux choisis des victimes ! Je n'ai pas repoussé les bœufs des liens des dieux ! Je n'ai point repoussé le dieu en sa sortie ! — Je suis pur ! Je suis pur ! Je suis pur ! Je suis pur !

Il n'y a aucun crime contre moi en cette terre de la Double Vérité ! Comme je connais les noms des dieux qui sont avec toi dans la Salle de la Double Vérité, sauve moi d'eux ! »

Le mort se tourne alors vers les jurés.

« Salut à vous, dieux qui êtes dans la Grande Salle de la Double Vérité, qui n'avez point le mensonge en votre sein, mais qui vivez de vérité et en nourrissez votre cœur par devant le Seigneur Dieu qui habite en son disque solaire ! Délivrez-moi du Typhon qui se nourrit d'entrailles, ô chefs, en ce jour du jugement suprême ; — donnez au défunt de venir à vous, lui qui n'a point péché, qui n'a ni menti, ni fait le mal, qui n'a commis nul crime, qui n'a point rendu de faux témoignage, qui n'a rien fait contre lui-même, mais qui vit de vérité, se nourrit de vérité. Il a répandu partout la joie ; ce qu'il a fait, les hommes en parlent et les dieux s'en réjouissent. Il s'est concilié le dieu par son amour : il a donné du pain à l'affamé, de l'eau à l'altéré, des vêtements au nu ; il a donné une barque au naufragé, il a offert des sacrifices aux dieux, des repas funéraires aux mânes. Délivrez-le de lui-même, ne parlez point contre lui par-devant le Seigneur des Morts, car sa bouche est pure, et ses deux mains sont pures ! »

Tout est dit. La balance va décider. Thot veille au fléau. La Vérité s'accroupit sur l'un des plateaux. Le cœur est posé sur l'autre : s'il est trouvé léger de fautes, Thot, seigneur des discours divins, greffier de la grande Ennéade, dit à son père Osiris, maître de la durée :

« Voici le défunt dans cette Salle de la Double Vérité, et son cœur a été estimé à la balance en présence des grands génies, maîtres de l'Hadès, et il a été trouvé vrai ; on n'a point découvert trace d'impureté terrestre dans son cœur ; maintenant qu'il sort du tribunal juste de voix, son cœur lui est rendu, ainsi que ses yeux et l'enveloppe matérielle de son cœur, pour être remis à leur place chacun en son temps ; son âme au ciel, son cœur à l'autre monde, comme c'est l'usage des suivants d'Horus. Que désormais son corps soit aux mains d'Anubis, qui préside aux tombeaux ; qu'il ait des offrandes au cimetière en présence d'Onnophris ; qu'il soit comme un de ces favoris qui marchent derrière toi ; que son âme puisse s'établir en tout lieu qu'il lui plaît dans la nécropole de sa ville, à lui, dont la voix a été trouvée juste par-devant la grande Ennéade. »

Après tout ce qui vient d'être dit, on comprend aisément que les Egyptiens aient attaché de tout temps une si grande importance à la correction de leurs procédés et à l'énumération de leurs vertus. Sur ces points-là, les inscriptions abondent.

En voici une de Ramsès II, qui avait fait bâtir à Abydos un temple pour son père :

« La plus belle chose à voir, la meilleure à entendre, c'est un fils avec un cœur reconnaissant. Mon cœur me presse de faire ce qui est bon pour mon

père... Réveille-toi, mon père, lève ta face vers le ciel, toi qui es semblable à Dieu. Me voici, moi qui fais subsister ton nom ; je suis ton gardien... J'ai mis à part des revenus pour toi, pour ton culte de chaque jour ; je paie pour toi des prêtres chargés de répandre l'eau sacrée sur le sol... Je t'ai consacré les domaines du sud pour le service de ton temple. »

Comment la balance divine pourrait-elle condamner le cœur d'un si bon fils ?

Les papyrus les plus anciens nous ont conservé des épitaphes toutes pénétrées de la même préoccupation.

Dans l'inscription relative au gouverneur Améni, qui vivait sous la XIIe dynastie (3e millénaire), on lit :

« J'étais un maître plein de bonté et d'un caractère doux, un gouverneur qui aimait sa ville ; je n'ai ni affligé l'enfant du pauvre, ni maltraité de veuves, ni expulsé de propriétaires, ni chassé de bergers. Je n'ai enlevé à aucun fermier ses hommes pour mes travaux. Il n'y avait pas de misérable à mon époque, ni d'affamé de mon temps, même aux années de famine, car j'avais fait labourer et ensemencer tous les champs de mon nome (ma province). Ainsi, j'ai pourvu à la subsistance de ses habitants. Personne n'y souffrait de la faim ; j'ai donné également à la veuve et à la femme mariée ; je n'ai pas préféré le grand personnage au petit dans tout ce que j'ai donné. Lorsque les inondations du Nil étaient grandes.

celui qui avait semé, était maître de ses récoltes. Je n'ai rien retenu sur les revenus du champ. [1] »

Epitaphe d'un personnage officiel, contemporain des IVe et V^e dynasties (4e millénaire) :

« Il a pratiqué la justice. Il a été bienfaisant pour les hommes. Il a été proclamé juste par les anciens. Il ne faisait jamais mourir personne. Seigneur du ciel... c'est moi qui apporte la paix qui rend agréable ; qui ai aimé son père, qui ai aimé sa mère, qui ai été agréable à ceux qui ont été avec lui. Doux pour ses frères et ses sœurs, aimé de ses serviteurs, il ne faisait jamais de mal à personne. [2] »

Dans une supplique conservée par un des plus anciens papyrus connus [3], on lit à l'adresse d'un intendant qui était probablement en charge sous la IIIe dynastie (4e-5e millénaire) :

« Toi, guide du malheureux, père du misérable, mari de la veuve, père de l'orphelin, vêtement de celui qui n'a plus de mère, guide sans rudesse, grand sans petitesse, qui anéantis la fausseté et fais vivre la vérité... »

[1] Brugsch, *Gesch. Ægyptens.* Leipzig 1877, p. 129 : Trad. Leblois.

[2] Cf. Pleyte, *Etudes Egyptologiques*, livre II, p. 12. Le changement de personnes qu'on remarque dans cette inscription n'est pas rare dans les textes égyptiens.

[3] Le papyrus n° II, de Berlin, cf. Chabas, *Papyrus hiératiques de Berlin*, p. 12.

On le voit, avant que la révélation hébraïque eût parlé, la religion égyptienne s'était élevée à une hauteur morale de premier ordre. Son apogée est marqué par la doctrine de l'immortalité, avec la vertu pour condition et la rémunération pour fin. Mais à partir de l'époque marquée par l'avènement de Moïse, cette religion commence à tomber en décadence ; sa valeur morale fléchit ; les déesses sont mises à un rang plus élevé que les dieux ; la magie envahit et pervertit le culte.

Qu'a-t-il manqué à l'Egypte ? *La révélation du Dieu-Vie.*

Elle a cherché le chemin de la Vie, elle l'a demandé à ses dieux, mais ses dieux n'ont pu lui répondre, et elle est retombée dans sa corruption première, après avoir gravé sur le socle de la statue de Neith le secret de son impuissance : « Je suis tout ce qui a été, qui est et qui sera, mais nul mortel n'a encore pu *lever le voile qui me couvre.* [1] »

Textes Chinois

Existe-t-il des textes chinois de l'époque de Moïse ?

Les documents, par leur nature même, ne nous permettent point de parler avec la précision que nous avons pu mettre à la classification des inscriptions égyptiennes. Ici, tout est mêlé, le vieux et le nouveau, et tout est confondu par des remaniements sans fin.

Mais nous ne pensons pas nous tromper, en attri-

[1] Statue de Neith à Saïs. Plutarque, *d'Isis et d'Osiris* § 3.

buant à une littérature antérieure au XIV[e] siècle, les passages suivants, qui appartiennent au plus ancien des livres sacrés des Chinois, le *Chou King*, et qui se rapportent tous à des dynasties du 3[e] et du 2[e] millénaires.

On sait que le *Chou King* a été conservé dans les textes du réformateur Koung-Tseu (Confucius 550-479) qui le cite et le commente. La preuve qu'on ne saurait accorder à Confucius le mérite d'avoir élevé la religion chinoise à la hauteur où la placent les fragments que nous allons citer, c'est que son prédécesseur, Lao-Tseu, nous a laissé un livre le *Tao te King*, ou « Livre de la Sagesse et de la Vertu », qui nous révèle une culture théologique et une puissance de spéculation religieuse supérieures à ce que nous trouvons dans Confucius lui-même. Celui-ci, bien surfait par l'histoire, se donne pour le pieux compilateur des œuvres d'un passé lointain : tout concourt à prouver qu'il dit vrai.

Voici quelques extraits du *Chou King* :

Paroles du roi Chun (3[e] millénaire) à ses ministres [1] :

« Il faut traiter humainement ceux qui viennent de loin, instruire ceux qui sont près de nous, estimer et faire valoir les hommes de talent, croire et se fier aux gens vertueux et charitables, ne pas avoir de

1 Extrait du *Chou-King*, cf. G. Pauthier, *Livres sacrés de l'Orient* p. 51-59.

commerce avec ceux dont les mœurs sont corrompues. »

« Que les enfants des princes et des grands soient sincères et affables, indulgents, complaisants et graves ; apprenez-leur à être fermes, sans être durs ni cruels ; donnez-leur le discernement, mais qu'ils ne soient point orgueilleux. »

« Le cœur de l'homme est plein d'écueils ; le cœur du Tao [1] est simple et caché. Soyez purs, soyez simples et tenez toujours un juste milieu. »

« N'ajoutez pas foi à des discours sans les avoir examinés et ne prenez un parti qu'après avoir bien réfléchi. »

« Le peuple ne doit-il pas être aimé ? Le peuple ne doit-il pas être craint ?... Que de précautions n'a pas à garder celui qui occupe le trône ! Il faut avoir soin de conserver l'amour de la vertu, et de s'améliorer continuellement soi-même. Les paroles qui sortent de la bouche ont de bons effets quelquefois ; elles font aussi quelquefois naître des guerres. »

« Si je fais des fautes, vous devez m'en avertir ; vous seriez blâmables, si, en ma présence. vous m'applaudissiez, et si, éloignés de moi, vous parliez autrement. »

---

1 *Tao* a des acceptions diverses. comme dans le langage chrétien : *logos* ou *paraclet*. Il peut signifier suivant le cas : chemin, raison, sagesse, parole, l'intelligence qui a formé le monde et le soutient.

Kao-Yao, ministre de Chun, dit :

« Dans le soin qu'il a de ses sujets, Chun fait voir beaucoup de modération ; et dans son gouvernement la grandeur d'âme éclate. S'il faut punir, la punition ne passe point des pères aux enfants, mais s'il faut récompenser, les récompenses s'étendent jusqu'aux descendants[1]. »

« A l'égard des fautes involontaires, il les pardonne, sans rechercher si elles sont grandes ou petites. Les fautes commises volontairement, quoique futiles en apparence, sont punies. Dans le cas des fautes douteuses, la peine est légère ; mais s'il s'agit d'un service rendu, même douteux, la récompense est grande. Il aime mieux s'exposer à ne pas faire observer les lois contre les criminels, que de mettre à mort un innocent. Une vertu qui se plaît ainsi à conserver la vie aux sujets, gagne le cœur du peuple. »

*
* *

« Celui-là est homme de bien qui sait unir la retenue avec l'indulgence, la fermeté avec l'honnêteté, la gravité avec la franchise, la déférence avec de grands talents, la constance avec la complaisance, la droiture et l'exactitude avec la douceur, la modération avec le discernement, l'esprit avec la docilité, et

1 Comp. Décalogue, Exode XX, 5, 6.

le pouvoir avec l'équité. Celui-là est, à juste titre, appelé homme sage, qui pratique constamment ces neuf vertus. »

*
* *

« Quand vous exhortez les autres, et que vous mettez la main à l'œuvre pour traiter les affaires, pensez que vous êtes un modèle qui doit servir d'exemple aux autres. »



Le roi Yu, successeur de Chun, dit :

« Celui qui obéit à la loi de la raison et de la nature est heureux ; celui qui la viole est malheureux. »

« Si un prince connaît bien les hommes, il n'emploie que des sages dans les fonctions publiques ; s'il est humain et bienfaisant pour le peuple, son cœur généreux et ses libéralités le font aimer. »



Y, ministre de Yu, dit :

« Il faut veiller sur soi-même et ne cesser de se corriger... Fuyez les amusements agréables, ne vous livrez pas aux plaisirs des sens... Ne vous opposez pas aux choses prescrites par la raison, pour rechercher les louanges et les suffrages du peuple. Ne vous opposez pas aux désirs du peuple pour suivre vos propres penchants. »



Le roi Yu affirme que :

« La vertu est la base d'un bon gouvernement ; et ce gouvernement consiste d'abord à procurer au peuple les choses nécessaires à sa subsistance et à sa conservation... Il faut encore penser à le rendre vertueux... Il faut enfin le préserver de ce qui peut nuire à sa santé et à sa vie. »



Le ministre Tchong-Hoei, ministre de Tching-Tang[1], qui fonda la 2e dynastie vers le XVIIIe siècle avant J.-C., dit à son roi :

« Roi, appliquez-vous à donner de grands exemples de vertu ; soyez pour le peuple un modèle du juste milieu qu'il doit tenir ; traitez les affaires selon la justice. Réglez votre cœur selon les lois de la bienséance, alors vous lèguerez un grand exemple à la postérité. J'ai entendu dire que celui qui sait trouver des instructeurs pour lui-même, arrive à la suprême domination ; celui qui dit que d'autres ne le valent pas, arrive à la ruine. Celui qui aime à interroger, étend ses connaissances ; celui qui ne considère que son opinion personnelle, s'amoindrit.

« Ah ! pour bien finir, il faut bien commencer... Si

[1] Le *Ta Hio*, écrit par un disciple immédiat de Confucius, rapporte cette devise que le roi Tching-Tang avait fait graver sur sa baignoire : « Renouvelle-toi chaque jour, complètement ; renouvelle-toi de jour en jour ; oui, renouvelle-toi chaque jour. »

vous respectez et si vous observez la loi de Thièn vous conserverez toujours le mandat de Thièn. [1] »

Extraits du *Chi King*

ou « *Livre des chants* », dont les plus anciens hymmes sont attribués au siècle de Moïse [2].

« O vous tous, sages de la terre,
Ne connaissez-vous pas la loi de la vertu ?
Celui qui ne hait personne et ne convoite rien,
Comment ne ferait-il pas ce qui est juste et bien ?

Oh ! qu'il est vraiment supérieur,
Celui qui ne voudrait pas manger le pain de la paresse ! »

« Ne nous abandonnons pas aux excès ;
Songeons toujours aux devoirs de notre position.
N'imitons pas les sauvages dans l'amour des plaisirs ;
L'homme de bien reste grave et réfléchi.
Ne nous abandonnons pas aux excès ;
Songeons à l'avenir.

N'imitons pas les sauvages dans l'amour des plaisirs ;
L'homme de bien est toujours actif.
Ne nous abandonnons pas aux excès ;

[1] *Thièn* et *Chang-ti* désignent le *Seigneur du ciel : Dieu.*
[2] Cf. J. Legge, *The Chinese Classics*, vol. IV (Trad. Leblois).

Songeons aux épreuves qui peuvent survenir.
N'imitons pas les sauvages dans l'amour des plaisirs ;
L'homme de bien reste calme et serein. »



« Crains la colère de Thièn,
Et ne crois pas pouvoir te livrer à tes passions.
Crains les retours de Thièn,
Et ne crois pas pouvoir t'adonner impunément à tes
[plaisirs.
Le grand Thièn est intelligent,
Il est avec vous à chaque pas ;
Le grand Thièn est clairvoyant,
Il vous suit dans votre conduite et dans vos chutes. »



« Que le Chang-ti est grand !
Le Maître des hommes d'ici-bas.
Que le Chang ti est terrible !
Que ses décrets sont faussés par les hommes !
Thièn a produit la multitude des peuples,
Mais la nature morale qu'il leur a conférée n'est pas
[constante :
Tous sont bons d'abord,
Mais peu le restent jusqu'à la fin. »

Telle est, dans ses traits les plus sympathiques, la religion de la Chine ancienne.

Ce serait aller un peu loin que de dire avec M. Ber-

thoud : « Confucius est le vrai père de la morale indépendante. [1] » Mais il est certain que ce qui manque à la religion qui a produit Confucius, c'est d'avoir souffert de l'absence de Dieu. La préoccupation de vivre correctement semble avoir étouffé dès l'origine les grandes aspirations de l'âme. L'obéissance aveugle aux parents est la fin dernière de la vertu ; leur déification après leur mort épuise toutes les espérances de l'au-delà. On dirait un peuple enfant qui a philosophé, mûri, vieilli, sans passer par les crises de l'adolescence.

Que lui a-t-il manqué, pour avoir un but suprême à la vie et des motifs permanents de sainteté ? Une religion vivante et personnelle : la vision de Jéhovah.



Textes sémites

(Chaldée)

Entre la religion chinoise et la religion chaldéenne, le contraste est violent.

Autant la première est sereine, pauvre et courte de vol, autant la seconde est tourmentée, riche et de large envolée. Pleine d'effroi devant les problèmes posés par l'existence humaine, la pensée cherche Dieu et ne se résigne pas à se passer de lui.

Réduite à ses éléments d'ordre expérimental, la théologie chaldéenne est relativement simple de

[1] Aloys Berthoud, *Apologie du Christianisme*, 1898, p. 96. — Ouvrage de science et de vulgarisation, dont la lecture serait fort utile à tout éducateur chrétien de la jeunesse.

conception. Pour elle, le monde est livré aux maléfices de la puissance démoniaque ; tout ce qui fait souffrir la nature et l'humanité vient des esprits mauvais :

« Sept, sept, — au creux de l'abîme des eaux ils sont sept, — et destructeurs du ciel ils sont sept. — Ils ont grandi au creux de l'abîme ; — mâles ne sont, femelles ne sont, — ils sont des bourrasques qui passent. — Ils ne prennent point femme, n'engendrent point d'enfant, — ils ne connaissent ni la compassion, ni la bienveillance, — n'écoutent ni la prière ni la supplication. — Comme des chevaux sauvages, ils sont nés dans les montagnes ; — ils sont mauvais, ils sont mauvais, — et ils sont sept, ils sont sept, ils sont deux fois sept ! »

. . . .

« Là-haut, ils hurlent ; ici, ils sont à l'affût ; ils sont les grands vers que le ciel a lâchés, — les puissants dont la clameur va par la cité ; qui versent à torrents l'eau du ciel, les fils sortis du sein de la terre. — Ils s'enroulent autour des hautes poutres, des larges poutres comme une couronne ; ils cheminent de maison en maison, — car la porte ne les arrête pas, la barre ne les repousse pas, mais ils se glissent comme un serpent sous la porte, — ils s'insinuent comme l'air par les joints du battant. — Ils arrachent l'enfant d'entre les genoux de l'homme, ils

attirent l'ingénu hors de sa maison féconde, — ils sont la voix menaçante qui le poursuit par derrière. »

Leur malice se tourne aussi contre les animaux :

« Ils forcent le corbeau à s'envoler sur ses ailes, — et ils obligent l'hirondelle à s'échapper de son nid ; — ils font fuir le taureau, ils font fuir l'agneau — les démons mauvais qui tendent des embûches ! [1] »

Contre la terreur des démons qui l'obsède, le Chaldéen invoque le secours des dieux. Ceux-ci sont déjà, sans doute, ordonnés en hiérarchie polythéiste par la religion officielle ; mais, dans la pratique, c'est toujours le vieil élohisme qui domine, et chacun continue à adorer son dieu-patron, comme s'il était le seul dont l'intervention soit vraiment efficace.

Ici, c'est Nébo :

« Homme qui viendras par la suite, fie-toi en Nébo, et en aucun autre dieu ne te fie ! »

Là, c'est Mardouk :

« O Mardouk, quand ta puissance se manifeste, qui s'y soustrait ? Ta parole est un filet souverain que tu déploies au ciel et sur la terre. O Seigneur, parmi les dieux qui portent un nom, tu es souverain ! »

[1] Cf. Maspéro. *op. cit*, I, 633.

Ailleurs, c'est Gibil, maître du feu ; ou Samas, qui a le soleil pour demeure :

« Gibil, héros exalté dans le pays, — vaillant fils de l'abîme, exalté dans le pays, — Gibil, ton feu clair, éclatant, — quand il illumine les ténèbres, — assigne sa destinée à tout ce qui a nom. — Le cuivre et l'étain, c'est toi qui les mêles ; — l'or et l'argent, c'est toi qui les fonds ; le compagnon de la déesse Ninkasi, c'est toi ; — celui qui oppose sa poitrine à l'ennemi nocturne, c'est toi ! — Fais donc que l'homme, fils de son dieu, ses membres brillent ! — Fais qu'il soit clair comme le ciel, — qu'il brille comme la terre, — qu'il reluise comme l'intérieur du ciel, — que la parole mauvaise (et avec elle les esprits malins), s'écartent de lui ! »



« Soleil (Samas), sur le fondement des cieux tu pointes, — tu tires les verroux qui barrent les cieux étincelants, — tu ouvres la porte des cieux ! — O soleil, tu lèves ta tête au-dessus de la terre. — Soleil, tu étends au-dessus de la terre la voûte éclatante des cieux ! »

Les esprits des ténèbres s'enfuient à son approche ou se rejettent dans leurs cavernes mystérieuses, car « il détruit les mauvais, il fait s'écarter — les signes et les présages funestes, les songes et les goules méchantes, — il tourne le mal en bien, et il pousse à

leur perte les pays et les hommes — qui se vouent à la magie noire.[1] »

Pour éloigner les esprits, on plaçait à la porte de la maison l'image d'un dieu, ou bien la caricature d'un démon, caricature si épouvantable à voir que l'esprit mauvais devait prendre peur et s'enfuir à la vue de sa propre figure.

Pour guérir les malades, on se servait de talismans, colliers sur lesquels était gravée une image de divinité ou bande d'étoffe sur laquelle était écrite une formule comme celle-ci :

« Démon mauvais, peste maligne, l'esprit de la terre vous a fait sortir de son corps. Que le génie favorable, le bon colosse, l'esprit bienfaisant viennent, avec l'esprit de la terre. Incantation du dieu puissant, puissant, puissant ! »

Ou bien :

« Que le démon mauvais sorte ; que les démons se saisissent l'un l'autre. Que l'esprit favorable pénètre dans son corps ! »

Ou bien encore :

« La peste et la fièvre qui dévastent le pays, le démon mauvais, l'homme malfaisant, le mauvais œil, la bouche malfaisante, la langue malfaisante :

[1] Maspéro, *op. cit.* I, 635, 656, etc.

qu'ils sortent de son corps, qu'ils sortent de ses entrailles ! Jamais ils n'entreront dans mon corps, jamais ils ne feront de mal devant moi, jamais ils n'entreront dans ma maison. — Esprit du ciel, souviens-t'en ! Esprit de la terre, souviens-t'en ! [1] »

Les formules d'incantation, les philtres et les amulettes inventés par la terreur superstitieuse des Chaldéens, les ont rendus célèbres dans toute l'antiquité. Ils ont été les grands maîtres dans l'art de la magie, non seulement en Orient, mais en Occident et sur terre chrétienne. Au moyen âge, c'était encore la formule chaldéenne qui servait dans les exorcismes : « *Hilka, hilka, bescha, bescha !* Va-t'en, va-t'en, mauvais, mauvais ! »

Tandis que leur crainte des démons les faisait ainsi descendre aux pratiques les plus ridicules, leur foi en la divinité avait élevé à un degré tout à fait remarquable leur théologie et leur sentiment religieux.

Les Chaldéens croyaient, comme plus tard les Hébreux, que les morts ont pour séjour un pays sombre et triste, pays de demi-rêve, ou rien ne veille dans la mémoire alourdie, sinon le souvenir d'avoir été exilé de la terre où l'on voudrait bien remonter.

Ils admettaient, cependant, que la résurrection est possible pour quiconque peut s'abreuver à la source d'eau vive cachée sous le palais d'Allat, reine des Ombres.

[1] Seignobos, *op. cit.*, p. 185.

La légende d'Ishtar, déesse de l'Amour et de la Vie, nous raconte comment un prodige de cette nature fut accompli par elle en faveur du jeune berger Doumouzi. Pour le sauver, elle descend aux Enfers, subit les affres de la mort et dérobe l'onde sacrée. Mais combien de mortels peuvent espérer être pareillement aimés par les dieux ?

Ce poème de la descente d'Ishtar aux Enfers est d'une grande beauté littéraire. On en jugera par ce fragment :

« Vers la terre sans retour, vers le pays que tu connais, — Ishtar, la fille de Sin, a tourné sa pensée ; — elle a, la fille de Sin, tourné sa pensée — vers la maison d'obscurité, demeure d'Irkalla, — vers la maison où qui entre, il ne sort plus, — vers le chemin où qui va, il ne revient plus, — vers la maison où qui entre, il renonce à la lumière ; — le lieu où l'on se nourrit de poussière, on mange de l'argile, — on ne voit point la lumière, on habite l'obscurité ; — où l'on revêt comme les oiseaux un habit d'ailes ; — où la poussière s'entasse sur l'huis et sur le verrou... »

Elle arrive au porche, elle y heurte, elle adresse la parole au gardien d'une voix impérieuse : « Gardien des eaux, ouvre ta porte, — ouvre ta porte que j'entre, moi ! — Si tu n'ouvres la porte et que je n'entre, moi, — je fendrai l'huis, je briserai les barres, — je fendrai le seuil, j'enfoncerai les vantaux, — je lèverai les morts, qu'ils mangent les vivants, et plus que les vivants, les morts seront nombreux. » — Le

gardien ouvrit sa bouche, parla, manda à la puissante Ishtar : « Arrête-toi, ô dame, et ne renverse pas la porte, — que j'aille et que j'annonce ton nom à la reine Allat. » Allat hésite, puis lui permet d'accueillir la déesse : « Va, gardien, ouvre-lui la porte, — mais traite-la selon les lois antiques !...[1] »

Parfois, la spéculation religieuse des Chaldéens brisait les barrières de la prison d'Allat et racontait que les dieux, dans leur ciel, admettent sans trop de façon les âmes épurées par la vie sainte ou par les actions héroïques.

On rêvait de ce séjour de la Vie, et l'on était même tenté, parfois, d'en chercher le chemin et d'en forcer l'entrée avant que la mort eût sonné l'heure du voyage.

Ainsi fit Etana, prenant pour complice l'aigle de Samas.

Cette légende nous donne une idée du développement général auquel les anciens Chaldéens étaient parvenus.

Voici les principaux fragments du récit :

« Ami, lui dit l'aigle, rassérène ton visage !
Viens, et que je te porte au ciel du dieu Anou.
Contre ma poitrine, mets ta poitrine.
Sur le fouet de mes ailes, mets les deux mains.
Contre mon flanc, mets ton flanc !
— Contre la poitrine de l'aigle il mit sa poitrine,

1 A. Jeremias, *die Hœllenfahrt der Istar*, 1889, et Maspéro, *op. cit.*, I, p. 693.

Sur le fouet des ailes, il mit ses deux mains,
Contre le flanc, il mit son flanc ;
Il s'assujettit solidement, et son poids était grand. »

Les artistes Chaldéens avaient représenté plus d'une fois le départ du héros. Ils le montraient, serré au corps de son alliée et la tenant embrassée fortement. Un premier élan les a déjà soulevés de terre, et les bergers épars dans les champs assistent avec stupéfaction à ce spectacle inaccoutumé : l'un d'eux indique le prodige à l'autre, et leurs chiens, assis à leurs pieds, tendent le museau comme pour hurler d'épouvante [1] :

« L'espace d'une heure double, l'aigle l'enleva,
Puis l'aigle lui parla, à lui, Etana :
« Contemple, ami, la terre telle qu'elle est,
Et la mer qu'enserre l'Océan !
Vois, la terre n'est plus qu'une montagne,
Et la mer n'est plus qu'un étang. »

L'espace d'une seconde heure double, il l'enleva,
Puis l'aigle lui parla, à lui, Etana :

« Contemple, ami, la terre quelle elle est :
La mer apparaît comme la ceinture de la terre. »

L'espace d'une troisième heure double, il l'enleva,
Puis l'aigle lui parla, à lui, Etana :

1 Extrait du 1er vol. de Maspéro, *op. cit.*, p. 699.

« Vois, ami, la terre quelle elle est :
La mer n'est plus que la rigole d'un jardinier. »

Ils arrivent ainsi au ciel d'Anou, et ils s'y reposent un moment. Etana n'aperçoit plus autour de lui que l'espace vide, et rien qui l'anime, pas même un oiseau ; il a peur, mais l'aigle le rassure et lui dit de reprendre sa course vers le ciel d'Ishtar.

« Viens, ami, laisse-moi te porter à Ishtar.
Et près d'Ishtar, la dame, je te poserai,
Et aux pieds d'Ishtar, la dame, tu te jetteras.
Contre mon flanc, mets ton flanc,
Sur le fouet de mes ailes, mets tes mains ! »

L'espace d'une heure double, il l'enleva :

« Ami, vois la terre quelle elle est.
La face de la terre s'étend toute plate,
Et la mer n'est pas plus grosse qu'une mare. »

L'espace d'une seconde heure double, il l'enleva :

« Ami, vois la terre quelle elle est,
La terre n'est plus qu'un carré dans un jardin,
Et la large mer n'est pas plus grande qu'une flaque
[d'eau. »

A la troisième heure double, Etana perdit courage Il cria « Halte ! » et l'aigle redescendit aussitôt ; mais, à bout de forces, il lâcha prise et se brisa sur le sol.

Des récits comme celui-là ne devaient pas éclairer beaucoup les fidèles sur les réalités d'outre tombe, mais il inspiraient une grande révérence à l'égard des dieux qui ne permettent pas que l'on tente impunément l'assaut de leur empire.

Cette révérence s'exprime en une foule d'invocations et de prières, notamment dans celle-ci, qui est adressée à Nannar [1], l'Elohim d'Our, ville natale d'Abraham.

« Seigneur, prince des dieux, qui au ciel et sur la terre es seul exalté, — père Nannar, seigneur, dieu-Lune, prince des dieux, père Nannar, seigneur d'Our, prince des dieux... — Seigneur, ta divinité emplit le ciel lointain comme la vaste mer de crainte respectueuse. — Maître de la terre, qui y fixes les limites des villes et leur assignes leurs noms ; — père générateur des dieux et des hommes, qui leur établis des demeures et fondes pour eux ce qui est bon, — qui proclames la royauté et donnes le sceptre élevé à ceux dont la destinée est fixée depuis les jours reculés ; chef puissant dont le cœur est large, dieu que nul ne sait nommer, dont les membres sont fermes et dont les genoux ne fléchissent jamais, qui ouvres les voies de ses frères les dieux.... — Au ciel, qui est suprême ? Toi, c'est toi seul qui es suprême ! — Toi, ton arrêt est notifié dans le ciel, et les anges inclinent leur visage. — Toi, ton arrêt est notifié sur la terre, et les esprits de l'abime baisent le sol. — Toi, ton arrêt

[1] Identifié à *Sin*.

souffle en haut comme le vent, et l'étable et le pâturage deviennent féconds ! — Toi, ton arrêt s'accomplit en bas sur la terre, et l'herbe et la verdure poussent ! — Toi, ton arrêt est vu dans les parcs des bestiaux et dans les repaires des bêtes, et il mutiplie les êtres vivants ! — Toi, ton arrêt a évoqué le droit et la justice, et les peuples ont promulgué la loi ! — Toi, ton arrêt, ni au ciel lointain, ni dans les profondeurs cachées de la terre, nul ne peut le connaître ! — Toi, ton arrêt qui peut l'apprendre, qui peut se mesurer avec lui ? — Seigneur, au ciel en puissance, sur la terre en souveraineté, parmi les dieux tes frères, tu n'as point de rival ! »

Au sentiment très vif de la puissance du dieu, exprimée en termes magnifiques par le psaume qu'on vient de lire, correspondait, tout naturellement, le sentiment de la fragilité humaine, de la dépendance du fidèle à l'égard de la divinité, et des responsabilités encourues toutes les fois qu'une faute, même involontaire, venait à offenser les regards scrutateurs du Tout-Puissant. Les Chaldéens avaient la conscience délicate ; l'obsession du péché les poursuivait et s'ils pensaient avoir failli en quelque chose, leur repentir s'exhalait en prières d'une humilité touchante :

« Seigneur, mes péchés sont nombreux, grands mes méfaits ! — O ma déesse, mes péchés sont nombreux, grandes mes trangressions ! — J'ai fait des fautes et je ne les connais pas ; j'ai commis le péché et je ne le connais pas ; je me suis nourri de méfaits

et je ne les connais pas ; j'ai marché dans le manquement et je ne le connais pas ! — Le Seigneur, dans la colère de son cœur, il m'a frappé ; — le dieu, dans le ressentiment de son cœur, il m'a abandonné ; -- l'Ishtar s'est enragée contre moi et m'a traité rudement ! — Je m'efforce et personne ne me tend la main, — je pleure et personne ne vient à moi, — je crie haut et personne ne m'écoute ; — je succombe au chagrin, je suis accablé, je ne puis plus lever la tête vers mon dieu miséricordieux, je me tourne pour l'appeler, et je gémis ! — .... Seigneur, ne rejette pas ton serviteur, — et s'il s'est précipité dans les eaux impétueuses, tends-lui la main ; — les péchés que j'ai faits, aies-en miséricorde, — les méfaits que j'ai commis, emporte-les aux vents, — et mes fautes nombreuses, déchire-les comme un vêtement ! [1] »

*
* *

« Dieu, mon Créateur, saisis mes bras,
Dirige le souffle de ma bouche, dirige mes mains,
O Seigneur de la lumière !... [2] »

A ces accents , on reconnaît l'âme ardente et profonde, la mentalité religieuse de la race qui devait un jour donner au monde les psalmistes et les pro-

[1] E. Schrader, *die Hœllenfahrt der Istar*. 1874, p. 88.
[2] F. Lenormant, *Etudes accadiennes*, t. III, p. 148-152. et Maspéro, *op. cit.*, I, p. 682.

phètes. Et l'on comprend pourquoi Dieu, voulant révéler aux hommes son verbe et sa miséricorde, a choisi son élu sur terre chaldéenne. La race d'Abraham était prédestinée pour comprendre et pour propager la religion de Jéhovah.



Textes Aryens

(Indous et Perses)

Chose étrange, le groupe sémite, qui devait donner au monde la religion définitive, n'est point celui à qui l'honneur échut d'en diriger les destinées.

Comme les Sémites avaient recueilli, dans le passé lointain, l'héritage des Chamites, sur les bords du Tigre, de l'Euphrate et peut-être du Nil, une race nouvelle, abritée jusqu'au temps de Moïse sur les plateaux reculés de l'Asie, se prépare à descendre vers des régions meilleures et à s'établir dans les zones tempérées de l'Inde, de l'Iran, de l'Asie Mineure et de l'Europe. Intelligente et entreprenante, elle ne tardera pas à refluer sur la civilisation des Sémites, à l'absorber et à prendre définitivement la direction de l'histoire.

Les Aryens, — appelés par la tradition : la postérité de Japhet — n'apparaissent guère sur la scène que vers le XIVe siècle avant Jésus-Christ, époque où de grands mouvements de migration leur font descendre le cours de l'Indus, du Gange et de l'Oxus. Ceux qui envahirent les régions du sud, et qui sont connus sous le nom d'Indous, apportaient avec eux les hymnes de leur religion primitive, et ces hymnes, recueillies dans les *Védas*, nous montrent qu'originairement les Aryens, comme les Chamites et les Sémites, avaient des dieux locaux ou de tribus, et que chacun de ces dieux-patrons, de ces Elohim : Indra, Varouna, Agni, Mitra, etc., était exalté par sa famille d'adorateurs, comme s'il eût été

le dieu principal, l'unique Tout-Puissant. De là, l'impossibilité d'établir un polythéisme cohérent et homogène avec les chants du Véda le plus ancien : le *Rig-Véda*.

Par contre, ces chants nous permettent de constater déjà, chez ces Aryens primitifs, un génie religieux très développé.

Parfois, les dieux-patrons sont invoqués avec une naïveté puérile :

« O Indra, si, comme toi, j'étais le maître unique de l'opulence, je voudrais que mon chantre fût entouré de vaches ! [1] »

Ailleurs, au contraire, c'est le style de l'épopée. Ainsi, dans cet hymne à Indra :

1. « Il grandit, il s'exalte pour l'œuvre héroïque : unique, éternellement jeune, il possède des trésors.

Indra s'étend plus loin que le ciel et la terre : une seule moitié de lui égale les deux mondes ensemble.

2. Aussi j'adore sa puissance infinie ; ce qu'il a établi, nul ne saurait le détruire.

Jour par jour, le soleil s'est fait voir. Il nous a, dans sa beauté, ouvert de larges demeures.

3. Aujourd'hui comme hier, la tâche des fleuves est ce qu'elle était, ô Indra, alors que tu leur donnas carrière.

[1] *Rig-Véda*, trad. Langlois, VI, 14. — Les vaches, en cette époque de vie pastorale, étaient le grand élément de richesse. Dans le *Rig-Véda*, elles sont comme le symbole de la fortune.

Les montagnes se sont assises comme des hôtes, et par toi, Dieu sage, les vastes espaces ont été affermis.

4. Oui, c'est la vérité, il n'est pas de dieu qui soit semblable à toi, Indra, pas de mortel plus grand.

Tu as frappé le serpent couché autour des ondes [1], tu as précipité les eaux vers la mer.

5. C'est toi, Indra, qui as ouvert toutes grandes les portes de l'onde, qui as brisé la forteresse de la montagne.

Tu t'es montré le roi de la nature et des hommes, faisant naître à la fois le soleil, le ciel, l'aurore. [2] »

Parmi les plus beaux élans de la piété védique, citons ces hymnes et ces prières adressés au dieu Varouna :

1. « En l'honneur de l'illustre, du royal Varouna, célèbre le grand sacrifice, accompagné de tout l'appareil qui peut lui plaire ; car de même que le victimaire étend la peau de l'animal immolé, Varouna a étendu devant le soleil la divine terre habitable. .

2. Il a donné l'air aux branches des forêts, la force aux chevaux, le lait aux vaches. Il a mis l'âme dans nos corps, le feu au milieu des ondes, le soleil dans le ciel, la plante du soma sur la colline.

3. Varouna a créé ce grand corps qui semble s'affaisser sous son poids, et le ciel, et la terre, et l'air. Comme la pluie humecte un champ d'orge,

[1] C'est-à-dire : « Les nuages qui retenaient la pluie. »
[2] *Rig-Veda*, trad. Barth, dans Leblois, *op. cit.*, p. 142.

ainsi Varouna, roi du monde, arrose la terre entière.

4. Varouna arrose la terre, l'air et le ciel, et quand il a besoin de ce lait céleste, les nuages étendent au loin leur masse ténébreuse que les dieux de la tempête poussent avec force.

5. Je chante cette grande puissance du célèbre Varouna, uni à l'esprit qui donne la vie. Placé au milieu de l'air, il se sert du soleil comme d'une mesure pour arpenter la terre.

6. Personne ne saurait détruire cette grande puissance d'un Dieu rempli de sagesse, car il ressemble à une mer immense que tous les brillants torrents ne peuvent remplir avec leurs ondes.

7. O Varouna, tu as pour nous le caractère d'*Aryaman* et de *Mitra* [1], tu es notre ami, notre frère, tu es comme notre semblable qui descend jusqu'à nous. Si nous avons commis quelque faute, ô Varouna, daigne l'effacer !

8. Si des méchants ont, comme dans un jeu cruel, conçu quelque mauvais dessein, s'il existe quelque trame injuste que nous ignorions, ô divin Varouna, délivre-nous de ces complots, qu'ils soient éventés ! Puissions-nous être sous ta garde fidèle ! »



1. « Il est né pour la force et pour la grandeur, ce (Varouna) qui a fécondé l'immensité du ciel et de la

[1] C'est-à-dire : « de *grand Ancêtre* et d'*Ami*. »

terre. C'est lui qui, d'un côté a développé cette grande et large voûte toute parée d'étoiles, et qui, de l'autre a étendu la surface terrestre.

2. En moi-même je me dis : « Tout est confondu dans Varouna [1]. » Qu'il soit clément et qu'il agrée mon holocauste. Pieux et recueilli, que j'éprouve la douceur de Varouna.

3. O Varouna, aveugle en ce moment, je demande d'où vient le mal et je m'adresse aux sages pour avoir une réponse. Les sages m'ont tous dit : « Varouna est en colère contre toi. »

4. O Varouna, quel péché si grand ai-je commis pour que tu veuilles frapper un chantre, ton ami ? Dieu invincible et fort, dis-le moi. Innocent et empressé je veux t'adorer.

5. O roi, pardonne à l'iniquité paternelle ; pardonne aussi à celle dont nous avons été coupables nous-mêmes. Délivre des liens de l'obscurité l'ami des êtres animés ; délivre-le tel qu'un voleur dont on brise les fers, tel qu'un veau dont on coupe la chaîne !

6. O Varouna, ta force n'est pas celle que donne l'ivresse, la colère ardente à tout briser ou bien la stupide ignorance... Le frère aîné est toujours porté à secourir son jeune frère ! »

***

[1] On sent qu'ici déjà s'exercent les séductions du panthéisme qui a fini par vicier et énerver toute la théologie indoue.

1. « Le grand Seigneur des mondes voit, comme s'il était près. Ne vous imaginez point marcher à la dérobée : les dieux connaissent tous vos pas.

2. Soit qu'on marche, qu'on se tienne immobile ou qu'on se cache ; soit qu'on se couche ou qu'on se lève, le roi Varouna le sait. Il connaît ce que deux personnes, assises l'une près de l'autre, se disent à l'oreille ; il est en tiers au milieu d'elles.

3. Cette terre aussi appartient au roi Varouna, ainsi que le vaste ciel et ses extrémités éloignées. Les deux mers (le ciel et l'océan) sont les flancs de Varouna. Et il se trouve aussi dans la goutte d'eau.

4. Celui qui fuirait au loin et même au delà des cieux n'échapperait point à Varouna, notre roi. Ses messagers descendent du ciel sur la terre. Doués de milliers d'yeux, il observe le monde.

5. Le roi Varouna voit tout ce qui est entre le ciel et la terre, et ce qui est au delà. Il compte les clignements de l'œil humain. Tout est manifeste devant lui, comme les dés devant le joueur.

6. Puissent tes filets étendus, triples et septuples, saisir l'homme qui prononce un mensonge ; puissent-ils épargner celui qui a l'habitude de dire la vérité !..[1] »

Il semblerait que nous touchions ici à la théologie du dieu unique et personnel... mais à peine cette littérature merveilleuse et décevante s'est-elle élevée

[1] Cet hymne est rapporté par l'*Atharva-Véda*, mais il appartient, par son caractère, aux chants de la période védique primitive.

jusque là, que nous la voyons hésiter, puis se perdre dans l'inextricable fouillis de représentations subtiles, où les divinités naturistes se multiplient pour s'estomper bientôt derrière le brouillard du panthéisme qui monte et qui s'épaissit.

Parmi les hymnes les plus beaux, il faut citer ceux qu'inspire l'angoisse d'une pensée que l'obscurité enveloppe et pénètre ; qui ne comprend plus, et qui ne se comprend plus elle-même.

Tel, *le Chant de la création* :

« Il n'y avait encore ni être ni non-être ;
L'océan aérien n'existait point,
Ni la trame céleste au-dessus de nos têtes.
Qu'est-ce donc qui l'enveloppait ?
Où se cachait ce qui était secret ?
Etaient-ce les eaux qui formaient l'insondable abîme ?
Il n'y avait ni mort ni rien d'immortel,
Rien qui séparât la nuit de la lumière,
L'Etre-Un respirait sans souffle,
Renfermé en lui-même.

. . . .

Des semences furent semées, des germes apparurent ;
Au-dessous, c'était la nature.
Au-dessus, la force et la volonté.
Qui donc sait, qui donc a jamais proclamé
D'où sort la vaste création ?
Les dieux ont surgi après la création ;
Qui dira d'où ils sont venus ?...

Lui seul, d'où elle procède, la vaste création,
Qu'il l'ait produite ou non,
Lui, qui regarde du haut des cieux,
Lui seul le sait — ou bien, Lui aussi, l'ignorerait-il ?[1] »

Comment nous étonner, après de tels aveux, qu'un autre hymne, où le poète rêve du « Germe d'or » qui a donné naissance à tout ce qui existe, achève obstinément chacune de ses strophes par ce refrain désenchanté, tout palpitant de questions anxieuses :

« A quel Dieu...
A quel Dieu offrirons-nous notre holocauste ? »

A quel dieu ? — Il semblerait que la solution de ce problème ait été la grande préoccupation de la famille aryenne qui se répandit à l'Ouest, sur le grand plateau de l'Iran, de l'Indus à l'Euphrate et à la mer Caspienne. Cette famille est surtout connue dans l'histoire sous le nom de *Perses*, et sa tentative de monothéisme est exprimée dans les parties les plus anciennes de l'*Avesta*, intitulées les *Gâthâs*, ou Psaumes de Zoroastre.[2]

1 *Rig-Véda*, X, 129 : Cf. Max Müller *Essays* I, 73.

2 L'*Avesta*, ou *Zend-Avesta*, est le livre sacré des Perses, adorateurs d'*Ahura-Mazda* (Ormuz). La tradition raconte que l'exemplaire type de cet immense ouvrage était écrit en lettres d'or sur douze mille peaux de bœufs et qu'il fut brûlé par Alexandre le Grand, dans l'incendie de Persépolis. Il ne reste aujourd'hui qu'une faible partie de l'Avesta primitif.

Les *Gâthâs*, constitués par cinq groupes de psaumes, sont incorporés dans le second des trois livres qui composent l'*Avesta* actuel, et qui s'appellent : *Vendidad*, *Yaçna* et *Vispered*. La forme des Gâthâs témoigne que leur texte a été remanié, et nous ne le possédons que dans une édition où tout a été adapté aux nécessités d'une liturgie très postérieure à leur inspiration première.

Les raisons alléguées par quelques critiques modernes, notamment par M. J. Darmesteter, pour rajeunir les Gâthâs et mettre en doute l'existence de Zoroastre, sont tout à fait insuffisantes et rappellent trop la méthode employée par MM. E. Havet et Maurice Vernes pour la littérature biblique [1]. D'autres, reculent Zoroastre jusqu'au troisième millénaire [2]. La solution la plus sûre et la mieux documentée nous paraît être celle qui, tout en reconnaissant à l'ensemble de l'Avesta une origine relativement récente (VIIIe à IIe siècle avant J.-C.) admet, avec les védisants les plus autorisés [3], que les Gàthâs sont, avec le *Rig-Véda*, un des monuments les plus anciens de la race aryenne ; qu'ils ont été inspirés par un effort de réaction contre le naturisme védique, et que le Zoroastrisme marque précisément la révolution religieuse qui sépara en deux familles irréconciliables les Aryens orientaux.

Ce schisme eut pour résultat des migrations divergentes. Tandis que les Indous, sous la conduite de leurs chantres védiques, emportaient avec eux vers le Gange un polythéisme déjà enclin au panthéisme, les Perses, entraînés par leur grand législateur-prophète Zarathustra (Zoroastre), sont allés au nord des plateaux de l'Iran, fonder en Bactriane une religion

[1] Sur tous les autres points, l'œuvre de M. Darmesteter : *Le Zend-Avesta*, trad. av. commentaires hist. et phil., 3 vol. 1892-1893 (Annales du Musée Guimet T. XXIV), est un beau monument de la science française dans l'histoire des religions.

[2] Ainsi Haug dans ses *Essays on the Sacred language writings and religion of the Parsis. 1884.*

[3] Cf. Max Müller. *Natural religion.* 1892. p. 544. *Introduction to the Science of Religion.* 1893. p. 185. — M Haug. *Essays* etc. 1884, p. 224, Bopp, Benfrey, Roth, etc.

monothéiste, la plus belle que l'effort humain ait produit : la religion d'Ahura-Mazda.

Nulle révélation, dans les parties anciennes et historiques des Gâthâs. Zarathustra y apparaît comme un génie religieux qui s'est élevé par lui-même à la conception du Dieu unique, à la conviction que ce Dieu n'est autre que l'Esprit sain et bon qui donne la vie et le bonheur à toute la création : *Ahura-Mazda*, le « Seigneur omniscient ». Par la malice de son ennemi, *Angro-Mainyus*, (Arhiman) le mal a prévalu dans le monde. Mais Zarathustra, ardent patriote, ne veut pas que son peuple soit la proie du démon. Il se sent la mission de rappeler les hommes à la vraie foi, à la pratique du bien, et c'est à prêcher Ahura, l'Unique et le Glorieux, qu'il consacre ses forces et sa vie.

Les fragments de ses Psaumes, que nous allons reproduire, nous le montrent dans toute son ardeur héroïque de réformateur, cherchant la vérité, s'intéressant avec passion au sort de ses frères, suppliant Ahura de l'instruire, et les hommes de le reconnaître comme héraut de la bonne parole.

Ce qu'a été sa destinée, nous ne sommes plus en mesure de le dire avec précision. Mais nous savons que sa religion a formé un peuple dont la valeur morale fit l'étonnement de l'antiquité ; dont la puissance assura les premiers succès du groupe aryen sur le groupe sémite, et dont la rencontre avec Israël « sur les fleuves de Babylone », manifesta de telles affinités entre les conceptions religieuses des deux peuples, que les prophètes hébreux n'hésitèrent pas à appeler Cyrus le « pasteur de Jéhovah » et que Cyrus lui-même, touché par les malheurs de ce

petit peuple aux croyances si voisines des siennes, rompit aussitôt les chaînes des Juifs exilés, sauvant ainsi, à son insu, le berceau du christianisme.

Pour comprendre la portée religieuse des pages qui vont suivre, il suffit de savoir qu'en cette période primitive du Mazdéisme, encore pur de tout alliage, les divinités védiques ont disparu. Toute la religion est exprimée par ce dualisme tragique : d'un côté, *Ahura-Mazda*, créateur et bienfaiteur des hommes, ayant autour de lui, comme des incarnations de sa bonne providence, six génies immortels : *Vohu-Manô*, l'Esprit de bonne volonté ; *Asha-Vahista*, l'Esprit de piété ; *Khshathra-Vairya*, l'Esprit de puissance ; *Çpenta-Armaïti*, l'Esprit de sagesse ; *Haurvatât et Ameretât*, Esprits de la prospérité et de la santé. De l'autre côté, acharnés à détruire la vie et le bonheur qu'Ahura prodigue à ses créatures : le démon *Angro-Mainyus* et ses suppôts : les *Daevas*, la *Druj*, *Akem-Manô*, les *Kavis*, les *Karapans*, etc., c'est-à-dire les Esprits du mal.

EXTRAITS DES PSAUMES DE ZARATHUSTRA

Zarathustra expose sa foi et interroge Ahura-Mazda[1] :

« C'est par ta pensée qu'à l'origine, ô Mazda, tu as formé nous et le monde, et la religion, et les intelligences ; que tu as mis la vie dans le corps ; que tu

[1] *Gâthâ Ahunavaiti*, Psaume IV, Trad. de Darmesteter, *op. cit*, I, p. 230 et suiv.

as créé les œuvres et la doctrine et que tu inspires leur désir à ceux qui y aspirent.

L'Etre de mensonge et l'Etre de vérité, Celui qui sait et Celui qui ignore, élèvent la voix pour entraîner le cœur et la pensée de l'homme : mais là où réside Armaïti, c'est l'Esprit divin qui est consulté.

Les œuvres que l'on fait au grand jour, et celles, ô Mazda, que l'on fait en secret, et les grandes fautes que l'on commet pour échapper au châtiment d'une petite, les unes et les autres, toutes ensemble, tu les surveilles, tu les vois toutes de tes yeux.

Je te demande, ô Ahura, ce qui vient et ce qui adviendra : quelle est la dette [de récompense] qui sera payée pour les dons faits aux justes et quelle, ô Mazda, pour les dons faits aux méchants, à l'heure où elle sera soldée ?

Et je te demande comment il en sera de celui en la demeure de qui règne le [Dieu] sage, qui ne jalouse point le développement du bien dans le district et le pays, qui te ressemble, ô Mazda-Ahura, dans ses actions ?

Lequel des deux a la foi la plus forte, du juste et du méchant ? Que celui qui sait ne parle pas à celui qui ne sait pas, de peur que l'ignorant ne le trompe ! Fais-nous connaître, ô Ahura-Mazda, les signes de Vohu-Manô !

De la bouche du méchant que nul de vous n'écoute la Loi et les instructions ! Il apporterait à la maison, au bourg, au district, au pays, le malheur et la mort : traitez-le à coups d'épée !

Mais écoutez celui qui a l'idée du Bien et qui te connaît dans les deux mondes, ô Ahura ; celui qui sait dire la vérité et dont la langue est libre. Avec ton fer rouge, ô Mazda, tranche entre les deux adversaires !

Celui qui aura trompé le juste, à celui-là, plus tard, gémissements, longue demeure dans les ténèbres, nourriture infecte et parole d'insulte. Voilà le monde, ô méchants, où vous conduisent vos œuvres et votre religion !

Mazda-Ahura a donné la plénitude de Haurvatât et d'Ameretât et d'Asha, et la souveraineté de Khshathra, et l'abondance de Vohu-Manô, à celui qui lui est ami en actes et en esprit.

Le bon roi est celui qui exerce le Bien en pensée, en parole, en action, conformément à la leçon du sage, et c'est lui, ô Ahura, l'être qui t'incarne le mieux. »

***

Zarathustra est ému à jalousie pour Ahura, en constatant l'influence néfaste des hommes pervers, qui détruisent la Vie. [1]

« C'est la bonne Çpenta-Armaïti que nous aimons : Qu'elle soit en nous ! Mais, vous, Daevas, vous êtes l'engeance d'Akem-Manô ; et celui qui vous sacrifie,

[1] *Gâthâ Ahunavaiti,* Psaume V. *Trad. cit.,* I, p. 236 et suiv.

grandement appartient à la Druj et à l'Orgueil, et à sa suite progresse l'erreur qui fait cesser la sainte parole sur les sept parties de la terre.

Car vous égarez l'esprit dans les deux mondes et vous pervertissez les hommes ; et les hommes se mettent à dire les choses qu'aiment les Daevas, s'éloignent de Vohu-Manô, perdent l'intelligence d'Ahura-Mazda et de la sainteté.

Vous trompez les hommes et sur le bonheur de la vie et sur l'immortalité, quand le mauvais esprit, avec vos pensées mauvaises, ô démons, avec vos actions et vos paroles mauvaises, donne le pouvoir au méchant.

Ces pécheurs ne savent pas le châtiment éclatant qu'ils attirent sur eux par leurs enseignements.

La parole du mauvais maître fait périr par ses enseignements l'intelligence des vivants.

Ils m'enlèvent les biens de la fortune qui sont pourtant une chose désirable quand ils appartiennent à Vohu-Manô. C'est pour ces paroles de ma pensée que vers vous, ô Mazda et Asha, je pleure !

Cet homme-là fait périr ma parole, qui jette le mauvais œil et le charme sur le bœuf et sur le soleil ; et aussi celui qui donne au méchant, et celui qui désole la campagne, et celui qui insulte le juste.

Et me font aussi périr, les méchants qui cherchent leur vie dans (les abus) de la force : celui qui enlève leur bien à la maîtresse et au maître de maison ; et ceux qui dépouillent Vohu-Manô ; et ceux qui vont

meurtrissant les hommes et s'écriant que c'est la plus belle des choses : ceux-là Mazda les maudit ; et ceux qui massacrent les animaux de gaîté de cœur, et le Karapan qui préfère l'argent au droit et cherche le pouvoir pour faire le mal ;

Et ceux qui désirent le pouvoir pour en faire argent, hantés des plus viles pensées, et ces destructeurs de ce monde qui ne désirent que gémissements, ô Mazda, et qui empêchent l'apôtre de ta parole d'enseigner le Bien !

Celui qui vend le pouvoir pour l'argent a livré son intelligence aux Kavis ; et aussi le juge fourbe qui vient au secours du méchant et celui qui, faisant égorger le bœuf, raille et dit que la boucherie est le secours qui écarte la mort.

Puisqu'ils ne se convertissent pas, les sourds et les aveugles seront anéantis ; et ceux-là aussi qui, ayant le plein pouvoir, ne donnent point la vie..... Mais les tiens seront portés par les deux (anges) dans la demeure de Vohu-Manô.

La plus excellente des choses, c'est l'enseignement vertueux (donné) avec intelligence par l'homme capable, ô Mazda-Ahura, d'éclaircir mes doutes ; car au méchant viendra la souffrance et (viendra) la récompense qu'il mérite à celui qui désire proclamer la (loi). »

***

Zarathustra implore d'Ahura la révélation de la vérité et la force pour la proclamer[1].

« Il est deux choses que je désire de toi, ô Ahura-Mazda : te voir et t'entretenir.

Je viens à vous : que votre bouche m'enseigne, ô Mazda, les choses excellentes ; les choses que les très purs proclament par Asha et Vohu-Manô.

Faites apparaître pour nous les dons que demandent nos prières !

Faites-moi connaître votre loi, afin que je marche en Vohu-Manô, et le sacrifice, ô Mazda, dû à un Dieu tel que vous, et les paroles de louanges qui vous sont dues, ô Asha ! Donnez-moi la force d'Ameretât et la nourriture de Haurvatât !

Tous les biens du monde, venus du passé, venant du présent ou à venir, ô Mazda, qu'il te plaise de nous les donner ! Puissé-je aussi grandir en bonne pensée, en pouvoir, en sainteté, en vigueur !

Délivrez-moi, ô Ahura ! O Armaïti, donnez-moi la force ! O très bienfaisant Esprit, Mazda, puissé-je vertueusement saisir par Asha la force triomphante, et la maîtrise par Vohu-Manô !

Donnez-moi que je puisse, par la force qui est vôtre, faire à plaisir la joie (des hommes) !

Zarathustra, lui, fait don de son âme. Il donne à

[1] *Gâthâ Ahunavaiti.* Psaume VI. *Trad. cit.*, I, p. 246 et suiv.

Mazda la conduite de sa pensée dans le bien ; à Asha, celle de ses actions, et à Khshathra, l'obéissance de sa parole. »



Prière de Zarathustra demandant à Ahura de lui donner le message qu'il doit porter au monde, lui, l'apôtre du Bien et de la Vie[1].

« Par quelles œuvres ferai-je, ô Mazda, que mon pouvoir soit vôtre ?

S'il est vrai que l'autre monde existe, ô Mazda, donnez-moi un signe, afin que je puisse habiter pleinement dans ce monde, afin que j'y arrive en vous offrant le sacrifice et en chantant votre gloire.

Ceux qui sachant, ô Mazda, que Çpenta Armaïti est ton amour, se laissent aller au péché, faute de posséder Vohu-Manô, ceux-là sont aussi loin de la Vertu que les brutes fauves.

Comment ordonnes-tu les choses et que désires-tu en fait de louange, en fait de sacrifice ? Proclame-le, ô Mazda, pour que je l'entende ; que je sache comment tu ordonnes les lois du Bien. Enseigne-nous les voies saintes, qui sont celles de Vohu-Manô !

Dis-la moi, ô Ahura, cette voie de Vohu-Manô où la conscience des Saints, à la suite de leurs bonnes œuvres, va goûter les joies de sa sainteté, la récom-

[1] *Gâthâ Ahunavaiti*. Psaume VII. *Trad. cit.*, I, p. 252 et suiv.

pense que tu annonces aux Sages, la récompense, ô Mazda, que tu sais donner !

Donnez, ô Mazda, la récompense désirée à la Vie incarnée et aux actions de vertu. Donnez-leur votre science parfaite, ô Ahura, la science d'une intelligence qui fait grandir l'œuvre du Bien.

O Mazda, dis-moi les paroles et les œuvres excellentes, afin que, par la Bonne Pensée et la Sainteté (du fidèle) qui vous paie sa dette de louange, vous puissiez, ô Ahura, dans votre puissance, faire paraître à votre gré le monde de la résurrection. »



Zarathustra supplie Ahura de lui révéler la vérité. Il veut l'annoncer aux autres, mais il l'ignore lui-même ![1]

« J'ai une chose à te demander : dis-moi la vérité, Ahura.

Accordez ma prière comme j'accorde la vôtre.

O Mazda, je veux te ressembler et enseigner à mes amis à te ressembler, afin de te donner pieuse et amicale assistance, et de nous rencontrer avec Vohu-Manô.

J'ai une chose à te demander : Dis-moi la vérité, Ahura.

[1] *Gathâ Ushtavaiti*. Psaume II. *Trad. cit.*, I, p. 287 et suiv.

Quelle est la première des choses dans le monde du bien ? Le bien qui comble les désirs de celui qui le poursuit ? Car celui qui t'est ami, ô Mazda, change toujours le mal en bien et règne spirituellement dans les deux mondes.

J'ai une chose à te demander : dis-moi la vérité, Ahura.

Qui fut le procréateur, le père premier de l'Asha ? Qui a frayé un chemin au soleil et aux étoiles ? Qui fait que la lune croît et décroît !..... Voilà les choses et d'autres encore que je veux savoir, ô Mazda ?

J'ai une chose à te demander : dis-moi la vérité, Ahura.

Qui, sans supports, a tenu la terre sans tomber ? Qui a fait les eaux et les plantes ? Qui a mis en route les vents et les nuées ? Quel est le créateur de Vohu-Manô, ô Mazda ?

J'ai une chose à te demander : dis-moi la vérité, Ahura.

Quel bon artiste a fait la lumière et les ténèbres ? Quel bon artiste a fait le sommeil et la veille ? Qui a fait l'aurore, le midi et la nuit ? Qui fait paraître l'arbitre de la justice ?

J'ai une chose à te demander : dis-moi la vérité, Ahura.

(Dis-moi) les choses qu'il faut dire pour rendre claire cette vérité, que par les œuvres d'Asha se fortifie Armaïti et qu'aux tiens. Vohu-Manô donne l'empire...

J'ai une chose à te demander : dis-moi la vérité, Ahura.

Qui a créé avec Khshathra l'aspiration de la Piété parfaite ? Qui a mis l'amour au cœur du père quand il obtient un fils ? Avec ces créatures je veux énergiquement t'aider, ô Mazda, ô bienfaisant Esprit, créateur de toutes choses !

J'ai une chose à te demander : dis-moi la vérité, Ahura.

[Dis-moi] par cinq fois ta doctrine, ô Mazda ; et les paroles que révèle dans ses entretiens Vohu-Manô : et comment on sait parfaitement dans le monde ce qui est bien ; et comment mon âme pourra aller et trouver la joie dans les deux mondes !

J'ai une chose à te demander : dis-moi la vérité, Ahura.

Dis-moi la Religion, qui est la plus excellente des choses qui sont, et qui, par la sainteté, fera prospérer les mondes qui la suivent.

Des hommes avec qui je converse, lequel est bon, lequel mauvais ? Celui-ci ou tel autre est-il mauvais ? Le méchant qui m'envie ton bienfait, pourquoi ne puis-je reconnaître sa malice à sa démarche ?

J'ai une chose à te demander : dis-moi la vérité, Ahura.

Quand chasserons-nous, quand chasserons-nous la Druj ? et les indociles qui se rebellent [contre la religion] ou qui enseignent le bien sans le pratiquer et n'aiment point les entretiens de Vohu-Manô !

J'ai une chose à te demander : dis-moi la vérité, Ahura.

Quand livrerai-je la Druj aux mains de la Vérité, pour la faire périr par les paroles de ton enseignement, pour frapper du coup de destruction, ô Mazda, les méchants qui ne reviennent pas de l'erreur et cherchent à détruire la Vérité ?

— Quand verrai-je l'heure, ô Mazda, où sera accomplie votre œuvre ?

*
* *

Incompris, persécuté, abandonné, Zarathustra répand sa plainte devant Ahura [1].

« Vers quelle terre me tournerai-je ? Où irai-je porter ma prière ? Parents et serviteurs m'abandonnent ; ni mes voisins ne me veulent de bien, ni les tyrans méchants du pays. Comment parviendrai-je à te satisfaire, ô Mazda Ahura ?

Je me vois impuissant, ô Mazda ; je me vois pauvre de troupeaux et pauvre d'hommes. Vers toi je pleure. Jette les yeux sur moi, ô Ahura ! J'attends de toi le bonheur que l'ami donne à l'ami…

Quand viendront ceux qui travailleront au renouveau du monde ? Quand, pour soutenir par leurs œuvres et par leur enseignement le monde du Bien,

[1] *Gâthâ Ushtavaiti*, Psaume VI. *Trad. cit.*, I, p. 301 et suiv.

se lèveront les intelligences des saints ? Pour moi, ô Seigneur, c'est ton enseignement que je désire.

— Quel est mon protecteur ô Mazda, pour l'heure où le méchant m'enveloppe de sa haine ? Révèle-moi donc la Religion qui doit être notre règle ! »

*
* *

Au milieu de ses souffrances, découragé et angoissé, Zarathustra supplie Ahura de l'éclairer, de le secourir, de le prendre à Lui dans sa gloire [1].

« O Ahura ! toi qui le sais, dis-moi, avant que je meure, comment, par mes actions, le méchant pourra être abattu ?...

Quels biens donnes-tu, ô Mazda, à la bonne royauté ? Quelle est ta récompense, Ahura, pour ceux qui me suivent ? Et quels dons, ô Asha, puis-je attendre de toi, en m'attachant aux œuvres de Vohu-Manô ?

Que je sache quand viendra l'heure de ta royauté universelle ; l'heure, ô Mazda et Asha, où tous mes doutes s'éclairciront ! Où je pourrai honnêtement faire l'œuvre de ma vertueuse destruction du méchant, par Vohu-Manô. Que l'apôtre de la Loi sache comment il obtiendra la pureté !

[1] *Gâthâ Çpenta mainyu*, Psaumes II, III et IV. Pour ces passages difficiles, Cf. la trad. de Harlez, *Avesta*, 1881, p. 356 et suiv.

Quand viendra l'heure, ô Mazda, où les hommes recevront la parole de mes disciples ? »

*
* *

« Que celui qui m'afflige devienne une bonne créature ! sinon, où pourrai-je trouver par Vohu-Manô le moyen de le faire périr ?

Celui qui rend ainsi mon âme malade, c'est le juge pervers et perfide, que la justice blesse, et qui refuse de la rendre.

Nous, notre désir intime, ô Mazda, c'est la félicité pour le juge bienfaisant. Je renie toute amitié avec les méchants,

Ceux dont l'intelligence mauvaise et la langue attisent la colère et la brutalité, qui ne rendent pas œuvre de bien à ceux qui font œuvre de bien, qui se plaisent dans le malfaire et non dans le bien, ceux-là sont des Daevas, les docteurs de la religion du Malin.

Ecoutez-moi, ô Mazda ! Dites, quel est celui qui viendra à moi comme un disciple, comme un parent, comme un soutien et un imitateur ?

— Qu'adviendra-t-il de Zarathustra qui implore ton secours, ô Asha ? De moi, qui vous bénis dans mes cantiques, ô Ahura-Mazda, implorant de vous ce qui est votre bien suprême ?... »

*
* *

« J'ai vécu une vie honnête, dans la sainteté, en faisant le bien : fais-moi donc place, et donne moi tes dons dans l'autre monde !

Manifestez-nous votre protection toute puissante, et qu'elle nous conduise vers la glorieuse félicité !

Moi, qui parle pour vous, ô Mazda, moi, l'ami de la piété sans tache !... vous tous, Esprits vaillants et adorables, je m'arme de votre prière pour me rendre au Passage redoutable [1] ! O Mazda, Asha, Vohu-Manô, conduisez-moi jusque là, et venez à mon secours !... »

Ainsi parlait Zarathustra. Le Mazdéisme qu'il a fondé n'a plus retrouvé ses accents, ne lui a pas donné de successeur. Et son culte, en dépit de toutes ses gloires, confirme par sa lente et sûre déchéance que là où Dieu ne s'est point réellement manifesté dans une révélation objective, en vérité, la religion n'existe pas ; que l'homme, après avoir donné sa mesure, retombe sur lui-même, ramené par ses aspirations trompées à ses appétits triomphants, et que les religions naturelles, dépourvues de toute impulsion de vie, partent d'un initiateur national pour se développer et se pervertir en cultes qui ne font que dilapider le capital religieux de leur fondateur [2].

Quoi qu'il en soit, après la lecture de ces passages, choisis comme des perles brillantes au sein d'une

[1] *Le Pont Cinvat*, qui conduit soit au ciel, soit à l'enfer.
[2] Cf. notre discours sur *la religion et la révélation*, Montauban, 1897.

littérature encore pleine d'obscurités, il nous semble qu'il est trois choses dont on ne puisse plus douter :

La première, c'est que Zarathustra a existé et qu'il a été, parmi les chantres inspirés des religions primitives, le plus grand par le caractère, et celui dont l'intuition a été la plus haute, pour tout ce qui concerne la nature de Dieu et la destinée de l'homme.

La seconde, c'est que parmi toutes ces pages, qui nous ont apporté dans ses affirmations les plus sublimes le testament religieux des grandes civilisations orientales, on ne trouve nulle clarté de révélation. Dieu, sensible partout au cœur qui le cherche, ne se montre jamais assez pour que son adorateur soit sûr de sa présence et triomphant dans son adoration. L'angoisse grandit, au contraire, dans la mesure même où la religion, plus évoluée, impose plus directement ses lois à la conscience et s'approche plus près de son objet.

La troisième, c'est que, dans sa lente élaboration à travers les âges, l'humanité religieuse était arrivée dans les derniers siècles du second millénaire à acquérir, par son propre labeur, tout ce qu'il lui était loisible de découvrir par elle-même sur Dieu, sur l'homme, sur les rapports qui doivent les unir [1].

[1] L'évolution religieuse dans les grandes religions orientales — évolution que les cultes plus jeunes de l'occident réaliseront à leur tour quelques siècles plus tard — donne raison à ces paroles que le Rev. Rexford, de Boston, prononçait au *Congrès des Religions* de Chicago, en 1893 : « A mesure que l'intelligence humaine a grandi, le nombre des divinités a diminué. L'esprit de l'enfant est incapable de classer, il individualise. Il en est de même de l'esprit de l'humanité. En se développant, le monde a marché vers le monothéisme. Dans cette croissance, il a successivement congédié ses dieux personnels, de famille, de tribu, de nation, il a découvert peu à peu le dieu unique qui embrasse tous

Dans son âme pécheresse comme dans ses champs semés d'épines, elle a défriché et creusé les sillons à la sueur de son visage. Tout est prêt pour recevoir la semence divine. Cette semence, c'est par le fils d'Abraham qu'elle va l'obtenir.

Et le semeur sera Moïse.

les dieux mineurs, — les multiples Eloahs se combinent pour former la notion d'Elohim * — pour arriver enfin à la conception la plus haute, exprimée par saint Paul : « C'est de Dieu, par Dieu et pour Dieu que sont toutes choses ».

* Elohim serait, d'après une théorie qui nous paraît de plus en plus incertaine, le pluriel d'Eloah.



CHAPITRE PREMIER

Moïse

1° *Moïse enfant. — Son éducation princière.*

Rien ne lie un groupe de fidèles à leur culte, comme de se savoir, de se sentir minorité. Une seule chose peut leur arriver, plus heureuse pour leur foi, c'est d'être persécutés à cause de leurs croyances, et d'appartenir à un culte proscrit.

La Providence avait formé l'élohisme des patriarches à l'école des minorités. Maintenant, elle va le consacrer définitivement par les vexations et les souffrances de l'esclavage.

On adorait déjà l'élohim qui guide et qui bénit au sein des nations étrangères... On adorera, on suivra avec bien plus de ferveur l'élohim qui exauce, et qui délivre de la main lourde des tyrans ! Et quand cet élohim commencera de commander, il trouvera toute sa force, et la meilleure part de son droit à l'obéissance, dans le fait qu'il pourra introduire ses ordres par ces simples mots :

Moi, je suis l'Elohim qui t'ai fait sortir du pays d'Egypte, de la maison de servitude[1] !

La famille d'Abraham était devenue un peuple, et ce peuple était martyr... C'est alors que ses cris sont montés jusqu'à l'Elohim de ses pères. Dieu suscite Moïse, fait sortir Israël de la fournaise et le jette au pied du Sinaï, où le Verbe révélateur transforme ces tribus esclaves en nation de Jéhovah.

Le changement de condition des Israélites en Egypte est motivé par ces mots : « Un nouveau roi s'éleva, qui n'avait pas eu connaissance de Joseph[2]. » Cette expression est aisément expliquée par l'histoire. Tant que les Hyksos régnèrent sur l'Egypte, Israël fut plus ou moins protégé par ces Pharaons de même race que lui. Mais quand la révolte des vieux princes chamites eut réussi à expulser de leur territoire les usurpateurs qui les avaient dépossédés, les choses changèrent du tout au tout. L'origine sémitique des Israélites, qui les accréditait auprès des Pharaons sémites, les rendit suspects aux yeux des dynasties de race égyptienne, qui ne pouvaient s'empêcher de voir en eux des complices de l'invasion des Hyksos.

A mesure que les Pharaons chamites s'affermirent sur le trône, ils mirent tout en œuvre pour empêcher le développement et pour briser la puissance de ce peuple étranger, irréductible, que les siècles avaient rendu florissant, et qui était là, près du Nil, comme une enclave menaçant la sécurité de l'empire.

Les vexations durent commencer sous la 18e dynas-

[1] Ex. XX, 2 ; Deut. V, 6.
[2] Ex. I, 8.

tie qui chassa les Hyksos hors d'Egypte. Avec les Pharaons de la 19e dynastie, Séti Ier et Ramsès II (Sésostris), l'oppression systématique est arrivée à ses fins. Israël n'est plus qu'un peuple esclave. C'est lui qui fournit les manœuvres pour les travaux les plus pénibles, sous le fouet des chefs de corvée ; et comme les mauvais traitements n'en ont pas assez vite raison, on passe de la persécution aux massacres. Israël est perdu [1].

Que sont devenues les promesses d'Elohim, le libérateur des Ancêtres ? Les fils d'Abraham ne les ont pas oubliées ; du fond de leur détresse, ils crient à Dieu.

A ce cri, Dieu répond en suscitant le prophète Moïse : « J'ai entendu les cris, J'ai vu les souffrances, JE connais la douleur de mon peuple. Va ! et délivre [2] ! »

La tradition prophétique nous a conservé le souvenir des événements qui ont accompagné la naissance du héros libérateur.

L'épisode de Moïse « sauvé des eaux »[3] n'est pas sans analogues dans les traditions des peuples. On connaît la légende de Romulus et Rémus, exposés sur le Tibre par l'usurpateur Numitas pour punir leur mère, la vestale Rhéa Sylvia, qui attribuait leur naissance au dieu Mars. « C'est une tradition constante, » dit Tite-Live, « que l'eau ayant laissé à sec le berceau flottant où étaient exposés les enfants, une louve altérée accourut des montagnes prochaines vers leurs cris, et qu'elle s'abaissa sur eux douce-

[1] Ex. I et V.
[2] Ex. III, 7 et suiv.
[3] Ex. II, 10.

ment pour les allaiter. C'est ainsi que le gouverneur du bétail royal, nommé Faustulus, la trouva qui les léchait avec la langue. Il les porta à Laurentia sa femme pour les nourrir [1]. »

Un autre récit, bien plus ancien, est la copie assyrienne d'une inscription qui daterait des temps les plus reculés de la Chaldée sémitique, et où Sargon I[er] (Sargina) raconte son enfance.

« Je suis Sargina, le grand Roi, roi d'Agadé.

Ma mère *ne connaissait pas* mon père. Ma famille dominait alors sur le pays.....

Non loin de l'Euphrate, ma mère me donna le jour dans une forêt, à l'écart.

Elle me mit dans une arche d'osier, et ferma la porte avec du bitume.

Elle me lança sur le fleuve, qui m'emporta bien loin d'elle.

Le fleuve me porta à la demeure d'Akki, le porteur d'eau.

Akki, le porteur d'eau, eut compassion et me recueillit.

Akki, le porteur d'eau, m'éleva comme son fils [2]. »

....

Ces deux épisodes se distinguent de celui de l'Exode en ceci, qu'ils font appel au merveilleux et ont pour but de donner à deux dynasties une origine divine, par la naissance miraculeuse et injustement condamnée de Romulus et de Sargon ; tandis que

[1] D'où la fête latine des Lupercales. Cf. Ovide, *Fastes III passim*, et F. Cauer, *De fabulis Græcis* etc., 1884.

[2] Cf. Trad. de Talbot et de G. Smith : *Records of the Past*. T. V. p. 3 et 56.

dans le fait de Moïse, le prodige n'entre pour rien. Les motifs de l'exposition sur le Nil sont tout historiques et les événements se déroulent sans nulle invraisemblance. Nous sommes appelés à y voir, tout simplement, la coïncidence providentielle qui a placé l'éducation de Moïse dans le milieu le plus fermé à ses compatriotes et le plus favorable au développement des qualités qui feront de lui le vainqueur du Pharaon et le chef du peuple de Dieu.

Il n'est point rare d'entendre que, dans l'œuvre du Seigneur, la foi suffit à tout, et que le zèle tient lieu de connaissances. A l'encontre de ce préjugé, dont le moindre défaut est de brouiller Marthe et Marie, — la science et la foi, — il est intéressant de constater, au seuil des deux Alliances, le soin que la Providence a pris pour assurer les lumières les plus étendues aux deux hommes chargés par Dieu de les fonder dans l'histoire : Moïse et Saul de Tarse.

« Quand Moïse fut exposé, » dit Etienne s'inspirant du récit de l'Exode, « la fille du Pharaon le recueillit et l'éleva comme son propre fils. Et c'est ainsi qu'il fut initié à toutes les connaissances scientifiques des Egyptiens[1]. » Nous avons vu ce que pouvaient être ces connaissances, au point de vue moral et religieux. Il y en avait d'autres, telles que l'astronomie, les mathématiques, les arts, la politique, la culture littéraire. Mais les raffinements de la civilisation égyptienne pouvaient aussi offrir à Moïse, en son extraordinaire fortune, des tentations que le célèbre socialiste américain Henry George[2] fait revivre en ces termes :

[1] Actes, VII, 21.
[2] Cf. Henry George : *Moïse et son œuvre*, dans la *Revue du Christianisme social,* 1903, p. 168.

« Admis dans la famille la plus proche du plus puissant monarque et du dieu terrestre, presque au sommet de la pyramide sociale qui avait pour base des millions d'esclaves, prètre et prince dans un pays où les prêtres et les princes pouvaient nager dans toutes les jouissances, tout ce que la vie offre de séduisant pour les sens et pour l'intelligence, tout était ouvert à Moïse en Egypte.

Que pouvaient lui faire les gémissements de ceux qui haletaient sous un soleil de plomb et sous l'aiguillon de maîtres impitoyables ? Ces plaintes, entendues de loin, dans les palais de marbre et sous les tentes pleines de fraîcheur, devenaient une musique rythmée. Pourquoi irait-il interroger le sphinx ou lutter contre des destinées ordonnées par les dieux ? Cela existait depuis des siècles, et cela devait continuer d'exister. Le passereau détruit l'insecte et le faucon dévore le passereau ; l'ordre suit l'ordre, la vie naît de la mort et du massacre, et les voluptés des grands de la peur des humbles. Pourquoi l'homme serait-il meilleur que la nature ? Le Nil coule lent et paisible, bien que, sous sa surface tranquille, les animaux aquatiques se fassent une guerre sanglante et que le plus fort mange le plus faible. Celui qui démèle les secrets des astres s'abaisserait-il jusqu'aux vers de terre qui rampent à ses pieds ?

Leur destinée, c'est de faire des briques sans paille ; la sienne, de prendre part à des processions circulant par les rues avec de flamboyantes bannières, d'étincelantes images, au son de la musique et des chansons, pour inaugurer les gigantesques monuments que ceux-là ont élevés par leur travail. A eux l'oignon et l'ail, à lui les festins somptueux. Pour-

quoi se chagrinerait-il de l'amertume de la servitude ?... »

Moïse n'a pas cédé aux séductions de son entourage. Son cœur, insensible aux attraits de la cour, ne bat que pour la souffrance des esclaves. Une occasion fortuite fait éclater son amour pour ses frères et son impatience des tyrans. L'incartade faillit lui coûter la vie. Il abandonne tout et s'enfuit au pays de Madian.

Moïse avait déjà la science et le patriotisme ; il lui manquait encore, pour former son âme de chef et de prophète, l'expérience du désert, l'école du dépouillement, et la méditation solitaire. L'exil va les lui donner.

Voilà le prince devenu pâtre, qui conduit le troupeau de sa nouvelle famille aux maigres herbages de l'Horeb. Que de pensées contradictoires, nées des contrastes de sa propre vie, durent l'assaillir au cours de ces longues retraites, vécues aux confins des déserts ! Parfois, tandis que son regard se perdait aux horizons de cette nature morte, il dut lui sembler que tout était mort comme elle : mort, son avenir à la cour et dans la tribu de ses pères ; mortes, les espérances de son peuple ; mortes, les promesses séculaires qui avaient attiré Israël en Egypte ainsi qu'un vain mirage... Elohim, l'Elohim d'Abraham, lui aussi, serait-il mort ?

C'est alors que, dans une de ces visions qui éblouissent à la fois les regards et la conscience, Dieu arrête Moïse au désert de Madian et lui dit : « Je suis *Celui qui vit !* » — L'Elohim d'Abraham a pour nom : « JÉHOVAH, le DIEU-VIE ! »

2° *Moïse appelé par Jéhovah.*

Dans cette vision, qui est l'événement capital du Jéhovisme hébraïque, comme la vision de saint Paul sur le chemin de Damas est l'événement capital de l'Eglise apostolique, il n'y a pas plus de raison pour douter de la réalité du buisson ardent — *flagror non consumor* — que pour douter de la grande lumière qui terrassa l'apôtre des Gentils. Et comme la vision de Saul fut accompagnée d'une révélation que l'apôtre appellera plus tard son *évangile*, Moïse reçut aussi, dans cette rencontre spirituelle avec Dieu, l'Evangile qui devait servir de thème à toute la prédication prophétique.

Cette révélation et cette pentecôte au pays de Madian sont naturellement rejetées par les historiens qui ne croient pas à l'intervention directe de Dieu dans l'histoire. Mais comme il faut pourtant donner une raison plausible à la transformation qui fit d'un pâtre fugitif et désorienté, le plus grand initiateur religieux du monde antique, on a recours aux explications les plus ingénieuses. Jéhovah serait le dieu de l'orage, résidant au Sinaï ; son adorateur et son prêtre aurait été Jethro ou Réuel, beau-père de Moïse, et Moïse, influencé par son beau-père et prédisposé par sa connaissance de la religion égyptienne à la conception de la monolâtrie, aurait « confisqué à son profit les attributs d'une pauvre petite divinité spéciale sans intérêt et sans valeur [1]. »

[1] C'est en vain que M. Fr. Delitzsch, *op. cit.* (p. 47), pense démontrer l'existence du vocable Jéhovah comme désignant

Telle serait l'origine « historique » de la religion qui a donné au monde le Décalogue, le commandement de l'amour, la loi de la sainteté et l'apostolat des prophètes.

Plutôt que de nous attarder à montrer l'insuffisance scientifique de cette série d'hypothèses et l'arbitraire de leur combinaison, nous aimons mieux mettre ici sous les yeux du lecteur le témoignage d'un savant de premier ordre, qui vécut en dehors de toute préoccupation confessionnelle.

Max Müller, à propos d'Abraham, s'explique ainsi, tout simplement, sur la cause pour laquelle le Jéhovisme hébraïque n'a pas eu seulement l'intuition de la divinité commune au genre humain, mais est véritablement parvenu à la connaissance du Dieu unique, en niant l'existence de tous les autres dieux : « Nous sommes prêt » dit-il « à répondre que ce fut grâce à une *révélation toute spéciale*. Nous ne nous servons pas ici du langage conventionnel de la théologie ; nous entendons donner au terme que nous employons sa portée pleine et entière. Le Père de

une divinité cananéenne dès le temps d'Hammourabi. La transcription par laquelle il croit l'établir : *Jahveilu* (qu'il traduit : *Jahvéh est Dieu)* n'a pas été acceptée par l'ensemble des assyriologues, et le nom propre qu'il lit ainsi, peut tout aussi bien être transcrit : *Jaumailu, Jabiilu*, etc., et signifier : *« Dieu est, » « que Dieu protège. »* etc., sans nulle allusion à Jéhovah. Je suis heureux de me rencontrer sur ce point avec mon distingué collègue, M. Ad. Lods (cf. ses articles : *Les découvertes babyloniennes et l'Ancien Testament*, dans la *Revue Chrétienne*, juillet et août 1903). Ce qui m'étonne seulement c'est qu'il puisse, après cela, tenir pour un fait l'hypothèse qu'avant Moïse « Jahvéh était le dieu de quelque tribu sémitique ». Comme il le dit fort bien ailleurs : « C'est à l'histoire seule à établir les faits historiques ». Or, sur le fait d'un Jéhovah antemosaïque, l'histoire se tait absolument.

toute vérité choisit ses prophètes, et il leur parle d'une voix plus forte que la voix du tonnerre. C'est par cette même voix intérieure que Dieu nous parle à tous. Elle peut quelquefois s'affaiblir jusqu'au point de ne plus se faire entendre : elle peut perdre son accent divin et parler le langage de la prudence humaine ; mais elle peut aussi, de temps à autre, reprendre sa force naturelle et résonner comme une voix céleste aux oreilles des élus de Dieu. Le terme *instinct divin* peut sembler une expression plus scientifique et moins théologique que celle que nous avons employée, mais nous ne saurions admettre que ce soit le mot propre pour désigner *une grâce* ou un don accordé à un petit nombre d'heureux seulement, ni que ce soit un terme plus scientifique, c'est-à-dire plus intelligible que celui de révélation spéciale[1]. »

Max Müller a raison. Et il est bon de noter, après lui, que le terme révélation, bien loin d'être opposé à celui de science, comme on aime à le répéter dans les milieux où sévissent les superstitions de l'incrédulité, est au contraire le terme le plus *scientifique* que l'on puisse employer en certaines circonstances, le seul qui rende *intelligible* tel enchaînement de faits ou tel commencement nouveau que ne peuvent expliquer ni les antécédents, ni le génie individuel, ni la logique des situations réduites aux éléments ordinaires de l'histoire.

Toute la révélation dont Moïse a été l'organe et le héros peut être résumée dans cette affirmation, tirée

[1] C'est nous qui soulignons. Cf. Max Müller : *La Science de la Religion*, trad. H. Dietz, p. 506.

des premiers entretiens de Dieu avec le pâtre de l'Horeb : « *Moi, l'Elohim d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, je suis* JÉHOVAH ».

Que signifie Jéhovah ?

Les explications les plus diverses ont été proposées pour expliquer la brève formule d'Exode III, 14, qui introduit la révélation : « EHEJÉH ASCHER ÉHEJÉH ! » — « Je suis celui qui est », « je suis celui qui suis » ; ou bien : « je suis ce que je suis », « je (suis ou serai) ce que je veux être » ; ou bien encore : « je suis celui qui procure la vie », « je suis l'immuable » (au point de vue de la fidélité), « je suis l'éternel » (au point de vue de la durée), etc.

Dans ces explications, qui ne sont pas toutes claires, ni même correctes, et dont plusieurs réduisent la parole révélatrice à une énigme ou à un commentaire théologique, le seul élément permanent est l'affirmation initiale : JE SUIS, c'est-à-dire, l'affirmation de l'existence, de la Vie.

Le même mot *Ehejéh* revenant à la fin de la formule ne doit pas être traduit la seconde fois autrement que la première, et exprime, dans les deux cas, la même notion, la notion de l'existence, de la *vie*.

Pour donner un sens intelligible à cette formule, sans ajouter à la signification des termes un commentaire moral ou métaphysique, nous sommes donc forcément amenés à traduire tout simplement : JE SUIS celui qui (peut dire) JE SUIS. Autrement dit : Je suis *Celui qui possède la vie*. Je suis celui *qui vit*.

L'importance de cette affirmation de la vie est telle, dans la révélation de Dieu en Horeb, qu'Elohim lui-même, aussitôt après la formule que nous venons d'expliquer, réduit à un seul mot tout l'évangile que

Moïse doit apporter à son peuple, et ce mot c'est : *Ehejéh*, JE SUIS, autrement dit : *le Vivant !*

« Ainsi tu répondras aux enfants d'Israël : le Vivant m'envoie vers vous[1]. »

On comprendra, dès lors, que le nom : *Jéhovah*, qui vient directement de la même racine hébraïque que le mot *Ehejéh*, ne puisse être traduit que d'une manière très imparfaite par le vocable français : l'*Eternel*. Ce n'est pas l'idée de *durée*, c'est l'idée de *vie* qui est au centre de l'expression : *Jéhovah*, et qui fera dans la suite toute son énergie morale, toute sa vertu religieuse. Le génie hébreu, rebelle aux spéculations métaphysiques, ne spécule pas sur l'être en soi, et c'est en vain que l'on chercherait dans le texte hébraïque l'équivalent des mots : *éternité, éternel*, multipliés dans l'Ancien Testament par nos traductions françaises. Par contre, toute sa philosophie religieuse évolue entre ces quatre points cardinaux : vie et mort, néant et réalité. Ce qui fait le tourment du pieux Israélite, c'est la question de savoir si sa fidélité à l'Elohim d'Abraham n'est que « poursuite du vent », s'il adore une idole « de néant », si les espérances de ses pères sont mortes à travers les vicissitudes de l'histoire, ou bien si son protecteur ancestral est *vivant*, et si les destinées glorieuses dont les tribus esclaves supportent en Egypte le douloureux enfantement, ont gardé leur réalité.

En répondant à Moïse : « Moi, l'Elohim de tes pères, je suis le *Dieu-Vie* ! » Jéhovah répondait en même temps au gémissement de tout un peuple, et

[1] Ex. XIV, 4.

prononçait sur ses espérances la parole de résurrection.

Ce n'est pas assez dire. La révélation de Jéhovah, en exauçant le soupir d'Israël, exauçait du même coup la prière de toutes les religions.

Quelle est donc la prière qui résume toutes les prières dont les pages précédentes ont apporté l'écho jusqu'à nous ?

Un seul cri, toujours le même : Fais-moi vivre, ô mon Dieu ! délivre-moi du démon qui m'épouvante, de l'ennemi qui me guette, de la maladie qui tue le corps, de l'affliction qui fait mourir le cœur, du remords qui fait agoniser la conscience, et des angoisses mortelles où meurent toutes mes espérances, les espérances de l'au-delà !

La mort ! voilà l'effroi de toute l'humanité.

La vie ! voilà toute son aspiration. Et toute l'histoire des religions n'est pas autre chose que l'histoire de l'effort humain pour arracher au ciel le secret et les sources de la Vie.

Cet effort a été tenté sous trois formes. Par les *mythes*, où l'imagination populaire s'efforçait de saisir l'origine des choses et le lien qui unit l'homme à Dieu ; par les *rites*, où la science des prêtres s'efforçait de capter la bienveillance divine au profit de l'âme angoissée ; par la *morale*, enfin, où l'élite des penseurs s'efforçait de tracer aux consciences un chemin de vertus aboutissant à Dieu.

Mais aucun de ces trois éléments, qui constituent le fond de toutes les religions dominantes, n'a donné à l'homme ce que l'homme attendait de lui.

Partout, la décadence a suivi l'illusion initiale.

Et l'histoire des religions, après nous avoir fait

entendre l'appel sublime : « *C'est la Vie qu'il me faut* ! » après nous avoir raconté les péripéties de la croisade humaine pour s'emparer des sources de la Vie, nous montre l'humanité, vaincue et désabusée, revenant s'asseoir au berceau de son idolâtrie première, et chercher son repos dans un polythéisme pratique où l'âme, asservie aux sens, contracte peu à peu les vices de l'esclave [1].

A cette défaite des religions humaines, la Bible répond par la victoire de la révélation divine, exauçant Israël.

« Je suis *Jéhovah.* »

Il est donc un point du monde, une heure dans l'histoire, où la prière humaine a fait sa trouée, où l'effort humain vers la Vie a abouti : C'est quand le vrai Dieu qui s'était abaissé par amour jusqu'à prendre la forme d'un Elohim, l'Elohim d'Abraham, déchire enfin les voiles que l'infirmité de sa créature avait rendus nécessaires [2], et se manifeste, dans sa réalité divine, comme le dieu *vivant*, vers lequel toutes les mains étaient tendues. « Moi, votre Elohim, je suis le Dieu-Vie : Jéhovah ! »

L'humanité, prosternée devant l'objet inconnu de son adoration, lui criait : « Il me faut la *Vie* ! » —

[1] Cf. notre brochure intitulée *Religions et Evangile*, 1901, p. 66

[2] M. Berthoud exprime fort heureusement la nécessité de cette révélation progressive :

« Qu'il se « révèle » sous forme d'inspirations, de visions, de *théophanies*, ou de ce qu'on nomme aujourd'hui des « hallucinations véridiques », peu nous importe ! « Qui veut la fin, veut les moyens » : et dussions-nous, selon l'expression railleuse de H. Spencer, « admettre que la cause suprême..... a pris le *déguisement* de la forme humaine pour faire une alliance avec un chef de bergers de Syrie », nous dirions que la Bible n'a pas à rougir

Jéhovah, en répondant : « Je suis le Dieu-*Vie*, » répond à l'adoration universelle.

Si Moïse a pu fonder au Sinaï la religion définitive, c'est parce que le Dieu qui se révèle au Sinaï exauce la prière de toute l'humanité.

« Je suis *Jéhovah*. »

En s'attribuant ce nom, l'Elohim d'Israël, dans la révélation de l'Horeb, se distingue des autres Elohim par ce trait caractéristique : qu'*il existe*. Il est l'Elohim *qui est*, par opposition à ceux qui ne sont pas ; sa qualité essentielle est d'être le dieu-réalité, par opposition aux dieux-mensonge ; le dieu-vie, par opposition aux dieux-mort.

On peut contester encore, après cela, que la prédication de Moïse ait explicitement développé la doctrine du Dieu unique, comme on conteste que Jésus, dans ses discours, ait directement condamné l'esclavage.

Mais, pas plus que l'esclavage n'était compatible avec la réalisation des principes du christianisme, la croyance élohiste à la pluralité des dieux-patrons ne pouvait survivre à l'établissement du jéhovisme.

L'école de Wellhausen et celle de Renan cherchent à nous prouver que pour Moïse, Jéhovah était le dieu

de ce prétendu « déguisement » ou plutôt de cette bienveillante *manifestation*, ébauche lointaine et prélude d'un abaissement plus profond encore, grâce auquel nous sommes sauvés, et que l'apôtre dépeint en ces termes : « Jésus-Christ s'est anéanti lui-même, ayant pris la forme de serviteur, et il s'est rendu semblable aux hommes et obéissant jusqu'à la mort sur la croix ». (Philip. II).

Dieu voulant s'unir aux hommes, il a bien fallu qu'il s'approchât d'eux par degrés et leur tînt un langage intelligible en se mettant à leur portée ».

(*Op. cit.*, p. 157).

d'Israël tout comme Kamos était le dieu de Moab, etc.

S'il en était ainsi, si la notion du Dieu national épuisait la notion de Jéhovah, on ne comprendrait plus pourquoi Kamos et tous les autres dieux nationaux ont disparu, tandis que Jéhovah non-seulement a survécu, mais a fini par devenir le dieu universel du monde civilisé, — montrant par là que sa notion première a été comme un levain dans la pâte, je veux dire, dans la religion de l'humanité.

Sans doute, pour le gros du peuple et même pour ses chefs au temps des juges, Jéhovah n'était encore que l'Elohim d'Israël. Mais la théologie de Jephté, pas plus que la morale de Samson, ne peuvent se réclamer du Décalogue, et ce n'est pas dans le livre des Juges que nous irons chercher la mise en œuvre du pur jéhovisme.

A aucun moment de son histoire, d'ailleurs, il n'est permis de confondre la religion de la masse israélite avec la révélation de Moïse et l'évangile jéhoviste du Sinaï. Quand une armée franchit un pont, les chefs et l'avant-garde ont passé depuis longtemps, que la foule des régiments s'entasse encore sur l'autre rive. Ainsi en est-il dans toute marche en avant vers la conquête de la vérité. En Israël, les prophètes, les psalmistes, l'élite des croyants, Josué, Moïse, ont proclamé, dès le Sinaï, l'unité du Dieu vivant ; ce qui n'a pas empêché le peuple de rester obstinément attaché, pendant des siècles, à la vieille théologie de l'Elohim-patron. Il faut le reconnaître, d'une façon générale, le Jéhovah national que nous présentent les livres historiques de l'Ancien Testament n'est pas autre chose que l'Elohim particulier d'Israël adoré sous le nom de

Jéhovah. Israël, souvent même ses prêtres et ses rois, croyaient à l'existence des autres Elohim. Et c'est ce qui nous explique qu'à toutes les pages de l'histoire des deux royaumes, nous voyions la cour, le clergé et les adorateurs d'Ephraïm et de Juda passer si fréquemment, et à si peu de frais, du culte de Jéhovah à celui des Elohim étrangers.

Ce qui fait l'insuffisance des théories de Renan et de Wellhausen sur ce point, c'est qu'ils n'ont pas compris la notion d'*Elohim*. Ils n'ont pas compris qu'un Jéhovah strictement national n'eût apporté rien de nouveau, que sa notion était entièrement recouverte par celle de l'Elohim-patron, laquelle existait partout depuis l'époque des patriarches.

Si la révélation de l'Horeb n'avait concerné qu'un dieu national, elle n'aurait rien ajouté à ce que tout le monde savait, c'est-à-dire que *El-Schaddaï* ou *El-Elohé-Israël* était l'Elohim d'Israël. *Jéhovah* n'aurait été qu'un mot, un nom propre, et ce n'est pas avec un mot que l'on fait une révolution. Or, il est incontestable que la révélation de l'Horeb a provoqué une révolution, qu'elle a constitué un peuple et fondé la religion universelle. Il faut aller plus loin. Si Moïse n'a prêché qu'un Jéhovah national, la prédication des prophètes [1], les élans d'adoration des Psaumes, les discours du Deutéronome, les parties anciennes de la tradition sacerdotale ne se comprennent plus ; car ils s'accordent tous à proclamer que ce qui a fait la fortune exceptionnelle d'Israël et la grâce providentielle de son élection, ce qui fait que

[1] Lire Amos III, 3-6 ; IV, 11-13 ; Esaïe XXXVII, 14-20 ; XL, 12-18 ; XLI, 4 ; XLIII, 11-13 ; XLV, 4-8, etc.

son culte est au-dessus de tous les autres et qu'à lui appartient l'avenir et la royauté universelle, c'est que son Elohim a non pas *pour nom* Jéhovah, mais pour caractère d'*être* Jéhovah, c'est-à-dire, le seul Elohim qui existe.

Son Elohim n'est pas un Dieu, il est DIEU. Voilà le fait nouveau révélé à Moïse en Horeb. Et ce fait nouveau explique toute l'histoire subséquente[1].

Le secret de l'élan irrésistible d'Israël, de ses conquêtes et de sa glorieuse destinée, en dépit de ses fautes et de ses châtiments, c'est qu'il a été choisi par le *vrai Dieu*.

Depuis les jours de Moïse, à qui cette révélation fut faite, il y a eu d'une façon constante en Israël des hommes qui ont compris cela et qui l'ont prêché..... et ces hommes ont été le sel de la nation ; d'abord ses chefs spirituels, puis son *reste*[2], le petit troupeau au sein duquel devaient un jour se recruter les premiers témoins de Jésus-Christ.

« Je suis *Jéhovah.* »

Du jour où cette parole fut prononcée, l'humanité entra dans une phase nouvelle de son existence. Elle passa de l'état d'enfant à l'état d'adolescent. Dieu ne la considérait plus comme trop jeune pour comprendre, et elle aurait pu, du pied du Sinaï, répondre à Dieu ce que les disciples répondront un jour à Jésus : « Voici, maintenant, tu parles ouvertement et tu n'emploies aucune parabole[3] ! »

[1] Jésus-Christ montre que c'est bien ainsi qu'il faut entendre la révélation mosaïque, lorsqu'il répond au scribe, en résumant la théologie du Sinaï : « Ecoute Israël, le Seigneur notre Dieu est l'UNIQUE Seigneur. » Cf. Marc XII. 28-34.

[2] Cf. Esaïe X. 19-21 ; XI, 16 ; XXVIII, 5.

[3] Jean XVI, 29.

Et, transformé lui-même en témoin du Dieu unique et universel par cette révélation de Jéhovah, la personne parfaite et absolue, vivante et vivifiante, à laquelle s'adressaient confusément les prières de tous les cultes, Israël aurait dû se tourner vers les autres peuples et leur dire ce que saint Paul un jour dira aux habitants d'Athènes : « Le Dieu que vous honorez sans le connaître, moi, je viens vous le révéler[1] ! »

En effet, la raison d'être d'Israël sera désormais de représenter sur la terre Jéhovah, le Dieu-Vie. Au Dieu universel doit correspondre le peuple témoin.

Pour être mises à même d'accomplir leur œuvre apostolique, il faut d'abord que les tribus esclaves soient rendues à la liberté, et qu'elles soient groupées, organisées en peuple de Dieu.

Moïse va accomplir cette double tâche.

3° *Moïse libérateur des tribus esclaves.*

La vocation de Moïse est, dans l'histoire biblique de la révélation, la vocation-type. Toutes les autres lui ressemblent. Toutes sont là pour nous enseigner que, contrairement à ce qui s'est produit dans les autres religions de l'humanité, les hommes qui ont conduit Israël à la recherche de Dieu ne doivent point à leur initiative ni à leur génie l'illumination intérieure qui les pousse en avant.

Regardez-les plutôt se débattre sous l'étreinte du Dieu qui intervient dans leur vie, les retourne et les jette, tout frémissants, à la rencontre de l'humanité !

[1] Act. XVII 23.

Pas un ne se propose ; il sont tous pris de force. Pas un ne poursuivra le cours normal de sa destinée. La révolution qu'ils apportent au monde commence par leur propre vie. Tous ont quelque chose à quitter. Abraham doit renoncer à sa patrie. Les autres doivent se renoncer eux-mêmes. « Ne m'envoie pas ! » supplie Moïse. — « Marche ! » dit Jéhovah. « Reprends ma vie ! » clame Elie au désert. — « Marche ! » dit Jéhovah. « Je ne suis ni prophète ni fils de prophète ! » s'écrie Amos derrière son troupeau. — « Marche ! » dit Jéhovah. « Je ne suis qu'un enfant. laisse-moi ! » implore Jérémie. — « Marche ! » dit Jéhovah. « Délivre-moi de mon écharde ! » prie saint Paul. — « Marche ! » dit Jéhovah. Et ce mot impérieux : « Marche ! » prononcé d'un bout à l'autre de l'épopée biblique, brise toutes les résistances, surmonte tous les obstacles, provoque tous les héroïsmes, explique tous les miracles, et donne au monde stupéfait le spectacle de vaincus victorieux, qui marchent écrasés sous le poids de la mission divine, depuis Moïse et ses saintes colères, jusqu'à Jean-Baptiste dans les angoisses du cachot, jusqu'à saint Paul dans ses tribulations..., oserais-je le dire, jusqu'à Jésus lui-même, s'écriant dans son agonie : « Père délivre-moi de cette heure... toutefois, non pas ma volonté, mais la tienne ! » — Théorie de victimes par qui Dieu a vaincu le monde, mais qui ont donné en leur martyre la preuve suprême que jamais la nature humaine, livrée à ses seules forces, à ses seules inspirations, n'eût pu par son initiative donner au monde « le salut qui vient des Juifs. »

Après une série d'hésitations qui ont fourni à la tradition sacerdotale l'occasion d'amplifier la part d'Aaron, patron du sacerdoce, dans l'œuvre de la délivrance[1], Moïse obéit et accepte l'apostolat.

Il retourne en Egypte, va trouver le Pharaon, réclame au nom de Jéhovah l'affranchissement au moins momentané des Israélites esclaves, et ne l'obtient qu'après une série de catastrophes qui forcent la main au tyran.

Ces catastrophes nous sont racontées de façons différentes par les deux traditions, qui ne s'accordent absolument que sur la dernière, où le Pharaon, pour avoir refusé d'affranchir le premier-né de Jéhovah parmi les peuples, voit la mort moissonner, en une seule nuit, tous les premiers-nés de l'Egypte.

D'après la tradition sacerdotale[2], Moïse, repoussé par son peuple et découragé par la difficulté qu'il éprouve à parler en public, craint que ses démarches auprès du roi d'Egypte ne demeurent sans effet. Alors Dieu lui adjoint Aaron, et l'avertit qu'il endurcira le cœur du Pharaon, ce qui rendra nécessaires des miracles et des prodiges pour légitimer devant tous sa mission de libérateur. C'est comme un défi proposé par le Dieu d'Israël aux dieux de l'Egypte.

[1] Dans la tradition prophétique, le rôle d'Aaron est beaucoup plus effacé ; peut-être serait-il presque nul, sans l'harmonistique du rédacteur final. On a l'impression, en lisant les textes, que le sacerdotalisme juif a fait pour Aaron, dans l'histoire de la délivrance d'Israël, ce que le catholicisme chrétien a fait en faveur de la vierge Marie, dans l'œuvre de la rédemption.

[2] La tradition sacerdotale ne connaît que cinq prodiges et la mort des premiers-nés. Pour la reconstituer cf. Ex., VII, 8-13, 19-20*, 21 fin, 22 ; VIII, 1-3, 11 b-15 ; IX, 8-12 (XI, 9-10) XII, 1-20, 28, 37, 40-41, 43-51. — On en trouvera la reconstitution dans nos *Sources du Pentateuque* I, p. 275 et suiv.

Le Pharaon et Moïse sont en présence. Aaron et les magiciens vont entrer dans la lice et montrer auquel des deux adversaires doit appartenir le dernier mot. L'épreuve commence. Les succès, d'abord, sont partagés. Les magiciens reproduisent les trois premiers prodiges (serpent, sang, grenouilles), mais le quatrième les dépasse (poux), le cinquième les atteint (ulcères) ; et comme le Pharaon ne veut pas se rendre à l'évidence et s'incliner devant l'ordre du tout-puissant Jéhovah, un châtiment terrible lui est envoyé (mort des premiers-nés), qui brusque les événements en arrachant au roi d'Egypte le décret d'affranchissement.

Dans la tradition prophétique [1] toute la scène nous est présentée d'une manière autrement solennelle et grandiose.

La question de savoir si le Pharaon croira ou ne croira pas à la vocation de Moïse, n'est pas même abordée. Fort de la confiance de son peuple et revêtu de l'autorité de sa mission, Moïse va trouver le Pharaon, non pour traiter de puissance à puissance, mais pour adresser au tyran une sommation formelle de la part de Jéhovah.

Dans la tradition sacerdotale, le peuple d'Israël est resté sourd aux appels de Moïse, et Moïse lui-même ne peut rien faire sans Aaron ; les envoyés de Jéhovah sont obligés, pour accréditer leur mission, de s'abais-

[1] La tradition prophétique rapporte sept plaies : sang, grenouilles, mouches, mortalité du bétail, grêle, sauterelles, ténèbres et la mort des premiers-nés. Pour la reconstituer d'après le texte biblique, cf. Ex., VII, 14-18, 20*, 21*, 23-29 ; VIII, 4-11 a, 16-20, 21-28 ; IX, 1-7, 13-35* ; X, 1-20*, 28-29 ; XI, 4-8 ; XII, 29-33, 42, et nos *Sources du Pentateuque*, I, p. 279 et suiv.


MER
MÉDITERRANÉE
PAYS DE BASAN
Astaroth
Edrei
GALAAD
Jabbok R.
Jourdain
AMORRHÉENS
Hesbon
Jericho
Beth Peor
Désert de Kédemoth
NEBO
AMMONITES
Arnon
Ar Moab
Rabbath Moab
Kir Moab
MOABITES
PHILISTINS
HITTITES
CANAAN
Hebron
Désert de Tsin
HOR
ÉDOMITES
Hormia
Kadès
Mts DE SEIR
AMALÉCITES
MADIANITES
Mendès
Tanis
Avaris
(Citadelle)
Lagunes
Schur
Bubastis
GOSEN
Ramsès
Succoth
Pithom
Etham
Lacs Amers
Migdol
Lagunes
On


LE CHEMIN
DE
L' EXODE
0 10 20 30 40 50 100 kil
MER ROUGE
MIZRAÏM
EGYPTE
Nil Fl.
Thini
Hatzeroth
Kibroth-hattaava
Rephidim
Desert de Sin
MASSIF DU SINAÏ
HOREB
M.C. delt

ser jusqu'à accepter un duel avec des magiciens idolâtres qui, dans les premières passes, se montrent à la hauteur d'Aaron.

Ici, plus de tournoi, plus d'intermédiaire. Moïse commande et ne souffre pas que le Pharaon, qui n'est qu'un homme, discute les ordres de Jéhovah, qui est Dieu. Le roi résiste, il est puni. Il résiste encore, il est frappé. Il balance entre l'orgueil et la crainte, son royaume est dévasté, son peuple décimé ; son propre fils meurt sur les marches du trône, et Moïse est toujours là, impérieux, terrible. On sent qu'au train où vont les choses, l'Egypte, s'il le faut, passera, mais la parole de Dieu ne passera point.

La mort de son fils et les clameurs de son peuple décident le Pharaon à laisser partir ses esclaves.

On n'a encore retrouvé aucun monument ni document égyptien faisant mention du fait mémorable de l'Exode. Mais une inscription égyptienne récemment découverte, mentionne Israël parmi les peuples soumis au Pharaon Menephtah. Or, les constructions élevées par les tribus captives nous reportent à la xixe dynastie, surtout au règne de Ramsès II (Sésostris), et des inscriptions nous racontent que le règne de son successeur, Menephtah, fut troublé par la mort de son premier-né, un fils bien-aimé qu'il avait déjà associé à son gouvernement. Il est donc permis de penser, avec quelque certitude, que le Pharaon de l'Exode fut ce Menephtah (appelé ailleurs Merienptah II ou Amenephthès) qui monta sur le trône après le fameux despote Sésostris, et dont l'avènement coïncida, selon toute vraisemblance, avec la fin du xive siècle avant Jésus-Christ.

Les Israélites, brusquement délivrés d'une servi-

tude séculaire par la panique de leurs oppresseurs, s'enfuient avec une hâte dont le souvenir fut consacré dans la suite par la fête des *Pains sans levain* ou de la *Pâque* [1].

Devant eux s'étend le désert.

Pour atteindre la terre promise aux patriarches, il faut traverser la région difficile des lagunes et des lacs amers. Au moment où ils touchaient à l'extrémité nord de la Mer Rouge, les fugitifs apprennent que dans l'âme du tyran égyptien l'intérêt l'emporte de nouveau sur la crainte, et que l'armée des oppresseurs s'est lancée à leur poursuite.

A vues humaines, ils sont perdus.

Mais Dieu veille ; Il ne les laissera pas écraser dès la première étape de leur marche par la foi. En réponse à leur prière, Il fait souffler un vent impétueux du Nord-Est, qui, suivant un phénomène fréquemment observé en ce pays, fait refluer les eaux de la Mer Rouge et les sépare des lagunes, en mettant à sec une langue de terre suffisante pour le passage des tribus persécutées. Quand le persécuteur arrive, et s'engage à son tour sur cette route improvisée, une saute de vent ramène la marée qui engloutit « le cheval et son cavalier. »

Ainsi raconte la tradition prophétique. Elle nous montre Jéhovah se servant une fois de plus, des causes naturelles pour exaucer la prière de ses enfants.

Cet événement, qui fut pour la foi d'Israël comme

[1] Ils partirent sans avoir eu le temps de faire lever la pâte de leur pain ; d'où : « Pains sans levain ». Les Egyptiens affolés leur ouvrirent eux-mêmes le passage vers la Terre promise : d'où *Pâque*, qui signifie en hébreu *action de passer*.

le baptême du feu, a été chanté dans la suite ; et le cantique [1], par une amplification naturelle à l'enthousiasme et à la poésie, nous représente les vagues fendues en deux, les eaux dressées à droite et à gauche comme de gigantesques murailles, et Israël passant à pied sec dans le fond de la mer.

La tradition sacerdotale, fixée longtemps après le récit prophétique et l'hymne célébrant la délivrance miraculeuse, a fait entrer dans la narration les données de l'histoire et celles de la poésie. D'où, une seconde version du passage de la Mer Rouge, aujourd'hui mêlée à la première, et dans laquelle Israël est censé avoir eu à droite et à gauche, pendant son passage au fond de la Mer Rouge, des murailles de flots redressés [2].

Libres enfin de suivre la destinée où Jéhovah les conduit, les enfants d'Israël, avec Moïse à leur tête, s'enfoncent dans la presqu'île désolée du Sinaï.

Au cours de leur marche vers le massif de l'Horeb et le mont Sinaï, les Hébreux n'eurent guère à se mesurer qu'une fois avec des adversaires qui leur barraient la route. C'étaient des Amalécites, peuplade très ancienne qui occupait les déserts au sud de la mer Morte et dans la presqu'île du Sinaï. Mais la nature du sol et le climat de l'Arabie multiplièrent les difficultés sous les pas des pèlerins. « S'il y a des oasis où jaillissent des sources et où poussent les palmiers, dans ces régions désertes l'eau est rare, et lorsqu'on la découvre, il arrive souvent qu'on ne

[1] Exode, XV. — Voir aussi les allusions : Psaumes LXVI, LXXVII, LXXVIII ; Esaïe XLIII, 16-17.

[2] Cf. Exode XIV, 22, contredisant la donnée Ex. XIV, 21 a, où il est question de *refouler*, non de *fendre* la mer.

peut la boire, parce qu'elle est amère ou salée. Les Hébreux, plus d'une fois, en firent la dure expérience, comme ce fut le cas dans l'endroit où ils campèrent et qu'ils appelèrent *Mara*, c'est-à-dire *amertume*. Au désert, il n'est pas toujours aisé de se procurer la nourriture nécessaire à la vie. Les Israélites souffrirent à plusieurs reprises de la faim ; mais le Dieu qui les avait fait sortir d'Egypte ne les avait point tirés de la servitude pour les laisser mourir dans les solitudes ou dans les vallons arides du Sinaï. Les cailles, d'une extrême abondance dans la presqu'île, les végétaux comestibles, le suc de certains arbrisseaux contribuèrent à subvenir à leur existence[1]. »

Après toute une série d'épreuves, dues tantôt aux défaillances du peuple, tantôt aux difficultés du chemin, la caravane des rachetés de Jéhovah arrive enfin à la Montagne sainte, où Dieu était apparu à Moïse et dont le nom servira désormais dans l'histoire pour désigner l'Alliance de la Loi.

C'est là, durant le séjour des Israélites dans le massif du Sinaï, que l'apostolat du prophète législateur a reçu sa décisive consécration, et que Dieu lui a fait connaître les institutions fondamentales par lesquelles les tribus fugitives sont devenues un peuple, et ce peuple, le royaume de Jéhovah.

4. *Moïse fondateur du Royaume de Jéhovah.*

On ne peut arriver à une claire intelligence de l'œuvre religieuse et sociale de Moïse qu'après avoir nettement distingué les documents qui constituent

[1] Edouard Montet, *op. cit.*, p. 40.

la tradition prophétique de ceux qui constituent la tradition sacerdotale.

Les livres actuels du Pentateuque, où les deux traditions sont mélangées, nous présentent un tableau tout-à-fait incohérent de la religion et du culte au temps de Moïse.

Nous y trouvons, en effet, sur le même plan et pour les mêmes circonstances, l'unité et la pluralité des sanctuaires ; des autels somptueux et un autel en pierres brutes ; le magnifique Tabernacle et l'humble Tente d'assignation ; tout un système très compliqué et très strict de fêtes ou de sacrifices, et l'institution la plus rudimentaire et la plus élastique sur ces deux points ; une hiérarchie sacerdotale fortement constituée, et l'absence de clergé, remplacé par le sacerdoce universel ; etc.

Dire que toutes ces institutions contradictoires de fait et d'inspiration, ont existé dans la même organisation sociale et simultanément, c'est comme si l'on disait qu'un gouvernement peut être en même temps républicain .et monarchique, qu'un même homme peut être à la fois catholique et protestant.

Il faut choisir.

Or, dès que les traditions sont reconstituées, les contradictions disparaissent. Tout s'explique et se coordonne.

La tradition prophétique, racontant les institutions du vivant de Moïse, et le *Deutéronome*, où sont renfermés les éléments de la législation que Moïse souhaitait pour l'avenir[1] — nous présentent un état de

[1] Voir, sur le Deutéronome et son importance capitale pour l'intelligence de l'histoire de Moïse, nos *Sources du Pentateuque*, II, p. 241 et suiv.

choses qui répond parfaitement à ce que l'on peut attendre du premier groupement de tribus nomades et des premières exigences du culte en esprit. Son autel est un autel de terre ou de pierres brutes, élevé selon les hasards de la route ; son sanctuaire, une simple tente où Moïse et Jéhovah s'entretiennent et devant laquelle, au soir des haltes, le prophète rendait ses jugements, expliquait les oracles et semait infatigablement la parole de vie dans l'âme rude de ses co-pèlerins. Sa loi, c'était, non pas un rituel savant et compliqué, tout rempli d'exigences irréalisables, mais, auprès et au-dessus de quelques règlements intéressant l'hygiène et l'ordre social, *dix Paroles*, brèves, claires, allant droit à la conscience et portant à la connaissance d'Israël ce qu'il faut être pour constituer, au sein de l'humanité pécheresse, le Royaume de Jéhovah. Pour commentaire à ces Paroles : les leçons du désert, avec leurs châtiments et leurs grâces ; quelques prescriptions sommaires, touchant les fêtes, les sacrifices et marquant fortement le caractère de « *rachetés* » qui distinguait les Abrahamides du reste des nations ; enfin, les exhortations puissantes du prophète, dont le Deutéronome nous a conservé le thème, et qui peuvent se résumer dans la *loi de l'amour*.

Telle fut, dans ses grands traits, l'œuvre de Moïse d'après la tradition prophétique.

Est-ce à dire que la tradition sacerdotale, si divergente de celle-ci, doive être envisagée comme une fiction et rejetée comme une œuvre apocryphe ? Nullement. Rédigée tardivement, achevée plus de mille ans après les faits qu'elle raconte, élaborée au sein de la caste sacerdotale dont elle reflète fidèle-

ment l'esprit, cette tradition — d'ailleurs parfaitement sincère — se comporte vis-à-vis du Jéhovisme primitif un peu comme la tradition catholique vis-à-vis de l'Eglise primitive. Le catholicisme voit la Chambre Haute à travers ses cathédrales et met la tiare à Simon Pierre ; la tradition sacerdotale a vu le Tabernacle à travers le Temple de Salomon et mis la tiare à Aaron.

C'est le même mirage d'histoire.

Mais, de même que le catholicisme n'a pas eu d'autre intention que de développer les principes chrétiens et maintient à sa base les paroles de Jésus-Christ, la tradition sacerdotale a pris pour tâche d'interpréter le programme de Moïse ; elle le donne comme elle l'a reçu, elle l'applique comme elle l'a compris, et certainement, parmi les sources qu'elle emploie (et dont plusieurs renferment simplement les rites du premier Temple), un certain nombre remontent à une antiquité considérable et peuvent fort bien contenir des renseignements sur l'époque mosaïque[1].

La difficulté est de déterminer ces fragments et de les replacer dans leur cadre. Aussi, l'historien soucieux d'écrire avec quelque certitude sur les temps reculés qui virent la formation du peuple élu, doit-il s'attacher à la tradition prophétique, s'interdire l'usage des textes postérieurs qui la contredisent et ne jamais oublier, dans l'emploi qu'il fera des documents les plus authentiques, que si les directions

[1] Ainsi, les lois de Lév. XIX et XX, où l'on retrouve entre autres choses tous les éléments du Décalogue, et le commandement relatif à l'amour du prochain.

générales de la destinée d'Israël viennent de Dieu, son histoire est l'œuvre des hommes, et que ces hommes, inspirés mais non réduits à l'état de machines, nous ont rapporté les événements providentiels comme ils se les sont représentés, les directions divines comme ils les avaient comprises et les faits du passé comme la mémoire des générations en avait fixé le souvenir.

Si quelqu'un de mes lecteurs, comprenant le sacrifice que la méthode scientifique exige de nos habitudes d'esprit, vient à regretter pour l'époque mosaïque le rituel somptueux des prêtres et du culte, qu'il se rassure. Le sacrifice ne porte, en réalité, que sur des institutions et sur des formes inférieures, par lesquelles le sanctuaire d'Israël ressemblait à tous les grands sanctuaires de l'antiquité : ustensiles d'or, chandeliers, bassin d'airain, parfums, rideaux, service de l'autel et costumes de prêtres, nous les trouvons un peu partout, surtout en Egypte, en Phénicie, en Chaldée. Et ce sont là les vieux vaisseaux, toujours dangereux pour le vin nouveau.

Tandis que l'élément original du culte mosaïque, le vin nouveau de la révélation du Sinaï, c'est, avec le Décalogue, charte unique dans l'histoire religieuse de l'antiquité, l'autel sur lequel l'homme ne doit point passer le fer de peur de le profaner ; c'est la Tente d'assignation où Moïse passait des heures en prière, parlant à Dieu « comme un ami parle à son ami » ; c'est la théologie de l'amour, de l'élection et de l'obéissance filiale, développée dans les grands discours du Deutéronome : autant de faits et de doctrines que le plan traditionnel de nos Histoires saintes, surchargé de symbolisme lévitique, ne pouvait

pas mettre en valeur, et qui constituent pourtant le jéhovisme mosaïque, c'est-à-dire la première forme historique du culte en esprit et en vérité.

Comme l'urgence d'une révision relativement à l'enseignement sur Moïse, s'impose à toute Église qui ne veut pas consommer elle-même le divorce entre la science et la foi, on nous permettra de consacrer un développement exceptionnel à la religion du Sinaï, si importante et si incomprise.

Nous en étudierons successivement le principe, la loi et le culte, en trois paragraphes intitulés :

Le Jéhovisme.
La charte du Jéhovisme (le Décalogue et la loi de l'amour).
Le culte jéhoviste dans ses formes primitives.

A. — Le Jéhovisme. — Que s'est-il passé sur la Montagne entre le prophète et son Dieu ? La mémoire des hommes n'en a conservé que des traditions incomplètes et divergentes. Mais toutes sont unanimes pour affirmer : c'est là que Jéhovah a parlé, c'est là que l'Alliance est née.

La religion qui fut la conséquence des entretiens de Moïse avec Jéhovah dans le massif du Sinaï n'est pas une réforme, c'est une création.

Parmi les étapes de la révélation, il n'en est pas de plus importante.

Abraham prépare Moïse ; Jésus-Christ l'accomplit. La révélation du Sinaï est donc la révélation centrale, et nous le comprenons sans effort, puisque c'est elle qui a donné au monde la religion où Dieu et l'homme se trouvent rétablis dans leurs véritables rapports : le *Jéhovisme*.

Qu'est ce que le Jéhovisme ?

« Je suis Jéhovah ! » — En se distinguant des autres Elohim par ce nom : *Celui qui est la Vie*, Dieu fait connaître à ses élus qu'il est l'auteur de toutes choses, le maître universel. Toutes les créatures vivent par lui. Toute la création lui appartient. Il est absolument indépendant de la nature qu'il domine et qu'il gouverne. Il n'a, par rapport à la nature, aucun besoin que l'homme puisse satisfaire ; aucun désir que l'homme puisse exaucer.

Dès lors, quel sens pourrait avoir, avec lui, le contrat du culte d'Elohim ? un sacrifice extérieur et matériel destiné à capter la bienveillance de Dieu, à satisfaire ses besoins, à le flatter par des présents ?... des présents ? Dieu n'en a que faire ! tout est à lui : l'homme qui offre le sacrifice et la victime liée sur l'autel ; des hommages flatteurs ? tous les hommages lui sont dûs ! Sa gloire et sa puissance sont au-dessus de toutes les louanges et l'homme pourrait se dépouiller de tout, qu'il resterait encore le débiteur du Très-Haut ! La valeur objective du sacrifice, qui était le principe fondamental de l'Elohisme, ou religion naturelle, disparait entièrement à la hauteur où nous élève le Jéhovisme, c'est-à-dire la religion révélée.

Nul n'a marqué avec plus d'énergie que le chantre inspiré du Ps. L, l'abîme qui sépare le culte ancien du culte nouveau :

Jéhovah parle... Ecoute, mon peuple,
... et je t'avertirai,
Moi, ton Elohim !
Je ne prendrai pas un taureau dans ta demeure
Ni des boucs dans tes bergeries,

Car tous les animaux des forêts sont à moi,
Et, par milliers, toutes les bêtes des montagnes !
Je connais tous les oiseaux des monts,
Et tout ce qui se meut dans les champs m'appartient.
Si j'avais faim, je ne te le dirais pas,
Car le monde est à moi, et tout ce qu'il renferme !
— Est-ce que je mange la chair des taureaux ?
Est-ce que je bois le sang des boucs ?...
Offre pour sacrifice à Dieu des actions de grâces,
Et accomplis tes vœux envers le Très-Haut !
Et invoque-moi au jour de la détresse,
Je te délivrerai, et tu me glorifieras !

Impossible d'enseigner plus clairement que le sacrifice en soi et les rites qui l'accompagnent, n'ont aucune valeur objective aux yeux de Dieu, et ne peuvent avoir désormais que la portée toute subjective d'un sentiment symbolisé, ou d'une prière du cœur.

Et ceci nous explique pourquoi le Décalogue — où toute l'Alliance sinaïtique se trouve enfermée, — ne dit pas un mot, dans ses dix articles, des cérémonies extérieures du culte, et de la célébration des sacrifices.

Certes, il ne les exclut pas ! Il les exclut si peu, qu'Israël, dans toutes les phases de son histoire religieuse, rattachera obstinément à Moïse tous les rites qui lui seront inspirés par sa dévotion.

Aussi bien, devons-nous faire remonter à l'époque des institutions mosaïques les principales fêtes champêtres, dont les sacrifices avaient pour objet d'offrir, en reconnaissance à Jéhovah, les prémices des récoltes et des troupeaux, et de rappeler, par le rachat des premiers-nés du peuple, le double caractère de « premier-né » et de « *racheté* » de Jéhovah

qui faisait d'Israël la nation privilégiée, la nation témoin du Dieu-Vie au sein de l'humanité.

Mais, pour tout ce qui touche à l'organisation du culte, la liberté d'Israël reste entière, pourvu qu'il se souvienne du principe hautement spiritualiste exprimé en ces mots par la législation de la première heure : « Si tu m'élèves un autel de pierre, n'y porte point le fer ! Ton ciseau profanerait mon autel. »

Que l'on sacrifie donc, pour rendre grâce, et si l'on éprouve le besoin de donner une forme extérieure à son sentiment religieux ; mais que l'on sache bien que le sacrifice n'est pas la religion ! et que l'adoration que Jéhovah demande consiste à le servir *en devenant l'instrument de sa volonté.*

Comme il est absolument libre de tout besoin, absolument indépendant de la nature et que la nature est dépendante de lui, tout ce qui est service personnel à lui rendre ou don à lui faire est exclu en principe. Le servir consistera donc, non à lui offrir ce qui est déjà à lui, mais à se comporter de manière à ce que l'univers soit réellement placé sous la dépendance et le gouvernement de Jéhovah son créateur. Or, comme la libre activité de l'homme pécheur est le seul obstacle que Jéhovah puisse rencontrer dans l'exécution de ses desseins, l'adoration consistera à conformer la volonté de la créature à celle du Créateur, à vivre dans sa communion, à lui servir de témoin sur la terre : d'un mot, non *à lui donner*, mais à *se donner à lui.*

Ainsi, en se révélant sous son vrai nom : Jéhovah, Dieu révèle à son peuple les rapports véritables qui auraient uni sans la chute, qui uniront désormais dans la personne de ses élus, le Créateur, la créature

et la création. Le Dieu à qui le monde appartient affirme sa volonté de rétablir le monde en *royaume de Dieu*, par le moyen d'une humanité *redevenue obéissante*. Et les prémices de cette humanité, c'est Israël, le peuple dont l'Elohim protecteur s'appelle Jéhovah : « Vous me serez une *nation sainte*[1] *!* »

Le Jéhovisme, culte du vrai Dieu, ramène donc sur la terre, et pour bénir la terre, la vraie religion : la religion de la conscience.

Et voilà pourquoi la charte de cette religion, le Décalogue, qui passe sous silence les cérémonies du culte, — par où Israël ressemblera aux autres peuples — fonde le culte lui-même sur un fait de conscience qui distinguera Israël des autres nations et fera de lui le révélateur de l'adoration véritable, je veux parler du *retour à l'unité du principe moral et du principe religieux qui avaient été séparés par la chute*[2].

On a voulu voir, dans le Décalogue, deux ordres de péchés : des péchés religieux et des péchés moraux. En réalité, dans les dix Paroles de Jéhovah à son peuple, tout est moral, puisque la créature libre, mais liée par la reconnaissance, est mise en face de son devoir par des ordres précis ; et tout est religieux, puisque la raison d'être de ces ordres n'est pas dans leur nature même ni dans la conscience humaine, mais dans la volonté de Dieu.

Sans doute, la voix de la conscience et le bon plaisir de Dieu se rencontrent dans les commandements du Décalogue ; mais l'autorité de la conscience, le

[1] Exode XIX, 6.
[2] Voy. plus haut, p. 92 et 93.

fait que *ne point tuer, ne point voler, ne point mentir*, est *bien en soi*, n'entre point ici en question. Pour amener son peuple à comprendre par lui-même que la volonté divine et le bien en soi sont une seule et même chose, Jéhovah commande le bien, non pas au nom de la morale, mais au nom de la religion. Tu ne tueras point !... parce que je ne le veux pas, moi, le Dieu-Vie, ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Egypte !

En parlant ainsi sur le ton du commandement, Dieu révèle du même coup le caractère absolu de la loi morale. La conscience humaine, obscurcie par le mal et asservie aux instincts de nature, n'avait pas su diriger la volonté de la créature vers le bien véritable. Dieu prend momentanément sa place, s'affirme lui-même comme la conscience de la conscience, et prononce le *tu dois* qui révèle d'une façon absolue, catégorique, la contradiction qui existe entre la volonté naturelle du pécheur et son véritable bien. La voix de la conscience naturelle disait à l'homme : *Tu n'es pas ce que tu devrais être !* La voix de Dieu lui dit : *Voici ce que tu dois être !* mettant ainsi en opposition une volonté supérieure et l'état de choses dont l'humanité souffrait sans pouvoir le changer.

Pour le moment, l'opposition entre la volonté spirituelle et la volonté naturelle est tout extérieure, puisque l'une est en Dieu et l'autre en l'homme. Mais les conditions dans lesquelles elle s'impose sont de telle nature que, si l'Israélite est sincère et loyal dans son effort, il fera sienne cette opposition ; la voix de sa conscience reconnaîtra le bien dans ce que Jéhovah lui ordonne, et sa foi au Dieu qui lui a accordé dans son amour de si merveilleuses déli-

vrances, lui fera aimer, dans le bien qu'il ordonne, l'expression de sa volonté et la condition de son service.

Sans doute, il ne comprendra pas, dès le premier jour, toute la portée de l'ordre divin ; il entrera dans le combat moral sans en prévoir les phases ni l'issue, comme l'enfant, lorsqu'il entre dans la crise de l'adolescence ; mais il lui suffit de savoir que c'est le bon combat et que le Dieu libérateur qui l'y appelle lui a donné une arme de victoire dans l'obéissance à sa LOI... Et nous trouverons ici, dans la requête ardente, impérieuse de Jéhovah : « *Écoute*, Israël ! » une première application du principe éducateur proposé par Jésus à son peuple : « Si quelqu'un veut faire la volonté de mon Père, il connaîtra si ma doctrine est de Dieu ! »

Qu'Israël écoute ! et son Décalogue, réunissant dans un seul faisceau les lumières morales de la révélation naturelle du paganisme et les lumières religieuses de la révélation patriarcale, lui révèlera le Dieu absolu en révélant le Dieu moral, et lui donnera la religion absolue en fondant la religion morale. En posant cette antinomie : *Dieu et le péché*, il lui expliquera que les aspirations de la conscience naturelle viennent de ce que l'homme était au début un être religieux, c'est-à-dire un homme créé à l'image de Dieu et dont la loi était de se constituer dans la ressemblance de Dieu. Et en demandant au nom de Jéhovah, la suppression du mal dans son peuple, il fera comprendre à Israël que le but de Dieu, en s'offrant au culte d'Abraham, en éveillant et fortifiant la foi dans la famille des patriarches, était de restaurer en l'homme le principe religieux, de lui fournir son ali-

ment et son orientation, de remettre enfin la créature en contact avec le Créateur qui, seul, peut lui rouvrir la voie de la régénération morale et la ramener à la gloire de sa destinée primitive : la gloire d'enfant de Dieu !

Tels sont, en quelques mots, les principes du *Jéhovisme* [1], la religion du Sinaï.

Le Jéhovisme est le culte qui place la religion sur le terrain de la morale et qui donne à la morale son véritable sens, en faisant d'elle la condition de la vie en Dieu. Formuler ces principes, c'est dire que le Jéhovisme est la voie par laquelle l'être moral arrivera de lui-même, par la claire vision de son devoir, au sentiment de son impuissance, à la constatation de son péché, et au repentir salutaire qui fait comprendre à l'âme angoissée la nécessité de la rédemption.

Mais Jéhovah ne pouvait demander à l'Hébreu, tremblant sous les tonnerres de Sinaï, de comprendre toutes ces choses ! L'Hébreu en est encore au culte d'Elohim, culte-contrat, où l'adoration, faite d'égoïsme et de crainte, ne connaît que le dieu protecteur... Jéhovah va partir de cette notion primitive pour faire l'éducation de son peuple. Sa loi, dont la fin est si haute, il l'adresse non à l'Hébreu, à l'homme, mais à Israël, à la nation. Le Décalogue fonde la théocratie. Et l'histoire de la théocratie va nous montrer l'égoïsme collectif en travail pour enfanter la *conscience individuelle*, c'est-à-dire la *créature morale* capable de repentance, de conversion et de Salut.

[1] Voy. p. 92 et 93.

Ecoute *Israël* !

Comme les autres Elohim font dépendre de la splendeur des rites ou de la richesse des dons les faveurs qu'ils accordent à leur peuple; Jéhovah, ton Elohim et ton libérateur, lie étroitement les destinées de son peuple à l'observation de ses commandements, et fait dépendre ses bénédictions de l'obéissance morale de la nation élue : « Soyez saints car je suis saint [1] ! »

La sainteté... Ne pressons pas les termes, et ne cherchons pas toujours dans les notions de l'ancienne Alliance, qui n'était que l'ombre des biens à venir, la lumière éclatante de l'Evangile.

De même qu'Abraham était un Chaldéen et non un chrétien, l'Israélite de l'époque du désert ne voyait dans son Décalogue qu'une loi nationale ! Le prochain, dont il faut respecter la vie, l'honneur et la propriété, ce n'est pour lui que le concitoyen. Et l'étude détaillée du Décalogue, la charte du Jéhovisme, va nous montrer combien, rendus à leur sens premier, à leur sens strictement national, tous ces commandements s'ordonnent et s'enchaînent logiquement : d'abord le Dieu protecteur, par qui la nation existe et qu'il faut célébrer au jour du repos comme dans le travail ; puis la famille, qui est le point de départ de l'organisation nationale ; puis le prochain, qu'on ne peut léser sans atteindre indirectement la prospérité de la nation ; enfin la société, dont les grands principes ne sauraient être violés sans que l'existence de la nation fût directement compromise.

1 Lév. XIX. 2 et *passim*.

Tout par la nation, tout pour la nation ! Et quand le Deutéronome nous représente Moïse s'écriant au moment de disparaître : « Je prends aujourd'hui à témoin le ciel et la terre que j'ai mis devant toi la vie et la mort ! » cette adjuration suprême ne concerne ni l'âme ni la vie éternelle : elle parle de la vie ou de la mort de la nation, et de la postérité dont les jours seront prolongés ou anéantis, suivant que son observation ou sa violation de la loi de la *Vie* aura ou n'aura pas fait d'Israël le royaume de Jéhovah.

B. — La charte du Jéhovisme. — LE DÉCALOGUE ET LA LOI DE L'AMOUR. — Les commandements du Décalogue se retrouvent dans les quatre sources du Pentateuque qui racontent l'alliance de Jéhovah et d'Israël au Sinaï.

Mais la tradition prophétique est la seule qui nous ait rapporté ces commandements dans leur ordre constitutif. Il est à remarquer seulement que les deux éditions du Décalogue qu'elle nous présente, identiques pour l'ordre et pour l'énoncé des dix Paroles, ne s'accordent plus lorsqu'il s'agit du développement qui les accompagne.

Ainsi, l'ordre d'observer le sabbat est suivi, dans les deux cas, de motifs tout à fait différents.

Ce fait, et la simple constatation que dans le Décalogue reconstitué à l'aide de Lév. XIX, la loi sur le sabbat et celle sur le respect dû aux parents sont promulguées sans aucun commentaire, ont amené les historiens à penser que, dans leur teneur primitive, les dix Paroles, écrites sur des tables de pierre ou stèles, selon le mode des inscriptions de l'époque[1], devaient

[1] La découverte, à Tell-el-Amarna, en Egypte, de correspon-

se ressembler par leur brièveté, et se borner à la formule de la loi, sans développement ni sanction.

Voici cette formule, traduite littéralement :

Première Table

Je suis Jéhovah, ton Elohim, qui t'ai fait sortir du pays d'Egypte, maison de servitude :

Qu'il n'y ait pas pour toi d'autre Elohim à côté de moi !

Tu ne te feras point d'image taillée !

Tu ne rendras pas vain le nom de Jéhovah !

Souviens-toi du jour du repos pour le sanctifier !

Seconde Table

Honore ton père et ta mère !

Tu ne tueras point !

Tu ne commettras point d'adultère !

Tu ne déroberas point !

Tu ne déposeras pas en faux témoin !

Tu ne convoiteras point !

Ainsi conçues, les dix Paroles peuvent très bien avoir été écrites sur deux stèles aisément transportables.

Quant aux divers développements ajoutés à trois ou quatre de ces Paroles, et qui, du reste, ne s'accordent pas entre eux dans les éditions qui nous sont parvenues, le plus simple est de les tenir pour des commentaires destinés à expliquer et à compléter le texte de la loi lapidaire.

dances égypto-babyloniennes remontant au XVme siècle av. J.-C., démontre que l'usage de l'écriture était courant au sein des contrées où Israël allait s'établir.

Abordons maintenant l'étude des dix Paroles qui ont été la charte constitutive du Royaume de Jéhovah, en commençant par la thèse initiale :

JE SUIS JÉHOVAH, TON ÉLOHIM, QUI T'AI FAIT SORTIR DU PAYS D'EGYPTE, MAISON DE SERVITUDE

Par les mots : *ton Elohim*, l'alliance du Sinaï est rattachée directement à l'alliance patriarcale. C'est le Dieu d'Abraham qui, en faisant « *sortir du pays d'Egypte* » les tribus d'Israël, vient de donner la preuve décisive de la vérité des promesses qu'il avait faites et de la réalité de l'élection.

Ainsi, le Décalogue commence par cette double affirmation, qui va donner tout son sens, toute sa portée à la charte sinaïtique :

Moi, qui commande, je suis le Dieu unique, le Dieu-Vie !

Toi, à qui je commande, tu es le peuple que j'ai choisi et béni pour me servir de témoin sur la terre.

On ne saurait trop insister sur la notion de *peuple élu*. Elle est comme le pivot de toute la prédication prophétique. Il est indiscutable que nous devons la faire remonter jusqu'à Moïse ; les plus vieux documents de la littérature biblique en font foi[1]. La nature et le but de cette élection purement gratuite[2] sont manifestés par les figures employées pour la définir.

[1] Voy. le *Cantique de Débora*, Jug. V, etc.

[2] Acte libre et spontané de l'amour de Jéhovah, Exode XIX, 5 ; Deut. IV, 37 et suiv. ; VII, 6-8. ; VIII, 17 et suiv. ; X, 14 et suiv.

L'élection a fait d'Israël la *propriété*[1] de Jéhovah, son *héritage*[2] ; Israël est désormais le *sujet* de Jéhovah[3], il constitue un corps social séparé des autres et *consacré* à Jéhovah[4]. Mais l'image sous laquelle l'idée de l'élection est exprimée avec le plus de force dans les textes de l'Ancien Testament, c'est celle où Jéhovah se manifeste comme un *père*, et où Israël doit se comporter comme *un fils*[5].

Par la vocation d'Abraham, par les bénédictions accordées aux patriarches, par la protection des tribus esclaves en Egypte, par leur libération, enfin, de la maison de servitude, Jéhovah a engendré, formé, créé son peuple[6] ; après ce pénible enfantement, il a entrepris de le nourrir, de l'élever[7] ; il s'est attaché à lui, à cause de cette peine, comme à un fils de prédilection, un enfant de choix, le *premier-né*...[8]

Par toutes ces pensées, qui paraissent avoir fait le fond de la prédication de Moïse, Jéhovah disait à son peuple tremblant au pied du Sinaï :

« Maintenant donc que tu sais qui je suis, ce que tu es et ce que tu m'as coûté, ÉCOUTE ISRAEL ! »

Nous avons déjà fait remarquer que ce : « *Écoute* »

[1] Exode XV, 16 ; XIX, 5 ; VI, 7 ; Nomb. XVI, 41 ; Deut. VII, 6 ; XIV, 2 ; XXVI, 18.
[2] Ex. XXXIV, 9 ; 1 Sam. X, 6 ; 2 Sam. XIV, 16 ; XX, 19 ; XXI, 3 ; Michée, VII, 14, 18 ; Deut. XXXII. 9 ; IV, 20 ; IX, 26 à 29 etc.
[3] Jéhovah, *Roi* : Deut. XXXIII, 5 ; Jug. VIII, 23.
[4] Ex. XIX, 4-6 ; XXII, 36 ; Lév. XX, 24-26 ; Deut. VII, 6 ; XIV, 2 ; XVI, 18... Alliances interdites : Ex. XXIII, 32 ; XXXIV, 11 et suiv. Deut. VII, 1 etc.
[5] Deutéronome XXXII, 6 ; Jér. III, 4, 19 ; XXXI, 9 ; Esaïe LXIII, 16 ; LXIV, 7 ; Mal. I, 6 ; II, 10.
[6] Deut. XXXII, 18 ; Osée VIII, 14 ; Esaïe XLIII, 1, 7, 15, 21 etc.
[7] Deut. I, 31 ; VIII, 5 ; Osée XI, 3 ; Esaïe I, 2 ; XLVI, 3 etc.
[8] Exode IV, 22 ; Jer. XXXI, 19, 20 ; comp. Osée II, 1.

s'adresse non à un individu, mais à une collectivité. Il faut y insister, car l'importance du point de départ, ici, est capitale. C'est lui, en effet, qui nous fait comprendre pourquoi la révélation du Sinaï, révélation centrale au point de vue de l'histoire, n'est au point de vue religieux qu'une révélation transitoire, et, comme dit saint Paul, « le pédagogue qui nous amène à Christ »[1].

A l'époque et dans le milieu où Moïse vivait, la notion religieuse partait du culte de l'Elohim, du Dieu-patron ; c'est-à-dire, au point de vue moral, de l'égoïsme individuel : *Dieu pour moi.*

Jéhovah veut déplacer l'axe de la religion de l'humanité. Il veut former la conscience individuelle. Il va se servir de la collectivité pour cela.

Ce n'est pas en un jour que la conscience humaine pouvait être renouvelée ! Un ordre, même du ciel, ne suffit pas pour transformer l'égoïsme en altruisme.

Pour vaincre l'égoïsme individuel, l'éducateur divin y substitue l'égoïsme national, auquel devront se plier les égoïsmes particuliers.

Qu'est-ce, en définitive, que la nation appelée à obéir à des commandements moraux, sous peine de déchéance ? C'est l'individu obligé, peu à peu, de sacrifier son péché à la collectivité, et, dans cette lutte avec ses convoitises, de former sa conscience morale ; c'est l'individu, par le patriotisme, réalisant son individualité morale et arrivant, insensiblement, à remplacer la formule de son culte égoïste : « *Elohim pour Moi* », par cette autre, toute transitoire, où

[1] Gal. III, 24.

l'égoïsme et le renoncement se pénètrent : « *Moi pour la nation, afin que la nation puisse obtenir la faveur de Jéhovah.* »

On dira d'abord : la nation pèche ; on en viendra à dire : nous sommes pécheurs, puis : je suis pécheur et condamné.

Ce jour-là, Jean-Baptiste pourra venir et inaugurer par le baptême de repentance la formule de la religion définitive : « *Dieu en moi, moi pour mes frères, par la grâce de notre Sauveur Jésus-Christ.* »

Mais l'Israélite du désert en est encore à la première heure de cette lente évolution vers la lumière rédemptrice. Pour le moment, il ne voit dans le Décalogue qu'une loi nationale, condition de promesses temporelles ; un contrat synallagmatique, c'est-à-dire à obligations réciproques, un contrat d'Elohim.

Ce contrat qui deviendra un réactif tout puissant pour la conscience israélite, examinons-le maintenant tel qu'il est, comme loi collective, nationale. Rien ne saurait mieux mettre en relief sa portée et son unité.

De la thèse initiale découlent deux séries de devoirs, qui vont donner lieu aux deux séries de commandements renfermés dans le Décalogue, et qui ont trait, les quatre premiers, aux devoirs de la nation élue envers Jéhovah, les autres aux devoirs de la nation élue envers elle-même.

Ier Commandement		*Jéhovah et l'Elohisme.*
IIe	»	*Jéhovah et l'Animisme.*
IIIe	»	*Jéhovah et l'activité de l'homme.*
IVe	»	*Jéhovah et le repos de l'homme.*

Ve Commandement	*La famille jéhoviste.*
VIe, VIIe, VIIIe »	*La sécurité individuelle dans le Royaume de Jéhovah.*
IXe, Xe »	*La justice et la paix sociales dans le Royaume de Jéhovah.*

Jéhovah et l'Elohisme.

I. Qu'il n'y ait pas pour toi d'autre Élohim à côté de moi.

Jéhovah ne dit pas : « Je ne suis pas *un Elohim* ». Ce n'est que peu à peu que cette idée des *dieux-patrons* disparaîtra devant la lumière grandissante de la révélation jéhoviste. Et cette élimination s'accomplira si insensiblement qu'il nous est impossible de marquer le moment où Israël a abandonné la croyance à la réalité des dieux étrangers.

Mais dès la première heure, Jéhovah prépare cette transformation, en déclarant nettement que son service est incompatible avec l'adoration d'autres Elohim.

Nous n'avons aujourd'hui nulle peine à saisir toute la portée de ce commandement.

Les dieux du paganisme étant le produit du cerveau de l'homme, portent le caractère de toutes les créations humaines ; ils sont limités, imparfaits, relatifs.

Comme tels, ils peuvent coexister. Au lieu de s'exclure, ils se complètent. En outre, le sentiment religieux qui les a suscités ne pouvant trouver pleine satisfaction en aucun d'eux, les déborde sans cesse et

cherche dans la pluralité de ses conceptions imparfaites le remède de son impuissance.

Des victoires des dieux les uns sur les autres, et de l'insuffisance de tous, est né le polythéisme. De là, les dieux amis et ennemis, nationaux et étrangers ; de là, le culte du Panthéon, et, en dernière analyse : l'autel au dieu inconnu.

Toutes ces associations, luttes, combinaisons où s'occupe et s'épuise l'effort religieux des autres peuples, ne doivent pas exister pour Israël.

Les autres cherchent...... Israël est arrivé. Les autres ont choisi leurs dieux, Israël a été choisi ; et son Elohim, c'est Jéhovah, c'est-à-dire un Dieu qui n'a rien de commun avec les autres dieux, ni l'origine, ni la nature. Il s'est révélé librement à un peuple de son choix, comme le Dieu QUI EST. Il a démontré par ses actes qu'il possède en lui ce que le sentiment religieux cherche vainement ailleurs dans l'accumulation des divinité païennes. *Il veut et il peut sauver.* Il est le Créateur, « le Dieu-Vie » : il est Jéhovah.

Dès lors, où puiser, sinon dans l'incrédulité ou dans l'ingratitude, la tentation d'implorer d'autres dieux ? Les dieux étrangers n'ont aucune puissance pour s'opposer à Jéhovah. L'Egypte l'a bien vu ! Et il ne saurait être question d'associer un dieu quelconque à Jéhovah pour le compléter, puisque Jéhovah est le Dieu *qui est* d'une façon absolue.

Nommer un dieu à côté de lui, c'est limiter son pouvoir et le dépouiller de son caractère, c'est le faire passer du domaine de l'absolu dans celui du relatif : c'est le nier.

Voilà pourquoi le premier commandement de sa loi

devait être : « Qu'il n'y ait pas pour toi d'autre dieu à côté de moi »[1].

Jéhovah et l'Animisme.

II. Tu ne te feras point d'image taillée.

Les images dont il est ici question ne sont point rapportées à la personne de Jéhovah. Nous ne devons pas y voir non plus les faux dieux proprement dits, sans quoi le second commandement retomberait dans l'idée du premier.

Les autres Elohim sont déjà proscrits. Mais il s'agit ici du sous-sol de l'Elohisme : fétiches, totems, téraphim, pénates, représentations d'astres ou d'animaux, figurines participant à la nature d'un corps matériel habité par un esprit, bref, tout l'appareil du culte animiste dans sa période de décadence.

Or, la religion de l'Egypte, au temps de l'Exode, était toute pénétrée de la doctrine attribuée plus tard à Hermès Trismégiste et d'après laquelle l'homme a le pouvoir « d'incarner des esprits invisibles dans des objets visibles » et de « façonner des images obéissant aux exprits ».

Quoi d'étonnant ? L'âme humaine déçue par ses dieux revient sans cesse à l'animisme. Et l'histoire de tous les cultes, y compris le christianisme, est là

[1] La gravité de la transgression de ce premier commandement est accentuée avec force par les prophètes.

Ex. XXXIV, 15 ; Jug. II, 17 ; Os. IV, 15 : V, 3 ; VI, 10 ; IX, 1 ; Jér. II, 23-25 ; III, 8 ; XIII, 27. etc.

Os. I-III ; Jér. II, 20 ; III, 1, 8, 20 ; Ezéch. XVI, 23 ; Es. LIV. 5[e] ; LXII, 5.

pour nous prouver que toute religion mal satisfaite ou mal conduite se pervertit toujours en superstition. La vogue du spiritisme et de l'occultisme moderne en est une démonstration éclatante.

Tous les cultes de cet ordre ont pour point de départ une divinisation de la nature.

C'est contre cette superstition si dangereuse pour la religion véritable, que s'élève le deuxième commandement.

La notion du Dieu révélé est incompatible avec cette divinisation de la nature. Tout est à Jéhovah, tout vient de Lui. Le soleil est sa lampe, le vent est son souffle, le tonnerre est sa voix, les animaux sont l'œuvre de sa main ; sa présence anime tous les êtres ; sa protection suffit à tout ; sa sagesse soutient et dirige le monde. Il est, d'une façon absolue.

Dès lors, quelle place reste-t-il pour la superstition ? Jéhovah est en tout : c'est à lui qu'appartiennent les prières et l'adoration. Indépendant de la nature qu'il domine et qu'il gouverne, Dieu, qui ne veut partager son culte avec aucun autre dieu, veut que ce culte soit distinct comme lui de tout être créé, qu'il s'élève au-dessus de la nature, qu'il s'affranchisse de ses éléments matériels, qu'il se concentre et se spiritualise, de façon à pouvoir établir entre lui et ses adorateurs une communion effective au-dessus des faux dieux et des superstitions naturelles.

Le but de Dieu dans ces deux premiers commandements, est d'affranchir la conscience de son peuple en lui montrant que son indépendance universelle est au prix de sa dépendance exclusive de Jéhovah.

Jéhovah et l'activité de l'homme.

III. Tu ne rendras pas vain le nom de Jéhovah ton Élohim.

Qu'on nous permette ici d'entrer dans quelques détails pour justifier la traduction ci-dessus et pour expliquer le sens qui doit y être attaché.

Disons, dès l'entrée, que la traduction ordinaire : « Tu ne prendras pas le nom de Jéhovah ton Dieu en vain », ou cette autre : « Tu ne prendras pas le nom de Jéhovah ton Dieu pour faire un faux serment » sont légitimes et répondent bien, en un sens, à l'idée exprimée par le 3[e] commandement.

Si nous ne croyons pas pouvoir les adopter, dans une étude qui a pour but de chercher la notion mosaïque du jéhovisme dans le Décalogue, c'est parce qu'elles nous paraissent détourner au profit d'une interprétation particulière, l'idée première, beaucoup plus générale et profonde, du respect que l'on doit au *nom de Jéhovah*.

Ce respect, d'après les traductions ordinaires, consisterait tout entier dans le fait de ne pas se servir à la légère du nom de Jéhovah. Est-il possible d'admettre que, dans ce document si sobre, et dont chaque parole contient en termes brefs et synthétiques une vérité fondamentale, le 3[e] commandement porte tout entier sur un point aussi restreint, aussi particulier ? et que, touchant à la grande question du respect dû à Jéhovah, il réduise ce respect à une notion extérieure et verbale ? S'il en était ainsi, le 3[e] commandement, manifestement incomplet, serait seul de son espèce dans tout le Décalogue.

Mais l'étude des textes nombreux dans lesquels l'expression *Chem Yahvéh* (le nom de Jéhovah) se rencontre, nous met sur une voie qui nous permettra, par une traduction plus fidèle, d'élargir et d'approfondir d'une façon singulière la portée du 3e commandement.

Partout où Jéhovah « *met son nom* ». « *fait habiter son nom* », nous voyons cet acte correspondre à un déploiement de sa puissance, à une révélation de son gouvernement (Deut. XII, 5, 11, 21 ; XIV, 24 ; XXVI, 2 ; 1 Rois IX, 3 ; XI, 36). Le lieu où il fait *résider son nom*, c'est le lieu où il réside lui-même, le lieu où il manifeste sa présence, terrible ou miséricordieuse, mais toujours agissante (2 Sam. VI, 2 ; 1 Rois VIII, 29 ; 2 Sam. VII, 13). Quand il dit : « *Là sera mon nom !* » (1 Rois VIII, 29) cela signifie : Là je serai accessible, là on me trouvera ! « *Partout où tu invoqueras mon nom* », lisons-nous dans Ex. XX, 24,[1] « je viendrai à toi et je te bénirai ». L'ange qui marche devant Israël pour le protéger en chemin, n'est autre chose, d'après Ex. XXIII, 21, que la personnification du *nom* de Jéhovah.

Partout où le *nom de Jéhovah* est invoqué sur le peuple (Deut. XXVIII, 10 ; Jér. XIV, 9, ; Esaïe 63, 19), sur un prophète (Jér. XV, 16) ou sur le temple (Jér. VII, 10 et suiv. ; 1 Rois VIII, 4, 3, etc.), cela signifie, non pas que Jéhovah est appelé par son nom, mais que le peuple, le prophète, le temple qui est la maison de Dieu, sont placés au bénéfice de la toute puissance de Jéhovah qui agit en faveur des siens.

1 La traduction courante : « Partout où je rappellerai mon nom » ne nous paraît pas répondre à la pensée du texte, ni au sens précis du verbe employé.

Quand Jéhovah *secourt* Israël *par son nom* (Jér. X, 6 ; 1 Rois, VIII, 42), le secours s'effectue par le déploiement des forces dont Jéhovah dispose en tant que maître souverain de tout ce qui existe.

> Que Jéhovah t'exauce au jour de ta détresse !
> Que *le nom* de l'Elohim de Jacob te protège !
> (Ps. XX, 2).
> O Dieu, sauve-moi par *ton nom* !
> (Ps. LIV, 3).
> Avec *ton nom*, nous renversons nos ennemis !
> (Ps. 44, 6).

Lorsque David marche à la rencontre du géant Goliath, d'où vient son assurance ? « Tu marches contre moi avec l'épée, la lance et le javelot, et moi, je marche contre toi avec le *nom* de Jéhovah » (1 Sam. 17, 45). D'un côté, toutes les armes et toutes les forces de l'homme ; de l'autre, le *nom de Jéhovah*, c'est-à-dire, l'action de Jéhovah. David est tranquille : la force de Jéhovah est plus puissante que la force des géants.

Nous pourrions citer encore beaucoup d'autres textes, notamment ceux où il est dit : Lever les mains, lever l'étendard, marcher, prophétiser au nom de Jéhovah (Ps. XX, 6 ; LXIII, 5 ; Zach. X, 12 ; Jér. XLIV, 16, etc.), c'est-à-dire par sa puissance.

Mais il est temps de conclure par une dernière considération.

Dieu s'est révélé ; il a traité alliance avec un peuple, afin d'entreprendre l'éducation de ce peuple, de le racheter, et de sauver par lui l'humanité tout entière. Pour cela, que fait-il, d'après les Ecritures ? Il travaille pour l'amour de *son nom*, il apprend à

Israël à connaître, à aimer, à honorer, à glorifier, à invoquer *son nom*. Il fait craindre *son nom* ! Il rend *son nom* « magnifique sur toute la terre ». « Je t'ai laissé subsister afin que tu voies *ma* puissance et que l'on publie *mon nom* par toute la terre ! » *Son nom* : c'est Lui [1].

Nous croyons en avoir assez dit pour conclure que le *nom de Jéhovah* signifie en définitive : *Jéhovah lui-même* dans ses rapports avec son peuple et par son peuple avec le monde. Ce « nom glorieux et redoutable » dont parle le Deutéronome (XXVIII, 58) est identique à Jéhovah en tant que Dieu révélé, manifesté, et agissant au sein de son peuple pour le salut de l'humanité [2].

Revenons maintenant au 3e commandement. Avec le sens de *Chem-Yavhéh* (le nom de Jéhovah) tel que nous venons de le préciser, la traduction ordinaire ne suffit plus. Mais cette traduction elle-même est loin d'être rigoureuse. Littéralement, l'expression hébraï-

1 Voyez pour toutes les expressions que je viens de citer : Ps. XXIII, 3 ; XXIX, 6 ; CVI, 8 ; 1 Rois VIII, 4 ; Jér. XIV, 7 ; Ezéch. XX, 9 et suiv. ; Esaïe, XLVIII, 9 ; LXVI, 5 ; Ps. CXV, 1 ; Ex. IX, 16 ; Ps. IX, 11 ; Jér. XLVIII, 17 ; Esaïe, LII, 6 ; Es. LXI. 6 ; Malach. I. 14 , Deut. XXVIII, 58 ; Ps. V, 12 ; LXXIV, 75 ; XVIII, 2 ; CXL, 14 ; Esaïe, XLII, 8 ; XLVII, 11 ; Ps. III, 9 ; Ex. IX 16.

2 Remarquer le sens donné au *nom* de Dieu par Jésus.

Au commandement négatif du *Décalogue* : « Tu ne rendras pas vain le *nom* de Jéhovah », correspond exactement la demande positive de l'*Oraison dominicale* : « Que ton *nom* soit sanctifié ».

Dans la *Prière sacerdotale*, des expressions comme : « J'ai fait connaître ton *nom*, garde en ton *nom* » font allusion à la Puissance d'En-Haut que Jésus a manifestée aux hommes et par laquelle Dieu gardera les siens.

L'invocation liturgique tirée du Ps 124 : « Notre aide soit au *nom* de Dieu qui a fait le ciel et la terre » signifie : O Dieu qui as fait le ciel et la terre, aide-nous *par ta puissance*. Notre secours est dans la puissance de Celui qui a fait le ciel et la terre.

que : « *Lo thissa eth Chem-Yarhéh Elohéca lachav* » signifie : *Tu ne porteras pas le nom de Jéhovah ton Dieu au néant.* Mettez cela en français, sans vous préoccuper de la traduction traditionnelle. Vous direz : Tu n'anéantiras pas le nom de Jéhovah ton Dieu. Ou, pour chercher une formule qui allie autant que possible le sens nouveau aux termes anciens : *Tu ne rendras pas vain le nom de Jéhovah ton Dieu.* C'est-à-dire : « Par ta conduite, tu ne rendras pas vaine mon activité dans le monde. Par ton action, tu ne mettras pas obstacle à mon action. Ma révélation t'a délivré de l'esclavage des faux dieux, et de l'esclavage de la nature ; maintenant, comporte-toi de manière à ce que je n'aie pas travaillé pour rien, à ce que ma révélation ne soit pas anéantie ! le dernier faux dieu, la dernière idole que j'ai à vaincre en toi, c'est toi-même : ne rends pas vain le nom de Jéhovah ! »

Ainsi ramené à son sens primitif, l'enseignement du 3e commandement retrouve toute sa portée religieuse sans exclure le sens spécial donné à cette parole par la tradition. Au contraire, il explique ce sens spécial et le légitime en montrant dans le faux serment au nom de Jéhovah, ou dans l'emploi inconsidéré du nom de Jéhovah, l'une des transgressions les plus fréquentes et les plus faciles du respect dû à Jéhovah.

La traduction qui nous paraît se rapprocher le plus du sens des mots, est donc à la traduction reçue ce que le tout est à la partie, ce que le général est au particulier.

Que si quelqu'un s'étonnait de la modification que la pensée du 3e commandement a subie à travers le cours des siècles, il faudrait lui rappeler, d'une part,

la tendance de l'esprit humain à rapetisser, à matérialiser, à réduire à un trait caractéristique, à enfermer dans une formule simplifiée et facilement intelligible les idées générales et abstraites, en particulier celles qui lui viennent de la révélation ; d'autre part, le culte superstitieux du vocable *Jéhovah*, institué par le judaïsme postérieur et qui ne peut pas ne pas avoir exercé une influence considérable sur la manière dont on comprit dès lors l'expression biblique : *le nom de Jéhovah*, et l'ordre donné par le 3e commandement de *respecter le nom de Jéhovah*. — On oublie trop facilement que la religion hébraïque a traversé, avant d'arriver au christianisme, une crise durant laquelle le formalisme juif l'a marquée d'une forte empreinte, et qu'il faut tenir grand compte de cette crise lorsqu'on étudie les notions bibliques du Jéhovisme révélé.

Luther traduit ainsi le 3e commandement : « *Du sollst den Namen des Herrn, deines Gottes, nicht missbrauchen.* » ce qui signifie : « Tu ne dois pas mésuser du nom de Jéhovah ton Dieu ». Cette traduction, plus large que celle de nos textes français, en revient à celle que nous avons proposée, si l'on veut bien se souvenir que « le nom de Jéhovah » désigne la puissance agissante de Jéhovah. En effet, comme il ne peut être question d'une action de la puissance divine, que là où le but poursuivi est conforme aux desseins de Dieu, mésuser de la puissance agissante de Jéhovah, c'est, en réalité l'empêcher de se déployer, l'anéantir [1]. Et nous voici revenus au

[1] C'est un acte de cette nature que Satan, au moment de la Tentation, incitait Jésus à commettre.

sens de notre texte primitif : Tu ne rendras pas vain le nom de Jéhovah ton Dieu.

Observons, enfin, qu'avec ce sens littéral, la suite logique des commandements religieux se trouve complètement rétablie.

Le premier commandement a écarté les faux dieux ; le second a condamné les superstitions naturistes ; le troisième, concernant l'homme lui-même, demande à Israël de se garder de toute action qui aurait pour fin de confisquer à son profit la puissance du Dieu révélé et de mettre obstacle à l'établissement du Royaume de Jéhovah parmi l'humanité.

L'homme, pour rentrer dans l'ordre au point de vue religieux, doit être affranchi non seulement des fausses divinités et des superstitions animistes, mais aussi du penchant de sa nature mauvaise à substituer sa volonté à celle de Dieu, à prendre, lui, la place de Dieu et à se conduire comme s'il régnait en maître sur ce monde qui appartient à Dieu et qui n'a qu'une gloire à raconter : la gloire de Dieu.

Si Israël, auquel la vraie religion a été rendue et auquel la fondation du Royaume de Dieu sur la terre a été commise, ne voit dans ses lumières exceptionnelles et dans le sceau de Jéhovah qu'un moyen de satisfaire ses ambitions personnelles et d'étendre son pouvoir sur la nature et sur le monde, il se dérobera à la volonté de Dieu ; il trahira la cause de Jéhovah, il rendra vaines, au moment même où elles allaient devenir salutaires, les relations que Dieu, dans son amour pour le monde déchu, travaille depuis des siècles à établir entre Lui et la famille humaine. Ses grâces sont méprisées, sa révélation est méconnue, sa puissance entre les mains d'un

peuple ingrat et égoïste devient ministre de péché, le programme du Royaume est anéanti — comme eût été anéanti le plan de la Rédemption si le Fils de l'Homme, cédant aux suggestions du diable au désert, avait détourné à son profit personnel le pouvoir miraculeux dont son Père céleste l'avait investi.

Comment Dieu tiendrait-il pour innocent celui qui mésuse de sa puissance ? celui qui anéantit par une usurpation criminelle, l'efficace de sa révélation ? « Il est impossible » dit l'épître aux Hébreux, « que ceux qui ont été une fois éclairés, qui ont goûté le don céleste et qui sont tombés, soient ramenés à la repentance, puisqu'ils crucifient en eux-mêmes le Fils de Dieu et l'exposent à l'ignominie » (Héb. VI, 4). Ainsi, Dieu ne saurait-il tenir pour innocent le peuple qui, après avoir été éclairé, après avoir goûté le don céleste, retomberait dans l'égarement des nations païennes pour vivre selon les convoitises de son cœur, reniant l'amour de l'Elohim de ses pères et exposant à l'ignominie la révélation de Jéhovah.

Du moment que Dieu s'est révélé, il faut qu'Il règne ; et toute limite posée à son gouvernement, soit dans les cieux, soit sur la terre, soit dans le cœur de l'homme, devient péché.

Et c'est pourquoi, après les commandements excluant toute autre adoration que la sienne dans le ciel, Jéhovah place le commandement qui exclut de la terre toute autre puissance active que la sienne.

Jéhovah et le repos de l'homme.

IV. SOUVIENS-TOI DU JOUR DU REPOS POUR LE SANCTIFIER.

Nous avons vu que, dans le troisième commandement, Dieu ordonne à l'homme de ne point agir de telle manière que son action soit opposée à l'action rédemptrice de Jéhovah. Le troisième commandement est donc, en réalité, un appel à l'activité de l'homme, à une activité efficace et positive, à une activité conforme aux liens de dépendance qui unissent désormais l'Israélite racheté au Dieu révélé, à une activité qui, faisant une seule et même chose de l'effort de l'homme et de l'effort de Dieu, permette à Jéhovah de déployer son action dans le monde, et à l'homme, de se développer dans la communion et au service de Jéhovah. Traduit en langage pratique, le troisième commandement signifie donc : Tu sanctifieras ton activité ; tu sanctifieras ton travail.

Ainsi compris, le troisième commandement fait saillir en pleine lumière le sens religieux du quatrième commandement qui est son complément naturel.

Souviens-toi du jour du repos pour le sanctifier !

Par cette parole, Dieu dit à son peuple :

« Je suis Jéhovah, le Dieu-Vie. Le ciel et la terre sont à moi. Je me suis fait connaître à Israël. Je l'ai racheté : Israël est à moi. Je l'ai mis à part pour fonder mon Royaume. Qu'il travaille ou qu'il se repose, son temps m'est consacré. Israël est le peuple élu, la nation sainte qui glorifie mon nom sur la terre en sanctifiant son travail et en sanctifiant son repos. »

L'idée fondamentale du sabbat, c'est que le service de Jéhovah ne doit jamais s'interrompre. On ne peut travailler toujours... Le repos lui-même sera consacré à Jéhovah. On le sanctifiera. Et pour bien marquer que le repos est une forme de service de Jéhovah, Dieu institue un jour de repos et se sert de lui pour rythmer la semaine. C'est le « sabbat pour Jéhovah ».

Cependant, ce jour d'inaction n'a pas seulement pour but de faire ressortir l'absolue dépendance d'Israël par rapport à Jéhovah, mais aussi d'établir le rapport normal de la créature par rapport à la création, car la création appartient au Créateur et non à la créature.

La religion païenne qui ne connaît de l'homme que ce qu'il a de commun avec la nature, ne distingue pas entre le monde et lui, et ne voit, dans le monde matériel, que le domaine où l'égoïsme humain peut se donner libre carrière. Les dieux, l'homme, la nature forment un seul tout dans lequel l'homme ne connaît d'autre loi que son instinct de conservation. Sans respect pour le Créateur, dont il a perdu la notion, il est aussi sans respect pour la création qu'il asservit et dont il est l'esclave.

La révélation mosaïque, en révélant Jéhovah, rétablit l'ordre en procédant à un double affranchissement. Elle affranchit l'homme de l'esclavage de la nature, et la nature de l'esclavage de l'homme, en les replaçant l'un et l'autre dans la dépendance du Dieu libre et vivant.

L'homme est à Dieu. Dans la communion de son Dieu, il perd ses superstitions malsaines, ses vaines terreurs, ses impuissances fatales, et trouve dans la

satisfaction de ses besoins religieux, sa raison d'être, sa liberté, sa norme et son but.

La nature est à Dieu. Elle aussi retrouve dans la révélation du Dieu vivant, sa raison d'être, sa liberté, sa norme et son but. Elle n'a point été faite pour être livrée à l'homme comme on livre une ville au pillage, mais pour lui être confiée, afin qu'il en développe les ressources, qu'il en fasse valoir les richesses et qu'il respecte en elle l'œuvre du Créateur.

Dieu est le possesseur. L'homme n'est que l'usufruitier. C'est là la seconde idée qui est mise en lumière par le repos du sabbat ; repos qui n'est pas pour l'homme seulement, mais aussi pour la création toute entière, laquelle une fois par semaine, se trouve par le moyen du sabbat, libérée de la domination de l'homme et replacée directement dans la possession du Créateur. Au jour du sabbat l'homme abdique ; son activité suspendue laisse le champ libre à l'activité du Créateur, et ce repos sanctifié, étendant son bienfait sur la création, devient un hommage universel au Dieu qui est tout en tout.

Dieu tout en tout, voilà bien, en effet, la loi du Royaume, la religion absolue, l'ordre voulu par Dieu au commencement du monde et détruit par la chute. Dieu tout en tout, voilà le but de la révélation mosaïque ! Et si quelque chose peut faire ressortir la beauté de l'enseignement de Moïse et la réalité de son inspiration, c'est bien cet enseignement religieux du Décalogue, qui, après avoir dégagé la notion de la divinité de tous les liens où le paganisme la tenait enchaînée, après avoir proclamé l'unité absolue et la souveraine liberté de Jéhovah, révèle en Jéhovah le libérateur de la créature déchue et de la création

gémissante, et pose, dans un libre retour à sa volonté paternelle, l'universelle rédemption.

Certes, Israël sera dur à comprendre cet enseignement révélé. Tout l'effort des prophètes ne suffira pas pour élever le peuple à la hauteur de sa vocation. L'homme est impuissant pour réaliser le salut parce qu'il est impuissant pour revenir par lui-même à l'obéissance de Dieu. Mais la loi n'en est pas moins promulguée : témoin accusateur qui trouble les consciences et forme en elles le soupir qui appelle le Rédempteur.

Luther dit quelque part, au sujet du Décalogue, qu'on ne saurait imaginer un mal qui n'y soit point défendu, ni souhaiter un bien qui n'y soit point commandé. Ce jugement s'explique en un temps où l'interprétation grammaticale, l'observation psychologique et les lumières de la critique n'existaient pas encore. Depuis le XVIe siècle, l'histoire, comme l'art, nous a donné des leçons de perspective, et nous avons appris qu'il n'est pas, en matière religieuse, de contresens plus grand, que de mettre toute la révélation dans chacune des périodes de son développement. Nous l'avons déjà dit et nous insistons, parce que peu de théologiens encore se sont résignés à respecter, dans la pratique, cet axiome premier de toute saine interprétation des textes sacrés. On continue, bien qu'on s'en défende, à lire l'Ancien Testament à la lumière du Nouveau, ce qui est instructif pour la foi, mais ce qui empêche absolument d'entrer dans l'intimité des écrivains hébreux, de connaître leur

originalité, de comprendre la langue qui leur est propre, et de saisir, dans son principe et son développement, la révélation de l'ancienne alliance.

C'est pour avoir cédé à cette tentation de mettre toute la révélation dans chacun de ses moments, que l'Eglise se représente aujourd'hui encore les patriarches comme d'excellents chrétiens, et récite le Décalogue dans le même esprit que le « Notre Père ».

Nous avons déjà vu que la période patriarcale a eu pour but non d'apporter à l'homme la religion absolue, mais de le préparer à la comprendre et de le disposer à la recevoir. Cette religion absolue, Jéhovah vient de la lui donner par Moïse, dans la première table de la Loi.

Il s'agit maintenant de faire naître l'homme religieux à la vie morale. Tel Dieu, tel homme. Au Dieu bon, doit correspondre un homme qui veut le bien ; au Dieu qui commande, doit correspondre un homme qui obéit.

L'adorateur de Jéhovah, appelé à sacrifier sa vie toute entière ne saurait se passer à aucun degré du sentiment de l'obligation. Dieu entreprend l'éducation morale de son peuple en prenant pour point de départ le sentiment de la nationalité et l'instinct de conservation, où s'affirme dans son expression première la nature morale de l'être vivant.

Pourquoi ce point de départ ?

Parce que la conscience individuelle ne devait se dégager que peu à peu de la conscience nationale. Plus une notion est abstraite, plus elle est difficile à saisir. La révélation qui avait à prendre l'homme à l'état sauvage pour l'amener à Christ, c'est-à-dire à la conscience de la conscience, ne procède point par

magie en imposant à l'homme des notions qu'il ne peut comprendre ni recevoir. Voilà pourquoi Dieu se révèle d'abord comme le protecteur d'une famille, et fait faire à cette famille l'expérience de sa puissance et de sa bonté. Puis, par Moïse, il commence l'éducation de la conscience, en identifiant sa volonté divine avec le bien. Seulement, l'opposition entre la nature de Jéhovah et le mal est rendue accessible, grâce à l'idée de nationalité qui lui sert de forme et la rend concrète. Le mal, c'est ce qui est nuisible à la nation ; c'est au point de vue religieux, ce qui sépare le peuple élu de Jéhovah, c'est-à-dire ce qui l'affaiblit et le fait retomber dans l'esclavage de la nature ; et c'est, au point de vue moral, tout ce qui tend à détruire l'ordre de la nation, à la diviser, à la dissoudre, en un mot, tout ce qui l'affaiblit et la fait retomber dans l'esclavage de sa propre impuissance.

Dans un cas comme dans l'autre, la nation affaiblie, paralysée, devient la proie de ses ennemis.

Si l'on veut assister à la genèse de l'idée de conscience religieuse et morale, et, du même coup, saisir la portée de la révélation mosaïque dans sa grandeur et dans ses limites, c'est à ce point de vue qu'il faut envisager l'enseignement du Décalogue.

Quoiqu'en disent les hommes habiles à faire sortir des dix commandements tous les préceptes de l'Evangile, la seconde table du Décalogue n'a pas un enseignement aussi clair, aussi complet que la première. La loi morale, que chacune des dix défenses éclaire de son rayon, n'est mise nulle part en pleine lumière. Elle ne trouve pas sa formule.

Cette lacune qui n'est point le fait du hasard, a pour effet de rattacher étroitement la seconde table

à la première, soit la morale à la religion, et de nous obliger de chercher dans la thèse initiale : « Je suis Jéhovah ton Elohim qui t'ai retiré du pays d'Egypte », la raison d'être et la sanction des commandements moraux.

C'est qu'en effet, connaître Dieu et pratiquer sa volonté morale, sont deux choses étroitement solidaires : « Comme ils ne se sont pas souciés de connaître Dieu, Dieu les a livrés à leurs sens réprouvés, en sorte qu'ils ont une conduite indigne, étant remplis de toutes sortes d'injustices, de méchanceté, de cupidité, de malice, pleins d'envie, de meurtres, de querelles, de fourberie, rapporteurs, médisants, impies, arrogants, hautains, fanfarons, ingénieux au mal, rebelles à leurs parents, dépourvus d'intelligence, de loyauté, de sensibilité, de miséricorde [1]. » Ce passage de saint Paul, dont on pourrait rapprocher la parole de Jésus : « Si quelqu'un veut faire la volonté de mon Père, il connaîtra si ma doctrine est de Dieu [2] » montre combien la connaissance de Dieu, la connaissance de sa volonté morale et l'exécution de cette volonté sont des notions intimement liées entre elles.

Les quatre premiers commandements nous ont apporté la révélation religieuse de Jéhovah, le Dieu absolu : les suivants vont nous apporter la révélation morale de Jéhovah, le Dieu national.

[1] Rom. I, 28.
[2] Jean VII, 17

La famille jéhoviste.

V. Honore ton père et ta mère.

Le premier devoir que l'être humain rencontre dans sa carrière terrestre, le devoir à la fois le plus direct et le plus sacré est celui qui l'attache par des liens de respect, d'amour et d'obéissance aux êtres qui lui ont donné le jour. Violer toute autre loi, c'est être criminel ; violer la loi qui unit l'enfant à ses parents, c'est être dénaturé ; c'est-à-dire violer tous les commandements en un seul, violer sa propre loi, se contredire. Aussi appartenait-il bien à cette parole : « Honore ton père et ta mère » d'occuper la première place dans la hiérarchie des devoirs qui constituent la vie sociale. Elle est l'affirmation de la famille.

Ce serait pourtant dépasser entièrement le but de cette parole, que de voir dans le respect ici commandé, un sentiment analogue à la piété réclamée par le Décalogue pour le service de Dieu. Le droit divin des parents mis en lumière par le paganisme grec qui les appelle : δεύτεροι καὶ ἐπίγειοι θεοί, ou, avec Ménandre : θεῶν εἰκόνες βεβαιότατοι et pour lesquels Aristote réclame τιμὴν καθάπερ θεοῖς, est une notion entachée d'idolâtrie et née de la confusion du divin et de l'humain.

La religion de l'Ancien Testament. qui distingue d'une façon absolue ces deux domaines, ne confond à aucun degré la piété filiale et le service de Dieu. Le lien qui unit les enfants aux parents est, pour elle, un lien purement naturel. Et si le respect qui

lui est dû reçoit ici une telle importance, c'est parce que ce lien est à la base de toutes les relations de l'homme avec ses semblables.

Or, le caractère éminemment national des commandements moraux du Décalogue ne pouvait qu'accentuer encore la portée capitale du lien qui unit l'enfant à ses parents.

Israël, le peuple élu, le témoin de Jéhovah est, à vrai dire, une seule et même famille.

Depuis Abraham, père du peuple, les promesses se sont transmises comme un héritage sacré, de génération en génération ; de telle sorte que la fidélité du fils à son père remonte par Abraham jusqu'à Dieu, et se traduit sur le terrain religieux par la fidélité à l'alliance jurée [1], en même temps qu'elle donne aux générations qui montent, un vif sentiment de la solidarité qui unit tous les Israélites entre eux.

C'est au foyer paternel que l'enfant naît à la vie sociale, prend conscience d'une autorité supérieure à la sienne, ouvre son cœur au sentiment de la fraternité, apprend que nul ne vit ici-bas seulement pour lui-même, mais que le repos, la prospérité, le bonheur de la famille ont pour condition première l'amour mutuel qui fait de chacun le serviteur de tous et de tous les serviteurs de chacun. C'est par le moyen de la famille que l'enfant, élevé dans l'esprit de ses pères, entre dans la communauté, et devient membre de cette famille agrandie qui s'appelle la nation. Ce qu'il a été au foyer il le sera dans

[1] L'alliance doit aller de père en fils : Genèse XVII, 9 ; XVIII, 19.

l'Etat, car les premières relations de sa vie morale contenaient en principe et en germe toutes les autres. Et dans quel Etat importait-il, comme en Israël, que chaque citoyen eût été formé, dans sa famille, selon le type hérité de l'ancêtre commun ? C'est pourquoi la première des lois dont devait dépendre la vie de la nation était bien celle-ci : « Honore ton père et ta mère ».

La sécurité individuelle dans le Royaume de Jéhovah.

VI. Tu ne tueras point.

La première condition de la vie morale et sociale de la nation israélite a été posée par le 5e commandement. Nous pourrions appeler cette première condition : l'esprit de famille.

Mais tout n'est pas de fonder, de constituer : il faut conserver. Or, comme une nation se compose d'individus, le meurtre est un attentat contre la vie de la nation. Le crime visé par la défense du 6e commandement dépasse la portée de l'assassinat ordinaire. Tuer, en Israël, ce n'est pas seulement priver un être du souverain bien, c'est anéantir dans la personne de son prochain la nation élue, l'alliance contractée, l'œuvre et les espérances de Jéhovah. Plus tard, quand le ministère des prophètes couronné par l'œuvre de Jésus-Christ aura appris à Israël que Jéhovah est le Dieu de tous, que le Royaume élu va jusqu'aux extrémités de la terre et que tout homme, par le seul fait qu'il est homme, porte le sceau de l'inviolabilité parce que l'amour de Dieu

l'enveloppe, cette parole « Tu ne tueras point ! » trouvera son énergie complète et son sens largement humain. Pour le moment, c'est de la nation qu'il s'agit. Nous sommes au premier stade de l'éducation de la conscience. Le but de la révélation est de faire comprendre à l'Israélite, en le plaçant sur un théâtre assez restreint pour qu'il puisse saisir, si j'ose dire, le mécanisme de la pensée divine, que, lorsque dans un mouvement de violence égoïste il frappe son prochain, en réalité, c'est à lui-même et c'est à Dieu que le coup est porté.

VII. Tu ne commettras point d'adultère.
VIII. Tu ne déroberas point.

Ces deux commandements, étroitement unis au dernier et de même nature que lui, appellent en cause les deux autres ordres de faits par lesquels l'Israélite, en privant son prochain de ce qui lui appartient, pourrait travailler à la satisfaction de ses instincts, *à la réalisation de son moi individuel au détriment de la communauté.* Or la communauté, la nation, est l'objet de l'élection divine. C'est en elle et par elle que Dieu s'affirme et qu'il travaille au salut de l'humanité. Réaliser son moi au détriment de la communauté, c'est donc mettre obstacle au plan de Dieu ; non seulement se soustraire à la volonté de Dieu, mais travailler contre Dieu, poser son MOI contre Dieu. Et c'est là le péché.

Mais comme l'Israélite coupable fait partie de la nation, et qu'à ce titre ses intérêts les plus chers sont identifiés avec ceux de la nation, lorsqu'il travaille à

se satisfaire au détriment de la communauté, il travaille en réalité contre son propre intérêt, il travaille contre lui-même, il se contredit. C'est là le fruit et le salaire du péché.

Le 8e commandement : « *Tu ne déroberas point* » est assez clair pour n'avoir besoin d'aucune explication.

Son but est d'établir le règne de la confiance, pour permettre le règne de la *coopération* : mot qui ne sonnerait pas comme un néologisme, si Israël avait été fidèle aux institutions de Moïse, car la coopération est le principe même de son organisation sociale.

Le 7e commandement, généralement interprété à la lumière de l'Evangile (ce qui en enrichit considérablement la portée), a besoin, pour être compris, d'être replacé dans son cadre historique. La parole : « *Tu ne commettras point d'adultère* » ne s'étend point (comme pourrait le faire croire la traduction : « tu ne commettras point d'impureté », ou nos vieilles versions calvinistes dans leur énergique langage : « tu ne paillarderas point ») à toutes les manifestations de la sensualité. La foi conjugale elle-même n'y est pas directement visée. En ce temps-là, l'union était libre, et l'homme pouvait multiplier le nombre de ses femmes et de ses concubines, pourvu qu'en usant de ce droit il ne sortit point de ses possessions légitimes. La femme appartenait à l'homme, ainsi que nous le fait voir le 10e commandement, qui énumère la maison, la femme, l'esclave, le bœuf et l'âne parmi les choses qui appartiennent au prochain. Ce n'est que bien plus tard, lorsque le ministère des prophètes aura mis en lumière le rôle de la femme au

point de vue religieux, et comparé souvent l'alliance de Dieu et de son peuple à l'union des époux, que le mariage, relevé de son abaissement, acquerra peu à peu la dignité et le caractère sacré dont nous le voyons revêtu dans l'Evangile.

Dans l'enseignement mosaïque, commettre un adultère signifie simplement avoir des relations avec une femme qui appartient au prochain, soit, comme nous le disions tout à l'heure, satisfaire ses instincts au détriment de la communauté.

La justice et la paix sociales dans le Royaume de Jéhovah.

Les deux derniers commandements nous ont mis en présence de péchés dont l'auteur se cache et n'attente à la vie et au bien de la communauté que dans des actes isolés, commis dans l'ombre, sous l'impulsion d'une convoitise particulière. Sa faute n'atteint qu'indirectement la société, l'agression étant dirigée uniquement contre l'individu. Là où la vie de la société est directement menacée, c'est quand l'agresseur, s'en prenant à ses institutions, s'insurge contre elles et les trahit dans l'intérêt de sa satisfaction personnelle. Cette fois, ce n'est plus seulement le prochain, c'est la communauté tout entière qu'il sacrifie à son égoïsme criminel, soit qu'il le fasse en sauvant les apparences et en feignant d'obéir à la loi, soit qu'il foule aux pieds, dans une insurrection ouverte et violente, les coutumes nationales et le droit des gens.

Le 9e commandement a prévu le premier cas, et le 10e a en vue le second.

IX. TU NE DÉPOSERAS PAS EN FAUX TÉMOIN.

La parole *èd châqer*, faux témoignage, n'a pas trait au mensonge en général, comme l'interprétation évangélique l'admet volontiers ; elle vise uniquement cette forme spéciale du mensonge qui consiste à empêcher le cours de la justice par de fausses allégations (voy. Lév. V, 1). Le cours de la justice une fois enrayé, quelle garantie demeure pour les biens et pour la vie des citoyens ? Les institutions nationales sont sapées par la base. C'est l'existence de tous menacée par la conduite de chacun.

Le Décalogue, par le 9e commandement, n'entre pas dans la sphère du droit, il l'effleure seulement, et, restant sur le terrain moral, il ordonne à tout Hébreu de respecter par sa conduite les droits de ses concitoyens.

Mais si le faux témoin, en empêchant autant qu'il dépend de lui, le cours de la justice, compromet les institutions nationales et la sécurité sociale, l'homme dont l'égoïsme déchaîné ne connaît plus ni le respect humain ni les formes même de la justice et qui demande à la violence la satisfaction de ses appétits, cet homme-là, autant qu'il est en lui, ramène la civilisation à la barbarie, il est l'ennemi de tout ce qui n'est pas lui, il anéantit la nation. C'est contre lui qu'est dirigé le dernier commandement.

X. TU NE CONVOITERAS POINT.

Le 10e commandement dans la version sacerdotale du Décalogue est formulé comme suit : « Tu ne ravi-

ras rien par la violence [1]. » Cette interprétation pourra paraître outrée aux personnes qui, habituées à pénétrer le Décalogue de l'esprit de l'Evangile, se représentent le peuple auquel il fut donné sous les traits de l'Eglise chrétienne, longuement exercée par la doctrine du Christ à distinguer entre l'acte et le sentiment et à condamner comme péché le mauvais sentiment lui-même : mais supposer chez les Hébreux du temps de Moïse une pareille distinction et chercher dans le Décalogue une condamnation semblable à celle du Ve chap. de saint Matthieu, c'est méconnaître gravement le développement de la conscience hébraïque.

Que le verbe *Kamad*, convoiter, ne désigne pas seulement le sentiment intime de la convoitise, mais l'élan de la convoitise pour s'emparer de son objet, c'est ce que prouve suffisamment l'usage qui est fait de ce terme dans des passages tels que Ex. XXXIV, 24 ; Deut. VII, 25 ; Michée II, 2 etc.

Quand Jésus, énumérant au jeune homme riche les commandements de la seconde table traduit *lotakmod* par μὴ ἀποστερήσῃς (Marc X, 19), il donne clairement à entendre que la convoitise mentionnée n'est point seulement un mouvement intérieur, mais un acte par lequel on viole le droit d'autrui [1].

[1] Cf. Lév. XIX, 13, et nos *Sources du Pentateuque*, vol. 1, p. 304 et suiv.

Ἀποστερέω signifie frustrer, dépouiller, spolier. — Il est intéressant de remarquer que saint Paul, formé à l'école des rabbins, donne de ce commandement une traduction juive beaucoup plus moderne et beaucoup moins fidèle à la pensée du texte primitif que celle de Jésus d'après saint Marc (comp. Rom. VII, 7 et Marc X, 19).

Tel est le corps de lois que toute la littérature hébraïque rattache à la rencontre de Jéhovah et de Moïse sur le mont Sinaï.

Loi destinée à servir de charte au Royaume de Jéhovah et à mettre le peuple élu en état de réaliser en tant que nation et sous une forme élémentaire, le triple vœu de l'*Oraison dominicale :*

« Notre Père qui es aux cieux, que *ton nom* soit sanctifié, que *ton Royaume* vienne, que ta volonté soit accomplie *sur la terre.* »

Depuis sa promulgation au XIVe siècle avant notre ère, le Décalogue n'a été surpassé ni remplacé par aucune législation divine ou humaine.

On remarquera que les commandements du Décalogue sont exprimés sous la forme négative. Ils représentent bien ainsi la manifestation d'une volonté nouvelle et supérieure qui intervient dans un état de choses où les pensées et les mœurs sont mauvaises, qui s'y oppose et les contredit, et déclare à l'humanité pécheresse, représentée par les tribus d'Israël, que la condition première de retour en grâce pour les hommes, c'est de changer de conduite et de renoncer à ce qu'ils ont toujours fait.

Aussi bien, ces commandements négatifs ne pourront être réalisés dans leur esprit sans que l'avénement d'un sentiment nouveau, positif et actif, ait disposé le cœur à les comprendre, à les accepter et à les accomplir. Ce sentiment se trouve formulé dans deux commandements que les textes anciens ont mis dans une étroite connexité avec le Décalogue, et que Jésus relève dans l'Evangile en les appelant le Sommaire de la Loi. Ils en sont bien le sommaire, en effet, puisqu'ils renferment son principe d'exécution :

« Tu aimeras Jéhovah, ton Elohim, de tout ton cœur, de toute ta force, de toute ta pensée.

« Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

Sans doute, le Dieu qu'il faut adorer de tout son cœur ne réclame cet amour qu'à titre d'Elohim d'Israël, et le prochain qu'il faut aimer comme soi-même, ne désigne pour le moment que le concitoyen. Mais que l'Israélite s'applique à observer les commandements du Décalogue, et l'éducation progressive de sa conscience élargira le cadre de ses devoirs. Le Dieu qu'il aime lui apparaîtra toujours plus clairement comme le Seigneur de qui dépend toute la création et, par delà le prochain Israélite, son amour s'étendra aux autres hommes, aux faibles, aux malheureux, voire même aux animaux qui collaborent à son travail et à toute la nature qui, comme les cieux, raconte la gloire du Créateur.

Cette extension de ces sentiments altruistes devait lui être facilitée par toute une catégorie de prescriptions que nous retrouvons dans la législation ancienne et qui manifestent le caractère profondément humanitaire des conceptions sociales de Moïse.

Quand on lit, en effet, les prescriptions si rigoureuses et si minutieuses du rituel sacerdotal, où revient sans cesse l'arrêt de la mort contre les transgresseurs du cérémonial, il semble que l'on ait affaire à un Dieu farouche, à un législateur impitoyable, et que la loi, promulguée au milieu des tonnerres, participe à la nature des lueurs orageuses qui n'éclairent qu'en foudroyant. Si nous n'avions que ces textes-là, nous aurions quelque peine à comprendre

que Jéhovah ait réclamé de son peuple l'amour, et que Moïse ait laissé de lui l'impression qu'il était de tous les humains le plus patient et le plus doux.

Mais si nous nous en tenons aux textes antérieurs à la législation sacerdotale, l'ensemble de la religion change d'aspect et Jéhovah n'a plus le même caractère.

En dépit des peines effroyables prononcées contre les transgresseurs de la loi morale et contre les ennemis du peuple de Dieu, ce n'est plus le mot *Mort* qui sonne comme un refrain, mais bien le mot *Vie*. Jéhovah est le Dieu-vie, il veut la vie pour toute la création, c'est pour l'œuvre de vie qu'il s'est choisi sur la terre un peuple qui est sa famille d'adoption, et, comme toute paternité est une communication de vie, les rapports que Dieu institue avec Israël, sont tous destinés à produire, à développer, à multiplier la vie. Et c'est ainsi que nous voyons se succéder dans les institutions de Moïse, non plus des prescriptions rituelles dont la transgression produit la mort, mais des ordonnances morales qui toutes sont orientées vers la vie. D'abord le Décalogue, qui est la charte de la vie religieuse, morale et sociale, puis la loi de l'amour, où le cœur doit trouver les sources mêmes de la vie, enfin des commandements humanitaires, destinés à placer sous la protection d'Israël, les étrangers, les déshérités, les esclaves, les animaux, les arbres et la nature tout entière[1].

[1] Ex. XXII, 21 ; XXIII, 9 ; Deut. XXIV, 14 et suiv. — Ex. XXII, 24 ; Deut. XXIV, 14. — Ex. XXXIV, 26 ; Deut. XXII, 6 ; XXV, 4 ; Deut. XXI, 19, etc.

Depuis quelques temps, la question des rapports de la législation mosaïque et du code d'Hammourabi est l'objet des plus vives controverses.

D'après Fr. Delitzsch *(op. cit.)* toutes les lois du Code de

Rien n'était plus propre que des commandements de cette nature, pour briser le cadre étroit où s'enferma d'abord la religion d'Israël et transformer sa morale particulariste en morale universelle.

C. — Le culte jéhoviste dans ses formes primitives. — Autant les institutions religieuses et morales de

Moïse existaient à Babylone longtemps avant le législateur hébreu ; le décalogue comme le reste. Cette incartade a provoqué. de la part des hommes compétents en matière de critique historique, les réfutations les plus variées et les plus péremptoires. Parmi les meilleures nous citerons celle du Dr J. Jeremias : *Moses und Hammurabi*. 1903. Son travail peut être résumé en deux thèses suggestives :

1° Puisque Hammourabi a pu, 2.250 ans environ avant Jésus-Christ. rédiger ou faire rédiger un ensemble de lois, rien *a priori* n'empêche d'attribuer la même possibilité de rédaction d'un code à Moïse qui a vécu beaucoup plus tard, au xive siècle.

2° La similitude des deux Codes permet de supposer que, dans le droit coutumier des anciens Arabes, il peut se trouver des traces d'une tradition commune originaire d'Arabie et à laquelle Hammourabi et Moïse auraient également puisé.

Mais nous n'avons trouvé nulle part de résumé de cette controverse aussi bien fait et aussi juste dans ses conclusions, que celui que publiait *The Independent* en janvier 1903. et que la *Revue chrétienne* reproduit dans son numéro d'Avril. On y lit :

Dire que Moïse n'est pas l'auteur original de la plus grande partie des statuts, que renferme le Pentateuque. c'est là une affirmation qui a été généralement admise par les théologiens bibliques, appartenant à toutes les tendances. Ces lois diverses ont pu être appliquées, et ont reçu leur développement en Egypte. à Babylone. en Syrie, partout où une société civilisée s'est rencontrée avant Hammourabi et Moïse. Mais enseigner, après cela, que toutes les lois mosaïques existaient longtemps avant l'époque du grand législateur hébreu. puisqu'Hammourabi vivait vers 2.250 avant J.-C., c'est une toute autre affirmation. Certaines d'entre elles devaient être naturellement promulguées partout. Telle la loi du talion « œil pour œil », ou les lois qui protègent la demeure de la famille.

Toutefois, si l'on compare le code de Babylone récemment découvert à Suse avec la loi mosaïque, les différences entre les deux codes vous sautent aux yeux. Ainsi le code d'Hammourabi. beaucoup plus élaboré. n'a pas de sabbats. pas de cours de justice organisées, pas de loi contre la corruption. la magie. les

Moïse étaient complètes et de portée éternelle, autant les formes que revêtit le culte de son temps furent élémentaires et de caractère transitoire. Etant donnés le peuple et la situation, il ne pouvait guère en être autrement, il fallait s'accommoder au désert. Mais il semble en outre que Jéhovah et son prophète aient eu souci de tenir, dans les débuts, aussi loin

faux poids, comme celui de Moïse. La loi de l'inceste est d'une largeur effrayante. Elle ne défend pas les crimes antinaturels. Elle légitime la prostitution qui, en fait, avait son siège principal dans les temples : la prostituée est appelée « sœur d'un dieu » (art. 179). Elle n'impose aux autorités de la cité aucune mesure de prévoyance pour la salubrité publique.

Aux yeux de Delitzsch le code d'Hammourabi est supérieur. Nous demandons : En quoi ? Il repose, en général, sur l'idée de justice, mais le souffle subtil de miséricorde qui circule dans les articles de la loi mosaïque, on ne l'y rencontre jamais. Cette dernière, en effet, défend d'opprimer les étrangers, pourvoit à leur naturalisation, interdit l'usure, et ordonne de rendre avant le coucher du soleil, le vêtement du débiteur que le créancier a pris en gage. Il défend de glaner sur le champ moissonné, afin que le pauvre puisse y trouver quelques épis pour sa nourriture. La récolte de la septième année sabbatique est abandonnée aux nécessiteux. Le terrain exproprié et vendu pour une dette revient à la famille dans l'année du jubilé. Des cités de refuge sont ouvertes pour ceux qui, par accident, ont causé la mort d'un autre homme. Les juges exigent deux témoignages pour prononcer une condamnation, et ne peuvent appliquer la peine du fouet au delà de quarante coups moins un. Les esclaves fugitifs ne doivent pas être rendus, et la cruauté envers les animaux même est condamnée. Rien de semblable à tout cela dans le code de Babylone.

En ce qui touche le décalogue, il faut attendre que le professeur D...., nous donne la preuve de son origine babylonienne. Rien dans les monuments de la vieille cité n'en éveille en nous, même le soupçon. Certaines pénalités des deux codes ont quelque ressemblance entre elles, celles qui sont appliquées au meurtre, au vol, aux faux serments, par exemple. Mais entre les deux législations, le décalogue met une différence fondamentale.

A quelles sources les Hébreux ont-ils emprunté une grande partie de leur législation ? Ceux qui, comme Delitzsch, répondent : à Babylone, devraient se rappeler que les monarques de cette ville furent les seigneurs suzerains de la Palestine et de la Syrie de 3.500 avant J.-C. jusqu'aux environs de l'année 1.600 avant l'ère chré-

que possible. les institutions qui sollicitent le formalisme, matérialisent le commandement moral et ramènent dans le culte les séductions de l'*opus operatum*. Tout est organisé très simplement et de manière à maintenir l'Israélite dans des sentiments d'humilité, de dépendance spirituelle et de foi.

tienne. A cette dernière date, la XVIII[e] dynastie égyptienne étendit l'autorité de son sceptre jusqu'à l'Euphrate. Cette influence se maintint pendant plusieurs siècles. Déjà même avant cette époque. les rivages de la Méditerranée, nous le savons, étaient en relations commerciales plus constantes et plus intimes avec l'Egypte qu'avec l'antique cité orientale. Le système légal en usage lors de l'entrée des Juifs en Palestine doit donc, comme la religion et l'art, avoir été soumis chez eux aux influences égyptiennes.

Le monothéisme, tel est surtout le signe distinctif des écrits mosaïques. Que ce Dieu unique fût regardé comme le Dieu national, quand le polythéisme régnait chez tous les peuples qui entouraient Israël, c'était là une chose de toute nécessité. Mais voir dans ce particularisme exclusif une origine babylonienne, c'est commettre une erreur absolue. Fort hospitaliers pour les dieux des autres nations, les citoyens de Babylone les adoptaient facilement. C'est avec la même facilité qu'ils transportaient le culte de leurs divinités dans les nations étrangères. Ces dieux de Babylone n'étaient pas plus nationaux que ceux d'Egypte ou de Phénicie. Nous pouvons donc conclure que toutes les conjectures de Delitzsch, de Tiele et de Stade n'ajoutent rien à la relation que la Bible nous présente sur l'origine du culte de Jéhovah.

Un mot en terminant. Les auteurs les plus qualifiés repoussent absolument les conclusions du professeur D... Ainsi l'assyriologue D[r] Jeremias, de Leipzig, dans une brochure qui porte ce titre : *Influence croissante des découvertes faites à Babylone sur l'Intelligence de l'A. T.* « Ces fouilles remarquables, dit-il, n'ajoutent rien à la connaissance du côté divin de l'A. T. Il peut y avoir des matériaux communs aux deux littératures, mais l'esprit des livres de l'A. T. est infiniment supérieur à celui de Babylone. » Enfin l'un des écrivains les plus radicaux, entre ceux qui se sont occupés de ces sujets, Cornil, de Breslau, caractérise la position prise par Delitzsch de la manière suivante : « C'est une glorification insensée de Babylone aux dépens de la Bible. Contre de telles affirmations, le devoir d'une vigoureuse protestation s'impose à tous les savants qui s'occupent de l'A. T. d'une manière plus spéciale. »

1. *L'Autel.* — Voici ce que nous lisons à la suite du Décalogue, dans la tradition prophétique :

« Tu m'élèveras un autel de terre, sur lequel tu m'offriras tes holocaustes et tes sacrifices d'actions de grâces, tes brebis et tes bœufs. Partout où tu invoqueras mon nom, je viendrai à toi et je te bénirai. Si tu m'élèves un autel de pierre, bâtis-le de pierres non taillées, car en faisant passer le fer sur elles, tu les profanerais ! Tu ne monteras point à mon autel par des degrés, afin que ta nudité ne soit point découverte[1]. »

La plus ancienne législation des Hébreux ne contient pas un mot de plus, touchant la célébration du culte. Où est le sanctuaire ? « Partout. » Il suffit, pour que le lieu soit saint, que Jéhovah, invoqué par son peuple, « glorifie son nom » soit par le moyen d'une théophanie comme celle qui fit dire à Jacob : « C'est ici la Maison de Dieu ! » soit par le simple exaucement d'une prière, manifestant la présence du Tout-Puissant : « Je viendrai à toi, et je te bénirai. »

Pas plus qu'il n'est question de lieu fixe, il n'est question de sanctuaire unique pour les sacrifices.

Quoi d'étonnant ? Le peuple vit au jour le jour, ayant à peine de quoi se suffire ; il marche, il campe, ouvrant sa tente le soir et la repliant le matin, sans cesse tenu en haleine par les difficultés de la route et par les périls de la guerre. Un jour, il est groupé ; le lendemain, il est dispersé dans les vallées et sur les montagnes. C'est, du reste, un peuple rustique, aux mœurs encore grossières, élémentaire

[1] Ex. XX, 24, 26.

dans ses notions, peu réveillé dans sa conscience, capable de dresser un veau d'or au pied même du Sinaï. Tout ce que Jéhovah lui demande, c'est de se souvenir qu'Il est son Dieu. Un autel de terre élevé sur le chemin et sur lequel le chef de famille, ou de tribu, offre en passant son holocauste, voilà qui suffit. On peut aussi, si l'on veut, ou si la nature du sol rend la chose plus commode, faire son autel en pierres sèches ; mais ici, quel élan soudain vers la conception la plus haute de la divine sainteté ! A propos de ciseau et de truelle, quelle lumière jetée sur la vraie position, vis-à-vis de Dieu, de l'homme naturel qui profane tout ce qu'il touche[1] et qui ne peut préserver de souillure pas même ce qu'il fait pour Dieu ! Nulle part, dans la Bible, nous ne trouverons cette vérité exprimée avec plus de force qu'elle ne l'est ici, au seuil de la législation mosaïque, dans le contraste hardi que nous offrent ce culte rudimentaire et la sainteté absolue du Dieu qui s'en contente.

2° *La Tente d'assignation.* — Le véritable sanctuaire de Moïse au désert s'appelait la Tente d'assignation. C'était un tabernacle tout à fait simple au point de vue des formes, une tente ouverte et dressée en dehors du camp. Aucun cérémonial n'en réglait le culte, aucun lévite n'était attaché à son entretien. Seul, le serviteur de Moïse, Josué, était chargé d'en prendre soin. Mais si ce tabernacle était exempt de toutes formes rituelles, la religion, dont il était le centre, était vivante et d'un spiritualisme intense.

[1] Voy. les défenses des versets 25 et 26.

C'est là que se poursuivaient les entretiens commencés sur la montagne du Sinaï ; là, que Moïse parlait à Jéhovah comme un ami parle à son ami, là, que dans des prières enflammées, le prophète patriote défendait son peuple rebelle contre la colère de Jéhovah offensé, et que dans ses méditations solitaires il apprenait à discerner le plan de Dieu et ses intentions à l'égard d'Israël.

La tradition prophétique, parlant de ce sanctuaire où Dieu jour après jour, perfectionnait l'éducation de son messager nous a gardé, sous une forme naïve et suggestive à la fois, le souvenir de toutes les préoccupations qui sans cesse ramenaient vers Dieu l'âme fervente de Moïse. Je veux parler de l'épisode où Moïse, suppliant son Dieu de l'accompagner dans le rude apostolat qu'il allait entreprendre, demande à Jéhovah une preuve matérielle de sa présence : « Fais-moi voir ta gloire ! » La réponse de Jéhovah nous montre que quiconque veut le connaître doit le chercher, non dans quelque représentation éblouissante qui frappe les sens ou dans quelque prodige extérieur qui l'impose à l'imagination confondue, mais dans la communion intime du cœur : « Je ferai passer devant toi toute ma bonté », et dans l'observation attentive des faits par lesquels la Providence s'affirme et découvre la présence et les intentions de Dieu : — « Tu me verras quand j'aurai passé ».

Certes, la religion inaugurée par Moïse, ne gagnera que bien lentement l'âme de son peuple. Parmi les Israélites, qui pendant le long séjour dans le désert, vinrent journellement devant la Tente d'assignation pour connaître la volonté de Jéhovah et pour recevoir l'instruction de Moïse, qui sait combien com-

prirent la portée véritable des enseignements de leur Dieu ? Les malentendus grossiers, les rechutes incessantes dont Israël donne le spectacle, prouvent assez que dans aucune époque de son histoire les vrais adorateurs ne furent bien nombreux.

Il n'en demeure pas moins, que dès la première heure, les jalons du culte en esprit furent admirablement posés.

La Tente d'assignation et l'autel en pierres non taillées répondent de façon merveilleuse aux exigences de la religion révélée par le décalogue et la loi de l'amour. Le culte et le commandement s'unissent pour provoquer dans l'âme israélite, encore obscure et charnelle, la piété envers le « Dieu sensible au cœur. »

3[e] *L'Arche d'alliance.* — Mentionnons enfin une institution qui paraît dater de l'époque de Moïse et qui, sans faire directement partie du culte, n'en exerça pas moins une très grande action sur la religion d'Israël.

Jéhovah avait défendu à son peuple de matérialiser son culte par les images taillées ; il avait répondu à Moïse : « Aucun homme ne peut voir Dieu et vivre. »

Mais il voulut qu'à travers les vicissitudes de leur vie nomade, les Israélites eussent avec eux, pour leur rappeler sa présence ou pour les accuser de leur infidélité, un témoin irrécusable et permanent de la volonté divine et du pacte conclu au Sinaï. Ce témoin, ce sont les tables de pierre transportées dans l'arche de l'Alliance, simple coffre portatif en bois d'accacia. Point de rite, point de symbole,

point de représentation matérielle ou de cérémonie qui puisse prêter au formalisme, mais, dès la première étape du peuple élu : Dieu présent par sa Parole.

Et c'est ainsi qu'en des formes naïves et rudimentaires, le culte du désert a inauguré les conditions essentielles du culte en esprit et en vérité.

Ce culte et la loi qui lui sert de fondement, constituent ensemble la révélation du Jéhovisme, et cette révélation est destinée à produire une révolution dans les conceptions religieuses de l'humanité.

Désormais, il y a deux religions dans le monde : la religion des *Elohim* ou religion naturelle de l'humanité, et la religion de *Jéhovah*, ou religion révélée aux prophètes d'Israël.

Quelle est donc la différence entre ces deux religions ? Quel est le caractère spécifique qui les distingue ?

Ce caractère, cette différence peuvent être formulés en deux traits.

L'Elohisme, religion de l'humanité, partout, toujours, nous montre l'homme cherchant Dieu.

Le Jéhovisme, religion des prophètes, partout, toujours, nous montre Dieu cherchant l'homme.

Dans la religion de l'humanité, Dieu est fait à l'image de l'homme.

Dans la religion des prophètes, l'homme est fait à l'image de Dieu.

De ces contradictions initiales découlent deux religions nettement opposées.

Dans la première, celle où l'homme cherche son Dieu sans le saisir jamais, les aspirations les plus

généreuses, les spéculations les plus géniales se pervertissent en superstitions. Le Dieu figuré à l'image de l'homme apparaît sous la forme d'un chef, d'un seigneur, d'un maître tout-puissant dont il faut s'assurer la protection et capter la bienveillance par des dons et des dévotions. Il lui faut un palais : c'est le temple ; des courtisans : ce sont les prêtres ; une liste civile, un impôt : ce sont les dîmes et tous les dons qui surchargent les autels. Le service de cet *Elohim*, son culte, consiste *à lui rendre des hommages*, à lui donner. Et comme la vie d'un homme ne peut se passer en hommages de cette nature, l'existence du fidèle adorateur d'Elohim est toujours et nécessairement divisée en deux parts : celle où il s'occupe du culte de son Dieu et celle où il vaque à ses propres affaires. Et voilà introduite dans l'activité intérieure ou extérieure de l'homme, la distinction essentiellement humaine et païenne du *sacré* et du *profane*.

Dans la religion des prophètes, il en va tout autrement. Remontez à sa source, à la vocation du premier et du plus grand des prophètes : Moïse ! C'est Dieu qui cherche l'homme et qui l'arrête sur son chemin en se manifestant à lui sous le nom de *Jéhovah :* le *Dieu-Vie*. Réunissez à cette déclaration où Dieu révèle sa nature, cette autre déclaration qui ouvre le livre de la Genèse et nous révèle la nature de l'homme : « Dieu créa l'homme à son image », et vous aurez le principe de la religion des prophètes. Dieu, *la Vie*. Dès lors, pour l'homme, son image, se rapprocher de Dieu, c'est vivre ; s'éloigner de Dieu, c'est mourir ; faire quoi que ce soit en dehors de Dieu, c'est travailler pour le néant ; *servir* Dieu, c'est *propager la Vie !*

Propager la vie sera aussi tout son culte, toute sa religion. Jéhovah ne demande ni hommage, ni dévotion, ni rite, ni don : il demande le cœur, parce que c'est du cœur que procèdent les sources de la vie ! Se donner soi-même, se donner pour devenir l'apôtre de la vie, pour entreprendre partout une lutte à mort contre la mort ! Voilà le service raisonnable du fidèle serviteur de Jéhovah. Dès lors, l'existence du fidèle n'est plus divisée en deux parts comme dans l'élohisme païen. Elle est rendue à son unité organique et vivante. Il n'y a plus ni sacré ni profane, il y a, dans tous les champs où se déploie l'activité humaine : l'apostolat de la Vie pour la gloire de Jéhovah !

« O Israël, choisis la vie afin que tu vives[1] ! »

Telle est la révolution religieuse apportée par le jéhovisme, et tel est le levain que Dieu a mis en Israël pour faire lever, peu à peu, toute la pâte humaine.

Mais avant qu'une transformation de cet ordre, d'abord purement verbale dans les textes inspirés, pénètre l'âme du peuple élu et se réalise en actes conformes à son inspiration, qui sait de quelles convulsions, de quelles catastrophes sanglantes la sainte évolution sera troublée !

Quoi qu'il en soit, dès le Sinaï, le principe de la vraie religion est posé, l'orientation de la vraie piété est donnée. Désormais, tous les conflits qui vont humilier Israël et l'Eglise, auront pour origine une nouvelle explosion de l'*Elohisme*, au sein du *Jého-*

[1] Deut. XXX, 19.

visme, c'est-à-dire une révolte du cœur naturel, contre la religion qui a précisément pour but de briser, de convertir, de rendre à Dieu ce cœur égoïste et rebelle.

Et c'est pourquoi, aussi, l'histoire des deux Alliances nous montre à travers tous les siècles, les heures d'assoupissement religieux marquées par une recrudescence du ritualisme matérialiste, et les heures de réveil marquées par des conversions et par un retour d'obéissance spirituelle à la Parole de Dieu.

5. *Moïse prophète du désert. — Sa mort.*

L'histoire d'Israël est faite de contrastes. L'un des plus violents et des plus inattendus est celui qui érige le veau d'or au pied même du Sinaï.

La scène dramatique qui se déroule au lendemain de la promulgation du décalogue, est féconde en enseignements.

Le rôle que joue Aaron nous montre combien peu le frère de Moïse avait été associé à la pensée du grand prophète et combien le spiritualisme jéhoviste lui était étranger. Il ne fait point d'objection à la foule ; il devient sans effort le complice de son désir. La demande du peuple ne constitue d'ailleurs nullement un abandon de l'élohim ancestral.

S'il demande une idole de métal, ce n'est pas pour la mettre à la place de Jéhovah, pour substituer un dieu à un autre. Cette idole, semblable à toutes celles qui symbolisaient la divinité en Egypte, doit précisément représenter Jéhovah. C'est en l'honneur de Jéhovah qu'elle est faite, et lorsque Aaron, après

avoir fabriqué le veau d'or, lui bâtit un autel et provoque Israël aux danses sacrées, il entend bien prendre la position et s'attribuer le rôle de prêtre de Jéhovah.

Et c'est ainsi que naquit, le jour même où l'alliance fut conclue, le conflit entre le prêtre et le prophète. Le prophète descendait de la montagne pour instituer le culte en esprit ; il apportait la loi qui fonde la religion sur la morale et qui doit faire d'Israël l'héritier et le dispensateur de la parole de Vie. Le prêtre, sans mauvaise intention, mais incapable de s'élever au spiritualisme de la religion véritable, institue dans la plaine, avec la foule dont il partage les préjugés et dont il redoute les colères, un culte matérialiste et ritualiste qui fait retomber Israël dans l'ornière des religions naturelles et réduit Jéhovah au rôle d'un élohim.

Que la tendance représentée par Aaron triomphe, et c'en est fait du jéhovisme. A la religion essentiellement morale et spirituelle, dont Moïse avait mission de poser les fondements, qui devait préluder à l'enseignement des prophètes et préparer la rédemption de Jésus-Christ, se serait substituée une religion semblable à toutes les autres, où les rites, les observances matérielles auraient remplacé la piété du cœur, et dans laquelle le formalisme et la dévotion extérieure n'auraient nullement exclu la méchanceté et l'endurcissement du cœur.

On comprend la colère de Moïse à la vue du veau d'or. C'était tout le programme de son Dieu, qui, d'un coup, était anéanti. Il fait appel à tous ceux qui veulent rester fidèles aux paroles de Jéhovah et qui sont prêts à exposer leur vie pour venger l'affront. Les Lévites, qui étaient les membres de sa famille,

répondent à sa voix [1]. Ils mettent l'épée à la main, et ce fut une sanglante journée, bien digne des temps barbares auxquels elle appartient, mais où nous devons voir cependant la première application du principe que Jésus formulera un jour en ces termes : « Celui qui aime son père ou sa mère, son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi [2]. »

Après ce terrible châtiment, qui fit sentir à Israël pour la première fois combien la voie divine, où Jéhovah l'appelait à marcher, était différente de celle où conduit le penchant naturel du cœur humain, Moïse s'enfonça dans le désert et prit la direction de la Terre promise.

Il avait choisi pour guide son beau-frère Hobab, bédouin madianite familier du désert et rompu aux mœurs des caravanes.

Avec un pareil éclaireur et le peu de résistance qu'Israël devait rencontrer au cours de ses étapes, il

[1] C'est dans cet acte de fidélité, qui sauva le jéhovisme, et dans le fait que la tribu de Lévi était la famille de Moïse, que nous devons chercher l'origine historique de l'investiture sacerdotale qui fit, dans la suite, des mots : *prêtre* et *lévite*, deux termes synonymes.

Il est probable que Moïse finit par confier aux fidèles de sa tribu la garde de la Tente d'assignation et de l'Arche d'Alliance, et que les enfants de Lévi devinrent ainsi, de père en fils, les gardiens du sanctuaire, les organisateurs du culte et les représentants de la tradition rituelle.

[2] Matth. X, 37. — Il nous semble qu'on doit rattacher au souvenir de cette action héroïque ces vers aujourd'hui noyés dans un texte sacerdotal :

Lévi dit de son père et de sa mère : Je ne les ai point vus !
Il ne distingue pas ses frères
Il ne fait point cas de ses fils,
Par fidélité pour ta *Parole*,
Et parce qu'il garde ton *Alliance*.
(Deut. XXXIII, 9).

eût été fort aise de franchir en quelque temps les trois cents kilomètres qui séparent le massif du Sinaï d'Hébron ou de Jéricho.

Mais tout n'était pas d'arriver.

Il fallait encore qu'Israël offrît à l'effort de la conquête la résistance triomphante et l'irrésistible élan d'une masse compacte poussée en avant par une foi de croisés.

Cette cohésion politique, cet enthousiasme religieux devaient se former au désert. Et cela dura quarante ans.

Nous savons peu de chose de cette longue période d'élaboration. Les épisodes que les traditions nous racontent, mis bout à bout, rempliraient à peine quelques semaines. Mais dans la direction générale de cette douloureuse initiation, l'action providentielle ressort et se déploie avec une grande évidence ; l'apostolat de Moïse se dessine dans son incomparable beauté, et, malgré les rechutes incessantes des tribus tout le long du pélerinage, quand elles touchent au Jourdain, l'œuvre d'éducation est accomplie. Moïse peut disparaître. Sous l'apparente mêlée des appétits, dans le sens obscur de la foule, une idée a surgi : l'idée du droit de Jéhovah, fondement de toute la religion, de toute la morale et de toute la politique sociale d'Israël.

Les récits bibliques que nous publions d'autre part et qui racontent les péripéties du voyage, n'ont pas besoin d'autre commentaire que les brèves paroles qui les introduisent.

Seul, l'événement qui décida du sort de Moïse et de sa mort en deçà du Jourdain, reste enveloppé d'obscurité.

Le verset qui fait de cette fin un châtiment pour le prophète, appartient à une source postérieure à celle où Moïse déclare positivement que c'est à cause du peuple que Jéhovah préfère ne point le charger du poids de la conquête [1].

Quoi qu'il en soit, c'est sur un acte d'abnégation que se termine la carrière du fondateur d'Israël.

Et la scène pleine de grandeur qui nous représente Moïse passant le pouvoir à Josué et se retirant sur la montagne pour mourir seul avec Dieu, ajoute un trait particulièrement touchant à la vie de ce vieux lutteur dont le cœur indomptable n'avait battu que pour cette pensée : Faire Jéhovah Roi.

Son ancêtre Joseph avait fait d'un roi le dieu de ses vassaux : Moïse fait de son Dieu le roi d'Israël. L'un met toute l'Egypte dans la main d'un seul homme, l'autre donne tout à Jéhovah et fonde la théocratie. Nourri de la théologie égyptienne toute obsédée d'assurer aux vivants une bonne place dans le céleste paradis, Moïse a écarté des espérances de son peuple toute promesse supraterrestre tant que sur la terre ne sera pas accomplie la volonté de Jéhovah ; élevé dans un milieu royal qui lui assurait pour sépulcre une pyramide, il s'est arrangé pour mourir de façon à ce que sa tombe demeurât ignorée, et que sa mort elle-même fût pour son peuple comme un geste suprême lui montrant Jéhovah.

Moïse fondateur du Jéhovisme ! Ce n'est plus le hiérophante de la tradition rabbinique, le législateur méticuleux épuisant son génie à composer le rituel

[1] Nombr. XX, 12 fait partie de la tradition sacerdotale. Comp. Deut. III, 23 et suiv. IV 21 et suiv

du Temple, la pompe des cérémonies, la liturgie des prêtres et le service de l'autel. Ce n'est pas davantage le héros légendaire ou le grand patriote de la critique moderne, tout occupé de la fortune terrestre de son peuple et se servant d'une religion qu'il invente pour discipliner Israël. C'est le prophète inspiré qui occupe au seuil de l'Alliance préparatoire la position unique que Jésus-Christ a occupée au seuil de l'Alliance définitive. C'est l'apôtre par qui la religion de Jéhovah est devenue le patrimoine inaliénable d'Israël, et par qui Israël est devenu le fondement du royaume de Dieu sur la terre.

Sans doute, les documents nous apprennent combien Moïse a eu de peine à accomplir sa tâche, à se faire comprendre, à se faire obéir ; mais les révoltes mêmes du peuple d'Israël nous montrent à quel point l'action de Moïse a dû être puissante, puisque son œuvre a résisté aux plus rudes assauts, et que la religion par lui fondée est arrivée intacte, comme religion nationale, jusqu'à l'époque des prophètes.

Sa grandeur se manifeste en ceci, qu'il ne s'est pas contenté de donner des préceptes à son peuple, mais qu'il a fait passer en Israël le souffle religieux qui l'animait lui-même. L'esprit de Moïse a passé dans l'âme hébraïque ; et c'est pourquoi le peuple juif, placé par l'esprit de Moïse dans un rapport unique avec Dieu, est devenu, malgré toutes ses infortunes, le centre du culte véritable, le dépositaire des promesses divines, l'éducateur de la religion universelle, le porteur de salut, de la vérité éternelle et de l'affranchissement moral de l'humanité.



CHAPITRE II

Josué

1° *L'Homme et le Programme.*

Avant d'entrer dans le récit des principaux faits qui constituent les annales de la Conquête, quelques explications s'imposent.

Et d'abord, que faut-il penser de la valeur historique du livre qui porte le nom de Josué ? La critique se montre pour lui fort sévère. On admet bien qu'il est constitué par les mêmes sources, en somme, que les livres du Pentateuque, dont il continue les récits. Mais l'initiative du compilateur final est ici tellement plus visible, les lignes précises de l'histoire ont été si bien recouvertes par les draperies brillantes de l'épopée, que plus d'un savant, parmi les historiens d'Israël, refuse tout crédit à ces pages, où les invraisemblances et les contradictions abondent. A les en croire, la conquête de Canaan se serait passée tout autrement que ne le veulent les données de la tradition, et Josué lui-même ne serait qu'un héros fictif.

Une fois de plus, ici, la vérité historique doit être cherchée entre la crédulité qui accepte tout sans contrôle, et le scepticisme qui supprime l'histoire sous prétexte de la purger du roman.

Il est évident que plusieurs des récits relatant la conquête de Canaan nous sont parvenus sous une forme où l'action providentielle est toute infiltrée de merveilleux. Le passage du Jourdain, avec ses flots redressés, rappelle la version sacerdotale du passage de la mer Rouge ; la prise de Jéricho, avec ses murs croulants au son des trompettes sacrées, introduit des institutions sacerdotales qui n'existaient pas encore [1] ; l'historien de Gabaon, en supposant que Josué arrêta le soleil, prend pour un fait matériel l'invocation poétique du texte primitif.

Des indices de cette nature prouvent tout simplement que nous sommes en présence de traditions tardives, où la réalité historique avait déjà été amplifiée par l'imagination populaire et par l'apologétique du clergé.

On ne peut pas non plus tenir pour historiques les grandes lignes du livre de Josué, quand il déploie l'épopée de la conquête comme une marche triomphale jusqu'à l'entière possession de la Terre promise partagée par avance entre les douze tribus d'Israël.

Cette belle ordonnance ne tient pas devant les faits ; les livres des Juges et de Samuel sont là pour nous prouver qu'en réalité, les conquérants ont mis plusieurs siècles à accomplir leur œuvre, achevée seulement par le roi David.

Du reste, dès qu'on veut entrer dans le détail, les contradictions et les lacunes déconcertent l'historien. Telles campagnes sont attribuées ici à Josué, là, à

[1] La fanfare sacerdotale (cf. Nomb. V, 9 : Jos. VI, 19 etc...) et le trésor de la Maison de Dieu.

ses successeurs [1]. Pour rendre grâces de la prise d'Aï, Josué est censé être monté sur le mont Ebal, qui se trouve fort éloigné de cette citadelle et séparé d'elle par une série de places fortes : Ophra, Silo, Sichem, etc., dont la prise n'est pas mentionnée. Enfin, les chiffres avancés dans le livre de Josué ne paraissent pas offrir beaucoup plus de garanties que l'ensemble des chronologies ou des dénombrements relatifs à l'histoire d'Israël avant le règne de Salomon. Relisez, par exemple, l'un des récits les plus complets et les mieux présentés : le récit de la prise d'Aï ; vous y verrez Josué placer sans difficulté derrière la ville qui compte douze mille habitants, une embuscade de trente mille hommes (évaluée ailleurs à cinq mille) et se livrer lui-même, avec le gros de son armée à toute une stratégie savante pour triompher d'un adversaire qui ne pouvait guère aligner, en tout, que trois à quatre mille combattants.

On comprend fort bien l'habile manœuvre, mais à condition de faire abstraction des chiffres, qui sont l'invraisemblance même.

Cela dit, pour montrer avec quelle prudence il faut procéder dans la reconstruction de ces périodes lointaines, conclurons-nous, comme d'autres, que dans le livre de Josué l'histoire s'en est allée en fiction ? Ce serait aussi peu scientifique que d'en prendre tous les récits à la lettre. L'examen attentif et la comparaison des sources les plus anciennes établissent avec une entière évidence la réalité historique de Josué, permettent de dessiner le mouvement général de ses campagnes, et élèvent au-dessus de toute con-

[1] Comp. Juges I et les conquêtes de Josué.

testation le fait qu'il a été le ministre de Dieu pour mettre le peuple élu en possession de la Terre promise.

Mais voici qu'une dernière objection nous arrête, très moderne d'inspiration. Ce n'est pas à l'authenticité du personnage qu'elle s'en prend, c'est à son programme. On lit à ce sujet, dans la plus récente Histoire Sainte destinée à nos écoles du Dimanche : « Les conquêtes sont toujours abominables et nous réprouvons la conquête de Canaan comme les autres ». Si cette condamnation sommaire est justifiée, il ne nous reste plus qu'à effacer de nos Histoires Saintes la vocation d'Abraham, l'apostolat de Moïse à travers le désert, et les mots mêmes de Terre *promise ;* tout cela n'a plus de sens, et il nous faut déclarer nettement que l'établissement en Palestine des ancêtres de Jésus-Christ est dû à l'heureux coup de main de nomades aventuriers.

Mais nous ne sommes nullement disposé à accepter un verdict qui nous paraît sacrifier un des principes généraux du gouvernement de Dieu dans le monde, aux préoccupations toutes contemporaines du désarmement universel.

Certes, la guerre est fille de la Chute. Elle est mauvaise et... humaine. Elle vaut ce que vaut l'humanité ; ce qui n'empêche pas Dieu de se servir de l'humanité et des institutions d'un monde plongé dans le mal, pour tirer le bien du mal et faire concourir toutes choses au bien de ceux qui l'aiment. La maladie, les fléaux, la mort même, pliés par sa volonté rédemptrice, sont devenus, dès le début de l'Alliance préparatoire, ministres de ses desseins de miséricorde. Douter de cette vérité, serait disqualifier toute la théologie des prophètes.

Depuis que Jésus est venu sur la terre inaugurer l'humanité spirituelle, maîtresse de ses destinées et consciente de la vraie fraternité, Dieu, dans le monde chrétien, n'accepte plus la guerre. Il la subit.

Mais avant l'Evangile, je ne m'étonne point que Jéhovah Zebaoth, le Dieu des armées, s'accommodant aux temps barbares de l'Amalécite ou de l'Amoréen, ait disposé par la guerre d'une province de son empire pour placer au centre des trois continents, sur les bords de la Méditerranée, bassin des civilisations antiques, le berceau de la Rédemption.

Quand il préside aux batailles, ce n'est point pour faire de la puissance divine la complice de la loi du plus fort, mais c'est pour exercer ses jugements, pour habituer l'humanité à associer l'idée de vie à l'idée de progrès, l'idée de mort à celle de décadence, et pour éliminer de la scène du monde les ferments de dissolution. Il y a une loi pour les collectivités comme pour les individus, et la providence n'abdique pas plus pour les unes que pour les autres.

C'est pourquoi ma foi en la justice de Jéhovah, loin de s'alarmer, s'émerveille quand elle voit, sur ce même coin de terre choisi par Dieu pour être le creuset de la conscience morale des hommes, l'action providentielle, tour à tour, soumettre aux tribus jéhovistes les sectateurs de Baal et d'Astarté ; briser par l'Assyrien le sceptre infidèle d'Israël et de Juda ; ramener par les victoires de Cyrus sur Babylone les pèlerins juifs au berceau du Sauveur, et désoler enfin par les aigles romaines ces lieux témoins de tant de grâces et coupables du crime irrémissible : le crucifiement du Fils de Dieu.

Tout ce que notre conscience moderne a le droit

de réclamer, c'est que l'histoire, racontant les initiatives providentielles, ne prête pas à Jéhovah Zebaoth des ordres susceptibles d'accentuer l'humanité dans l'état de barbarie, d'où le plan de Dieu avait précisément pour but de la faire sortir.

Or, ce serait ici le cas pour la loi de l'*interdit* ou du *Khérem*, qui signifie, « consécration à Dieu par la mort ».

A cet égard, tous les chrétiens seront certainement soulagés d'apprendre que cette farouche loi d'extermination, si longtemps représentée comme spéciale à l'Ancien Testament et rendue nécessaire par la sainteté de son Dieu, était, en réalité, une coutume politique et religieuse des peuplades cananéennes au milieu desquelles Israël venait s'établir.

Faire le vide devant lui, exterminer ses adversaires, traîner devant sa face les statues des dieux vaincus ; telle était la manière d'honorer un Baal.

En sorte que nous avons le droit scientifique et le devoir religieux de regarder ce mode barbare d'affermir les conquêtes, non comme une loi jéhoviste, mais comme une coutume païenne que les Israélites, dans leur aberration, avaient cru devoir adopter pour assurer leurs possessions et honorer le culte de leur Elohim [1].

[1] Qu'on se reporte au programme primitif, donné solennellement par Jéhovah à Moïse, dans Exode XXXIV, 5-15. Le Dieu de miséricorde n'y parle point d'extermination, mais d'*expulsion* des peuples corrompus et idolâtres. « *Je chasserai devant toi* les Amoréens, les Cananéens, etc. » Puis, quand Jéhovah transmet le commandement à Josué, il lui dit : « Aucun peuple ne tiendra devant toi..., pourvu que tu observes la loi de Moïse. » Cette loi, c'était : « Garde-toi de faire alliance avec les habitants

2° *La Conquête de Canaan*

Moïse avait reçu pour mission de constituer le peuple de Dieu. Josué, son serviteur et son disciple, a pour charge de former un milieu de croisés pour la guerre sainte et de le conduire aux combats qui mettront Israël en possession de son héritage. Josué n'a ni l'envergure de Moïse, ni le génie religieux de Samuel ; il rappelle plutôt David par ses qualités d'homme de guerre, par sa foi inébranlable dans le secours de Jéhovah et par son peu de confiance en la fidélité des tribus qu'il entraîne à la victoire. Il se met à l'œuvre avec courage, comptant sur Dieu plus que sur l'homme, et sa carrière mouvementée nous présente au milieu des périls qui la traversent, une

du pays, renverse leurs autels et brise leurs statues. (Ex. XXXIV, 12. 13) ».

Donc, par leurs massacres systématiques, par leurs alliances avec les indigènes et par leur adoration des dieux du pays, les conquérants ont fait juste le contraire de ce que le programme primitif leur avait tracé.

L'infidélité religieuse d'Israël à l'alliance de Jéhovah était un crime, dont nous verrons plus loin les conséquences. Mais ne soyons pas trop sévères quand nous voyons le peuple de Dieu transgresser les lois humanitaires que le culte de Jéhovah, bien compris, suppose et commande : Moïse, comme tous les pionniers de la révélation divine, a devancé son temps. Il a jeté une semence qui mettra longtemps à germer.

M. le professeur Lucien Gautier, explique fort bien pourquoi, en une page de l'*Education chrétienne* (1895 p. 453), citée par M. le pasteur Biéler dans son courageux article intitulé : « Le massacre des Cananéens était-il ordonné de Dieu ? » *(Journal des Ecoles du Dimanche*, janvier 1904, p. 10-12) :

« A partir de la chute de Jéricho, dit M. Gautier, nous voyons commencer à l'égard des Cananéens l'exécution systématique de ce mot d'ordre : l'anéantissement complet du vaincu. Il ne faut pas chercher à dissimuler ce que ces coutumes sanguinaires ont d'incompatible avec nos idées modernes. Mais à qui devons-

unité de vaillance et de foi qui fut la cause de son succès.

L'œuvre politique de Josué, d'après les sources sûres du livre qui nous la raconte, peut être ramenée à quatre campagnes, qui portent les noms de Jéricho, d'Aï, de Gabaon et du lac Mérom.

Première campagne : Jéricho[1]. — Aussitôt après la mort de Moïse, Josué prend la tête de la caravane, franchit le Jourdain et établit son camp permanent à Guilgal sur la rive droite du fleuve.

Jéricho, la ville des palmes, était devant lui. C'est par le siège de cette cité, clef du pays, qu'il ouvrit ses campagnes. Cette conquête est de tous les exploits de Josué, le plus populaire. C'est de lui pourtant

nous nos idées modernes sur ce sujet ? A la civilisation, à l'adoucissement des mœurs, à une sensibilité plus délicate ? Répondons bien plutôt que nous les devons à Jésus-Christ et à son évangile ! Il y a donc — impossible de le méconnaître — désaccord entre la pure et douce morale du christianisme et ces massacres opérés par Josué à la tête des troupes d'Israël, et nous devons simplement constater ici et confesser sans ambages que l'esprit de l'ancienne alliance, tel qu'il se présente à nous dans cette circonstance, n'est pas l'esprit de la nouvelle alliance, loin de là ! La charité chrétienne, l'amour du prochain, la fraternité de tous les hommes, enfants d'un même Père et cohéritiers d'un même Sauveur, voilà des biens précieux entre tous et que nous devons au Christ. Les prophètes ont formé une sorte de transition entre l'esprit rude et guerrier de l'antique Israël et l'avènement de celui qui est le Prince de la paix ; car chez eux déjà nous trouvons des aspirations bien plus pacifiques et plus humanitaires. Josué et l'Israël de son temps appartiennent encore à la phase préparatoire où la conscience doit apprendre et apprend à avoir horreur du mal, mais où elle ne distingue point encore entre le pécheur et le péché, entre l'injustice et l'homme égaré qui la commet. Il faut qu'elle fasse l'expérience que Dieu a les yeux trop purs pour voir le mal (Hab. I, 13), mais qu'il ne veut pas la mort du pécheur (Ezéch. XVIII, 23, 32 ; XXXIII, 11). »

[1] Josué VI, dans ses éléments primitifs.

qu'il faudrait parler avec le plus de réserve, car la narration est faite de deux récits, l'un très ancien, qui ne connaît que Josué et le peuple, l'envahissement silencieux et les cris de l'assaut, vrai coup de main qui emporte la ville ; l'autre, qui introduit le cortège et la procession sacrée, les prêtres, l'arche d'Alliance et l'écroulement religieux des remparts au son des trompes.

Qu'a été, en réalité, le fait d'armes ? Y a-t-il eu effectivement une démonstration religieuse autour des murs, destinée à dissimuler les travaux de l'assiégeant ? Jéhovah, pour cette première marche en avant, est-il intervenu par un secours miraculeux ? Nous ne sommes plus en état de le dire. C'est pourquoi tous ceux qui ont souci de n'enseigner aux enfants que des choses certaines, feront bien de ne pas insister sur les détails de cette campagne, dont nous ne pouvons savoir positivement qu'une chose, c'est que son souvenir est resté gravé dans la mémoire d'Israël comme le type des guerres où Jéhovah Zebaoth « besognait » avec son peuple, et où la victoire était remportée par une démonstration de la foi.

Deuxième campagne : Aï[1]. — La chute de Jéricho avait fait la trouée. Le pays était ouvert devant les envahisseurs. C'est alors que dut être élaborée, au camp de Guilgal, la double expédition dont les deux plus importantes tribus, Juda et Ephraïm, prirent l'initiative. Juda, aidé de ce qui subsistait encore de Siméon et de Lévi, se dirige vers la gauche et s'em-

[1] Josué VII, 2 ; VIII, 3-35, dans leurs éléments primitifs.

pare du sud de la Palestine. Ephraïm, auquel appartenait le généralissime Josué, entraîna le reste des tribus vers le nord et fit tomber au pouvoir d'Israël toute la rive droite du Jourdain, de Jéricho jusqu'au mont Ebal. C'est ainsi que Sichem échut en héritage aux fils de Joseph[1] et que l'arche d'Alliance avec la Tente d'assignation qui lui servait d'abri, vint habiter Béthel, puis Silo, sanctuaire de la maison de Josué.

L'événement de cette période qui laissa le plus vivant souvenir dans l'imagination du peuple, c'est la prise d'Aï, première citadelle du côté des montagnes. Cet épisode, comme celui de la prise de Béthel et du traitement infligé par les Judaïtes à Adoni-Bézek, nous introduisent dans les mœurs barbares de ces campagnes, véritables guerres de partisans où la ruse, la trahison, la cruauté et l'extermination s'unissaient pour frapper de terreur le pays tout entier[2].

On appelait cela en Israël : « la terreur de Jéhovah ! » C'est bien le cas de redire, comme au sujet de l'autel en pierres brutes, que l'homme souille tout

[1] La tradition sacerdotale fait de Sichem une ville de refuge attribuée aux Lévites (Josué XXI, 21). Ce renseignement est solidaire d'une conception qui ne nous paraît pas historique.

[2] Les paroles prononcées par Adoni-Bézek (Jug. I, 7) prouvent que les maîtres de Canaan étaient alors des conquérants de date récente et de mœurs farouches. Les tribus hittites, (parentes des Hyksos), dont ils avaient ravagé le pays et supplicié les rois, paraissent avoir possédé l'hégémonie de la Syrie depuis le troisième millénaire jusqu'à l'invasion amoréenne, vers le XIIIe siècle avant J.-C. C'étaient elles qui, dans le territoire d'Hébron et celui de Salem (Gen. XIV, 18) s'étaient montrées hospitalières vis-à-vis d'Abraham et de sa famille. — Il est intéressant de voir le Jébusite, vaincu par l'Hébreu, rendre hommage à la justice providentielle : « Dieu, dit-il, me rend ce que j'ai fait ».

ce qu'il touche et que sa main profane même ce qu'elle fait pour Dieu.

A la fin de cette expédition victorieuse, Josué célébra un service d'actions de grâce sur le mont Ebal. L'autel dressé à cette occasion est conforme aux traditions mosaïques : on ne porte point le fer sur lui. C'est le chef triomphant qui bâtit l'autel ; les Lévites apparaissent comme porteurs de l'Arche et, à ce titre, reçoivent le nom de prêtres. Josué, bien qu'Ephraïmite, est le principal officiant. C'est lui qui lit la Loi. Les traits de cette scène grandiose prouvent donc qu'à l'époque où elle fut rédigée, la législation sacerdotale n'existait pas.

Troisième campagne : Gabaon[1]. — Les succès d'Israël et leurs terribles représailles secouèrent d'effroi les populations cananéennes du midi qui n'avaient pas encore été entamées et les décidèrent à une action commune. Cette coalition eut pour prétexte de châtier les habitants de Gabaon qui, pour sauver leur vie, avaient ouvert aux conquérants leur importante cité. Nous donnons ci-dessous le récit de l'habile stratagème par lequel ils étaient arrivés à tromper la vigilance du Josué et à lui arracher un traité d'alliance.

On était au camp de Guilgal, quand les Gabaonites envoyèrent dire aux enfants d'Israël : « Tous les rois des Amoréens se sont réunis contre nous : venez secourir vos alliés ! »

[1] Josué IX (en partie) et X, 1-11. 15. Les versets 12-14, arrivent après la fin du récit de la victoire, à titre de renseignements complémentaires. Ils sont ajoutés après coup.

Le péril était imminent. Jusque-là, les Hébreux avaient connu surtout les aventures de guerillas, les razzias et les escarmouches, soumettant tribu après tribu, triomphant d'embuscade en embuscade. Cette fois, c'était la bataille rangée ; le choc d'une grande armée commandée par cinq rois, sur un terrain qui leur était familier, et avec des engins de guerre supérieurs à ceux d'Israël.

Pour vaincre, Josué n'avait que deux ressources : la promptitude de l'attaque, et la foi au secours de Jéhovah. Il ne faillit ni dans l'une ni dans l'autre. Après une lutte acharnée qui dura de l'aube jusqu'à la nuit, la victoire d'Israël décida du sort de la Terre promise.

Les poètes ont chanté ce haut fait dans des vers héroïques où ils nous présentent le grand capitaine prenant les astres à témoin :

Soleil, arrête-toi sur Gabaon
Et toi, lune, sur la vallée d'Ajalon !...

L'historien, qui emprunte ces vers au *Livre du Juste* composé après David [1], (ce qui prouve que lui-même était postérieur de quatre ou cinq cents ans à l'histoire qu'il raconte) aurait été mieux inspiré, s'il avait reconnu l'intervention providentielle de Jéhovah, non dans l'arrêt d'un astre immobile par rapport à nous, mais dans ce terrible ouragan, orage ou tremblement de terre, qui acheva la lutte gigantesque par l'extermination des ennemis.

En effet, le verbe *damam*, employé dans l'apostro-

[1] Le *Livre du Juste* renferme, en effet, la complainte de David sur Saül et Jonathan, 2 Sam. I.

phe au soleil et à la lune, signifie proprement : rester bouche bée, être frappé de stupeur, se tenir immobile de saisissement. Il est donc probable que le chant primitif, composé en l'honneur de cette miraculeuse délivrance, invitait poétiquement le soleil à suspendre sa course, non pour prolonger la journée, mais pour marquer sa surprise, son émerveillement.

Ainsi, c'est par un malentendu tout à fait explicable que l'invocation très naturelle[1] de Josué : « Soleil, et toi, lune, demeurez confondus devant un tel spectacle ! » se trouverait avoir fourni à l'histoire ancienne son plus prodigieux miracle, et à la théopneustie moderne le *chibboleth* de la vraie foi.

M. Ferdinand Buisson, dans une œuvre de jeunesse intitulée : « *Une réforme urgente dans l'instruction primaire*[2] » prend à partie les campagnes de Josué, et se demande pourquoi Dieu se serait occupé de « je ne sais quelle bataille » livrée sous les murs de Gabaon par « deux peuplades asiatiques ». Cette boutade a été relevée par M. Félix Bovet dans une page[3] qui vaut la peine d'être citée : « Quoi ! Dieu se serait occupé, par exemple, de « je ne sais quelle bataille », livrée sous les murs de Gabaon, « par deux peupla-

[1] Les invocations de ce genre, — où le ciel, la terre, les astres, les éléments sont invités à écouter, à frémir, à regarder, à donner une marque d'intérêt à l'œuvre de Jéhovah dans le monde, — abondent dans la littérature poétique de l'Ancien Testament : Cieux écoutez... Terre, prête l'oreille... Iles, écoutez-moi... Abîmes, retentissez d'allégresse... Arbres des forêts, éclatez en cris de joie... Entendez, montagnes !... Les montagnes sautèrent comme des béliers, les collines comme des agneaux... Que les fleuves frappent des mains, etc., etc. Cf. Esaïe I, XLIV, XLIX, Ps. CXIV, XCVIII, etc.

[2] Conférence donnée à Neuchâtel en 1868.

[3] F. Bovet, *op. cit.* p. 24-36. Cf. ci-dessus, p. 133.

des asiatiques ! ». Passe encore s'il s'agissait d'une de ces grandes révolutions ou de ces gigantesques batailles qui ont été les moments décisifs de l'histoire et qui sont pour l'humanité comme les points de départ de créations nouvelles, — de la bataille de Marathon, qui décida si le genre humain aurait pour avenir l'immobilité du despotisme oriental, ou le libre développement que représentait seule alors la race hellénique, ou bien de cette bataille de Poitiers, où périrent trois cent mille Sarrazins et qui a permis l'éclosion du monde moderne, en sauvant la France et l'Europe de l'invasion musulmane ?

« Mais savez-vous, Messieurs, ce que c'était que la bataille de Gabaon ? Il s'agissait de savoir si la peuplade, — petite peuplade j'en conviens, — de laquelle sortit un jour le christianisme, — ce n'est pas une doctrine, c'est un fait, — de laquelle, dis-je, est sorti le christianisme et avec lui le progrès, — si cette petite peuplade à peine échappée de la servitude d'Egypte, allait être détruite ou rejetée dans le désert, pour s'y perdre dans le grand amas des tribus nomades sans histoire et sans avenir, ou bien si ce germe trouverait un sol où il pût être déposé, se développer et grandir. Où en serions-nous, Messieurs, sans cette bataille ? La bataille de Gabaon est une des plus importantes de l'histoire du monde, dit un savant historien contemporain qui représente en Angleterre ce qu'on appelle en France la théologie libérale, Stanley. Comment ? la bataille de Gabaon ? — Oui, la bataille de Gabaon ! Vous ignoriez cette bataille-là peut-être ? Qu'est-ce que cela prouve ?... Cela prouve que l'histoire sainte est moins bien partagée que les autres histoires dans l'enseignement

de la jeunesse. Pour l'histoire profane, après l'avoir racontée aux enfants sous forme anecdotique et au point de vue moral, on la répète aux étudiants sous une forme plus complète et de manière à leur en faire saisir l'esprit, tandis que l'histoire sainte est abandonnée aux petits enfants, comme beaucoup trop élémentaire pour des adultes. Quand je me dis, Messieurs, que pour plusieurs d'entre nous sans doute, cette bataille de Gabaon est encore « je ne sais quelle bataille », je me demande aussi s'il n'y aurait pas une réforme, et même une *réforme urgente*, à opérer pour l'enseignement de l'histoire sainte, non pas dans l'instruction primaire, mais dans l'instruction supérieure. »

Dernière campagne : lac Méron[1]. — La victoire décisive remportée à Gabaon sur les Amoréens, découvrit les principautés qui se croyaient à l'abri derrière les régions montagneuses au nord de la Palestine. A l'instigation de Jabin, roi de Hatsor, une coalition se forma qui fit appel à tous ceux qui voulaient tenter un suprême effort pour refouler l'envahisseur. Mais la promptitude des marches de Josué déjoua une dernière fois l'entreprise de ses adversaires. Non loin du lac Méron, les coalisés, surpris par une attaque foudroyante, furent défaits et dispersés, et les fuyards, poursuivis jusqu'à Sidon.

Telles furent les principales campagnes menées à bien par Josué. Grâce à elles, les tribus purent se répandre dans toutes les parties de la Palestine. Mais elles furent loin, cependant, de réduire tout le

[1] Josué XI, 1, 10.

pays, comme le donneraient à entendre des passages dont nous n'avons pas fait état, parce qu'ils appartiennent à des sources où l'histoire est reconstituée rétrospectivement et parfois même tout à fait artificiellement.

3° *Partage du pays et adieux de Josué.*

Les campagnes de Josué, d'après la tradition, durèrent sept années. Ce chiffre est certainement inférieur à la réalité.

Après tant de tribulations, le vieux chef des armées de Jéhovah aspirait au repos. Il l'avait bien gagné ; mais les inquiétudes l'accablaient autant que les fatigues.

Sans doute, les principales provinces de Canaan étaient conquises et les cadres généraux formés. A gauche du Jourdain, Ruben, Gad, Manassé avaient reçu leur lot de Moïse ; à droite, les deux grandes tribus, Juda et Ephraïm, s'étaient établies victorieuses, l'une vers le sud, l'autre vers le nord, et toutes deux groupant autour d'elles les tribus plus faibles ou moins belliqueuses. L'aiguillon des coalisés, tant du côté d'Amor que vers les côtes phéniciennes, était brisé. Mais le danger n'était pas là. Il était dans une sorte d'abdication des Israélites non encore investis de leur territoire. Fatigués de la guerre, défiants de l'appui que pourraient leur donner Ephraïm et Juda, dont l'organisation politique absorbait toutes les forces, installés eux-mêmes au milieu de Cananéens souvent de même race et de même langue qu'eux, ils se laissaient aller à composer avec les indigènes et à perdre peu à peu leur individualité et leur culte.

dans des pénétrations réciproques et dans des alliances où Baal avait plus à gagner que Jéhovah.

Josué comprit l'étendue du péril. Il convoqua l'assemblée générale des tribus à Silo[1], où depuis ses dernières victoires, il avait installé son camp et le sanctuaire. Par des discours dont il nous reste quelques lambeaux, il stimula l'ardeur des tribus indolentes et les décida à entreprendre pour leur compte la conquête des provinces que Jéhovah allait leur assigner par le sort.

Chacun des clans intéressés envoya trois espions pour relever le plan du pays et préparer l'invasion décisive.

A leur retour, Josué réunit tous les renseignements, forma les lots, jeta le sort, et le partage fut fait à Silo, devant la Tente d'assignation.

Ce que fut exactement la part de chacun, nous ne saurions le préciser, et la chose n'a du reste jamais été aussi bien définie que ce que la représentent les recensements postérieurs du cadastre sacerdotal[2]. En ces temps reculés, où l'Etat n'existait pas encore, les séparations n'étaient ni fixes ni durables et comme cela existe encore dans les mêmes contrées, les districts, et les villages mixtes abondaient.

Mais si nous voulons avoir une idée d'ensemble de la situation respective des tribus aux jours de la conquête, il faut relire le petit chant épique qui date de cette époque-là, et qui a été conservé dans nos saints livres sous le nom de *Bénédiction de Jacob*[3].

[1] Cf. Josué XVIII, 1-6, 9-10, 45-50.
[2] Notamment dans Josué XIII à XXIII, où le chap. XVIII seul paraît renfermer des passages appartenant à la tradition prophétique.
[3] Genèse XLIX.

On y trouvera, résumés à grands traits, tous les éléments de la réalité historique : la déchéance du fils aîné, Ruben ; la prééminence des deux grandes tribus, Juda et Ephraïm ; la cruauté de Benjamin, qui a failli causer sa perte ; l'indolence d'Issachar, qui achète son repos par la vassalité. Enfin, le fait que Siméon et Lévi n'ont pas eu de personnalité politique et ont toujours vécu dispersés parmi leurs frères, est expliqué par une tare originelle qui aurait mis ces deux tribus en fort mauvaise posture vis-à-vis de Sichem, ville influente de la montagne d'Ephraïm.

A quel épisode d'histoire faut-il rattacher le récit — au sens fortement ethnique — de Genèse XXXIV ? Nous ne le savons pas ; mais ce qui est certain, c'est que Siméon et Lévi ont appuyé leur fortune sur Juda, rival d'Ephraïm.

Siméon, qui occupa d'abord tout au sud la contrée de Beer-Schéba, séjour des antiques patriarches, finit par être absorbé par Edom et les Judaïtes. Quant à Lévi, il a dû ses meilleurs jours au sanctuaire de Jérusalem. Ce qui ne veut pas dire que sa position ait été bien brillante, car nous voyons le Deutéronome, devenu le code législatif du Royaume du Sud, recommander que l'on n'oublie pas le Lévite dans les distributions de charité. Ceci nous montre une fois de plus le caractère fictif de la tradition sacerdotale, d'après laquelle, si Lévi n'a pas de province à lui, c'est parce qu'en réalité tout Israël lui est une prébende, et que Dieu, l'élevant au-dessus de ses frères, a voulu que la nation entière devînt tributaire d'Aaron.

Comment s'exécutèrent les nouvelles expéditions ?

L'histoire ne le dit pas. Nous savons seulement que le grand capitaine qui les avait provoquées ne se sentit plus de force à les diriger. Chargé d'années, vaincu par ses labeurs, et très modeste aussi, il fit comme Cincinnatus qui, dictateur et triomphal, laissa Rome et ses dignités pour retourner à sa charrue. Il demanda pour sa retraite Thimnath-Serak, bourg d'Ephraïm, et c'est là qu'il finit sa vie.

Mais il est des hommes à qui leur destinée refuse de mourir en paix. Jusque dans sa solitude, le vieillard Josué est relancé par les nouvelles qu'on lui apporte des tribus. Le grand lien fédéral, le lien théocratique est menacé ; un peu partout, les sanctuaires locaux séduisent les conquérants infidèles. Jéhovah n'est plus le Roi incontesté d'Israël.

Alors Josué se remet une dernière fois en marche. Il convoque à Sichem le grand panégyre israélite, et là, dans un discours qui fait penser à celui que prononçait Moïse aux champs de Moab, et à celui que prononcera un jour saint Paul prenant congé des anciens d'Ephèse, Josué reprend tout le conseil de Dieu. Il récapitule les bienfaits de Jéhovah, les crimes et les devoirs d'Israël, et rassemble ses dernières forces pour rappeler au peuple élu que tout son avenir et son salut dépendent de sa fidélité au chef de la théocratie : Jéhovah-roi [1].

Le peuple promet, et proteste de son obéissance, et fait une ovation au vieux patriarche de ses victoires. Tout cet enthousiasme donna-t-il à Josué confiance dans l'avenir ? Ce n'est pas l'impression qui se dégage de la belle page d'histoire qui nous raconte

1 Lire Josué XIV.

ses adieux. Il ne désigne pas son successeur, comme s'il redoutait de transmettre une charge impossible, ou de trouver un destructeur dans son héritier. Et son affirmation suprême : « Voyez qui vous voulez servir... Pour moi et ma maison, nous servirons Jéhovah ! », me paraît exprimer l'inébranlable foi du héros, avec cette ombre de mélancolie que le vieux Charlemagne, songeant aux barques normandes, exhalera un jour en ces mots : « Que sera-ce après moi ? »



QUATRIÈME PARTIE

Echec de la Théocratie Jéhoviste

INTRODUCTION

« Il est venu chez les siens et les siens ne l'ont point reçu[1]. »

Cette parole, où se trouve résumée l'attitude des Juifs vis-à-vis de Jésus, leur Messie, convient admirablement à l'attitude des Hébreux, vis-à-vis de Jéhovah, leur Elohim. Et nous allons voir le grand œuvre du jéhovisme — comme celui du christianisme plus tard — commencer dans des contradictions, grandir dans des persécutions, et réaliser par avance la devise du Crucifié : *par la défaite à la victoire*[2] !

Aussitôt après la mort de Josué, la conception élohiste de la religion, qui avait pour elle les traditions du passé, la similitude des cultes étrangers et surtout le penchant naturel du cœur humain, parut recouvrir entièrement la religion de Jéhovah.

[1] Jean I, 11. traduction littérale.
[2] Cf. Jean XII, 24 et 32 ; Matth. XVI, 25 ; Phil. II, 6-11.

A l'époque des Juges, les hauts lieux, les sacrifices, les vœux, les idoles remirent en honneur tout l'appareil des cultes abolis, et le règne du bon plaisir amena le peuple en de telles vicissitudes que, malgré les efforts de Samuel, la théocratie, exténuée, dut abdiquer entre les mains de la royauté.

C'était, en apparence, la défaite de Jéhovah. En réalité, sa victoire allait commencer ; car la royauté, par réaction, suscite les prophètes, et les prophètes, recueillant l'héritage de Moïse, vont établir la théocratie non plus sur le sable mouvant d'une société politique, mais sur le fondement inébranlable de la conscience individuelle.

Les événements qui ont amené l'échec de la théocratie jéhoviste se répartissent naturellement en quatre périodes, que nous allons étudier successivement :

1° L'anarchie au temps des Juges ;
2° L'insuccès du réformateur Samuel
3° L'institution de la royauté ;
4° Le schisme des dix tribus.




Sidon
Damas
LIBAN
ANTILIBAN
DAN
ARAMÉENS
(SYRIENS)
Tyr
Laïs
(Dan)
Kedesch
Hatsor
LAC
MÉROM
Golan
Rama
Acco
PHÉNICIENS
SIDONIENS
ASER
NEPHTALI
MER
DE KINNERETH
(GÉNÉSARETH)
Kenath
Astaroth
ZABULON
CARMEL
M^T THABOR
PLAINE
En Dor
Edréi
Dor
Meguiddo
DE
JIZREEL
ISSACAR
Thaanac
Beth Schean
MANASSÉ
Jabès
MADIANITES
MER
MÉDITERRANÉE



M. Camblong del.

CHAPITRE PREMIER



L'anarchie au temps des Juges

Le livre des *Juges*, où nous allons puiser tous nos renseignements sur l'âge héroïque des Hébreux, se divise en trois parties inégales. La première : I-III, 6, appartient, par les faits qu'elle raconte et par la main de son rédacteur, au cycle du livre de Josué. La dernière : XVII-XXI, est un appendice composé de deux récits dont le second est sans grande valeur historique. Par contre, la partie centrale : III, 6,-XVI, 30, qui renferme l'histoire des Juges, présente de réelles garanties d'authenticité.

Sans doute, elle ne raconte les siècles entre Josué et Samuel que d'une manière tout à fait fragmentaire et épisodique ; parfois même, comme par exemple dans la biographie de Samson, les épisodes qu'elle met en saillie sont moins les événements importants de la vie du héros que ceux dont la bizarrerie avait frappé vivement l'imagination populaire. Tels qu'ils sont, ils s'imposent cependant par la sincérité et l'unité de leur exposition. Peu de remaniements ; nulle tendance apologétique. C'est tout à fait nature, et le tour du récit, le relief qu'il avait quand il passait de bouche en bouche dans le cycle homérique des Hébreux, s'y retrouve encore à fleur de coin.

« Les enfants d'Israël firent ce qui déplaît à Jéhovah. Ils oublièrent Jéhovah. Ils servirent les Baals et les idoles. Alors la colère de Jéhovah s'enflamma, et il vendit Israël comme esclave[1]. » Tels sont les mots par lesquels l'historien sacré introduit la biographie des Juges.

Après le siècle de bénédictions vécu par Moïse et par Josué, peu de temps a suffi pour changer toutes choses. Au lendemain de ses victoires, la prospérité d'Israël, déjà, l'a perdu. La reconnaissance pour Jéhovah s'attiédit, à mesure que s'éteint le souvenir de ses délivrances. Les vainqueurs s'établissent au milieu des Cananéens, des Héthiens, des Amoréens, des Phéniciens, des Héviens, des Jébusiens, sans nul souci de garder les ordonnances de Moïse, ni le lien fédéral qui faisait toute leur force : le culte théocratique de Jéhovah-Roi. Ils prennent pour femmes les filles des idolâtres, donnent leurs propres filles à leurs fils et adorent les élohim de chaque canton et de chaque vallée.

Le résultat de toutes ces infidélités était facile à prévoir. Jéhovah renié, c'était l'unité politique rompue. Or, comme cette unité faisait toute la force des tribus contre les nations qu'elles avaient dépossédées, à l'abandon de Jéhovah devait infailliblement correspondre un retour offensif et victorieux des vaincus.

Amoréens, Ammonites, Moabites, Philistins, ne manquèrent pas l'occasion favorable et rendirent tour à tour aux Israélites désunis le mal qu'ils en avaient reçu. Partout où les tribus se rangeaient en bataille,

[1] Juges III, 7, 8.

« la main de Jéhovah était contre elles ». L'angoisse était extrême.

Alors, du fort de la détresse, un gémissement montait. C'était la prière repentante de quelques groupes de fidèles convertis par l'adversité, qui levaient vers Jéhovah des mains suppliantes. Jéhovah, pour l'amour de ses enfants « revenait vers son héritage », Il « se souvenait » et suscitait un homme de foi, ou simplement un homme de courage, qui délivrait les opprimés de la main des spoliateurs. Mais la reconnaissance et la fidélité duraient ce que durait la terreur. Aussitôt la paix obtenue, les Hébreux retournaient aux Baals, et tout était à recommencer.

Cela dura environ trois cents ans [1].

Ces chefs, vengeurs éphémères de l'honneur de Jéhovah et qui succédèrent, dans le gouvernement des tribus d'Israël, aux « anciens » que Josué avait laissés au pouvoir, portaient le nom de *sophètes* [2]. C'est le même mot que *suffète*, qui désignait, à l'époque classique, le magistrat suprême chez les Carthaginois, peuple de même race que les Hébreux. Nous rencontrons aussi le *sophète* un peu partout dans les institutions des peuples sémitiques, et son semblable chez les Arabes. Le mot ; *juge*, dans lequel nos ver-

[1] L'addition des chiffres mentionnés dans le livre des Juges donnerait 410 ans. Mais ce calcul, très hasardé, contredirait le nombre indiqué par I Rois VI, 1 qui attribue une durée de 480 ans à la période qui s'étend de la sortie d'Egypte à la 4e année du règne de Salomon. Si, pour le gouvernement des Juges, nous prélevons 300 à 320 ans (de la mort de Josué à la naissance de Samuel), notre approximation doit se rapprocher beaucoup de la réalité.

[2] En Hébreu, au pluriel : *Chophetim*.

sions bibliques expriment ses attributions, est mal approprié, car le *sophète* ou *suffète*, est en réalité le type même du dictateur auquel les races bédouines, qui n'ont jamais aimé les dynasties, confiaient le gouvernement absolu, civil et militaire. Le titre de sophète allait au plus digne, au chef qui s'imposait à la désignation des foules par son ascendant personnel, sa force musculaire ou sa valeur dans les combats. Ainsi en était-il pour les princes d'Edom.

Il est infiniment probable que les *sophètes*, en Israël, formèrent une chaîne ininterrompue, donnant l'hégémonie tantôt à une tribu tantôt à une autre, jamais suivis d'ailleurs, par tout le peuple théocratique, où de mortelles rivalités entretinrent la guerre intestine jusqu'à l'avènement de David.

Le souvenir de plusieurs d'entre ces hommes élus par l'inspiration secrète de Jéhovah, a dû se perdre ; d'autres n'ont laissé qu'un nom dans l'histoire ; Chamgar, Ibzan, Thola, Elon, Abdon, Jaïr, Othniel le Kénite.

Parmi les hauts faits attribués à ceux dont la mémoire était restée vivante, il en est dont on serait tenté de dire que la Providence nous les a conservés seulement pour nous montrer à quel point, dans ces siècles qui représentent le Moyen-Age de l'Ancienne Alliance, le jéhovisme primitif s'était perverti. De tels exploits font éclater aussi la patience de Dieu qui, pour empêcher la totale disparition de son peuple rebelle, s'humilie jusqu'à accepter les services d'aussi indignes messagers. Reprenez l'histoire d'Ahoud le Gaucher, de Jephthé, de Samson ; vous n'y verrez plus rien qui rappelle l'austère morale ni l'élévation religieuse du spiritualisme jého-

viste. Ce ne sont partout que hauts lieux ou néoménies, vœux et sacrifices humains, exploitation d'images et d'ustensiles divinatoires, toutes les superstitions et toutes les pratiques intéressées de l'élohisme naturiste. Jéhovah, quand il est adoré, l'est au même titre et pour les mêmes raisons que Baal ou Molok. Un Elohim vaut l'autre. C'est pour cela que, si facilement, les tribus échangent leur culte contre celui, de leurs voisins Amor, Edom ou Moab. Même autel, même rite ; le nom du dieu seulement à changer.

Et cependant, auprès de Jephthé ou de Samson, il y a Gédéon, Débora... Par instants, comme une flamme jaillit de tisons mal éteints, la foi jéhoviste, la vraie, se ressaisit dans un cri, dans une prière brûlante... Et c'est assez pour que nous n'ayons pas le droit de nier la présence du feu sous la cendre, ni de témoigner notre surprise, lorsque au bout de trois siècles d'obscurité, Samuel se lèvera dans Rama pour allumer le flambeau sacré des prophètes.

Le premier épisode qui met les Juges en scène, est l'exploit d'*Ahoud*, le Benjamite. Les Bédouins de Moab, à la suite des conquérants Hébreux, étaient entrés sur terre amoréenne. Ils avaient passé le gué de Jabbok ; et profitant du désarroi des tribus d'Israël, Eglon, roi de Moab, avait pris Jéricho. De là, il rançonnait toute la contrée d'Ephraïm. Ahoud se joignit aux députés benjamites qui allaient porter le tribut au pillard. Comme ils revenaient, Ahoud se sépare des messagers, et retourne au palais du roi. « Roi, j'ai pour toi, dit-il, une parole secrète ! » — « Sortez » ! dit Eglon à ses serviteurs. Quand le roi et le sophète furent seuls, l'un en face de l'autre.

dans le pavillon d'été : « C'est un message de Dieu pour toi ! » s'écria Ahoud d'un air inspiré. Et comme Eglon se levait pour l'entendre, Ahoud « étendit sa main gauche, dégagea épée qu'il cachait au flanc droit, et la plongea dans le ventre du prince. » Il laissa le fer dans la plaie. Tandis que les courtisans n'osaient rentrer dans le pavillon, Ahoud, échappé par derrière, courait aux clans de Benjamin. Il les rallie, occupe le Jourdain, massacre les Moabites surpris et consternés. « En ce jour-là, Moab fut humilié sous la main d'Israël. Et le pays fut en repos pendant quatre-vingts ans. »

La seconde aventure qui mit Israël en péril, eut le nord pour théâtre[1], et le danger venait des neuf cents chars de fer que pouvait mobiliser Sisera, l'Amoréen. L'invasion était imminente. C'en était fait des tribus d'Israël, si elles n'opposaient aux coalisés d'Amor l'action commune des milices de Jéhovah. L'appel aux confédérés vint d'Issakar. Ce fut une femme, *Débora*, qui poussa le cri d'alarme, et se montra en cette occasion la Jeanne d'Arc des Hébreux. Animée de l'esprit qui avait inspiré Josué sur les champs de bataille, elle envoie à toutes les tribus, même au delà du Jourdain, l'ordre de marche pour Jéhovah. La demande de secours ne trouve pas partout le même empressement : « Galaad se tient coi sous ses tentes... Aux ruisseaux de Ruben, grands furent les palabres... Et Dan ? pourquoi reste-t-il sur ses navires ? et Aser, couché parmi ses ports ? »... Le cantique de Débora, un des plus anciens et des plus beaux monuments de la littérature

[1] Juges IV. et suiv.

hébraïque, nous montre dans toute son âpreté farouche la ferveur jéhoviste de cette femme qui provoque à l'action le général Barak et lui conduit elle-même, pour la guerre sainte, les contingents d'Ephraïm, d'Issakar et de Manassé. Zabulon suivit Barak, Benjamin vint aussi. Jéhovah Zebaoth combattit avec son peuple : les canaux des cieux se liguèrent avec les torrents débordés pour paralyser l'action des chariots meurtriers[1] ; et, dans cette plaine de Meguiddo, rendue tant de fois célèbre par le choc des armées[2], les Amoréens furent entièrement défaits. Sisera se sauva vers Hatsor ; les gens de Méroz favorisèrent sa fuite. Chose étrange, ce fut une femme encore qui lui porta le dernier coup. Jaël, la Kénite, à qui Sisera avait demandé à boire, l'assassina pendant qu'il reposait. Telle fut l'issue misérable de cette campagne, où les Amoréens avaient pensé tirer vengeance des Hébreux, et qui aboutit à leur extermination, grâce au réveil de l'esprit théocratique et à une démonstration du jéhovisme fédéral provoqués par la prédication d'une Israélite croyante et patriote.

Débora fut exaltée comme sophétesse et prophétesse en Israël. Mais les tribus, un instant secouées, ne suivirent ni son conseil ni son exemple. Les Baals reparurent partout, et la désunion se mit dans la confédération jéhoviste.

C'est alors que les incursions de Madian vinrent ranimer la foi d'Israël.

La grande prospérité des Manassites les avait

[1] C'est ainsi, semble-t-il, qu'il faut comprendre la strophe Juges V, 19-22, surtout les versets 20 et 21.
[2] Toutmosis III, Débora, Josias, Napoléon...

amenés à franchir le Jourdain et à s'étendre au-dessus des possessions d'Ephraïm, dans la montagne occidentale. Cette position gênait le passage des riches caravanes madianites qui faisaient le commerce entre l'Egypte et la Chaldée, la Philistie et Galaad. Il fallait toujours passer sur terre manassite, et l'on n'y passait point sans témoigner sa mauvaise humeur par des razzias qui ruinaient les récoltes et ôtaient aux contrées toute sécurité. Les Madianites s'enhardirent de plus en plus. Israël en était réduit pour échapper aux pillards, à se cacher dans les montagnes et dans les antres de la terre.

La désolation fut telle qu'on se souvint de Jéhovah. Jéhovah, en réponse aux prières, envoya aux tribus éplorées le juge *Gédéon* [1].

Gédéon était un bon jéhoviste, modeste et brave. Il avait médité sur les victoires passées ; il croyait aux promesses, à la puissance de Jéhovah ; mais il était déconcerté par les malheurs de son peuple, et son courage, devant le désarroi politique et religieux d'Israël, était près de défaillir. C'est alors que Dieu l'arrête sur son chemin et lui donne, comme à Moïse, la vocation de libérateur. Comme Moïse, il se défend, s'humilie, puis accepte.

Il renverse l'autel de Baal élevé par son clan, et rallie, au son de la trompette, les fervents de Jéhovah.

Les événements offrirent à sa levée de troupes un prétexte tragique : ses deux frères venaient d'être assassinés sur les flancs du Thabor par deux cheiks madianites, Zébak et Tsalmounna.

Gédéon envoie des messagers dans Aser, dans

[1] Juges VI et suiv.

Zabulon, dans Nephtali ; Ephraïm prend aussi sa part dans la guerre sainte ; on s'acharne aux foulées des pillards, et la victoire fut remportée dans des conditions où le Dieu d'Israël fit voir que la force des armées n'est ni dans le nombre des soldats ni dans le tranchant des épées, mais dans la foi des combattants et dans la toute-puissance de Jéhovah Zebaoth.

Pour prix de ce triomphe éclatant, les tribus du centre offrirent la couronne à Gédéon. Il la refusa. Le moment était mal choisi, en vérité, pour découronner Jéhovah et ruiner la théocratie : « Non, non, dit le vainqueur, ni moi, ni mes fils ! c'est Jéhovah qui dominera sur vous ! »

Après la mort du sophète Gédéon, le moins digne de ses héritiers, Abimélec, désavoua la cause théocratique et intrigua pour la royauté. Il fit assassiner les fils légitimes de Gédéon et gagna la faveur du peuple de Sichem. C'est alors que Jotham, dernier-né de Gédéon, seul survivant du massacre fratricide, osa venir jusqu'aux portes de Sichem troubler, au péril de sa vie, les fêtes de l'élection royale. La parabole qui nous a été conservée sous son nom montre qu'il employa toute son habileté en même temps que toute sa bravoure, pour arrêter Israël dans la voie funeste où le peuple élu ne pouvait qu'achever de trahir les droits de Jéhovah-roi.

Jotham ne fut point écouté ; mais les événements se chargèrent de lui donner raison. La royauté d'Abimélec, née dans le crime, se maintint quelques années au milieu des conflits et finit misérablement.

L'épisode de *Jephthé* [1], triomphateur des Ammo-

[1] Juges X et suiv.

nites, ne présente ni le même intérêt religieux ni les mêmes garanties historiques que la victoire de Gédéon. La carrière de ce chef de bandits, jeté dans la vie d'aventures par les mauvais traitements de sa famille, mais qui n'a pas oublié Jéhovah au sein de ses infortunes, mérite d'être jugée avec quelque indulgence. La façon dont le récit en est fait nous montre que dans les négociations d'Israël avec ses voisins, Jéhovah était mis sur le même pied que les autres élohim : Kamos existe et fait des dons au même titre que Jéhovah. Nous y voyons aussi que la superstition et l'abaissement moral étaient tels, qu'un homme proclamé sophète pensa honorer Jéhovah et capter sa bienveillance en lui sacrifiant une victime humaine, voire sa propre fille. Au point de vue politique, enfin, le fameux « Chibboleth [1] » nous renseigne sur ce que valait, en ce temps-là, le lien fédéral entre les tribus, qui se jalousaient et se querellaient, jusqu'à se courir sus et s'exterminer mutuellement.

L'œuvre de décomposition se poursuit. Avec *Samson* [2], le Juge n'est plus seulement cruel, ignorant, superstitieux : il est débauché. Et la biographie de l'Hercule des Hébreux — Hercule moins le chemin de la Vertu, — présente un tel mélange de mysticisme et de dissolution, qu'il est permis de se demander comment le narrateur se représentait la révélation jéhoviste et la moralité de Dieu. Quant à Samson lui-même, la tradition qui l'immortalise pourrait bien lui avoir fait tort. Si l'on oublie un moment

[1] Juges XII, 6.
[2] Juges XIII et suiv.

les exploits romanesques ou bizarres qui l'ont rendu populaire, pour se souvenir de son naziréat[1] et de la persévérance clairvoyante qu'il mit à prononcer toute sa vie sur la puissance philistine l'implàcable « *delenda est...* », on en vient à penser que le Samson du conteur oriental nous masque le Samson de l'histoire, moins fantastique et plus intéressant.

Patriote ardent, consacré à Jéhovah et susceptible à ses heures d'un réel enthousiasme religieux, celui-ci eut tôt fait de comprendre que le seul vrai danger que courût la vie d'Israël venait du côté des Philistins, nation entreprenante et guerrière, fille des vieux Pélasges, héritière de la civilisation aryenne et que ses suzerains d'Egypte avaient placée sur les côtes méridionales de la Syrie, pour protéger contre les invasions bédouines les grandes avenues du commerce. Si la fédération israélite ne donne pas, dans un effort suprême, pour rejeter à la mer ces anciens pirates crétois, leur infanterie portant la tunique d'écailles et le casque de métal aura bientôt promené ses rondes triomphantes à travers les vallées d'Ephraïm et de Juda. Et les tribus redeviendront esclaves.

Il semblerait que Samson ait essayé longtemps de faire comprendre cela à ses frères ; qu'il ait vainement amorcé à tous prétextes la guerre sainte contre les Philistins, et que, découragé, démoralisé, entraîné peut-être en secret par une faiblesse qui devait lui être fatale, il finit par tomber entre les mains de ceux dont il avait juré la perte. Les souffrances de sa

[1] Vœu de consécration à Jéhovah, cf. ci-après la note relative au nazir Samuel.

captivité, sa mort tragique, geste de désespoir qui donne à son suicide l'ampleur d'une victoire, ramènent malgré tout la sympathie vers cet homme, dont la vie, au si brillant essor, s'est écoulée dans les déceptions politiques et les contradictions morales. Certes, on ne l'excuse point ; on le plaint seulement d'être échu à un biographe impuissant à embrasser l'envergure de son caractère, qui s'est complu à raconter ses tours de force et à mettre en relief le côté faible de sa nature : celui par lequel tant de grands hommes, doués comme Samson de toutes les séductions de la vigueur ou du génie, n'auraient pas mérité leur statue.

Au cours de ces siècles d'anarchie, caractérisée par ce refrain du scribe qui les raconte : « En ce temps-là, chacun faisait ce qui lui semblait bon », qu'est devenu le jéhovisme ?

Insensiblement, il a disparu des faits et des doctrines. Les Juges de la première période, même les meilleurs, n'avaient gardé de la religion d'Israël que le farouche patriotisme jéhovique, et la foi en la théocratie. Les derniers, se lèvent au sein d'une génération qui a perdu tout souvenir des conditions du culte en esprit. Toutes les lois religieuses et morales sont transgressées. Jéhovah n'est plus adoré que par la superstition. On le représente par des images taillées, on le consulte par le sort au moyen de l'*éphod* [1], on improvise ainsi de petites « maisons

[1] L'*éphod*, dans cette forme pervertie du jéhovisme était, comme le *téraphim*, une figure de Jéhovah, une idole en bois lamé de métal. Plus tard, ce nom sera réservé au surplis des lévites officiants. A l'origine, l'éphod, comme l'*ourim*, appelé ensuite

d'Elohim » où des Lévites en quête d'une position sociale s'établissent avec un traitement fixe, et organisent un commencement de ritualisme sacerdotal, au moyen d'oracles qui achalandent le sanctuaire et assurent de bons revenus aux propriétaires du lieu. L'histoire du *téraphim* [1] de Mica, volé par les Danites, nous renseigne sur ce point avec toute la clarté désirable [2].

Mica était un Ephraïmite plein de dévotion pour Jéhovah. Il avait, comme autrefois Gédéon, organisé son sanctuaire privé, et dressé son éphod avec le concours d'un Lévite qu'il avait pris à gages et qui lui servait de prêtre, à raison de dix sicles par an, plus le logement, le vêtement et la nourriture.

L'oracle réussit et sa réputation devint grande. Si bien que les Danites, envoyés par leur tribu à la recherche d'une résidence moins harcelée par les invasions des Philistins, se présentèrent un jour pour interroger l'éphod de Mica, sur le succès de leurs espionnages. L'éphod répondit que Jéhovah protégeait l'entreprise. Les espions rebroussèrent en hâte, et leur tribu, enthousiasmée par la réponse de Jéhovah, forma aussitôt la colonne d'émigrants.

En passant pour aller surprendre, vers les sources du Jourdain, Laïs, ville laborieuse et tranquille dont

ourim-thoummim, (lumière et perfection), étaient des objets de superstition populaire qu'il est aujourd'hui très difficile de se représenter et qui servaient aux lévites pour rendre des oracles au profit des gens qui voulaient consulter Jéhovah par *oui* ou par *non*, sur le bien fondé ou sur les résultats probables de leurs entreprises. Cf. sur l'usage des *ourim-thoummim* dans le sacerdotalisme postérieur : Nombres XXVIII, 30.

[1] Le mot *téraphim* est employé au singulier dans 1 Sam. XIX, 12, 17.

[2] Juges XVII et suiv.

les habitants vivaient « à la manière des Sidoniens », c'est-à-dire paisiblement du fruit de leur travail, les Danites s'arrêtèrent au bourg où habitait Mica. Tout le monde était dans les champs. L'occasion parut irrésistible pour emporter le sanctuaire, avec éphod, téraphim et tout l'attirail du culte, y compris le lévite. Celui-ci s'opposa d'abord à cet acte de brigandage. Mais quand il eut compris que son avantage était grand de devenir prêtre d'une tribu, au lieu de servir un seul homme, il plia bagage et partit joyeux avec la troupe, volant tout ce que Mica lui avait confié.

Quand les habitants du lieu revinrent de la campagne, ils furent soulevés d'indignation et s'élancèrent à la poursuite des fils de Dan. Ceux-ci avaient prudemment placé en tête de leur caravane les femmes, les enfants, le bétail et leur butin.

« Qu'est-ce que c'est ? Que veut dire ce tumulte après nous ? » dirent les Danites à Mica.

— « Mon Dieu, fabriqué par moi, » repartit Mica, « et mon prêtre, vous m'avez tout volé, et puis vous osez me demander ce que j'ai ? »

Les fils de Dan lui répondirent : « Paix ! pas tant de tapage à nos oreilles, de peur qu'il n'y ait parmi nous des gens de fâcheux caractère qui ne vous fassent un mauvais parti ! » Et ils lui tournèrent le dos.

Mica regarda, vit qu'il ne serait pas le plus fort et retourna dans sa maison.

Quant aux Danites, ils surprirent Laïs en pleine sécurité, massacrèrent les habitants, brûlèrent la ville et s'établirent dans ce bon pays, après avoir dressé en l'honneur de Jéhovah l'image taillée que Mica avait faite. Et ce sanctuaire dura, rival de Silo, jusqu'à la fin du royaume d'Israël.

Pour qui veut réfléchir, un tel épisode et le récit qui le suit [1], trop humiliant pour être rapporté dans ces pages, n'ont besoin d'aucun commentaire. Ils disent tout sur l'échec de la religion morale du jéhovisme et sur la rechute totale des tribus d'Israël dans l'élohisme païen des peuplades qui l'entouraient. De la révélation de Jéhovah, le nom seul de Jéhovah est resté. Et ce nom couvre maintenant toutes les infamies.

La déchéance est irrémédiable. Toutes les sombres prévisions de Moïse et de Josué sont réalisées. Si Dieu n'intervient par sa providence et ne prononce lui-même sur son peuple infidèle la parole de résurrection, le jéhovisme du Sinaï a vécu.

[1] Juges XIX et suiv.



CHAPITRE II

L'insuccès du réformateur Samuel

L'histoire de l'*éphod* dressé par Gédéon à Ophra, celle de Mica l'Ephraïmite, celle enfin du sanctuaire de Dan, nous ont montré qu'au temps des Juges, les tribus et même les particuliers ne se faisaient aucun scrupule de multiplier les images taillées représentant Jéhovah, et d'organiser des centres religieux avec le concours des lévites qui faisaient alors, avec l'*Ourim* et le *Thoummim*, leurs premiers essais de sacerdoce sédentaire. On venait à eux pour consulter Jéhovah par le sort, et ces consultations étaient fort lucratives.

De tous ces lieux de pèlerinage, le plus recherché était toujours Silo. Silo possédait l'Arche et la Tente de Moïse ; et nous ne voyons pas qu'une tribu se fût jamais avisée de construire une autre arche ni de reproduire à son profit les tables de la Loi. Même aux jours les plus sombres de son histoire, Israël a constamment regardé la Tente d'assignation et son coffre portatif comme le point de ralliement des tribus, le centre authentique de leur culte, la cellule primordiale de leur organisme politique et religieux.

Au XIe siècle, le vieux sanctuaire lui-même avait perdu sa spiritualité d'autrefois. On y affluait tou-

jours, mais « la parole de Jéhovah était rare ». On apportait les prémices, on sacrifiait, on se réjouissait en famille « devant Jéhovah », mais la loi était oubliée, et le formalisme superstitieux des héritiers d'Aaron avait rabaissé l'arche sainte au niveau du veau d'or. L'arche était un fétiche, un talisman, une sorte de divinité matérielle à qui l'on fait des présents, un dieu qui — suivant l'antique vœu d'Israël — peut « marcher devant » le peuple et lui donner la victoire sur ses ennemis [1]. C'est ainsi que, lors de la bataille d'Aphek, l'arche fut emmenée à la guerre et prise par les Philistins.

La piété vraie, la prière fervente étaient si fort oubliées au sanctuaire de Silo que, lorsqu'une pauvre femme, Anne de Ramathaïm, fut surprise par Eli en train de répandre son cœur devant Jéhovah, le premier mouvement du prêtre fut de l'envoyer ailleurs « cuver son vin ».

De plus, la moralité du clergé de Silo laissait fort à désirer. L'histoire a gardé le souvenir de la terreur qu'inspirait aux pauvres pèlerins la fameuse fourchette à trois dents avec laquelle, après avoir prévariqué sur le sacrifice, le desservant allait piquer la viande dans la marmite des fidèles. Les méfaits des fils d'Eli s'étendaient plus loin encore. Les accusations les plus graves circulaient sur leur compte d'une tente à l'autre, et tout le monde savait qu'autour de la maison de Dieu, l'honneur des familles n'était plus en sécurité.

Ce dernier point de ressemblance aurait achevé de mettre le sanctuaire de Jéhovah sur le même pied

[1] Lire 1 Sam. IV, 18 ; V, 13 : VI, 8-9.

que les sanctuaires de Baal-Berith ou de Baal-Péor, si la religion jéhoviste, trahie par ses gardiens officiels, ne s'était maintenue vivace à titre de vertu personnelle, dans des familles comme celles d'Elimélec et de Naomi, de Boaz et de Ruth, d'Elkana et d'Anne, la mère du réformateur Samuel.

Il y avait aussi, à cette époque-là, dans la montagne d'Ephraïm, une catégorie d'agitateurs religieux, troupe de prédicateurs sans mandat, qui commençaient à faire parler d'eux.

On les avait connus d'abord isolément, ces hommes aux allures étranges, aux mœurs austères, à l'imagination exaltée, qui surgissaient, terribles, aux heures de crise, répandaient leurs imprécations sur le peuple infidèle et lui prédisaient des malheurs qui ne manquaient point d'arriver.

Lorsque Renan et R. Kittel[1] comparent ces sentinelles de Jéhovah aux modernes derviches, ils introduisent gratuitement dans une histoire sainte un jugement profane qui égare la pensée religieuse au lieu de l'éclairer. Si l'on veut chercher aux antécédents du prophétisme hébreu des points de comparaison, il serait plus équitable de rappeler les illuminés de Saint-Médard, les inspirés des Cévennes, ou bien, parmi les anciens presbytériens écossais, ce parti des fanatiques dont Walter Scott a illustré le

[1] R. Kittel, *Geschichte der Hebraer*, II, p. 97. D'autres, desquels on était en droit d'attendre mieux, comparent les prophètes aux *chamans* des tribus mongoles (Reuss), font des *nabis* primitifs de simples devins ou sorciers, et veulent que Samuel ait donné des consultations au prix d'un quart de sicle (50 centimes de notre monnaie), pour des ânes perdus, etc. cf. A. Sabatier, *Esquisse*, p. 157.

caractère, dans son roman : *Les Puritains d'Ecosse.*

Théocrates intraitables, nourris de ce que la mémoire avait gardé des discours les plus enflammés de Moïse, tourmentés physiquement par une sorte de possession divine, ils allaient, blâmant l'*éphod*, méprisant l'*ourim* et l'appareil divinatoire qui extorque les réponses du ciel à prix d'argent ; à la divination, ils opposaient la révélation ; à l'oracle officiel, l'inspiration libre ; aux rites, l'Esprit de Jéhovah. Les prêtres les haïssaient ; la foule avait pour eux un respect mêlé de crainte ; on les appelait les *Voyants* ; eux-mêmes s'intitulaient les porteurs de la *parole de Jéhovah*[1].

[1] Le mot *roé* : « voyant » tomba en désuétude après la réforme de Samuel et fut remplacé par celui de *nabi* : « prophète ».

Le sens premier du verbe d'où ce dernier terme dérive est significatif : *naba* veut dire : *être en ébullition*. Employé rétrospectivement pour caractériser les premiers grands serviteurs de Dieu : les patriarches (Gen XX, 7 ; Ps. CV, 15), et la dignité exceptionnelle de Moïse, le fondateur du jéhovisme (lire Ex. III ; Nomb. XII ; Deut. XVIII, 6-22 ; XXXIV, 10-12), on le retrouve occasionnellement pour désigner les prédicateurs fanatiques des divinités cananéennes et phéniciennes (ainsi Baal, Astarté, etc. 1 Rois XVIII, 19, 40 ; 2 Rois X, 19) et les agitateurs politiques qui simulaient l'inspiration prophétique (*pseudo prophètes* : Esa. IX, 14 ; Jér. VI, 13 ; XXVI, 7, 8, 11, 16 ; XXVIII, 1 ; Ezech. XIII, 2 ; Os. IV, 5 ; XI, 7, 8, etc.)

Dans son acception véritable, le mot *nabi* a pour but d'exprimer, dans le langage biblique, la vocation des hommes que Dieu avait mis à part pour conduire Israël vers ses destinées rédemptrices. L'esprit de Jéhovah agissait sur eux par des songes et des visions (Nomb. XII, 6) ou bien en provoquant dans leur âme un enthousiasme religieux extraordinaire, et ils devenaient, à ces heures d'inspiration surnaturelle, les instruments et les témoins de la volonté de Jéhovah. Aussi le prophète est-il appelé איש הרוח *l'homme de l'Esprit* (Osée IX, 7). — Ce serait pourtant faire un gros contresens que de traduire *Ich harouah* par la locution chrétienne : *homme spirituel*. Dans l'ἄνθρωπος πνευματικός de la nouvelle alliance, l'Esprit s'est individualisé au point de lui devenir une seconde nature, tandis que, pour le prophète,

Que devons-nous penser de ces hommes extraordinaires ?

Les historiens qui refusent à l'Esprit de Dieu la place que la Bible lui donne dans l'évolution religieuse d'Israël, expliquent l'origine du prophétisme

l'Esprit reste toujours un « *donum supperadditum* », quelque chose d'extérieur et d'extraordinaire qui s'empare de lui, le soulève, l'emporte, et cela, indépendamment de sa volonté, quelquefois même malgré lui.

Pour arriver à la conviction que le *rouah* ne vient pas de l'homme, ne lui appartient jamais en propre, et que l'Esprit de Jéhovah, qui enlevait Elie (1 Rois XVIII, 12 ; 2 Rois II, 16), et qui emportait Ezéchiel (Ezéch. III, 14 ; XI, 24), est bien le même Esprit qui inspire les prophètes et qui s'empare des hommes de Dieu, il suffit de voir dans quels rapports l'Ancien Testament le place avec ses possesseurs. L'Esprit les *saisit* : Jug. XIV, 6, 10 ; XV, 14 : 1 Sam. X, 6, 10 : XI, 6 : XVI, 13 : XVIII, 10 : XIX, 20. Ils sont *revêtus* de l'Esprit de Jéhovah : Jug. VI, 34 : 1 Chron. XII, 18 : 2 Chron. XXIV, 20. Ils sont *remplis* de l'Esprit de Dieu : Exode, XXXI, 3 : XXXV, 31 : Mich. III, 8. L'Esprit du Seigneur *repose* sur eux : Nom. XI, 25 : 2 Rois, II, 15 : Es. XI, 2. L'Esprit du Seigneur *est* sur eux : Nomb. XXIV, 2 : Jug. III, 10 : 1 Sam. XIX, 9 : 2 Rois, II, 9 : Es. LXI, 1. Dieu *communique* son Esprit : שים, Nomb. XI, 17 : Es. LXIII, 11 : נתן, Es. XLII, 1 : Ezech. XXXVI, 27 : XXXVIII, 14 : שפך, Joël, III, 1 : Zach. XII, 10, etc.

L'Ancien Testament nous représente cet *Esprit* comme une puissance active, donnée au prophète en vue d'un but précis, pour une occasion spéciale, et rien ne nous autorise à penser que le serviteur de Jéhovah conservait ce *rouah* plus longtemps que les circonstances ne l'exigent. Une fois son témoignage rendu, le *nabi* redevient lui-même et rentre dans la vie privée.

Ce serait pourtant une erreur et une injustice que de se représenter les prophètes comme des instruments passifs de l'initiative divine.

Nourris de la pensée de Jéhovah, dévorés du zèle de sa maison, ils apparaissent, à travers l'histoire de la préparation du salut, comme les porteurs du flambeau de la vérité, l'agitant au-dessus de la foule pour tenir son regard levé, et se le passant de main en main en annonçant le jour où la lumière resplendira sur le monde, quand l'Esprit dont Jéhovah les anime sera répandu sur toute chair (Joël II, 28). Le prophète est un précurseur. (Cf Westphal, *Chair et Esprit*, 1885, p. 82 et suiv.).

— avec ses extases, ses crises et ses contagions[1] — par les expériences poursuivies avec éclat, depuis un demi-siècle, sur les habitués de la Salpétrière. Les « Voyants » étaient des névropathes, comme les Pythies, les prêtres cabires, les initiés bachiques,

[1] Pour les mœurs singulières de ces communautés de *voyants*. — où le terme de fils, employé pour les disciples, indique une sorte d'organisation en conférences ou en écoles, au sein desquelles les maîtres, ou pères spirituels recevaient le nom d'*Homme de Dieu* (1 Sam. XIX, 20 : 1 Rois XX, 35 : 2 Rois IV, 1, 38-41 : VI, 1 ; IX, 20), — lire plus spécialement 1 Sam. X, 5-13 ; XIX, 18-24. Dans 1 Rois XVIII, il est même question de prophètes du culte phénicien. (Quatre cent cinquante « *nabis* » de Baal).

Il semblerait que les discours — visions ou imprécations — prononcés par ces *roé* ou *nabi* dans les heures d'exaltation et d'inspiration religieuse, revêtaient généralement une forme poétique et rythmée dont l'oracle de Balaam, le cantique de Débora, le chant prophétique intitulé *Bénédiction de Jacob*, nous fournissent le modèle, et qui fut adoptée plus tard et portée à sa perfection par les prophètes et les psalmistes d'Israël.

Pour s'étonner de l'appareil dont les *nabis* aimaient à s'entourer, de leurs danses au son de la musique et des formes de leur langage, il faudrait ignorer les mœurs de l'Orient, et le fait que l'origine commune de la musique et de la poésie se trouve précisément dans l'alternance d'exclamations rythmées par la cadence du corps.

« La danse et le chant, pour lesquels les sexes étaient séparés autrefois, comme ils le sont aujourd'hui, n'allaient pas en Israël l'un sans l'autre (Ex. XV, 20 ; Juges IX, 27 ; XXI, 21 ; 1 Sam. XVIII, 6 ; Jérém. XXXI, 13 ; Luc XV, 25).

Rien ne serait plus contraire à la nature d'un oriental primitif qu'une attitude solennelle et raide à l'ouïe d'un chant populaire comme chez nous celle d'une congrégation entonnant un choral. Marie sur les bords de la mer Rouge, la fille de Jephté avec le chœur des jeunes filles, David devant l'arche, dansaient. Les prophètes en parlent comme d'un signe de la prospérité du peuple ; les psalmistes s'écrient : « Louez-le avec les tambourins et les danses ! »

Le tambourin est encore aujourd'hui un des instruments favoris du peuple. En avril, quand les pittoresques cortèges de pèlerins musulmans descendent au tombeau de Moïse, il est rare que tambourins et cymbales fassent défaut. La troupe se divise généralement en deux chœurs qui s'entre-répondent et donnent

orphiques ou élusiniens ; leur mal, c'était la *Grande Hystérie* [1].

Supposons le fait avéré. Comme on ne peut nier que le prophétisme a été pour la conscience humaine l'école la plus haute que le monde ait jamais connue, il se trouverait que la *Grande Hystérie* a prêché la

au chant une remarquable intensité dramatique. — Dans les noces et les funérailles les chœurs exécutent souvent des chants de circonstance, improvisés par le chantre. Le premier chœur répète la phrase musicale entendue, et le second chœur, dirigé par le chantre, lui répond aussitôt. Ce sont d'ordinaire des exclamations rythmées, lancées d'abord par le chef et répétées alternativement par les chœurs..... La mesure est donnée par un claquement général des mains, et par des mouvements de danse des bras et des jambes, mouvements qui s'accentuent pour marquer les principaux effets du rythme.

Il n'est pas douteux que les coutumes israélites ressemblèrent fort à celles-ci. » (Cf. Sneller, *Connais-tu le Pays?* 1904, p. 170 et suiv.).

Ce mode oriental de poésie avec ses récitatifs alternés et rythmés a donné naissance au parallélisme dans l'arrangement métrique des vers hébreux (Lire par exemple le Ps. CXVIII). Nous devons également voir en lui le précurseur de la strophe et de l'antistrophe du lyrisme grec.

L'œuvre des *nabis* israélites et celle de leurs émules durent être importées de bonne heure chez les Hellènes par les colonies phéniciennes dont l'influence sur la littérature primitive des Grecs, notamment sur le cycle homérique, est aujourd'hui hors de doute. (Cf. le bel ouvrage de M. Victor Bérard : *Les Phéniciens et l'Odyssée* 1903).

Le fait que les premières choristes dans les concours lyriques de la Grèce étaient phéniciennes, et d'autres indices, que la critique littéraire des œuvres de Pindare a mis en relief, tendraient à prouver que les origines du lyrisme choral dans la poésie grecque doivent être cherchées non seulement dans l'enthousiasme bachique des Aryens, mais aussi dans les chants exaltés du *nabisme* primitif des Sémites. (Voir D. Müller, *Die Propheten in ihrer ursprünglischen Form*, Wien, 1896 et Dieulafoy, *Comptes rendus de l'Ac. des Inscr.*, 1895, p. 245 et suiv.).

[1] Cf. Dieulafoy, *Le roi David*, Paris, 1897, p. 127 ; Dr Richer, *Etudes cliniques sur la Grande Hystérie* (préface du prof. Charcot) ; A. Sergy, *L'origine dei fenomeni psychici*, cap XIV, et *Les émotions*, cap XIX, Paris, 1901.

morale, que la maladie a donné la santé, que la démence a enseigné la sagesse, et que les âmes enchaînées par le mal et par le mensonge doivent à des névrosés la parole libératrice.

Cette solution, qui ne fait que transposer le miracle du domaine du surnaturel dans le domaine de l'absurde, satisfait-elle la science de nos contradicteurs ?

La nôtre, en présence des faits, trouve mieux son compte dans l'explication donnée par l'apôtre Paul : Cette « folie », c'est la « folie » de Dieu, car elle confond la sagesse des hommes [1].

Mais cette identification de la possession prophétique avec la possession dionysiaque ou toute autre forme de la névropathie, bien loin d'être un fait avéré, nous apparaît comme le résultat d'une observation superficielle.

Que tous nos états d'esprit, religieux ou non, soient conditionnés par le système nerveux, rien de plus vrai. Mais où l'erreur commence, c'est quand on se croit autorisé à identifier la cause de ces états d'esprit avec le phénomène nerveux qui les accompagne et à chercher leur signification dans leur origine physiologique plutôt que dans leurs fruits moraux.

Depuis l'origine du prophétisme hébreu jusqu'à l'épanouissement de l'apostolat chrétien, tous les semeurs de Vie spirituelle, y compris le divin Semeur, ont été traités de possédés. Nous n'avons aucune raison de repousser ce terme : d'autant que l'antiquité n'en avait guère d'autre pour qualifier les phénomènes qui accompagnent l'inspiration, phénomè-

[1] Cor. I, 25.

nes observés jusque-là dans le cycle des cultes dionysiaques [1]. Lorsque le bacchant, exalté par une musique furieuse, des courses échevelées et le breuvage enivrant sentait courir en lui la démence bachique, maîtrisé, extatique, fou d'énergie surnaturelle, il se disait rempli de l'esprit divin, et on le regardait comme ἔνθεος : *plein de dieu*.

Qu'y avait-il dans son exaltation à la fois physique et religieuse ? Des toxiques qui s'étaient emparés de son système nerveux ; et le système nerveux, fidèle enregistreur des influences extérieures qui l'exaltent et qui l'enivrent, traduisait des impressions par une fermentation extraordinaire des sens, qui se traduisait elle-même par des crises et par des enthousiasmes où la superstition voyait la présence de Dieu.

Cette inspiration, provoquée d'une manière factice par l'excitation des énergies animales, l'intoxication des centres nerveux inférieurs, était la contre-façon de l'inspiration véritable. Elle donnait un moment la sensation d'une puissance extérieure et supérieure qui s'empare de l'homme, le jette hors de lui-même, lui donne une vigueur, une clairvoyance surhumaine, l'élève à une vie supraterrestre, délivrée, vraiment vivante !... C'était la parodie de ce que l'âme éprouve lorsque l'énergie divine du Saint-Esprit s'empare d'elle, la domine et l'affranchit des limites de la vie ordinaire, pour l'élever jusqu'à la vie en Dieu.

[1] Voir notre étude : *l'Alcool et les dieux*, Montauban 1903, et la bibliographie qui s'y trouve collationnée. Nous avons été heureux de trouver une confirmation des observations que nous présentons ici, dans le bel ouvrage de M. W. James : *Religion and neurology*, 1903, Ch. I.

Dans un cas comme dans l'autre, le système nerveux, organe de l'esprit, devient l'instrument d'une force extérieure et victorieuse qui se saisit de lui, le pénètre d'énergies qui ne viennent pas de lui, l'élèvent au-dessus de ses ressources normales, l'exaltent et le terrassent.

Quoi d'étonnant dès lors à ce que, dans un cas comme dans l'autre, les premières secousses se traduisent physiquement par les mêmes effets ? Quoi d'étonnant à ce que le corps ploie et à ce que l'esprit délire, sous l'irruption de cette puissance qu'ils ne connaissaient pas, qui les charme et qui les terrorise et qui fait d'eux les esclaves à la fois enthousiastes et passifs d'une volonté mystérieuse et souveraine ?

Si le baptême de Vie divine a donné d'abord la fièvre à ses élus, cela prouve simplement que Dieu n'avait point façonné d'une autre chair que la nôtre les premiers initiés de la mission spirituelle, que les prophètes étaient des hommes comme tous les hommes, et qu'ils portaient comme nous le céleste trésor dans des vases de terre.

Les religions anciennes se trompaient en attribuant la possession bachique à l'esprit de Dieu ; la science moderne se trompe également quand elle veut ramener à des états morbides les crises des voyants hébreux ; elle prend des effets pour des causes, des conséquences physiologiques pour des principes générateurs.

Chez le « *voyant* » comme chez le « *bacchant* », la crise est provoquée par un agent extérieur, un souffle étranger, un *esprit*, qui entre dans l'organisme, s'empare du système nerveux et l'inspire. Veut-on

savoir d'où viennent ces énergies provocatrices ? Qu'on interroge leurs œuvres. L'une, celle qui a inspiré les religions naturelles, a ramené, par le culte orgiastique, l'humanité vers l'animalité. C'était donc l'esprit d'en bas : l'inspiration bestiale, démoniaque. L'autre, celle qui a inspiré la religion biblique, a élevé, par le culte jéhovique, l'humanité vers la divinité. C'était donc l'Esprit d'En-Haut : l'inspiration de Dieu.

Montrant l'histoire du prophétisme, l'Esprit de Dieu a le droit de nous dire ce que le Fils de Dieu disait, montrant l'histoire évangélique : « Croyez à cause de ces œuvres ».

Ces quelques remarques nous paraissent suffire pour établir notre droit scientifique de considérer les précurseurs des grands prophètes, tels que la Bible nous les présente, non comme des énergumènes par qui le prophétisme aurait la folie pour berceau, mais comme des hommes de Dieu choisis par l'initiative providentielle pour inaugurer dans l'histoire la filiation spirituelle des représentants de Jéhovah : auteurs de la Parole écrite, témoins de la Parole vivante, précurseurs et fondateurs du culte en esprit et de la nouvelle humanité.

Sans doute, cette pléiade de jéhovistes dont la tâche était de reprendre l'œuvre du Sinaï et de la conduire jusqu'à la Pentecôte, n'a pu avoir, aux premiers jours, qu'une conscience obscure de son inspiration. Dans la personne du voyant, c'est le « prophète » qui se cherche. Aussi, l'Homme de Dieu n'arrivera-t-il que progressivement à abandonner les excitations extérieures et les exercices symboliques aux devins et aux faux « *nabis* », et à discerner pour

lui-même la révélation dans la Parole intérieure où Dieu se manifeste au cœur qui médite et qui prie.

Il n'en demeure pas moins que, dès l'origine du mouvement prophétique, les hommes qui ont parlé au nom de Jéhovah étaient vraiment suscités, inspirés par Jéhovah. Le peuple d'Israël ne s'y trompa pas ; et, d'un instinct très sûr, il nomme indifféremment ces prédicateurs des revendications divines : *Hommes de Dieu* ou *Hommes de l'Esprit*.

L'histoire des sociétés nous présente généralement, dans la crise de leur adolescence, un homme dont la tâche est d'incarner leur génie, de leur donner conscience d'elles-mêmes et de les façonner pour leur mission providentielle.

Dans la société des prophètes, Samuel fut cet homme-là.

Rien de simple et de touchant, rien de plus suggestif, non plus, que l'entrée de Samuel dans la vie et dans l'apostolat. Samuel est le fils de la prière. Sa naissance, sa piété sont un exaucement. Placé par la dévotion maternelle au sanctuaire de Silo, élevé par Éli, prêtre et sophète, ses expériences de jeunesse lui révèlent que l'infidélité sacerdotale conduit le jéhovisme et Israël lui-même à leur perte. Il écoute Jéhovah plutôt que ses tuteurs humains et Jéhovah, parlant à sa conscience révoltée, lui annonce les châtiments terribles qui vont faire de Silo un monceau de ruines, d'Israël une nation esclave et de lui, Samuel le restaurateur de la théocratie. Les prêtres vont mourir ; la parole est maintenant aux prophètes, et le sophétat, passant en leurs mains, va délivrer enfin le peuple élu des pasteurs de mensonge et rétablir Jéhovah-Roi.

Samuel entreprend la tâche avec vaillance. On voudrait pouvoir suivre dans les phases diverses de sa restauration jéhoviste cet homme extraordinaire, dont l'action fut telle que l'histoire après lui, ne ressemble plus aux temps qui ont précédé sa venue. Malheureusement, dans les textes qui nous le présentent, l'acte qui domine tous les autres, l'institution de la royauté, a tout absorbé.

Le livre qui nous raconte l'histoire de Samuel fourmille de contradictions qui étonnent le lecteur attentif. Plutôt que d'entreprendre la conciliation des divergences irréductibles [1], le plus sage est de reconnaître, avec les exégètes dont le labeur patient a jeté sur ces pages une clarté décisive, que le premier livre de *Samuel* rapporte et mélange — comme le Pentateuque pour Moïse — trois traditions relatives à l'activité du grand prophète et à son rôle dans les événements qui dotèrent Israël d'un roi [2].

Dans la première, toute imprégnée d'un esprit théocratique qui répond exactement au jéhovisme de Moïse, la royauté est due à une infidélité du peuple. Le roi humain détrône Jéhovah. Samuel met tout en œuvre pour empêcher une institution que Dieu lui-même n'accorde à son peuple rebelle que

[1] Voir les essais tentés par la *Bible annotée*. T. III.

[2] Lire sur la question : Karl Budde, *Die Bücher Richter und Samuel, ihre Quellen und ihr Aufbau*, Giessen, 1890 ; du même, l'étude correspondante dans *The Sacred Books of the Old Testament* de P. Haupt, Leipzig, 1894 ; de M. le doyen C. Bruston, la division des sources, publiée dans la *Revue de théol. et de phil.*, de Lausanne, 1885 ; enfin, la récente étude de M. Ad. Lods : *Les sources des récits du premier livre de Samuel sur l'institution de la royauté israélite*, dans les *Etudes de Théol. et d'Hist. publiées par MM. les professeurs de la Faculté protestante de Paris en hommage à la Faculté de théologie de Montauban à l'occasion du tricentenaire de sa fondation*. Paris, 1901.

comme un châtiment[1]. Saül est choisi par Samuel sur l'ordre de Jéhovah, et élu roi en présence d'une immense assemblée où toutes les tribus étaient représentées.

Dans la seconde tradition, Saül, parti à la recherche des ânesses de son père, est désigné par Dieu à Samuel, qui l'oint secrètement. Point d'initiative de la part du peuple. Point de résistance de la part de Samuel. Saül est l'élu choisi par Jéhovah pour délivrer Israël de la main des Philistins[2]. Il devient roi après avoir battu l'ennemi héréditaire.

D'après la troisième tradition, Saül, favorisé par les circonstances, s'impose au choix d'Israël par un exploit tout semblable à celui de Gédéon[3]. Ses débuts sont les débuts d'un sophète. Le chapitre qui raconte comment ce bouvier devint roi, a toutes les allures d'une page de l'épopée des *Juges*.

En somme, ces trois sources peuvent être ramenées à deux cycles de tradition. L'un, qui envisage la royauté comme une infidélité au plan de Dieu et comme un malheur pour le peuple ; l'autre, qui considère au contraire que l'avènement d'un roi était conforme à la volonté de Jéhovah et aux intérêts immédiats d'Israël.

Entre ces deux cycles, nos modernes historiens n'hésitent pas : « L'un, » dit M. Ad. Lods, « que nous appellerons le cycle *royaliste*, est manifestement

[1] Cf. 1 Sam. VII, 2 ; VIII, 22 ; X, 17-25 a ; XII ; XV. Comp. Osée XIII, 11.

[2] Cf. 1 Sam. IX ; X, 1-7, 9-12 ; XIII, 3 (mettre *Saül* à la place de *Jonathan*) 5, 23 ; XIV, 1-14, 15 partiellement, 16-20, 23 a, 24 b, 25-30, 36-46.

[3] I Sam. XI, 1-11, 14-15 et quelques fragments des chap. XIII et XIV.

le plus ancien ; il reflète le point de vue israélite primitif : la royauté est un bienfait de Jahvéh, une nécessité. L'autre, que nous appellerons le cycle *anti-royaliste*, exprime des vues qui n'apparaissent qu'avec le prophète Osée... [1] »

La netteté de ce verdict nous surprend. Où sont les textes primitifs dans lesquels les Israélites fidèles à Jéhovah exposent leurs préférences royalistes ? Nous n'en connaissons pas un seul. Par contre, l'attitude de Josué et des sophètes, le refus de Gédéon, la parabole de Jotham, la fin misérable d'Abimélec nous permettent de discerner dans les souvenirs d'Israël une tendance toute opposée. Pour admettre que l'idée de la « rivalité de Jahvéh et de la monarchie » n'apparaît « qu'avec le prophète Osée, » il faut, en outre, rayer d'un trait de plume la révélation jéhoviste et les institutions théocratiques de Moïse. Nous avons montré ailleurs pourquoi nous ne pouvions, pour notre part, nous résigner à ce sacrifice.

Si Samuel n'est « qu'un Voyant de petite ville, inconnu de Saül et auquel on offre quelques sous pour retrouver un objet perdu » ; si Saül, premier roi d'Israël, « a commencé comme un Juge, un de ces héros qui s'imposaient par la seule autorité de leur audace patriotique [2] », c'est vainement qu'on se demandera pourquoi la tradition biblique attribue à Samuel l'institution des deux puissances que toute l'histoire postérieure devait mettre en conflit : le prophétisme et la royauté ; pourquoi l'ascendant de

[1] Ad. Lods, *Les sources*, etc., p. 264.
[2] Ad. Lods, *op. cit.*, p. 262, 284.

son souvenir fut tel que les docteurs Juifs donnèrent son nom à la partie centrale des annales d'Israël : celle qui renferme toute la biographie de David ; pourquoi, enfin, Samuel jouit dans le collège prophétique d'une considération telle que Jérémie ne trouve pas d'autre nom à associer à celui de Moïse :

Jéhovah me dit :
Quand Moïse et Samuel se présenteraient devant moi,
Je ne serais pas favorable à ce peuple [1] !

Tout s'explique au contraire, et les situations historiques reparaissent dans leur unité organique, si nous maintenons la priorité de la tradition *anti-royaliste* parmi les sources collationnées par l'auteur deutéronomique qui a rédigé cette histoire, et si nous tenons pour authentique la conception qu'elle nous présente du rôle de Samuel et de la valeur de la royauté.

D'après cette source, qui est la plus complète et la plus importante, Samuel nous apparaît comme le réformateur dont l'action décisive marque un point tournant dans les destinées d'Israël.

Nazir [2], sophète et voyant, Samuel arrive sur la

[1] Jér. XV, I.

[2] Samson et Samuel sont les deux seuls *nazirs* dont il nous soit parlé dans l'ancienne histoire d'Israël. Nous ne pouvons juger du naziréat primitif par l'ordonnance de Nombres VI, qui est toute pénétrée de lévitisme. Les détails fournis par Jug. XIII, XIV, XVI, 1 Sam. I et XV, auxquels il faut ajouter le récit relatif aux Récabites : 2 Rois X, 15 et suiv., Jér. XXXV, 2 et suiv. nous renseignent beaucoup plus exactement sur les origines et la vraie nature de cette institution nationale. Elle nous apparaît comme la première forme de la réaction jéhoviste contre les infidélités morales et religieuses de la masse du peuple d'Israël. Avec ses cheveux flottants et sa longue barbe de patriarche, son

scène de l'histoire avec les dons et dans les circonstances qui font les hommes providentiels. Elevé dans le sanctuaire du pèlerinage central d'Israël, il a été placé mieux que personne pour pénétrer l'âme de son peuple, pour souffrir de toutes les trahisons de l'élohisme sacerdotal et pour se créer, en vue de la réforme jéhoviste, des intelligences nombreuses parmi les cheiks et les nazirs de tous les clans d'Israël.

Au lendemain des désastres qui privèrent le peuple élu de son sanctuaire et de la liberté, Samuel, déjà connu, aimé, respecté par tout ce que les tribus comptaient de patriotes et de puritains, se trouva tout désigné, par la force des choses, comme le chef incontesté pour les restaurations futures.

Il était de ceux que les occasions trouvent prêts.

La Tente d'assignation où la religion s'était pervertie était détruite : il ne la relève pas. L'Arche,

éloignement pour la vie sédentaire, son mépris pour les raffinements de la civilisation, son horreur pour les boissons fermentées et pour tout ce qui pouvait provoquer l'excitation et l'inspiration malsaine du bachisme, le *nazir*, appelé aussi *kadoch*, c'est-à-dire : consacré, est le représentant authentique des mœurs primitives de la société jéhovique. Son but est de voir refleurir les temps de ferveur où l'Hébreu nomade vivait au jour le jour, comme Abraham et Moïse, cherchant son appui non pas dans l'industrie de l'homme mais dans la fidélité de Dieu. Son effort constant était de réagir contre les habitudes de dissolution qui entraînaient toujours plus Israël vers le luxe, vers l'idolâtrie, vers les alliances funestes et vers toute influence étrangère. Entre le *nazir* et le *prophète*, la parenté est étroite et la filiation évidente. La parenté est établie par le parallélisme de ces vers d'Amos (II, 11) :

> J'ai suscité parmi vos fils des prophètes,
> Et parmi vos jeunes hommes des naziréens, etc.

Quant à la filiation, l'histoire de Samuel la démontre. Le père du prophétisme a eu le milieu naziréen pour berceau (1 Sam. I, 11).

devenue une idole, était au pouvoir des Philistins : il ne va pas la chercher. Le clergé lévitique avait démontré son influence néfaste : il se garde bien de le rétablir.

Il retourne à Rama ; fait de sa ville natale le centre de la religion réformée, et y groupe, en vue de l'apostolat jéhoviste, les jeunes hommes appelés à constituer sous sa direction la première *école de prophètes*[1].

Que leur enseigna-t-il ?

« Jéhovah trouve-t-il du plaisir dans les holocaustes et dans les sacrifices autant que dans l'obéissance à la voix de Jéhovah ? Voici, l'obéissance vaut mieux que les sacrifices et l'observation de Sa parole vaut mieux que la graisse des béliers. »

Cette déclaration de Samuel à Saül nous livre tout le secret de sa réforme. Elle rétablit d'un mot la religion dans son centre, et fait du prophète de Rama le successeur et le continuateur du prophète du Sinaï. Cette thèse, où tout le jéhovisme est condensé, nous permet aussi de nous représenter ce que furent les enseignements du père spirituel des prophètes. Elle nous le montre, enseignant à ses disciples non seulement la musique sacrée, l'histoire des ancêtres et les éléments de la littérature qui devaient faire d'eux les véritables biographes d'Israël[2], mais aussi, et surtout, les exigences morales du culte de Jéhovah. Le peu que nous savons nous autorise à faire remon-

[1] 1 Sam. XIX, 20.

[2] On remarquera que, de Samuel à Ezéchiel, ce sont toujours les prophètes qui nous sont représentés comme les écrivains à qui l'histoire doit d'avoir gardé le souvenir des *Gesta Dei per Hebræos*.

ter à Samuel l'origine de ce commentaire spirituel des lois de Moïse qui fait l'unité et l'originalité de toute la prédication prophétique.

Lorsque l'apôtre Pierre, parlant des temps messianiques qui seront amenés par la repentance et la conversion des cœurs, s'écrie : « Tous les prophètes, depuis Samuel et ses successeurs, ont parlé de ces choses et annoncé ces jours-là[1] », il désigne, avec une science inspirée, le prophète Samuel comme le fondateur de cette chaîne ininterrompue de hérauts qui a donné au monde antique les prédicateurs de la conscience et les précurseurs de Jésus-Christ.

Samuel ne se contente pas de former les nouvelles milices de l'Esprit. Il les mène lui-même au combat. Les textes nous le montrent entreprenant chaque années des tournées apostoliques du côté de Béthel, de Guilgal, de Mitspa, convoquant les tribus en grandes assemblées et organisant ses voyages missionnaires de façon à ce que tout Israël pût entendre la prédication de réveil : « Revenez à Jéhovah ! obéissez à sa voix ! ne soyez plus rebelles à sa parole ! donnez-lui votre cœur ! et n'allez plus vers les choses du néant, qui n'apportent ni profit ni délivrance[2] ! »

L'activité prodigieuse de Samuel porta ses fruits. Non seulement le prophète prévint la démoralisation qui n'aurait pas manqué de se produire après l'écrasement d'Israël à Aphek et la prise de l'arche d'alliance par les Philistins, mais sa prédication réformatrice, empruntant aux désastres récents une dra-

[1] Act. III, 24.
[2] 1 Sam. VII, XII.

matique énergie, sut ramener au sein des tribus débandées le fédéralisme jéhoviste qui devait les rallier. Pour la première fois, Israël eut un repentir que ne provoquaient point des angoisses momentanées ou des nécessités locales, mais qu'inspiraient la conscience des droits de Jéhovah et le désir de fonder la prospérité de son royaume sur l'obéissance à sa Loi.

C'était la théocratie qui naissait...

Les Philistins, alarmés par cette révolution pacifique qui prenait les allures d'une renaissance, se jetèrent sur leurs vassaux pour conjurer le péril. Mais Jéhovah veillait, et les Philistins furent battus [1]. Sans doute, la victoire n'eut pas l'ampleur que le chroniqueur lui suppose, puisque les suzerains d'Israël surent maintenir, après la défaite, leur monopole sur toute arme forgée et sur tout instrument de fer [2]. Mais la pierre d'*Eben-Ezer* n'en marquait pas moins la première étape d'une marche glorieuse, où les exploits de Samuel, reprenant l'œuvre interrompue de Josué et de Moïse, devaient mener à bien la constitution de la théocratie jéhoviste, établir solidement le peuple élu sur une terre libre, et préparer ainsi sa suprématie sur les principautés groupées autour d'elle : Philistins, Phéniciens, Hittites, Araméens, tribus sémites éparses sur le sol cananéen.

L'occasion était unique. En cette heure précise de l'histoire, aucune de ces puissances n'était de taille à s'attribuer l'hégémonie de la Syrie. Centralisées par Israël et transformées par son influence, elles auraient

[1] 1 Sam. VII.
[2] 1 Sam. XIII, 19-22.

pu donner au monde oriental un Etat digne de prendre avec éclat la succession des gloires assoupies — Elam, Babylone, Assur, les Pharaons — et d'installer définitivement au carrefour des peuples et des races, le gouvernement de Jéhovah-Roi.

Comment s'est produite la diversion qui a éteint dans leur aube toutes ces brillantes perspectives ? C'est aux adversaires des prophètes qu'il faut le demander, à cette école de nationalistes aux vues courtes, dont la politique frondeuse n'a cessé d'agiter les destinées de la nation élue, et de les faire dévier du programme jéhovique jusqu'à la banqueroute finale.

Que voulait-on, dans ces milieux chauvins et remuants ? Qu'Israël fût « comme les autres nations », et qu'il établît sa fortune sur les mêmes ressources : un roi habile, des armées nombreuses et des alliés puissants. Quant à Jéhovah, il devait lui suffire d'avoir des sanctuaires, des prêtres, des offrandes et que son peuple l'adorât comme les autres peuples adoraient leur dieu tutélaire.

Ce programme, on le voit, ramenait la séparation du spirituel et du temporel, du sacré et du profane, de la religion et de la morale ; d'un mot : il ramenait le culte israélite aux égarements de l'élohisme païen. Cette conception élohiste avait pour elle les traditions de l'histoire, l'exemple des voisins, le secret penchant du cœur naturel toujours épris des vanités terrestres, des humaines grandeurs, et rebelle à la conversion. La masse du peuple élu prêtera toujours une oreille complaisante aux tribuns qui lui prêcheront cette doctrine-là, et leur prédication, exaltée par le préjugé populaire, sera l'écueil où sombrera le jéhovisme théocratique des prophètes.

Samuel, le premier prophète, en fut la première victime. Il venait de façonner le peuple, de lui donner conscience de son unité, de l'éveiller à des ambitions plus hautes que celles de végéter dans la dissémination qui faisait des tribus de Jacob les épis d'une gerbe déliée... A peine le sentiment national fut-il né, le nationalisme l'exploita. La royauté, que Samuel avait préparée pour Jéhovah, fut aussitôt détournée au profit d'un homme : « Nous voulons un roi ! »

Samuel, dont toutes les espérances étaient déçues et tout le labeur anéanti, sent bien que, dans cette demande, la théocratie se suicide ; il essaie de s'opposer à cette prétention fatale[1], mais le peuple est fanatisé — comme il le sera mille ans plus tard quand il criera sur la place du prétoire : « Nous n'avons pas d'autre roi que César » !..

Il y a des minutes, dans la vie des peuples, où tout leur avenir se joue sur un seul dé. Les Juifs devant Pilate, les Hébreux devant Samuel, vécurent de ces minutes-là. Et Dieu, respectueux de la liberté des hommes, se retire quand elle s'obstine et laisse les événements suivre leur cours. Jésus sur la volonté de ses compatriotes, est mené au calvaire ; et Jéhovah, sur les instances de son peuple, ordonne à Samuel de sacrer son rival.

Samuel offre ici un exemple bien rare d'obéissance et de désintéressement. Il fait ce qui lui répugne le plus. Adversaire résolu de la monarchie, il se résigne à la fonder ; jaloux de conserver l'autorité souveraine aux prophètes, ministres de Jéhovah-Roi, il

[1] 1 Samuel VIII. 6-22 ; X, 17-19 : XII. 12-13.

quitte le pouvoir après avoir désigné Saül comme l'élu de Dieu.

Sans doute, il prend d'abord la précaution de fixer par écrit les devoirs du roi vis-à-vis de Jéhovah, et ce sont probablement les éléments de cette charte que les compilateurs ont incorporés dans le Deutéronome[1] ; mais les situations sont plus fortes que les hommes. « Ce n'est pas toi qu'ils rejettent », avait dit Jéhovah à Samuel : « c'est MOI qu'ils rejettent, afin que je ne règne plus sur eux. » Cette déclaration montre bien ce qu'on pouvait attendre d'un régime né sous de pareilles inspirations.

Désormais, l'orientation du royaume temporel de Jéhovah est faussée.

L'évolution du dessein rédempteur n'en poursuivra pas moins sa marche en avant, mais, dans l'histoire de ses progrès, les actes de la monarchie seront presque tous inscrits au verso. Les prophètes, dépossédés du sophétat spirituel qui assurait le sceptre à Jéhovah, deviendront les orateurs de l'opposition, d'éternels mécontents, dont on subit les remontrances, mais dont on ne suit pas les conseils.

De loin en loin, un souverain mieux intentionné essaie de se mettre à leur école, mais le prestige royal se prête malaisément à une si impérieuse tutelle ; aussi, prêtres, faux prophètes et autres courtisans s'empressent-ils de faire avorter ces velléités maladroites.

D'ailleurs, la politique néfaste et les compétitions de prétendants déchirent bientôt le royaume en deux

[1] 1 Sam. VIII, 9 : X, 25 ; XII, 12 et suiv. ; Deut. XVII. 14-20. Comp. 1 Sam. VIII, 5, et Deut. XVII, 14.

partis irréconciliables. Dès lors, le peuple élu s'épuise en luttes fratricides et en alliances idolâtres. Samarie relève le veau d'or, et succombe. Jérusalem, sa rivale, se remplit peu à peu de divinités étrangères, devient la ville « qui tue les prophètes, » et disparaît à son tour, ensevelissant sous ses ruines les dernières espérances de la théocratie jéhoviste.



CHAPITRE III

L'institution de la royauté

Un gouvernement central, même dans les conditions profanes où Israël l'avait institué, ne pouvait pas ne pas rendre des services. Il en rendit. Les premiers rois créèrent une organisation politique, une administration, une armée dont les cadres étaient solidement établis. Ils remportèrent des victoires qui délivrèrent Israël de ses vassalités et groupèrent les tribus bien liées autour d'une capitale imprenable. La religion elle-même parut gagner aux nouvelles institutions.

Samuel avait eu le mérite de sacrer le roi au nom de Jéhovah dont il usurpait la couronne. Le roi n'était donc pas, comme pouvoir politique, en rupture de jéhovisme. Il était au contraire le substitut de Jéhovah, son *Oint*, l'administrateur du domaine de Jéhovah non seulement en temps de guerre, comme les anciens sophètes, mais en temps de paix, de façon stable et permanente. Fondée par le jéhovisme, la royauté fit du jéhovisme la religion d'Etat, et cette religion, sans cesse menacée par les infiltrations païennes, put espérer qu'elle aurait désormais dans la personne du souverain son défenseur officiel et vigilant.

On sait ce que valent les religions d'Etat ; ce que

valent aussi, trop souvent, les dignitaires chargés de les défendre. Pour assurer la prospérité religieuse de la théocratie, Jéhovah avait voulu la maintenir dans une dépendance étroite de l'Esprit d'En-Haut, qui agit librement et choisit ses organes comme il lui plaît. C'est pour cela qu'il avait appelé Samuel au pouvoir et suscité après lui la lignée des prophètes : les Hommes de l'Esprit.

Quand ceux-ci eurent été mis de côté par l'institution d'un pouvoir temporel transmis de père en fils, l'inspiration individuelle céda le pas à la fonction administrative, la maîtrise de l'Esprit dut s'incliner devant l'investiture légale. Plus cette fonction et cette investiture prirent une orientation déterminée par des intérêts personnels ou dynastiques, plus on vit se relâcher la dépendance spirituelle du peuple par rapport à Jéhovah[1]. Jéhovah, que les rois avaient rendu maître du pays des Baals, devint lui-même un Baal ; Israël l'appela « mon Baal », l'installa dans les hauts lieux des Baals détrônés, releva autour de lui les Matsébah et les Aschérah[2] et se livra à de tels scandales que les prophètes, sentant que la théocratie était morte, cessèrent d'être *théocratiques* pour devenir *messianiques* ; ce qui veut dire qu'ils abandonnèrent l'espoir de voir Jérusalem et Samarie rétablir le jéhovisme, et qu'ils tournèrent dès lors

[1] Cf. J.-P. Valeton. *Les Israélites*, dans l'*Hist. des Rel.* de Chantepie de la Saussaye, trad. Hubert et Lévy, Paris 1904, p. 207 et suiv. On conçoit difficilement que M. Valeton, après avoir ainsi parlé, puisse estimer qu'Israël et la religion de Jéhovah ont trouvé leur compte à l'établissement de la royauté.

[2] Les Matsébah et les Aschérah étaient des pierres et des arbres (ou simplement des pieux) sacrés, symboles très anciens des divinités naturistes.

leurs regards outragés vers des restaurations futures, vers la venue d'un Messie envoyé par Dieu pour fonder un nouveau royaume sur les ruines d'Ephraïm et de Juda.

Les principaux prophètes théocratiques sont : Samuel, Nathan, Achija, Elie, Elisée. Les prophètes messianiques sont ceux dont les écrits nous ont été conservés.

Samuel avait oint Saül, riche Benjamite, vaillant à la guerre et de belle prestance : un homme selon le cœur du peuple. Pour conjurer les dangers que la royauté pouvait faire courir à la théocratie, il avait affilié le jeune souverain à la confrérie des prophètes[1]. Mais dès que ce soldat, issu d'une tribu de soldats, eut goûté de la gloire militaire, il commença de mépriser les conseils de son bienfaiteur. Grisé par ses victoires sur les Moabites, les Ammonites, Edom, sur les rois de Tsoba, puis sur les Philistins, il abandonne les directions du prophète, se tourne du côté des prêtres et consulte Jéhovah par le sort. Samuel fait une dernière tentative pour ressaisir l'influence perdue. Il rappelle au monarque qu'il lui doit le pouvoir et dicte la conduite qu'il devra tenir dans la guerre contre les Amalécites. Saül désobéit. Dès lors, la rupture est consommée.

« Samuel n'alla plus voir Saül jusqu'au jour de sa mort, car Samuel pleurait sur Saül...[2] »

Malgré ce premier échec, qui justifiait toutes ses appréhensions, Samuel ne tint pas pour perdue la cause de la royauté. Son premier choix avait été en

[1] 1 Sam. X, 5-13.
[2] 1 Sam. XV, 34.

quelque sorte déterminé par les circonstances ; il avait élu, sur l'ordre de Jéhovah, le héros que lui imposait l'enthousiasme populaire. Ce héros, maintenant, était disqualifié. En dépit de ses victoires et de la faveur dont il jouissait dans les camps, Samuel ne le connaît plus, et pousse l'audace jusqu'à répandre l'huile sainte sur la tête de l'homme qui ravira la couronne à la famille de Kis et à la tribu de Benjamin. C'était un jeune pâtre de Judée, aux beaux yeux et aux cheveux blonds, nommé David, fils d'Isaï. Cette fois, nulle autre inspiration que celle de Jéhovah n'avait présidé à l'élection royale. « Ne t'arrête pas aux apparences, » avait dit Jéhovah à Samuel ; « Jéhovah ne considère pas ce que l'homme considère. L'homme regarde ce qui frappe les yeux, mais Jéhovah regarde au cœur[1] ».

Les premiers exploits de David et les vicissitudes qui l'élevèrent au pouvoir nous sont racontés en des pages d'une grande beauté littéraire et d'une authenticité que n'arrivent point à détruire la diversité de leurs sources, leurs soudures souvent maladroites, et les retouches de leur compilateur. Quelques efforts qu'ait faits depuis cinquante ans une critique jalouse d'innocenter Saül au détriment de David et de réduire presque à rien le rôle spirituel des prophètes[2],

[1] I Sam. XVI.

[2] Quelques-uns de nos critiques modernes témoignent d'un parti-pris surprenant, dans leur appréciation de cette période d'histoire. Pour ne parler que des ouvrages écrits en français, Piepenbring (*op. cit.* p. 134 et suiv.) s'attache à retracer un portrait de Saül diamétralement opposé à celui que la Bible nous offre. Le récit biblique, pour lui, n'est pas impartial, il est « tendancieux », « on diminue les mérites » de Saül, « on lui endosse des fautes qu'il n'a point commises », Saül était « un fidèle serviteur de Jahvé » il est « plus digne de compassion que de

elle n'est pas arrivée à détruire l'harmonie souveraine des tableaux successifs qui se déroulent, à quelques interpolations près, du chapitre XV au chapitre XXXI du premier livre de *Samuel*. Ce n'est point ici le lieu de le démontrer. Disons seulement que, pour rétablir l'unité intérieure dans les données relatives à la première période de la vie de David, il suffit de reporter, à la suite de *Sam.* XVIII, 1, les événements interpolés par le compilateur dans *Sam.* XVI, 14-19 et 23 [1], et de tenir la mention de Goliath de Gath dans 2 *Sam.* XXI, 19 pour une erreur de nom dans la nomenclature postérieure d'une série de batailles et d'exploits [2]. Ces deux modifications sont bien peu de chose auprès de tous les remaniements que l'on nous propose et qui disloquent des chapi-

blâme, » etc. D'après Fulliquet (*Expériences*, p. 62 et suiv.), Saül est victime d'une hostilité sourde de la part de Samuel qui « épie la conduite du roi pour le surprendre en faute ». « C'est un grand malheur pour le peuple que Samuel simplement n'ait pas mis son espérance en Jonathan, le fils de Saül ». En rejetant Saül, Samuel « attribue un peu vite et un peu légèrement à Dieu l'intention de déposer Saül » (L'*Anc. Test.*, etc., p. 47). Il paraît, d'ailleurs, qu'il « lui arrive en général de prendre facilement pour des indications de Dieu la satisfaction de ses propres désirs... » etc.

Certes, il y a loin de ces insinuations aux jugements frondeurs de Renan, qui, présentant David à ses lecteurs, le traite de « roué à toute épreuve », de « bandit », de « soudard », de « voleur », de « condottiere sans scrupule », et même de « clérical » (Renan, *Hist. du peuple d'Israël*, p. 334 et suiv.). Mais la pensée biblique, la conception historique que les textes du livre de *Samuel* nous présentent, ne sont guère plus respectées dans un cas que dans l'autre, et je ne vois pas ce que l'Église et la science gagneraient à remplacer les données de nos sources hébraïques par la légende moderne qu'on tente de leur substituer.

[1] Les vers. 19 à 23 seraient parallèles de XVIII, 2. La mention « vaillant guerrier » (v. 18) ne se comprend qu'après les événements du ch. XVII.

[2] 2 Sam. XXI, 15-22 ; XXIII, 1-23.

tres sans lesquels, cependant. nous ne pouvons plus rien comprendre à l'autorité de Samuel ni à la portée religieuse de l'avènement de David.

Voici l'enchaînement des faits : Samuel, sur l'ordre de Jéhovah, est allé dans un bourg de Judée, choisir, pour remplacer Saül, un jeune berger que rien n'avait encore tiré de l'ombre. C'est David. Il est choisi à cause des qualités de son cœur, à cause de son âme de croyant, d'artiste et de héros. Samuel ne le connaissait pas. En lui faisant sacrer ce petit pâtre blond, l'Esprit de Jéhovah dotait Israël d'un monarque dont le génie politique et religieux devait rendre la gloire immortelle. A quelque temps de là, une guerre avec les Philistins fournit inopinément au plus jeune fils d'Isaï l'occasion de se faire connaître. Vainqueur de Goliath, il est présenté au roi qui l'attache à sa personne.

Le fils de Saül, Jonathan, l'une des plus attrayantes figures de cette période troublée, s'éprend pour David d'une amitié passionnée. et, comme Saül commençait à souffrir du mal mystérieux qui devait assombrir et déshonorer les dernières années de son règne[1], David, l'écuyer favori, dont le talent d'aède n'avait point de rivaux, fut tout naturellement désigné pour calmer par ses chants les crises de son maître.

Le mal empira. Saül, de plus en plus irritable. prit ombrage de la popularité de son chantre. Il le haït à cause de ses grâces, et peut-être le souvenir des dernières paroles de Samuel acheva-t-il un jour de faire la lumière dans son esprit surexcité ; celui

[1] 1 Sam. XV, 28.

qui déchirera la royauté de dessus mes épaules[1], c'est lui, David !

A partir de ce moment, Saül n'épargna rien pour se débarrasser du fils d'Isaï. C'est en vain que, par un nouvel exploit, le vainqueur de Goliath obtint en mariage la fille même du roi. Saül poursuivit son gendre avec un acharnement tel que, pour sauver sa vie, David dut fuir dans les montagnes. Alors commença pour lui un temps d'épreuves, dont les aventures mirent en relief la jalousie implacable de Saül et la générosité du proscrit pour son royal persécuteur. Tandis que ses fureurs impuissantes multipliaient les mécontents autour de Saül, l'adversité trempait l'âme croyante de David, groupait autour de lui une garde vaillante et mûrissait son génie de tacticien.

Les choses en étaient là, quand un événement imprévu vint brusquer le dénouement. Les Philistins dont Saül n'avait jamais entièrement triomphé, organisèrent une nouvelle expédition et s'avancèrent vers la montagne de Guilboa. David, à bout de ressources, avait franchi la frontière et leur avait demandé asile. Saül à la vue du camp des Philistins est saisi de terreur. Devenu incapable d'interroger utilement Jéhovah par ses prophètes et même par

[1] Ce mal qui faisait passer Saül tour à tour par la prostration, la fureur ou l'attendrissement, a été expliqué de diverses manières. On est allé jusqu'à y voir la preuve que Saül était un fumeur de haschich. C'est bien plutôt le cas d'appeler ici en cause la maladie que M. Dieulafoy attribue aux prophètes, et de considérer Saül comme victime d'une forme de l'hystérie ou de l'épilepsie, une sorte de démonopathie, c'est-à-dire d'affection du système nerveux dont les caractères répondent exactement aux crises démoniaques dont les textes nous parlent (1 Sam. XVI, 14 et suiv. cf. Dieulafoy, *op. cit.*, p. 134).

ses prètres, il s'abaisse jusqu'à implorer d'une nécromancienne l'évocation de Samuel qui était mort sans le revoir. La réponse qu'il reçut à En-Dor sur l'issue de la bataille acheva de le remplir d'effroi. Il osa le combat et lutta en désespéré, mais la défaite fut sanglante. Jonathan et ses frères succombèrent dans la mêlée. Saül voyant l'étendue du désastre ne voulut pas lui survivre et se jeta sur son épée.

Ainsi finit la carrière mouvementée et décevante du premier roi d'Israël. Monarque aux mœurs très simples, vrai patriote, hardi soldat, il ne lui manqua que deux qualités pour réussir : l'esprit d'organisation et la foi jéhoviste. Sa politique n'a jamais su prévoir, ni profiter de la victoire ; sa piété, faite de dévotion superstitieuse, le conduit successivement du prophète au prêtre et du prêtre à la magicienne. Et c'est pourquoi son règne, après avoir connu les cruautés inutiles[1] et les regrets inféconds, laissa Israël asservi à la théocratie exténuée.

Les deux qualités qui manquaient à Saül, furent les qualités maîtresses de David. Il en possédait une troisième qui mit en valeur toutes les autres, c'était son grand cœur. Certes, il est peu de caractères aussi complexes que celui du fils d'Isaï. Nous ne devons pas jeter le voile sur les actes de cruauté qui le déparent et qui sont le signe trop authentique dont le tempérament sémite marque tous ses héros. Il convient seulement de remarquer, en passant, que, sur les trois traits qui déshonorent le plus directement l'histoire du règne de David, deux sont rendus absolument contestables par l'étude scientifique des sources.

[1] Lire 1 Sam. XXI, 9 et suiv.

Le premier, est celui où le copiste maladroit fait accuser le vainqueur d'avoir brûlé vif le peuple de Rabba dans des fours à briques [1], alors qu'une rectification de texte établit que David employa les vaincus à construire des travaux en brique, ce qui change un peu les choses.

[1] 2 Samuel XII, 31. Voici l'explication de M. le doyen Bruston sur ce passage obscur :

« 2 Sam. XII, 31, ne parle pas des *supplices* infligés aux vaincus, mais des *travaux* auxquels ils furent employés. Car :

1° David les *fit sortir* de la ville et *les mit* vraisemblablement ailleurs.

2° Rien d'aussi cruel n'est rapporté des peuples les plus barbares.

3° Inimaginable qu'on ait soumis à un tel traitement les habitants de *toutes leurs villes*.

4° Mettre *dans* (ב) n'est pas mettre *sous*. Cette expression indique non des instruments de supplice, mais plutôt des *instruments* ou des *lieux* de *travail*. Le premier semble, d'après 1 Rois VII, 9, être une scie pour scier du marbre. Les 2 autres (au pluriel) sont vraisemblablement « les *mines* de fer » (ce mot signifie une *fosse* en araméen, cf. aussi Daniel IV, 25) et les *fonderies* de fer (la racine du mot signifie *séparer :* le fer du minerai.)

Enfin *malben*, d'après les deux textes où ce mot se retrouve, n'est pas un four à briques, mais un ouvrage en briques : Nahoum n'exhorte certainement pas les habitants de Ninive à réparer le four à briques (III, 14), et surtout, il n'y avait pas un tel four à la porte du Pharaon (Cf. Jér. XLIII, 9). Et le verbe qui précède (parfait avec *vav* conversif) n'indique pas ce que David *fit* à un moment donné, mais ce qu'il *faisait* des Ammonites vaincus ; il ne les avait donc pas tués, puisqu'il en faisait quelque chose. Il suffit de changer un *resh* en *daleth* dans le mot *veéébid* (altération très facile et très fréquente) pour obtenir le sens suivant : et il *les faisait travailler* à l'ouvrage en briques (collectif, pour aux ouvrages en briques, de fortification ou autres).

Ce changement est d'autant plus naturel qu'il y a une faute semblable dans le mot *malben* (écrit *malken* dans le texte) et que le texte du livre de Samuel en renferme beaucoup d'autres et de bien plus graves que celles-là.

David semble donc avoir employé ses prisonniers à scier des pierres (du marbre), à extraire le minerai de fer et à le fondre, et à travailler à des travaux de défense ou de construction ».

Le second, est le passage où le vieux monarque lègue en termes féroces à son successeur le testament de toutes ses rancunes [1]. Il est aujourd'hui démontré que nous avons affaire, dans ce chapitre, à une interpolation postérieure, destinée à couvrir de l'autorité de David les représailles de Salomon. On voit que la critique ne travaille pas toujours avec le parti pris de diminuer la grandeur des hommes de la Bible.

Les textes dont elle maintient l'authenticité sont précisément ceux qui ont rendu les vertus de David immortelles : sa générosité à l'égard de ses persécuteurs les plus implacables, comme Saül, qu'il épargne pendant sa vie et sur la mort duquel il composa la plus belle de toutes les élégies [2] ; sa promptitude à pardonner, comme dans le cas d'Abner, de Schiméï et d'Absalon [3] ; la constance de son âme dans les jours de désastre ; sa conduite chevaleresque envers les capitaines qui lui apportèrent de l'eau du puits de Bethléem au risque de leur vie [4] ; enfin, son humilité sous l'accusation du prophète Nathan et sa repentance qui fut telle, que les accents dont il se servit pour la rendre servent depuis trois mille ans d'expression à tous les repentirs.

Après la défaite de Guilboa, Abner le *sar-tsaba* ou généralissime du camp de Saül, rassembla les débris de son armée, lui fit franchir le Jourdain et intronisa Isch-Boscheth, fils de Saül, en lui donnant pour résidence Mahanaïm, au pays sûr de Galaad.

[1] 1 Rois II, 5 et suiv. 8 et suiv.
[2] 2 Sam. I.
[3] 2 Sam. III, 19, 13, 17.
[4] 2 Sam. XXIII, 15.

Mais David, qui avait respecté en Saül l'oint de Jéhovah, n'était nullement disposé à ratifier le choix d'Abner au détriment de sa propre élection. Il revient en Juda, se fait acclamer à Hébron, et, tandis que la royauté éphémère d'Isch-Boscheth finissait misérablement dans des intrigues de palais, les chefs du peuple accouraient en Juda pour oindre le fils d'Isaï. C'était aux environs de l'an mille.

Quand les Philistins surent David roi des provinces qui avaient obéi à Saül, ils comprirent le danger et se ruèrent sur Juda pour l'isoler des autres tribus et écraser la royauté naissante. Mais David déjoua leur projet, réussit à forcer leurs lignes au val des Rephaïm et les défit si bien que la suzeraineté de la plaine de Jisréel, le carrefour des caravanes, leur échappa sans retour. C'était pour leur prestige et pour leurs finances un désastre qui les fit descendre au second rang et leur enleva la direction des affaires dans la Syrie méridionale.

Les périls de cette longue campagne montrèrent à David que le gouvernement de tout Israël dans une seule main serait impossible, tant que les tribus du Sud seraient séparées des autres par les peuplades établies d'Ekron au Jourdain et par leurs citadelles imprenables. La plus fière et la mieux située de celles-ci était Jérusalem, la vieille cité jébusite, qui se dressait comme une aire sur ses parois de rochers. Elle avait jusque-là bravé tous les assauts. David résolut d'en faire sa capitale. Il en organisa le siège et son lieutenant Joab l'enleva d'un coup de main. Dès lors, de Dan à Beer-Schéba, l'unité du royaume fut faite. Israël eut un centre, et toute la vie des tri-

bus, jusque-là divisées, gravita autour du château de leur seigneur [1].

Au point de vue politique, les conséquences de cette transformation furent des plus heureuses. Après avoir organisé le pouvoir, David entreprit les grandes guerres qui le mirent en possession de son vaste domaine.

Moab fut chassé de Galaad ; Amon, refoulé au

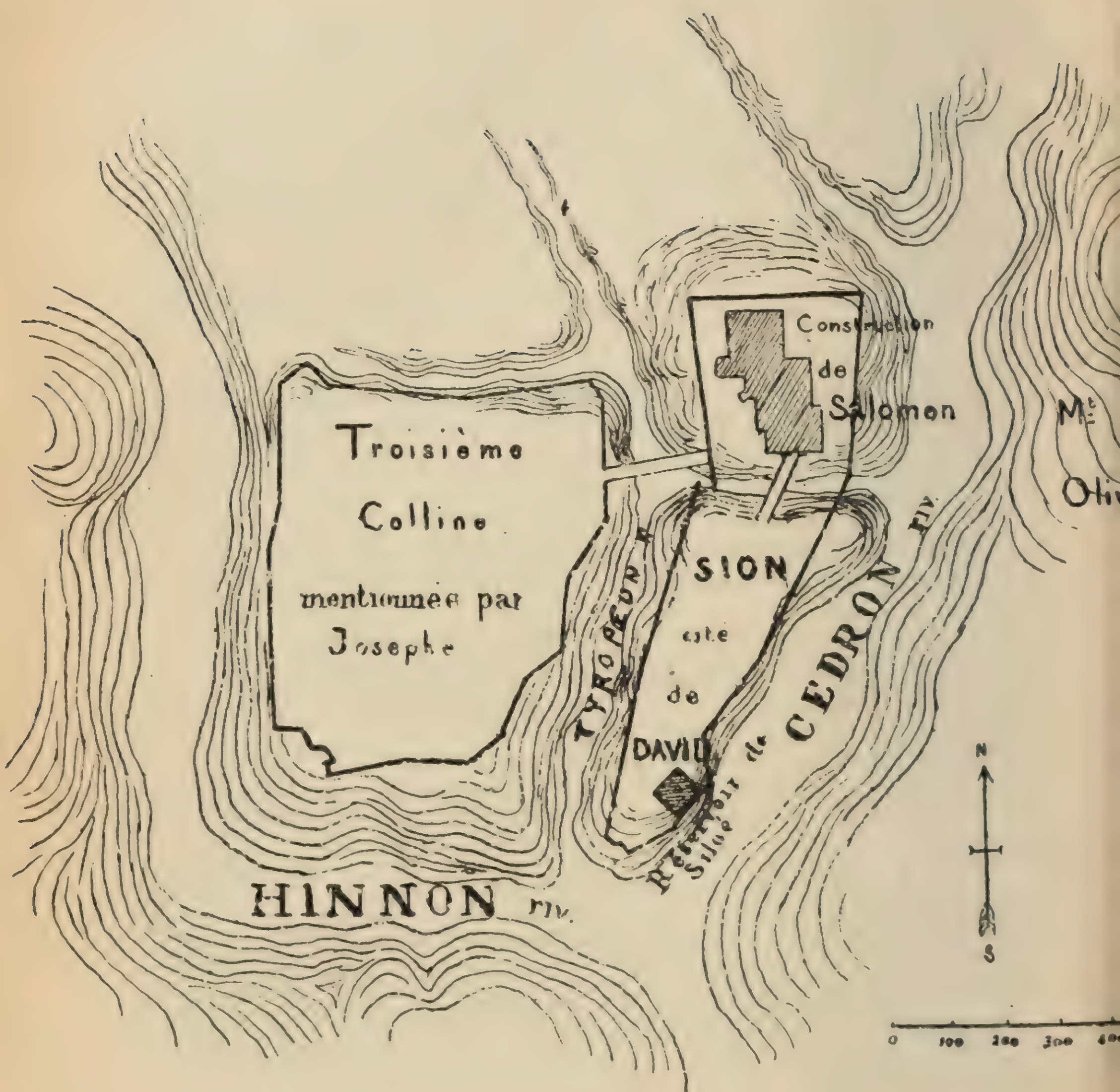
[1] Ci-joint le plan général de Jérusalem, au temps des deux Royaumes de Juda et d'Israël. La ville primitive est Sion, ou cité de David, la vieille forteresse jébusite, naturellement défendue par les profonds vallons qui l'entourent. Cette colline escarpée et étroite était considérée par la tradition comme le mont Morija où Abraham, père de la nation, avait reçu de Dieu la promesse : « Toutes les nations voudront être bénies en ta postérité » (cf. ci-dessus, p. 137).

La seconde colline, de forme ovale, d'après Josèphe, est celle où furent établies, à grands frais, les constructions de Salomon.

Josèphe mentionne une troisième colline plus large, plus haute que les autres, considérée par quelques orientalistes comme la véritable colline de Sion et que Perrot et Chipiez intitulent : « Ville Haute, en formation sous les premiers rois de Juda » (*op. cit.*, p. 161). Aucun texte ne prouve que cette troisième colline fût très peuplée avant l'exil.

Parmi les nombreuses raisons qui doivent nous détourner de voir en elle le sommet où David établit son château fortifié, je n'en relèverai qu'une : tandis que la colline orientale (Sion) est défendue naturellement par des ravins qui devaient primitivement la rendre inaccessible, la troisième colline est sans défense du côté nord, où s'étagent des pentes douces, dans le sens de la mer Morte. Quand la Jérusalem juive se fut établie sur les trois collines et les eut reliées par des remparts, c'est toujours par ce point vulnérable que Jérusalem a été prise. Les croisés sont entrés par là ; Titus, avant de prendre le Temple, s'était établi sur la troisième colline. Déjà, la brèche ouverte par les Chaldéens aux murs de la capitale de Juda fut faite au côté nord (2 Rois XXV, 4). Jamais Jébus et, après elle, Sion, n'auraient eu leur réputation de places imprenables, si elles avaient été construites entre le Hinnon et le Tyropœon.

Ajoutons encore que la première colline possédait le privilège unique d'avoir sur son flanc oriental une source jaillissante qui ne tarissait pas en été, et qui alimentait le réservoir de Siloé.



PLAN DE JÉRUSALEM

AU TEMPS DES DEUX ROYAUMES

désert ; les Araméens, dont les empiètements menaçaient le Jourdain, furent reconduits par David et ses fidèles généraux, Joab et Abischaï, jusqu'au-delà des frontières de Damas. Pendant ce temps les Iduméens (Edom) avaient cru pouvoir reprendre impunément leurs razzias au sud du royaume. Joab vole au secours de Juda, atteint les envahisseurs au midi de la mer Morte, tue leur roi, oblige son fils Nadad de se réfugier en Egypte et établit des garnisons sur la mer Rouge jusqu'à Ezionguéber.

La fondation d'un royaume de la Syrie méridionale, entreprise où les Cananéens, les Hittites, les Amoréens et les Philistins avaient tour à tour échoué, venait enfin de réussir aux Hébreux. La promesse faite à Abraham et à Moïse était réalisée. Et le champion de ce grand œuvre, c'était David, l'Oint de Jéhovah.

On comprend que la piété d'Israël ait exalté le fils d'Isaï comme le héros par excellence, et qu'elle ait constamment rattaché à son règne l'âge d'or de la théocratie jéhoviste.

C'est que David n'a pas été seulement le conquérant de génie que l'histoire profane place parmi les plus grands. Sa foi inébranlable en Dieu, qui lui avait confié le pouvoir et donné la victoire ; sa promptitude à reconnaître ses fautes et ses efforts, pour les réparer, alors que tant de potentats, même chrétiens, s'estiment au-dessus de la morale élémentaire ; son souci d'attribuer toujours ses succès à Jéhovah et ses revers à ses propres péchés ; sa persévérance à ne chercher, dans sa fortune extraordinaire que des motifs d'affermir l'autorité des prophètes ; enfin, la piété de son cœur qui s'épanche en strophes brûlan-

tes, ont assuré à David, dans le sanctuaire d'Israël, la même prééminence que sur les champs de bataille.

Il n'a pas été seulement un psalmiste roi, mais un roi prophète et le roi des psalmistes. En vain, les efforts d'une science parfois sceptique refusent aujourd'hui à David tous les hymnes que le Psautier lui attribue : l'accord est tel, entre l'accent de ses principaux psaumes et le caractère du fondateur de Sion, que l'Eglise ne se laissera pas arracher par des argumentations souvent fragiles, le trésor spirituel de ces expériences royales, et elle continuera à appuyer la piété collective ou individuelle de ses membres sur la piété du roi David [1].

Malgré les services incomparables que le fils d'Isaï

[1] Bien que tous les psaumes qui portent le nom de David, ne puissent lui être attribués, il est certain que celui-ci a brillé au premier rang parmi les poètes religieux et les chantres inspirés d'Israël.

Dans la critique du Psautier, pas plus que dans la critique du Pentateuque, le radicalisme des Ecoles modernes ne doit être pris pour le dernier mot de la science. « Vouloir que les beaux psaumes de repentance, comme par exemple le psaume LI soient des œuvres postérieures à l'exil », nous disait un jour l'éminent et pieux théologien Eduard Riehm, « c'est se condamner soi-même comme critique et comme historien ».

A ceux qui prétendent que nous manquons de « témoignages extérieurs solides » pour affirmer l'authenticité de la suscription qui attribue un psaume à David, nous répondrons que ceux qui fondent leur négation sur « la critique interne » des psaumes ne sont pas sur un terrain plus ferme.

Du moment que nous admettons les uns et les autres que les cinq groupes qui forment notre Psautier actuel ont été réunis après la restauration juive (de 444 à 140 av. J.-C.) pour former le recueil liturgique des hymnes du second temple, nous devons accepter, en bonne science, que les textes de ce recueil aient subi la fortune de toutes les liturgies, c'est-à-dire les retouches et les additions destinées à les adapter aux nécessités de l'édification collective ainsi qu'aux circonstances traversées par le peuple de Dieu.

Parmi ces circonstances, les principales étaient, à coup sûr,

avait rendus à Israël en fondant l'état jéhoviste ; malgré les vertus personnelles qui avaient fait de lui le type du fidèle de Jéhovah, David, par le fait même de sa royauté triomphante, inaugura les mœurs qui devaient entraîner la perte de la théocratie et du jéhovisme.

Tout potentat oriental, pour rivaliser de gloire avec ses voisins, devait avoir auprès de son palais, un temple et un harem. David n'eut pas plutôt fondé sa capitale et bâti sa maison royale qu'il conçut le projet d'édifier une demeure somptueuse pour

pour les Juifs : l'affliction de l'Exil, la ruine de Jérusalem et la joie de la Restauration.

Et c'est pourquoi il faut se montrer circonspect avant de refuser à David l'origine d'un Psaume que lui attribue la Synagogue, dépositaire des traditions du passé. Quand on voit un théologien moderne nier, par exemple, que le psaume LI puisse être de David, parce qu'il est question, dans l'épilogue, de rebâtir les murs de Sion, cela fait penser au critique qui viendrait, dans trois mille ans, affirmer que la prière de Calvin que nous lisons tous les dimanches n'est pas de Calvin, parce qu'on y parle de « nos marins », et que Genève, à coup sûr, n'était pas un port de mer. A ce critique avisé, il n'aurait manqué qu'un point : les archives de nos synodes officieux portant la date de la retouche. Nous n'avons pas non plus les archives de la Synagogue.

Sur les 150 psaumes du Psautier, 73 sont attribués à David. Il n'est pas de raison péremptoire qui oblige de refuser à l'auteur inspiré des élégies sur Jonathan (2 Sam. I) et sur Abner (2 Sam. III), à David qui s'intitulait lui-même : « le chantre agréable d'Israël » (2 Sam. XXIII, comp. Amos VI, 5), les cantiques dont les numéros suivent et qui nous paraissent devoir être répartis ainsi dans l'histoire du roi psalmiste : Avant sa royauté : Ps. 34, 59, 56, 52, 54, 57, 142 ; après son avènement : 101, 24, 110, 2 ; pendant les grandes guerres et après ses victoires : 20, 60, 21, 9, 10, 18 (cf. 2 Sam. XXII). Après son crime : 51, 32 ; durant la révolte d'Absalon : 4, 6, 11 à 14, 17, 38, 55, 58, 7, 3, 63, 23, 35 ; après l'affermissement de son règne : 41, 22, 27, 68, 103 (fortement remanié après le retour de l'exil). D'autres psaumes, comme les numéros 8, 15, 19, 29, n'ont rien en eux qui autorise à récuser leur authenticité, mais les circonstances qui les ont inspirés ne nous sont pas connues.

le Dieu qui avait assuré son triomphe. Il amena d'abord en grande pompe à Jérusalem l'Arche d'alliance, depuis longtemps délaissée, et qu'abritait, dans le passé, une simple tente, correspondant à la spiritualité du culte jéhoviste. La tente avait été voulue par Moïse ; elle suffisait aux Juges et aux prophètes. Un grand roi d'Orient ne pouvait s'en contenter. Elle jurait avec le faste de sa cour ; l'orgueil national ne trouvait pas son compte à la simplicité de cette installation. Et David se mit en devoir d'élever pour Jéhovah un palais de pierre lambrissé de cèdre et lamé d'or.

Les *nabis* s'en émurent. Ils prévirent que Jéhovah, intronisé à la façon des dieux asiatiques, serait servi comme Assur dans son temple de Ninive ou Amon dans ses parvis de Thèbes ; le prêtre et le rite allaient supplanter officiellement le prophète et le culte en esprit. Il fallait à tout prix empêcher cette matérialisation du jéhovisme, Nathan alla trouver David et lui dit : « Ainsi parle Jéhovah : Quoi ! tu me bâtirais, à MOI, une maison pour que j'en fasse ma demeure ? Je n'ai point habité dans une maison depuis le jour où j'ai fait monter Israël hors d'Egypte ! Tandis que je voyageais de demeure en demeure sous la toile et le pieu d'une tente, ai-je jamais dit un mot à l'un des conducteurs de mon peuple ? Ai-je dit : pourquoi ne me bâtissez-vous pas une maison de cèdre[1] » ?...

Impossible de proclamer plus hautement la spiritualité du Dieu que « les cieux des cieux ne peuvent contenir, » qui ne demande à ses fidèles qu'un sanc-

[1] 2 Sam. VII ; 1 Chron. XVII.

tuaire : le cœur, et pour lequel tout le passé témoigne qu'il n'a certes pas besoin d'une demeure somptueuse pour habiter avec son peuple et lui faire sentir sa présence. Jéhovah n'est pas comme les autres dieux ; son culte n'est pas comme les autres cultes, et rien ne doit distraire Israël de la religion en esprit, fondement de la théocratie. Tel fut le message apporté par Nathan à David. La seule « maison » par laquelle Jéhovah veut être servi, c'est la maison de David, c'est-à-dire la famille qu'il a choisie par pure grâce, qu'il a placée à la tête de la nation élue pour maintenir celle-ci dans l'obéissance théocratique, et à laquelle il promet maintenant, en récompense des pieuses dispositions de son chef dynastique, un règne éternel dont l'universalité couvrira progressivement toute la terre.

Cette déclaration, écho de la promesse faite à Abraham, est la source d'où découlera tout le prophétisme messianique [1].

David s'inclina devant l'opposition de Jéhovah, et le bénit pour la protection qu'il promettait à sa descendance. Plus question du sanctuaire projeté [2]. Mais

[1] Lire 2 Sam. VII, 12 à 16 et XXIII, 1 à 7. — Dans ces dernières paroles, David, au déclin de sa puissance, plein de souci pour l'avenir de sa famille et de son royaume, montre la ténacité invincible de sa foi. Quoi qu'il en soit, Jéhovah l'a béni. Dès lors, il s'en ira en paix. Ses successeurs pourront commettre des fautes... Un jour viendra où sa postérité affermira son trône par la justice devant Jéhovah et devant les hommes. L'avenir est à sa « maison » puisque l'avenir est à Dieu.

On comprend qu'avec de telles convictions et de telles espérances, David ait essayé parfois dans ses méditations poétiques de percer l'ombre de l'avenir, et de saluer de loin cet héritier mystique en qui toutes les promesses faites à son trône devaient être réalisées. Cette préoccupation, prélude de la prophétie messianique, se retrouve dans les Psaumes II, XXII, CX comp. Ps. CXXXII.

[2] Lire la réponse de David : 2 Sam. VII ; 1 Chron. XVII.

ce que David avait compris, la cour fut impuissante à le comprendre. Il est des courants dans lesquels il ne faut pas se jeter si l'on ne veut pas être entraîné par eux. Le temple, auquel David avait renoncé, fut bâti par Salomon, et la postérité, éblouie par cet ouvrage magnifique, exalta Salomon comme le roi le plus sage de toute la terre. Salomon devint, dans l'imagination des classes dirigeantes, celui qui avait donné au culte un éclat digne de la gloire de Jéhovah et de la grandeur du royaume ; et l'histoire nationale, corrigeant les faits du passé, contredit tout l'esprit du discours de Nathan en lui faisant annoncer que le sanctuaire serait bâti par le prince héritier[1]. Le chroniqueur va même jusqu'à nous peindre les derniers jours de David tout occupés par les préparatifs de l'édifice merveilleux[2].

Il est certain que le temple annexé au palais des Isaïdes a joué un rôle unique dans le développement religieux d'Israël[3]. Mais à tout prendre, ce rôle a été

[1] Cf. 2 Sam. VII, 13 — Le livre des Rois (XV, 17-18) dit que c'est à cause de ses nombreuses guerres que David n'a pas eu le temps de bâtir un temple. Un compromis entre cette opinion et la défense faite par Nathan, se trouve dans Chron. XXII, 8 et XXVIII, 3, où Jéhovah récuse David comme constructeur du Temple, sous prétexte que celui-ci est souillé de sang. C'est ce malentendu qui a provoqué l'interpolation d'un verset qui dénature le sens de tout le discours de Nathan : 2 Sam. VII, 13 (cf. Valeton, dans *l'Hist. des Rel.* de Chantepie, 1904, p. 211).

[2] 1 Chron. XXII.

[3] B. Stade, dans sa *Geschichte des Volkes Israël*, 1887-1888, a bien raison d'insister sur le fait que la théologie de l'Eglise chrétienne a de tout temps subi l'influence et éprouvé tous les jours les effets de l'œuvre de Salomon. Aujourd'hui encore, fait observer justement Valeton, le culte de la divinité procède, pour le fond et pour la forme, du culte qui s'est développé dans le temple de Jérusalem et en même temps que ce temple (*op. cit.* p. 211-212).

Pour s'étonner de la fortune religieuse du temple de Salomon.

néfaste. C'est le temple qui, en mettant Jéhovah sur le pied des autres dieux, a facilité aux cultes étrangers l'accès de la capitale hébraïque ; c'est dans le temple que se sont formées les traditions qui ont dénaturé l'esprit et la lettre de la révélation jéhoviste ; c'est du temple que sont sortis, depuis l'idolâtre Salomon jusqu'aux pharisiens déicides, les plus irréductibles adversaires des prophètes et de Jésus-Christ.

Le Temple devait tuer la religion, le harem tue la morale. Saül n'avait point cédé aux mœurs des cours orientales, où l'usage veut qu'à chaque succès politique corresponde une augmentation dans le nombre des serviteurs et des femmes du vainqueur.

David ne fit pas comme lui. Aux deux épouses qui avaient partagé les vicissitudes de sa jeunesse, Abigaïl et Achinoam, il avait ajouté Maaca, fille d'un roi araméen, Haggith, Albithal, Egla, Bath-Schéba, des concubines et des femmes de Jérusalem qui constituèrent le harem de son palais [1]. Pour obtenir la belle Bath-Schéba, le monarque s'était abandonné à l'un de ces crimes dont les tyrans orientaux n'étaient que trop coutumiers, et qui consiste à supprimer les sujets dont la présence gêne les plaisirs du souverain.

Un pareil attentat, commis par le chef de la théocratie, porta à son comble l'alarme des puritains jéhovistes. Le prophète Nathan reparut devant David, le

il faudrait oublier que c'est lui qui a donné au monde la forme la plus achevée, le type le plus pur et la notion la plus sainte du culte élohiste, c'est-à-dire de la religion naturelle du cœur, toujours disposé à épurer sa théologie, à multiplier ses rites et à enrichir son sanctuaire, pourvu qu'on ne lui parle pas de se convertir et d'obéir à la morale de l'Esprit. L'Eglise catholique doit son succès à cette même adaptation de la religion spirituelle aux penchants secrets de notre nature humaine.

[1] 2 Sam. V, 13 ; XV, 16, etc.

menaça au nom de la morale outragée et lui annonça, de la part de Jéhovah, des malheurs dont le profond repentir du coupable ne put éluder les effets [1].

Le meurtre du fidèle Urie n'était pas seulement un crime détestable ; il dénonçait les mœurs corrompues que l'institution de la royauté venait d'introduire. Qu'on relise les pages où se pressent les événements qui attristèrent les dernières années du grand roi : l'assassinat d'Ammon, la révolte d'Absalom [2], le schisme de Schéba [3], la conspiration d'Adonijah et les intrigues de Bath-Schéba hâtant le sacre de Salomon [4] : tous ces conflits, qui déshonorent la fin d'un règne triomphant, ont pour origine des rivalités de princes, issus de lits différents et jaloux de la couronne.

Certes, Bath-Schéba ne fut point la profonde politique que M. Dieulafoy nous décrit dans son *Roi David* [5]. Sa conduite à l'égard du fils de Haggith montre assez, par deux fois, à quel point ses vues étaient courtes [6]. Ses avantages vinrent tous de sa beauté. Son mari était vieux, elle avait pris sur lui un ascendant irrésistible. C'est à cet ascendant, et à l'appui de Nathan, son précepteur, que Salomon dut la fortune d'être roi.

Le prophète qui avait versé l'huile sainte sur le front du jeune prince garda-t-il quelque temps son influence sur lui ? Est-ce à ses premières instructions qu'il faut attribuer la réputation de sagesse qui

[1] 2 Sam. XI-XII.
[2] Sam. XIII-XVIII.
[3] Sam. XX, 1-22.
[4] 1 Rois, I-II.
[5] *Op. cit.* p. 258-324.
[6] 1 Rois, I, 11 ; II, 19.

s'attache avec persistance à la mémoire du fils de Bath-Schéba et que la tradition exprima dans la suite par le touchant dialogue où Salomon demande à Jéhovah un « cœur intelligent » ?

Ce qu'il y a de certain, c'est que le songe de Salomon est précédé dans l'histoire par son mariage avec une princesse égyptienne et que cette union profane, bien loin de préparer un exaucement magnifique de la part de Jéhovah, inaugure logiquement le règne fastueux et idolâtre du grand despote.

Aussitôt qu'il fut sur le trône, Salomon commença par se débarrasser de tous les personnages qui pouvaient lui porter ombrage : Joab, Adonijah, Abiatar, Schimeï, sans se soucier autrement des services rendus, ni des promesses faites par son père. Poursuivit-il aussi de son humeur ombrageuse les représentants du jéhovisme ? Dans tous les cas, ceux-ci disparurent de la scène. Le prophétisme se tut, et le personnage religieux qui prit la direction des affaires fut Tsadok, le chef du sacerdoce royal. Salomon n'abandonne pas le Dieu de ses pères, mais son gouvernement marque la restauration de la notion élohiste du culte, et le monument de ce nouvel élohisme fut le Temple de Jérusalem.

Il est difficile de nous faire une idée exacte des proportions de cette entreprise. La chronique du règne de Salomon ne nous met point, comme l'histoire de David, en contact avec les sources authentiques ; les données du passé sont toutes recouvertes et amplifiées par l'admiration que les générations successives avaient vouée au grand roi pour le Temple qu'il leur avait légué et qui faisait l'orgueil de la nation.

On racontait que trente mille hommes relayés tous les trois mois avaient été employés à construire le sanctuaire merveilleux, tandis que soixante et dix mille hommes en faisaient les charrois, et que quatre-vingt mille extrayaient les blocs des carrières. Ces évaluations postérieures qui supposeraient, pour le petit *naos* des Hébreux, des levées telles que n'en exigèrent jamais les plus formidables monuments égyptiens, montrent assez l'esprit qui a présidé à la confection de cette histoire. Nous ne devons pas plus nous arrêter à des données de ce genre qu'à celles qui veulent que Salomon ait rendu à Jérusalem l'argent aussi commun que les pierres, qu'il ne se soit servi que de vaisselle d'or, que son harem ait compté mille femmes, que sa table ait absorbé par jour cent moutons, trente bœufs « outre les cerfs, les gazelles, les daims et les volailles engraissées[1] », — ou bien encore à celles où le grand roi nous est dépeint comme un sage, dont la renommée faisait accourir tout l'Orient, et dont les œuvres gigantesques comprirent trois mille proverbes, mille cinq cents cantiques, des traités scientifiques sur tous les arbres, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope des murailles et sur tous les animaux, depuis les quadrupèdes et les oiseaux jusqu'aux reptiles et aux poissons[2].

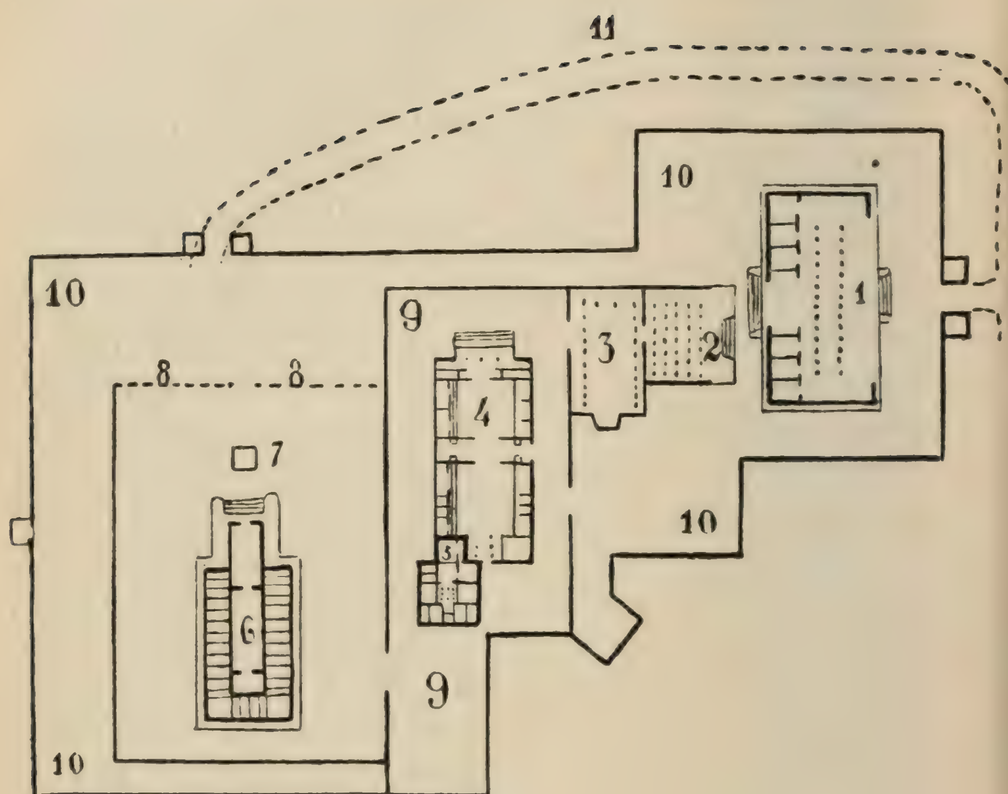
Tout cela est plus grand que nature, et nous montre que le Salomon parvenu jusqu'à nous est un Salomon transfiguré par la littérature du temps et par les regrets tardifs des générations humiliées, qui aimaient

[1] Lire 1 Rois, X et IV.
[2] 1 Rois, IV, 29 à 33.

à se consoler de leurs infortunes et des douleurs de l'exil, en opposant aux affronts de l'heure présente, les gloires d'un passé lointain.

Bien que proportionnés aux besoins et aux ressources d'un petit peuple, le temple et les palais que Salomon fit construire n'exigèrent pas moins de vingt années pour l'exécution du plan complet[1]. Ces édifices, nés d'un orgueilleux caprice de monarque, éblouirent les foules accourues de partout pour l'inauguration. Mais ils entraînèrent d'énormes dépenses. Tout n'était pas de vouloir imposer à ses vassaux, à ses sujets, aux ambassadeurs étrangers, le respect mêlé de crainte et d'admiration qui entourait ailleurs la majesté royale d'un Pharaon saïte, d'un monarque de Tyr et de Sidon, de Babylone ou de Calach. Salomon, jeune héritier d'une royauté parvenue, ne pouvait atteindre à cet effet qu'en copiant les types déjà créés par les vieilles civilisations de l'Asie antérieure, l'appareil et le cadre qu'elles avaient constitués au bénéfice de leurs souverains héréditaires. « Voilà comment, à Jérusalem, les palais et le temple

[1] Le temple de Salomon était construit à une hauteur de 735m au-dessus du niveau de la mer. Nous donnons ci-après un plan tout approximatif des constructions de Salomon, en tenant compte des données bibliques et des restitutions les plus dignes de foi. Notre reconnaissance va surtout à MM. Stade, Perrot et Chipiez. — 1° *la maison de la forêt du Liban*; 2° *galerie d'honneur*: 3° *salle du trône* (lire la description du trône dans I Rois X, 18-20); 4° *résidence du roi*: 5° *harem royal et pavillon de la fille du Pharaon*; 6° *Temple de Jéhovah*: 7° *autel des holocaustes et cour intérieure*: 8° *barrière en bois de cèdre et parvis du peuple*: 9° *cour du harem*: 10° *cour extérieure*: 11° *routes par lesquelles on montait au palais et au temple*. — Il est intéressant de noter que dans le seul des palais antiques de l'Orient dont le plan a pu être relevé tout entier, dans le palais de Sargon à Khorsabad, le temple confinait de même au harem. (Cf. Perrot et Chipiez, *op. cit.* p. 407).



Echelle

0 50 100 200

CONSTRUCTION DE SALOMON

TEMPLE — PALAIS — HAREM

d'après les indications et les plans les plus récents
(B. Stade, Perrot & Chipiez... etc.)

furent, si l'on peut ainsi parler, des articles d'importation, des emprunts faits de toutes pièces à ces Phéniciens qui, par leur situation géographique, comme par leur communauté de race et de langue, étaient tout naturellement désignés pour servir aux Hébreux de maîtres et de législateurs [1]. »

Hiram, le despote de Tyr, soumissionna l'entreprise et caressa les rêves du fastueux Salomon. Il fut son architecte, son fournisseur ; lui dépêcha, outre les matériaux : les maçons, les menuisiers, les fondeurs, les sculpteurs ; il lui équipa même une flotte à Ezionguéber, pour aller au pays d'Ophir récolter l'or, l'argent, les bois durs, l'ivoire, les paons et les singes. On devine si le royal courtier se fit payer. Salomon, d'ailleurs, ne lésinait point. Il voulut son temple lambrissé de cèdre et lamé d'or. L'intérieur était divisé en deux salles : le Lieu saint, *Hékal*, reçut un autel de parfums flanqué de chandeliers à sept branches, et une table pour les pains de proposition. Le saint des saints, *Débir*, fut réservé à l'Arche d'alliance, qui reposa sous les ailes de deux chérubins monumentaux en bois doré. Sur le parvis, en face de l'entrée, l'autel des holocaustes présentait sa silhouette comme au préau des temples égyptiens. Suivant l'usage de la Chaldée, une mer de bronze et d'autres bassins de même nature étaient groupés autour de l'autel pour permettre aux desservants de laver les victimes et tous les accessoires du sacrifice. Une balustrade en bois de cèdre séparait ces objets sacrés du parvis où le peuple avait un libre accès [2].

[1] Perrot et Chipiez : *L'Art dans l'Antiquité*. T. IV, pages 300 et suivantes.

[2] 1 Rois, VI-VII ; cf. 1 Chron. III-V. Voir le plan ci-joint, p. 416

Il fallut sept ans pour achever le sanctuaire et les constructions qui s'étageaient à mi-hauteur sur trois côtés de sa nef. Salomon l'inaugura en grande pompe, et l'Arche y fut solennellement déposée, munie de ses barres, suivant la coutume observée pour les barques sacrées des dieux égyptiens [1].

L'élohim d'Israël avait maintenant son palais ; il eut bientôt sa cour. La hiérarchie des prêtres s'établit aussitôt. L'entrée du *Débir* fut réservée au seul souverain pontife ; le *Hékal* était pour les prêtres ; le parvis était pour la foule. Le culte sacerdotal déploya ses rites, et les holocaustes, les dons, les parfums et dîmes inaugurèrent officiellement le régime de dévotion extérieure, d'exploitation cléricale et d'*opus operatum* qui devint au spiritualisme jéhoviste ce qu'est la cour romaine à l'Evangile, et contre lequel retentirent en vain les imprécations enflammées des prophètes.

Salomon n'avait pu se contenter du sanctuaire de David. Il ne se contenta pas non plus de ses palais. Son ami, le roi Hiram, « se chargea de deviser pour lui les plans d'une résidence fortifiée dont la splendeur répondît à la fortune de la dynastie. Le gros œuvre était tout en pierre de Byblos, mais on dépensa tant de cèdres à le lambrisser qu'on appela un des corps du logis : l'hôtel de la forêt du Liban. On y avait réuni tout ce qui est indispensable aux aises d'un souverain oriental : un harem, des pavillons distincts pour les reines et dont l'un fut probablement décoré à l'égyptienne pour la fille du Pharaon [2].

[1] 1 Rois, VIII, 6-8 ; 2 Chron. v. 7-9 : cf. Maspéro, *op. cit.* p. 747.

[2] 1 Rois VII, 8 ; 19, 24 ; 2 Chron. VIII, 11.

des salles d'audience ouvertes aux grands du royaume, des magasins de provisions, un arsenal [1]. »

Tout cela fut monté avec un luxe inimaginable et coûta follement. Quand les ressources amassées par les victoires de David furent épuisées, Salomon, dont l'habileté administrative servait admirablement les goûts artistiques, entreprit avec succès le commerce entre l'Egypte et l'Asie, achetant et revendant à bénéfice les productions des divers pays voisins. Ce trafic lucratif d'exportation et d'importation n'arrivant pas à couvrir les dépenses, il fallut avoir recours aux mesures impopulaires : taxes et prestations, impôts en nature, capitations ingénieuses dont le recouvrement était confié à des fermiers généraux qui s'entendaient à pressurer le peuple pour grossir le fisc royal.

Le peuple gronda sous ces charges excessives, et s'indigna quand il vit son monarque opulent et insolvable livrer, pour achever de payer le compte de ses folies, vingt villes de la Galilée à son créancier Hiram [2].

Déjà Hadad, le prince édomite, avait entamé dans le sud le royaume de David sans que Salomon pût s'y opposer ; au nord, la province de Damas avait échappé aussi aux Israélites ; maintenant, c'était Tyr qui s'arrondissait au détriment du royaume hébreu après en avoir exploité les finances...

La décadence commençait. Et elle coïncidait précisément avec le gouvernement d'un roi dont le génie profane avait ruiné les principes du jéhovisme. en

[1] Maspéro, *op. cit.* p. 743.
[2] I Rois IX, 10-14.

initiant le peuple élu à toutes les séductions de l'art, du commerce, des mœurs et du ritualisme des nations païennes environnantes. On le vit même abandonner par faiblesse pour ses femmes la loi suprême de Moïse : le monothéisme, construire un autel à Kamos sur le mont des Oliviers et s'associer ouvertement aux cultes idolâtres dont les sanctuaires devinrent comme les satellites du Temple de Jéhovah[1] !

C'en était trop. Le parti des prophètes que le despote avait réduit au silence se fit conspirateur. Comme Samuel avait poussé le pâtre David contre la royauté de l'infidèle Saül, Achija le Silonite arrêta dans les champs un contremaître de Salomon, Jéroboam l'Ephratien, homme fort et vaillant, et lui dit : « A toi le royaume ! Prends Israël, et Jéhovah te bâtira une maison comme il en a bâti une à David[2] ! »

Salomon eut vent du complot et tenta de supprimer le prétendant. Jéroboam s'enfuit en Egypte. Mais le coup était porté, et le vieux monarque ne put que retarder jusqu'à sa mort la ruine que ses fautes avaient préparée.

Ainsi finit dans l'impopularité nationale, l'infidélité religieuse et les embarras financiers, ce règne de quarante années dont l'essor avait donné tant d'espérances aux prophètes et qui étonna par sa magnificence les vieilles monarchies de l'Orient. Israël avait voulu un roi, « à la manière des autres nations » ; Salomon exauça cette ambition et jamais orgueilleux tyran ne fut mieux dans son rôle. Mais les peuples ont le gouvernement qu'ils méritent. Quand le

[1] 1 Rois XI, 4, 11

[2] 1 Rois XI, 26, 41.

royaume de Jéhovah eut sa cour, son harem, son temple, sa garde étrangère, ses alliances idolâtres, il fut lui-même « comme les autres nations » ; l'élection qui devait faire de lui le témoin de Jéhovah n'eut plus de raison d'être, le caractère théocratique auquel il devait son originalité et sa puissance disparut entièrement. Alors, comme le potier brise le moule qui ne lui donne pas les résultats attendus, Jéhovah brise l'instrument impropre à la mission pour laquelle il l'avait formé. Jéhovah provoque le Schisme pour ruiner un pouvoir prévaricateur, et les prophètes, délaissant l'infidèle Sion, reportent leurs espérances trompées sur les dix tribus qui n'avaient jamais subi qu'avec peine le joug de Juda et qui prennent désormais le nom significatif de royaume d'Israël.



CHAPITRE IV



Le Schisme des dix tribus

On connaît la folle incartade de Roboam qui servit de prétexte à la sécession. Celle-ci ne fut pas seulement le *finis Poloniæ* de la théocratie temporelle, elle fut aussi le dernier événement politique de grande importance avant l'entrée en scène des prédicateurs messianiques au VIIIe siècle.

L'intérêt du siècle que le schisme inaugure[1] n'est pas dans la nomenclature fastidieuse des conflits et des alliances qui mettent aux prises ou réconcilient au gré des circonstances Juda, Israël et les princes araméens qui vont désormais jouer le premier rôle dans la Syrie. La portée de cette période, qui prépare et qui explique le messianisme, est toute entière dans les événements religieux. Nous y voyons comment Jéhovah fut réduit au culte formaliste d'un élohim, en Juda, par les rites du Temple, en Israël, par le symbole antique du taureau ; comment il entra en lutte avec les élohim cananéens, syriens et autres, et comment, en moins de cent ans, le Baal phénicien parvint à occuper officiellement sa place.

Le récit de cette période instructive nous est fait

[1] Nous voulons parler, exactement, des 91 ans qui vont de l'avènement de Roboam (933) à l'avènement d'Athalie (842).

dans les livres des *Rois* (1 Rois XIV — 2 Rois XI), et dans le deuxième livre des *Chroniques* (2 Chron. XI — XXII).

Pour arriver à se retrouver dans les récits tendancieux et contradictoires de ces deux relations parallèles, le lecteur ne doit jamais perdre de vue les deux observations suivantes :

1° Le livre des *Rois* est une source de grande valeur historique au point de vue des faits ; mais ses rédacteurs, qui écrivaient au VIe siècle sous l'influence de la théologie deutéronomique, apprécièrent toute l'histoire du passé au point de vue de la législation du Deutéronome et comme si cette législation découverte sous Josias avait été en vigueur au IXe siècle. C'est ainsi qu'ils sont amenés à reprocher aux rois des deux royaumes d'avoir toléré les *bamoth*, et à traiter Jéroboam d'hérésiarque pour avoir institué des prêtres non lévitiques, admis la pluralité des autels, et lui-même exercé les fonctions sacerdotales[1].

[1] La théologie qui devait imposer à Israël l'unité du sanctuaire et le sacerdoce lévitique n'est pas antérieur à la composition du Deutéronome, c'est-à-dire au règne d'Ezéchias. Elle n'est arrivée à prévaloir que dans les derniers jours de la monarchie sous Josias. Jusque-là, la pluralité des lieux de culte, la liberté des sacrifices, le sacerdoce universel, sont attestés par toute l'histoire des Hébreux, jusqu'à David qui sacrifie à Hébron, à Bethléem et qui bâtit un autel dans l'aire d'Aravna le Jébusien (1 Sam. XX, 6, 29 ; 2 Sam. XXIV, 18 et suiv. ; 2 Sam. V, 3 ; XV, 7) ; Salomon se rend à Gabaon pour y faire de splendides holocaustes « parce que c'était le principal des Bamoth » (2 Sam. XXIV, 25 ; comp. 2 Sam. XV, 32). Tous ces sanctuaires et tous ceux qu'avaient consacrés le séjour des ancêtres et les bénédictions du temps de la conquête ne pouvaient perdre d'un jour à l'autre leur caractère sacré, parce qu'il avait plu à un monarque aux mœurs orientales de se bâtir un temple annexé à son palais. S'il avait imaginé de contraindre les fidèles de Gad, d'Ephraïm ou de Dan à rompre avec leurs pèlerinages séculaires et avec leurs sanctuaires locaux pour aller sacrifier à Jérusalem, cette préten-

Tous ces griefs, occasionnés par un anachronisme, mettent les événements dans un jour faux et tendent à présenter le royaume d'Israël comme un royaume schismatique au point de vue religieux, alors qu'en réalité la simplicité traditionnelle du culte de Jéhovah trouvait mieux son compte aux sanctuaires rustiques d'Israël que dans la pompe des cérémonies de Jérusalem, et que les prophètes, de l'aveu même du récit des *Rois*, firent du Royaume du Nord, dont ils avaient provoqué la formation, le centre de leur prédication et de leur action jéhoviste. Ils ne retournèrent vers Juda que lorsque Samarie les eut chassés et fut tombée elle-même sous les châtiments de Dieu.

2° Le livre des *Chroniques*, œuvre apologétique du judaïsme postérieur, écrit par des prêtres à une

tion eût blessé leur orgueil, soulevé leur fanatisme et hâté la sécession plus sûrement que les levées d'impôt. En réalité, la construction du Temple ne changea rien aux pratiques religieuses. Et cela est si vrai que dans la prière de consécration mise dans la bouche de Salomon par le rédacteur final (un Deutéronomiste pourtant) rien ne laisse supposer que désormais le sanctuaire de Jérusalem sera le seul sanctuaire légitime. Le consécrateur implore les grâces de Jéhovah sur ceux qui prieront avec les yeux tournés vers le temple, et voilà tout (1 Rois VIII). Le même historien collationnant les récits des hauts faits d'Elie et d'Elisée, prophètes d'Israël, les représente réformant et pratiquant un culte qui n'a rien de commun avec le temple de Jérusalem ni avec l'unité du sanctuaire et qui n'en est pas moins la restauration du plus pur jéhovisme (1 Rois XIX, 10, 14). L'autel sur lequel le Seigneur apparut à Amos n'est pas non plus à Jérusalem (Amos IX, 1). La principale grâce accordée à Elie pendant son ministère se rattache à un sacrifice offert par lui sur le Carmel (1 Rois XVIII). L'annaliste des *Rois* raconte tous les miracles des prophètes du Nord et les fait alterner avec son reproche habituel : « cependant les *bamoth* ne disparurent point. » (1 Rois XV, 22 ; 2 Rois XII, 14, 15) sans se douter, dans son admiration pour les héros du jéhovisme, que ses récits relatifs au royaume d'Israël contredisent absolument sa propre conception de l'histoire.

époque où les héritiers d'Israël, devenus les Samaritains, étaient voués à l'exécration ainsi que leurs ancêtres, nous présente l'histoire du IXe siècle, comme s'il n'y avait de bon, après le schisme, que ce qui se rattachait au temple et à son sacerdoce. Pour masquer le fait que le prophétisme se rattache au royaume du Nord et tient Juda pour le vrai schismatique :

> Ecoute, ô Jéhovah, la voix de Juda,
> Et *ramène-le vers son peuple !* [1]

le chroniqueur introduit partout dans l'histoire du Royaume du Sud des prophètes dont les livres des *Rois* n'ont nulle connaissance [2]. Enfin, dans son souci de rabaisser Israël au profit de Juda, le 2me livre des *Chroniques* pousse le mépris de la vraisemblance jusqu'à raconter qu'après la sécession, tous les lévites et tous les Israélites qui avaient à cœur de servir Jéhovah durent s'expatrier pour aller s'établir en Juda afin de pouvoir sacrifier au vrai Dieu et fuir les autels idolâtres dressés par Jéroboam aux taureaux, aux boucs, etc. [3].

De l'activité d'Elie, d'Elisée et de la foule des prophètes d'Israël, pas un mot dans les *Chroniques*. La seule mention que le chroniqueur fait d'un écrit d'Elie à un roi de Juda [4] nous montre que l'historien suppose Elie vivant à une époque ou les *Rois* nous apprennent qu'il était mort depuis longtemps.

Tous ces faits, et bien d'autres contradictions et

[1] Deut. XXXIII, 7.
[2] Comp. avec la donnée parallèle des Rois 2 Chron. XV, XVI, 6-10, XIX, 2, XX, etc.
[3] 2 Chron. XI, 13-18.
[4] 2 Chron. XXI, 12.

invraisemblances que nous n'avons pas le temps de relever, expliquent le discrédit qui s'attache dans le monde scientifique aux données des *Chroniques* et nous avertit de l'extrême réserve avec laquelle nous devons accueillir leurs renseignements partout où ils ne concordent pas exactement avec le récit parallèle des *Rois*.

Ceci dit, par souci pour l'impartialité de l'histoire, voici comment nous apparaît la marche des événements dans cette période obscure et compliquée :

Le royaume de Roboam, réduit par le schisme à une seule province, ne comptait presque plus au point de vue politique. Mais il était bien protégé par ses frontières, bien organisé à l'intérieur : il avait la capitale illustrée par les règnes glorieux de David et de Salomon, le sanctuaire consacré par la présence de l'Arche et par les pèlerinages de tout Israël, enfin il avait la dynastie à laquelle Jéhovah avait promis par Nathan le règne éternel.

Tout cela devait amener Juda à vivre plus paisiblement qu'Israël et à développer, à l'abri des révolutions, le jéhovisme ritualiste inauguré par son temple.

Le royaume de Jéroboam au contraire, plus important, mais plus exposé, n'avait ni dynastie, ni sanctuaire ; ses éléments étaient hétérogènes et ses frontières sans cesse exposées aux incursions d'ennemis aussi et plus puissants que lui. Mais il avait pour lui les prophètes et le parti des jéhovistes dont le rêve était de restaurer en Ephraïm, le culte et les traditions ancestrales que Jérusalem avait trahies. Ces conditions devaient produire fatalement un perpétuel état

de fermentation religieuse et d'agitation politique au milieu desquelles il serait bien difficile au jéhovisme spirituel d'établir ses conditions et de faire triompher ses principes.

Dès le début, Jéroboam porte un coup fatal à la religion en esprit, lorsque sous prétexte de ramener le culte à sa simplicité primitive il favorise les Hauts-lieux et dresse, par opposition au luxe oriental et phénicien du Temple de Jérusalem, les sanctuaires de Béthel et de Dan, autels rustiques où l'image du taureau symbolisait la présence de Jéhovah.

Certes, la faute était moins grande qu'au jour où Aaron fondait le veau d'or au pied du Sinaï, car alors, le symbole tiré du paganisme élohiste contrastait étrangement avec la religion spiritualiste que les dix paroles de Jéhovah venaient de fonder ; tandis que Jéroboam dressant en faveur de Jéhovah l'image universellement regardée comme l'expression de la puissance divine, entendait seulement se servir d'elle pour détourner Israël d'un culte à tout prendre aussi superstitieux, avec son *nehustan* encensé comme un fétiche[1] et le faste de ses rites empruntés à l'élohisme de l'Egypte, de la Phénicie ou de la Chaldée.

Jéroboam voulait ramener Israël de la pompe infidèle du temple à la simplicité des antiques autels. Mais le moyen était mal choisi. Les prophètes s'en plaignirent et menacèrent. Jéroboam, grisé par le pouvoir, ne se montra dans sa restauration qu'un chevalier d'aventure et sa dynastie, trompant l'espoir des jéhovistes, ne lui survécut pas. Son fils Nadab,

[1] Cf. 2 Rois XVIII, 4. Il est probable que ce *nehustan* ou serpent d'airain, vu le souvenir qu'y rattachait la tradition, symbolisait comme le taureau, la puissance divine.

qui lui avait succédé en 912, fut assassiné sous les murs de Guibbethon de Philistie, par Baescha d'Issachar (911).

Baescha trahit à son tour la cause des prophètes et laisse le jéhovisme s'enliser de plus en plus dans le baalisme cananéen. Le prophète Jéhu lui annonce que sa dynastie aussi sera « balayée [1] » et l'officier Zimri se charge de réaliser la prophétie en exterminant son héritier Ela (888-887) et tous les gens de sa maison. C'étaient, à chaque révolution, d'horribles tueries.

Zimri n'eut pas le temps de jouir du triomphe. L'armée d'Israël comptait parmi ses chefs un homme plus qualifié que lui pour inaugurer une lignée de rois.

C'était Omri. Celui-ci, acclamé par le camp vint assiéger Zimri à Thirza, dans le palais même où le conspirateur avait assassiné son maître. Omri régna (887-877). Il fut pour le Royaume du Nord, divisé et affaibli, ce que David avait été pour tout Israël, moins la foi. Il bâtit Samarie rivale de Jérusalem et lui donna le nom de l'élohim de la montagne [2]. Hardi guerrier et tacticien habile, il sut rétablir son domaine, consolider son règne et préparer à son fils Achad une succession glorieuse et incontestée. Au dehors, on appelait Israël : « le pays de la maison d'Omri [3]. »

Cependant les idoles se multipliaient toujours. Ce n'était plus pour la pureté spiritualiste du jéhovisme qu'il s'agissait maintenant de lutter, mais seulement

[1] 1 Rois XVI, 3.
[2] 1 Rois XVI, 23.
[3] Schrader, *Die Keilinschriften* etc. 2me éd., p. 190 et suiv.

pour la conservation du culte de Jéhovah menacé, dénaturé, débordé partout par le baalisme.

Achab (876-854) avait épousé Jézabel, femme qui avait toutes les qualités d'une grande reine, mais baaliste fervente. Elle était fille du roi de Tyr et son père, grand-prêtre de l'Astarté sidonienne, l'avait fanatisée dès l'enfance. Jézabel, dont l'ascendant sur Achab paraît avoir été dominant, obtint de son mari, non seulement la liberté d'adorer Baal et Astarté, mais le droit de célébrer ouvertement, de consacrer officiellement en Israël, la religion phénicienne. Achab, qui n'avait point construit de temple pour Jéhovah, en bâtit un pour Baal, à Samarie. Il y dressa l'*Ascherah* d'Astarté. Les divinités nationales de Tyr et de Sidon eurent bientôt partout, sur terre jéhoviste, leurs autels et leurs bois sacrés. Les prêtres et les prophètes de Baal affluèrent à la capitale, y devinrent le clergé officiel et mangèrent à la table royale. Sans doute, Achab ne renie pas absolument son Dieu ; c'est, du moins ce que prouveraient les noms de ses enfants : Achazia, Jéhoram, Athalia, qui sont composés avec le vocable Jéhovah. Mais Achab est un roi profane comme Salomon. Doué de grandes qualités politiques et militaires, généreux de tempérament, faible de caractère, il se désintéresse de la question religieuse, l'abandonne à sa femme et laisse celle-ci persécuter le parti jéhoviste et massacrer les prophètes sans s'en préoccuper autrement. La révolution religieuse organisée par la souveraine idolâtre eût réussi à extirper le culte de Jéhovah du royaume d'Israël, si Dieu n'avait suscité un homme dont la haute stature domine toute cette époque d'apostasie et qui réussit à tenir lui seul en

échec le baalisme triomphant. Cet homme, c'est Elie le Thischbite, de Galaad.

Nous ne nous arrêterons pas à raconter des faits qui sont dans toutes les mémoires et qui constituent la biographie de ce lutteur extraordinaire, d'autres disent sa légende. Il est évident que lorsqu'on lit le tableau qui nous est fait de l'activité d'Elie et surtout de son serviteur Elisée, on a quelque peine à se défendre de l'impression que les lignes de la réalité ont été prolongées et que l'histoire positive se trouve ici amplifiée par l'admiration naïve des générations, qui se sont transmis les exploits du prophète.

Pour ramener les faits aux proportions de la nature, on a recours à un procédé simpliste, qui consiste à les alléger de l'élément surnaturel : la sécheresse qu'Elie est dit avoir provoquée existait avant son intervention, il en « profite » seulement. L'enfant qu'il est censé avoir ressuscité, était seulement « regardé » comme mort ; le feu du ciel ne descendit pas sur l'autel à sa prière, il « envoya son serviteur surveiller l'horizon » et attendit, pour invoquer Jéhovah, que les nuages s'amoncelassent naturellement. Enfin, dans sa mort, que la tradition nous rapporte comme une élévation en gloire, Elie fut simplement « victime de sa témérité et de sa prédilection pour les orages. Il mourut dans un orage, on ne retrouva pas son cadavre et la légende se forma qu'il avait été enlevé vivant au ciel dans un chariot de feu[1]. »

Comme aucune raison d'ordre scientifique ne nous fait un devoir d'expurger ainsi les textes relatifs au

[1] Cf. Fulliquet, L'*Ancien Testament*, etc., p. 61 à 68.

Thischbite, nous ne pouvons, pour notre part, nous rallier à des interprétations qui réduisent au rôle d'un habile homme le prophète dont l'action spirituelle ne peut être comparée qu'à celle de Moïse, et qui nous est présenté comme un géant de la prière.

L'élément surnaturel de la carrière d'Elie nous apparaît comme organiquement lié à sa personne et à son œuvre. Ses miracles sont des exaucements.

Cela dit pour l'ensemble, nous reconnaissons bien volontiers qu'en présence de textes aussi pénétrés de mystère et dont le détail échappe au contrôle de l'historien, l'attitude de la réserve est celle de la sagesse. Mais il faut que cette réserve soit la réserve du croyant.

Le jugement défavorable porté par la critique sur la biographie d'Elie n'a pas seulement pour origine le scepticisme religieux ; il faut aussi l'expliquer par le voisinage compromettant de la biographie d'Elisée, prophète d'envergure bien moindre et d'inspiration inférieure, mais que la tradition a surfait et dont l'histoire, surchargée de prodiges [1], apparaît parfois visiblement comme une reproduction des œuvres et une amplification des gloires de son maître [2].

Mais ce qui importe bien plus que tel ou tel récit de miracle, c'est la physionomie religieuse et l'apostolat spirituel de ces deux champions de Jéhovah, si unis dans la cause qu'ils servent et si différents dans leur façon de la défendre.

[1] Exemple : 2 Rois VI. 1-7

[2] Exemple : 1 Rois XVII, 17 et suiv. — L'épisode le plus frappant de la carrière prophétique d'Elisée nous paraît être la guérison de Naaman le Syrien, 2 Rois V. Aucune raison pour mettre en doute son authenticité.

Avec son manteau de poils et son mépris pour la civilisation orientale qui a corrompu Jérusalem, Elie est le prophète du désert. « Pareil à l'éclair, il se montre, disparaît, frappe le pays de sécheresse au nom de Jéhovah ; pour lui, royauté, cour, puissance politique, richesse, intérêt et honneur de l'Etat sont choses sans importance ; il n'a qu'une pensée : le zèle pour Jéhovah. Un passage des *Rois* (I, 19) est caractéristique. Lorsque, poursuivi par Jézabel, il cherche le salut près de Jéhovah, il ne va le chercher ni dans le Temple de Jérusalem, ni dans un des nombreux sanctuaires du nord d'Israël mais dans le désert, sur l'Horeb (Sinaï) la traditionnelle Montagne sainte. Il remonte aux origines de l'histoire d'Israël. »

Dans ses relations avec le roi Achab, l'honneur de Jéhovah, le zèle pour son nom, sont les seuls mobiles du Thischbite. « Pour lui, le commandement : tu *n'auras point d'autres dieux à côté de moi* subsistait dans toute sa force ; mettre un autre dieu à côté de Jéhovah, c'était offenser ce dernier, c'était apostasier. Les intérêts politiques, le bien de l'Etat, la prospérité publique n'étaient à ses yeux, en regard de ce principe, d'aucun poids. Ce passionné avait en horreur l'opportunisme ; l'exclusivisme absolu était pour lui la marque du jéhovisme. » Nous rencontrons ici pour la première fois la conception qui admet que Jéhovah poursuive son propre but, indépendamment des intérêts transitoires de son peuple, et tout en suscitant en Israël des hommes qui ne plient point le genou devant Baal. A ce dernier point de vue nous trouvons chez Elie les premiers accents de la prédication postérieure d'Esaïe touchant le

« reste » qui sera sauvé et auquel l'avenir appartient [1].

Par l'attitude qu'il prend vis-à-vis des plaies morales de son peuple, Elie se montre aussi le précurseur d'Amos et d'Osée. « Tribun de la liberté et des droits populaires [2], il combat de toutes ses forces, au nom de Jéhovah, l'absolutisme royal ; il n'hésite pas à appeler sur l'Etat les plus terribles calamités, si l'Etat s'oppose en quelque manière aux prescriptions de Jéhovah. C'est précisément dans cette rigueur extrême que réside l'importance de son rôle. En tant que prédicateur et exécuteur des jugements de Jéhovah, il ouvre la période dans laquelle la cause de Jéhovah se sépare violemment de celle de l'Etat israélite, et il prépare ainsi la rupture entre la religion et l'Etat [3] », rupture qui trouvera son expression dans la prédication messianique.

Elie disparut sans avoir réussi à extirper le baalisme du royaume d'Israël. Achab, séduit par les faux prophètes, était mort au cours d'une guerre

[1] En même temps que cette école jéhoviste du prophétisme et en opposition avec elle, nous voyons, au IXe siècle, se dessiner en Israël l'école des prophètes élohistes, c'est-à-dire des prédicateurs religieux qui, ne voyant en Jéhovah qu'un dieu semblable aux autres, un dieu sans idéal moral, un dieu patron, toujours prêt à travailler au succès temporel de son peuple, entretiennent l'orgueil nationaliste et poussent les rois dans les voies d'une politique où l'ambition profane, les alliances flatteuses et les succès de vaine gloire entrent seuls en ligne de compte. Ce sont les prophètes courtisans, émules des prophètes de Baal, les faux prophètes, dont la parole avait du crédit dans l'entourage du monarque et dont l'influence néfaste a sans cesse combattu et trop souvent paralysé l'action spirituelle des vrais prophètes représentants de la théocratie et mandataires de Jéhovah. Cf. ci-dessus p. 371 note 1.

[2] Exemple : l'épisode de la Vigne de Naboth. 1 Rois XXI.

[3] Cf. Valeton, *op. cit.* p. 211-215.

contre les Syriens [1], dont la puissance devenait de plus en plus menaçante. Son fils Achazia ne règne que deux ans (854-853). Il était tellement détaché du Dieu de ses ancètres qu'au cours de la maladie qui devait l'emporter, ce n'est pas Jéhovah mais bien Baal-Zeboub, l'élohim d'Ekron, qu'il envoie consulter [2].

Lorsqu'Elisée ramassa le manteau d'Elie, Joram régnait (853-842). Moins impie que son frère Achazia, il suit pourtant comme lui la politique de sa mère toujours toute-puissante à la cour. Elisée lui crache son mépris au visage et voyant la cause de Jéhovah perdre chaque jour du terrain, il lutte contre Jézabel, mais avec d'autres moyens qu'Elie. Elie s'isolait au désert : Elisée se mêle aux intrigues de cour. Il ne connaît ni les hardiesses spirituelles ni les découragements sublimes de son maître, qui ne fut et ne voulut être qu'un homme religieux. Elisée, lui, combat le baalisme en homme politique. Il participe à la lutte d'Israël contre Mésa roi de Moab [3] et contre Ben Hadad II roi de Syrie [4], et s'efforce d'imposer son autorité par les services rendus. Déçu dans ses espérances, il passe en Syrie, y provoque une révolution, pousse l'ambitieux Hazaël à s'emparer du trône et fait luire à ses yeux ses prochaines victoires sur le royaume de Jézabel [5]. Cette fois, Elisée est écouté. Hazaël assassine son maître et entreprend contre Israël sa mission vengeresse. Mais les calami-

[1] 1 Rois XXII.
[2] 2 Rois I, 2-18.
[3] 2 Rois III.
[4] 2 Rois VI, 7.
[5] 2 Rois VIII, 7, 15.

tés furent aussi impuissantes que les succès à ramener le Royaume du Nord au culte du vrai Dieu.

En Israël, Baal était roi. C'est alors qu'oubliant la vision où son maître avait appris de Jéhovah que les victoires spirituelles sont remportées, non par des coups de force mais par l'influence pénétrante d'une douceur que rien ne lasse[1], Elisée résolut de renverser la dynastie des Omrides dont le pouvoir funeste avait mis sur le trône la phénicienne Jézabel et livré Israël à Baal.

Durant ce siècle qui avait suffi au Royaume du Nord pour réaliser l'entière trahison du culte jéhoviste et substituer dans le peuple et la cour, au sanctuaire officiel de la capitale et sur les *bamoth* de campagne, l'élohim Baal à l'élohim Jéhovah, qu'était devenu le Royaume du Sud ?

Au point de vue politique, son histoire est sans importance. Pendant la première période qui dura près de 68 ans, il y eut guerre entre Israël et Juda et Jérusalem en souffrit beaucoup. Ce fut d'abord, sous Roboam (933-916), une invasion de Schochong 1er, Pharaon de la 22e dynastie, qui vint sans nul doute à l'instigation de son ancien protégé Jéroboam[2] piller Jérusalem et mettre sa principauté hors

[1] 1 Rois XIX.
D'après 1 Rois XIX, 15, 16, Jéhovah avait ordonné à Elie d'accomplir les faits qui constitueront plus tard les principaux actes de violence d'Elisée. Elie ne les accomplit point et ces mesures ne cadrent ni avec l'ensemble de sa carrière ni avec l'esprit de son apostolat. Aussi ce texte nous apparaît-il comme l'un des passages dans lesquels l'apologétique de la postérité cherche à expliquer et à justifier des actes contestables, en les présentant comme l'accomplissement d'un testament sacré.

[2] 1 Rois XI, 40.

d'état de nuire au royaume en formation[1]. Trente ans plus tard, le roi de Juda, pressé par celui d'Israël, se trouve réduit à envoyer son trésor au roi de Syrie pour que celui-ci vienne le tirer d'affaire.

En 865, la famille de David se réconcilie avec les Omrides et Josaphat scelle son alliance avec Achab en demandant pour son fils la main d'Athalie. Mais cette alliance qui fut sans gloire pour les armes des deux royaumes, entraîna le culte de Juda dans des égarements qui firent descendre Jérusalem au niveau de Samarie.

L'histoire religieuse du Royaume du Sud fut pourtant bien différente de celle d'Israël. Tandis qu'en Israël l'influence des prophètes, même des plus grands, ne put empêcher le développement progressif du paganisme à travers les convulsions les plus sanglantes de la politique, Juda, malgré l'infidélité de ses deux premiers rois, Roboam et Abija (916-912), qui avaient favorisé à la suite de Salomon l'extension de l'idolâtrie cananéenne et des cultes licencieux[2], se ressaisit sous les longs règnes d'Asa (913-873) et de son fils Josaphat (873-849)[3]. Les circonstances pour lui étaient plus favorables : il avait la cité sainte et la dynastie de David. Le sentiment de loyalisme passionné qui l'attachait à la race de David et qui ne se démentit jamais, contribua beaucoup à sa fidélité jéhovique. Même dans les plus mauvais jours on croyait, on proclamait bien haut que Jého-

[1] 1 Rois XIV, 22, 24. Dans une inscription que Schochong fit graver sur les murs de Karnak, se trouvent les noms des 133 villes, bourgades ou hameaux dont il s'était emparé.

[2] 1 Rois XIV, 15.

[3] 1 Rois XXII, 2 ; Chron. XVIII, 1, 2 ; Rois XIII 2 ; Chron. XX.



TYR
Dan
Acco
En Dor
Jixréel
Beth Schéan
Astaroth
ROYAUME
SAMARIE
Thébez
Sichem
D'ISRAËL
Jabbok R.
Joppe
Silo
Guilgal
Ramoth
Rabbath
Béthel
Ekron
Jéricho
Jourdain Fl.
Kiriath Jearim
JÉRUSALEM
Asdod
ROYAUME
Bethléem
DE
Hébron
Lakis
JUDA
MER
MORTE
Dibon
Arnon
Medaba
Beer Schéba
DÉSERT
ROYAUMES
DE JUDA
ET
D'ISRAËL

vah avait conclu un pacte avec cette famille qu'Il avait choisie et qu'Il ne laisserait pas périr, non plus que le peuple dont elle dirigeait les destinées. Grâce à cette confiance, « on espérait toujours contre toute espérance ; alors que le présent était le plus trouble et le plus sombre, on comptait sur les revanches de l'avenir.

» Ainsi naquit cette exaltation de l'âme juive qui donne une si étrange beauté aux plus anciens psaumes et à tant de pages de prophètes ».

Jérusalem, avec son Temple et ses souvenirs, fut aussi par excellence la ville « où bat le cœur, où pense le cerveau de tout un peuple ». C'est à Jérusalem « et non à Sichem ou à Samarie que la langue hébraïque atteignit sa perfection et que la littérature qui l'emploie produisit ses chefs-d'œuvre ». Là furent chantés les *Psaumes* de David, là, les premiers essais de poésie gnomique fournirent le noyau initial des proverbes dits de Salomon [1].

C'est à l'époque du grand roi que les rhapsodes

[1] Le livre *des Proverbes* est la réunion de plusieurs recueils de sentences, indépendants les uns des autres, et dont deux seulement se réclament de Salomon.

De ces deux, le premier (ch. X-XXII) offre de telles ressemblances avec le texte hébreu d'une partie du Siracide que bon nombre de critiques ont cru pouvoir en conclure à l'origine post exilique de Prov. X-XXII. Les arguments invoqués pour refuser à Salomon le second recueil dont la formation est attribuée aux « gens du roi Ezéchias » n'ont pas une valeur très probante, et l'on est en droit de maintenir l'authenticité des chapitres XXV, XXIX dans leurs points essentiels (cf. Perrochet. *La critique de l'Anc. Test. à la fin du* XIXe *siècle*, 1903, p. 24).

Nous n'avons aucune raison pour nier que Salomon ait pu exceller dans le genre gnomique comme son père David avait excellé dans le genre lyrique. Et le fait est certain qu'en Israël la littérature classique prit son essor dès le premier siècle de la royauté.

hébreux composèrent et réunirent le trésor des chants lyriques et héroïques du passé, ouvrages perdus, que l'Ancien Testament intitule *Livre du Juste* et *Livre des guerres de Jéhovah* [1]. C'est enfin dans les temps relativement paisibles du règne de Josaphat qu'il faut placer le chef-d'œuvre de l'Histoire Sainte, le grand ouvrage dont les fragments constituent les plus belles pages de la tradition prophétique touchant les origines de l'humanité et d'Israël [2].

Ce qu'Athènes était dans l'Attique, Jérusalem le fut dans l'étroite Judée. Toute la vie intellectuelle et morale s'y concentra ; hors de ses murailles il n'y avait que des champs et des villages [3]. « Par l'effet de cette situation privilégiée, Jérusalem ne cessa de s'agrandir sous les rois. Elle profita des malheurs mêmes de la nation. De capitale qu'elle était, elle devint peu à peu le refuge, et son temple où le *cohen* grandissait en puissance à mesure que la royauté allait s'affaiblissant, prit l'importance du boulevard suprême où s'abritaient tous ceux qui voulaient marcher dans la lumière de Jéhovah ».

Le *cohen* « autrefois était un simple officiant attaché à la personne du chef de clan, puis du roi. David et Salomon en changent au gré de leur caprice [4].

[1] Les Rhapsodes en Grèce commencèrent leur œuvre un siècle plus tard.

[2] Renan, *Hist. d'Israël*, II, 231, et nos Sources, II, p. 253, 257-261. A cet ouvrage, appelé *le Jéhoviste,* appartient le texte des postulats que nous avons placés en tête de cet ouvrage. Nous ne sommes pas en mesure de savoir si les récits de la création, de la chute, du déluge, etc., ont été rédigés en Israël avant le IXe siècle. Mais la chose nous paraît comme certaine.

[3] Perrot et Chipiez, *op. cit.* IV. 148.

[4] 1 Rois II, 26, 27.

Sous leurs successeurs, nous voyons le prêtre principal du temple de Jérusalem prendre le titre de *Grand-Prêtre* et devenir le chef d'un clergé nombreux ; il a sous ses ordres les sacrificateurs qui égorgent les victimes, et tout un peuple de serviteurs occupés à approvisionner et à nettoyer le temple. Il entretient d'étroites relations avec les scribes qui, servant de secrétaires au roi et aux magistrats, rédigent les documents privés et publics. Par leur intermédiaire il agit sur l'opinion et devient peu à peu maître de l'histoire ».

L'apogée de cette domination cléricale s'accomplira après l'exil dans le livre des *Chroniques* qui réduit toute l'histoire du peuple de Jéhovah, depuis David, aux proportions étroites de la chronique ecclésiastique de Jérusalem.

Les chroniqueurs juifs écrivent l'histoire du jéhovisme comme les historiens ultramontains écrivent celle du christianisme. C'est la même mentalité, produite par les mêmes causes. Des deux côtés, d'ailleurs, on se trompe et on trompe de bonne foi.

Si telle fut l'évolution religieuse en Juda, nous ne saurions nous étonner de voir dans la crise du IXe siècle, où le baalisme faillit l'emporter sur Jéhovah, le prêtre prendre à Jérusalem le rôle de réformateur joué en Israël par le prophète.

La corruption était, depuis la mort de Josaphat, aussi grande dans le Royaume du Sud qu'à Samarie. Joram, entraîné au baalisme par sa femme Athalie avait fait périr tous ses frères pour assurer son règne. En 846, des invasions édomites, arabes et philistines dévastent son territoire, s'emparent de Jérusalem.

pillent le temple et enlèvent la famille royale [1].

Le seul survivant de cette déportation, Achazia, ou Joachaz, succède à Joram en 842. Mais, plus idolâtre encore que son père, il tombe, l'année suivante, sous les coups vengeurs de Jéhu, comme il rendait une visite à son oncle le roi d'Israël.

Les temps paraissaient mûrs pour secouer définitivement le joug de Jéhovah, et pour introniser Baal à Jérusalem comme à Samarie.

Athalie usurpe le trône, fait massacrer tout ce qui survivait de la race isaïde, espérant par cette extermination générale établir à jamais sur Juda la dynastie phénicienne et faire Baal roi.

Digne fille de Jézabel, Athalie régna avec éclat et parvint à maintenir sept ans à Sion, la suprématie de la race maudite. Mais les descendants de Tsadok préparaient dans l'ombre la revanche de l'Elohim des Hébreux. Joschéba, demi-sœur d'Achazia et femme du grand-prêtre Jéhojada, avait sauvé des massacres ordonnés par Athalie, le plus jeune fils d'Achazia, Joas, alors âgé d'un an.

Lorsque l'enfant royal, élevé secrètement dans le temple eut atteint sa septième année, les prêtres de Jéhovah gagnèrent les commandants de la garde royale, achetèrent une partie des troupes, leur firent prêter serment à l'héritier légitime, et la conspiration éclatant en émeute, triompha d'Athalie qui fut poursuivie et tuée sur le seuil du palais en même

[1] 2 Rois VIII ; 2 Chron. XXI. cf. Joël III. 1-8, 19 ; Amos I, 6, 12 ; Bien que nous ne puissions maintenir l'antiquité du livre de Joël sous sa forme actuelle, il nous paraît évident que des passages comme ceux que nous venons de citer démontrent la priorité d'une partie du texte de Joël par rapport à celui d'Amos.

temps que Matthan, grand-prêtre de Baal, était égorgé par la foule devant les autels de son temple (836).

Ainsi finit, dans les révolutions et les massacres, ce premier siècle de la vie des deux royaumes ; siècle qui avait suffi, non seulement pour ruiner la théocratie jéhoviste, mais pour amener les deux fractions du peuple élu à une complète apostasie.

Sans doute, le prophète à Samarie, le prêtre à Jérusalem, vengent l'affront fait à Jéhovah et restaurent son culte par des réaction sanglantes. Mais le sang, quand il n'est pas sang des martyrs, ne saurait féconder les sillons où Dieu sème la vie de l'Esprit. Qui frappe de l'épée périra par l'épée.

Et c'est pourquoi nous allons voir, au lendemain de ces restaurations bruyantes, le roi de Jérusalem secouer la tutelle du sacerdoce, et le roi de Samarie expulser les prophètes de la capitale d'Israël.



CINQUIÈME PARTIE

Le Jéhovisme messianique

INTRODUCTION

L'aberration d'un prophète exaspéré par le baalisme triomphant ; la fureur sanguinaire d'un soldat prompt à exécuter les massacres qui lui assuraient la couronne : telles furent, en deux mots, les causes qui donnèrent à Israël la dynastie de Jéhu. Jéhu nous est présenté comme le vengeur de Jéhovah. En réalité, c'est Jéhovah qui bientôt allait se venger de Jéhu pour l'affront que l'usurpateur avait fait à la cause jéhoviste en osant la servir par des moyens aussi barbares : « Encore un peu de temps et je châtierai la maison de Jéhu pour le sang versé à Jizréel ; alors je mettrai fin au royaume de la maison d'Israël[1] ».

[1] Osée, I, 4.

Ces paroles sont claires. Les événements qui vont se dérouler au cours du dernier siècle de la vie d'Israël nous montreront assez combien l'historien se méprend, lorsqu'il attribue aux directions providentielles, la politique du Nimschite.

Le zèle de Jéhu pour Jéhovah dura le temps qu'il lui fallait pour monter sur le trône. Meurtrier des Omrides, il fonde une dynastie qui n'apporta à Israël ni plus de gloire, ni plus de foi. Elle dura cent ans et déçut toutes les espérances des prophètes. C'est Jéhu qui, pressé par les armées syriennes, attira par de riches présents et une demande de secours, le terrible conquérant Salmanazar II. En introduisant l'Assyrien dans les débats des petits peuples de Syrie, Jéhu montra le chemin à l'envahisseur formidable qui devait bientôt écraser ces principautés rivales sous le poids de son alliance[1] et mettre tous leurs princes d'accord, en les détrônant l'un après l'autre.

Pendant le règne de Joachaz, fils de Jéhu (814-798), les Syriens réduisirent Samarie à la dernière extrémité. Israël ne dut sans doute son salut qu'à un mouvement des Assyriens contre le royaume de Damas[2]. Joas, fils de Joachaz, (797-782) profita des démêlés de Ben Hadad III avec son redoutable voisin, pour lui reprendre une bonne partie du territoire qu'Hazaël avait enlevé à Jéhu et à Joachaz. Joas était un vaillant homme de guerre. Provoqué par Amatsia roi de Juda, il lui fit une fière réponse qui se terminait

[1] Un bas-relief assyrien, conservé au *British Museum* de Londres représente les députés du roi Jéhu apportant de riches présents à Salmanazar et lui demandant son appui.

[2] 2 Rois, XIII, 5.

sur ces mots : « Tu as battu les Edomites ? Jouis de ta gloire et reste chez toi ». Amatsia ne voulut rien entendre. Alors le roi d'Israël passa la frontière, défit complètement les armées de Juda, fit Amatsia prisonnier, pilla Jérusalem, son palais et son temple.

C'est ainsi que Jéroboam II, fils de Joas, monta sur le trône à l'heure où le royaume d'Israël atteignait au point culminant de sa gloire. Jéroboam règna 40 ans (781-740) et, poursuivant les exploits de son père, il rendit aux dix tribus les frontières que leur avait assurées autrefois les victoires du roi David. N'attribuons pas cependant à Jéroboam seul l'honneur de ces conquêtes prophétisées par Jonas, le prophète de Gath Epher [1]. La grandeur d'Israël était en partie faite par l'abaissement du royaume de Damas, contre lequel se dirigeaient alors les coups victorieux de l'Assyrie.

Jéroboam, favorisé par les circonstances, régna avec éclat. Mais cet éclat était fragile, car l'orage qui allait détruire la Syrie grondait aux portes du royaume. En outre, la prospérité matérielle avait porté à son comble la dissolution religieuse et morale d'Israël.

Sans doute, la révolution accomplie par Jéhu à l'instigation d'Elisée avait noyé dans le sang le culte des Baal, et Jéhovah, depuis un siècle, était officiellement redevenu le Dieu d'Israël. Mais, en réalité, la religion, avec les taureaux de Béthel et de Dan, les pèlerinages de Guilgal et de Beer-Schéba, ne différait en rien de la dévotion toute extérieure vouée aux divinités cananéennes. Même superstition, même

[1] 2 Rois XIV, 24.

immoralité. C'était l'adoration de Jéhovah sans la pratique du jéhovisme. Sous le nom de Jéhovah, c'était encore Baal.

A la nouvelle apostasie, plus perfide et plus dangereuse que toutes les autres, les prophètes opposèrent une prédication nouvelle. Et cette prédication, qui inaugure un progrès décisif dans le développement religieux des hérauts du jéhovisme, inaugure les trois grands siècles de la prophétie, qui vont depuis Amos jusqu'au deuxième Esaïe, c'est-à-dire du début du VIIIe siècle à la fin du VIe.

Ces prophètes, qu'on a appelés des prophètes écrivains, mais qui sont plus justement désignés par le terme *prophètes messianiques*, reprennent la grande idée fondamentale de la révélation mosaïque, la vieille thèse reprise en chaque siècle par tous les réformateurs hébreux, à savoir que les liens qui unissent Jéhovah et Israël ne sont point comme ceux qui lient les autres peuples à leurs idoles, mais qu'ils ont pour origine une délivrance miséricordieuse, accordée librement par le vrai Dieu à Israël lorsque celui-ci gémissait sous l'esclavage de l'Egypte.

Cette différence d'origine fait du culte d'Israël un culte différent de celui des autres nations. Ailleurs, les rapports formalistes, les dons, les autels, les démonstrations extérieures peuvent suffire. Ici, il y a un engagement moral vis-à-vis d'une personnalité morale, de la personnalité par excellence, de Jéhovah. Dès lors, il ne suffit pas d'adorer Jéhovah et de détruire les autres autels. Il ne sert de rien de dire : « Jéhovah seul est mon Baal ! ». Si la moralité, la justice, la piété du cœur sont absents du jéhovisme, c'est le jéhovisme lui-même qui est absent du culte,

et Jéhovah est outragé dans son culte même, parce que la dévotion dont on prétend l'honorer l'avilit et le rabaisse au niveau des dieux naturistes de Canaan.

Tel est le point de vue auquel se placent les initiateurs du messianisme, Amos et Osée. D'autres, avant eux, en avaient bien parlé, mais ils furent les premiers à mettre cette prédication dans tout son jour et à en tirer les conséquences dernières. La force avec laquelle ils parlent du caractère moral de Jéhovah a fixé la nature du Dieu d'Israël dans les voies du monothéisme absolu.

Jéhovah, sans cesser d'être le Dieu national d'Israël, étend son règne de justice sur l'humanité tout entière. Il a fait Israël ministre de justice ; mais si le peuple élu trahit sa mission providentielle, Jéhovah l'abandonnera et se servira même de nations étrangères, d'adversaires exécrés comme l'Assyrie, pour briser Israël et le châtier de sa forfaiture.

La prospérité matérielle, la gloire temporelle d'Israël ne sont rien aux yeux de Dieu. Ce que Dieu veut, c'est un peuple juste et bon. Tout le faste de Jéroboam II n'aveugle que les insensés : il ne recouvre que pourriture. Le jour de la justice est proche. Si le peuple ne se repent pas et ne rétablit pas le culte en esprit et en vérité, il est perdu.

Ainsi fut la prédication d'Amos et d'Osée dans la seconde partie du règne de Jéroboam II.



CHAPITRE PREMIER

Les prophètes messianiques dans le Royaume d'Israël. Destruction de Samarie.

Amos, pâtre de Tekoa, que Dieu avait pris derrière son troupeau pour l'envoyer de Bethléem à Béthel, osa pousser son cri d'alarme jusque dans le sanctuaire du monarque (vers 760). Il dénonça l'hypocrisie de la religion officielle, s'attaqua aux vices des classes dirigeantes et proclama le crime du peuple d'Israël, que Jéhovah avait séparé de Jérusalem pour faire de lui le vrai centre du prophétisme et qui donne à Juda l'exemple de l'apostasie. Le scandale fut grand.

Eveillée de son orgueilleuse sécurité, l'aristocratie israélite fut outrée des discours de cet homme du commun qui venait donner aux puissants des leçons de morale. Le clergé s'empressa d'y mettre bon ordre. Amasia, prêtre de Béthel, fait dire à Jéroboam : « Amos conspire contre toi ! » Puis, trouvant que le bras séculier est trop lent à frapper, il apostrophe le prophète : « Visionnaire, va-t-en ! Fuis en Juda gagner ton pain à débiter tes prophéties ! Mais cesse de prophétiser à Béthel, car c'est un sanctuaire royal ! »

Amos réplique à Amasia : « Je ne suis ni prophète, ni fils de prophète ; je suis berger, et je cultive des sycomores. Jéhovah m'a pris derrière le troupeau, et Jéhovah m'a dit : Va, prophétise à mon peuple d'Israël !

» Ecoute maintenant la parole de Jéhovah, toi qui dis : Ne prophétise pas contre Israël, et ne parle pas contre la maison d'Isaac ! A cause de cela, voici ce que dit Jéhovah : Ta femme te déshonorera dans la ville, tes fils et tes filles tomberont par l'épée, ton champ sera partagé au cordeau ; et toi, tu mourras sur une terre impure, et Israël sera emmené captif loin de son pays ».

Tout est dit. Dans ce corps à corps suprême, le prêtre triomphe du prophète. Amos est chassé. Mais avec lui, c'est Jéhovah lui-même qui se retire. Le Royaume du Nord est perdu.

Pourtant, une dernière tentative est encore faite pour le sauver. Amos, le prophète de la justice, est suivi par Osée, le prophète de l'amour (vers 750).

Amos, sans se réclamer explicitement du Décalogue, était parti directement des prescriptions qu'il renferme, et les censures qu'il adresse à son peuple prouvent surabondamment que la doctrine morale du Sinaï n'était point une innovation, mais qu'elle faisait partie de l'antique patrimoine du peuple théocratique. Osée, lui, s'attache plutôt aux commandements que Moïse avait résumés dans la loi qui reste à jamais le sommaire de toutes nos obligations envers Dieu : « Tu aimeras Jéhovah ! ». Par ce thème, la prédication d'Osée, débordant celle de son prédécesseur, s'élève plus haut qu'elle et atteint parfois à une saveur évangélique. Il y a déjà chez lui des accents

de prédicateur de la grâce. Si Amos fait penser à Jean-Baptiste, Osée fait penser à l'apôtre Jean.

Le style rude et imagé de l'introduction de son livre rend la tâche de l'historien difficile. Il nous est impossible cependant de tenir pour allégorique l'épisode relatif à l'épouse aimée et infidèle. Réduite à un simple artifice littéraire, la composition serait d'assez mauvais goût, et de nulle portée philosophique.

Tout s'éclaire, au contraire, si, passant sur la crudité des expressions, nous admettons que le fils de Beéri ait fait des expériences malheureuses dans son union conjugale. La douleur et la honte où le mettait l'infidélité de sa femme l'ont amené à comprendre la nature intime du crime d'Israël, la nation élue et adultère. Née de ses propres malheurs, trempée par ses propres larmes, sa vocation prophétique lui a inspiré ces accents à la fois poignants et tragiques où l'amour outragé se plaint et s'indigne, supplie et maudit.

Pas plus que les âpres menaces d'Amos, les appels enflammés d'Osée n'ont ému l'âme d'Israël. L'un et l'autre avaient repris la parole du réformateur Samuel : J'aime la piété plus que les sacrifices et la connaissance de Dieu plus que les holocaustes [1] ». Amos avait tonné contre le ritualisme, en rappelant le culte simple du désert [2] :

Je hais, je méprise vos fêtes,
  Je ne puis sentir vos assemblées.
Quand vous me présentez des holocaustes et des offrandes.

[1] Sam. XV, 22 : Amos V, 21-25 ; Osée, VI, 6.
[2] Amos V, 25.

Je n'y prends aucun plaisir ;
Et les veaux engraissés que vous sacrifiez en action de grâces.
Je ne les regarde pas.
Eloigne de moi le bruit de tes cantiques ;
Je n'écoute pas le son de tes luths.
Mais que la droiture soit comme un courant d'eau.
Et la justice comme un torrent qui jamais ne tarit.
M'avez-vous fait des sacrifices et des offrandes
Pendant les quarante années du désert, maison d'Israël ?...

Osée remonte à la faute initiale, en dénonçant le jour où le peuple élu a détrôné Jéhovah au profit d'un roi humain :

Ils ont établi des rois sans mon ordre
Des chefs en dehors de MOI !
Ce qui cause ta ruine, Israël,
C'est que tu as été contre MOI, contre celui qui pouvait te secourir.
Où donc est ton roi ?
Qu'il te délivre dans toutes tes villes !
Où sont tes juges, au sujet desquels tu disais :
Donne-moi un roi et des princes ?
Voici, je t'ai donné un roi dans ma colère,
Je te l'ôterai dans ma fureur !

Vaines remontrances. Inutiles appels. La nation élue est pourrie jusqu'aux moelles. Il ne reste plus qu'à laisser tomber le mur qui penche et se lézarde. Le prophète se tait. L'ennemi est aux portes. C'est le moment de prononcer sur Samarie la parole qu'un jour Jésus prononcera sur Jérusalem : « Si toi aussi, au moins en ce jour qui t'est donné, tu connaisais les choses qui appartiennent à ta paix ! Mais maintenant elles sont cachées à tes yeux. Il viendra sur toi des jours où tes ennemis t'environneront de tranchées, t'enfermeront et te serreront de toutes

parts ; ils te détruiront, toi et tes enfants au milieu de toi, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée ».

On était alors vers 745. Le roi Jéroboam, à la fin d'un long règne en apparence très prospère, s'éteignit en 740. Dès qu'il fut mort, tous les vices d'organisation, les sources de faiblesse que son faste avait dissimulées, apparurent, et, brusquement, l'agonie d'Israël commença.

Zacharie, son fils, ne put tenir que six mois sur le trône, et les prophéties d'Amos commencèrent de se réaliser par la destruction de la maison de Jéhu. Le meurtrier, Schalloum, fut renversé au bout d'un mois par l'un de ses compétiteurs, Menahem, fils de Gadi, qui lui-même ne put se maintenir qu'au prix des férocités les plus grandes.

Osée l'avait prédit. C'est maintenant que viennent au jour les fautes d'Ephraïm et les crimes de Samarie :

Le voleur est arrivé, la bande se répand au dehors.
Tous brûlent de convoitise comme un four chauffé par le boulanger.
Ils dévorent leurs gouverneurs,
Leurs rois sont renversés,
Aucun d'eux ne m'invoque [1] !

Pour affermir son règne, Menahem s'appuya sur Tiglath-Piléser III, roi d'Assyrie, en 738. Il paya cher cette suzeraineté qui le rendit odieux à Samarie, plus portée à faire cause commune avec l'Egypte qu'avec les terribles conquérants ninivites.

[1] Osée VII, 1-7.

Menahem mourut l'année suivante et son fils Pekachia lui succéda sur le trône. Mais le parti égyptien ne tarda pas à conspirer contre lui, et Pekachia fut assassiné dans son palais, en 736, par un chef de bande, Pékach, fils de Remalia. Celui-ci ne fut pas plus tôt au pouvoir qu'il se coalisa avec Retsin, roi de Syrie, pour marcher contre Jérusalem, renverser la dynastie davididique accusée de sympathie pour l'Assyrie, et remplacer Akhaz, roi de Juda, par un prince hostile à Ninive et disposé à entrer dans une grande coalition dont le but était d'arrêter la marche en avant du vainqueur assyrien.

Cette instabilité dans la politique israélite ne faisait que hâter la chute du Royaume du Nord. Osée le lui avait assez reproché :

Ephraïm est comme une colombe
Stupide et sans intelligence ;
Ils implorent l'Egypte, ils courent après l'Assyrie...
Mais tandis qu'ils y vont,
Moi, Jéhovah, j'étends sur eux mon filet !
Malheur à eux puisqu'ils me fuient !
Ruine sur eux ! l'Egypte les recueillera,
Et Memphis les enterrera [1].

Le roi de Juda, aux abois, envoie à Tiglath-Piléser tout l'or du palais et du Temple pour obtenir son secours. Tiglath ne se fit pas prier. Il ne demandait pas mieux que d'intervenir et de s'emparer définitivement de Damas et de Samarie. Il accourt, prend Damas, tue Retsin et déporte à Kir les grands de Syrie. Puis, se tournant vers Israël, il conquiert le

[1] Osée VII, 11-12, IX, 3-6.

pays de Galaad, la Galilée et tout le pays de Nephtali, dont il emmène les habitants de marque captifs en Assyrie.

C'est alors qu'Osée, fils d'Ela, profitant des circonstances désastreuses où se trouvait Pékach, l'assassina et acheta du vainqueur le droit de régner sur les restes désolés d'Israël (730).

Le royaume était démembré. Benjamin, Manassé. Ephraïm étaient réduits aux proportions de Juda. Leur commerce était ruiné ; leurs campagnes, dévastées par la guerre, ne pouvaient plus suffire aux tributs que prélevait leur royal protecteur. Israël, exaspéré, chercha au milieu des discordes intestines quel libérateur pourrait lui rendre sa prospérité d'autrefois, Pour cela, il fallait briser le joug assyrien. L'Egypte seule pouvait le tenter. Des négociations furent entamées. Mais avant que la coalition eût pu prendre corps, Salmanasar, qui veillait sur ses frontières, accourut. Osée fut pris et déporté. On mit le siège devant Samarie. La capitale était forte ; elle tint longtemps. Le roi de Juda, qui se sentait mis en péril par le succès de l'Assyrie, paraît avoir songé un moment à marcher au secours du boulevard qui arrêtait le conquérant dans sa marche. Les prophètes l'en dissuadèrent. C'est la main de Jéhovah qui frappe. Qui s'y opposerait ?

Malheur à la couronne orgueilleuse des ivrognes d'Ephraïm !
Voyez ! un puissant vient, de par le Seigneur,
Tel qu'un tourbillon de grêle, tel qu'un ouragan ravageur.
Tel qu'une trombe d'eau qui regorge
Il le renverse avec rage !
Tu seras foulé aux pieds,
Couronne d'orgueil des ivrognes d'Ephraïm !

Et la fleur fanée de sa parure brillante
Qui domine la grasse vallée
Sera comme la figue précoce avant la récolte :
Qui la voit la mange, aussitôt qu'il l'a dans sa main [1] !

Samarie ? J'en ferai un monceau de décombres,
Un lieu pour planter la vigne.
Je précipiterai ses pierres dans les ravins.
Et ses fondements, je les déchausserai [2] !

Le blocus traîna durant trois années. Et Salmanasar mourut à Babylone, au début de 722, sans avoir la satisfaction d'apprendre que Samarie était prise. Un de ses officiers, Sargon, venait de s'emparer du pouvoir lorsque la ville forte d'Israël succomba, réduite moins par les armes que par la famine.

La place fut aussitôt démantelée. Tout ce que la population comptait de notable, 27.280 âmes, fut déporté en Mésopotamie, très loin, du côté des frontières de Médie. Sargon fit du territoire d'Ephraïm une province assyrienne et son gouverneur s'installa dans le palais des rois d'Israël [3].

Ainsi finit, en 722, le royaume qui, deux siècles auparavant, avait hérité du nom d'Israël et de la mission providentielle confiée aux fils d'Abraham. Pendant deux siècles, les prophètes avaient fait de lui le centre de leur activité jéhoviste. Après de vains efforts pour faire d'Israël la lumière des nations, ils ont été refoulés en Juda, et Israël, déchu de sa mission religieuse, a disparu de la scène politique.

[1] Esaïe, XXVIII, 1, 4.
[2] Michée, I, 6.
[3] Cf. Maspéro, *op. cit.* III, p. 216, note 2.

Les exilés des dix tribus se perdirent au sein des populations parmi lesquelles ils furent disséminés, et la masse du peuple, qui vit arriver des colons assyriens dans ses bourgs et dans ses campagnes, se mélangea avec eux et constitua peu à peu cette race bâtarde que les Judéens postérieurs tiendront en si grand mépris et qui portera le nom de Samaritains [1].

[1] Le fait que les Samaritains, en dépit de la déchéance de leur culte, avaient le Pentateuque pour code sacré, démontre que les inscriptions assyriennes ont raison contre l'annaliste des Rois (2 Rois XVII, XVIII) lorsqu'elles racontent que la masse des adorateurs de Jéhovah fut laissée sur ses terres. Cf. Winckler, *Altest. Untersuch.*, p. 15 et suiv. Kittel, *op. cit.* II, p. 188 et suiv.



CHAPITRE II

Les prophètes messianiques dans le royaume de Juda Destruction de Jérusalem

Tandis que Jéhu, le régicide, poursuivait en Israël son règne désastreux, Joas, fils de sa victime, fut rétabli par Jéhojada sur le trône de Juda usurpé par Athalie. Jéhojada était le grand-prêtre du Temple. Il n'en faudrait pas conclure qu'au IXe siècle le sacerdoce constituait déjà, à Jérusalem, une caste toute-puissante. Cette situation ne lui sera donnée qu'après l'exil, grâce à l'influence d'Ezéchiel et du Code sacerdotal. Tout nous porte à croire que le succès de Jéhojada tint moins à ses hautes fonctions qu'à son illustre parenté. Il était, par Joschéba, sa femme, le beau-frère du roi Achazia que Jéhu avait assassiné.

Sans doute, depuis que Salomon avait bâti le Temple, l'idée cléricale n'avait cessé de s'affermir. Le sacerdoce universel était rentré dans l'ombre. Le roi pouvait encore célébrer les sacrifices, mais le peuple n'avait plus accès auprès de Dieu que par l'intermédiaire du prêtre. Et les prêtres, attachés à la maison de Jéhovah, constituaient eux-mêmes une caste fermée, dont, seules, faisaient partie les familles vouées

depuis longtemps au sacerdoce, et qui se réclamaient de Lévi. A leur tête, les descendants de Tsadok, premier grand-prêtre du temps de Salomon, occupaient les charges suprêmes.

Mais rien de tout cela n'était encore bien solidement établi et le grand-prêtre était, tout aussi bien que les autres officiers de la couronne, à la merci du souverain. Joas, que la reconnaissance avait d'abord rempli d'un beau zèle pour le temple de Jéhovah, finit par secouer la tutelle du sacerdoce. Il ne ménage pas Jéhojada, dépossède les prêtres de certaines de leurs prérogatives, et fait lapider Zacharie qui avait encouru son mécontentement [1].

Aussi bien, Joas, convaincu d'ingratitude envers Dieu et les hommes, finit misérablement [2]. Il avait dû livrer ses trésors à Hazaël, pour sauver Jérusalem. Son fils, Amatsia, qui monta sur le trône à 25 ans (797-779) eut un sort encore plus funeste. Enorgueilli par ses succès sur les Edomites, il provoqua le roi d'Israël Joas, qui s'empara de Jérusalem, démantela ses murs sur une longueur de deux cents mètres, et pilla le temple de Jéhovah sans plus de façon que s'il s'était agi d'un sanctuaire idolâtre. Renié par son peuple, Amatsia s'enfuit à Lakis pour sauver sa vie, mais il fut découvert et mis à mort [3].

Sur le règne très long de son successeur Ozias — appelé aussi Azaria — (779-740) nous avons peu de renseignements sûrs. D'après les *Chroniques*, ce prince aurait remporté des victoires sur les Philistins, les Arabes, les Maonites, et reconquis Elath sur la

[1] D'après Chron. XXIV, 20-22. Cf. 2 Rois XII, 6-8.
[2] 2 Rois, XII, 20.
[3] 2 Rois, XIV, 17-20.

mer Rouge. Ce qui porterait à croire que ces renseignements sont exacts, c'est que le roi de Hamath, au dire d'inscriptions cunéiformes, rechercha son alliance contre Tiglath-Piléser III. Mais cette gloire ne fut qu'éphémère. La coalition ne tint pas devant l'Assyrien, et Ozias, atteint de la lèpre, dut abandonner le gouvernement à son fils. « Jéhovah le frappa », dit le texte des *Rois* [1]. Et le récit des *Chroniques* explique que ce châtiment lui vint parce qu'il avait officié dans le temple. Cet épisode, certainement amplifié par le narrateur sacerdotal, est intéressant à noter. Il nous introduit dans la lutte séculaire par laquelle le clergé parvint à éliminer progressivement le peuple, puis le roi, des fonctions rituelles et à s'attribuer à lui seul le monopole de la religion.

Mais si les prêtres étaient habiles à établir leurs prérogatives, ils ne se montraient point aussi jaloux de maintenir la pureté du culte jéhoviste. Leur influence spirituelle, la plupart du temps, était nulle. Quand leurs attributions n'étaient point menacées, ils devenaient accommodants. On le vit bien, lorsqu'après le règne insignifiant de Jotham (740-736 ?) [2] Achaz, son fils, serré de près par les rois d'Israël et de Syrie, sacrifia son premier-né à Moloch et vida les trésors du temple au profit de Tiglath-Piléser. Quand le conquérant assyrien l'eut délivré de ses ennemis, il se rendit à Damas pour saluer son bienfaiteur. Là, il observa l'autel et les ustensiles sacrés dont Tiglath-Piléser se servait pour son culte, et, dans un esprit de basse flatterie, il dépêcha au grand-

[1] 2 Rois, XV, 5, Cf.-2 Chron. XXVI, 16-21.
[2] 2 Rois XVI.

prêtre de Jérusalem l'ordre d'en faire fabriquer aussitôt de semblables, et de les mettre à la place de ceux qui servaient dans le temple au culte de Jéhovah. Cet acte de vassalité plairait certainement au monarque assyrien lors de son entrée triomphale à Jérusalem. Non seulement le grand-prêtre Urie ne s'opposa pas à cette profanation, mais il exécuta les ordres de son maître avec un empressement tel, que tout était déjà fait lorsqu'Achaz rentra dans sa capitale[1].

Ainsi, Juda ne valait pas mieux qu'Israël. Même corruption dans le peuple, même luxe profane chez les grands, même idolâtrie à la cour, même infidélité parmi les ministres officiels du culte. La déchéance théocratique était commune aux deux fractions du peuple élu. L'indignation de Jéhovah qui allait balayer Israël de la face du monde, n'aurait point de raison pour épargner Juda.

Et Jérusalem eût effectivement suivi Samarie dans sa chute, sans un événement imprévu, provoqué par la rébellion d'Israël, et qui changea pour Juda la face de l'histoire ; je veux parler de l'avènement de la prophétie messianique, qui, persécutée dans le Royaume du Nord, fit irruption dans le royaume du sud.

Samarie a chassé ces prédicateurs austères qui, tandis qu'Israël cherchait à conjurer sa mauvaise fortune par des alliances étrangères et des génuflexions autour des reposoirs de Kevan et devant toutes les armées du ciel, s'étaient levés et lui avaient

[1] 2 Rois XVI, 33, attribue seize ans au règne de Jotham. Sa régence sous le règne d'Ozias doit être comprise dans ce chiffre.

annoncé de la part de Jéhovah, que ses maux étaient le châtiment mérité par ses trahisons.

La prédication rejetée par Béthel vient alors retentir devant les palais de Judée. L'œuvre où Amos et Osée avaient échoué, réussit à Esaïe, à Michée, et à leur successeurs, et les réformes provoquées par Ezéchias et par Josias, vont permettre à la réaction jéhoviste d'aller assez avant dans l'âme du peuple, pour former dans son sein une race d'élite, un noyau compact de jéhovistes fidèles, conscients de leurs devoirs et de leurs espérances.

Certes, la masse de Juda ne sera pas gagnée, et l'action des jéhovistes messianiques n'empêchera pas la catastrophe nationale d'arriver 140 ans plus tard. Mais elle l'aura assez retardée pour permettre au levain spirituel de pénétrer la pâte, et ce levain, pétri avec les larmes de l'exil, assurera au sein des générations nouvelles qui viendront relever les murs de Sion, le triomphe du monothéisme sur l'idolâtrie séculaire d'Israël, et la formation d'un milieu propice à constituer le berceau du Messie.

La prophétie messianique au sein des populations judéennes dura trois siècles.

Le premier est le siècle des grandes crises. Un homme, Esaïe, le domine tout entier.

Le second est le siècle des grands désastres. Jérémie les annonce, les subit et les pleure.

Le troisième est le siècle des grands espoirs. Deux prophètes, Ezéchiel et le second Esaïe, se partagent la gloire de les avoir chantés. Mais ceux-ci appartiennent déjà à une autre période de l'histoire : quand ils prendront la parole, le royaume de Juda aura vécu.

1° *Esaïe et la réforme d'Ezéchias*

Le huitième siècle est, dans l'histoire des deux royaumes, le siècle décisif [1]. C'est avec lui que commencent les rétributions divines. L'Assyrien paraît sur la scène politique. Il va passer comme un vent de tempête, emportant d'abord Ephraïm, le plus coupable, et puis Juda, si Juda ne profite pas de la leçon donnée à Ephraïm. Les prophètes du Nord, Amos et Osée, annoncent les premiers la crise, et, sans attendre les dernières convulsions de Samarie, se réfugient dans le Royaume du Sud, où se lève à son tour « un homme qui commençait à jouir d'une influence merveilleuse sur l'esprit du peuple et des grands, Esaïe, fils d'Amots. »

Il avait débuté l'année même de la mort d'Ozias, et il avait prêché sans interruption pendant le règne très court de Jotham. Lorsque Jéhovah s'était révélé à lui, dans la fumée de l'autel, assis sur un trône, entouré de Séraphins, son indignité l'avait rempli d'effroi, mais un ange lui avait purifié les lèvres avec un charbon ardent, et il avait entendu la voix du Seigneur qui disait : « Qui donc enverrai-je et qui parlera pour moi ? » Il avait répondu : « Me voici, envoie-moi ! » et Jéhovah lui avait dicté ce message : « Entendez toujours, mais ne comprenez pas ; voyez toujours, mais ne reconnaissez pas. Rends gras le cœur de ce peuple et ses oreilles paresseuses, et clos-lui les yeux pour qu'il ne voie de ses yeux et n'entende de ses oreilles, pour que son cœur ne

[1] Parmi les développements qui vont suivre plusieurs sont tirés de nos précédentes études : *Sources du Pentateuque*, t. II, 3e partie, ch. II, III ; et *Mosaïsme, Prophétisme, Lévitisme.*

comprenne rien et ne se convertisse, et qu'il ne soit guéri ! » Et le prophète demanda : « Jusques à quand, Seigneur ? » — « Jusqu'à ce que les villes soient ruinées et dévastées, et les maisons sans habitants, et le pays ravagé et désert, et que Jéhovah en ait éloigné les hommes et que la solitude soit grande sur cette terre. Et si de dix il en reste un, ces dixièmes seront anéantis à leur tour : mais, de même que le chêne et le térébinthe dont il subsiste un tronc en terre quand on le coupe, leur tronc deviendra une race sainte [1] ». Juda, moins puissant que ses frères, était aussi corrompu, et la colère divine ne le menaçait pas moins qu'eux ; mais il dépendait de lui de l'apaiser par son repentir, et de rentrer en grâce après avoir subi sa peine. Jéhovah rallierait alors sur la montagne de Sion ceux des fidèles qui auraient survécu à la crise, et il leur assurerait une longue prospérité sous sa loi.

Le prophète, pénétré de l'impuissance des hommes à rien changer aux résolutions d'En-Haut si ce n'est par la pénitence, s'étonne que les chefs de l'Etat s'évertuent à entraver la marche des événements qui se déroulent sous ses yeux, par les combinaisons savamment inutiles de leur politique mondaine. L'invasion de Pékach et de Retsin était à son gré la forme évidente du châtiment céleste, et il s'indigne que le roi espère se tirer d'affaire en mendiant contre eux l'alliance de l'un des empires : quand Jéhovah jugerait la peine égale au crime, il saurait briser ses instruments sans aide terrestre.

Esaïe l'avait bien dit à son maître, quelques jours

[1] Esaïe VI.

avant l'apparition des confédérés, lorsque celui-ci surveillait les travaux qui devaient amener l'eau à Jérusalem :

Garde à toi, et sois tranquille
N'aie peur, et que le cœur ne te faille
Devant ces deux bouts de tisons fumants.
Parce qu'Aram médite ta ruine avec Ephraïm
Et le fils de Remalia...
Voici ce que dit le Seigneur Jéhovah :
« Cela ne sera pas, cela ne réussira pas ! »

Si toutefois on troublait le cours de la justice divine en suscitant une action purement humaine, celle-ci délivrerait sans doute la ville, mais elle ne s'en tiendrait pas là et le peuple pâtirait plus encore de son ami qu'il n'avait souffert auparavant de son ennemi [1] ».

Vaines remontrances ! Akhaz n'a point de foi. Il implore l'Assyrie, ouvrant ainsi la Terre sainte aux futurs bourreaux de son peuple. Tiglath-Piléser accourt, bat les alliés, exile une partie d'Israël, tue Retsin, mais se fait chèrement payer sa victoire en ôtant à Juda son indépendance. Akhaz, effrayé de la puissance de son protecteur, lui paye un tribut et, pour mieux le flatter, transporte son culte à Jérusalem [2]. Grâce à cela, il obtient le droit de vivre en paix... C'est bien le cas de redire avec le poète :

Propter vitam, vitæ perdere causas.

On comprend ce que durent éprouver, à cette époque troublée, les fidèles groupés autour des pro-

[1] Maspéro, *op. cit.* III, p. 183.
[2] Voy. 2 Rois, XVI, 10 et suiv. 2 Chron., XXVIII, 16 et suiv.

phètes que hantaient de sombres visions d'avenir. C'en était fait du peuple si l'on continuait à vivre ainsi en rupture d'alliance, dans l'oubli des devoirs élémentaires de la religion nationale. Partout des autels idolâtres ; l'abomination installée, de par l'ordre du roi, dans le temple même de Jérusalem ; la nation sainte, dédaigneuse de son caractère théocratique, déchirée en deux lambeaux irréconciliables, lancée à corps perdu dans les intrigues de la politique étrangère, prête à disparaître, écrasée par le choc des puissances rivales... Et tout cela pourquoi ? Parce qu'Israël a foulé aux pieds « la loi et le témoignage. »

Formez des projets, ils seront anéantis ;
Donnez des ordres, ils seront sans effets...
A la loi et au témoignage !
Si l'on ne parle pas ainsi,
Il n'y aura point d'aurore pour le peuple...
Mais il sera repoussé dans d'épaisses ténèbres [1].

Pour se faire une idée de l'état des esprits à cette époque et de la fièvre ardente où vivait la partie fidèle de la nation, il faut relire les reproches brûlants qui ouvrent le livre d'Esaïe (ch. I), son *Cantique sur la vigne* (ch. V) et le grand discours (ch. VII-XII) dans lequel le prophète, outré par la politique infidèle de ses princes qui ne savent que s'écrier, tantôt « l'Assyrie est avec nous ! », tantôt « l'Egypte est avec nous ! » proclame la venue d'un roi-messie dont le nom symbolique annonce le rétablissement de la politique jéhoviste et les bienfaits

[1] Esaïe, VIII.

du règne messianique : *Emmanuel, Dieu avec nous !*

En dépit des obscurités et des incohérences qui se sont glissées dans sa rédaction et qui font penser à celles dont a souffert le discours de Jésus sur les choses finales [1], la prédiction d'Esaïe sur la personne du Messie a gardé sa belle ordonnance et son unité générale. C'est en vain que la critique moderne, séduite par quelques apparences, applique tantôt à Ezéchias tantôt à un fils d'Esaïe la parole : « Un enfant nous est né ! » Les termes qui, au ch. VII v. 14, désignent et le fils et la mère, ne peuvent s'appliquer ni à l'héritier d'Akhaz, ni à la femme du prophète [2]. Seule l'explication messianique, que nous n'avons pas le dessein d'exposer ici, résout les difficultés du morceau et en fait saillir le plan [3] : ch. VII annonce la venue d'un fils envoyé par Jéhovah ; ch. IX définit les caractères divins de sa personne ; ch. XI raconte les grâces spirituelles de son règne. L'influence de cette vision d'Esaïe sur la théologie messianique et chrétienne a été incalculable.

On devine l'effet que toutes ces menaces et toutes ces espérances durent produire, au moment même, sur les cerveaux hantés par la restauration théocratique.

Pour Ephraïm, la mesure est comble. Son organisation religieuse et sociale, en pleine décomposition,

[1] Où se trouvent confondues et mêlées inextricablement les paroles du Maître relatives à la ruine prochaine de Jérusalem et celles qui avaient trait à la fin du monde (Matth. X).

[2] Il s'agit d'un fils *qui naîtra* et Ezéchias devait avoir alors de 8 à 10 ans. Il s'agit d'un fils *premier-né* et Esaïe avait déjà au moins un fils : Schear-Jaschub (ch. VII, 2).

[3] Ch. VIII, 8 10 est la transition logique entre VII, 14 et IX, 5-6.

va être enseveli pour jamais dans les ruines de Samarie. Mais Juda ne doit pas être anéanti au jour de la colère. Emmanuel viendra, il règnera ! Pour hâter son triomphe il n'y a qu'une ressource : revenir à Jéhovah, être attentif au *témoignage* prophétique, se souvenir de la *loi* de Moïse, et l'accomplir enfin !

De pareils sentiments, nés tout à la fois des malheurs politiques et de l'interprétation que leur donnait la prédication prophétique, ne rendaient-ils pas ce moment de l'histoire particulièrement favorable à la composition d'un livre comme le Deutéronome ? Nul ne pourrait s'étonner qu'alors un homme se soit rencontré, un prophète, poussé par l'inspiration divine, pour rassembler l'héritage dispersé de Moïse et le présenter dans un ouvrage, accompagné de discours et d'exhortations qui, pour être plus directement inspirés par les dangers présents, n'en étaient que plus nécessaires pour expliquer le livre et en assurer le succès. La façon dont les Evangiles, et en particulier l'Evangile de Jean, ont été composés, peut nous donner une idée de la nature et de l'inspiration du Deutéronome. On ne s'étonnera pas non plus que la rédaction ou la publication de ce livre ne soit marquée par aucun événement. Tout ce que les fidèles jéhovistes pouvaient faire, pendant ce règne néfaste, c'était de vivre.

Tandis que l'auteur du Deutéronome écrivait dans la retraite une des œuvres capitales du prophétisme hébreu, un autre écrivain, également anonyme, s'apprêtait à donner au monde « un des monuments les plus étonnants que nous ait légué l'esprit humain ». Le mot est de Renan ; il a trait au livre de *Job*.

Nous ne sommes pas souvent d'accord avec

Renan ; nous n'en avons que plus de liberté pour dire qu'il nous paraît avoir fort bien caractérisé l'activité littéraire qui fait du siècle d'Ezéchias, fils d'Akhaz (727-699), le siècle classique de la littérature d'Israël. « La langue hébraïque atteignait à sa perfection. Outre Isaïe et son école qui possédait admirablement la tradition de l'ancienne éloquence, beaucoup d'écrivains d'un rare talent maintenaient la langue et lui faisaient encore produire des chefs-d'œuvre. Une compagnie d'hommes, qu'on appela plus tard les « hommes d'Ezéchias », apparaît autour du roi, occupée avant tout d'extraits et de compilations ; mais sans doute aussi, à quelques égards, ce fut une académie littéraire, préoccupée de style. Le roi lui-même cultivait avec succès la poésie lyrique et parabolique [1] ». Le cantique d'Ezéchias, conservé par Esaïe, est un modèle de psaume et nous montre que le genre inauguré par David et qui consistait à rythmer dans un chant la méditation de l'âme sur les injustices des hommes, ses propres défaillances et son espoir en Dieu — était fort en usage à la fin du VIII[e] siècle. Esaïe lui-même, en certains passages, comme par exemple au chapitre XII :

> Je te loue, ô Jéhovah !
> Car tu as été irrité contre moi :
> Ta colère s'est apaisée et tu m'as consolé.
> Voici, Dieu est ma délivrance,
> Je serai plein de confiance et je ne craindrai rien.
> Car Jéhovah est ma force et le sujet de mes louanges.
> C'est lui qui m'a sauvé, etc.

s'exprime sur le ton d'un psalmiste accompli.

[1] Renan, *Hist. d'Israël*, t. III, ch. VI.

Certainement, le livre des *mizmor* (psautier) doit une partie de ses chefs-d'œuvre à Ezéchias et à son temps Peut-être même exista-t-il dès lors, grâce à l'activité des hommes d'Ezéchias, un premier recueil de cantiques, réunissant les psaumes de David.

Ce qui s'est passé pour le livre des *Proverbes* est instructif à cet égard. Les *mechalim* de Salomon avaient été conservés, épars, et confiés à la mémoire du peuple. Les hommes d'Ezéchias composèrent un recueil de proverbes dont nos textes actuels font mention, et dans lequel il est probable qu'ils ajoutèrent aux maximes du grand roi, collationnées avec soin, de petits recueils de sagesse antique, les *paroles d'Agur*, la *Sentence du roi Lemuel* et le poème admirable de la *Femme forte*.

Renan veut que le travail qui s'accomplit sous le règne d'Ezéchias consistât en grande partie à sauver dans le naufrage du royaume d'Israël les textes hébreux écrits dans le Nord. Il pense que le *Cantique des cantiques* et le *Livre de Job* furent parmi ces épaves. Ce qu'il y a de certain, c'est que les connaissances déployées dans le poème de Job et le développement littéraire que ce livre suppose, nous interdit d'en chercher l'origine avant l'époque où le génie poétique d'Israël était en pleine maturité. D'autre part, comme il fait son apparition dans l'histoire avec les réminiscences de Jérémie

> Maudit soit le jour où je suis né !
> Le jour où ma mère m'a enfanté !... [1]

[1] Jér. XX. 14 et suiv.

et l'allusion d'Ezéchiel [1], qui le nomme explicitement, tout concourt à nous persuader que Nœldeke, Bleek, Renan et autres ont été bien inspirés en désignant pour ce poème philosophique sur le problème du mal [2] l'époque qui pour le nombre, la valeur, la diversité et la beauté de ses œuvres littéraires, n'a pas eu sa pareille en Israël.

Ezéchias, fils d'Akhaz, était depuis quatre ans sur le trône quand Juda, dans des transes mortelles, assista à la ruine d'Israël. Samarie succombe, au bout de trois ans de siège (722), sous l'effort de Salmanasar ; Sargon déporte vingt-sept mille personnes. Ainsi avait dit la parole des prophètes :

> Samarie !...
> Rase-toi, coupe ta chevelure,
> A cause de tes enfants chéris !
> Rends-toi chauve comme l'aigle,
> Car ils s'en vont en captivité, loin de toi [3] !

[1] Ezéch. XIV, 14.

[2] La question posée par le poème de Job — Pourquoi l'innocent est-il frappé comme le coupable, pourquoi le fidèle subit-il les mêmes souffrances que l'infidèle ? — fut sans doute provoquée par le désastre de Samarie, qui engloba tous les Israélites dans la même infortune. La réponse donnée — Adore et taistoi ! Dieu est trop grand pour que tu puisses lui demander compte de ses actes — n'empêcha pas la conscience jéhoviste de poser et de reposer la question. Ezéchiel fait faire un pas de plus à la solution en affirmant la responsabilité individuelle : l'âme qui pèche, c'est celle qui mourra (Ez. XVIII). Mais il était réservé au 2e Esaïe de jeter sur ce grave problème une lumière décisive, en révélant qu'au sein du peuple de Dieu, la souffrance du juste est une souffrance expiatoire. Inique quand il est arbitraire et imposé, le martyre du fidèle devient sublime, il revêt le caractère de la plus haute moralité, quand il est accepté par amour pour le Dieu saint et pour les frères coupables (Es. XLII, XLIX, L, LIII, etc.). Et c'est ainsi que le cri de révolte poussé dans le livre de Job a donné au monde, par la méditation inspirée des prophètes, la vision du Messie souffrant et médiateur.

[3] Michée I.

Juda survit au désastre. Seule, en Syrie, Jérusalem a été épargnée ; Jéhovah veut lui donner le temps de redresser ses voies. Ezéchias ne le comprend pas tout d'abord. Fidèle à la politique néfaste de son père, il entre, malgré les objurgations d'Esaïe [1], dans une coalition qui le met à deux doigts de sa perte.

Cette page d'histoire, où la gloire du ministère prophétique apparaît dans tout son éclat, vaut la peine d'être racontée.

Après la mort de Sargon (705) l'Ethiopie et l'Egypte se soulèvent. Le Pharaon, comptant sur le succès du coup de main tenté à Babylone par Mérodac-Baladan pour secouer le joug de Sennachérib, successeur de Sargon, envoie une députation à Juda, pour l'inviter à entrer dans la coalition [2]. Il est probable que l'ambassade de Mérodac-Baladan auprès d'Ezéchias, sous prétexte de le féliciter de sa guéri-

[1] « Malheur à ceux qui descendent en Egypte pour y chercher de l'aide, qui s'appuient sur des chevaux, qui mettent leur confiance dans le nombre des chars et la force des cavaliers, mais qui ne tournent pas leurs regards vers le Saint d'Israël ; ne se soucient pas de Jéhovah ! Lui aussi, il est habile : il dispose du mal ; il ne retire pas sa parole ; il se lève contre la maison des méchants et contre les alliés des impies. L'Egyptien est un homme, non un dieu ; ses chevaux sont chair, non esprit. Jéhovah étend sa main, le protecteur trébuche et le protégé tombe, et tous deux périssent ensemble ?... — C'est dans la confiance en Jéhovah que sera votre force. Vous ne l'avez pas voulu ! Vous avez dit : « Non : à cheval ! à cheval ! » Eh bien, vous en aurez, du cheval. « Au galop ! au galop ! » Ah ! le beau galop sur vos talons ! Mille fuiront à la menace d'un seul, à la menace de cinq, vous fuirez, jusqu'à ce que vous restiez comme une perche sur le sommet d'une montagne, comme un signal sur la colline. » Esaïe XXXI, 1-3, XXX 15-17. Trad. Renan, *Hist. d'Isr.*, III, p. 98.

[2] Esaïe XVIII.

son[1], eut pour véritable objet de faire entrer celui-ci dans le vaste complot organisé contre l'Assyrie.

Esaïe s'y oppose. Il dit à Ezéchias : Ces hommes avec qui tu vas t'allier sont ceux qui ruineront un jour Juda ! Demeurons en repos, Jéhovah nous délivrera. Ce conseil, qui était le conseil de la foi, était aussi celui de la bonne politique, car la coalition était vaincue d'avance, et si Juda y entrait, il était perdu, à moins d'un miracle.

Ezéchias, comme son père, désobéit à Esaïe et entre dans la coalition.

Sennachérib se met aussitôt en campagne pour faire rentrer les tributaires dans le devoir. Le roi de Sidon tombe, la Phénicie se soumet, d'autres principautés se rendent ; les Edomites, les Moabites, Asdod sont écrasés, le roi d'Ascalon est pris et dépossédé. Restent Ekron et Jérusalem. C'est le moment pour les Egyptiens d'intervenir afin d'empêcher la prise de ces deux boulevards. Ils entrent en ligne avec les Ethiopiens. La rencontre a lieu à Altakou. Les Assyriens remportent une victoire indécise. Les Egyptiens reculent.

Ekron se soumet et subit un châtiment effroyable. Ezéchias est seul devant son formidable adversaire.

A son sujet, le roi d'Assyrie raconte : « Je pris ses villes, ses forteresses et je l'enfermai dans Jérusalem comme un oiseau dans sa cage... Je diminuai son royaume en prenant Gaza et Ekron, et je l'obli-

[1] 2 Rois XX, 12 et suiv. On admet aujourd'hui généralement que la maladie d'Ezéchias doit être placée non après, mais avant la délivrance de Jérusalem. C'est cette guérison miraculeuse qui expliquerait l'influence décisive d'Esaïe sur la politique d'Ezéchias.

geai à me payer trente talents d'or et huit cents talents d'argent [1]. J'emmenai à Ninive, ma capitale, les femmes de son palais, les serviteurs de son harem... Il envoya son serviteur pour payer le tribut et faire sa soumission [2] ».

A ne lire que cette inscription, il semblerait que Sennachérib n'eut qu'à se se louer de son entreprise. Or, voici ce qui se passa, d'après le récit biblique indirectement confirmé par la narration de l'historien Hérodote :

Le roi d'Assyrie avait l'intention d'achever sa victoire par une descente en Egypte. La seule chose qui le gênât, c'était Jérusalem et ses forteresses qu'il n'osait laisser derrière lui. Alors il dépècha une armée pour porter à Ezéchias un ultimatum. L'Assyrien s'avance jusqu'au pied des remparts de Sion et apostrophe directement le peuple de Juda massé au haut des murs : « Oyez donc les paroles du grand roi [3], du roi d'Assyrie : Ne vous laissez pas tromper par Ezéchias, car il ne peut vous sauver. Ne vous laissez pas non plus engager par lui à placer votre espérance en Jéhovah, disant : Jéhovah ne faillira pas à nous libérer, cette ville ne sera pas départie au roi d'Assyrie !... N'écoutez donc pas Ezéchias, car voici ce que dit le roi d'Assyrie : Faites la paix avec moi, rendez-vous et chacun de vous mangera de sa vigne et de son figuier et vous boirez chacun l'eau de sa citerne, jusqu'à ce que je vous conduise

[1] De 7 à 8 millions de francs.

[2] Cf. *Cylindre de Taylor* col. IV, et Smith-Sayce, *History of Sennacherib*, p. 60 64. La tradition hébraïque (2 Rois XVIII, 14), réduit à trois cents talents la rançon en argent.

[3] Cf. Maspéro, *op. cit.* III, p. 202.

dans un pays semblable au vôtre, un pays à blé et à vin, un pays fertile et cultivé !... »

La situation d'Ezéchias était désespérée ; s'il ouvrait, c'était, au cas d'une défaite des Egyptiens, le sort d'Ekron réservé à Jérusalem.

Alors se lève Esaïe. Lui, qui a toujours prêché la paix, tient maintenant un autre langage. Il dit à Ezéchias : Les talents que tu as dû payer étaient ta punition pour être entré malgré moi dans la coalition. Mais ici l'affaire est toute autre. C'est contre Jéhovah que se dresse l'orgueil de l'Assyrien, c'est sur Jéhovah qu'il prétend remporter la victoire, c'est la ville où « Jéhovah fait résider son nom » que le vainqueur brutal pense pouvoir traiter comme Asdod ou Ekron ! C'en est trop ! Jéhovah offensé se déclare contre lui. Dis au barbare qui te somme de te rendre :

Elle te méprise, elle se moque de toi,
  La vierge, fille de Sion !
Elle hoche la tête derrière toi,
  La fille de Jérusalem.
Qui as-tu insulté et outragé ?
Contre qui as-tu élevé la voix ?
Tu as porté les yeux en haut
  Contre le Saint d'Israël.
Par tes esclaves, tu as insulté le Seigneur.
Tu as dit : Avec la multitude de mes chars,
J'ai gravi le sommet des montagnes,
Les extrémités du Liban !
Je couperai les plus élevés de ses cèdres...
Et je tarirai, avec la plante de mes pieds,
Tous les fleuves de l'Egypte !

N'as-tu pas appris que j'ai préparé ces choses de loin,
Que je les ai résolues dès les temps anciens ?

Maintenent, j'ai permis qu'elles s'accomplissent
Et que tu misses des villes fortes en ruines.

Leurs habitants sont impuissants,
Epouvantés et confondus...
Mais moi, je sais quand tu t'assieds,
Quand tu sors, quand tu entres.
Quand tu es furieux contre moi !

Voici, parce que tu es furieux contre moi
Et que ton arrogance est montée à mes oreilles,
Je mettrai ma boucle à tes narines,
Mon mors entre tes lèvres,
Et te ferai retourner par le chemin par lequel tu es venu[1] !

Nous ne nous faisons pas une idée de la grandeur de l'acte accompli par Esaïe. A aucune heure, la mission prophétique ne fut plus haute ni son influence plus décisive. Et l'on voit clairement qu'ici, le point de vue religieux inspire au représentant de Jéhovah la meilleure politique.

Ezéchias obéit à Esaïe. S'il ne l'avait pas écouté, c'en était fait de Juda. Jérusalem n'était plus qu'un monceau de ruines. C'est donc la parole d'Esaïe qui, dans ces extrémités, sauva le berceau du christianisme.

Voyant que ses menaces se perdaient, Sennachérib se décida à courir au plus pressé et se dirigea vers l'Egypte, différant le châtiment. Alors, dit la Bible, l'ange de Jéhovah frappa cent quatre vingt-cinq mille hommes de l'armée d'Assyrie[2]. Hérodote parlant du même fait raconte que « dans la nuit que les Assyriens arrivèrent, les souris envahirent leur camp et

[1] Esaïe XXXVII, 22 et suiv.
[2] 2 Rois XIX, 3.

rongèrent carquois, arcs, courroies des écus, si bien que les assaillants désarmés durent prendre la fuite. » En d'autres termes, la peste se mit au camp [1]. Déjà décimés par leur victoire, presque anéantis maintenant par une maladie foudroyante, les Assyriens, trop faibles pour continuer la lutte contre les Egyptiens, rentrèrent précipitamment chez eux avec le tribut de Jérusalem.

Ainsi finit cette campagne, où Sennachérib fut vaincu non par les armes mais par les événements, et qu'il nous décrit en termes si habiles que nous croirions sur parole à un succès complet, tandis qu'en réalité la peste le ramena bredouille dans ses foyers.

Telle fut la délivrance providentielle annoncée par le prophète. Esaïe en la relatant dans son livre, ajoute que Sennachérib, à son retour à Ninive, fut assassiné par ses fils et que l'un deux, Esarhaddon, devint roi à sa place. Ici encore, l'histoire profane confirme le récit biblique : « Le 20 Tebet, disent les annales assyriennes, Sennachérib, roi d'Assyrie, fut tué par son fils qui s'était révolté. Sennachérib régna vingt-trois

[1] C'était un usage antique que de représenter sous la forme d'une souris les ravages causés par les maladies infectieuses. La souris désigne dans l'écriture hiéroglyphique, la puissance dévastatrice. Cf. aussi, dans 1 Sam. VI, à l'occasion de la plaie contagieuse des Philistins, l'ex-voto sous forme de souris.

Apollon auquel on attribuait le pouvoir de lancer des traits pestilentiels reçoit en cette qualité le qualificatif de *smintheus* ou *sminthios* : celui qui envoie les souris (de sminthos : souris, rat) et non comme on l'a souvent prétendu : celui qui protège contre les souris.

En dépit de l'explication donnée par Daremberg et Saglio de la fête des Thargélia (*Antiquités grecques* etc., 1, 73), nous estimons que l'épithète de *smintheus* doit être placée parmi les noms cultuels donnés à Apollon en tant que *dieu de la peste* et réunis par Roscher dans son *Lexicon der Mythologie* 1884-1890, 1, 433.

ans sur l'Assyrie... Après la révolte, son fils Esar haddon monta sur le trône. »

A n'en pas douter, Ezéchias, après ce salut miraculeux, fut jusqu'à sa mort un disciple fervent d'Esaïe, lequel écrivit, paraît-il, un livre pour raconter les actes de piété du monarque.

Ce livre perdu, intitulé *Vision d'Esaïe* [1], devait dire sous quelle inspiration Ezéchias entreprit la restauration ou plutôt l'organisation définitive du culte mosaïque. Peut-être ce livre nous aurait-il fait assister ici à une première apparition du Deutéronome ; ce qu'il y a de certain, c'est que le Deutéronome seul pouvait motiver une réforme comme celle qu'Ezéchias conçut et ébaucha. On nous dit [2] que cette réforme fut un acte d'initiative personnelle et le résultat de la prédication d'Esaïe qui exalte sans cesse Jérusalem. Mais cette prédication devait bien avoir un motif ; et l'initiative d'Ezéchias détruisant les *Bamoth* et les *Matseboth* pour imposer au peuple élu l'unité du sanctuaire ne se comprendrait pas sans l'intervention d'une loi supérieure à tous les usages, apportant au peuple égaré la véritable pensée, la dernière volonté de Moïse, et réclamant au nom de Jéhovah la centralisation du culte « au lieu choisi par Jéhovah pour faire résider son nom. »

[1] Voy. 2 Chron., XXXII, 32 ; comp. *ibid.*, XXVI, 22. Il est probable que les récits contenus dans les quatre derniers chapitres d'Esaïe (XXXVI-XXXIX) sont des fragments de ce livre de la *Vision* ajoutés à la suite des prophéties du fils d'Amots, peut-être par le prophète anonyme auquel nous devons les chapitres XL à LXVI.

[2] Voy. Riehm, *GM.* § 13, (comp. *SK.* 1873, p. 165-200). Les critiques modernes qui font dater la composition du Deutéronome de l'époque de Manassé-Josias en sont réduits à cette conjecture. Aussi ont-ils généralement la tendance d'exagérer la réforme de Josias et de diminuer la portée de celle d'Ezéchias.

Par quel concours de circonstances la seconde moitié du testament de Moïse avait-elle été négligée pendant trois siècles ? L'histoire ne nous permet pas de nous en rendre compte. Mais que la fidélité des meilleurs rois ne doive être envisagée, à cause de cette lacune, que comme une fidélité relative, c'est ce que nous donne à entendre le refrain du *Livre des Rois* : «... Il fit ce qui est droit aux yeux de Jéhovah, seulement... *les hauts lieux ne disparurent point* [1]. »

Pour saisir toute la portée des réformes religieuses tentées par Ezéchias et par Josias au VIIIe et VIIe siècles, il ne faut point perdre de vue que l'organisation cultuelle du Temple de Jérusalem était déjà, à leur époque, beaucoup moins rudimentaire qu'on ne pourrait le supposer en lisant le Deutéronome.

Nous n'en voulons pour preuve que la prédication des prophètes, d'Esaïe à Ezéchiel, qui s'élève sans cesse contre la tendance toujours grandissante, de remplacer la piété véritable par la complication des rites et le faste des cérémonies. Ne pas voir que l'auteur du Deutéronome, rempli de l'esprit prophétique, a voulu, par le moyen de son livre, travailler au succès de la prédication des prophètes, en ramenant le culte à son austérité primitive, c'est se condamner à ne rien comprendre à sa mission qui n'est pas sans analogie, dans l'ancienne alliance, avec celle des Réformateurs dans la nouvelle.

Ce que les écrits apostoliques étaient pour la théologie des réformateurs du XVIe siècle, l'héritage de Moïse, par écriture ou par tradition, le fut pour le rédacteur du Deutéronome. Et c'est pourquoi nous

[1] 1 Rois XV, XXII ; 2 Rois XII, XIV, XV.

avons toutes raisons de penser que le Deutéronome, dans son esprit comme dans ses éléments essentiels, remonte à Moïse lui-même. C'est à cela que le Code moabite[1] doit ce caractère théorique et abstrait, que nous avons déjà relevé, et qui fait que, très compréhensible comme idéal d'un état futur dans l'esprit d'un législateur antique, la conception deutéronomique est insuffisante et défectueuse, si l'on veut la réaliser à la lettre et la considérer comme le produit des septième ou huitième siècles, époque où la politique et le culte étaient déjà plus compliqués[2].

La simplicité presque rudimentaire de l'organisation religieuse ébauchée par Moïse n'était pas pour arrêter l'auteur du Deutéronome, puisque son but était précisément de réformer le culte, en ramenant le peuple, égaré par le luxe et l'idolâtrie, à plus d'austérité dans la forme et plus de piété dans le fond. Il voulait ce que les prophètes, ses contemporains et ses successeurs, ont voulu[3] : et c'est ainsi

[1] Par *Code moabite* on doit entendre la législation promulguée par Moïse dans les plaines de *Moab* et contenue dans le Deutéronome.

[2] Quand l'école moderne vient nous dire que les prérogatives d'Aaron et les fonctions de grand-prêtre sont une invention postérieure à l'exil, elle se met au moins aussi fort en contradiction avec les faits (voy. 2 Rois XI, XII, XVI, XXII, XXIII, XXV, 18 : comp. Jér., LII, 24) que ses adversaires pour lesquels les fonctions d'un Elie, ou même d'un Jéhojada, supposent nécessairement l'existence du rituel sacerdotal.

L'auteur ou les auteurs des lois cérémonielles d'Exode, Lévitique et Nombres, ont idéalisé, mais n'ont pas inventé. Les rites du second temple sont un développement des rites du premier, et sa hiérarchie puissante, un souvenir embelli de la position privilégiée qu'occupaient déjà dans la pratique, mais non point encore dans la Loi, Seraîah, le prêtre en premier (*cohen haroch*), et Sophonie, le prêtre en second (*cohen micheneh*).

[3] Lire Esaïe I, XXIV, 5 ; Michée VI, et suiv. (comp. Deut. X, 12 et suiv. XXVIII, et suiv.) Jérémie VII, 21 et suiv.

qu'à travers les siècles, les prophètes, grâce au Deutéronome, donnent la main à Moïse, le premier et le plus grand des prophètes.

Pas plus que le prophète d'*Arboth Moab*, les prophètes de Juda ne devaient réussir. Le peuple, après des retours éphémères, s'engagera toujours plus dans la voie du cérémonial formaliste, dont l'évolution se poursuit à travers les destinées du second temple et s'épanouit dans les sectes juives meurtrières du Messie que les prophètes avaient annoncé.

Quoi qu'il en soit, nous avons vu, dès la fin du huitième siècle, la nécessité de l'unité du sanctuaire s'imposer à l'esprit d'Ezéchias, et ce prince, soutenu par Esaïe, entreprendre la réalisation, au moins dans ses grandes lignes, du programme esquissé par le Deutéronome. On ne parle pas du Code moabite, mais sa religion est dans l'air ; elle fermente dans les esprits. Sans le malheur des temps et l'avènement au trône du tyran dont le règne fut un demi-siècle de réaction idolâtrique, la réforme qui porte le nom de Josias eût été l'œuvre d'Ezéchias.

Manassé (fils d'Ezéchias 698-643) fut encore plus empressé à rétablir les *Bamoth*, que son père ne l'avait été à les détruire. « Manassé répandit le sang innocent jusqu'à en remplir Jérusalem d'un bout à l'autre[1]. » La prophétie persécutée se tut. Le testa-

[1] 2 Rois XXI, 16. Il paraîtrait, d'après une tradition juive, que le prophète Esaïe survécut à Ezéchias et fut martyrisé sous Manassé. Condamné à mort pour blasphèmes (il avait affirmé que Jéhovah lui était apparu, et il avait osé comparer Jérusalem à Sodome) Esaïe, poursuivi par les gens du roi, se serait réfugié dans le tronc creux d'un vieux cèdre. Le tyran aurait alors fait scier tout ensemble, l'arbre et le vieillard. C'est à ce fait que l'*Epître aux Hébreux*, parlant des souffrances des prophètes, ferait allusion dans ces mots : « ils ont été sciés » (Héb. XI, 37). Sur ce point, les données historiques manquent absolument.

ment de Moïse, à peine déplié, tomba en défaveur et disparut.

Comment se fait-il que, trois quarts de siècle plus tard, on le retrouva dans le Temple ? Y avait-il été porté en témoignage par le prophète qui l'avait écrit ? Les prêtres, négligents ou découragés, l'ont-ils laissé traîner dans l'ombre du sanctuaire ? Les fidèles l'avaient-ils caché pour le soustraire aux regards inquisiteurs d'un prince idolâtre et cruel ? Nous ne le saurons jamais. Un fait est certain, c'est que les hommes l'oublièrent, et qu'il resta dans le Temple, à la garde de Dieu, dans l'attente de jours meilleurs.

2° *Jérémie et la réforme de Josias*

Le roi Josias, dans la dix-huitième année de son règne, soit en l'an six cent vingt-deux, envoya le secrétaire Chafan au grand-prêtre Hilqîah, pour réclamer l'argent du trésor destiné à l'entretien du Temple. Alors Hilqîah dit à Chafan : « J'ai trouvé le Livre de la Loi dans la maison de Jéhovah. » Hilqîah donna le livre à Chafan, et Chafan le lut.

Après avoir rendu compte au roi de sa mission, Chafan lui dit encore : « Le prêtre Hilqîah m'a donné un livre ! » Et Chafan le lut devant le roi.

Or, quand le roi eut ouï les paroles du Livre de la Loi et les menaces qui les accompagnaient, il déchira ses vêtements et dit au prêtre Hilqîah et à Akîqam et à Acbor et à Chafan, le secrétaire, et à Asaîah : « Allez consulter Jéhovah pour moi et pour tout Juda, au sujet des paroles du livre qui vient d'être trouvé ; car c'est une chose terrible que la colère de Jehovah

qui s'est allumée contre nous, parce que nos pères n'ont pas obéi aux paroles de ce livre ! »

Les envoyés de Josias allèrent trouver Houldah, la prophétesse, qui demeurait à Jérusalem, et lui exposèrent la situation. La prophétesse répondit : Ainsi parle Jéhovah : « Voici, j'amène la calamité sur ce lieu et sur ses habitants, parce qu'ils m'ont abondonné et qu'ils ont encensé d'autres dieux. Mon courroux s'est allumé, il ne s'éteindra point. » Quant au roi de Juda, qui vous envoie pour consulter Jéhovah, dites-lui : « Puisque ton cœur est sensible et que tu t'es humilié devant Jéhovah, puisque tu as déchiré tes vêtements et que tu as pleuré devant moi, moi aussi j'ai entendu, dit Jéhovah. C'est pourquoi voici, je te recueillerai avec tes pères, et tes yeux ne verront pas toute la calamité que je ferai venir sur ce lieu. »

Les envoyés rendirent au roi la réponse.

Alors Josias fit assembler auprès de lui tous les anciens de Juda et monta à la maison de Jéhovah avec les prêtres, les prophètes et tout le peuple. On lut devant eux toutes les paroles du *Livre du Pacte*[1] et le roi, debout sur l'estrade, proclama l'alliance avec Jéhovah, consistant « à suivre Jéhovah et à garder ses commandements, ses préceptes et ses ordonnances de tout son cœur et de toute son âme, afin de mettre en pratique les paroles de ce Pacte écrites dans ce livre. »

Tout le peuple entra dans l'alliance, et la révolution religieuse commença[2].

[1] *Sépher haberith* (2 Rois XXIII, 2, 23 ; 2 Chron. XXXIV) allusion au pacte *Berith* désigné dans Deut. V, 2, et XXIX, 1.
[2] Cf. Renan, *Hist. d'Isr.*, t. III, ch. XIII.

Le Temple, puis la ville de Jérusalem, puis les villes de Juda et de Samarie furent purifiés de toutes les impuretés religieuses qui s'y étaient accumulées. Hilqîah et ses subordonnés furent chargés de faire disparaître de la maison de Jéhovah tous les objets fabriqués en l'honneur de Baal, d'Astarté et de l'Armée des cieux. Astarté fut brûlée dans le lit du Cédron et réduite en poussière. Les chevaux consacrés au soleil furent ôtés du portique, et les chars du soleil livrés aux flammes. On détruisit la demeure des hiérodules, où les femmes tissaient des tentes pour Astarté.

Les autels des portes de la ville et ceux de la plate-forme du pavillon d'Akhaz furent démolis.

Le roi souilla Topheth, profanant ainsi pour toujours le culte de Moloc. Il profana de même les *Bamoth* qui se trouvaient en face de Jérusalem, élevés par Salomon aux dieux des Sidoniens, des Moabites et des Ammonites. Josias brisa leurs *Matséboth*, abattit leurs *Achéroth* et les couvrit d'ossements humains, ce qui était la pire souillure. Enfin, les hauts-lieux de Samarie disparurent à leur tour. L'autel du veau d'or, à Béthel, fut renversé et réduit en poussière, après que la terrible prédiction de l'Homme de Dieu à Jéroboam eut été accomplie : « Autel, autel ! Il naîtra un fils à David, appelé Josias, qui immolera sur toi les prêtres des hauts-lieux et brûlera sur toi des ossements d'hommes[1] ! »

Les *Bamoth* consacrés à Jéhovah ne furent pas plus épargnés que les autres. Josias fit venir leurs prêtres à Jérusalem et souilla tous les hauts-lieux, depuis Géba jusqu'à Beer-Séba.

[1] 1 Rois XIII, 2.

Quand cette œuvre radicale fut accomplie, Josias rentra à Jérusalem, compléta sa réforme par des règlements sévères sur la nécromancie, la magie, les *téraphim*, toutes les pratiques superstitieuses qui avaient cours dans le pays, et ordonna, pour inaugurer dignement les temps nouveaux, la célébration de la Pâque en l'honneur de Jéhovah. « Aucune Pâque pareille à celle-ci n'avait été célébrée depuis le temps où les Juges jugeaient Israël, et pendant tous les jours des rois d'Israël et de Juda [1] ».

Il suffit de prêter quelque attention aux circonstances qui accompagnèrent la découverte du code, et à la nature des réformes par lui provoquées, pour reconnaître que le Livre de la Loi, retrouvé par Hilqîah, n'est pas le Pentateuque, comme on l'a cru longtemps, mais bien le Deutéronome.

Remarquons d'abord que l'ouvrage en question ne devait pas avoir des proportions bien grandes, puisque Chafan le lit au moment où il vient de le recevoir d'Hilqîah, et le relit le même jour devant le roi, lequel, après avoir convoqué son peuple, le lit à son tour, d'un bout à l'autre, devant une assemblée qui ratifie, avant de se séparer, l'alliance conclue.

En outre, le livre trouvé par Hilqîah est appelé *Livre du Pacte*. Ce nom, qui n'est employé nulle part pour désigner le Pentateuque, nous renvoie directement à l'exorde et à la conclusion du Deutéronome [2]. Enfin, la promesse faite par Josias d'obéir

[1] 2 Rois XXIII, 22.

[2] L'Eternel notre Dieu a conclu avec nous *un pacte* en Horeb... (Deut. V, 2). Telles sont les paroles *du pacte* que l'Eternel ordonna à Moïse de traiter avec les enfants d'Israël, etc. (Deut. XXVIII, 69). L'expression *sépher haberith*, employée dans 2 Rois XXIII, 2, 23, et 2 Chron. XXXIV, 30, se retrouve encore une fois dans Ex. XXIV, 7, pour désigner le petit code de JE.

fidèlement au pacte conclu avec Jéhovah, est exprimée en des termes qui sont tirés pour ainsi dire textuellement du Code moabite[1].

Le livre des Rois nous met d'ailleurs sur le chemin de la vérité, lorsqu'il fait ressortir, d'une façon saisissante, la terreur qui s'empara de Josias dès qu'il eut pris connaissance de la loi retrouvée. Quelle portion du Pentateuque était propre à faire sur l'esprit du monarque une aussi formidable impression ? Où sont les menaces qui révèlent dans son ardeur « la colère de Jéhovah ? » N'est-ce pas dans le Deutéronome ? Et la lecture des quatre autres livres, avec leur histoire sainte et leur interminable rituel, aurait-elle pu avoir d'autre effet, à ce moment, que de distraire l'attention du roi et d'empêcher l'impression produite[2] ?

S'il nous restait encore des doutes sur la nature du livre que Josias a eu entre les mains, son œuvre réformatrice achèverait de les dissiper.

La réaction contre les cultes idolâtriques ; destruction des *Bamoth*, des *Matséboth*, etc., est l'accomplissement des prescriptions deutéronomiques VI, 14 ; VII, 4 ; XII, 2, 3, 29-31 ; XIII, 6 ; XVI, 22, 23 ; XVII, 3, etc.

[1] Le roi, se tenant sur l'estrade, conclut le pacte devant Jéhovah, s'engageant à suivre Jéhovah, soit : *à observer ses* mitsevoth, *ses préceptes et ses ordonnances, de tout son cœur et de toute son âme, afin de mettre en pratique les paroles de ce pacte, écrites dans ce livre* (2 Rois XXIII, 3 ; comp. Deut. XXVI, 16, 17 ; XXVIII, 69, etc.).

[2] Le seul passage que l'on puisse rapprocher de la prédication deutéronomique, c'est Lév. XXVI, qui semble s'être inspiré, comme Deut. XXVIII, d'Ex. XXIII, 20 et suiv. Mais, outre que ce chapitre est isolé dans un contexte qui n'a nullement pour but, comme le discours d'*Arboth Moab* d'émouvoir à salut, nous avons vu précédemment que le corps de lois Lév. XII-XXVI, est postérieur à la promulgation deutéronomique.

La centralisation du culte : suppression des autels de Juda et Samarie, rassemblement des prêtres à Jérusalem, etc., est la loi capitale du Deutéronome, et nous ne la trouvons que dans son code : XII, 4 et suiv. XVI, XVIII, 6, etc.

La répression de la magie et de la nécromancie renvoie pareillement au Deutéronome[1].

Enfin la célébration de la *Pâque*, d'une Pâque tellement nouvelle que l'historien ne peut s'empêcher de nous dire qu'aucune fête semblable n'avait été célébrée en Israël depuis des siècles, nous ramène une dernière fois au texte du Deutéronome qui, le premier, introduit dans la législation, sous le nom de *Pâques*[2], une solennité consacrée par l'usage et tranforme en fête théocratique, anniversaire de la délivrance nationale, le premier jour des *Matsoth*, la fête antique et champêtre du mois des épis[3].

[1] Deut. XVIII, 9 et suiv.

[2] Deut. XVI, 1 ; voy. ci-dessus, p. 258 et suiv.

[3] Les raisons que nous venons de rappeler sont si probantes, qu'à l'heure actuelle les critiques, à quelque bord qu'ils appartiennent, sont unanimes à penser que le livre trouvé par Hilqîah n'est autre que le Deutéronome (voy. Wellhausen, *SV*. II, p. 187, et Dillmann, *NDJ*, p. 611 et suiv.). Ce fait, acquis à la science, ajoute une difficulté nouvelle à l'hypothèse de la priorité du Code sacerdotal. M. Kittel s'en est rendu compte (*Gesch. d. Hebr.*, 1888, p. 43 et suiv.), et pense tourner cette difficulté, en présentant la législation sacerdotale comme un enseignement privé, une sorte de charte occulte, contenant l'idéal législatif du clergé, et dont la lettre, tout aussi bien que l'origine, étaient inconnues aux prophètes. Nous voyons bien la nécessité de cette hypothèse, — étant donnée l'ignorance dans laquelle les prophètes paraissent s'être trouvés à l'égard d'une législation cérémonielle de la nature de celle du Code sacerdotal, — si tant est que le Code sacerdotal ait existé tel quel avant la prophétie ; mais, pour expliquer son existence et sa mise en pratique, suffit-il de dire qu'il n'était alors qu'une *Privatschrift* ?

Les données historiques, si peu nombreuses et si contradictoires sur ce point, — surtout avant l'époque de Jérémie, qui

A l'époque où se déroulaient ces graves événements, Jérémie d'Anathoth était au début de sa carrière prophétique.

Né dans une bourgade située à une lieue au nord-est de Jérusalem, fils d'Hilqîah, l'un des prêtres de l'endroit, Jérémie était encore tout jeune lorsque Jéhovah lui donna la vocation « d'arracher et de planter » et le dressa comme « un mur d'airain » contre les débordements de l'idolâtrie. Elevé dans un milieu qui pouvait lui assurer une vie facile, il donne tout et se donne lui-même pour son apostolat. Il reste célibataire pour pouvoir se vouer tout entier à un ministère sur le succès duquel il ne se

lui-même appartenait à une famille sacerdotale, nous permettent-elles d'établir que la séparation entre prêtres et prophètes était telle que les prophètes, comme le prétend M. Kittel, ne pouvaient prendre connaissance de la littérature sacerdotale, et ne craignaient pas de jeter le discrédit sur une législation qui pourrait bien avoir été le Code sacerdotal, en accusant les prêtres d'avoir formulé des lois arbitraires dans un intérêt égoïste ? Sans doute, il est aisé de relever, dans les derniers siècles avant l'exil, un certain antagonisme entre les hommes de réforme et de vie, et les représentants du formalisme traditionnel ; mais creuser un abîme entre le prophète et le prêtre, les enfermer dans des littératures distinctes, supprimer toute possibilité d'action commune, en consacrant deux religions dans une seule, voilà qui nous paraît difficile à concilier avec la simplicité de l'histoire. Sans compter que la dignité du Code, dont on voudrait par là démontrer l'ancienneté, en est singulièrement diminuée, car, dans l'espèce, ce sont les prophètes qui représentent Dieu.

Admettons un instant que M. Kittel ait pleinement raison. Le Code sacerdotal existe. Il est la charte d'un clergé jaloux de son autorité, qui cherche à faire passer dans les mœurs religieuses et dans les institutions du culte, la loi dont il est le dépositaire et le propriétaire exclusif. Pour ce faire, il a à lutter contre l'influence des prophètes, mal renseignés, méfiants à l'égard des prescriptions mosaïques, et entrant avec elle en de fréquents conflits.

Or voici, en la dix-huitième année de Josias, que le grand-

fait pas d'illusion, car le message qu'il apporte est celui des jours mauvais.

Pendant la crise du VIIIe siècle, Esaïe, dominé par la grande idée de l'inviolabilité de Sion, pouvait unir dans ses discours l'accent du patriote aux remontrances du prophète. Maintenant la patience de Jéhovah est à son terme. C'est l'heure du *dies iræ*.

Le prophète qui devra en faire entendre au peuple les notes sinistres passera fatalement aux yeux de tous pour un traître à sa patrie, à son Dieu, aux espérances les plus légitimes de la foi d'Israël.

Et c'est pourquoi, à ne regarder les choses que du côté de la terre, Jérémie nous apparaît comme un

prêtre Hilqîah déclare, à la stupéfaction générale, avoir découvert dans le Temple « le Livre de la Loi ».

Il fait porter ce livre au roi, et va prendre conseil de la prophétesse ; les prêtres, les prophètes, les habitants de Jérusalem sont convoqués à la maison de Dieu, et là, devant tout le peuple, « depuis le plus petit jusqu'au plus grand, » le roi Josias lit « toutes les paroles du Livre du Pacte », traite alliance avec l'Eternel pour lui et pour son peuple, et donne ordre à Hilqîah, le grand-prêtre, et à ses acolytes, de purifier le Temple et de restaurer le culte du vrai Dieu.

Et ce livre, dont Hilqîah s'est fait l'ardent apôtre, c'est le Deutéronome ? C'est-à-dire, de l'aveu de M. Kittel, un livre d'inspiration prophétique, tout différent du Code sacerdotal par son point de vue et ses tendances, moins complet, moins avancé que lui, et qui ne connaît encore ni la centralisation du culte, ni la hiérarchie des lévites ? Le grand pas en avant serait provoqué par une loi rétrograde ? Et c'est un grand-prêtre, le dépositaire responsable d'une législation mosaïque rédigée par des prêtres dans l'intérêt de la cléricature, qui se serait emparé de ce livre des prophètes et qui, sur le conseil d'une prophétesse, aurait provoqué, avec les efforts réunis des prêtres et des prophètes, la révolution religieuse dont nous parle le livre des Rois ?... Il est clair, que, dans son désir de donner au Code sacerdotal le pas sur le Deutéronome, M. Kittel, d'ordinaire si maître de sa pensée, s'est laissé enfermer dans de graves contradictions. (Voir notre critique de l'ouvrage de M. Kittel dans la *Revue théologique*, 1889, n° 2).

personnage sacrifié. En réalité cette mission de désespoir donne à sa personnalité un caractère qui le met hors pair dans l'histoire. Son œuvre n'a point l'éclat de celle d'Esaïe, et son action sur ses contemporains est loin d'égaler celle d'Ezéchiel ; mais il a sur tous les deux cette supériorité d'avoir été le prophète de la souffrance ; d'avoir compris qu'une nouvelle alliance était nécessaire pour constituer l'Israël véritable, que cette alliance aurait pour condition la conversion individuelle des cœurs, et que cette conversion ne s'accomplirait que dans le creuset de l'épreuve.

Cette claire vision que la communauté jéhoviste se constituera en contradiction avec les intérêts temporels du peuple élu, et sera enfantée dans la douleur, fera de Jérémie le précurseur du second Esaïe, et le premier annonciateur des temps évangéliques.

Cependant, dès l'appel de Jéhovah, Jérémie, sans prévoir encore l'issue du combat où il entre, effrayé seulement de sa jeunesse et de la grandeur de la tâche, se met courageusement à l'œuvre.

L'étroite parenté qui unit son œuvre littéraire et le discours de Moïse aux champs de Moab suffirait pour attester tout ensemble que la réforme de Josias est sortie du Deutéronome, et que Jérémie en a été l'un des principaux champions. Elle a suffi pour que plus d'un critique ait pris Hilqîah pour le père de Jérémie, et Jérémie pour l'auteur du Code moabite [1].

[1] Dans le premier cas, on a confondu Hilqîah le grand-prêtre avec un prêtre qui exerçait à Anathoth, dans le pays de Beniamin, et qui fut le père de Jérémie (Jér. I, 1). Voyez pour l'identification de l'auteur du Deutéronome avec Jérémie : Zunz, *Zeitschr. d. deut. morg. Gesellschaft*, XXVII, p. 670 et suiv. ; Colenso, *op. cit.*, VII, App., p. 85 et suiv.

Ce sont là des assertions en l'air, dont M. Duhm a fait justice dans sa *Théologie des prophètes* [1]. Ce qui demeure, c'est que Jérémie a connu le Deutéronome [2], qu'il s'en est inspiré jusqu'à l'imitation [3], et qu'il a contribué, dans la mesure de ses forces, au triomphe de la réforme entreprise par Josias :

Ecoutez les paroles de ce pacte,
Parlez aux hommes de Juda et aux habitants de Jérusalem.
Dites-leur : Ainsi parle Jéhovah le Dieu d'Israël :
« Maudit soit l'homme qui n'écoute point les paroles de ce pacte
Que j'ai prescrit à vos pères
Le jour où je les ai fait sortir du pays d'Egypte,
De la fournaise de fer, en disant :
Ecoutez ma voix et faites ce que je vous ordonnerai,
Alors vous serez mon peuple,
Je serai votre Dieu,

[1] Duhm, *Theol. d. Profeten*, 1875, p. 195 et suiv., 241 et suiv.

[2] Non seulement Jérémie est le plus ancien des prophètes qui renvoie décidément à une *loi écrite*, mais lorsqu'il le fait, les termes qu'il emploie sont visiblement empruntés au Deutéronome (comp. Jér. XXXII, 11 : *Mitsvâh, Kouqqîm* ; XLIV, 10, 23 avec Deut. IV, 45 : VI, 17, 20, etc.) et les lois auxquelles il fait allusion sont tirées du Code moabite (comp. Jér. III, 1, 8, avec Deut. XXIV, 1 et suiv. ; Jér. XXXIV, 8 et suiv. avec Deut. XV, 12 et suiv. : Jér. XXVIII, 9 avec Deut. XVIII, 21, etc.).

[3] Comp. Jér. VII, 23 ; XXXVIII, 20 : XL, 9 ; XLII, 6 avec Deut. V, 16, 26 ; VI, 3, 18 ; XII, 25, 28 ; XXII, 7. — Jér. II 20 ; III, 6, 13 avec Deut. XII, 2. — Jér. VII, 33 avec Deut. XXVIII, 26, etc. — Pour les autres exemples de fréquentes imitations, voyez Colenso, *op. cit.*, VII, App., p. 85-110, et Kleinert, *op. cit.*, p. 214-235. Le plus frappant de tous est le suivant (cf. Deut. XXVIII, 49-53, et Jér. V, 14-17) :

Le Deutéronome avait dit :

Jéhovah fera partir de loin, des extrémités de la terre, une nation qui fondra sur toi, d'un vol d'aigle ; une nation dont tu n'entendras point la langue, au visage farouche, sans respect ni pitié... Elle mangera le fruit de tes troupeaux et de ton sol, jusqu'à ce que tu sois détruit : elle ne laissera ni blé, ni moût, ni huile... Elle t'assiégera dans toutes tes portes jusqu'à ce que tes murailles tombent, ces hautes et fortes murailles où tu mets

Et j'accomplirai le serment que j'ai fait à vos pères !...
Publie toutes ces paroles dans les villes de Juda
Et dans les rues de Jérusalem, en disant :
Ecoutez les paroles de ce pacte,
Et mettez-les en pratique [1] » !

Les premiers chapitres de son livre semblent prouver que Jérémie n'a pas dû être aussi pessimiste que Houldah, lorsque la découverte du Code et la sévé-

ta sûreté..., dans l'angoisse et la détresse où te réduira ton ennemi, tu mangeras la chair de tes fils et de tes filles !

Jérémie prophétise en disant :

Voici, je fais venir de loin une nation contre vous, maison d'Israël,
Dit Jéhovah ;
[Une grande nation se lève des extrémités de la terre. VI. 22.]
C'est une nation forte, une nation ancienne,
Une nation dont tu ne connais pas la langue,
Dont tu ne comprendras point les paroles,
[Ses chevaux sont plus légers que les aigles, IV, 13.]
[Ils sont cruels, sans miséricorde, VI, 23.]
Elle dévorera ta moisson et ton pain.
Elle dévorera tes fils et tes filles,
Elle dévorera tes brebis et tes bœufs,
Elle dévorera ta vigne et ton figuier,
Elle détruira par l'épée tes villes fortes où tu mets ta sûreté.
[Malheur à nous, car nous sommes détruits, IV, 13.]

[1] Jér. XI, 1 et suiv. L'expression דברי הברית הזאת est une allusion manifeste à 2 Rois XXIII, 3, de même que la malédiction, ci-dessus énoncée, renvoie à Deut. XXVIII. Nous ne comprenons pas comment M. Reuss, en présence d'un tel passage, peut hésiter à croire que la découverte du Code ait été notoire pour le prophète. (Voy. Reuss. *HL*. I. p. 200). Nous comprenons moins encore que M. Marti donne au prophète, vis-à-vis de la réforme de Josias, l'attitude que Jésus prend à l'égard des pharisiens dans Matth. XXIII, 3. M. Kuenen voit ici un témoignage de sympathie accordé à l'entreprise de Josias. Il y a plus que cela, et MM. Graf et Duhm nous paraissent bien inspirés, lorsqu'ils reconnaissent à ce passage tous les caractères d'une démarche ouverte en faveur de la restauration du culte, démarche qui suffirait à elle seule pour donner à Jérémie, — trop jeune encore pour jouer un rôle prépondérant, — une place nettement marquée parmi ceux qui ont travaillé à la réforme et qui ont cru en elle.

rité de ses menaces lui furent communiquées[1]. Certes, il ne se fait pas plus d'illusions que la prophétesse sur la gravité des crimes de Juda :

> Jéhovah me dit : « L'infidèle Israël paraît innocente
> En comparaison de la perfide Juda[2]. »

Mais il ne lui semble pas que le mal soit sans remède ; la patience de Dieu n'est pas encore arrivée à son terme ; seulement, que l'on prenne garde de ne pas la pousser à bout :

> Car ainsi parle Jéhovah aux hommes de Juda et de Jérusalem :
> Défrichez-vous un champ nouveau
> Et ne semez plus parmi les épines !
> Circoncisez-vous pour Jéhovah, circoncisez vos cœurs,
> Hommes de Juda et habitants de Jérusalem !
> De peur que ma colère n'éclate comme un feu
> Et ne s'enflamme sans qu'on puisse l'éteindre,
> A cause de la méchanceté de vos actions[3].

Ces reproches brûlants, ces menaces et ces appels — surtout si les prédictions de Sophonie et de Nahum datent, comme il est probable, des mêmes années[4] — durent impressionner salutairement le

[1] En particulier, le morceau III, 6-IV, 4 (comp. Renan, *Hist. d'Isr.*, III, p. 211).

[2] Jér. III, 11.

[3] Jér. IV, 3-4. — *Circoncision du cœur* ; Jér. IV, 4 et IX, 26. Comp. Deut. X, 16.

[4] Nahum et Sophonie forment, à vrai dire, la transition entre la théologie d'Esaïe et celle de Jérémie. S'inspirant des espérances de salut exprimées par Esaïe, ces deux prophètes voient dans les événements qui approchent, le signe de l'apparition du « Jour de Jéhovah ». Pour Sophonie, c'est l'apparition des Scythes ; pour Nahum, le siège de Ninive annonçant l'approche du salut pour le peuple de Judée.

Jérémie voit les choses tout autrement. Pour lui, les désastres qui se préparent annoncent non la délivrance, mais le jugement de Sion. Juda va entrer dans le creuset d'où il sortira purifié.

jeune roi, lui ouvrir les yeux sur la déchéance de son peuple, et le préparer à l'œuvre vraiment étonnante de la réforme de 622.

On a certainement exagéré la portée de cette restauration, qui fut bien plutôt une révolution ecclésiastique, opérée par les chefs, qu'un réveil de la conscience religieuse chez le peuple. Quoi qu'il en soit, cette révolution, si mystérieuse dans son origine et si grandiose dans son exécution, put un instant faire croire au prophète que le jour de Dieu était arrivé.

Oh ! s'ils avaient toujours ce même cœur pour me craindre et pour observer tous mes commandements, afin qu'ils fussent heureux à jamais, eux et leurs enfants [1] !

Ce soupir de Jéhovah dut être, à ce moment, la prière de Jérémie.

Mais il est plus aisé de nettoyer un temple que de purifier les cœurs. La religion déracinée poussa quelques fleurs hâtives ; mais la sève n'était plus là, et ces fleurs ne porteront point de fruits.

Les événements politiques se chargèrent bientôt de montrer que l'exaltation religieuse ne tient pas lieu de repentir, et que ce n'est pas assez de changer de fanatisme pour s'assurer le secours de Jéhovah.

L'empire d'Assyrie était à son déclin. Affaibli par l'invasion des Scythes, ses forces ne suffisaient plus pour résister à l'effort de la Chaldée. Le Pharaon Nécho II s'en aperçut. Héritier des vieilles rancunes de l'Egypte contre Assur, il s'élança pour partager

[1] Deut. V, 29.

le gâteau avec les Mèdes et les Chaldéens qui déjà bloquaient Ninive.

Josias, fidèle allié de l'Assyrie, conçut le projet insensé d'arrêter Nécho dans sa marche. Il savait que ses troupes ne pourraient tenir devant les forces de l'Egypte, mais il comptait sur le bras de Jéhovah, et Jérusalem, partageant l'exaltation de son monarque, se croyait sûre de la victoire. La petite armée se rangea dans la plaine de Meguiddo ; et là, dans ces campagnes où Déborah avait chanté, et où Bonaparte devait un jour rencontrer les Turcs, Juda essuya une défaite sanglante qui ruina ses espérances et fut le prélude de ses châtiments (609). Josias resta sur le champ de bataille. La confiance charnelle qu'on avait mise en Jéhovah disparut sans retour. Le pouvoir tomba entre les mains de Jojakim, un nouveau Manassé.

Cependant Nécho II monte jusqu'à l'Euphrate. Il est battu à Karkemis (606) par Nébucadnetzar, qui le poursuit l'épée dans les reins. Jojakim laisse passer l'orage et change de suzerain sans réclamer. Mais le malheur des temps ne l'a pas instruit. Trop ami des plaisirs pour entendre quelque chose à ses véritables intérêts, il dissipe son argent et favorise les faux prophètes, qui flattent le peuple et le poussent à s'affranchir du jour de Babel. En vain Jérémie tente d'arrêter Juda sur la pente fatale de la rébellion. L'ultimatum qu'il apporte au nom de Jéhovah met le comble à la fureur populaire. Les prêtres l'insultent, on le traîne devant les chefs ; il n'échappe à la mort que par miracle[1].

[1] Lire, à ce sujet, le XXVI[e] chapitre de Jérémie.

Dès lors tous ses espoirs s'en vont. La première partie de son ministère est achevée. Il dicte à son fidèle Baruc le résumé de ses discours [1] et entreprend l'étape décisive de son apostolat, celle où rejetant toute préoccupation et toute illusion politique, il combat l'action des prophètes *élohistes* [2], toujours prêts à annoncer le secours imminent de Jéhovah, et se met à prêcher la soumission au jugement de Dieu, l'obéissance sous la main qui châtie et la conversion du cœur, condition du salut et de la restauration d'Israël.

A ce moment, Juda agonisait. Excité par les agitateurs du dedans, comptant sur l'appui chimérique de l'Egypte, Jojakim finit par se révolter contre Nébucadnetzar. Le premier effet de cette folie fut l'irruption des peuples voisins, Moabites, Ammonites, Syriens, qui, sous prétexte de la fidélité à la Chaldée, mirent à feu et sang le pays de Juda. Nébucadnetzar arrive à son tour et investit Jérusalem. Jojachin, fils et successeur de Jojakim qui était mort avant le siège, défend la place pendant trois mois. A bout de ressources, il rend la ville et se livre à discrétion. Il dut prendre aussitôt le chemin de l'exil. Sa cour, ses chefs, les hommes influents du

[1] Cf. Jér. XXXVI.

[2] Nous appelons ainsi les prophètes qui, sans mériter absolument le qualificatif de *faux* prophètes, s'obstinaient à ne connaître en Jéhovah qu'un élohim protecteur toujours disposé à secourir son peuple et à concourir à sa prospérité matérielle, quel que fut son état moral. Ces prédicateurs plus patriotes que religieux, étaient toujours écoutés quand ils prêchaient la résistance ou la révolte ; tandis que les prophètes jéhovistes, sacrifiant la politique à la religion et la prospérité matérielle à la fidélité spirituelle, étaient traités de mauvais patriotes et de blasphémateurs du peuple d'Israël.

pays, les trésors du palais le suivirent à Babylone. Sur son royaume décapité et ruiné, Nébucadnetzar établit roi le plus jeune fils de Josias, Sédékias, âgé de vingt-un ans (599).

Il semble que la leçon terrible aurait dû servir à Juda. Ce fut tout le contraire. Les réchappés de la catastrophe, pensant n'avoir désormais plus rien à craindre des vengeances de Jéhovah, se crurent tout permis. Jérémie, dont les sombres prédictions s'étaient réalisées, retrouva quelque faveur ; mais on ne voulut plus l'entendre lorsqu'il se remit à prêcher la repentance et la soumission. Le désir de s'affranchir du joug de Babylone obsédait tous les esprits. On était décidé à jouer le tout pour le tout, à la première occasion.

Ce fut Hophra, petit-fils de Nécho qui la fournit. Sédékias se joignit à l'Egypte, et l'on reprit contre Nébucadnetzar une lutte désespérée.

Cette fois, les Chaldéens accoururent, décidés, eux aussi, à en finir. Ils mettent le siège devant Jérusalem, s'éloignent un moment pour battre l'armée égyptienne, reparaissent sous les murs de Sion, la réduisent après un an et demi de siège, et l'incendient (587). Sédékias, saisi, est jugé par Nébucadnetzar à Riblah. On lui crève les yeux, après quoi il est emmené à Babylone, avec tout ce qui restait de notable dans le pays. Jérémie a le choix ; il opte pour sa patrie dévastée, où Nébucadnetzar laisse comme gouverneur Guedaliah.

Mais tout n'est pas fini. Quelques transfuges, revenus en Juda, mettent un épilogue à cette sanglante histoire, en assassinant Guedaliah. A l'ouïe de ce crime, la panique s'empare des Judéens laissés

sur la terre des vaincus. Ils craignent la vengeance de la Chaldée, veulent fuir en Egypte, et consultent Jérémie.

Une dernière fois, le prophète essaie de faire entendre le conseil de Jéhovah :

Ainsi parle le Dieu d'Israël :
Si vous restez dans le pays, je vous y établirai et je ne vous détruirai pas ; je vous planterai et je ne vous arracherai pas... Ne craignez pas le roi de Babylone, car je suis avec vous pour vous sauver et vous délivrer de sa main.

Mais le peuple, égaré, décimé, perdu, n'était plus en état de reconnaître la voix du Dieu tutélaire qu'il avait abandonné.

Tu dis un mensonge ! Jéhovah ne t'a point chargé de nous dire : N'allez pas en Egypte.

Et la fuite fut résolue. Jérémie, du moins, aurait voulu rester sur les ruines qui avaient enseveli ses espérances en donnant raison à sa parole ; cette suprême douceur lui fut refusée. Emmené de force dans l'exil, il fut, au dire de la tradition, lapidé par ses compatriotes.

Telles ont été l'agonie et la fin de ce petit peuple, qui fut aussi grand par ses infortunes qu'il l'avait été par ses gloires.

Quand on est arrivé à reconstituer l'histoire de ce siècle, durant lequel les égarements du peuple infidèle ne furent égalés que par leurs châtiments ; quand on considère l'enchaînement des désastres qui en firent le dernier siècle de Juda, cette parole inspirée vous revient à la mémoire :

Vois, je mets aujourd'hui devant toi la vie et la mort ; choisis la vie afin que tu vives, toi et ta postérité, pour aimer Jéhovah [1] !

Et quand on songe que cette parole fut prononcée à l'occasion du Deutéronome, dont le règne de Manassé enraya les effets, on comprend que la philosophie de cette triste histoire ait pu être résumée dans ces mots :

Cela arriva uniquement sur l'ordre de Jéhovah, qui voulait ôter Juda de devant sa face, à cause de tous les péchés commis par Manassé, et à cause du sang innocent qu'avait répandu Manassé et dont il avait rempli Jérusalem. Aussi Jéhovah ne voulut-il point pardonner [2].

Sans doute, Josias, sectateur ardent de la foi des ancêtres, a fait refleurir sur le trône les vertus d'Ezéchias, mais ce n'a été qu'une éclaircie pendant l'orage. Jérémie relève le manteau d'Esaïe et sa prédication est parmi les plus puissantes qu'Israël ait entendues, mais Esaïe avait été écouté, et Jérémie ne l'a pas été. Quand il annonce la colère de Dieu, on lui dit : « Tu blasphèmes ! » S'il prophétise la ruine de Jérusalem, on se saisit de lui pour le faire mourir. Les gens de son bourg d'Anathoth, ses frères mêmes ne croient point en lui. Seul, entre les grands prophètes d'Israël, il est pour son époque ce que Jésus a été pour la sienne : une énigme et un scandale. Et quand il a, lui, seul Voyant au sein d'une race aveuglée, vécu tous les désastres qu'il avait prophétisés, subi toutes les humiliations qu'il n'avait pas méri-

[1] Deut. XXX, 15 et suiv. Péroraison du discours attribué à Moïse.
[2] 2 Rois XXIV, 3-4.

tées, partagé toutes les infortunes qu'il aurait voulu épargner à son peuple ; quand il s'est fait haïr pour avoir trop aimé, ses compatriotes l'entraînent de force dans l'exil, et se vengent par son martyre des prédications importunes de ce prophète de malheur : « Il est venu chez les siens et les siens ne l'ont point reçu. »

Quand on a bien pénétré tout cela, on s'explique qu'à la question de Jésus : « Qui disent les hommes que je suis ? » quelques disciples aient répondu : « Jérémie ! [1] »

[1] Matth. XVI, 14.



CHAPITRE III

L'œuvre religieuse des Prophètes des deux royaumes[1]. Les prédications du second Esaïe.

L'exil à Babylone (586-536) marque la fin de l'existence politique du peuple d'Israël.

Si le succès de la prédication des prophètes, ses conducteurs spirituels, était lié à sa prospérité nationale, ce serait ici le moment de reconnaître que les prophètes ont échoué.

Mais leur combat n'était pas pour une cause humaine.

« C'est pourquoi nous ne perdons pas courage. Et lors même que notre homme extérieur se détruit, notre homme intérieur se renouvelle de jour en jour. Car nos légères afflictions du moment présent produisent pour nous, au-delà de toute mesure, un poids éternel de gloire, parce que nous regardons non point aux choses visibles, mais à celles qui sont invisibles ; car les choses visibles sont passagères, et les invisibles sont éternelles[2]. »

Ces paroles de saint Paul s'appliquent admirablement à l'œuvre accomplie par les prophètes en Israël et en Juda. Qu'il nous soit permis, avant d'aller plus

[1] On lira avec profit, pour ce sujet spécial, l'ouvrage de James Darmesteter : *Les prophètes d'Israël*. Calmann-Lévy, 1892.
[2] 2 Cor. IV, 16, 17, 18.

loin, de préciser le caractère général de cette œuvre, et de montrer comment elle manifeste, sous les défaites apparentes du peuple de Dieu, la victoire spirituelle de Jéhovah.

Parmi les gloires et les revers des siècles qui les ont vu naître, les prophètes, représentants du jéhovisme, ne s'occupent point de fonder un royaume particulier : ils s'occupent d'enfanter l'âme humaine.

C'est par eux que, suivant cette belle expression d'Esaïe et de saint Paul : « Jéhovah a tendu ses mains tout le jour vers un peuple rebelle et contredisant[1]. » Leur doctrine et la doctrine du petit troupeau qui grâce à eux, n'a fléchi le genou devant aucun Baal, se résume dans cette parole du Deutéronome : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force[2] ». Le repentir des péchés, l'humilité devant Dieu, la foi, la conversion et la vie, voilà le fondement de la religion qu'ils proclament. Ils annoncent la venue du Messie rédempteur, et, tandis que saint Paul achèvera dans son corps les souffrances de Christ, ses précurseurs, les prophètes, donneront par leur martyre un prélude aux douleurs du divin Crucifié.

L'erreur de la critique indépendante est de croire que le contenu moral de la religion hébraïque n'a été dégagé que par la prophétie. Les prophètes n'ont prêché que ce que Moïse avait reçu de Dieu, et leur œuvre a été de faire pénétrer dans les cœurs l'enseignement de la révélation.

Or — et c'est ici un fait qui, bien considéré, eût

[1] Esaïe LXV, 2 ; Rom. X, 21.
[2] Deut. VI, 5.

dû, depuis longtemps, pousser l'Église dans la voie des solutions actuelles — le Décalogue qui résume la révélation mosaïque et pose les conditions de la communion avec Jéhovah, ne dit pas un mot, dans ses dix articles, des cérémonies extérieures du culte et de la célébration des sacrifices. Son but, autrement élevé, est d'amener l'Israélite à la religion vraie, la religion de la conscience, du *don de soi*, condition première et absolue de tout culte agréable à Dieu. Voilà pourquoi Moïse, ayant la grande tâche de fonder le jéhovisme, c'est-à-dire la religion en soi, laisse en dehors de ses préoccupations un ordre de manifestations qui a, de tout temps, exprimé le sentiment religieux de l'humanité, et porte tout l'effort de son enseignement sur les vérités révélées destinées à produire la vie religieuse en remettant dans leurs rapports véritables le Créateur, la créature et la création[1].

Dès lors, l'attitude des prophètes vis-à-vis du formalisme du temple n'est plus une énigme pour nous. Apôtres de la religion révélée, les prophètes ont bâti sur le fondement posé par Moïse ; ils ont compris que le sacerdoce, avec ses rites humains, trahit l'alliance divine et retourne vers l'idolâtrie. C'est pour cela qu'ils s'élèvent, avec la plus grande énergie, contre la tendance toujours croissante à enfermer la religion dans les rites d'un culte, et à réduire le culte à de vaines pratiques qui frappent les imaginations et les yeux, mais qui laissent les cœurs « incirconcis ».

Quand Jésus voudra confondre les pharisiens et

[1] Lire Ps. L, 7-15.

leur faire comprendre que leur culte, formé de traditions humaines, « annule la parole de Dieu [1] », c'est au prophète Esaïe qu'il empruntera ses plus sévères jugements :

« Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est éloigné de moi. C'est en vain qu'ils m'honorent en donnant des préceptes qui sont des commandements d'hommes [2] ! »

Ailleurs, Jésus dira :

« Moïse, en qui vous espérez, sera votre accusateur [3] ! »

La thèse de la prédication prophétique est extrêmement simple : *Comment le tout serait-il sain, si les parties sont vermoulues ?*

Comment la nation serait-elle en état de grâce, si les citoyens, si le roi sont en état de rébellion ?

Dressant devant Israël l'inventaire de ses hontes, les prophètes messianiques s'efforcent de mettre à profit les expériences de la collectivité infidèle et châtiée, pour émouvoir, pour former la conscience de l'individu, et montrer à l'Israélite que, ce qui perd la nation, ce sont précisément des citoyens comme lui.

Jéhovah n'avait-il pas donné à Israël sa loi, comme charte de l'alliance ? Or, depuis les jours de Moïse, la vie des enfants d'Israël n'a été qu'un tissu de péchés, transgressant, l'un après l'autre, tous les commandements des dix Paroles :

Ils ont adoré d'autres élohim à la face de Jéhovah, offrant leur encens à Baal, leurs fils à Moloc, et dressant des autels aux dieux de l'Egypte et d'Assur !

[1] Marc VII, 13.
[2] Marc VII, 6, d'après Esaïe XXIX, 13 et suiv.
[3] Jean V, 45.

Ils ont livré leur cœur à toutes les superstitions, servant des téraphim, dressant des matseboth, pratiquant la magie comme les Philistins, et rendant sous le chêne et sous le térébinthe un culte inavouable aux idoles.

Manquant d'obéissance à la volonté de Jéhovah, Israël a manqué de confiance en la puissance de son nom. Il a rendu vain le nom de Jéhovah en se liguant avec ses adversaires, implorant tour à tour l'Egypte et l'Assyrie et méprisant le conseil des prophètes.

« Malheur, dit Jéhovah, aux enfants rebelles qui prennent des résolutions sans moi et qui font des alliances sans ma volonté, accumulant ainsi péché sur péché ! Malheur à ceux qui cachent leurs desseins, pour les dérober à Jéhovah ! qui font leurs œuvres dans les ténèbres, et qui disent : qui nous voit et qui nous connaît ? O pervers ! Le potier n'est-il pas plus que l'argile, pour que l'ouvrage dise de l'ouvrier : il ne m'a point fait ! pour que le vase dise du potier ; il n'a point d'intelligence [1] ! »

Pas plus qu'il n'a sanctifié son travail, Israël n'a sanctifié son repos. Les sabbats ont été profanés ; ils sont devenus des fêtes païennes et l'œuvre des six jours a été continuée le septième comme si Jéhovah n'avait jamais parlé [2] !

Immoral dans sa religion, Israël ne l'a pas moins été dans ses mœurs.

« Le fils outrage son père ; la fille s'insurge contre

[1] Esa. XXIX, 15 ; XXX, 1 ; XXXI, 1 ; Jér. II, 18 : XII, 2, etc.
[2] Jér. XVII, 24, 26 ; Esa. I, 13 ; Ezéch. XX, 13, etc.

sa mère, chacun a pour ennemis les gens de sa maison [1]. »

Des vices contre nature souillent le foyer paternel [2]. Il n'y a partout que parjures et mensonges ; assassinats, vols et adultères ; on commet meurtre sur meurtre [3]. On remplit des palais du produit de la violence et de la rapine [4]. La justice est changée en poison et le fruit de la droiture en absinthe [5]. « Ils convoitent des champs et s'en emparent, des maisons et les enlèvent ; ils portent leur violence sur l'homme et sur sa maison, sur l'homme et sur son héritage [6]. »

On appelle bien ce qui est mal, et mal ce qui est bien [7].

Voilà la liste des commandements épuisée, et ces commandements eux mêmes reniés dans leur principe. « Courez » dit Jérémie, « dans les rues de Jérusalem ! Cherchez dans ses places publiques. Si vous trouvez un homme, un seul, qui fasse le bien et cherche la droiture, je ferai grâce ! Mais quand ils crient : Vive Jéhovah ! ils jurent pour mentir. » Peut-être, se dit le prophète, les gens du commun pèchent par par ignorance..... allons chez les grands, qui sont instruits ! Les grands sont pires, de brutalité et de luxure. « Je les ai rassasiés, et ils ont couru à la maison de débauche, étalons repus et lascifs [8]. » La

[1] Michée VII, 6.
[2] Ezéch. XXII, 10 ; Am. II, 7.
[3] Os. IV, 1.
[4] Os. III, 10.
[5] Am. VI, 12.
[6] Mich. II, 2.
[7] Esaïe V, 20.
[8] Jér. V.

conscience n'a plus de loi, l'iniquité ne connait plus de honte : « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons [1] ! »

Voilà, d'après le témoignage de ses prophètes, ce qu'est devenu par sa faute, Israël, le peuple de Dieu.

Mais ce n'est pas tout. Israël en secouant le joug de la loi divine n'a point prétendu rompre avec Dieu ! Jéhovah est l'Elohim tout-puissant, l'Elohim d'Israël ! Pour marquer la dévotion nationale et pour obtenir ses faveurs, Israël célèbre le culte en l'honneur de Jéhovah ! On lui a dressé un temple magnifique, ses autels sont en or, on brûle de l'encens, on lui offre des pains, on le rassasie de la graisse des béliers et des veaux, un clergé solennel en habits magnifiques, fait couler devant lui le sang des holocaustes ; il ordonne des fêtes, prélève des dîmes, célèbre des jeûnes, convoque des assemblées, initie Israël aux rites sacrés des lunes et des saints sabbats... Quel Dieu est grand comme Jéhovah ? Mais aussi, quel culte a la splendeur du sien !

C'est du contraste entre ce qu'Israël refuse à Jéhovah et ce qu'il lui donne, que l'indignation des prophètes tire ses plus puissants effets. Ils ne peuvent supporter, ces apôtres de la conscience, la grimace d'un culte menteur. Prédicateurs du jéhovisme qui veut le salut de la créature par la communion avec le Créateur et la gloire du Créateur par la soumission de la créature, ils sont mis hors d'eux-mêmes par les pratiques d'un élohisme facile, qui réduit la

[1] Esa. XXII, 13 ; Comp. Am. IV, 4 ; VI, 4 ; VIII, 4 ; Os. IV, 11 ; VII, 5 ; Esa. III, 16 ; V, 11 ; XXXII, 9 ; Jér. V, 7 ; Job XXIV, 15 ; XXXI, 9, etc.

religion à des formes et pense gagner les faveurs divines par des dons et des litanies.

L'attitude des prophètes à l'égard des sacrifices du culte établi marque le plus haut point de cette inspiration et achève de mettre dans tout son jour la portée religieuse et morale de leur œuvre réformatrice.

Amos ouvre le feu par ces violentes paroles :

Toutes vos fêtes, Jéhovah les hait et les méprise.
Que lui font vos holocaustes ?
Que lui font vos tributs de veaux gras ?
Il fera rouler l'autel sur la tête de ses adorateurs
Et les écrasera sous ses ruines !
Quand ils se réfugieraient dans le schéol,
Sa main les en arracherait !
Ils monteraient au ciel qu'Il les en ferait descendre !
Loin de moi le bruit de vos cantiques ;
Que je n'entende plus le son de vos lyres,
Mais que le bon droit jaillisse comme l'eau
Et la justice comme une source intarissable [1] !

En un mot, l'honnêteté pure et simple a plus de prix aux yeux de Jéhovah que toutes les cérémonies religieuses et tous les sacrifices du monde.

C'est bien ainsi que l'entend Esaïe, un demi-siècle après Amos :

Lavez-vous, purifiez-vous,
Que je n'aie plus vos mauvaises actions devant mes yeux :
Cessez de faire le mal,
Apprenez à faire le bien,
Recherchez la justice,
Protégez l'opprimé, faites droit à l'orphelin,
Défendez la veuve :
Et puis, venez, et nous verrons ! dit Jéhovah [2].

[1] Am. IV, V, IX.
[2] Esa. I.

Il ne s'agit point, pour les prophètes, d'opposer ici morale et religion. La religion est aussi absente du culte d'Israël, que la morale est absente de sa vie privée :

Courber la tête comme un jonc
Et se coucher sur le sac et la cendre,
Est-ce là humilier son âme ?
Est-ce là ce que tu appelleras un jeûne ?
Un jour agréable à Jéhovah ?
Voici le jeûne auquel je prends plaisir :
Détache les chaînes de la méchanceté,
Renvoie libre les opprimés,
Partage ton pain avec celui qui a faim !
Alors ta lumière poindra comme l'aurore,
Tu appelleras, et Je répondrai [1] !

Encore si Israël, pour excuser son culte formaliste, pouvait dire que ces formes elles-mêmes ont été demandées par Dieu et que les holocaustes, les offrandes, les jeûnes et les assemblées sont ordonnés par la loi de Jéhovah ! Mais Israël n'a pas même cette excuse. C'est lui qui, de son propre gré, et pour se faire une religion à sa taille, a rabaissé la religion révélée au niveau des cultes païens. Moïse, dans le Décalogue, avait enseigné le jéhovisme, la religion qui veut que l'on *se* donne à Dieu : Israël, préférant suivre ses pensées et garder son cœur, est retombé dans l'élohisme, dans la religion naturelle, qui comble Dieu de présents, mais qui laisse le cœur incirconcis.

Ah ! les jours de la piété mosaïque sont bien loin ! « Quand Israël était enfant, je l'aimais », dit Jéhovah,

[1] 2 Esa. LVIII.

et il pourrait ajouter : « son culte, au Sinaï, n'avait pas la splendeur du vôtre ! »

M'avez-vous fait des sacrifices et des offrandes
Pendant les quarante années du désert, maison d'Israël [1] ?
Ai-je parlé à vos pères ? Leur ai-je donné des ordres,
Le jour où je les ai fait sortir du pays d'Egypte,
Au sujet des holocaustes et des sacrifices ?
— Voici l'ordre que je leur ai donné :
Ecoutez ma voix
Et je serai votre Dieu
Et vous serez mon peuple [2] !

Des paroles comme celles-là — si l'on veut bien leur prêter l'attention qu'elles méritent — sont d'une précision décisive et jettent un jour significatif, sinon sur ce que contenait la révélation mosaïque, du moins sur ce qu'elle ne contenait pas.

Il ne faudrait pas conclure de ces citations que les prophètes étaient opposés en principe au Temple et aux sacrifices. Comment expliquerions-nous, s'il en était ainsi, que le Deutéronome ait poussé toutes ses racines dans le sol prophétique, et que Jérémie appelle de ses vœux le jour où l'on viendra de Juda et de Benjamin, de la montagne et du Midi pour amener des holocaustes et offrir des actions de grâces dans la maison de Jéhovah ?

Seulement, il en est pour eux du sacrifice comme pour nous des dons en argent, qui ne disent rien, s'ils sont une aumône, et qui disent tout s'ils expriment la charité !

Ainsi, le sacrifice et tout le culte rituel n'est agréé,

[1] Amos V.
[2] Jér. VII.

n'a de sens religieux, que lorsque celui qui le célèbre a d'abord satisfait aux exigences divines en donnant son cœur à Dieu, en se donnant lui-même pour accomplir la volonté de Dieu.

Pour qui est élaborée la législation du Deutéronome ? Pour qui son temple et ses réjouissances devant Jéhovah ? Pour un peuple nouveau, qui s'est préalablement *converti*, et qui aime son Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa force !

Quand, d'après Jérémie, Jéhovah prendra-t-il plaisir aux holocaustes ? Quand Israël châtié se sera *converti* : quand Dieu, ému de compassion, ramènera Jacob de l'exil et traitera avec lui l'alliance nouvelle.

Se convertir ou mourir. Voilà la sommation adressée par les prophètes à la nation élue, à ses prêtres et à ses rois. Sommation d'autant plus troublante que les événements politiques en hâtent tous les jours les terribles effets.

« Repentez-vous !... la cognée est déjà mise à la racine des arbres !... » Les derniers prophètes de Juda, Jérémie et Sophonie, développent, pour le salut de la nation, le thème que Jean-Baptiste développa plus tard pour le salut des individus.

A force de remuer les consciences, la prophétie a éveillé chez quelques-uns le sentiment du remords. Mais le remords ne suffit pas...

Avec quoi me présenterai-je devant Jéhovah
M'inclinerai-je devant le Dieu d'En-Haut ?
Me présenterai-je avec des holocaustes
Avec des veaux âgés d'un an ?
Jéhovah agréera-t-il des milliers de béliers,
Des myriades de torrents d'huile ?
Donnerai-je mon premier-né pour ma faute ?

Le fruit de mes entrailles pour mon péché ?
— O homme !

répond Michée au formaliste anxieux :

On t'a dit ce qui est bien !
Ce que Jéhovah demande de toi !
Tout se réduit à pratiquer la justice
A aimer la miséricorde
A marcher humblement avec ton Dieu [1].

Ainsi, le cercle de la prédication prophétique se resserre autour du pécheur anxieux. Le sacrifice en soi n'était déjà plus pour Moïse un acte d'adoration, il n'est pas non plus pour ses successeurs, les prophètes, un acte d'expiation. C'est le cœur que Dieu demande ! Il aime et il veut être aimé.

On trouve volontiers la prédication des prophètes trop sévère et trop rudes les coups qu'ils portent contre l'incrédulité d'Israël : c'est qu'ils sont intransigeants comme l'amour, et que leur livre nous apporte tout palpitant d'amour et de miséricorde le cœur du Créateur qui s'émeut pour la créature !

Ouvrez ce livre dès ses premières pages :

« Comment la fille d'Israël oublie-t-elle ses fiançailles avec Jéhovah et va-t-elle se livrer aux Baals ! Ne sait-elle plus que c'est Jéhovah qui lui donne le blé, le vin et l'huile qu'elle offre à ses faux dieux ? et l'or et l'argent dont elle fait ses idoles ? Pourquoi Jéhovah lui reprend-il son blé et son vin, et la laine, et le lin dont elle couvre sa nudité ? Pourquoi ravage-t-il ses vignes et ses figuiers et les change-t-il en

[1] Michée VI.

broussailles ?... C'est pour la ramener de son égarement, pour la ramener à son premier amour ! Car Jéhovah ne veut pas répudier celle qui lui a donné les transports de sa jeunesse ! Il veut la ramener au désert où ils se sont aimés, et parler à son cœur ! Il l'y consolera, et elle chantera comme aux jours où elle sortait d'Egypte, et la vallée d'Acor deviendra la porte de l'Espérance !...

Comment Dieu pourrait-il abandonner Ephraïm, lui qui l'a conduit à la lisière, qui l'a pris dans ses bras, qui l'a tiré à Lui avec des fibres d'hommes et des cordes d'amour !... Mon cœur s'agite au dedans de moi ; toutes mes compassions sont émues... je renonce à détruire : je suis Dieu [1] ? »

C'est ainsi, que le prophète Osée dévoile, en accents d'un lyrisme passionné, le mobile secret de l'action divine.

Voilà le grand mot lancé, le mot créateur : l'amour ! — Dieu agit parce qu'il aime !

Et après Osée : Esaïe et Michée, Jérémie et Sophonie, Nahum et Habacuc, sont venus dire à Israël : Dieu agit parce qu'il aime ! il a créé parce qu'il aime, il s'est révélé parce qu'il aime, il a châtié parce qu'il aime, il veut sauver parce qu'il aime ! Par l'amour, tout est expliqué, sans l'amour, tout est vain ! Ce qui fait, ô Israël, ton crime et ton espoir, c'est que Dieu est amour !

Voilà la prédication des prophètes. La prédication dont le but était de rendre immanente, en l'homme, la contradiction qui oppose la volonté de l'esprit à la

[1] Osée II, XI.

volonté de la chair, la volonté du Créateur à celle de la créature.

Il faut avoir compris cela pour saisir, dans leur portée tragique, les revendications, les appels, les reproches, les menaces, les mépris et les supplications, la violence et la poésie, la tendresse et la cruauté des discours prophétiques, où l'amour de Dieu, tour à tour invoqué et outragé par les hommes, commande et implore, punit et bénit, gémit et s'exalte, et se montre en travail pour enfanter dans le monde le sentiment qui doit sauver le monde : l'amour de la créature pour le Créateur !

Ce travail n'a pas été vain. Mais il a fallu, pour briser les cœurs de pierre, trois siècles de la colère de Dieu ! Pour prouver à Israël que, hors de l'amour de Jéhovah, rien ne peut subsister, il a fallu les guerres du dehors, les luttes intestines, la corruption du peuple, la tyrannie des rois ; il a fallu la chute de Samarie, la prise de Jérusalem, la ruine du Temple, l'anéantissement de la nation, réduite à manger dans l'exil un pain baigné de larmes !

Et chaque fois qu'un malheur arrivait, chaque fois qu'une calamité nouvelle fondait sur Israël, les prophètes, ces témoins inplacables du jugement de Dieu, se levaient pour crier : Ceci est arrivé parce que vous ne vous êtes pas convertis !

Rien ne peut les détourner de leur pensée unique. La forme de leur discours change avec les événements, leur indignation croît avec la grandeur de la faute ou l'inconscience du péril, mais le fond du discours ne change pas, et son but est toujours le même.

S'ils avaient défendu, selon les circonstances, Jéhovah contre Baal, le bien contre le mal, le pauvre

contre le riche, ils seraient grands, comme l'ont été dans tous les siècles les tribuns de la bonne cause ; mais ce qui fait qu'ils ont accompli une œuvre unique au sein de l'humanité, c'est leur persistance à maintenir leur discours à une hauteur où tous les sujets se confondent et se résument dans ce thème unique : *L'ingratitude d'Israël est la cause de sa misère.*

Large comme la conscience humaine, profonde comme l'amour de Dieu, leur prédication fait chaque fois comparaître tout l'homme dans son éloquence indignée. Rien ne la désarme, rien ne lui échappe, rien ne la fait dévier de son but. Elle va droit comme une épée, comme l'épée de l'Esprit qui sonde les cœurs et les reins. Abordant tour à tour la politique, la justice, la morale, le culte et la religion, elle cite tous les péchés à sa barre, non pour les combattre isolément, mais pour les réunir dans une effrayante synthèse ! Elle les éclaire les uns par les autres ; elle remonte de l'effet à la cause, elle cherche derrière les péchés, le pécheur, et, ramassant toutes les fautes dans une seule, elle crie au cœur de l'homme : Tu n'as pas aimé Dieu !

Comme le voyageur, après avoir gravi une cime escarpée, voit se dérouler à ses pieds les sentiers que ses pas ont foulé, l'Israélite, arrivé à ce sommet de la révélation prophétique, se retourne et regarde le chemin parcouru. Il voit toutes les ruines amoncelées, toutes les dégradations subies, toutes les fautes réalisées, ses hontes, ses impuissances, sa folie et ses malheurs, se dérouler et s'enchaîner pour aboutir à une source unique : la dureté de son cœur. Il voit tout ce qu'il a perdu à la lumière de tout ce qu'il aurait pu obtenir, car c'est l'amour de Dieu qui

l'éclaire dans cette funèbre revue. Le souvenir des promesses méprisées, des appels négligés, des bénédictions méconnues, des ordres transgressés marquent les étapes de sa route, et lui racontent, tout le long de sa vie, l'histoire de son ingratitude et de sa rébellion.

L'homme, mis en présence de la réalité, sent que la faute est à lui ; que le mal est en lui ; que la volonté de Dieu était bonne, mais que la sienne était mauvaise, que l'amour de Jéhovah était fidèle, mais qu'Israël a été infidèle.

Il se repent :

J'entends Ephraïm qui se lamente
Tu m'as châtié et j'ai été châtié !
Comme un veau qui n'est pas dompté
Convertis-moi pour que je me convertisse !
Car tu es Jéhovah, mon Dieu !
Après m'être détourné, j'éprouve du repentir !
Après avoir reconnu mes fautes, je frappe sur ma poitrine,
Je suis honteux et confus
Car je porte l'opprobre de ma jeunesse[1] !

C'en est fait ! L'œuvre du jéhovisme est accomplie. *L'union de la morale et de la religion* a produit dans les cœurs, sous l'effort de la repentance, *le germe* qui va donner à l'homme la possibilité de vivre enfin[2] !

Certes, au cours de cette lente initiation à la religion jéhoviste, l'élohisme n'a pas désarmé ! Depuis le jour où Amos scandalisait le prêtre de Béthel et se

[1] Jér. XXXI, 18.
[2] Cf. ci-dessus, p. 230.

faisait traiter par lui de conspirateur et de visionnaire, l'opposition est allée grandissante.

Mais tandis que les prêtres préparent la croix du Messie, les prophètes ont préparé son berceau. Le berceau, c'est le petit groupe des humbles, des fervents, qui attendent la consolation d'Israël, et d'où sortiront, quand les temps seront accomplis, Anne, Elisabeth, le pieux Siméon, Jean-Baptiste et Marie, la mère du Sauveur Jésus.

Epuré, peu à peu, dans le creuset de l'éducation divine, le petit troupeau a été amené à comprendre que ce que Dieu demande, ce n'est pas la splendeur des cérémonies ni les sacrifices d'un culte extérieur, mais le repentir, la conversion, le don du cœur, la piété, le service moral d'un culte intérieur, dans lequel le pécheur s'abandonne à la grâce de Jéhovah, répond à son amour par l'amour, et devient l'instrument de sa volonté.

Poussé jusque dans les derniers retranchements de sa nature mauvaise, ému par l'éloquence terrible et touchante de ces prédicateurs de repentance, convaincu tout à la fois de son péché et de la vanité des moyens que le culte officiel met à son service pour satisfaire aux exigences de la loi divine, le pécheur veut se relever, rentrer en grâce, mais un interdit pèse sur lui ; une chaîne, dont jusqu'alors il n'avait pas senti le poids, le retient dans l'esclavage du mal. Sa volonté est malade, son cœur est malade, sa conscience elle-même est malade. Seul, il pouvait bien donner des béliers et des boucs, mais il ne peut se donner lui-même. D'où lui viendra le secours ? qui lui infusera le sang nouveau ? quel rédempteur,

payant la rançon des coupables, viendra réconcilier Israël avec Jéhovah ?

Alors, il crie à Jéhovah, et lui demande de prendre l'initiative :

O Jéhovah, toi, notre père !
Nous sommes l'argile, c'est toi qui nous a formés.
Ne t'irrite pas à l'extrême, ô Jéhovah !
Reviens pour l'amour de tes serviteurs,
Des tribus de ton héritage !
Reviens, Jéhovah ! jusques à quand ?...
Aie pitié de tes serviteurs[1] !
Toi l'espérance d'Israël,
Guéris-moi, Jéhovah, et je serai guéri ;
Sauve-moi et je serai sauvé[2] !
....

Jéhovah veut bien prendre l'initiative[3] ! Toutes ses initiatives providentielles jusqu'à cette heure n'ont pas eu d'autre but que d'amener l'homme à sentir qu'il est perdu si Dieu ne prend pas l'initiative, et à supplier Dieu de prendre l'initiative de son salut.

Le jour où ce cri s'échappa du cœur d'un Israélite : « Seigneur, sauve-moi ! » les conditions morales de la régénération furent réalisées.

Le germe — pour revenir à l'image employée plus haut[4], — est arrivé à implorer le soleil !

A ce cri, Dieu répond :

Consolez, consolez mon peuple,
  Dit votre Dieu.
Parlez au cœur de Jérusalem et criez-lui

[1] Es. LXIV ; Ps. XC.
[2] Jér. XVII.
[3] Cf. ci-dessus, p. 92.
[4] Cf. ci-dessus, p. 93 et 517.

Que sa servitude est finie,
Que son iniquité est expiée,
Qu'elle a reçu de la main de Jéhovah
Au double de tous ses péchés.
Une voix crie :
Préparez au désert le chemin de Jéhovah,
Aplanissez dans les lieux arides
Une route pour notre Dieu !

Chose étrange ! L'homme à qui la mission sublime fut dévolue de « préparer le chemin au désert » et de porter à son achèvement la révélation prophétique, n'a laissé aucun nom, aucun souvenir dans l'histoire. Les chants où il annonce au monde la délivrance universelle, le salut par la foi et l'œuvre expiatoire des souffrances d'un Juste donnant sa vie pour les coupables, nous ont été conservés dans les dernières pages du livre d'Esaïe, et ont été attribués au fils d'Amots, jusqu'au jour où la science et la foi, mieux informées, ont fait justice de cette hérésie d'histoire [1].

[1] Voici les principales raisons pour lesquelles il est impossible d'attribuer à Esaïe I les chapitres 40-66 qui ont été ajoutés à son livre par les scribes.

Ces chapitres supposent connu et contemporain un état de choses postérieur d'un siècle à Esaïe. Cet état de choses suppose à son tour des événements de première importance et dont ce prétendu Esaïe I ne souffle pas mot ; soit :

1° La chute de l'Assyrie,
2° Les victoires de la Chaldée,
3° La ruine de Jérusalem,
4° L'exil à Babylone.

Si Esaïe avait commis une si prodigieuse prophétie, en la fondant sur... une non moins prodigieuse lacune, personne ne l'aurait compris, et il aurait compromis toute son œuvre par ce *miraculum scientiæ... et ignorantiæ*.

Prédire pour prédire, sans application au présent, n'est pas la mission du prophète. Jérémie (ch. 28) tenait déjà pour un

Où vivait le chantre inspiré d'Esaïe 40-66 ? L'opinion courante est qu'il fut, en exil, le compagnon d'infortune d'Ezéchiel et le continuateur de son œuvre. Mais ses idées ne cadrent ni avec le programme ni avec la théologie du conducteur spirituel des déportés ; en sorte que l'obscurité qui enveloppe le mystérieux personnage se trouve encore accrue par l'hypothèse, d'ailleurs gratuite, de son séjour en pays chaldéen.

Tout s'explique, au contraire, si nous allons le chercher sur la terre désolée de Palestine, dans les milieux déshérités où avait retenti la prédication de Jérémie, et où les cœurs étaient encore tout impressionnés par la vie, les épreuves, le martyre de cet homme de douleur. Ce n'est pas Ezéchiel mais bien Jérémie que continue Esaïe II. Il doit au prophète d'Anathoth non seulement les principes de sa théologie mais aussi la vision de son personnage. Celui qui est « seul à fouler au pressoir », « le méprisé »,

signe de fausse prophétie le fait d'annoncer l'aurore nouvelle au moment où Jéhovah ordonne d'annoncer le châtiment.

N'oublions pas qu'au temps d'Esaïe, Babylone était une alliée de Juda et avait les mêmes intérêts que lui !

Attribuer Es. 40-66 à Esaïe I, c'est en outre, déprécier singulièrement Jérémie et Ezéchiel, car ceux-ci, connaissant par cœur les prophéties d'Esaïe, n'auraient prophétisé que la moitié de ce qu'ils avaient lu.

Enfin Jér. 26-17 raconte que Jérémie, ayant prédit la ruine de Jérusalem, les grands portèrent plainte contre lui. Ses défenseurs, alors, invoquèrent pour le défendre l'exemple de Michée. Si les chapitres d'Esaïe II avaient existé, Jérémie aurait-il pu scandaliser, et ses défenseurs auraient-ils eu besoin d'aller chercher l'antécédent de Michée ?

Toutes ces raisons et d'autres encore, mises en valeur par la science historique, ont transformé en certitude les doutes qu'au Moyen-Age le savant rabbin Aben Esra formulait déjà, touchant l'homogénéité du livre d'Esaïe.

l'homme dont on n'a fait « aucun cas », est sans doute une intuition sublime : la prédiction du Messie Rédempteur..., mais c'est aussi un souvenir : l'évocation du prophète emprisonné, battu, lapidé... et c'est à travers Jérémie que l'auteur du cinquième évangile, comme on a appelé Esaïe II, a vu et salué de loin le divin Crucifié.

Tandis qu'Ezéchiel, en exil, annonce que la résurrection du peuple viendra du dehors, provoquée par Jéhovah « pour l'honneur de son nom [1] », c'est du dedans que pour le deuxième Esaïe, le salut doit venir. Tout est dominé, chez lui, par l'idée de la réconciliation, de la souffrance expiatoire.

Sans doute le pardon vient de Dieu, mais la régénération religieuse et morale, condition du pardon, ne s'effectuera pas d'une façon magique. Le péché a été trop grand, les voies trop perverties, pour qu'un renouvellement du peuple soit possible sans bouleversement politique, pour que la conversion des cœurs soit possible sans une crise profonde nécessitant tout l'effort moral, le dévouement et les souffrances des hommes qui auront à cœur ce salut.

Il faut s'être senti mourir, pour se sentir renaître !... C'est de la fournaise ardente que doit sortir l'homme nouveau.

Et comme, dans les grands tourments de la solidarité, ce sont toujours les bons qui souffrent pour les mauvais et qui les sauvent, l'inspiration prophétique et le souvenir de Jérémie élèvent peu à peu le second Esaïe de l'idée des malheurs de tout un peuple à l'idée des souffrances médiatrices de la partie

[1] Ezéch. XXXVIII.

fidèle d'Israël, et des douleurs de ce serviteur collectif à la substitution expiatoire du serviteur individuel, *Ebed-Jahvé*, le serviteur de Jéhovah [1]. Celui-ci prend sur lui les péchés du peuple, souffre et meurt à sa place en lui apportant l'alliance de grâce, dont les bienfaits seront : la conversion d'Israël, la régénération des peuples et la transfiguration de la création tout entière [2].

Comme, au jour de Morija, l'élohisme se dépasse lui-même pour produire, dans le sacrifice d'Isaac, un acte où le jéhovisme était contenu en puissance, nous voyons ici maintenant le jéhovisme se dépasser à son tour pour donner au monde de l'Ancienne

[1] Nous n'ignorons pas que plusieurs modernes hébraïsants refusent à Esaïe II les passages relatifs à l'*Ebed-Jahvé*. Duhm et d'autres tiennent ces passages (Esc. XLII, 1-4 ; XLIX, 1 6 ; L, 13 à LII, 12), pour plus récents qu'Esaïe II ; Wellhausen, Smend, etc., les tiennent pour antérieurs. Estimant que les arguments de ces deux écoles se valent, nous leur laissons le soin de se réfuter mutuellement. Malgré les obscurités de détail, suffisamment justifiées par le sujet, nous maintenons pour notre part l'intégrité d'Esaïe 40-55.

Il n'y a là qu'une œuvre, qu'un style et qu'une inspiration. Nous laissons pendante la question de savoir jusqu'à quel point on a le droit scientifique d'attribuer à un autre auteur les chapitres 56-66.

Personnellement, nous maintenons — à quelques adjonctions près — l'unité de Es. 40-66.

[2] « Les anciens prophètes, dit Renan, avaient annoncé à Israël que son Dieu national deviendrait le Dieu universel du genre humain. Chez le second Esaïe, cette pensée est claire, développée, constante avec elle-même. La conversion des *goïm* sera la conséquence de la chute de Babylone. Ceux qui échapperont à la catastrophe deviendront les missionnaires de Jahvéh. Ils iront de tous côtés, à Tharis, à Phout, à Loud, à Thubal, à Iavan, aux îles lointaines qui n'ont jamais entendu parler de Jahvéh. Jahvéh, désormais, sera adoré par le monde entier : l'univers est son sanctuaire. Le serviteur de Dieu sera la lumière des nations. — Dieu aime Israël ; mais il aime aussi l'humanité, et un jour l'humanité ne se distinguera pas d'Israël. Israël embrassera l'univers. La

Alliance un avant-goût de l'Alliance Nouvelle [1]. Elle a entrevu dans un éclair la figure douce et souffrante de l'Homme de douleur : mystère pour les rachetés qui adorent le divin crucifié à la lumière de l'Evangile, mystère bien plus grand dans les ténèbres qui entouraient le prophète des exilés. Aussi n'est-on pas étonné de retrouver sur les lèvres du second Esaïe et sur celles de saint Paul — deux hommes en qui nous pouvons voir symbolisées l'Ancienne Alliance et la Nouvelle, venant se pencher tour à tour sur l'abîme sans fond de la miséricorde divine — ce même cri d'adoration, où se mêle un aveu d'impuissance : « En vérité, tu es un Dieu incompréhensible, Dieu d'Israël, Sauveur !... O profondeur de la richesse et de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses jugements sont insondables et ses voies impénétrables [2] ! »

prière remplacera le sacrifice. Au temple, ce sera une fête perpétuelle : de sabbat en sabbat, de nouvelle lune en nouvelle lune, ce seront des théories d'adorants qui viendront se prosterner. Le nouvel ordre de choses, qui sera pour l'humanité la conséquence du règne de Dieu dans une Sion renouvelée, sera la perfection. Israël sentira qu'il est la cause du bonheur du monde. C'est l'hymne sibyllin de tous les âges qui commence à faire entendre ses notes argentines : Virgile a respiré l'air de ce monde enchanté. » (Renan, *Hist.*, III, p. 498 et suiv. — Virgile, 4e églogue. Comp. Es. LXV, 17 et suiv.).

[1] « L'anonyme de 536 est le dernier aboutissant de trois siècles du plus grand effort religieux (le christianisme excepté), dont l'histoire ait gardé la trace visible. *Avec lui nous sommes au haut de la montagne d'où l'on aperçoit Jésus sur le sommet d'une autre montagne, et dans l'intervalle une bien grande dépression.* » (Renan. *Hist.*, III. p. 501-502.) C'est nous qui soulignons.

[2] Esaïe XLV, 15 ; Rom. XI, 33.



SIXIÈME PARTIE

Echec du jéhovisme messianique

INTRODUCTION

Le spiritualisme religieux de la prédication messianique avait mené les choses à un tel point que si les temps marqués par la sagesse divine pour l'apparition du Messie avaient été accomplis ; si Jésus avait paru, dans le groupe des fervents qui entouraient le second Esaïe, et l'avait évangélisé en disant, comme il fera plus tard à Nazareth et à Jéricho : « Aujourd'hui cette parole du prophète est accomplie ; le Fils de l'homme est venu, non pour être servi mais pour servir et pour donner sa vie en rançon », il eût été reçu sans avoir besoin de Jean-Baptiste. Trois siècles de prophétie avaient aplani les sentiers. Mais la figure idéale du Serviteur de Jéhovah resta à l'horizon lointain, comme une lueur d'espérance ; les conditions générales pour l'établissement du Royaume de Dieu sur la terre n'étaient pas encore réalisées.

Comment se fait-il que le mouvement prophétique n'ait pas continué ? qu'aucun voyant ne soit venu pour

développer l'enseignement du second Esaïe. comme le second Esaïe avait complété l'enseignement de ses devanciers ? Pourquoi le chantre du Serviteur de Jéhovah, au lieu de faire des disciples, demeure-t-il isolé dans sa gloire ? Personne ne relève son manteau. Les deux ou trois petits prophètes qui vivent après lui, sont occupés d'autres pensées. Le judaïsme se constitue hors de son influence. Si bien que, lorsque cinq siècles plus tard le jour de Christ sera près de paraître, il faudra qu'un précurseur vienne éveiller dans les cœurs l'écho depuis longtemps silencieux des prédications de repentance, en résumant, dans ses discours du désert, l'enseignement des siècles prophétiques. On le prendra pour un démoniaque [1] ; et lorsque Jésus sera venu pour accomplir la loi et réaliser la prophétie, les représentants officiels du culte israélite n'auront point de repos qu'ils ne l'aient fait supplicier.

Il y a là, au point de vue religieux et moral, une énigme que la théologie traditionnelle laisse inexpliquée. Parler de mystère serait se dérober, car il s'agit d'une succession de faits et de l'évolution d'un peuple qui a vécu au grand jour de l'histoire. La transformation du christianisme évangélique en catholicisme romain n'est pas un mystère pour nous : l'étude impartiale des premiers siècles de l'Eglise nous a raconté ses étapes et livré le secret de ses origines. La transformation du spiritualisme hébraïque en lévitisme judaïque [2], ayant abouti à des résultats

[1] Matth. XI, 18.
[2] Nous appelons *lévitisme* dans l'ancienne économie ce que nous appellerions cléricalisme dans l'économie présente.

analogues, s'explique de la même manière et obéit aux mêmes lois.

Qui nous dira à quel moment a commencé le catholicisme ? à quel moment précis de l'histoire, les représentants officiels de la Nouvelle Alliance ont cessé de maintenir les âmes qui leur étaient confiées dans la pure doctrine de la révélation ? Nous ne dirons pas non plus à quelle date précise a commencé, dans l'Ancienne Alliance, la période d'altération.

Mais, de même que l'on peut faire dater de tel événement, ou de telle personnalité marquante des premiers siècles du christianisme, les tendances qui devaient, en se développant, aboutir à l'Eglise romaine, nous pouvons faire remonter à l'exil de Babylone et à Ezéchiel, prêtre et prophète, l'origine, non pas du judaïsme, mais des tendances qui devaient le produire.



CHAPITRE PREMIER

L'exil à Babylone
et l'œuvre du prophète Ezéchiel

On envisage généralement la période de l'exil comme une période de torpeur intellectuelle et religieuse. L'histoire d'Israël s'interrompt en 586 et reprend en 536. Entre les deux, on se représente les captifs de Juda tournant la meule à Babylone, comme Samson chez les Philistins, et l'on appose sur ce demi-siècle d'histoire les deux mots que l'on voyait autrefois sur les cartes du noir continent : *Terra incognita*.

M. Gautier, qui fait très bien ressortir, dans son beau livre sur la mission du prophète Ezéchiel, le véritable caractère de la période de l'exil, nous montre, dans les descriptions d'Ezéchiel et de Jérémie, les déportés du Kebar fondant sur les bords du fleuve leurs colonies israélites, sans être le moins du monde inquiétés, construisant des maisons, cultivant des champs et faisant revivre à Tel-Abib les mœurs et la civilisation de Jérusalem[1].

Sans doute, la science mieux informée fait aujourd'hui, dans la restauration religieuse d'Israël, la part plus grande qu'autrefois aux Judéens qui n'avaient

[1] Lucien Gautier. *La mission du prophète Ezéchiel*. Lausanne, 1891, p. 30 et suiv. ; comp. Renan, *Hist. d'Isr.*, III, liv. VI.

pas quitté leurs montagnes de Palestine[1]. Ce que nous avons dit du second Esaïe montre assez que nous nous rattachons à cette vue plus saine de l'histoire.

Mais il n'en demeure pas moins qu'au point de vue politique et sacerdotal, le petit peuple de déportés renferme et agglomère sur la terre d'exil tout ce qui pouvait avoir quelque influence dans la mère-patrie par la position, par le génie, par la parole ou par la foi. Que l'on songe que ce petit peuple choisi, mûri par l'épreuve, est entretenu sans cesse, par la prédication de ses prophètes, dans la conscience de ses privilèges extraordinaires; — il est le rejeton destiné à perpétuer l'arbre ; la race élue, héritière des promesses, est incarnée toute entière en lui ; le regard de Jéhovah ne se dirige plus vers Sion : il est fixé sur Tel-Abîb, pour voir de quelle manière l'homme nouveau va sortir de la fournaise ardente et comment les déportés préparent le berceau de l'Israël avenir[2]. On comprendra qu'un pareil stimulant,

[1] Ainsi déjà Kosters, *Het herstel van Israel in het perzische tijdvak*, 1894.

[2] Les déportés, c'est le rameau détaché du tronc : mais ce rameau est vivant, tandis que le tronc est déjà atteint d'une maladie mortelle, et c'est sur le rameau que doivent se porter toutes les espérances. Les déportés, c'est l'essaim qui a quitté la ruche-mère, et que l'on considère généralement comme perdu ; mais c'est lui qui sera, en réalité, la souche des abeilles futures, alors que les habitants de la vieille ruche auront tous été anéantis. Jérémie, demeuré à Jérusalem, ne contredit pas Ezéchiel, et montre, au contraire, dans une image parlante, que c'est, en effet, chez les déportés que luira l'étoile d'Israël. C'est après l'an 599, après la déportation de Jéconias : Jérémie (chap. XXIV) contemple en vision deux paniers de figues, dont l'un contient des figues excellentes, et l'autre des figues de rebut. Que signifient ces deux paniers contenant des fruits de qualités si différentes ? L'Eternel va l'apprendre à son prophète : « Comme tu

chez de tels hommes, pendant un demi-siècle d'une liberté d'autant plus grande que les préoccupations politiques n'existaient plus, ait provoqué l'essor de toute une littérature où frémissent ensemble les grands souvenirs et les grands espoirs d'Israël.

On admire, à juste titre, l'histoire de ce peuple arraché à sa patrie, transplanté en pays païen et conservant assez de sève en lui pour ressusciter après plus d'un demi-siècle, rentrer en pèlerin dans un pays qu'il avait quitté en captif, et, poignée d'hommes sur des ruines, relever de toutes pièces les murs et la nation, au point d'écrire, cent ans après, une page glorieuse dans l'histoire.

Tout n'est pas d'admirer, il faut comprendre. Ce renouveau sublime ne livre son secret que si l'on considère la période de l'exil comme une période féconde et bénie entre toutes : un temps de crise mar-

» distingues ces bonnes figues, » lui dit-il, « ainsi je distinguerai, pour leur être favorable, les déportés de Juda que j'ai » envoyés de ce lieu dans le pays des Chaldéens. Je les regar- » derai d'un œil favorable et je les ramenerai dans ce pays... Ils » seront mon peuple, et je serai leur Dieu, s'il reviennent à moi de » tout leur cœur. Mais quant à Sédécias, roi de Juda, quant à ses » chefs et au reste de Jérusalem, ceux qui sont restés dans ce pays » et ceux qui demeurent au pays d'Egypte, je les ferai devenir » comme ces mauvaises figues qui ne peuvent être mangées à » cause de leur mauvaise qualité... » (Comp. Jér. XXIX, 16-19) « Telle est, précisément, la pensée dont Ezéchiel est invité à se pénétrer, et dont il a mission de persuader aussi son entourage. Il s'agit de faire comprendre aux déportés une vérité dont, si nous ne nous trompons, l'histoire de l'Eglise chrétienne a fourni depuis lors, *mutatis mutandis*, d'assez nombreux exemples : c'est que le centre de gravité du peuple de Dieu s'est déplacé, et qu'il ne se trouve plus là où eux-mêmes le cherchent. Ils le cherchent à Jérusalem, tandis qu'il est en réalité au milieu d'eux ». L. Gautier, *op. cit.*, p. 79 et suiv. Comp. les pages consacrées par M. Gautier à Ezéch. VIII-XI, et encore les pages 120-128, et tant d'autres passages que nous aimerions à citer.

qué par Dieu pour aboutir à une nécessaire transformation [1]. Il fallait que le ver s'enfermât dans la chrysalide pour tisser dans le silence les ailes de son papillon. La chrysalide, c'est l'exil. Pour que le royaume devînt l'Eglise, il fallait qu'un long séjour loin du sol natal rompît les vieilles traditions impropres aux temps nouveaux [2]; il fallait que des temps de

[1] M. Renan a une vision singulièrement juste de la chose, lorsqu'il écrit : « ... Par des éliminations successives, Israël devint un groupe de justes, ne s'occupant ni de guerre ni de politique, acceptant la suzeraineté de Babylone, tout en gardant au fond du cœur cette pensée consolante que bientôt Babylone allait être détruite à son tour. Les classes profanes étaient frappées à mort ; l'école prophétique, au contraire, était plus vivante que jamais ».. « Ce fut donc la captivité de Babylone qui fit définitivement d'Israël un peuple de saints. La cour et la classe militaire, toujours opposées aux prophètes, n'existaient plus.. Les lévites, nombreux parmi les transportés, gardaient leur attachement aux choses religieuses. Les tièdes et les indifférents prirent vite leur parti, et s'établirent en Orient, où les emplois lucratifs ne leur manquèrent pas. Les piétistes se groupèrent, s'exaltèrent par leur rapprochement. Disciples pour la plupart de Jérémie, ils affirmèrent plus que jamais l'avenir d'Israël et la juste providence de Jahvé. C'est ici le moment décisif. La crise qui ne détruit pas une conscience naissante, la fortifie. Le judaïsme fut désormais comme un faisceau cerclé de fer. Dès les premières années de la captivité, le groupe des saints dispersés sur les bords de l'Euphrate avait reconstitué un foyer de vie aussi intense que celui qui brûla le sang juif aux jours les plus enfiévrés de Jérusalem » (Renan *Hist. d'Isr.*, III, p. 388 et suiv.).

[2] Nous ne résistons pas au désir de citer, après M. Gautier et dans sa traduction, ce passage si profondément juste de B. Stade, dans son *Histoire d'Israël* (*Gesch. d. Volkes Israël*, Berlin 1888, II, p. 13-14) : « Il y avait deux siècles que les prophètes représentaient au peuple que sa conduite et sa façon d'adorer Dieu était pour celui-ci une source d'irritation et de déplaisir... Il y avait deux siècles que la destruction de Jérusalem était annoncée par les prophètes de la part de Jéhovah, comme le châtiment que Dieu devait finir par infliger à son peuple à cause de ses péchés, à moins d'une conversion et d'une régénération. Jéhovah avait indiqué les grandes puissances de la terre comme devant être ses instruments pour accomplir ses jugements. C'était précisé-

recueillement et de foi permissent d'élaborer les plans, les lois, l'organisme vital de la Jérusalem nouvelle, la charte de l'avenir. C'est dans le sentiment de la nécessité de préparer des jours meilleurs, joint à la crainte patriotique de voir l'héritage traditionnel se perdre dans ces temps troublés, qu'il faut chercher l'inspiration d'Ezéchiel, « le directeur spirituel des déportés ; » celle des poëtes inspirés qui mirent dans leurs psaumes l'écho des *Lamentations* :

> Nous nous sommes assis sur les canaux de Babylone,
> Et nous avons pleuré au souvenir de Sion...

celle, enfin, d'écrivains et de compilateurs de tou-

ment l'idée centrale de la prédication de Jérémie pendant les derniers quarante ans avant la ruine de Jérusalem, que Jéhovah allait abandonner la Palestine aux Babyloniens, qu'il ferait fondre le jugement sur Jérusalem, sans se laisser arrêter par des égards pour le temple, qu'il livrerait la cité rebelle entre les mains de Nébucadnetzar. Ce même Jéhovah revendique maintenant, comme son œuvre propre, la destruction de la ville et la profanation de son temple. La chute de Jérusalem a lieu, d'après le témoignage d'Ezéchiel, pour qu'Israël reconnaisse « que je suis Jéhovah » (XXIV. 24 ; VI, 7, 13 et suiv. ; XII, 16 : XV, 7 ; XXXIII, 29). Et Juda est déporté, pour qu'il reconnaisse que c'est Jéhovah qui a fait prédire par ses prophètes la disparition du royaume de Juda et de sa capitale (V, 13. 17 ; VI. 10). Cette disparition est un triomphe de la justice de Jéhovah, une confirmation de la prophétie. Le châtiment terrible, annoncé par les prophètes comme devant atteindre Israël impénitent et rebelle, ce châtiment que le peuple, dans son indignation patriotique, ne pouvait admettre, ce châtiment s'accomplit. Dès lors, c'en est fait de toute opposition contre la conception prophétique... Quiconque veut conserver la foi en Jéhovah et, par conséquent, ne pas renier sa nationalité, est obligé désormais d'accepter l'idée de Dieu telle que les prophètes la présentent, de souscrire à leurs jugements sur le passé, et de reconnaître que les instructions des prophètes constituent la seule lumière que Dieu fasse briller maintenant. C'est ainsi que les prophètes et leurs adeptes deviennent soudain les conducteurs de la destinée d'Israël. Le peuple de

tes sortes, légistes, érudits, scribes, historiens, patriotes obscurs mais fervents d'esprit, qui apportèrent chacun leur pierre à l'édifice de la restauration, et parmi lesquels vécut le rédacteur du grand ouvrage d'histoire dont nous avons parlé dans notre préface, qui poursuit son récit à travers les pages les plus anciennes du *Pentateuque*, de *Josué*, des *Juges*, de *Samuel* et des *Rois* [1].

L'exil est dominé par la grande figure du prophète Ezéchiel.

Déporté dès 599, onze ans avant la ruine de Jérusalem, c'est lui qui accueille les proscrits sur les bords du Kebar, et qui façonne le peuple nouveau. C'est lui qui, le premier, rêve de restauration.

l'exil se soumet à leurs directions et apprend d'eux à abandonner l'idéal passé et à comprendre le présent. Il acquiert une confiance en Dieu plus forte que ci-devant, il apprend à connaître une voie dans laquelle il cessera d'encourir la colère divine et s'avancera vers un avenir meilleur. Ainsi se forme, au sein des Juifs de la déportation, le noyau de la communauté postexilique... Le véritable conducteur, l'initiateur en tout ceci est Ezéchiel, dont l'activité publique ne subit plus aucune entrave. Sa figure apparaît au premier plan.... et l'on peut l'appeler le père, le directeur spirituel des déportés... » — Ezéchiel a tracé le tableau de l'avenir, enrichi l'espérance messianique de traits nouveaux, et préparé la domination de la loi. Il a ainsi formulé les deux idées religieuses, issues d'une même source et se complétant l'une l'autre, sur lesquelles se sont édifiées la foi et les mœurs du judaïsme. Les conséquences dernières de sa théologie se font sentir jusqu'à nos jours... »

[1] Tout nous porte à croire que le Deutéronome existait déjà sous sa forme actuelle, lorsque les exilés revinrent à Jérusalem en 536. C'est donc pendant le séjour à Babylone que la dernière main a été mise à notre ouvrage. Est-il possible de savoir par qui ce travail a été fait ?

Nous avons eu l'occasion de toucher un mot, au sujet des réformes d'Ezéchias et de Josias, de l'historien qui a rédigé, dans un esprit fortement deutéronomique, les annales des rois d'Israël. Cet auteur n'a pu vivre avant l'exil, puisque son histoire, pro-

Il reçoit des visions sur l'organisation de la théocratie future. Il est l'homme de la crise qui transforma la nation en Église, l'hébraïsme en judaïsme. A lui aboutissent les lignes qui finissent ; de lui partent les lignes qui commencent. Il imprime son caractère sur le point tournant de l'histoire. Quelle direction va-t-il donner ? Comment voit-il, dans l'avenir, le culte et la législation ? Prêtre et prophète, il est mieux qualifié que personne pour savoir ce qui a été, pour jeter les plans de ce qui sera.

Il est temps d'abandonner l'idée qu'Ezéchiel a été un prophète de « cabinet » et que son livre est le livre d'un visionnaire. Des visions, certes, il en a eues, mais elles rappellent bien moins celles de Daniel ou de Saint-Jean que celles de Moïse sur le Sinaï !

Comme Moïse, Ezéchiel avait un peuple à former pour la conquête de la Terre promise. Ses visions

bablement tronquée, nous conduit jusqu'au temps de Jojakim. Ses préoccupations donnent clairement à entendre qu'il appartient encore à la période durant laquelle le Deutéronome exerça son action ; on ne saurait donc, sans arbitraire, le repousser après l'exil. L'histoire de la royauté, qu'il achève, n'a pas été commencée par lui : il a trouvé déjà existants les récits de l'Ecrit prophétique qui s'étendaient jusque vers le Schisme, et d'autres écrits, moins importants, qui dataient des époques suivantes. Or, la critique est unanime à reconnaître, dans les œuvres diverses qui forment le patrimoine historique de l'antique Israël, des retouches dont il est difficile de préciser le nombre et l'importance, mais qui trahissent l'activité littéraire d'un écrivain qui a vécu à la fin des temps deutéronomiques, et qui a retravaillé les sources de l'histoire hébraïque dans l'esprit du Deutéronome.

Cet écrivain ne serait-il pas précisément l'historien de la chute des deux royaumes, lequel, en complétant l'œuvre de ses devanciers, a remanié leurs travaux de façon à mettre de l'unité dans son livre, à lui donner un plan chronologique, et à préparer ainsi, pour l'avenir, une histoire complète d'Israël depuis son origine jusqu'à son déclin ?

avaient pour but de l'affermir dans sa vocation et de lui révéler, dans ses grandes lignes, le programme de la nation future. Il a été sur la terre d'exil ce que Moïse a été dans le désert : le père spirituel du peuple de Dieu.

Il suffit d'ailleurs, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur son livre. La première partie, consacrée aux prédications, aux prophéties et aux paraboles, nous montre Ezéchiel annonçant et motivant la ruine de Jérusalem, le châtiment des rois, l'exécution des terribles menaces prononcées de la part de Dieu par des prophètes qui n'ont pas été écoutés :

Fils de l'homme, dis à Jérusalem : Tu es une terre qui n'est pas nettoyée et n'aura pas ses pluies au jour de la colère !

Ses prophètes conspirent dans son sein ; pareils au lion rugissant qui déchire une proie, ils dévorent les âmes ! Ses prêtres violent ma loi et profanent mes sanctuaires ; ils ne distinguent pas le sacré du profane ; ils n'enseignent point la différence entre le pur et l'impur ; ils détournent les yeux de mes sabbats. Je suis déshonoré au milieu d'eux. Ses princes sont en elle comme des loups ravissants : ils versent le sang, perdent les âmes pour assouvir leur cupidité, tandis que ses prophètes ont pour eux des enduits de plâtre, de fausses visions et des oracles menteurs !... Aussi vais-je verser ma colère sur eux, les consumer par le feu de mon courroux et faire retomber leurs œuvres sur leur tête [1] !

Voici, je vais profaner mon sanctuaire, l'orgueil de votre force, les délices de vos yeux, l'objet de votre amour [2] !

Et toi, profane, sacrilège, prince d'Israël, dont le jour arrive au temps où l'iniquité est à son terme ! Ainsi parle le Seigneur Jéhovah : Ote ton diadème, enlève ta couronne ! Les choses vont changer : ce qui est humble sera élevé ; ce qui est élevé sera humilié. J'en ferai une ruine, une ruine, une ruine [3] !

[1] Ezéch. XXII, 23 et suiv.
[2] Ezéch. XXIV, 21.
[3] Ezéch. XXI, 30 et suiv.

Cependant, tout espoir ne sera pas perdu. « Si nous sommes infidèles, il demeure fidèle : il ne peut se renier lui-même [1] ».

Quoique j'envoie contre Jérusalem mes quatre châtiments terribles... il y aura néanmoins un reste qui échappera [2].

Ce *reste*, ce seront les déportés de Tel-Abîb et de Babylone. Quand les ministres de la vengeance divine auront été châtiés à leur tour, quand les peuples de la Syrie, Tyr et Sidon, l'Egypte et tous les ennemis qui se sont réjouis des malheurs d'Israël auront été humiliés dans la poussière [3], que sera donc ce peuple, dont Abdias en même temps qu'Ezéchiel prédit la restauration, peuple ressuscité à la voix du Très-Haut comme ressusciterait une armée dont les ossements desséchés ont blanchi dans la vallée [4] ?

... Je ramènerai les captifs de Jacob ;
J'aurai pitié de toute la maison d'Israël,
Et je serai jaloux de mon saint nom !
Alors ils comprendront quel fut leur opprobre,
Et toutes les infidélités qu'ils ont commises contre moi...
Et je ne leur cacherai plus ma face,
Car je répandrai mon esprit sur la maison d'Israël,
Dit le Seigneur Jéhovah [5].

On attendrait ici une théorie du Royaume de Dieu; un programme d'action spirituelle...

La partie négative de l'œuvre d'Ezéchiel a été puis-

[1] 2 Tim. II, 13.
[2] Ezéch. XIV, 21 et suiv.
[3] Voy. Ezéch. ch. XXV-XXXII, XXXV, XXXVIII-XXXIX, 24.
[4] Ezéch. XXXVII, 1-14.
[5] Ezéch. XXXIX, 25 et suiv.

sante. Elle a reposé d'aplomb sur le principe jéhoviste : Union de la morale et de la religion dans le service de Jéhovah. Elle appelait une partie positive où le prophète eût donné à son peuple l'esquissé de ce que doit être le Royaume de Jéhovah, la vie normale du sujet de ce Royaume, le culte de la conscience, l'obéissance morale faisant d'Israël le témoin du Dieu-Vie dans le monde et le milieu social du bien...

Rien de tout cela dans la restauration élaborée par Ezéchiel. A une prédication de prophète succède un programme de prêtre.

Ezéchiel, chargé de donner à Israël sa nouvelle législation, est enlevé en esprit sur une haute montagne, et là, nouveau Moïse sur un nouvel Horeb, le prophète reçoit la révélation qui doit servir de charte au futur Israël. Les proportions du second Temple, les lois concernant le prince, les prêtres, les lévites, l'autel, les sacrifices, les fêtes, la distribution du territoire, lui sont révélées tour à tour. Et ce ne sont point ici des visions symboliques, des allégories dont le sens mystérieux se rapporte aux temps messianiques ; c'est un programme destiné, dans la pensée d'Ezéchiel, à être réalisé à la lettre.

Jéhovah lui a dit :

Fils de l'homme, regarde de tes yeux et écoute de tes oreilles ! Applique ton attention à toutes les choses que je te montrerai, car tu as été amené ici afin que je te les montre. Fais connaître à la maison d'Israël tout ce que tu verras [1]...

Montre ce Temple à la maison d'Israël : qu'ils en mesurent le plan et qu'ils rougissent de leurs iniquités. S'ils rougissent

[1] Ezéch. XL, 4.

de toute leur conduite, fais-leur connaître la forme de cette maison, sa disposition, ses issues et ses entrées, tous ses dessins et toutes ses ordonnances, tous ses dessins et toutes ses lois ; mets-en la description sous leurs yeux afin qu'ils gardent tous ses dessins et toutes ses ordonnances, et qu'ils s'y conforment dans l'exécution.

Voilà la loi de la maison [1]...

Et voici les mesures de l'autel [2]...

Voici les lois au sujet de l'autel, pour le jour où on le construira, afin d'y offrir des holocaustes [3], etc.

Impossible de se méprendre à un pareil langage. L'intention d'Ezéchiel est bien d'écrire, sous le regard de Dieu, la charte de la Restauration. S'il a entassé tant de ruines dans la première partie de son livre ; s'il a fulminé tant de reproches et prodigué de si belles promesses, c'est pour faire comprendre aux déportés que « les choses vieilles sont passées », que « toutes choses sont faites nouvelles », et que, semblable au fleuve d'eau vive qui jaillira du Temple et portera la prospérité dans ses ondes [4], la législation qu'il leur révèle sera le canal de la grâce et le gage de « l'alliance de paix » que Jéhovah veut traiter avec la nation réconciliée.

Quelle est donc cette législation qui doit servir de base à l'organisation future du peuple revenu de l'exil ?

Israël n'aura plus qu'un sanctuaire unique, édifice aux proportions grandioses, minutieusement décrit par Ezéchiel [5], et qui devra s'élever, non pas sur

[1] Ezéch. XLIII, 10-12.
[2] Ezéch. XLIII, 13 et suiv.
[3] Ezéch. XLIII, 18 et suiv.
[4] Ezéch. XLVII, 1-12.
[5] Des trois temples dont il est fait mention dans l'Ancien Testament, celui d'Ezéchiel est certainement celui qu'il serait le plus

l'emplacement de l'ancienne Jérusalem, à jamais déchue de sa gloire, mais au sommet d'une montagne très haute [1], autour de laquelle une distribution nouvelle du territoire groupera les douze tribus, comme un troupeau s'assemble autour de son berger.

Les cultes et les prêtres étrangers seront bannis du nouveau temple [2], qui sera confié à la garde des lévites. Toutefois, parmi les lévites, les descendants de Tsadok auront seuls le droit de s'approcher de Jéhovah [3]. Ezéchiel motive cette distinction en rap-

aisé de reconstruire. Ni le temple de Salomon, dont nous parlent les *Rois* et les *Chroniques*, ni le temple de la Restauration, au sujet duquel *Esdras* et *Aggée* nous renseignent, ne sauraient être reproduits avec la même sûreté. Les plans d'Ezéchiel sont complets, ses dessins achevés. Comment admettre que le prophète se serait étendu si longuement sur les mesures et les dispositions de cet édifice, s'il n'avait eu la pensée que le sanctuaire projeté par lui serait réalisé à la lettre ? Ezéchiel croyait aussi fermement à l'érection de son temple qu'à la restauration du peuple exilé. Nous verrons que, sur l'un comme sur l'autre point, ses espérances ont été en partie déçues.

[1] Le temple d'Ezéchiel, « au lieu d'être partie intégrante de la ville, comme c'était le cas pour l'édifice construit sur la colline de Sion, se dresse solitaire, à quelque distance au nord, en plein territoire sacerdotal, et « sur une montagne très élevée » (XL, 2 ; comp. XLIII, 12). Nulle part, dans toute cette longue vision, un mot ne laisse supposer que le prophète voyait devant lui la colline bien connue qui, depuis le temps de Salomon, avait porté sur son sommet le temple érigé à la gloire de l'Eternel et qui, d'ailleurs, était loin de s'élever au-dessus des hauteurs environnantes ». (L. Gautier, *op. cit.*, p. 133 et suiv.). Aussi bien la ville sainte n'aura ni le même emplacement, ni le même nom que l'ancienne Jérusalem, puisqu'elle sera au centre du pays et s'appellera *Jahvé-Chammah* : « Jéhovah est ici » (XLVIII, 35).

[2] Ezéch. XLIV, 6-9.

[3] Ezéch. XLIV, 15-16. Ezéchiel ne mentionne pas Aaron dans son programme, et l'origine aaronide de Tsadok a souvent été contestée (Cf. Baudissin, *op. cit.*, p. 107-272). Les Juifs du second temple la tenaient pour certaine (1 Chron. VI 1-15 ; XXIV, 1-6) Quand le Code sacerdotal mentionne les *fils d'Aaron*

pelant ce que les prophètes ont, avant lui, constaté d'un commun accord, à savoir que toutes les familles lévitiques se sont souillées en prenant part aux cultes idolâtres[1]. Seule, la famille de Tsadok, le premier prêtre du Temple de Salomon, n'a jamais sacrifié aux idoles. Elle sera récompensée de sa fidélité en recevant la sacrificature. Les autres lévites seront punis de leur apostasie en étant pour toujours exclus de la prêtrise : ils seront désormais les serviteurs de leurs frères[2].

Les prêtres, fils de Tsadok, approcheront des lieux très saints, offriront le sang et la graisse[3], mangeront les choses consacrées[4] et officieront dans les sacrifices publics[5]. Ils auront en outre pour mission d'enseigner au peuple à distinguer le saint du profane et le pur de l'impur ; ils observeront les lois et les fêtes, seront juges dans les contestations et sanctifieront les sabbats[6]. Mis à part et sanctifiés pour le service de Jéhovah, ils porteront, dans leurs fonctions sacerdotales, une tiare de lin sur la tête et des habits de lin[7]. Ils devront prendre garde de ne pas souiller de sueur ces vêtements sacrés[8] et de les ôter avant de sortir dans le parvis extérieur, « pour ne pas sanctifier le peuple[9] ». Le prêtre ne fera point

au lieu des *fils de Tsadok*, il entend désigner la même chose qu'Ezéchiel, et se préoccupe seulement de rattacher directement la hiérarchie sacerdotale aux institutions mosaïques.

[1] Ezéch. XLIV, 10 et suiv. ; XLVIII, 11.
[2] Ezéch. XLIV, 11-14.
[3] Ezéch. XLIV, 15.
[4] Ezéch. XLII, 13.
[5] Ezéch. XLIII, 18 et suiv.
[6] Ezéch. XLIV, 23 et suiv.
[7] Ezéch. XLIV, 17, 18.
[8] Ezéch. XLIV, 18.
[9] Ezéch. XLIV, 19.

passer le rasoir sur sa tête, mais il coupera sa chevelure[1]; il s'abstiendra de vin avant d'entrer dans le parvis intérieur[2]; enfin, il devra n'épouser qu'une vierge israélite ou la veuve d'un prêtre[3], et n'approcher d'aucun mort, à l'exception de son père, sa mère, son fils, sa fille, son frère ou sa sœur non mariée. Dans ces derniers cas, il ne pourra reprendre son service qu'au bout de sept jours, en offrant pour lui-même un sacrifice d'expiation[4].

Les lévites n'ont point à se soumettre à toutes ces prescriptions et sont réduits à des fonctions subalternes. Ils gardent les portes[5], font le service de la maison[6], assistent les particuliers dans leurs sacrifices volontaires[7] et apprêtent, dans les cuisines, la chair des victimes offertes par le peuple[8].

Tandis que les prêtres habiteront dans des maisons rapprochées du sanctuaire, les lévites seront répartis dans des villages à distance[9], et, comme les terrains dévolus à chacune des deux castes sont d'égale grandeur, la famille de Tsadok, sera déjà, de ce seul fait, extrêmement favorisée. Cependant, la législation d'Ezéchiel lui donne encore d'autres sources de revenus. Tout ce qui, dans les offrandes et les sacrifices, n'est pas consumé sur l'autel sera la nourriture des prêtres. « Tout ce qui sera dévoué par interdit en Israël sera pour eux. » On leur donnera

[1] Ezéch. XLIV, 20.
[2] Ezéch. XLIV, 21.
[3] Ezéch. XLIV, 22.
[4] Ezéch. XLIV, 25-27.
[5] Ezéch. XLIV, 11.
[6] Ezéch. XLIV, 11, 14.
[7] Ezéch. XLIV, 11.
[8] Ezéch. XLVI, 24.
[9] Ezéch. XLV, 3-5.

enfin les prémices de tous les fruits, les prémices de la pâte et les offrandes présentées par élévation[1]. Quant aux lévites, il semblerait que le revenu de leurs terres ait dû être leur seule ressource.

Après s'être occupé du sanctuaire, des prêtres et des lévites, Ezéchiel s'occupe aussi de régler les sacrifices. Il institue un holocauste journalier, consistant en un agneau d'un an, sans défauts : « On offrira tous les matins l'agneau et l'offrande avec l'huile, comme holocauste perpétuel[2]. » Il introduit dans la législation, à côté de l'*Olah* et du *Zébak-Chelâmîm*, deux ordres de sacrifices inconnus à l'ancien royaume et que les infortunes du peuple, châtié pour ses fautes, ont fait naître sur la terre d'exil [3]:

[1] Ezéch. XLIV, 28-30.

[2] Ezéch. XLVI, 13 et suiv.

[3] Ezéchiel ne fait guère que nommer ces sacrifices et leur donner une place dans son programme législatif. Le Code sacerdotal, qui les reprend à son tour et développe leur rituel, ne s'explique pas non plus sur leur origine. Il est probable que l'idée de ces sacrifices « pour le péché et pour la coulpe » était née et s'était répandue chez les déportés dès les premières années de l'exil, à la suite des châtiments terribles annoncés par les prophètes. Que Jéhovah rebâtisse les murs de Sion, qu'il mette par là son peuple à même de célébrer de nouveau son culte, et des sacrifices de repentir se mêleront aux sacrifices d'actions de grâce ! Les deux derniers versets du Ps. LI, psaume de David adapté selon nous par les déportés repentants aux douloureuses circonstances de l'exil, portent visiblement la trace de ces préoccupations. David, d'accord avec les idées des prophètes, s'était écrié :

O Dieu, aie pitié de moi dans ta bonté !
Selon ta grande miséricorde, efface mes transgressions...
Les sacrifices qui sont agréables à Dieu, c'est un esprit brisé :
O Dieu, tu ne dédaignes pas un esprit brisé et contrit !

Les exilés, sous l'influence des idées ritualistes qui donneront naissance au Code sacerdotal, ajoutent :

...Rebâtis les murs de Jérusalem !
Alors tu agréeras des sacrifices sincères,
Des holocaustes et des victimes tout entières ;
Alors on offrira des taureaux sur ton autel !

le sacrifice d'expiation et le sacrifice de culpabilité [1].

Au sujet des fêtes et des jours fériés, Ezéchiel indique avec beaucoup de précision le cérémonial qui doit être observé. La porte du parvis, fermée pendant les jours de semaine, est ouverte pendant le sabbat et au jour des nouvelles lunes [2]. Le prince, nouveau David, qui, dans le royaume futur devra cumuler les fonctions de roi et de sacrificateur [3], « sera chargé des holocaustes, des offrandes et des libations aux fêtes, aux nouvelles lunes, aux sabbats, et à toutes les solennités de la maison d'Israël [4]. » Le jour du sabbat, il offrira six agneaux, un bélier et l'offrande [5]. Le jour de la nouvelle lune, un taureau, six agneaux, un bélier et l'offrande [6]. Au jour de l'an, le premier jour du premier mois aura lieu l'expiation du sanctuaire par l'aspersion du sang [7]. Le septième jour du premier mois, une cérémonie analogue aura lieu pour les péchés involontaires [8].

La Pâque sera célébrée le quatorzième jour du premier mois. La fête durera sept jours, fête de pains sans levain, durant laquelle le prince immolera chaque jour sept taureaux, sept béliers et un bouc

[1] Ezéch. XL, 39 ; XLII, 13 ; XLIII, 19 : XLVI, 20.
[2] Ezéch. XLVI, 1 et suiv.
[3] Ezéch. XLIV, 3 ; XLV, 7 et suiv.; XLVI. Ce *nasî*, fils de David (XXXIV, 24 ; XXXVII, 24). possède un domaine territorial (XLV, 7-8) et touche de modestes redevances (XLV, 13 et suiv.), en retour desquelles il doit fournir les victimes des holocaustes et des sacrifices du culte public (XLVI, 2, 11 et suiv.), et gouverner son peuple avec une « droiture » et une « justice » que ses devanciers n'ont pas connues (XLV, 9).
[4] Ezéch. XLV, 17.
[5] Ezéch. XLVI, 4 et suiv.
[6] Ezéch. XLVI, 6 et suiv.
[7] Ezéch. XLV, 18 et euiv.
[8] Ezéch. XLV, 20.

expiatoire[1]. Le quinzième jour du septième mois, à la fête[2], il offrira pendant sept jours les mêmes sacrifices d'expiation, les même holocaustes et les mêmes offrandes[3].

Telle est, dans la législation d'Ezéchiel, l'organisation du culte et du sacerdoce.

Un premier étonnement nous a saisi, à la lecture de ce nouveau programme législatif. Ezéchiel ne fait aucune mention de Moïse et ne tient aucun compte, dans la restauration du culte qu'il propose, des institutions mosaïques contenues dans le Code sacerdotal. Serait-il opposé à l'esprit qui a dicté la législation rituelle ? Au contraire, il écrit dans le même sens. L'organisation du culte lévitique ne pouvait-elle répondre aux exigences de la nouvelle communauté ? Chacun sait que le Lévitique a été choisi, de préférence au programme d'Ezéchiel, pour devenir le rituel du second temple. Le silence du prophète à l'égard du Deutéronome s'explique par la différence des temps et des sujets. Le Deutéronome, alors présent à la

[1] Ezéch. XLV, 21-24.
[2] La fête des *Souccoth*. Lév. XXIII, 33.
[3] Ezéch. XLV. 25. Si Ezéchiel ne prescrit pas explicitement des sacrifices pour la fête des *Chabbouoth*, « c'est que, probablement, cette fête de la moisson avait perdu son importance pendant l'exil, ou bien il faudrait admettre une lacune dans notre texte » (Reuss, *op. cit.*, p. 224). Puisque le terme dont Ezéchiel se sert pour désigner les fêtes est usité ailleurs pour désigner les trois grandes fêtes du Livre de l'Alliance et du Deutéronome, peut-être serait-il plus simple de supposer que si le prophète ne parle pas des *Chabbouoth*, c'est parce que le cérémonial de cette solennité était exactement le même que celui de la fête de Pâques et de celle des *Souccotch*, qu'il mentionne sans la nommer. Le peuple auquel il s'adresse connaît d'avance ces trois fêtes : ce qui lui importe, c'est de savoir comment elles seront célébrées dans le royaume futur. Ezéchiel, pour répondre à cette préoccupation, donne le programme des jours de fête, en pre-

mémoire de tous, contenait les prescriptions morales de Moïse et ne s'occupait point de régler les cérémonies. Le programme d'Ezéchiel, s'appliquant à organiser le culte, venait s'ajouter à lui et le compléter sans le contredire. Il n'en est pas de même pour le Code sacerdotal, dont le rituel minutieux donne satisfaction aux préoccupations d'Ezéchiel mais ne peut s'accorder avec les nouvelles prescriptions du prophète.

L'absence du grand prêtre et l'attribution au prince du souverain pontificat, est un de ces traits qui nous paraissent montrer, avec la dernière évidence, qu'Ezéchiel a élaboré son système de restauration sans être le moins du monde lié par des traditions sacrées à la législation du Code sacerdotal. On a dit qu'Ezéchiel a connu le souverain sacerdoce et qu'il l'a « supprimé à dessein » parce que, dans son tableau de la théocratie future, la suprématie religieuse appartient au prince. Nous admettons volontiers que si l'institution d'un grand prêtre n'existait point encore dans la législation, — comme c'était le cas au temps du Deutéronome, — Ezéchiel se soit senti libre et même désireux d'abolir la charge de ministre des cultes, pour investir le prince du sou-

nant comme exemple les deux solennités les plus importantes. (La fête des *Chabbouoth* ne paraît pas avoir joué un grand rôle en Israël. En dehors de deux ou trois passages législatifs qui la mentionnent, elle ne se retrouve nulle part dans la littérature antérieure à l'exil.)

Nous rappelons que par *Code sacerdotal* (C) ou *législation elohiste* on doit entendre les parties législatives du grand ouvrage d'histoire sacerdotale qui va de *Genèse* I à *Néhémie* et que nous avons caractérisé dans notre Préface. Les parties essentielles de ce rituel sont constituées par *Exode* XXXV-XL, le *Lévitique* et *Nombres* I-X.

verain sacerdoce. Dans une théocratie digne de ce nom, le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel doivent forcément se confondre. Mais vouloir qu'Ezéchiel, prêtre versé dans la loi de Moïse et jaloux de faire prévaloir la législation sacerdotale, ait volontairement brisé la chaîne des successeurs d'Aaron, pour mettre à la place du grand prêtre un « prince » aux pouvoirs problématiques et qui ressemble beaucoup plus à un pape qu'à un roi, c'est prêter au fils de Bouzi une hardiesse inconcevable, interpréter son silence de la façon la plus arbitraire et l'isoler gratuitement dans une utopie que les expériences du passé et les exigences de l'avenir rendent également invraisemblable.

Si nous supposons, au contraire, que le silence d'Ezéchiel au sujet de Moïse et de son rituel, tient à ce que le Code sacerdotal n'était pas connu de lui, l'institution d'un prince-pontife n'a plus rien que de naturel. Supprimer la royauté, après de longs siècles de monarchie et les promesses faites à David, eût paru au prophète une chose impossible, une profanation ; d'autre part, les préoccupations sacerdotales auxquelles il obéit dans ses plans de restauration, devaient l'amener logiquement à se représenter le royaume futur sous la forme d'une communauté religieuse, et le prince futur sous la forme d'un souverain pontife.

L'hypothèse que nous venons d'émettre au sujet d'un point particulier, nous invite donc à envisager la législation d'Ezéchiel comme un premier pas vers la législation élohiste. Le programme d'Ezéchiel, avec son prince sacrificateur, marquerait la transition entre le Deutéronome, dont le roi n'a que des

pouvoirs temporels, et le Code sacerdotal qui ne connaît plus que la hiérocratie[1].

Or, c'est précisément à cette opinion que conduit une étude attentive de nos législations comparées.

Au sujet du sanctuaire, le Deutéronome demande l'unité du lieu de culte ; le programme d'Ezéchiel la réalise ; le Code sacerdotal développe ses rites en partant de cette unité comme d'un fait accompli[2].

Les sacrifices, plus légaux et plus officiels que dans le Deutéronome, sont moins riches et moins nombreux chez Ezéchiel que dans le Code sacerdotal. Le Deutéronome ne connaît pas d'holocauste quotidien ; Ezéchiel institue celui du matin ; le Code sacerdotal ajoute à ce dernier l'holocauste du soir[3]. Les sacrifices expiatoires, ignorés du Code deutéronomique, font leur apparition dans le programme d'Ezéchiel et reçoivent dans le Code sacerdotal des déterminations spéciales et tout un rituel[4].

[1] Dans le Deutéronome, le roi n'a rien de commun avec le prêtre (XVII). Dans les lois d'Ezéchiel, le roi remplit les fonctions du prêtre (XLV). Dans le Code sacerdotal, le prêtre remplace le roi.

[2] La position centrale qu'Ezéchiel donne au temple futur et la simplicité des rites qui en permettront l'accès, contrastent avec les prescriptions sévères du Code sacerdotal, dont le ritualisme beaucoup plus développé multiplie les barrières entre le peuple et Dieu. Le sanctuaire d'Ezéchiel est encore le temple d'une nation ; celui du Code sacerdotal est plutôt le lieu de pèlerinage d'une communauté.

[3] Comp. Ezéch. XLVI, 13-15 et Ex. XXIX, 38 et suiv.

[4] Dans le Code sacerdotal, les sacrifices d'expiation et de culpabilité sont spécialement affectés aux péchés involontaires ou véniels. Les sacrifices expiatoires, dont l'origine est obscure, étaient certainement destinés tout d'abord à exprimer les sentiments de repentance éveillés dans l'âme du peuple par les humiliations de l'exil. Ezéchiel les nomme, sans restreindre par des ordonnances particulières leur sens large et profond. Avec la législation sacerdotale, dont les rites minutieux et les prescrip-

D'une façon générale, le caractère spontané et volontaire des sacrifices, très accentué dans le Deutéronome et presque entièrement effacé dans le Code sacerdotal, a encore un certain relief dans la législation d'Ezéchiel.

Les sacrifices des jours de fête, librement offerts d'après le Deutéronome, sont déjà soumis à un rituel dans les visions du prophète ; mais ils sont beaucoup moins somptueux chez Ezéchiel que dans le Code sacerdotal, et les prescriptions qui les accompagnent sont différentes et plus simples[1].

Le cycle des fêtes, plus complet chez Ezéchiel que dans le Deutéronome, qui ne connaît encore que les trois grandes fêtes populaires de l'antique Israël, est moins complet que dans le Code sacerdotal[2] ; pour-

tions concernant la pureté lévitique devaient nécessairement entraîner une foule de transgressions d'un ordre tout à fait spécial, les sacrifices expiatoires perdent leur portée générale et morale, pour devenir des sortes de réparations pour les erreurs et manquements, des *pénitences*, dans le sens que la casuistique de Rome donne à ce mot.

[1] Voy. ch. XLV et XLVI ; comp. Nomb. XXVIII. « La liberté même avec laquelle Ezéchiel traite les détails rituels des sacrifices prouve qu'il n'était lié par aucune règle stricte et généralement observée, que les codes publiés jusqu'alors n'avaient rien fixé à cet égard, que la législation cérémonielle et ritualiste par excellence n'avait point encore paru, et que, loin d'avoir pu se modeler sur cette dernière, c'est lui qui, au contraire, a dû lui servir de modèle. » F. Montet, *op. cit.*, p. 201.

[2] Pour la fête de Pâques et des *Matsoth*, le Deutéronome ne connaissait de sacrifices que pour le premier des sept jours ; Ezéchiel institue des holocaustes pour toute la durée de la fête ; le Code sacerdotal le suit dans cette voie. D'autre part, il est bon de remarquer que la fête de Pâques et des pains sans levain, séparée par le Code sacerdotal en deux cérémonies distinctes, se réduit pour Ezéchiel, comme pour le Deutéronome, à une seule et même fête qui dure sept jours (Voy. Ezéch. XLV, 21 et suiv.). La notion représentée par la législation d'Ezéchiel est donc bien, ici comme ailleurs, une notion *intermédiaire*. — A

tant, le système sabbatique est déjà ébauché[1]. Le grand jour de l'Expiation, fête capitale du judaïsme, n'existe pas dans le Deutéronome. Chez Ezéchiel, la fête du septième jour du premier mois èn est comme la prophétie[2] ; le Code sacerdotal l'institue et lui donne ses lois[3].

Les prescriptions concernant les prêtres et les lévites rendent, si possible, plus évidente encore, la position intermédiaire de la législation d'Ezéchiel par rapport aux deux Codes deutéronomique et sacerdotal. Le Deutéronome ne connaît aucune hiérarchie. Pour lui, les prêtres et les lévites sont une seule et même chose. Le Code sacerdotal, au contraire, part de la distinction des deux castes comme d'un fait accompli, et traite partout les lévites en serviteurs des prêtres. Comment expliquer cette contradiction ? Ezéchiel nous apprend que, jusqu'à l'exil, tous les lévites étaient en effet admis à la sacrificature, et donne les raisons pour lesquelles il n'en sera plus ainsi désormais. De même que nous savons, par l'Ecrit prophétique, que la fidélité des enfants de Lévi leur a valu d'être consacrés à Jéhovah[4], nous

noter aussi le fait qu'Ezéchiel place au premier jour du premier mois, soit quinze jours avant Pâques, la fête du jour de l'an (XLV, 18), tandis que le Code sacerdotal la met au premier jour du septième mois (Lév. XXIII, 24). Cette dernière date a été maintenue.

[1] Voy. la prédominance du chiffre *sept*, les institutions XLVI, 4 à 7, et l'accentuation du fait qu'Israël doit chercher dans le sabbat, « signe » de l'Alliance, la pensée fondamentale de sa religion (Ezéch., XX, 12, 20 ; comp. nos *Sources du Pentateuque*, II, p. 194 et suiv.).

[2] Ezéch. XLV, 20.

[3] Nomb. XXIX, 7.

[4] Voy. Exode XXXII, 25.

savons par Ezéchiel que, dans le royaume futur, une sélection analogue réservera le sacerdoce à la famille de Tsadok [1]. Dès lors l'énigme est résolue, et le Code sacerdotal, en mettant un grand prêtre à la tête du clergé, ne fera que couronner l'édifice hiérarchique construit par Ezéchiel.

Dans le Deutéronome, les membres du clergé sont recommandés à la sollicitude des fidèles ; leur position est si précaire que l'on se voit obligé de les faire participer à l'aumône triennale, prélevée en faveur des veuves et des orphelins [2]. Chez Ezéchiel, leur avenir est assuré ; mais les lévites ne jouissent que du revenu de leur territoire, et la redevance due aux prêtres ne constitue pas un casuel bien considérable [3]. Ezéchiel ne connaît encore ni les dîmes ni les quarante-huit villes lévitiques [4]. Le Code sacerdotal, achevant de donner à la constitution future un caractère hiérocratique, gratifie le clergé, devenu tout-puissant, de revenus dont on sait la magnificence [5].

[1] Ezéch. XLIV, 6-16. Nous avons ici la réalisation des menaces proférées : I Sam. II, 27-36 (comp. I Rois II, 27).
[2] Deut. XII, 19 ; XIV, 27 ; XXVI, 12.
[3] Ezéch. XLIV, 28-30 ; XLV, 5.
[4] Se représente-t-on Ezéchiel, qui était prêtre, et qui rêvait d'une restauration où le lévitisme serait plus puissant que jamais, supprimant de sa propre autorité les dîmes qui étaient principal revenu du clergé et « sécularisant d'un trait de plume » les quarante-huit villes dont Moïse avait fait la propriété des lévites ? Qui ne voit que de pareilles réformes, tout comme la la suppression du grand prêtre, sont en contradiction absolue avec les tendances et les intentions du prophète ? De deux choses l'une, ou bien Ezéchiel, incapable de comprendre lui-même les véritables intérêts de la cause qu'il défend, dédaigne la législation de Moïse et se joue des traditions et des institutions de son peuple, ou bien le Code sacerdotal n'existait pas encore lorsque Ezéchiel a élaboré ses plans. Poser l'alternative, c'est la résoudre.
[5] Voy. nos *Sources*, II, p. 216-225.

Nous croyons en avoir assez dit pour formuler cette conclusion : Autant il est impossible d'admettre qu'Ezéchiel ait, de sa propre autorité et sans y faire la moindre allusion, bouleversé, appauvri et mutilé le Code sacerdotal, autant il est clair que nous devons considérer la législation élohiste comme un libre développement de la législation d'Ezéchiel.

La position intermédiaire occupée dans les questions législatives par le grand prophète de l'exil éclaire d'une vive lumière l'influence capitale exercée par Ezéchiel sur la marche des idées religieuses d'Israël. Ce n'est pas seulement par les faits, par l'organisation, que le programme d'Ezéchiel diffère du Deutéronome ; c'est aussi, et surtout, par l'esprit. En se séparant du Deutéronome, ou plutôt, en partant de lui pour développer une législation rituelle, Ezéchiel rompt avec la tradition prophétique, prépare la transformation de l'hébraïsme en judaïsme, et explique l'apparition du Code sacerdotal.

Au moment où le fils de Bouzî entrait dans la carrière, le spiritualisme austère de ses devanciers, les prophètes, venait de remporter un triomphe éclatant.

La ruine de Jérusalem et de son Temple a démontré au monde que la parole de Jéhovah, par la bouche de ses serviteurs, était certaine et véritable. Les prophètes avaient réclamé la réforme d'un culte charnel et formaliste ; ils avaient prêché la conversion et la vie, en annonçant que si le peuple ne revenait pas de ses égarements et ne renonçait pas à ses pratiques idolâtres, il serait détruit et rayé du nombre des nations. Le peuple n'a pas cru, et la menace s'est accomplie. Israël, privé de ses autels et trans-

planté loin de sa patrie, est forcé de rendre hommage à la vérité prophétique et de célébrer, dans son abaissement, le culte des cœurs « humiliés et brisés ».

On comprend quelle dut être, à cette heure, la considération dont fut entourée la parole des prophètes disparus. Un hommage tardif honora leur mémoire. Le crédit dont jouissait Ezéchiel s'accrut du prestige de ses devanciers.

Héros religieux d'une époque où la tâche du prophète était de façonner, avec les ruines du peuple ancien, les matériaux du peuple futur, on s'attendrait à ce qu'Ezéchiel mette à profit l'autorité qu'il tenait des prophéties réalisées, pour reprendre la réaction morale de ses prédécesseurs, pour frapper un coup décisif contre le formalisme du Temple, et pour ôter au culte charnel, exprimé par des rites sans vie, toute chance et toute velléité de retour. Le moment est propice pour ouvrir aux yeux d'Israël abaissé le trésor de la prédication prophétique ; pour exposer la religion du jéhovisme qui veut « miséricorde et non pas sacrifice [1] ; » pour expliquer ce qu'est cette « circoncision du cœur [2] » demandée par le Deutéronome, et pour inaugurer l'ère nouvelle par la proclamation du culte en esprit et en vérité, qui ne connaît point de frontières et demande des conversions plutôt que des autels. Ezéchiel, en prenant cette attitude, eût ajouté à la victoire temporelle que l'accomplissement de leurs menaces venait de donner aux prophètes, la victoire spirituelle de leur enseignement révélé... Mais, sans

[1] Osée VI, 6.
[2] Deut. X, 16 ; comp. Jér. IV, 4 ; IX, 26.

doute, l'heure des « vrais adorateurs [1] » n'était pas encore venue. Les temps n'étaient pas mûrs pour « aplanir les sentiers » du Messie. Dieu, respectueux de la liberté humaine, voulait laisser Israël recueillir tous les fruits de son égarement, et joindre aux leçons de l'histoire, l'expérience plus intime et plus profitable de son impuissance morale sur le terrain strictement religieux.

Ezéchiel a entrevu la grandeur de la tâche. Il pousse à son tour le cri décisif : « Convertissez-vous et vous vivrez [2] ! » qui résume la prédication prophétique. Le premier il a fixé, avec une clarté décisive, les droits et les responsabilités de la conscience individuelle [3], et, parmi les prophètes, il n'en est pas qui ait mieux que lui pressenti les bénédictions de l'Evangile [4]. Mais il ne s'y arrête point, et dans son

[1] Jean IV. 23.
[2] Ezéch. XVIII. 32.
[3] Ezéch. XVIII et XXXIII.
[4] « Je vous donnerai un cœur nouveau et je mettrai en vous un esprit nouveau : j'ôterai de votre corps le cœur de pierre et je vous donnerai un cœur de chair. Je mettrai mon esprit en vous et je ferai que vous suiviez mes ordonnances, que vous observiez et pratiquiez mes lois. » Ezéch. XXXVI, 26-27 ; comp. XXXVII, 26-27 : « Je traiterai avec eux une alliance de paix... ». et l'admirable passage sur le pasteur et les brebis, ch. XXXIV : « Voici, j'aurai soin moi-même de mes brebis et j'en ferai la revue, comme un pasteur inspecte son troupeau... Je les recueillerai... Je les ferai paître dans un bon pâturage, et leur demeure sera sur les montagnes élevées d'Israël ; là, elles reposeront dans un agréable asile et elles auront de gras pâturages sur les montagnes d'Israël. C'est moi qui ferai paître mes brebis, c'est moi qui les ferai reposer, dit le Seigneur Jéhovah. Je chercherai celle qui était perdue, je ramènerai celle qui était égarée, je panserai celle qui est blessée et je fortifierai celle qui est malade » (v. 12 à 16 ; comp. Ps. XXIII, 1 ; Jean, X, etc.). Voy. encore cette déclaration tout évangélique : « Je suis vivant, » dit le Seigneur Jéhovah, « ce que je désire, ce n'est pas que le méchant meure, c'est qu'il se convertisse et qu'il vive ! » (XXXIII, 11 ; comp. XVIII, 30-32).

tableau de la restauration, qui est le but et la conclusion de son livre, il redescend des hauteurs spirituelles où l'inspiration prophétique l'avait porté. Partagé entre les instincts du prêtre et les impulsions du prophète, Ezéchiel n'a pas suivi l'exemple de Jérémie, prêtre et prophète comme lui. Chez Jérémie, le prêtre disparaît derrière le prophète ; chez Ezéchiel, le prophète parle le premier, il parle avec un incomparable éclat, mais les préoccupations sacerdotales, d'abord entièrement réprimées, reprennent peu à peu leur empire, et la fin de son livre est d'un prêtre.

Dès lors, la bataille livrée depuis trois siècles par le prophétisme est perdue. La pensée religieuse d'Israël, tenue en haleine par le spiritualisme ardent des prophètes, évolue avec Ezéchiel, vers qui sont dirigés, à ce moment unique dans l'histoire, les regards de tous les fidèles [1]. Les châtiments de Dieu sont arrivés ; comment se réaliseront ses promesses ? Jérusalem est tombée ; comment se relèvera-t-elle de ses ruines ? Quelle forme donner aux espérances d'Israël ?

L'idéal proposé aux exilés par leur prophète n'est plus seulement ce peuple de frères où chacun, suivant la belle parole du Deutéronome, « aimera Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa force ; » c'est, avant tout, une communauté groupée autour d'un Temple et exprimant son adoration par l'accomplissement de rites prescrits. Quel est le but de Dieu dans la restauration d'Israël ? Convertir un peuple et, par lui, évangéliser le monde : ainsi vou-

[1] Cf. VIII, 1 ; XIV, 1 ; XX, 1 ; XXXIII, 1-33.

lait l'antique prophétie. Séparer une nation, l'élever au-dessus de toutes les autres et faire éclater par elle sa puissance : telle est la pensée du programme nouveau [1]. La réintégration des « réchappés » dans le pays et dans les privilèges de leurs pères n'est plus présentée comme le résultat d'une rentrée en grâce, l'exaucement des prières du repentir ; elle devient, avec Ezéchiel, le moyen choisi par Jéhovah pour « sauver l'honneur de son saint nom [2] ». Dès lors, la

[1] L'élément universaliste, qui donnait un caractère si profondément évangélique aux espérances messianiques du prophétisme, depuis les obscures prédictions de la Genèse jusqu'aux déclarations explicites d'Esaïe et de Michée, ne se retrouve pas dans la prédication d'Ezéchiel. Les beaux passages que nous citions tout à l'heure au sujet d'une restauration spirituelle ne se rapportent qu'au peuple d'Israël, et c'est en vain que l'on chercherait, dans le livre du fils de Bouzî, des passages concernant l'avenir des nations étrangères et leur entrée finale dans l'alliance de grâce. (M. Gautier reconnaît lui-même que le seul passage dans lequel on pourrait trouver « au moins un vestige de préoccupations moins particularistes que celles qu'offre le livre d'Ezéchiel dans sa généralité », est « obscur » et d'une « interprétation discutable », *op. cit.*, p. 365, au sujet d'Ezéch. XVI, 53-57). La vieille idée du prophétisme était que toutes les nations seraient bénies en la postérité d'Abraham. D'après Ezéchiel et l'école nouvelle dont il est le maître, toutes les promesses de Dieu sont pour la nation élue, choisie par Jéhovah pour manifester dans le monde sa gloire et sa puissance. Cette idée, si flatteuse pour l'amour-propre national, sera reçue avidement par le judaïsme, et trouvera son dernier terme dans le particularisme orgueilleux de la secte des pharisiens.

[2] Ezéch. XXXVI, 21. Les prophètes antérieurs avaient dit : « Là (dans l'exil) tu chercheras Jéhovah ton Dieu, et tu le trouveras si tu le cherches de tout ton cœur... Tu retourneras à Jéhovah... *Si tu reviens à Lui*, Jéhovah ramènera tes captifs et aura compassion de toi » (Deut. IV, 29 ; XXX, 2. Comp. Jérémie XXIX, 11 et suiv.). D'après Ezéchiel, le but de la restauration est tout différent : « Je les ai dispersés parmi les nations (dit Jéhovah)... On a dit d'eux : C'est le peuple de Jéhovah ! c'est de son pays qu'ils sont sortis ! Alors j'ai voulu sauver l'honneur de mon saint nom... C'est pourquoi dis à la maison

conversion préalable, que les prophètes avaient demandée, n'est plus une condition *sine qua non*. Il faut que la restauration s'accomplisse, afin que les nations apprennent « que Je suis Jéhovah ! »

Dès lors, rien d'étonnant à ce que le cérémonial prenne tant d'importance dans le culte : les rites sont les formes de la solidarité entre Jéhovah et son peuple.

Israël n'existe plus seulement en vue d'un *apostolat moral*, il existe en vertu d'un *privilège social* : et c'est ce privilège que le culte nouveau va mettre en évidence.

d'Israël : Ainsi parle le Seigneur Jéhovah : *Ce n'est pas à cause de vous que j'agis ainsi* (c'est-à-dire que je ramène vos captifs), maison d'Israël ! C'est à cause de mon saint nom, que vous avez profané parmi les nations où vous êtes allés... Et les nations sauront que je suis Jéhovah ! » (Ezéch. XXXVI, 19-24). Le contraste des deux points de vue est caractéristique. Dans la parabole des ossements desséchés (ch. XXXVII), la restauration d'Israël est présentée par le prophète, non point comme un mouvement des compassions divines, ni comme une réponse aux prières des fidèles, mais comme une manifestation éclatante de la toute-puissance de Jéhovah, destinée à ouvrir les yeux de son peuple et à l'amener à récipiscence. Le grand discours du chapitre XX insiste beaucoup sur le fait que le repentir d'Israël sera la conséquence et non point la cause de la restauration : « *Après cela*, vous m'écouterez et vous ne profanerez plus mon saint nom par vos offrandes et par vos idoles. Car, sur ma montagne sainte..., tous ceux qui seront dans le pays me serviront ; là, je les recevrai favorablement ; je rechercherai vos offrandes, les prémices de vos dons et tout ce que vous me consacrerez. Je vous recevrai comme un parfum d'agréable odeur, quand je vous aurai fait sortir du milieu des peuples et rassemblés des pays où vous êtes dispersés ; et je serai sanctifié par vous au milieu des nations... Et vous saurez que je suis Jéhovah, *quand j'agirai avec vous par égard pour mon nom*, et nullement d'après votre conduite mauvaise et vos actions corrompues, ô maison d'Israël ! dit le Seigneur Jéhovah » (XX, 39-44). Ainsi, « la repentance d'Israël », dit fort bien M. Gautier, « n'est pas la condition, la

Dieu ne regarde plus uniquement aux sentiments des fidèles. La nation qu'il reconstitue « par jalousie pour son saint nom », doit le servir avec magnificence. Il s'intéresse aux formes du cùlte ; il commande un édifice splendide, organise la pompe des sacrifices et règle dans des lois précises, les rapports officiels de son peuple avec Lui [1]. Les cérémonies du culte sont désormais une institution possédant un sens et une valeur propres, indépendamment des dispositions intérieures de ceux qui y participent. La justice tend à se réduire à la stricte observance des

cause déterminante du pardon, puisqu'au contraire le pardon est destiné à ouvrir les yeux du peuple, à le rendre attentif à son péché, à la grandeur de la miséricorde divine et à l'amener à la honte et à l'humiliation. Ce n'est pas en réponse à la supplication angoissée de son peuple que Dieu pardonne. Pourquoi donc le fait-il, et quel est son mobile ? A cela, Ezéchiel a une réponse toute prête et qui revient à plusieurs reprises dans son livre : c'est à cause de son saint nom... » L'honneur de Dieu « est engagé à ne pas laisser s'accréditer et s'invétérer une légende, une opinion dédaigneuse au sujet de sa puissance infinie ; et Dieu ordonne le rétablissement d'Israël » (Gautier. *op. cit.*, p. 330 et suiv., p. 335). — « *Je serai jaloux de mon saint nom* » : voilà le motif dernier de la restauration. Quand on rapproche ces déclarations diverses du tableau que nous fait Ezéchiel de la nation future, on ne peut se défendre de l'impression que la restauration d'Israël est présentée, en définitive, beaucoup plutôt comme un rétablissement national que comme un événement religieux, et qu'elle est motivée, de part et d'autre, beaucoup plus par des raisons de politique théocratique que par l'amour de Dieu et la conversion de son peuple. Les conséquences de ce nouveau point de vue sont faciles à déduire. S'il *faut*, pour l'honneur de Dieu, que la théocratie soit reconstituée aux yeux des autres nations, la sanction morale disparaît, et la portée religieuse du rétablissement d'Israël perd beaucoup de son importance.

[1] Rapprocher des prescriptions données dans les chapitres XL-XLVI, des paroles comme celles-ci : « Je rechercherai vos offrandes, les prémices de vos dons et tout ce que vous me consacrerez ». (XX, 40).

devoirs de la religion[1]. La porte est ouverte au formalisme et aux égarements de l'*opus operatum*... Certes, dans l'esprit d'Ezéchiel la forme ne va pas sans le fond, et les hommes qui accusent aujourd'hui notre prophète de cléricalisme oublient l'élévation morale et l'enthousiasme religieux des pages qui précèdent et introduisent ses visions. Mais, s'il est injuste de le rendre responsable des conséquences de son système, il n'en demeure pas moins qu'Ezéchiel est appelé à bon droit « le père spirituel de la communauté juive postexilique des Esdras et des Néhémie[2] ».

Or, dans cette communauté, le prêtre va remplacer le prophète, et le culte extérieur se substituer peu à peu à la religion de la conscience[3]. Le peuple, privé de chef temporel et n'ayant d'autre liberté que celle d'adorer comme il lui plaît, va se grouper autour de ses lévites et concentrer dans les cérémonies du sanctuaire toutes ses préoccupations. Au lieu de se heurter, comme au temps des prophètes, la politique et la religion vont confondre leurs intérêts, et orga-

[1] Voy. M. Duhm, *Théologie der Propheten*, p. 261.
[2] L. Gautier, *op. cit.*, p. 55.
[3] Tandis que le second Esaïe écrivait dans sa retraite de Palestine, *son Evangile avant l'Evangile*, il n'était déjà plus de son temps. L'évolution sacerdotale provoquée par les visions d'Ezéchiel avait porté l'esprit des exilés vers des pensées moins hautes et des conceptions moins spirituelles. Aussi ne voyons-nous aucune trace de l'influence du second Esaïe sur les destinées du second Temple. Mais tandis qu'Ezéchiel peut être appelé le père du judaïsme officiel, le second Esaïe, dont l'action plus cachée ne fut pas moins profonde, est devenu le pasteur des âmes pieuses qui, par delà les gloires terrestres ambitionnées par les Juifs pour leur culte et pour leur Messie, attendaient, dans l'ombre et dans la prière, « la consolation d'Israël ». Ainsi, tandis que les lignes qui partent du programme d'Ezéchiel aboutissent aux

niser ensemble un culte à la fois austère et formaliste, dont la rigueur de légalisme et l'orgueil patriotique seront les éléments constitutifs, et qui ira, développant ses conséquences et pervertissant ses voies, de la restauration d'Esdras au judaïsme des Macchabées et du judaïsme des Macchabées au pharisaïsme contemporain de Jésus-Christ.

pharisiens, les lignes qui partent des prédictions du second Esaïe aboutissent à Siméon (cf. Luc II, 25). — Aussi bien, avec le second Esaïe, la prophétie chante le chant du cygne. Parmi les prophètes après l'exil, Aggée et Zacharie (I-VIII) se préoccupent presque exclusivement de la reconstruction du temple et de la restauration. Nous verrons plus loin à quel point les tendances lévitiques sont déjà accusées chez Malachie.



CHAPITRE II

Le retour de l'exil.
Le Code sacerdotal du second Temple.
Esdras et Néhémie constituent la communauté juive.

Nous venons d'être introduits par Ezéchiel dans une période où les préoccupations qui donnèrent naissance au rituel du second Temple se trouvent tout à fait à leur place. Une fois engagés dans la voie du ritualisme, les déportés ne s'en tinrent pas au programme de leur prophète. Aussi bien n'auraient-ils pu s'y tenir, les événements ayant bien vite montré qu'il était irréalisable.

En effet, les plans d'Ezéchiel exigeaient, comme condition première, que le peuple tout entier fît bon accueil à sa prophétie ; que non seulement les fils de Jérusalem, mais aussi les fils de Samarie se montrassent disposés à rentrer dans la Terre sainte, et qu'un prince fidèle, un nouveau David, se levât pour rallier les douze tribus et diriger l'exode du nouvel Israël.

Or, ni la façon dont la prédication d'Ezéchiel fut reçue, ni les détails qui nous ont été conservés sur le retour des Juifs en Palestine, ne nous permettent de croire que les vrais patriotes conservèrent long-

temps l'espoir de voir le rétablissement d'Israël s'accomplir selon les plans grandioses du prophète.

Ezéchiel lui-même nous montre dans son livre, auprès du groupe des fidèles qui reçoivent son témoignage, le grand nombre des auditeurs sceptiques, versatiles ou découragés, que sa prédication ne peut émouvoir à salut. Il parle, et les foules s'amassent, comme elles s'amasseront un jour autour du Fils de l'Homme ; on accourt pour le voir et chacun prend plaisir à l'entendre, car il est pour son peuple exilé comme « un chanteur agréable » qui charme les oreilles et qui berce les cœurs [1]. Mais quand il fait appel aux saintes énergies de la foi, combien sont-ils, ceux qui se lèvent ? Les uns, une fois leur curiosité satisfaite, tournent en dérision la sévérité de ses reproches : « Que nous veut ce faiseur de paraboles [2] ? » D'autres, d'abord séduits par l'éloquence enflammée du prophète, se retirent, dès que leur persévérance est mise à l'épreuve : « Les jours se prolongent et toutes les visions restent sans effet [3] ! » D'autres, ressaisis par le souvenir des malheurs anciens et le souci des difficultés présentes,

[1] Voyez plutôt ce tableau saisissant : « Et toi, fils de l'homme », dit Jéhovah au prophète, « les enfants de ton peuple s'entretiennent de toi près des murs et aux portes des maisons, et ils se disent l'un à l'autre, chacun à son frère : Venez donc, et écoutez quelle est la parole qui est procédée de Jéhovah ! Et ils se rendent en foule auprès de toi, et mon peuple s'assied devant toi ; ils écoutent tes paroles... Voici, tu es pour eux comme un chanteur agréable, possédant une belle voix et habile dans la musique ! (Ezéch. XXXIII, 30-32).

[2] « Ils écoutent tes paroles mais ils ne les mettent point en pratique, car leur bouche en fait un sujet de moquerie et leur cœur se livre à la cupidité » (XXXIII, 31). « Ils disent de moi : N'est-ce pas un faiseur de paraboles ? » (XXI, 5).

[3] Ezéch. XII, 22.

abandonnent leur ferveur première et retombent en murmurant : « Il n'y a plus rien à faire ; Jéhovah nous tient rigueur. La voie du Seigneur n'est pas droite [1] ! Les pères ont mangé le verjus et les dents des fils en sont agacées [2] ! » Ainsi le prophète exilé, comme le divin Semeur de l'Evangile, a jeté sa semence sur le bord du chemin, dans le terrain pierreux, au milieu des épines, et les derniers grains seulement dans le sillon fertile d'où lèvera la moisson [3].

Reportons-nous maintenant aux jours de délivrance qui suivirent, en 538, la promulgation de l'édit de Cyrus. A l'insuccès partiel de la prédication d'Ezéchiel, correspond l'avortement relatif du rétablissement d'Israël. Où sont les deux nations héroïques qui, après avoir défendu la Terre sainte dans une lutte désespérée, sont allées suspendre leurs harpes aux saules de l'Euphrate et pleurer leurs autels ? Où sont les magnifiques descriptions du retour annoncé par le second Esaïe ? L'heure du retour a sonné, mais l'âme du peuple n'a pas tressailli [4]. Un demi-siècle a suffi

[1] Ezéch. XVIII, 25, 29 ; XXXIII, 17-20.
[2] Ezéch. XVIII, 2.
[3] Matth. XIII, 4-23.
[4] « Ce qui malheureusement n'est que trop évident, c'est que, lors du retour des exilés, il n'y eut pas au sein du peuple juif l'élan unanime et généreux qu'il aurait dû y avoir. Le nombre des déportés qui regagnèrent la terre natale fut très faible. Le retour des captifs, que les prophètes avaient si souvent et si éloquemment annoncé, et qu'ils avaient célébré à l'avance comme un événement grandiose, n'eut lieu que d'une façon incomplète et boiteuse... Nous n'imputerons pas directement à Zorobabel et aux Juifs qui se joignirent à lui l'insuccès et l'avortement de la restauration. C'est aux autres Judéens qu'il faut s'en prendre, à ceux que leur tiédeur ou plutôt leur froideur enchaîna aux rives de la Babylonie, et qui, par leur lâche désistement, empêchèrent l'effort de 536 de revêtir un caractère unanime, vraiment national et enthousiaste. » (L. Gautier, *op. cit.*, p. 129-130.)

pour l'attacher à Babylone. Ephraïm a renié Jéhovah. Juda fournit à peine de quoi former une caravane, dont les prêtres, avec Zorobabel, organisent la marche. Certes, les pèlerins qui reprennent le chemin de la patrie sont prêts à tout, pour l'amour de leur Dieu ; mais l'espoir qu'ils emportent à travers les déserts de la Syrie, n'est plus de restaurer l'ancienne gloire israélite, ni de bâtir, au centre des tribus reconstituées, le Temple somptueux d'Ezéchiel ! C'est assez pour leurs forces et pour leurs ressources de fonder une Eglise, et de relever les remparts de l'antique Sion. Sur les ruines des deux nations, à jamais disparues, la communauté juive revient seule évoquer le souvenir des pères et chanter au Seigneur « le cantique nouveau [1]. »

Tout le secret de la composition du Code sacerdotal est dans cette transformation. Ezéchiel avait élaboré un rituel en vue du retour en masse d'Israël et de Juda. Sa législation, rédigée dans l'esprit du sacerdoce, faisait partie d'un plan plus vaste : celui d'un rétablissement national, réunissant les deux royaumes sous le même sceptre, et affermissant pour toujours le trône de David. Les hommes qui entretenaient la foi des exilés et qui s'efforçaient de les préparer à entrer dans l'ère nouvelle, virent bientôt que les espérances du prophète ne se réaliseraient pas ; que les divisions et les défections ne permet-

[1] Le cantique inaugural des temps nouveaux, dont le second Esaïe annonce les bénédictions : « Chantez à Jéhovah un cantique nouveau ! » (Esa. XLII, 10.) « Qu'ils sont beaux sur les montagnes les pieds de celui qui apporte de bonnes nouvelles ! etc. » (Es. LII, 7-10. — Les nouvelles apportées au prophète resté en Palestine, du prochain retour des exilés). Comp. Ps. XCVI, 1 ; XCVIII, 1 : XXXIII, 3 ; CXLIX, 1.

taient plus de compter sur une restauration nationale... Dès lors, le programme législatif d'Ezéchiel devenait impropre aux temps nouveaux. Il fallait le reprendre, l'adapter aux circonstances, l'accréditer auprès d'un peuple « tardif à croire ce que les prophètes ont dit, » et préparer pour l'avenir un culte d'autant plus rigoureux et fervent qu'il ne serait plus désormais que l'expression d'une communauté de fidèles.

Les prêtres s'exaltèrent à cette pensée. Comme les temps néfaste de l'exil leur donnaient des loisirs, ils se mirent vaillamment à l'ouvrage. Le programme d'Ezéchiel répondait aux aspirations du clergé : on le mit à la base des réformes nouvelles. Les prêtres et les hommes pieux qui les aidaient dans leur tâche résolurent de revenir au passé dans ses lignes essentielles. La hantise du Temple de Salomon et de ses gloires, qui avait si puissamment agi sur l'imagination d'Ezéchiel, les domine tout entiers. Ezéchiel, élaborant la restauration du culte d'Israël n'avait pu se représenter la résurrection du jéhovisme que comme une reproduction ennoblie, une sorte d'exaltation du culte lévitique organisé par Tsadok et ses successeurs au sanctuaire de Jérusalem. Aussi son Temple n'était-il que la projection dans l'avenir du Temple de Salomon. L'influence néfaste de Salomon et sa conception élohiste de la religion l'emportèrent définitivement chez les hommes à qui la tâche fut commise de constituer le peuple juif, de lui donner ses lois, et de lui rappeler son histoire.

Sans doute, ils virent se dresser, derrière le prophète de l'exil, la grande figure du prophète du désert.

Mais, de même que le temple d'Ezéchiel n'avait été que la projection du Temple de Salomon dans l'avenir, le tabernacle représenté par les scribes du judaïsme n'est que la projection du Temple de Salomon dans le passé.

N'était-ce pas Moïse qui, le premier, avait vu en esprit le sanctuaire inviolable autour duquel devait se grouper un jour la hiérarchie des fidèles adorateurs ? On reprit le problème que les réformes du Deutéronome avaient créé sans le résoudre. La tradition mosaïque fut mise en œuvre. Tout ce que l'ancien Temple en avait conservé d'intégral fut remis au jour ; les changements devenus nécessaires furent introduits ; on acheva ce qui était incomplet, on redressa ce qui était perverti. Enfin, pour couronner cette œuvre de restauration poursuivie avec une hardiesse et une ferveur dont l'histoire de la religion a rarement donné l'exemple, on reprit, dans un tableau d'ensemble, tout le passé du peuple élu, pour relever le courage et réchauffer le zèle des exilés en leur montrant que, depuis la fondation du monde, le but unique de Dieu a été de former, d'épurer et de faire grandir devant lui la petite communauté des fidèles que le nouveau sanctuaire va mettre en possession des promesses faites à Abraham et à Moïse.

Ainsi, le royaume social, moral, œcuménique, voulu et fondé par Jéhovah et ses prophètes, avorta en une communauté ecclésiastique se considérant comme seule dépositaire de la vérité, seule objet de la sélection divine, seule héritière du salut. L'Eglise-moyen devint l'Eglise-but, ce qui est, dans tous les temps, la négation du Royaume de Dieu sur la terre.

Nous venons d'indiquer, d'après les données les plus sûres de l'histoire, l'origine de la législation sacerdotale du Pentateuque ; législation que la théologie traditionnelle attribue à Moïse [1] et dont le ritualisme a exercé une influence très grande sur la notion chrétienne des rapports de l'homme avec Dieu.

Œuvre à la fois ancienne et nouvelle, où les souvenirs et les désirs, la tradition et l'idéal, l'histoire et la théologie s'unissent et se confondent, la *Thorah*

[1] A qui voudrait maintenir ici que les prophètes écrivains font dans leurs ouvrages des allusions au Code sacerdotal, nous soumettons les observations suivantes :

Il est certain que les prophètes antérieurs à l'exil font de fréquentes allusions à la manière dont le culte était pratiqué de leur temps et, qu'à ce titre, ils parlent souvent d'assemblées, de prêtres, de sacrifices, et des coutumes antiques de la religion d'Israël. Mais la question est de savoir si le rituel qu'ils ont en vue est celui du Code sacerdotal, et si le culte, tel qu'ils l'entendent et tel qu'ils le connaissent, s'accorde avec les données de la législation élohiste.

Il suffit de jeter un coup d'œil dans l'histoire de la théocratie avant l'exil pour se rendre compte que l'homme important, dans cette théocratie, c'est le prophète. Le premier prophète, Moïse, est l'organisateur de la nation élue ; ses successeurs, les prophètes, sont les organes de la volonté divine. Ils sont les hommes de Dieu dans le peuple de Dieu. Si les institutions religieuses, auxquelles ils font des allusions fréquentes, étaient d'origine mosaïque ou se donnaient pour telles, il est probable que le nom du grand législateur reviendrait souvent dans leurs écrits ; ils l'invoqueraient contre les abus qu'ils condamnent ; ils couvriraient de son autorité les réformes qu'ils demandent ; ils seraient les premiers à faire respecter le rituel mosaïque et à l'expliquer, en dégageant de la lettre qui tue, l'esprit qui vivifie. Au lieu de cela, c'est à peine si le nom de Moïse se retrouve une ou deux fois dans tous leurs discours. Le présentent-ils comme un législateur ? Nullement. Il est « le prophète » (Osée XII, 14), qui fit monter Israël hors d'Egypte. Samuel est placé sur la même ligne que lui : tous deux sont des héros de la nation théocratique en qui Jéhovah prit plaisir (Jér. XV, 1.).

Les prophètes reviennent souvent sur l'histoire des temps

lévitique n'exclut pas les anciennes, mais les complète. Elle ne se donne pas pour l'œuvre de Moïse, mais elle prétend, avec la plus grande sincérité, être conforme aux enseignements de Moïse. Fruit d'un effort loyal pour approprier la religion des pères aux exigences des temps nouveaux, elle fut, à son heure, l'expression la plus pure du patriotisme d'Israël ; le lien qui groupa toutes les forces vives du peuple ; la charte qui orienta toutes les pensées vers ce but suprême : relever les parvis de Jéhovah ! Les

mosaïques : d'où vient qu'ils passent sous silence les grandes institutions du Code sacerdotal ? Il faut descendre jusqu'à Jérémie pour trouver, dans la prophétie d'Israël, une allusion à la loi écrite ; et nous savons que par loi écrite, Jérémie entend le Deutéronome.

Sans doute, le mot *thorah* se retrouve assez souvent dans leurs discours, mais — sans parler du Livre de l'Alliance, dont l'antiquité certaine expliquerait, au besoin, l'emploi du mot *thorah* dans le sens de *législation*, — il suffit de réunir les différents passages dans lesquels les plus vieux auteurs sacrés se sont servis de ce terme, pour comprendre que les prophètes désignaient par là l'enseignement religieux, l'ensemble des traditions mosaïques et prophétiques qui constituaient le fond même de la religion révélée. Les prophètes renvoient à la *thorah* comme les apôtres à l'Evangile.

Quelle était donc cette *thorah* des prophètes, cet évangile de l'ancienne alliance qu'ils avaient mission de rappeler au peuple, et au nom duquel ils flétrissaient les infidélités d'Israël ? Nous l'avons vu au sujet du Deutéronome, qui la résume dans ces mots : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force. » Les devoirs de la piété et de la morale, l'amour pour Dieu et pour le prochain : voilà les fondements de la religion qu'ils proclament. C'est au nom de cette *thorah* qu'ils s'élèvent avec la plus grande énergie contre la tendance, toujours croissante, à enfermer la religion dans les rites d'un culte, et à réduire le culte à de vaines pratiques qui frappaient les imaginations et les yeux, mais qui laissaient les cœurs « incirconcis. » En ce temps-là, l'influence de la cour, les séductions de l'idolâtrie, la splendide installation du temple, l'organisation du sacerdoce, tout concourait à donner aux cérémonies du culte extérieur une portée toujours plus grande. Tou-

hommes qui la composèrent furent en vérité, aux jours difficiles où ils vécurent, les héritiers directs de Moïse, car ce furent eux qui décidèrent les captifs de Jacob à secouer un joug impie et à reprendre une seconde fois le chemin du désert, pour marcher de nouveau à la conquête de la Terre promise. A ce titre, ils méritent que l'on voie dans leur œuvre autre chose que des minuties ritualistes ou des ambitions cléricales. Ils méritent que l'on salue en eux les patriotes et les croyants dont l'indomptable foi aux

tefois, la haute estime où l'on tenait ces cérémonies ne venait pas de l'opinion que le rituel fût une institution de Moïse ou de Jéhovah lui-même, et qu'il fût le fondement de la théocratie, la marque de l'élection sacerdotale d'Israël par rapport aux autres nations de la terre ; elle venait tout simplement de la croyance que Jéhovah devait être adoré par son peuple comme les autres dieux étaient adorés par les leurs, et que, plus les sacrifices étaient riches, plus les dons étaient précieux et les cérémonies magnifiques, plus Jéhovah était satisfait.

Or, chez le peuple élu, instruit des volontés divines, une croyance aussi grossière ne pouvait être, comme chez les païens, le fruit de la superstition ignorante. Elle dénonçait une accomodation secrète aux penchants naturels de l'âme humaine, toujours prête à éluder les austères exigences du culte en esprit et en vérité : le seul que Dieu demande. Les prophètes, apôtres de la religion révélée, ont compris qu'Israël, avec ses rites humains, trahit l'alliance de Jéhovah et retourne vers l'idolâtrie ; c'est pour cela qu'ils insistent avec tant de force sur le néant du culte charnel et formaliste qui grandit à l'ombre du Parvis.

Les tendances du temple hébreu, développées dans le temple juif, reparaîtront dans le christianisme sous la forme du système catholique, tandis que la prédication des prophètes, qui parlent au nom de la conscience et de la religion morale, revivra dans le ministère des apôtres et la protestation des réformateurs. Quand Jésus voudra confondre les pharisiens et leur faire comprendre que leur culte, formé de traditions humaines, « annule la Parole de Dieu », c'est au prophète Esaïe qu'il empruntera ses plus sévères jugements : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est éloigné de moi. C'est en vain qu'ils m'honorent en donnant des préceptes qui sont des commandements d'hommes ! »

On peut rapprocher de ces paroles d'Esaïe, dirigées contre les

promesses divines a sauvé le berceau du christianisme.

Revenons maintenant à l'histoire. Voici comment on peut se représenter la marche des événements qui signalèrent le retour de l'exil et par lesquels le peuple hébreu est devenu la communauté juive.

> Quand Jéhovah ramena les captifs de Sion,
> Nous étions comme ceux qui font un rêve...[1].

Lorsque la première croisade s'ébranla pour aller conquérir le tombeau du Christ, les hardis pèlerins croyaient rêver aussi, et leurs pieuses illusions voyaient, derrière chaque clocher qui se montrait à l'horizon, surgir les monuments de la Ville sainte. Les rêves de ce genre durent peu ; ils ménagent toujours un pénible réveil. La réalité est d'autant plus décevante que le mirage a été plus beau. Qui dira combien de touchants espoirs, combien de projets chimériques les pèlerins de Jacob semèrent dans

rites de son temps : Amos V, 21 et suiv. ; Jérémie VII, 4 ; VIII, 8, etc.

Ainsi, bien loin de défendre un rituel qui se proclamerait du nom de Moïse, ou de distinguer, dans leurs discours, le rituel lui-même du mauvais usage qu'on en fait, les prophètes prennent la parole, au contraire, pour s'élever contre cette manière toute extérieure de pratiquer la religion. Ils affirment que Dieu n'a rien demandé de tout cela. Heurtant de front tous les préjugés et toutes les faiblesses de leur époque, ils mettent leurs contemporains au défi de citer un rituel investi de l'autorité divine, et traitent leurs cérémonies d'inventions humaines, inventions de l'orgueil et du formalisme, en abomination à l'Eternel.

Auraient-ils parlé de la sorte si la loi mosaïque avait existé ? si le peuple l'avait connue ? si leurs auditeurs avaient pu leur présenter le Code sacerdotal et leur dire : Vous demandez quelle est la charte dans laquelle Dieu nous commande les dons, les sacrifices, les fêtes, les assemblées et toutes les cérémonies du rituel... la voilà ?

[1] Ps. CXXVI, 1.

les déserts de la Syrie avant de toucher le seuil du pays de leurs pères ?

Là, de nouveaux déboires les attendaient[1].

Pendant l'exil, les anciens adversaires de Juda s'étaient installés où il leur avait plu. Les Edomites dans le Sud, jusqu'à Hébron, les Ammonites, les Philistins, les Samaritains avaient tout envahi, se mêlant aux familles israélites laissées sur les terres des vaincus. De toutes ces mésalliances était née une population semi-païenne, que la caravane des fidèles rencontrait partout sur ses pas, et avec laquelle elle ne pouvait pactiser. Bientôt, des frottements devinrent inévitables ; d'autant plus que les indigènes, étant chez eux, s'estimaient le droit de donner la main aux nouveaux arrivants et de faire cause commune avec eux. Le refus qu'ils essuyèrent fut, pour les « réchappés », le prélude de misères sans fin.

Au péril du dehors vint s'ajouter le péril du dedans. On s'aperçut bien vite que parmi les retournants s'étaient glissés un grand nombre de Chaldéens et de faux frères qui, poussés par le goût des aventures et l'espoir de bénéficier des promesses magnifiques formulées par les prophètes[2], s'étaient

[1] Voy. pour l'esquisse que nous voulons tenter, les livres d'Esdras et de Néhémie, le prophète Aggée, Zacharie I-VIII ; et Wellhausen, *Skizzen*, dont les quelques pages consacrées à la restauration nous ont été d'un précieux secours, bien qu'elles soient écrites à un point de vue qui n'est pas le nôtre. — On se souvient que les livres d'Esdras et de Néhémie formaient primitivement, avec les livres des Chroniques, un seul et même ouvrage, lequel comptait au nombre de ses sources les mémoires d'Esdras et de Néhémie. Les portions dans lesquelles Esdras et Néhémie parlent à la première personne doivent être considérées comme des fragments de ces mémoires.

[2] Par exemple : Esaïe LVI, 6-8.

joints à l'expédition. Tous ceux-là « ne purent faire connaître leur maison paternelle et leur race, pour prouver qu'ils étaient d'Israël[1]. » D'autres se donnèrent pour membres de la famille sacerdotale, mais ne purent fournir leurs titres généalogiques[2]. Il fallut donc procéder, dès l'arrivée, à des exclusions et à des expulsions qui apportèrent un grand trouble dans la colonie.

Les choses étant ainsi, les quarante-deux mille pèlerins[3] ne pouvaient songer à disperser leurs forces pour permettre à chacun de rentrer dans sa ville. Il fallut renoncer aux anciens territoires et se grouper autour de Jérusalem, pour opposer quelque résistance aux infiltrations étrangères et faire corps devant l'ennemi.

Il ne fut pas question non plus d'organiser un petit Etat. Le satrape transeuphratique n'eût pas souffert qu'un prince de la famille de David érigeât la colonie en royaume. Le grand prêtre prit bientôt la direction des affaires, et la théocratie réalisée devint la hiérocratie. L'élu de la dynastie d'Aaron fut le chef de la noblesse sacerdotale, et le nom de lévite, autrefois un titre de gloire, ne désigna plus que les serviteurs du roi-pontife.

Pendant les premières années, les réchappés s'occupèrent de s'installer, au milieu de circonstances défavorables, en proie à un découragement profond. La réalité décevait toutes leurs espérances. Sans

[1] Esd. II, 59.
[2] Esd. II, 62.
[3] « L'assemblée tout entière était de quarante-deux mille trois cent-soixante personnes, sans compter les serviteurs » (Esd. II. 64).

doute, ils étaient revenus dans le pays de la promesse, ils avaient tout quitté, tout bravé pour cela, mais quelle était la récompense de cet immense effort ? Le joug des Perses devenait plus odieux que le joug chaldéen ; des voisins malveillants harcelaient la colonie ; l'idolâtrie était toujours insolente et perfide. Jéhovah n'avait point renoncé à sa colère, et le règne messianique ne venait pas !...

Que manquait-il pour retrouver la faveur de Jéhovah ? Le *Temple* autour duquel Ezéchiel avait groupé la Jérusalem nouvelle ; le Temple, en vue duquel toute la législation sacerdotale avait été écrite à la fin de l'exil.

Cependant, vers l'an 520, les exhortations d'Aggée et de Zacharie, fils d'Iddo, relevèrent un moment le courage du peuple[1]. On revint aux fondements du Temple, depuis longtemps abandonnés, et l'édifice fut achevé en 516 : une pauvre maison, dont les proportions modestes contrastaient péniblement avec les somptueuses descriptions d'Ezéchiel ! La présence d'un sanctuaire, essentielle à la théocratie, ne changea rien à la situation précaire des Juifs. Leur exclusivisme hautain était insupportable aux populations du voisinage et les isolait dans leur pauvreté. Aussi, lorsqu'à leurs propres soucis vinrent se joindre les calamités occasionnées par les querelles intestines qui déchiraient le grand empire, le courage les abandonna tout à fait. A quoi bon se séparer des autres et s'imposer mille privations si l'on n'en retire que des mécomptes et si Dieu ne veut pas nous rendre sa faveur ? Les prêtres, plus jaloux de la dignité

[1] Esd. V, 1 et suiv.

politique de leur titre que des devoirs religieux que ce titre leur imposait, donnèrent de funeste exemples[1], et la décadence commença.

C'en était fait du peuple élu, lorsqu'un secours venu du dehors releva la nation démoralisée. En 458, une nouvelle caravane de Juifs babyloniens se mit en route, sous la conduite d'Esdras, pour rejoindre la colonie de Jérusalem.

Les Juifs de Babylone avaient un grand avantage sur ceux de Juda. Le fait qu'ils étaient entourés de vrais païens, et non de demi-israélites, les avait mieux préservés de fâcheuses contaminations. Sur la terre d'exil, l'élan qui avait provoqué le départ des quarante-deux mille s'était conservé pur. La fermentation religieuse et patriotique avait continué. Le travail littéraire, dont le sixième siècle avait donné l'exemple[2] et qui s'était poursuivi durant l'époque persique, fut couronné par Esdras, scribe et prêtre « versé dans la loi de Moïse[3]. »

Les retournants de 525 — caravane de nobles croisés qui comptait peu de prêtres et se composait

[1] Voy. Esd. X, 18 et suiv.

[2] Nous avons vu que la période chaldéenne de l'exil a produit le livre d'Ezéchiel, le Code sacerdotal, et l'ouvrage d'histoire dans lequel le rédacteur deutéronomiste a réuni l'Ecrit prophétique et le Deutéronome. Le livre des *Lamentations*, de nombreux psaumes et le discours d'Elihu, dans le livre de Job, datent aussi de cette époque-là. La rédaction du second Esaïe, en Palestine, doit appartenir déjà à l'époque persique, et la rédaction du Pentateuque par Esdras lui appartient certainement.

[3] Esd. VII, 6. — « Esdras avait appliqué son cœur à étudier et à mettre en pratique la loi de Jéhovah, et à enseigner, au milieu d'Israël, les lois et les ordonnances » (Esd. VII, 10). La lettre attribuée à Artaxerxès présente Esdras comme un « prêtre et scribe versé dans la Loi du Dieu des cieux » (Esd. VII, 21), dépositaire de cette Loi (v. 14), et chargé d'aller à Jérusalem l'enseigner à ceux qui l'ignorent (v. 25).

de patriotes plutôt que de dévots, — avaient laissé en héritage à leurs frères, deux livres dont chacun contenait une partie de la *Thorah* : le Deutéronome, auquel un historien avait joint l'Ecrit prophétique, et le Code sacerdotal, rédigé à Babylone sous l'impulsion du programme d'Ezéchiel. Ces deux *Thorah*, qui représentaient, l'une la charte du passé, l'autre la charte de l'avenir, n'avaient aucune raison d'exister séparément, puisqu'elles parlaient des mêmes temps, se réclamaient de la même origine et étaient honorées toutes deux comme l'enseignement de Moïse. L'intérêt d'Israël commandait au contraire que ces joyaux de sa littérature fussent réunis ensemble dans un seul volume sacré, dépositaire de tous les décrets de Dieu et fondement du culte de la nation reconstituée. Esdras, secondé par des scribes fidèles, s'acquitta de ce soin [1], tandis que les prêtres

[1] Esdras fut poussé à ce travail par le besoin d'harmonistique et de compilation propre au génie de sa race, et dont l'histoire littéraire du Pentateuque nous a déjà fourni deux exemples : 1° La fusion du second Elohiste et du Jéhoviste en un seul ouvrage que nous avons appelé Ecrit prophétique ; 2° La fusion de l'Ecrit prophétique et du Deutéronome durant les premières années de l'exil. Il ne manquait plus, pour donner au Pentateuque sa forme définitive, que de fondre à son tour le Code sacerdotal avec ce dernier ouvrage. C'est ce que fit Esdras, environ un siècle plus tard. Cette œuvre capitale valut au scribe de Babylone de passer, aux yeux de la postérité, pour un second Moïse, restaurateur de la Loi et auteur du Pentateuque.

On sait que la littérature rabbinique honore Esdras à l'égal de Moïse et que, dans leur désir de rattacher officiellement au grand législateur des hébreux la théologie de la synagogue, les rabbins attribuent au scribe de Babylone, non seulement la restauration des écrits mosaïques mais encore la restitution d'une doctrine mystérieuse, d'origine divine, qui remonte elle aussi à Moïse, mais ne doit être révélée qu'aux docteurs d'Israël. La forme légendaire donnée à la tradition par le IVe Esdras mérite d'être rapportée :

« Esdras dit à Dieu : Que sera-ce après moi, et comment le

et les lévites, réveillés dans leur conscience par ses exhortations [1] et honteux de leur longue résistance, préparaient avec ardeur un second exode.

Le nouveau judaïsme reçut ainsi sa complète consécration, et la loi d'Israël, sa forme définitive. A la caravane des héros, dont l'entreprise hardie menaçait d'échouer, succéda la caravane des zélotes, qui décida de l'avenir de la religion juive.

Esdras, le réformateur patriote, conduisait sa *gola* (troupe d'exilés) « avec la loi de Dieu dans sa main ».

peuple recevra-t-il instruction ? Le siècle est plongé dans les ténèbres, car la Loi a été brûlée et nul ne connaît tes œuvres... Si j'ai trouvé grâce devant toi, remplis-moi de ton Saint-Esprit, afin que je rétablisse ce que était écrit dans ta Loi !

» Alors Dieu dit à Esdras : Va ! Réunis le peuple et dis-lui de ne pas te chercher pendant quarante jours. Prépare des styles, prends avec toi Sarea, Dabia, Salemia, Ethanna, Asihel, scribes à la main rapide, et viens ! Je mettrai en toi une lumière qui ne s'éteindra qu'après la fin de la dictée.

» Esdras avertit le peuple, choisit ses secrétaires et partit dans la plaine. Le lendemain, une voix l'appelle : « Esdras, ouvre la bouche et bois ! » C'était un calice rempli d'une liqueur ardente. Aussitôt son esprit fut ouvert et sa mémoire transformée. Il parla, et les scribes, inspirés par le Très-Haut, recueillirent toutes ses paroles. Ils écrivirent durant quarante jours, mangeant leur pain pendant la nuit.

» Quand l'œuvre immense fut achevée, (ils écrivirent quatre-vingt-quatorze livres en quarante jours), le Très-Haut dit à Esdras : Communique les premiers livres à tout le peuple et garde les autres pour les sages, car c'est en eux que se trouve la source de toute sapience.

» Esdras fit ainsi. C'est pour cela qu'il est appelé le scribe du Très-Haut, l'écrivain de la Loi, le révélateur de la connaissance du Très-Haut. »

Si de ce récit apocryphe nous retenons simplement la donnée, à savoir que le judaïsme doit au scribe de Babylone de posséder, sous leur forme canonique, les cinq livres de Moïse, nous aurons l'explication la plus naturelle et la moins sujette à caution, du crédit dont Esdras a joui de son temps, et de la façon dont le Code sacerdotal et les portions prophétiques du Pentateuque ont été réunis en un seul livre.

[1] Cf. Esd. VIII.

Descendant de Tsadok, entouré de membres du clergé formés à son école, porteur d'un code unique dont les parties bien ordonnées se prêtaient un mutuel appui, et qui renfermait le cycle complet des révélations mosaïques, le fils de Serayah brûlait de remplir, au milieu des réchappés de Jacob, la mission qu'il avait accomplie auprès des exilés de Babylone : « Enseigner en Israël les lois et les ordonnances [1]. »

Dès son arrivée, les chefs des rapatriés le mettent au courant des désordres auxquels la colonie s'abandonne. Ils implorent son aide. Esdras déchire ses vêtements, verse d'abondantes larmes et se met courageusement à l'œuvre. La première chose à faire était de délivrer la communauté de l'interdit que les unions illicites faisaient peser sur elle. D'accord avec Chekaniah, fils de Jekîel, de la grande famille des

[1] Esd. VII., 10. — Les objections formulées par Kosters (*op. cit.*), par Maspéro (*op. cit.*) et plus récemment par Théodore Reinach (cf. *Verhandlungen ch. II Int. Rel. Kongresses i. Basel* 1904) qui date le Pentateuque du milieu du IIIe siècle et intervertit l'ordre d'arrivée d'Esdras et de Néhémie en Palestine, sont aujourd'hui réfutées par les textes. En effet, la requête des Juifs d'Éléphantine publiée par Ed. Sachau en 1907, prouve que Bagoas (Bagose) gouverneur de Syrie, son contemporain le grand prêtre Johanan et les fils de Sanballat vivaient en l'an 410. D'où il appert avec la dernière évidence que Néhémie (et Esdras) vivaient sous le premier Artaxerxes et non pas sous le second. M. T. Reinach aurait pu s'épargner de traiter de « faux » les passages Néh. VIII, 9 et XII, 36 où Néhémie est mentionné. — Cela dit, nous sommes loin de prétendre qu'au temps de Néhémie le texte du Pentateuque fut définitivement arrêté. Les *Chroniques* et le *Talmud* sont là pour prouver que si la promulgation d'Esdras a bien été la dernière promulgation au sens propre du mot, le travail de réglementation, le développement législatif et l'enrichissement de la tradition ne se sont pas arrêtés avec notre réformateur. « Le propre du génie juif, » dit M. Stapfer (*Id. rel. en Palest.*, 1876, p. 131), « a toujours été d'expliquer

Bené-Elam [1], Esdras voulut d'abord faire entrer tout le peuple dans une association dont les membres s'engageraient par serment à renvoyer les femmes étrangères. L'insuccès de cette première tentative l'obligea de constituer une sorte de comité de salut public, composé de notables et chargé de veiller à ce que toutes les mesures fussent prises pour « détourner l'ardente colère de Dieu [2] ».

Il semblerait que l'énergie de ce comité réussit momentanément à purifier le clergé et le peuple de toute alliance païenne. Mais, auprès de cette réforme, purement négative, combien d'autres étaient nécessaires pour assurer l'observation du sabbat, le service du Temple et le fonctionnement de la hiérocratie ! La tâche était immense et difficile. Esdras aurait eu besoin, pour arriver à ses fins, d'être vigoureusement secondé par le pouvoir civil... Cet appui lui fut accordé en 445, d'une façon providentielle, par l'arrivée de Néhémie, échanson et favori du roi [3].

Au mois de Kisleu de l'année 445, Néhémie apprit

l'autorité religieuse, de la développer, de la commenter, et puis de créer, avec ces développements et ces commentaires, une nouvelle autorité qui, plus tard, devra être expliquée à son tour ». Ainsi, de livre en livre, et de commentaire en commentaire, on glisse insensiblement dans l'apocryphe, et l'on sort du domaine de la révélation. La tradition juive a fini par « annuler la parole de Dieu » (Marc VII, 13) de la même manière que la tradition romaine s'est, quelques siècles plus tard, substituée à l'Evangile. C'est là une vérité que l'on ne saurait assez redire : le judaïsme, qui prend sa source dans la révélation, en sort peu à peu, par une évolution lente, et finit par faire, dans l'ancienne alliance, ce que le catholicisme a fait dans la nouvelle ; c'est-à-dire par prendre une position nettement opposée à l'esprit de la révélation.

[1] Esd. X, 2 et suiv.

[2] Esd. X. 14.

[3] Néh. II, 1-7.

de Hananî, arrivant de Judée, que les Juifs étaient « au comble du malheur et de l'opprobre autour des murs non rebâtis de Jérusalem[1]. » Il obtint d'Artaxerxès l'autorisation d'aller se mettre à la tête de ses compatriotes et partit, en promettant de revenir dès qu'il aurait relevé les remparts de Sion[2].

Cette fois, le pèlerin était muni de lettres en bonne forme et accompagné de cavaliers du roi[3]. Son arrivée ranima le zèle des Juifs, qui y virent un signe de la faveur de Dieu, et combla les vœux d'Esdras, qui put enfin déployer la loi de Moïse et réclamer son exécution. Un jour nouveau se levait sur Jérusalem. La ville et la religion allaient sortir de leur abaissement.

Néhémie fut pour les Juifs désemparés ce qu'Antoine Court devait être pour les Huguenots sous la croix. Son intrépidité, qui ne se laissait arrêter ni par les embûches de Tobijah et de Sanballat, ni par la menace des faux prophètes, et qui mettait en Jéhovah son unique recours[4], fit voir au petit peuple indécis et découragé comment on sort, avec l'aide de Dieu, des situations les plus désespérées. Tout occupés à rebâtir les murs de Jérusalem, tenant d'une main la truelle et de l'autre l'épée, les Juifs comprirent que, dans la tourmente où les événements politiques avaient jeté la nation, ils n'avaient qu'un seul protecteur, Jéhovah ; que Jéhovah seul les faisait vivre, en les tenant groupés, en leur donnant un culte supérieur à tous les autres cultes, en leur promettant pour prix

[1] Néh. I. 3.
[2] Néh. II, 6.
[3] Néh. II, 7-9.
[4] Néh. 11-20 ; IV, IV.

de leur fidélité, le relèvement de leur race et la grandeur future... La conscience nationale et la conscience religieuse se réveillèrent à la fois. Pris d'enthousiasme, les réchappés de Jacob réclamèrent comme un privilège ce que les réformateurs cherchaient en vain à leur faire accepter, et l'on vit au premier jour du septième mois [1], Israël « s'assembler comme un seul homme sur la place [2] » et demander à Esdras « le livre de la Loi ».

Aussitôt, une estrade fut dressée. Esdras, assisté de Néhémie, le gouverneur, des membres du sacerdoce et des lévites, « ouvrit le livre à la vue de tout le peuple [3] » et bénit Jéhovah, tandis que la foule « répondait en levant les mains : Amen, amen [4] ! » La lecture commença. Le peuple attentif écoutait avec recueillement les explications des lévites. Bientôt, l'émotion devint générale. On pleurait en entendant les paroles de la Loi ! Alors Néhémie, Esdras et les lévites dirent au peuple : « Ne vous affligez pas, car ce jour est consacré à notre Seigneur ! Préparez des réjouissances : la joie de Jéhovah sera votre force ! » A l'ouïe de ces mots, le peuple se dispersa pour achever dans l'allégresse la grande journée de Jéhovah [5].

Pendant huit jours, la lecture fut continuée. Toute l'assemblée de ceux qui étaient revenus de la captivité voulut en avoir connaissance. On célébra la fête des Tabernacles avec une telle magnificence que les

[1] L'indication de l'année n'a malheureusement pas été conservée. Néhémie étant arrivé en 445, la réforme eut lieu au plus tôt en 444, peut-être même un ou deux ans plus tard.
[2] Néh. VIII, 1.
[3] Néh. VIII, 5.
[4] Néh. VIII, 6.
[5] Voy. Néh. VIII, 9-12.

enfants d'Israël n'avaient rien vu de pareil depuis le temps de Josué, fils de Nun [1]. Puis, après un jeûne solennel et la confession des péchés du peuple [2], la communauté juive contracta avec Jéhovah une alliance définitive, par le moyen d'un acte d'adhésion qui fut signé, dans les derniers jours du mois, par le gouverneur, les prêtres, les lévites et les chefs du peuple [3].

Telles furent les assises solennelles d'où le judaïsme est sorti. C'est de là que date l'opposition entre le *qahal*, la communauté proprement dite et le *am-haarets*, la plèbe ignorante et profane [4]. Jusqu'alors, les réformes, comme celles d'Ezéchias et de Josias, étaient venues des rois, des classes dirigeantes, et s'étaient imposées par la force ; aussi n'avaient-elles point duré. Cette fois, l'alliance fut le fruit d'un grand mouvement populaire. Sortie de l'âme du peuple, la réforme dura aussi longtemps que le peuple lui-même.

Mais en même temps qu'il remportait, au point de vue politique, une victoire décisive, le culte antique d'Israël subissait, au point de vue religieux, une défaite dont le Messie dut, quatre siècles plus tard, porter sur le calvaire la suprême conséquence.

L'alliance définitive, conclue avec Jéhovah par le moyen du Pentateuque tout entier [5], fut réalisée dans

[1] Néh. VIII, 13-17.
[2] Voy. Néh. IX.
[3] Néh. IX, 38; X, 26. Le reste du peuple s'engagea par serment (X, 29).
[4] Cf. Jean, VII, 49 : « Cette populace qui ne connaît pas la loi est maudite ! »
[5] Plusieurs allusions au Deutéronome : défense d'épouser les filles du pays (Deut. VII, 2 et suiv.) ordre de quitter les dettes en l'année sabbatique (Deut. XV, 2) ; interdiction de faire entrer l'Ammonite et le Moabite dans l'Assemblée de Dieu (Deut. XXIII), emploi d'expressions nettement deutéronomiques etc., mettent hors de doute le fait que la Thorah promulguée par Esdras contenait bien le Pentateuque dans son ensemble.

l'esprit et suivant la lettre du Code sacerdotal [1]. Or, le Code sacerdotal, nous l'avons vu, était loin de répondre à l'idéal religieux du prophétisme. Excellent pour fonder un culte national, il ne pouvait suffire pour faire naître et pour entretenir dans les âmes la piété individuelle, le besoin de pardon et de conversion, la communion personnelle avec Dieu, qui est le fond même de la religion révélée. Avec ses cérémonies et sa casuistique, sa confusion du temporel et du spirituel, de la nation et de l'Eglise, son obéissance aux prêtres et sa tendance à tenir pour juste quiconque satisfait aux exigences du rituel, il courait le risque d'égarer le sentiment religieux et de le matérialiser, de faire prendre pour le fond ce qui n'est que la forme, et de laisser grandir, à l'ombre de l'autel, ces deux grands adversaires de la révélation : l'orgueil et le fanatisme.

Malachie et Joël, les derniers prophètes, contemporains de Néhémie, nous montrent combien, au temps de la réforme, la notion religieuse avait déjà perdu de sa profondeur morale et de sa spiritualité. Sans doute, la note pieuse des anciens *nabis* d'Israël vibre encore par instants, et nous ne devons pas le

[1] Voyez : la décision d'apporter à la maison de Dieu les premiers-nés, les prémices de la pâte, des fruits et des récoltes ; de donner la dîme du sol aux lévites, lesquels donneront aux prêtres la dîme de la dîme, (Néh. X, 36-40 : comp. Nomb. XV, 20 et suiv.; XVIII, 11-32 ; Lév. XXVII, 30 etc.) — La décision de ne rien acheter le jour du sabbat et les jours de fête (Néh. X, 31 et *passim* en C). — L'impôt du tiers de sicle en faveur de la maison de Dieu, qui renvoie, tant pour le fond (comp. Ex. XXX, 13) que pour la forme (allusion directe aux cérémonies de C), à la législation élohiste (Néh. X, 32-33). — Enfin, la description de la fête des Tabernacles et sa durée de huit jours (Néh. VIII, 13-18) qui renvoient aux ordonnances lévitiques (Lév. XXIII, 33-43).

méconnaître ; mais la conversion jéhoviste, but unique de l'ancienne prophétie, semble déjà passer au second plan.

L'ancienne prophétie avait dit : Assez de vos fêtes et de vos holocaustes ! Le seul sacrifice auquel Jéhovah prenne plaisir est celui du cœur brisé ! — Malachie, tout préoccupé du rite sacerdotal, dont la stricte observation assure les faveurs de Jéhovah, s'écrie :

Maudit soit le trompeur qui a un mâle
Dans son troupeau
Et qui sacrifie au Seigneur une bête chétive !
Offre-la donc à ton gouverneur,
Tu verras s'il te recevra bien ! [1]

Il censure aussi les prêtres, parce qu'il ne les trouve pas assez versés dans la science de la Loi, assez scrupuleux dans l'accomplissement des cérémonies, assez stricts dans l'interprétation des ordonnances,

Eux à la bouche desquels on demande la Loi [2],
Parce qu'ils sont les messagers (les anges) de Jéhovah des armées !

Ces textes en disent plus long que tous les raisonnements, sur la transformation profonde apportée aux conceptions religieuses et à l'organisation du culte par la mise en pratique du Code sacerdotal. Le particularisme juif a remplacé l'universalisme messianique [3]. La pureté lévitique absorbe la morale

[1] Mal. I, 14 et 8.
[2] Mal. II, 7.
[3] I, 11. A trait aux Juifs dispersés dans les pays étrangers. Cf. aussi IV, 7-12.

et la religion [1]. Plus question de prophètes. Le représentant de Jéhovah, c'est le prêtre. Le fidèle se distingue de l'infidèle par la nature de l'offrande. Auprès de notes admirables et d'élans prophétiques de la plus pure inspiration, il est d'autres passages où l'esprit lévitique perce visiblement :

Un homme trompe-t-il Dieu ? Vous me trompez...
Dans les dîmes et dans les offrandes.
Aussi êtes-vous frappés par la malédiction.
Apportez à la maison du trésor toutes les dîmes,
Mettez-moi de la sorte à l'épreuve,
Dit Jéhovah des armées :
Et vous verrez si je n'ouvre pas pour vous les écluses des cieux [2] !

« La clef d'or ouvre partout », a dit le bon sens populaire. — Remplissez le trésor du Temple, et vous verrez s'ouvrir les écluses des cieux ! C'était l'avis des papes du moyen âge. C'était la prédication de Tetzel, et avant d'être la prédication de Tetzel, c'était celle des pharisiens, grands payeurs de dîmes. Or, la prédication des pharisiens n'était elle-même que l'écho lointain et perverti de celle des prédicateurs du *Lévitisme* : forme nouvelle, dans l'histoire de la révélation, de la conception élohiste de la religion qui veut que les fautes soient rachetées par des actes méritoires, par des amendes, et qui mesure les faveurs de Dieu à l'obéissance du fidèle au rite imposé par le prêtre.

Comment s'étonner, dès lors, que l'histoire du

[1] Le mal dont le Lévite détourne le peuple, c'est l'impureté lévitique et la mauvaise interprétation des ordonnances de la Loi (II, 7-9 ; III, 7-12).
[2] Mal. III, 8-10.

judaïsme nous fasse assister, dans l'ancienne alliance, à une évolution toute semblable à celle du catholicisme dans la nouvelle ? La cour de Rome, voulant à tout prix écraser la Réforme, se montrait sage politique, et, parmi les persécuteurs, le plus grand nombre était sincère. Le peuple juif, crucifiant le Messie annoncé par les prophètes, commet un acte monstrueux, mais non pas un acte illogique. La voie dans laquelle ses prêtres l'avaient engagé devait aboutir à ce crime.

Du jour où le *lévitisme* fut organisé, la décadence commença. La puissance créatrice et la sève spirituelle se retirèrent peu à peu. Le scribe remplaça le prophète. La vie religieuse, exprimée dans les derniers psaumes, se sépara de plus en plus du culte officiel pour se recueillir et s'épurer chez les individus, préparant le contraste que l'on vit éclater, au temps de Jésus, entre le cantique de Siméon et la prière du pharisien.



CHAPITRE III

Victoire de l'élohisme lévitique sur le jéhovisme messianique. Agonie et ruine définitive du peuple élu.

§ *1. — Les Juifs durant le dernier siècle de la domination des Perses. — Le schisme des Samaritains et les missions en Galilée. — Le gouvernement des prêtres et la littérature sacerdotale. — Les revendications du jéhovisme dans le livre de Jonas.*

Le siècle qui va de Néhémie à Alexandre le Grand fut pour Israël un siècle de tranquillité relative. L'empire des Darius et des Xerxès avait épuisé ses ressources. Ses monarques, vaincus par les dissensions intérieures plutôt que par le sort des armes, assistaient impuissants à la décadence de leur règne ; de grandes armées passaient encore près des frontières de la Judée, retardant par leur effort suprême l'invasion de l'étranger, de l'Egypte surtout, toujours inquiétante. Mais la faiblesse croissante du suzerain assurait jour après jour l'indépendance des provinces vassales. C'est ainsi que les Juifs purent, au IVe siècle, poursuivre l'évolution religieuse qui transformait insensiblement le peuple des prophètes en Eglise de rabbins.

Si cette page d'histoire nous était mieux connue, peut-être y aurait-il lieu d'insister ici sur l'influence exercée par cette rencontre providentielle de deux religions si bien faites pour se comprendre, et nous pourrions rattacher à la pénétration de la théologie perse dans la religion hébraïque, bon nombre de doctrines par lesquelles le judaïsme a enrichi la dogmatique rudimentaire d'Israël : la doctrine du ciel et de l'enfer, des anges et de Satan, de l'immortalité individuelle des justes et du jugement dernier ; pour tout dire : la valeur de l'âme humaine et la portée du combat de la vie. Autant de notions qui ont passé du judaïsme à l'Evangile, et dont on s'explique mieux l'introduction dans le judaïsme par l'action de la pensée aryenne et perse que par un simple développement de la théologie des Hébreux.

Il n'y a point de hasard dans l'histoire de la préparation du salut. La Chaldée, la Perse, la Grèce et Rome arrivent tour à tour au temps marqué, pour collaborer au plan divin et donner au peuple de Dieu l'impulsion féconde dont il a besoin.

Mais insister ici serait téméraire. Et la seule chose dont nous puissions parler avec certitude au IVe siècle, c'est de l'activité avec laquelle les Juifs s'efforcent de poursuivre l'organisation sacerdotale entreprise par Esdras, et de la consolider fortement.

Le Temple était reconstruit. Il avait assuré la suprématie du sacerdoce. Les jéhovistes, désorientés par les nouvelles conceptions d'Ezéchiel, ne purent ou ne surent pas s'opposer à l'influence grandissante des scribes qui, dès les jours de l'exil, avaient déployé comme législateurs et comme compilateurs de l'histoire une extraordinaire activité. La voix des pro-

phètes se taisait. La parole était maintenant aux successeurs d'Esdras, dont la restauration avait eu précisément pour but d'organiser la communauté juive conformément aux principes du Code sacerdotal.

Le Code sacerdotal peut se ramener à une grande idée et à une grande institution qui vont désormais entrer dans les mœurs et former la mentalité juive.

La grande idée, ébauchée déjà par Ezéchiel lorsqu'il disait que le rétablissement national d'Israël était exigé par l'honneur de Dieu, c'est que le peuple juif est, en tant que peuple, le fils aîné de Jéhovah. Ce n'est point par élection, c'est par ordre de primogéniture qu'il est au premier rang parmi les nations. Les promesses et les gloires lui sont acquises par droit, non par grâce. Elles lui appartiennent par la naissance, comme un patrimoine inaliénable. Le Code sacerdotal, dans ses parties historiques, fait ressortir tout cela avec une grande clarté, par des généalogies ininterrompues, où il est montré avec une entière évidence qu'Adam, en réalité, est le premier Juif [1].

[1] Le Code sacerdotal met sous nos yeux le premier essai d'une conception rationnelle de l'histoire. Son but est de nous montrer comment Dieu, par une révélation progressive, a fondé la théocratie, et comment tous les événements du passé convergent vers le grand moment de l'histoire : l'institution du culte mosaïque. Il passe sous silence des récits d'une importance capitale : il ne parle ni de la chute, ni de Caïn et Abel, ni de la vocation d'Abraham, ni de la vie nomade des patriarches qui, d'après lui, auraient vécu sédentaires à Hébron : pas un mot des autels ni des sacrifices de l'époque patriarcale ; aucune mention des sanctuaires israélites ni des traditions religieuses du Royaume du Nord. Tous ces faits, rapportés par les autres sources, ne pouvaient que l'embarrasser dans sa marche. Les chronologies, au contraire, avaient pour lui la plus haute portée, puisqu'elles permettaient d'établir que les institutions théocratiques sont

Le reste des nations est à la nation juive, ce qu est Ismaël par rapport à Isaac, ou Esaü par rapport à Jacob. Elles ne semblent exister que pour donner à Jéhovah un prétexte de manifester sa prédilection pour son héritier légitime, et à Israël une occasion

bien le but vers lequel tendait tout le développement de l'humanité.

La théocratie a été fondée par Moïse. Comme la période mosaïque a été précédée par la période patriarcale, et que l'Alliance du Sinaï n'est que l'accomplissement des promesses faites à Abraham (Genèse XVII, 7), il importait de montrer que Moïse descend en ligne directe d'Abraham. C'est ce que fait le Code sacerdotal, avec une exactitude qui ne laisse rien à désirer. Il sait non seulement les noms de père en fils, mais aussi l'âge de tous les chefs de famille qui se sont succédés entre le patriarche et le législateur (Ex VI).

Cependant, l'Alliance avec Abraham a été précédée par celle que Dieu avait conclue avec Noé : le Code sacerdotal établit qu'Abraham descend de Noé par ordre de primogéniture. Ici, non seulement tous les noms et tous les âges ont été conservés sans exception, mais même la date des naissances (Gen. V et XI).

Enfin, pour montrer par quelle voie de sélection providentielle le peuple élu se rattache aux origines de l'humanité, il faudrait qu'un arbre généalogique, remontant au premier homme, fit voir que Noé est en réalité le chef de la branche aînée de la famille humaine. Cet arbre généalogique est dressé par l'écrivain sacerdotal, qui connaît tous les noms et toutes les dates de l'époque antédiluvienne.

Ainsi, la nation théocratique possède tous ses titres de noblesse. C'est bien à Israël qu'appartient la prééminence sur tous les peuples de la terre. Adam est le premier Juif.

Le Code sacerdotal ne se contente pas d'établir la filiation de la théocratie : dans sa rapide histoire du passé, il évite de mentionner tout ce qui pourrait entacher cette brillante généalogie. Il semblerait, d'après son livre qui passe sous silence les douloureux débuts de la race humaine, que les ancêtres du peuple aient vécu, d'Adam à Noé, dans une paix et une prospérité qui fait penser à l'âge d'or. Ce n'est point, avec lui, par une vocation spéciale qu'Abraham obtient ses privilèges, par un appel de la grâce auquel répondit un acte de foi : c'est, tout simplement, parce qu'il est le fils aîné de Térach, descendant de Noé par ordre de primogéniture, c'est-à-dire le représentant légitime de la branche fidèle et privilégiée de l'humanité.

Dans l'histoire des patriarches, le Code sacerdotal ne parle

pour exercer sa suprématie sur tous les royaumes du monde. L'idéal rêvé par le Code sacerdotal ne sera réalisé que lorsque, toutes les nations étant réduites à ramasser les miettes tombées de la table d'Abraham, « dix hommes de toutes les langues des nations

point des faits qui peuvent mettre les ancêtres du peuple dans une lumière défavorable.

Parmi les événements qui signalèrent les derniers jours de la captivité, le fait capital, au point de vue théocratique, c'est l'institution de la Pâque et des *Matsoth* : aussi est-ce sur lui que se concentre l'attention de l'écrivain sacerdotal. Dans les courtes notices relatives au voyage dans le désert, l'auteur n'accorde quelque développement qu'à ce qui touche le dénombrement du peuple et l'organisation future du royaume théocratique. Tous les faits concernant le culte et le sacerdoce sont relevés avec soin ; ainsi, la révolte de Coré contre les prérogatives d'Aaron, et le miracle destiné à affermir dans l'esprit du peuple le prestige des Aaronides.

On sent que partout, le but de l'écrivain est moins d'écrire une histoire que d'introduire une législation ; et cette législation, qui constitue en réalité le corps de l'ouvrage, offre, elle aussi, les mêmes caractères que l'histoire. Tandis que les autres documents, qui envisagent le passé au point de vue religieux, présentent la promulgation du Sinaï comme le fondement d'une alliance religieuse et morale, le premier Elohiste, qui écrit l'histoire de la théocratie, voit avant tout, dans la révélation que Moïse a reçue, des lois rituelles et sacerdotales. Chez lui, le but n'est pas d'éduquer Israël, comme dans le Livre de l'Alliance, ou de le convertir, comme dans le Deutéronome, mais de le constituer, et de le mettre en possession du gouvernement théocratique par lequel la nation élue verra se réaliser enfin l'effet des promesses divines. Le passé n'a été qu'un laborieux enfantement. C'est maintenant, à proprement parler, que commence l'histoire. Quand le programme théocratique sera réalisé ; quand Israël, groupé autour d'un sanctuaire unique, aura dressé son Temple, sacré Aaron, institué ses sacrifices, organisé pour l'éternité ses fêtes jubilaires, le but de Dieu sera atteint et la création achevée : le peuple de Dieu sera né.

Certes, les conceptions du Code sacerdotal ne manquent pas d'une réelle grandeur. Un effort réfléchi pour dégager des événements passagers la grande leçon de l'histoire et pour faire jaillir, par le sacrifice prémédité de tous les faits irréductibles, l'image d'un peuple en qui l'histoire du monde est concentrée : c'est là tout le secret du livre.

» saisiront un Juif par le pan de son vêtement et
» diront : nous irons avec vous, car, nous le savons
» maintenant, c'est avec vous qu'est Dieu[1] ! »

La grande institution, préparée dans l'ombre par le sacerdoce du premier Temple et introduite par la législation d'Ezéchiel, c'est l'établissement de la hiérocratie.

Au temps d'Israël et de Juda, les rois avaient leur souverain pontife, comme ils avaient leurs scribes, leur ministre du trésor et leurs chefs d'armée. Ce pontife d'ailleurs, servait, au gré du potentat, Jéhovah ou quelque Baal de Syrie. Après l'exil, Ezéchiel ne veut plus qu'il en soit ainsi. Israël va sortir purifié du creuset. La Loi de Jéhovah — charte des privilèges du peuple juif — sera enfin respectée. Plus d'idolâtrie, plus de sanctuaires multiples et trop souvent infidèles. Au sanctuaire unique, voulu de Dieu, le roi lui-même sera le souverain pontife chargé d'assurer l'exécution de la *Thorah*.

Cette vision du roi-prêtre était grandiose, mais elle comptait sans l'ambition du clergé, dont la popularité croissante n'était nullement disposée à abdiquer en faveur d'un prince daviddique. Celui-ci, d'ailleurs, ne fut point imposé par les circonstances. Le sacerdoce triomphant ne retint du programme d'Ezéchiel que la doctrine, tout à fait opportune, qui réunissait dans une même main le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel. Seulement le Code sacerdotal renverse les termes. Au roi-prêtre proposé par Ezéchiel, il substitue le prêtre-roi. Et l'organisation donnée par les prêtres à leur système de

[1] Zacharie VIII, 23.

gouvernement fut si savamment constituée ; elle sut si bien exploiter d'une part le patriotisme juif blessé par la présence de satrapes étrangers qui détenaient toujours l'autorité civile, et d'autre part les fonctions religieuses sans cesse tenues en haleine par les tracasseries des voisins de Juda, que, tout naturellement, le grand prêtre du culte centralisé devint, d'un consentement unanime, une façon d'ethnarque auquel tout le peuple aimait à regarder, en qui l'orgueil national s'incarnait, et dont l'autorité était de jour en jour accrue par les revenus princiers assurés au Temple et à son sacerdoce par la nouvelle législation[1].

[1] Avec la législation du Code sacerdotal, la recommandation de ne point délaisser le lévite devient tout à fait superflue. On voudrait, au contraire, inviter la caste privilégiée à modérer ses appétits, et les vers du vieux chansonnier vous reviennent à la mémoire :

Notre dame Cour romaine
Ne cherche brebis sans laine...

Tout, ici, paraît avoir été organisé pour rendre le clergé aussi riche qu'il est puissant. Sans doute, le Code sacerdotal reproduit la formule du Deutéronome qui refuse tout territoire aux enfants de Lévi, et fait de Jéhovah leur « portion » ; mais, outre que cela n'est dit d'une façon précise que des Aaronides, « l'héritage de Jéhovah », transformé par la législation nouvelle, devient pour les prêtres une dot vraiment royale. Cet héritage comprend d'abord quarante-huit villes, inconnues au Deutéronome, et qui devront être cédées aux lévites par les enfants d'Israël, afin qu'ils puissent s'y établir. Les champs qui entourent ces villes devront être également donnés aux lévites « pour leur bétail, leurs biens et tous leurs animaux (Nomb. XXXV, 1 et suiv.). »

En leur qualité de sacrificateurs, les fils d'Aaron garderont pour eux toutes les victimes des *Teroumoth*, c'est-à dire des sacrifices offerts par élévation : bœufs, brebis, chèvres, etc. « Tu répandras leur sang sur l'autel, leur chair sera pour toi (Nomb. XVIII, 8, 17-19). » Au prêtre reviennent de même la peau des holocaustes (Lév. VII, 8), tous les gâteaux offerts en *Chelamîm* (Lév. VII, 9-14), la poitrine et l'épaule droite dans

Il va sans dire que cette souveraine sacrificature fut entourée, dès l'origine, des intrigues qui se nouent toujours autour des pontificats. Il semblerait même que l'administration perse se soit servie de

les sacrifices de prospérité et les sacrifices de consécration (Lév. VII, 31-32 ; comp. VIII, 29 et Ex. XXIX, 27) ; du sacrifice de naziréat, le prêtre prélèvera l'épaule du bélier et deux gâteaux en sus de ses revenus habituels (Nomb. VI, 19). Enfin, tout ce qui, dans les offrandes « très saintes », n'est pas consumé par le feu (Nomb. XVIII, 9), appartient entièrement aux sacrificateurs, soit : le revenu des *Minkah* (Lév. II, 3-10 ; V, 13 ; VI, 9 et suiv. ; X, 12 et suiv.), des sacrifices d'expiation (Lév. V, 13 : VII, 6 et suiv. ; XIV, 13 ; comp. Nomb. V, 8), des sacrifices de culpabilité (Lév. VI, 19, 22 ; VII, 7 ; X, 17 et suiv. ; XIV, 13), et les douze pains de proposition (Lév. XXIV, 9). Cet énorme casuel doit être consommé dans un lieu saint (Lév. X, 13), par les Aaronides seuls (Nomb. XVIII, 11 ; Lév. X, 13-15, comp. Lév. XXII, 10 et suiv.).

Tous les prémices (Nomb. XVIII, 12), et tous les premiers-nés, de quelque nature qu'ils soient (Nomb. XVIII, 15), sont la propriété du prêtre. Il n'est plus question ici de consacrer les prémices du bétail à des repas joyeux, auxquels le lévite est invité : tout est au prêtre, au prêtre seul. Le premier-né de l'homme rapporte au prêtre cinq sicles d'argent (Nomb. XVIII, 16). Toute personne, tout animal, toute propriété, dévoués par interdit, appartiennent au prêtre (Nomb. XVIII, 14 ; comp. Lév. XXVII, 28). Les champs qui ne pourront être rachetés en l'année du Jubilé tomberont au pouvoir des prêtres (Lév. XXVII, 21). Aux prêtres reviennent enfin la dîme des revenus de tous les lévites (Nomb. XVIII, 24 et suiv.), et les deux millièmes de la part qui revient aux soldats dans le butin de guerre (Nomb. XXXI, 28). C'est ainsi que dans le pillage qui suivit la victoire sur les Madianites (Nomb. XXXI, 1-12), les prêtres gagnèrent à titre de « tribut à Jéhovah », six cent soixante-et-quinze brebis, soixante-et-douze bœufs, soixante-et-un ânes et trente-deux esclaves (Nomb. XXXI, 36-40).

Villes, champs, troupeaux, esclaves, sommes d'argent, victimes de l'autel et casuel de toutes sortes, tels sont, d'après le Code sacerdotal, les revenus des fils d'Aaron.

Moins grassement payés que leurs maîtres, les lévites reçoivent, à titre de salaire, « les dîmes que les enfants d'Israël présenteront à Jéhovah (Nomb. XVIII, 24. « Toute dîme en Israël. » Nomb. XVIII, 21. Comp. Lév. XXVII, 30-33) ». Cela repré-

ces compétitions pour essayer de s'assurer par des faveurs, les complaisances du sacerdoce. C'est ainsi que Bagose, général et probablement gouverneur de Syrie sous Artaxerxès Mnémon (404-359) s'était fait

sente un assez joli capital, bien qu'ils soient obligés, à titre de vassaux, d'abandonner aux prêtres la dixième partie de leur dîme (Nomb. XVIII, 25 et suiv.). « Sur tous les dons qui vous seront faits, sur tout ce qu'il y a de meilleur, vous prélèverez la portion consacrée... et vous donnerez au prêtre Aaron l'offrande prélevée pour Jéhovah (Nomb. XVIII, 25 et suiv.). » Cette formalité une fois remplie, les lévites peuvent manger leur part en famille, dans un lieu quelconque, sans crainte de profaner les offrandes des enfants d'Israël (Nomb. XVIII, 31, 32).

En outre de ces revenus fixes et des trente-cinq villes qui leur appartiennent en propre (Voy. Josué XXI, 1, et suiv.), les lévites peuvent, à l'occasion, faire de superbes bénéfices lorsque le sort des armes favorise Israël. La loi leur accorde deux pour cent sur la part du butin prélevé pour le peuple. Dans la guerre contre Madian, ce droit les a dotés de six mille sept cent cinquante brebis, sept cent vingt bœufs, six cent dix ânes et trois cent vingt esclaves (Nomb. XXXI, 30-47).

Nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire de relever, avant de conclure, tous les désaccords et toutes les contradictions que nous a mis sous les yeux l'étude comparée des législations deutéronomique et sacerdotale, touchant les prêtres et les lévites. Chemin faisant, notre opinion s'est faite. Le prêtre-lévite, avec son maigre casuel, ses fonctions simples et son intimité avec le peuple, nous est apparu comme le représentant d'une époque où la théocratie d'Israël ne s'élevait point encore à la notion du prêtre aaronide, avec ses revenus énormes et sa puissante hiérarchie. Le Deutéronome, en demandant la centralisation du culte, cherche à améliorer la situation du clergé. Le Code sacerdotal nous présente un état de choses dans lequel la centralisation du culte, prêchée par le Deutéronome, a porté ses fruits. Il était à prévoir, en effet, que la suppression des *Bamoth* privant les lévites provinciaux de leur gagne-pain, une foule de prêtres allait assaillir Jérusalem, et que, d'autre part, la famille lévitique en fonction à Jérusalem, peu jalouse de partager infiniment ses pouvoirs, défendrait énergiquement ses droits. Une crise devait fatalement se produire, ayant pour conséquence naturelle la hiérarchie. Dans cette hiérarchie, les premiers occupants ont formé la caste supérieure, et le chef de cette caste, général de toute une armée de prêtres ou de desservants, est devenu le souverain pontife du culte centralisé.

fort d'obtenir pour Jésus, petit-fils d'Eliaschib[1], la charge de grand prêtre que possédait alors son frère Johanan (Jean). La rivalité entre les deux frères s'exaspéra à tel point qu'au cours d'une altercation en plein Temple, Jean se jeta sur Jésus et le tua. Le scandale fut grand. Bagose, informé de ce meurtre sacrilège, accourut en hâte, pénétra de force dans le Saint-Lieu, et, n'osant porter la main sur le pontife fratricide, imposa à la communauté juive un tribut de cinquante drachmes pour chacun des agneaux du sacrifice quotidien. Cette amende, au dire de Josèphe, fut payée sept ans.

Si l'histoire du IVe siècle nous était mieux connue, d'autres faits, semblables à celui-ci, nous montreraient certainement combien grande fut la part des ambitions humaines et de la politique, dans l'établissement du pontificat héréditaire chez les Juifs.

Au point de vue religieux, le succès des ambitions sacerdotales eut une grande portée. Les prêtres gardèrent la théodicée des prophètes, et la société qu'ils constituèrent donna au monde païen le spectacle d'un culte qui proclamait dans ses principes et honorait dans sa religion l'unité, la souveraineté, la sainteté et la miséricorde de Dieu ; mais la prédication morale des hérauts de l'Esprit disparut du ritualisme sacerdotal dont les pratiques de plus en plus extérieures, se peuvent exprimer dans ces trois mots : la Loi, les sacrifices et le sabbat. A l'universalisme du salut et à la doctrine de la grâce furent substitués l'exclusivisme national et la doctrine des œuvres pures. Plus d'état de chute, par conséquent plus de

[1] Cf. Néh. XII, et Josèphe, *op. cit.*, XI, 7.

nécessité de repentance. Les prophètes parlaient de ses devoirs à un peuple de rachetés : les prêtres parlent de ses droits à un peuple de premiers-nés. Là est toute la différence des deux théologies.

La propre justice envahit tout et pervertit la dévotion la plus zélée. L'orgueil juif, déchaîné par la nouvelle doctrine qui fait converger toute l'histoire du monde vers la glorification de Jérusalem, aboutira bientôt au particularisme farouche des rabbins pour qui, à vrai dire, il n'y a plus de genre humain ni de salut : il y a des Juifs, seuls descendants d'Adam, premier Juif ; seuls ils sont héritiers de la vie éternelle grâce à la *Nichmah*, l'âme spirituelle, qui n'a été transmise qu'à eux par leur père Adam [1]. Quant aux autres hommes, méritent-ils encore d'être appelés ainsi ? Non. L'homme, c'est le Juif ; le prochain, c'est le Juif. Quant au païen, c'est le paria, un maudit, un animal [2], « *la balayure du monde* [3] ». Et lorsque Jésus, pour éprouver la Cananéenne, lui dit : « Il ne sied point d'enlever le pain aux enfants pour le donner aux *chiens* [4] », il se sert d'une des

[1] Les rabbins aimaient à représenter Adam comme le père des Juifs et le modèle des observateurs attentifs de la loi. Voy. *Midrach Berechit rabba*, par. XXIV, comp. par. XVII. Chose étrange ! Adam, au lieu d'être, comme pour la Bible, celui de qui nous héritons la condamnation et la mort, devient pour les rabbins le père qui assure aux Juifs la supériorité sur les autres hommes et leur transmet l'immortalité !

[2] D'après le *Midrach Chemot rabba*, par. XVIII (sur Exode XII, 29), les Egyptiens sont comparables aux animaux (Ezéch. XXIII, 20) ; leur chair est celle de l'âne, etc.

[3] *Midrach Wajikra*. Une expression plus injurieuse encore est employée par un écrit plus ancien, le 4[e] *Esdras* : « Residuas autem gentes, ab Adam natas dixisti (Deus) eas *nihil* esse et *salivæ* assimilatæ sunt ». (Chap. IV, 56.)

[4] Matth. XV, 26. Marc VII, 27.

expressions les plus adoucies par lesquelles on désignât de son temps la grande masse des Gentils.

Ce qui met un abîme entre le Juif et le païen, c'est que la *Nichmah* a été retirée à celui-ci, ce qui le place sur le même pied que les animaux et lui réserve la même destinée. Le païen n'a aucune raison pour ressusciter ; il n'est même pas au nombre de ces rebelles qui, d'après les rabbins, se relèveront pour le jugement et seront anéantis ensuite ; il vit et meurt en dehors de Dieu [1].

Quant au Juif, le seul fait qu'il est Juif et possesseur de la *Nichmah* lui épargne toute autre préoccupation que celle d'observer la minutie des ordonnances, et de prier avec le pharisien : « Je te rends grâces, ô Dieu, de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes [2]... » — « Car j'ai pour but la vie future, tandis qu'eux n'arrivent qu'à la fosse de la destruction [3] ».

Plus question de la déchéance de l'homme, non plus que de la nécessité du salut. Pourvu que le Juif ne déserte pas l'armée des fidèles observateurs de la Loi, il arrive au ciel par droit de naissance. Toute idée généreuse, large, vraiment religieuse et digne de l'humilité du pécheur devant Dieu a disparu pour faire place à la propre justice d'un particularisme étroit. Le Juif n'a pas besoin d'être sauvé, le païen est indigne de l'être : voilà le dernier mot de l'anthropologie rabbinique. Il est inutile d'en savoir

[1] *Midrach Wajikra rabba*, par. XIII (sur Lév. XI, 1) : « Les nations païennes ne sont pas destinées à la vie éternelle. C'est pour cela que Dieu leur a permis l'usage de tout aliment. » (Gen. IX, 3).

[2] Luc XVIII, 11.

[3] Traité *Berakoth*, fol. 28, B. Prière d'un pharisien.

davantage pour comprendre l'ironie amère du Christ à l'égard des pharisiens[1], et l'insistance que met saint Paul à démontrer aux Juifs qu'ils ne valent pas plus que les païens aux yeux de la justice divine, et que « Dieu a renfermé tous les hommes dans la désobéissance, pour leur faire miséricorde à tous[2] ».

Si nous insistons ainsi sur la valeur religieuse de cette nouvelle orientation de la théologie d'Israël, c'est pour bien faire comprendre pourquoi nous appelons l'histoire du culte juif après l'exil un retour à l'élohisme, une victoire de l'élohisme lévitique sur le jéhovisme des prophètes. Avec l'avènement du Code sacerdotal les traits caractéristiques du jéhovisme moral disparaissent ; et Jéhovah, quelle que soit d'ailleurs la pureté formelle de son culte, redevient un Elohim, c'est-à-dire un Dieu exclusif, protecteur d'un peuple particulier, tout occupé de sa gloire nationale et réclamant de lui non la transformation intérieure du cœur, mais des dons, des rites et des œuvres pies. Et cela est si vrai, que lorsque Jean-Baptiste et Jésus viendront remettre en honneur le jéhovisme, le clergé officiel de Jéhovah les accusera d'être possédés du démon.

Au point de vue politique, l'organisation sacerdotale du IVe siècle ne se fit pas sans provoquer des compétitions, des critiques et des schismes dont l'histoire, très avare de renseignements sur cette période, nous a pourtant transmis quelques échos.

L'événement le plus grave fut, à coup sûr, l'exode

[1] « Ce ne sont pas ceux qui sont en santé qui ont besoin de médecin, mais les malades » (Math. IX, 12. Marc II, 17. Luc V, 31).
[2] Rom. XI, 32, et *passim* dans Galates et Romains.

dès prêtres mécontents qui, à la suite de Manassé, frère du grand prêtre Jaddus, allèrent fonder au mont Garizim un culte rival de celui de Sion.

Manassé, le prêtre, était gendre de Sanballat, gouverneur de Samarie[1]. Le parti qui menait la réforme sacerdotale et qui se montrait intraitable à l'égard des mariages mixtes, fit un devoir à Manassé de choisir entre sa femme et la sacrificature. Manassé allait répudier Nicosis, quand son beau-père lui donna à entendre que s'il voulait le suivre à Samarie, lui et tous les prêtres qui ne pouvaient souffrir l'intransigeance du parti orthodoxe, Artaxerxès accorderait certainement l'autorisation de bâtir à Garizim un Temple semblable à celui de Jérusalem. Ainsi Manassé pourrait tout ensemble conserver sa femme et devenir grand prêtre, tout comme son frère Jaddus. La proposition parut irrésistible. Sanballat obtint de son souverain l'autorisation de dresser l'autel convoité. Autour de cet autel affluèrent les prêtres et les laïques récalcitrants aux mesures impérieuses de Néhémie, et c'est ainsi qu'un peu d'amour et beaucoup d'ambition fondèrent l'Eglise samaritaine[2].

Ce schisme ne fut un affaiblissement qu'en appa-

[1] Josèphe — *Hist. anc. des Juifs*, XI, 7 — raconte le fait, mais le rattache indûment à l'époque de Darius et d'Alexandre le Grand.

[2] Néhémie, XIII, 18. — A cause de cette origine, les Samaritains se sont toujours considérés comme les fils légitimes d'Israël. Plus tard, et pour affirmer ce caractère, ils ont adopté le Pentateuque qui seul pouvait, aux yeux des païens et des Juifs, donner une base authentique à leur culte. L'hostilité entre Juifs et Samaritains a survécu à la ruine du temple de Garizim par Jean Hyrcan (120 av. J.-C.). Nous la retrouvons toujours vivace dans le Nouveau Testament. — Lire II Rois XVII, 24-41.

rence, car, en réalité il permit au parti réformateur de s'organiser plus fortement autour de la législation nouvelle et de façonner le judaïsme à son gré.

Les Juifs s'en alarmèrent pourtant, et c'est à cette alarme que nous devons attribuer le zèle missionnaire déployé à cette époque (et non au temps d'Ezéchias comme le veulent les Chroniques) par les Docteurs de la Loi, qui parcouraient toute terre israélite, prêchant l'attachement à la Thorah et la fidélité au Temple de Jérusalem. Ces missions, qui eurent pour résultat d'agréger la Galilée à la communauté juive, provoquèrent aussi l'érection des *synagogues*, sanctuaires locaux où la Loi était expliquée chaque sabbat, et qui remplaçaient ainsi avantageusement, comme centre de ferveur religieuse, les antiques bamoths d'Israël.

Les synagogues ne rendirent pas seulement le service de maintenir parmi les Juifs dispersés la vie spirituelle et la conscience de la vocation de Jéhovah ; elles entretinrent aussi l'intelligence des textes sacrés dont la langue, depuis la restauration, avait peu à peu cédé la place au dialecte officiel de toute la province, le syriaque ou araméen. Dès le VI[e] siècle, en effet, l'hébreu commence à n'être plus qu'une langue sacrée [1], que le sacerdoce seul possédait, et qui joua dans la communauté juive le rôle que joue le latin dans l'Eglise catholique. On sait le parti qu'un clergé peut tirer de cette dangereuse prérogative. L'ignorance est partout mère de superstition. Là où le fidèle cesse de comprendre la langue que

[1] La version des LXX prouve avec évidence que, chez les Juifs de la dispersion, le grec avait aussi remplacé la langue maternelle.

Dieu parle, le prêtre devient l'interprète et l'intermédiaire obligé. Le peuple va au prêtre et par le prêtre à Dieu. L'asservissement des consciences qui en résulte est le fruit empoisonné de tous les cléricalismes.

L'état de dispersion où se trouvait la communauté juive fut encore une circonstance favorable dont le clergé sut profiter pour établir sa domination. Au temps de Néhémie, comme autrefois avant la royauté, les chefs du peuple se réunissaient pour diriger les affaires publiques, et ces assemblées patriarcales, où l'élément laïque dominait, étaient le parlement du pays. Quand Néhémie eut disparu, l'absence d'un chef national se fit cruellement sentir. La dispersion de la communauté rendit aussi plus difficile ces assemblées plénières que l'administration perse ne devait du reste souffrir qu'avec inquiétude, car ces sortes de rassemblements pouvaient toujours devenir des foyers de conspiration. Et c'est pourquoi, le domaine religieux étant à la fois celui qui primait tous les autres et le seul où le suzerain laissât à Israël son indépendance, les chefs spirituels du peuple élu arrivèrent sans trop de peine à prendre la haute main dans les affaires du pays. Richement dotés, ils firent de nobles alliances et l'aristocratie leur fut complaisante. A l'ancienne assemblée démocratique fut substituée la *Guérousia*, sénat oligarchique présidé par le grand prêtre dont la charge était devenue héréditaire. Et c'est de cette constitution de la guérousia qu'est sorti, dès la fin du IVe siècle, le *Sanhédrin*, gouvernement central entièrement dominé par l'influence du clergé qui groupait sous l'autorité du grand prêtre, le collège des docteurs de la Loi,

des scribes et des anciens, et qui représentait encore, au temps de Jésus, la plus haute autorité civile et religieuse chez les Juifs.

L'activité du sacerdoce ne s'exerça pas seulement dans le domaine politique et religieux. Son action littéraire, au lendemain de la réforme de Néhémie, fut de la plus haute importance. Déjà la réforme deutéronomique avait produit un ouvrage d'histoire où, depuis les récits de la *Genèse* jusqu'aux annales des *Rois*, les grandes périodes de la vie du peuple élu avaient été racontées à l'aide d'une compilation de documents écrits dans l'esprit prophétique. Le siècle qui établit la victoire du prêtre sur le prophète produisit aussi une littérature conforme à son esprit, et c'est à lui que nous devons le premier canon de la Bible juive, la *thorath Mose*, c'est-à-dire le Pentateuque sous sa forme définitive [1]. Et c'est pour cela que les sources anciennes de la religion jéhoviste se trouvent, dans le Pentateuque actuel, noyées dans la législation sacerdotale et distribuées selon le cadre historique du Code sacerdotal. Les scribes du clergé écrivirent aussi une édition sacerdotale de l'histoire des Rois, et cette œuvre nous a été conservée sous le nom de *Chroniques*. A l'histoire des Rois ils ajoutèrent les actes des réformateurs et la restauration juive dans des livres qui portent les noms d'*Esdras* et de *Néhémie*. Pour relier les temps anciens aux temps nouveaux, les compilateurs firent de nombreu-

[1] L'œuvre législative des prêtres et des scribes ne fit que commencer avec les compilations du Code sacerdotal. Il se continua dans la *mischna* (instruction) et dans la *guemara* (achèvement), volumineux recueil de traditions juives et de commentaires rabbiniques qui constituent ensemble le Talmud.

ses additions aux livres de *Josué*, des *Juges* et de *Ruth* ; ils retouchèrent aussi quelques passages de *Samuel*. Les généalogies et les dénombrements abondent dans leur œuvre, montrant à qui veut bien les examiner, l'unité d'intention et le but apologétique de cette littérature nationale du IVe siècle, monument admirable élevé par la piété juive [1] à la gloire de la hiérocratie.

Au milieu de tout ce travail, où l'élohisme lévitique se donne libre carrière et d'où le judaïsme pharisaïque est sorti, une voix pourtant se fait entendre en faveur du jéhovisme oublié [2]. Elle suffit pour nous prouver que si Ezéchiel l'a emporté sur le 2e Esaïe, la doctrine spiritualiste du 2e Esaïe n'est pas perdue et qu'elle continue, dans l'ombre, à faire école. Le livre où elle s'exprime est l'un des plus courts de l'Ancien Testament, l'un de ceux dont on parle le plus, que l'on comprend le moins, et dont la réelle importance n'a guère été mise en valeur. C'est le livre intitulé : *Jonas*.

Nous croyons également devoir rattacher à l'époque et au milieu qui ont produit le livre de Jonas, l'idylle de Ruth, sous sa forme définitive. Nous

[1] Tandis que la tradition jéhoviste de l'histoire d'Israël (version deutéronomistique) condamnait le passé d'Israël comme une longue infidélité, la nouvelle rédaction sacerdotale idéalise le passé et en parle comme si la Loi avait généralement été observée. C'est là une fiction dont l'Eglise a hérité, qui a faussé son intelligence du rôle des prophètes et de la préparation du salut.

[2] A cette voix il faut ajouter celle de quelques psalmistes, dont les cantiques collationnés aux livres III, IV et V du Psautier témoignent d'une piété où le jéhovisme est véritablement vécu. D'une façon générale on peut dire que les Psaumes sont sortis des milieux où la religion jéhoviste était le mieux comprise. C'est ce qui leur a donné, malgré les retouches qu'ils ont subies, leur valeur universelle.

avons dit plus haut pourquoi nous en tenons le récit primitif pour très ancien. D'autre part les araméismes du style, la façon dont il parle du lévirat, le caractère d'addition que porte indubitablement la chronologie d'Israël, enfin le fait que ce petit livre n'a été inséré que dans la partie récente du canon hébreu, les *Ketoubim*, nous obligent à ne pas faire remonter l'édition actuelle du livre de Ruth au delà du IVe siècle. La leçon qui se dégage de ce récit plein de grâce est, comme celle du poème de Jonas, une leçon de miséricorde. Au rigorisme exclusif dans lequel le judaïsme s'accentuait de plus en plus, il oppose sans commentaires un fait bien propre à montrer que Dieu a le cœur plus large que les restaurateurs de son peuple, lui qui n'a pas craint de choisir son représentant David dans une famille qui n'avait pas proscrit la Moabite.

Ecrit vers la fin du IVe siècle, au sein de la communauté juive où déjà sévissaient l'orgueil national et le particularisme religieux exprimés dans le livre d'*Esther* [1], et qui devaient donner naissance au parti des pharisiens, ce petit poème a pour but de combattre les préjugés et l'égoïsme d'Israël. Jonas, dont le nom rappelle un prophète qui vivait sous Jéroboam II, avant Amos (2 Rois XIV, 25), personnifie ici sa nation, fière de son salut, mais jalouse de ses privilèges et irritée à la pensée que Jéhovah veut étendre sa grâce et son amour à d'autres peuples qu'au peuple juif. Veut-on tenir ce récit pour un épisode historique ? On se trouve aux prises avec

[1] Livre à thèse, dont la narration est destinée à expliquer et à recommander une fête patriotique des Juifs, la fête des *Pourim* ou « des *Sorts* ».

les plus grandes difficultés. Le style est araméisant, des réminiscences d'œuvres très tardives se retrouvent dans le cantique ; la façon dont Ninive est présentée implique que cette capitale n'existe plus. La conversion des Ninivites, qui est le trait capital du récit, est d'une invraisemblance décisive ; en outre, elle est absolument ignorée par les prophètes du VIIIe siècle, qui n'auraient pas manqué d'en tirer gloire, et qui nous présentent, au contraire, la métropole assyrienne comme le foyer du paganisme oriental.

Tout s'explique, si nous admettons que l'auteur de notre petit poème, amplifiant sans doute quelque circonstance de la vie du prophète de Gath-Epher, s'est servi du souvenir que celui-ci avait laissé à son peuple, pour illustrer un enseignement dont nous trouvons l'achèvement sublime dans la parabole de Jésus sur le bon Samaritain : Dieu est le père de toutes ses créatures ; il les aime toutes d'un égal amour ; il veut leur bien avec une égale sollicitude : et celui-là se montre vraiment l'enfant de Dieu et l'élu de son Royaume, qui aime les autres, qui leur témoigne de la miséricorde et qui travaille à leur salut.

Une doctrine de cette nature, où le jéhovisme des grands prophètes se retrouve en se perfectionnant, était d'une incomparable hardiesse, dans un milieu où l'élohisme lévitique était en train de façonner un peuple zélé pour son Dieu national et pour sa religion légaliste, mais incapable de se repentir de ses fautes et d'aimer d'autres peuples que lui.

Aussi, plutôt que de laisser détourner notre attention par les détails prodigieux de la parabole, la

baleine ou le ricin, sachons aller au fond des choses, profiter de la leçon où la prophétie révocable[1] et l'universalisme religieux montrent dans une grandeur émouvante l'amour du Père céleste, admirer l'intervention providentielle de Dieu, et, pour tout dire, le miracle, dans le fait qu'à l'heure même où Israël sauvé de Babylone s'enfonce dans des doctrines qui produiront les bourreaux du Messie, Jéhovah suscite un héraut pour arrêter son peuple dans la voie du particularisme pharisaïque et lui faire entendre, au nom de ses compassions éternelles, un suprême avertissement.

Le peuple n'obéira pas à cette voix évangélique, et Dieu, qui ne contraint personne, laissera le nouvel élohisme développer ses conséquences et préparer le supplice de Golgotha. Le livre de Jonas, transition entre la prophétie du 2e Esaïe et la prédication de Jésus, n'en marque pas moins une des étapes lumineuses par où les grands incompris de la religion jéhoviste : Moïse, Elie, Jérémie, Esaïe II, se sont efforcés, mais en vain, de faire marcher le peuple élu vers sa glorieuse destinée.

§ 2. — *Les Juifs sous la domination grecque : Alexandre le Grand, les Ptolémées* (332-198). — *Le Judaïsme et l'Hellénisme au* IIIe *siècle.* — *L'expansion du Judaïsme et la Bible universelle.*

Vers la fin du IVe siècle se produisit un événement qui changea le cours de l'histoire. L'irruption triom-

[1] L'arrêt prophétique était prononcé. Ninive se repent. Jéhovah retire son arrêt : « Il se repentit du mal qu'il avait résolu de leur faire et il ne le fit pas. » — (Jonas III, 10).

phante de l'Europe en Asie par les armes d'Alexandre le Grand bouleversa tout l'Orient et déplaça l'axe de la civilisation universelle. Une influence nouvelle, celle du monde grec, vint prendre la direction du mouvement des idées.

La religion de Jéhovah eut, de ce chef, à subir des épreuves et des transformations où faillirent sombrer son originalité religieuse et sa vocation historique.

Après avoir vaincu le dernier roi de Perse, Darius Codoman, près d'Issus, en 333, Alexandre, marchant sur l'Egypte, prend au passage Tyr et Gaza. Puis il s'avance vers Jérusalem. C'est alors, qu'au dire de Josèphe[1], le grand prêtre Jaddus se porta, tiare en tête et entouré d'un cortège de prêtres, au devant du vainqueur.

L'impression produite par ces hommes sur le jeune conquérant fut telle, qu'il accepta de faire avec eux une entrée solennelle à Jérusalem et d'offrir des sacrifices au Dieu d'Israël. Avant de poursuivre sa marche triomphale, il accorda aux Juifs nombre de privilèges, entr'autres la liberté de vivre selon leur Thorah.

De ce récit, où la forfanterie du chauvinisme juif se permet quelques libertés, retenons seulement que le génie du Macédonien saisit tout de suite les ressources qu'il y avait dans ce petit peuple et le parti qu'il pourrait en tirer. Samarie avait eu le tort de brûler vif le gouverneur Andromaque, qu'Alexandre avait laissé derrière lui, pour administrer la Syrie. Cet acte, dont les représailles furent terribles, dut faire encore ressortir la conduite des Juifs, et nous

[1] Josèphe, *op. cit.* XI, 8.

ne sommes pas surpris par les traditions qui rapportent qu'après la fondation d'Alexandrie, les organisateurs du nouvel empire y offrirent aux Juifs les mêmes prérogatives qu'aux Grecs.

Alexandre le Grand avait conçu un projet grandiose : celui de fonder l'unité de sa domination, non sur l'autorité brutale des armes, mais sur la communauté du langage, de la civilisation et des mœurs. Pour accomplir cette œuvre, le tempérament juif lui apparut aussi propice que le tempérament grec. C'est pour cela qu'il favorisa, et qu'après lui les généraux qui se disputèrent ses dépouilles, favorisèrent partout, comme des ferments de développement moral et des agents d'unification politique, la formation de colonies juives. On alla même jusqu'à leur donner de préférence des postes de confiance et jusqu'à imposer par la violence leur établissement dans les villes grecques de fondation nouvelle.

Ainsi se constitua au IIIe siècle, par la faveur du conquérant, la fameuse *Diaspora* [1] juive, dont l'influence intellectuelle et morale, commerciale aussi, fut si grande durant les siècles qui précédèrent et préparèrent la venue de Jésus-Christ.

Au point de vue politique, l'histoire de cette période, qui va de la mort d'Alexandre (323) à la victoire du roi de Syrie Antiochus le Grand (198), est toute occupée par le règne agité des Ptolémées égyptiens à qui la Palestine est échue.

Sous Ptolémée I [2], les Juifs jouissent de la liberté la plus large. Leur autorité suprême à Jérusalem est le grand prêtre, nommé *président du peuple*.

[1] Les juifs dispersés hors de la Palestine.
[2] Ptolémée Sôter, fils de Lagus (305-284).

Le fils de Sôter, Ptolémée Philadelphe, continua aux Juifs les faveurs paternelles. Il en racheta cent mille de l'esclavage et de l'exil, et les rendit à leur patrie. Ce fut lui qui, sur le conseil de Démétrius de Phalères, fit traduire en grec, pour la bibliothèque d'Alexandrie, les saints livres des Juifs. Ceux-ci, d'ailleurs, pour voiler leur judaïsme s'étaient efforcés partout, dans la diaspora, d'adopter les coutumes et la langue des Grecs. Pour eux aussi la traduction en grec de leur littérature sacrée était donc devenue une nécessité.

Sous Philadelphe commence l'ère des hostilités entre les Lagides et les Séleucides, rois de Syrie. Les Juifs eurent beaucoup à souffrir du choc incessant des armées et de l'impôt martial. Après des alternatives de succès et de revers, sous Evergète (247-221), Philopator (221-203) et Epiphane (203-198), les Ptolémées furent vaincus et durent abandonner à Antiochus, dit le Grand, toutes leurs possessions asiatiques (198).

Ce fut un soulagement pour Jérusalem, que les dérèglements sous les deux derniers Ptolémées avaient dégoûtée de l'Egypte et qui accueillit avec enthousiasme le triomphe des Syriens. Pourtant, le nom d'Antiochus devait devenir bientôt le nom le plus exécré par toute la nation juive, et la domination des Lagides marqua dans l'histoire du judaïsme l'ère qui assura sa grandeur.

A la faveur du suzerain, les Juifs avaient bâti des synagogues dans les principaux centres où l'hellénisme florissait. La forte impulsion donnée par Esdras à la dévotion juive avait su maintenir la rigueur du monothéisme et la fidélité à la Loi. Mais

cette religion, malgré sa supériorité morale sur toutes les autres, n'était encore que la religion d'un peuple dont la langue se mourait. Pour qu'elle pût devenir la religion du monde, il lui fallait une langue mondiale. Cette langue, Ptolémée Philadelphe la lui donna.

Le grec était alors, pour la propagation des idées religieuses, ce que fut à Rome le latin pour la théologie chrétienne, ce qu'est aujourd'hui l'anglais pour la diffusion de la Bible et la mission évangélique. Traduire en grec les saintes lettres des Hébreux, c'était les jeter dans la langue courante de la pensée païenne et les imposer à l'attention de tout chercheur de vérité.

On traduisit d'abord la *Thorah*, la Bible initiale, constituée au IVe siècle, qui portait le nom de Moïse et qui allait révéler au monde la charte définitive de toute société humaine : le Décalogue. Le second recueil de la Bible hébraïque, les *Nebiim* (Prophètes), comprenant l'histoire prophétique du peuple de Dieu (Josué, Juges, Samuel, Rois) et les prédications des prophètes écrivains (d'Amos à Malachie), fut constitué en Palestine au cours du IIIe siècle. Il ne tarda pas à être traduit pour la bibliothèque Alexandrine. On y ajouta, plus tard, le troisième recueil du canon des Hébreux, recueil postérieur, que la dévotion juive n'a jamais mis sur la même ligne que les deux premiers et qui rassembla les *Ketoubim*, ou Écrits sacrés, produits par la piété du judaïsme des derniers temps avant la conquête romaine. Auprès de ce recueil furent insérées d'autres œuvres récentes que le canon hébreu ne renfermait pas : les unes écrites dans la langue des pères comme l'*Ecclésiastique* et le

premier livre des *Macchabées*, les autres composées directement en grec, comme la *Sagesse de Salomon*. Et le tout ensemble fut *la Bible de la Diaspora*, la Bible grecque, appelée version des *Septante*, non comme le veut le pseudo Aristée parce que les traducteurs furent au nombre de soixante-dix, mais parce que la langue où elle était écrite la rendait susceptible de devenir la Bible des 70 peuples de la Genèse, c'est-à-dire la Bible *universelle*.

Le succès de cette Bible fut tel que les Palestiniens eux-mêmes ne tardèrent pas à l'adopter. S'ils l'ont abandonnée dans la suite, c'est parce que les chrétiens dans leurs débats avec le judaïsme se servaient d'elle pour confondre leurs contradicteurs. Les Juifs alors se replièrent sur leur canon hébreu dont la langue était moins accessible et récusèrent tout autre texte. Tels, les catholiques n'ont admis, jusqu'à nos jours, pour le Nouveau Testament, d'autres références que la traduction latine de la *Vulgate*.

Quoi qu'il en soit, l'impulsion était donnée, « une » langue nouvelle était créée, grec mélangé d'innom- » brables hébraïsmes, qu'il faut considérer comme » l'instrument le plus puissant de la civilisation » hellénistique et la source à laquelle la théologie » chrétienne doit une grande partie de sa termino- » logie[1]. »

Cette culture provoquée par la rencontre de la philosophie grecque et de la religion hébraïque a trouvé son apogée dans les œuvres du penseur alexandrin Philon, Juif dont le système philosophi-

[1] J. P. Valeton, *op. cit.*, p. 244. Schürer, *Geschichte d. jud. Volk* II, p. 694.

que a exercé sur les spéculations du christianisme primitif une influence capitale. C'est à l'intrusion du philonisme dans la dogmatique évangélique que le christianisme doit d'avoir fondé jusqu'au siècle dernier plusieurs de ses conceptions doctrinales, et non des moindres, sur la philosophie des Grecs, plutôt que sur la théologie des prophètes qui était cependant leur fondement authentique.

La conséquence la plus remarquable de la faveur dont jouit la diffusion de la foi juive fut l'entreprise et le succès du prosélytisme.

Sans doute la croyance juive, pour se mélanger avec la pensée occidentale, avait dû abandonner son particularisme étroit, mais ce particularisme, dans le domaine religieux, avait gardé toute sa force. L'étranger qui, séduit par la théologie d'Israël, voulait avoir part aux bienfaits de la religion de Moïse et arriver au salut par elle, ne devait pas seulement se convertir à Jéhovah : il devait se faire Juif. Avec l'élohisme lévitique, ce n'est pas la foi qui sauve, c'est le fait d'être Juif. Et l'on vit alors la puissance d'attraction exercée sur les païens par la simplicité, l'élévation, la valeur pratique de la morale de l'Ancien Testament, morale qui contrastait si fort avec la dissolution des mystères orientaux et le scepticisme des cultes d'occident, amener, un peu partout, les consciences éprises d'austérité et affamées de spiritualisme, à se rallier autour de la communauté juive. Parmi ces prosélytes, un grand nombre entra franchement dans la communauté en se soumettant à la circoncision et à l'observance de toutes les prescriptions de la Loi ; ils devinrent des Juifs judaïsants et portèrent le nom de *prosélytes de la justice*. D'autres

vinrent en foule à la synagogue, professèrent le monothéisme, abolirent le culte des images et se rangèrent parmi les observateurs du Sabbat. On les appelait les « craignant Dieu ». Ils donnèrent dans leur vie le spectacle d'une moralité toute pénétrée des principes les plus élevés de la religion des prophètes. Mais leur largeur d'esprit répugnait aux pratiques et aux rites du lévitisme juif. Ils restèrent en dehors, et, si j'ose dire, au-dessus de la communauté ; aussi les appelait-on d'un nom qui n'allait pas sans quelque mépris : les *prosélytes de la porte*.

Quand saint Paul entreprit la conversion des peuples à Jésus-Christ, ces prosélytes-là furent les premiers à le comprendre et c'est parmi eux que se recruta une bonne partie de ce que l'on appelle les pagano-chrétiens.

Ainsi, l'expansion du judaïsme au IIIe siècle prépare le monde païen à recevoir le christianisme, en lui donnant une religion éclairée, porteuse de la morale définitive et messagère d'une immense espérance : la venue d'un Messie libérateur.

§ 3. — *Les Juifs sous les Séleucides (198-142). — Hellénisation de la Palestine. — L'excès de la persécution sauve le peuple élu. — La Révolte des Macchabées. — L'Apocalypse de Daniel.*

Antiochus le Grand, vainqueur des Ptolémées, fut reçu avec enthousiasme à Jérusalem. Les Juifs, exaspérés par les cruautés de l'armée égyptienne, aidèrent le triomphateur syrien à déloger son adversaire de la

forteresse de Sion. Aussi Antiochus, satisfait, reprit-il à l'égard des Palestiniens la tradition favorable des Ptolémées de la grande époque. Il paya les réparations du Temple et les sacrifices du culte ; il exempta provisoirement de tout impôt les citoyens hiérosolymites et s'employa à la repopulation de la ville Sainte. Il fit plus. Pour marquer le crédit dont les Juifs jouissaient sous son règne, il dissémina deux mille familles juives en Lydie et en Phrygie, pour leur confier la défense des places fortes. Quant à l'administration intérieure, elle assura aux adorateurs de Jéhovah la même liberté que sous les Lagides. Sous ce régime qui inspirait aux Juifs la plus légitime reconnaissance, les mœurs grecques commencèrent à s'infiltrer en Palestine. C'était le revers des succès remportés depuis un siècle par les Juifs de la Diaspora.

Ceux-ci, vigilants comme toute minorité religieuse qui tient à sa foi, ne s'étaient guère laissés entamer par l'ascendant de la gentilité. Ils vivaient généralement par petites colonies, portant avec eux le rouleau de leur Loi, et s'empressaient partout de bâtir des synagogues où s'abritait leur fierté nationale et où se retrempait leur fidélité à Jéhovah. Ces synagogues couvrirent bientôt tout l'empire et leur faisceau bien lié par la foi messianique se montra aux jours de la crise romaine plus résistant que celui des licteurs.

En Palestine, l'hellénisme mondain qui prévalait dans toute la Syrie s'introduisit avec les colonies grecques et les nouvelles villes fondées, dès le début du IIe siècle, sur le type gréco-romain. Le paganisme avait partout sur la vieille Terre Sainte ses centres de séductions. Les nobles Juifs n'y résistèrent point. Comme l'a dit un moderne historien d'Israël : « le

brillant vernis de la civilisation étrangère les aveugla, le luxe et le plaisir les attirèrent, le monde les invita et ils s'assirent au banquet. »

Au temps de Séleucus Philopator (187-176), l'hellénisation de Jérusalem, entreprise sous son père Antiochus le Grand fut enrayée un moment par les événements politiques. Pour obtenir des Romains, auxquels il avait osé s'attaquer, la satisfaction de ses ambitions conquérantes, Antiochus, roi médiocre malgré son surnom de Grand, avait dû s'engager à leur payer un tribut annuel. Ce tribut mit bientôt en détresse les finances de Séleucus. Il commença par supprimer toutes les subventions accordées à Jérusalem ; puis, prêtant l'oreille aux offres séduisantes d'un Juif traître à sa foi, Simon, commandant de la Garde du Temple et ardent philhellène, le roi, de plus en plus besogneux, envoya à Jérusalem un de ses généraux, Héliodore, pour s'emparer sans plus de façon du trésor du Temple. Les Juifs étaient consternés et Héliodore, malgré les résistances d'Onias, le grand prêtre, allait entrer de force dans le sanctuaire lorsque, au dire de la tradition, un cavalier céleste fondit sur lui et le terrassa sur le seuil. Onias, clément, et effrayé sans doute par les conséquences probables du miracle, pria pour qu'il ne mourût point. Héliodore remis de son émoi, retourna auprès de Séleucus et lui déconseilla la poursuite d'un projet dont il venait d'apercevoir tout le péril. Simon n'en continua pas moins toutes ses intrigues pour l'hellénisation de la Palestine. Onias dut se rendre lui-même auprès du roi pour plaider la cause de Jéhovah et de sa Loi outragée. Les choses en étaient là, lorsque Héliodore, en 176, empoisonna Séleucus dans l'espoir d'usurper le trône.

Cet espoir fut déçu. Antiochus, frère de Séleucus, ne laissa point s'égarer la couronne. Profitant de ce que l'héritier légitime, Démétrius, fils de Séleucus, était à Rome, comme otage pour la garantie du tribut, Antiochus se fit proclamer roi et prit le nom d'Epiphane. Le Sénat romain laissa faire, réservant les revendications de Démétrius pour une circonstance opportune.

Malgré son surnom d'illustre, Antiochus II ne fut qu'un extravagant. Obsédé par des rêves de gloire, il se lançait tête baissée dans les expéditions les plus aventureuses, notamment contre l'Egypte, l'ennemie héréditaire. Et quand, sur un geste de Rome, il retournait bredouille dans son royaume, sa colère se déversait, en passant, sur les petits vassaux qu'il rencontrait en chemin. Nul n'en souffrit autant que la Palestine et cela, parce qu'elle était mal défendue par les classes qui détenaient le pouvoir.

Jusqu'au règne de Séleucus, le clergé, en dépit des écarts de la noblesse, avait su respecter et faire respecter la dignité de ses charges. Mais maintenant le philhellénisme était devenu à Jérusalem une grécomanie. La famille pontificale elle-même céda au courant corrupteur. Par des intrigues de cour. Josué le prêtre, ayant pris le nom grec de Jason, fit destituer son frère et prit pour lui le souverain pontificat. Il payait cher, et Antiochus écoutait toujours celui qui n'arrivait pas les mains vides. Jason entreprit d'élever un gymnase grec en plein Jérusalem, et envoya de l'argent du Temple à Tyr pour contribuer aux fêtes d'Hercule. Ces trahisons lui rapportèrent peu. Un intrigant de même race que lui, un prêtre, Onias, prit le nom de Ménélas et usurpa la sacrifica-

ture au moyen d'une surenchère. Pour pouvoir payer Antiochus, Ménélas vendit les vases d'or du Temple. Alors on vit le vieil Onias, l'ancien pontife dépossédé par Jason, sortir de sa retraite et venir à Sion pour s'opposer au scandale. Ménélas le fit mettre à mort. Cette fois le peuple, qui ne supportait qu'avec peine l'arrogance des aristocrates clercs ou laïques et leurs trahisons religieuses, se souleva, et les rues de Jérusalem furent ensanglantées par la guerre civile. Ménélas qui avait toujours l'oreille du souverain, essaya de se maintenir par la force. Déjà on l'avait acculé dans la forteresse. Mais comme Antiochus revenait sur ces entrefaites d'une de ses expéditions malheureuses contre l'Egypte, sa fureur ne connut plus de bornes quand il apprit que la plèbe hiérosolymite avait osé se soulever contre son favori. Il entra dans Jérusalem, rétablit Ménélas, pilla le Temple et emmena à Antioche une foule de prisonniers. Dès lors fut décrétée l'hellénisation des Juifs par la force. Et l'ère commença de ces persécutions religieuses, tantôt sourdes, tantôt violentes, que les Huguenots de France ont bien connues et qui devaient aboutir, dans les monts de Judée comme dans nos Cévennes, à une révolte de camisards.

Les soldats d'Antiochus n'ont rien à envier aux dragons de Louis XIV. Suppression du sabbat, défense de la circoncision, obligation de manger les animaux impurs, destruction des livres saints, profanation officielle du Temple où l'autel de Jéhovah servit de piédestal à l'autel de Jupiter, Juifs conduits l'épée aux reins pour assister au culte sacrilège, délations, arrestations, massacres et pillages... tels furent les moyens employés par Antiochus pour convertir le peuple élu.

Jamais le vent de la persécution n'a passé plus furieux sur la conscience humaine. Jamais elle ne lui a été plus salutaire. L'infiltration grecque était en train de perdre la foi juive, l'aggression d'Antiochus la sauva. « Plus les hautes classes étaient disposées à se livrer au pouvoir, plus le sentiment patriotique s'accusait et se développait dans les masses, et l'oppression ne faisait qu'augmenter sa force. Maintenant ce qui n'avait été qu'habitude devint affaire de parti. L'antipathie instinctive contre l'étranger se changea en haine : les convictions étaient prêtes à se traduire en actes, et la fidélité se fit enthousiasme. Ce que les anciens petits rois de Juda s'étaient permis avec l'assentiment public, malgré la Loi et les prophètes, un peuple sans nom et sans armes osa le refuser au puissant autocrate ; et le sang des martyrs fit plus que n'avait jadis fait la plus éloquente prédication et les oracles les plus menaçants [1]. »

Quand un peuple se lève pour combattre, il a bientôt trouvé son chef, et c'est parfois la circonstance la plus fortuite qui le lui donne. Au bourg de Modéin, près de Lydde en Judée, vivait un patriarche, un vieux prêtre nommé Mathathias. Cinq vaillants fils autour de lui partageaient sa foi et sa ferveur pour la Loi. Quand les soldats d'Antiochus vinrent à Modéin pour instituer par la force le culte païen, Mathathias osa se lever et le leur défendre. L'officier syrien fit mine de passer outre. Alors le patriote, se précipitant sur lui, le tua devant son autel. Tel fut le signal de la guerre sainte. Surpris eux-mêmes par la soudaineté de l'éclat, les zélotes,

[1] Ed. Reuss, La *Bible*, I, p. 61.

qui n'avaient encore aucun moyen de défense, s'enfuirent avec Mathathias dans les montagnes. Les Grecs les y traquèrent. Une troupe de ces malheureux, surprise au désert en plein sabbat, se laissa massacrer sans résistance, pour ne pas transgresser le commandement du repos. La lâcheté de cet attentat mit le paroxysme à la fureur des révoltés. Mathathias eut tôt fait de les persuader que pour sauver la religion il fallait des héros et non pas des victimes. On s'arma comme on put. Possédant parfaitement tous les recoins de leurs montagnes, trouvant des intelligences partout, les *Hasidim*, les pieux, comme ils s'appelaient, entreprirent une guerre de partisans où la prière et la ruse unissaient leurs ressources, suppléaient à la force, accomplissaient des prodiges. On se croyait revenu aux jours des premiers exploits de David.

Quand Mathathias mourut, Judas, son second fils, prit sa place comme chef de troupe, assisté de Jonathan son aîné, qui était le diplomate de la bande. De toutes parts, les renforts arrivaient, grossissant le contingent des insurgés. Antiochus, occupé aux frontières orientales de son royaume, ne se doutait pas de la gravité de l'insurrection, et envoyait des généraux incapables se faire battre par Judas, le Jean Cavalier de ces montagnards judéens. L'enthousiasme fut tel, autour du héros de la liberté de conscience, que ses troupes, maitresses dans la petite guerre, le surnommèrent « Macchabée », le *marteau*, pour marquer les triomphes écrasants qu'il remporta sur ses ennemis [1]. Tel dans notre his-

[1] L'interprétation qui veut voir dans ce nom les lettres initiales d'un mot d'ordre du parti de Judas manque à la fois de

toire, Charles, vainqueur des Sarrasins, fut appelé *Martel.*

D'escarmouche en escarmouche, la bande macchabéenne arriva jusqu'aux portes de Jérusalem. Les Syriens épouvantés par cette audace, s'enfermèrent dans la citadelle. Et Judas, maître du reste de la ville, put entrer dans le Temple au milieu de la foule en délire. Le sanctuaire fut purifié et rendu au culte de Jéhovah. C'était au mois de décembre 165 avant notre ère. Cet exploit, qui porta à son comble la gloire des Macchabées, n'a cessé depuis lors d'être annuellement célébré chez les Juifs, comme une des plus grandes dates de leur histoire nationale [1].

La cause des révoltés triomphait, quand un événement imprévu vint compromettre le profit de toutes leurs victoires. On apprit tout-à-coup que le Sénat romain venait de laisser échapper son otage royal, Démétrius, le fils de Séleucus, dont Epiphane avait usurpé le trône. Aussitôt, les vassaux d'Antiochus, détesté à cause de ses cruautés, se portèrent en foule au devant du prince légitime. Démétrius, à la faveur de cet enthousiasme, triomphe sans peine des dernières résistances. La plus opiniâtre fut celle de

fondement et de naturel. — Marteau se dit en hébreu : *Macchabah.* — Le nom de Macchabée est porté par quatre ouvrages de nature et de valeur fort diverses : *I Macchabées*, ouvrage d'histoire tout à fait analogue aux œuvres historiques du canon hébreu ; *II Macchabées*, sorte de Légende des Saints du Judaïsme, très en vogue dans les milieux chrétiens du Moyen-Age et qui date du dernier siècle avant l'ère chrétienne : *III Macchabées*, œuvre toute fictive du même ordre que les romans religieux *Tobit. Judith* etc. : *IV Macchabées*, dissertation philosophique montrant la supériorité de la raison sur les passions. III et IV *Macch.* paraissent avoir été écrits entre 40-70 ap. J. C.

[1] Cf. le jour de la Dédicace, Jean X, 22.

Judas Macchabée, qui, ne pouvant plus vaincre, se contenta de se faire tuer. La cause de l'indépendance serait morte avec son plus grand martyr si un aventurier, se disant fils d'Antiochus Epiphane, n'avait apporté en Syrie la guerre dynastique. Soutenu par l'Egypte, il balança la fortune de Démétrius.

Jonathan, frère et successeur de Judas, mit à profit ces dissensions intérieures pour affermir la cause des Juifs. Traitant habilement tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre des deux prétendants syriens, quelquefois avec les deux ensemble, il sut si bien se rendre indispensable, qu'à sa mort le roi de Syrie, pour payer les services rendus, renonça à ses droits de suzerain sur la Palestine.

La citadelle de Sion fut évacuée par la garnison des satrapes. Et c'est ainsi qu'après une guerre acharnée qu'aucune autre n'a surpassé en actions d'éclat et qui avait duré plus de vingt ans, Simon, le dernier fils de Mathathias, fut proclamé par sa nation reconnaissante, prince, général et souverain pontife.

C'est à cette période héroïque, où le judaïsme opprimé semblait avoir retrouvé les vertus et la foi des anciens jéhovistes, qu'appartient le dernier et le plus étonnant des livres de l'Ancien Testament : *Daniel*[1]. Ecrit moitié en hébreu, moitié en araméen, composé de morceaux divers groupés autour d'un

[1] Ecrit vers les années 170-160. Le *Siracide* qui écrivait vers 190 avant J.-C. ne mentionne pas Daniel dans la liste très complète qu'il donne des hommes de Dieu qui ont marqué dans l'Histoire Sainte. Les parties araméennes du livre peuvent avoir été composées dans n'importe lequel des six derniers siècles avant J.-C. Les parties hébraïques rappellent le style des derniers livres de l'Ancien Testament.

héros réel ou typique, ce livre, qui est l'apocalypse de l'ancienne Alliance, nous apporte l'écho du mysticisme des piétistes, du fanatisme des patriotes et de l'exaspération des messianistes, en des pages où, comme dans toutes les apocalypses, l'histoire et la prophétie unissent leurs obscurités. On y entend, dans un concert dont les notes suaves ou terribles ont impressionné les siècles, toutes les voix ; celle des héritiers d'Ézéchiel avec l'attachement à la Loi et la faveur théocratique ; celle des héritiers du deuxième Esaïe avec l'affirmation du salut qui va surgir de l'extrême misère, et apparaître d'autant plus soudainement que la détresse est plus profonde, celle des héritiers de Zacharie et de Malachie annonçant que le temps des empires païens est passé, que la domination des oppresseurs va être à jamais anéantie, et que le royaume des saints va se manifester dans la gloire et descendre des nues pareil à un fils de l'Homme. Le péché sera vaincu, les martyrs ressusciteront, et l'ère messianique mettra entre les mains d'Israël le sceptre du monde.

Toutes ces affirmations, toutes ces visions sublimes, arrivant à l'heure où le peuple élu n'était plus qu'une poignée de révoltés luttant en désespérés dans leurs montagnes contre l'irrésistible marée des grands empires, constituent un des actes de foi les plus inouïs dont l'humanité ait jamais donné l'exemple. On peut dire que dans l'apocalypse de Daniel, l'ancienne Alliance s'est surpassée elle-même pour produire une œuvre d'édification et de consolation dont l'Eglise chrétienne devait faire pendant de longs siècles sa nourriture spirituelle et sa philosophie de l'histoire.

Ce fut le chant du cygne. A peine le Temple eut-il été reconquis, les éléments fondus une heure par l'enthousiasme de la guerre sainte se dissocièrent. Chefs religieux, les Hasmonéens avaient sauvé le judaïsme ; rois, ils le perdirent. Et nous allons voir les forces vives du peuple élu s'épuiser dans des luttes de parti.

§ 4. — *Le Royaume de Judée* (142-63). — *Grandeur et décadence de la dynastie Hasmonéenne.* — *Origine des Pharisiens et des Sadducéens.* — *Conquête de la Palestine par les Romains* (63).

Il est, dans l'histoire des dynasties, de ces coups de poignards qui, en tranchant la vie d'un bon monarque, arrêtent brusquement tout l'essor de son peuple et jettent sur sa descendance une sorte de fatalité.

Siméon l'Hasmonéen, héritier de trente ans de luttes glorieuses, était tout occupé de la renaissance de son peuple, quand il fut lâchement assassiné à la fin d'un banquet, par Ptolémée, fils d'Abobus, son gendre. C'était en la huitième année de son ethnarcat. Par miracle, son fils Jean échappa au complot qui devait faire Ptolémée roi. Il eut un rude assaut à subir pour devenir ethnarque après son père, et pour maintenir sa couronne que tenta de lui arracher, après Ptolémée le traître, Antiochus VII, le dernier Séleucide qui mérita le nom de roi. Ce qui sauva Jean, appelé Hyrcan, ce fut la guerre malheureuse entreprise contre les Parthes par Antiochus, qui fut tué au combat.

Pendant que les héritiers de celui-ci épuisaient

leur fortune dans les guerres intestines. Hyrcan rétablit sa principauté et l'élargit par des conquêtes. Il soumit les Edomites et leur imposa la circoncision ; il triompha des Samaritains et détruisit leur temple de Garizim. Mais son règne en apparence victorieux, ne tarda pas à expier ses gloires. Edom (l'Idumée) était une conquête trop lourde pour les épaules judéennes. Dès le premier jour, il prépara sa revanche, qu'il assouvit sous Hérode, le roi iduméen. La ruine du sanctuaire samaritain attisa la haine religieuse entre les deux tronçons d'Israël et les rendit irréconciliables. Enfin les succès militaires d'Hyrcan portèrent ombrage aux puritains, les Hasidim, qui n'avaient soutenu la cause des Macchabées que parce qu'ils étaient des chefs religieux, mais qui leur firent une opposition violente dès que les préoccupations politiques amenèrent, chez Hyrcan, le prince à primer le pontife.

A l'époque où les Hasmonéens avaient écarté Alkimos et avec lui la famille tsadokite de la souveraine sacrificature, les puritains avaient acclamé l'arrivée des Macchabées au pontificat comme un retour à la fidélité. Mais maintenant que ceux-ci, déchus de leur ferveur, se montraient aussi profanes, aussi hellénisants que les anciens grands prêtres, les Hasidim, appelés désormais Pharisiens, ce qui veut dire les « mis à part », réclamèrent la disjonction des pouvoirs et le retour de la sacrificature aux héritiers légitimes de la prêtrise, les fils d'Aaron.

Hyrcan, puis Aristobule son fils, qui prit le nom de roi au moment où l'astre hasmonéen commençait à pâlir (105-104), ne firent rien pour calmer la colère grandissante des zélotes, et tentèrent de gouverner

en s'appuyant uniquement sur le parti des hellénisants composé de leurs courtisans et de l'ancienne aristocratie sacerdotale des fils de Tsadok. Ceux-ci, dont l'influence était prépondérante dans les questions politiques et sociales, donnèrent leur nom au parti tout entier, les Tsadokiens, ou *Sadducéens*.

Les Pharisiens, rejetés par un pouvoir qu'ils avaient contribué à fonder et qui trahissait toutes leurs espérances, brisèrent avec lui, sous Jannée, frère d'Aristobule (104-78), et constituèrent un parti religieux et traditionnaliste par opposition au parti national et mondain qui tenait le pouvoir.

Et la lutte commença, haineuse, fratricide, multipliant les querelles intestines et fomentant la guerre civile, jusqu'au jour où les Romains, invoqués par les deux partis, les mirent d'accord en brisant l'un et l'autre. Alexandre Jannée, roi-pontife de mœurs païennes, avait exaspéré les Pharisiens ; et le calme relatif n'avait pu se rétablir dans le royaume qu'après que sa garde éthiopienne eut massacré cinquante mille zélotes. Sa veuve Alexandra sut, par son énergie et par ses qualités de reine, apaiser un moment la douleur des blessures nationales ; mais les compétitions de ses deux fils les ranimèrent. Hyrcan avait reçu la prêtrise et Aristobule le commandement des troupes. Chacun d'eux voulait tout le pouvoir pour lui. Hyrcan, faible de caractère et de nature inoffensive, avait un conseiller qui ne lui laissait point de repos, Antipater l'Iduméen ; Aristobule, pour couper court aux ambitions de ce maire du palais, profita de sa situation à la tête des troupes, et, par un coup de main, s'empara de la couronne.

A ce moment, Pompée, qui venait de porter un

dernier coup à la monarchie des Séleucides, passait avec ses légions. Les deux partis crièrent au secours. Pompée accourut et remplit son rôle d'arbitre à la façon romaine : il conquit la Judée. Aristobule, comprenant trop tard le danger, s'enferma dans Jérusalem, mais au bout de quelques mois d'une résistance héroïque, la ville, qui déjà tant de fois avait étonné les vainqueurs et subi le poids de leur colère, succomba. Le carnage fut terrible. Pompée entra dans le sanctuaire ; il ne le profana point, ordonna au contraire de poursuivre le culte. Mais il fit démolir soigneusement les murailles de Jérusalem. Puis il emmena Aristobule pour orner son triomphe, et laissa le faible Hyrcan, avec son sacerdoce et le titre d'ethnarque, sous la tutelle étroite de l'Edomite Antipater (63).

Ainsi finit la gloire des Hasmonéens et commença la fortune des Hérodes.

§ 5. — *Le dernier siècle du peuple élu. — La Judée sous les Hérodes. — La venue des temps messianiques et le précurseur Jean le Baptiste. — Le ministère du Messie. — Le Messie Jésus est mis en croix par son peuple. — Les Romains détruisent Jérusalem et dispersent définitivement les survivants du grand désastre (70 apr. J.-C.).*

D'un geste, les Romains avaient détruit pour jamais la liberté d'Israël.

Pharisiens et Sadducéens, déchus du rang de partis à celui de sectes, auraient dû se réconcilier sur les ruines de leurs ambitions politiques. Leur fanatisme

exalté par les événements ne fit qu'exaspérer leurs disputes. Trahissant chacun à sa manière le jéhovisme que les malheurs du peuple auraient dû raviver, ces deux courants élohistes hâtèrent par leurs conflits la décomposition religieuse d'Israël en même temps qu'ils préparaient par leur évolution théologique l'avènement de l'Evangile.

Là où l'élohisme des religions naturelles avait mis les sacrifices, là où l'élohisme catholique devait mettre plus tard le mérite des œuvres, l'élohisme juif met la Loi.

Pour les Sadducéens, la Loi, c'était le texte ancien, la Thorah hébraïque. Aussi repoussaient-ils toutes les innovations doctrinales, telles que la croyance aux anges et à la résurrection [1], et toutes les restrictions apportées à la liberté individuelle par les prescriptions légalistes du ritualisme pharisien. Leur fidélité à Moïse s'alliait aux opportunismes de la politique. Ils attendaient le royaume du Messie non du ciel, mais de la puissance des armes. Comme leur vie, en opposition avec l'austérité hautaine des Hasidim, s'accommodait des mœurs qui s'étaient introduites en Palestine depuis l'époque grecque, c'est dans leur milieu qu'il faut chercher avant tout l'origine de la philosophie pratique, que l'on désigne sous le nom de *Sagesse* et qui, malgré quelques divergences théologiques très accentuées [2], contribua si fort à constituer la mentalité juive du temps de Jésus-Christ. Cette philosophie, dont un seul ouvrage, l'*Ecclésiaste*, est entré dans le canon de l'Ancien

[1] Cf. Actes des apôtres, XXIII, 8.

[2] Notamment sur les questions relatives à l'angelologie et à la démonologie.

Testament, vante la sagesse que donne la connaissance de Jéhovah et raconte la vanité de tout ce que la lumière de Dieu n'éclaire ni ne vivifie. Ses principaux monuments sont, en Palestine, les *Proverbes* de Jésus, fils de Sirach [1], et parmi les Juifs d'Alexandrie, la *Sapience de Salomon* [2]. A une époque où le scepticisme gagnait partout, ces livres que l'on appelle *apocryphes*, c'est-à-dire livres cachés, parce que les Juifs n'en faisaient pas lecture au service divin [3], rendirent un double service. Ils empêchèrent le doute de se pervertir en incrédulité, en exposant que malgré les obscurités où nous sommes, l'expérience démontre que la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse. Ils donnèrent aussi aux consciences un guide de morale pratique sans grande envolée, mais

[1] Appelés aussi *Ecclésiastique* ou *Sagesse* du Siracide, et écrits vers la fin du IIe siècle av. J.-C.

[2] On peut rattacher à ce cycle de littérature le pieux roman de Tobit écrit probablement, comme la Sapience, en Egypte, au cours du Ier siècle av. J.-C.

[3] Les autres livres apocryphes, désignés aussi sous le nom de antilégomènes, c'est-à-dire livres contestés, sont Judith, Baruc, I et II Macchabées, les fragments d'Esther, Susanne, Bel et le Dragon, la Prière d'Azaria, la Lettre de Jérémie, le Cantique des trois Hébreux dans la fournaise.

Tous ces livres ou fragments, de très inégale valeur et appartenant à la dernière période de la littérature juive, sont rejetés par le judaïsme palestinien, et exclus de la Bible hébraïque. Mais ils figurent dans les Bibles grecques et latines. L'Eglise romaine a effacé dans son recueil de l'Ancien Testament toute distinction entre les livres canoniques et ces derniers ouvrages que Luther et les Réformateurs ont admis à leur tour comme « livres utiles et bons à lire », mais placés dans leurs traductions de la Bible dans une division spéciale, et de valeur secondaire, à la suite des livres contenus dans le canon hébreu. Ce n'est que depuis la fin du XVIIIe siècle que les apocryphes ont disparu de nos Bibles protestantes. Certainement la disparition du *I Macchabées*, du *Siracide* et de la *Sapience* ont appauvri notre recueil sacré.

qui avait le mérite d'être fortement individualiste. Par là, cette philosophie sapientiale se rattachait en quelque mesure à la prédication d'Ezéchiel, à celle du second Esaïe, qui insistent si fortement sur la responsabilité personnelle, et elle préparait les esprits à comprendre et à recevoir la prédication de l'Evangile, c'est-à-dire l'appel le plus pressant que la conscience individuelle ait entendu ici-bas.

Quel que soit l'intérêt qu'on attache à la théologie sadducéenne et à la philosophie sapientiale, il n'en demeure pas moins que le pharisien est le représentant authentique du judaïsme, avec sa foi, ses mœurs, ses espérances. C'est dans la conscience du pharisien que la doctrine de l'élohisme atteint son évolution la plus haute et son aberration la plus grande. C'est sa religion qui nous explique seule l'insuccès du jéhovisme dans la personne du Messie, et qui nous donne la clef de ce mystère qui est en même temps un scandale : le fils de Dieu crucifié par les représentants officiels et par les héritiers authentiques de la révélation de Dieu sur la terre. Il ne suffit pas ici de condamner, de s'indigner, il faut comprendre.

On a la fâcheuse habitude, dans nos milieux chrétiens, d'attacher au zèle pharisaïque le sens exclusivement défavorable que lui donne la polémique des premiers jours de la nouvelle Alliance.

Tant s'en faut cependant que les pharisiens fussent tous des hypocrites au sens où nous entendons ce mot, et que la Loi ne fût regardée par eux que comme un vain prétexte à l'orgueil et à la propre justice. Comme toute société humaine, ils comptaient dans leurs rangs l'ivraie à côté du bon grain ; mais la secte n'en était pas moins, à l'époque, l'élite d'Israël. Les

Hillel, les Gamaliel sont de grandes figures, et saint Paul n'a pas eu à rougir d'avoir été à leur école. Prenez les divers passages où Paul rappelle son passé et réunissez-les de façon à composer ce que l'on pourrait appeler le témoignage que Paul rend à Saul de Tarse : ce témoignage est une apologie. Paul ne se vante pas, mais il ne se reproche rien. Son pharisaïsme, loin de lui laisser des souvenirs humiliants, est toujours cité par lui comme preuve qu'en tous temps, dans la limite de ses forces et de ses lumières, il a travaillé à son salut et servi Dieu avec une conscience pure. « Instruit aux pieds de Gamaliel dans la connaissance de nos pères, étant plein de zèle pour Dieu comme vous l'êtes aujourd'hui (comp. Rom. X, 2), j'ai persécuté à mort cette doctrine (Actes XXII, 3). J'étais plus avancé dans le judaïsme que beaucoup de mes contemporains, étant animé d'un zèle excessif pour les traditions de mes pères » (Gal. I, 14). Il se rend compte maintenant qu'il a été blasphémateur en croyant punir le blasphème, mais, loin d'envisager sa violence comme un crime, il déclare que ses intentions étaient pures ; aussi « ai-je obtenu miséricorde parce que j'agissais par ignorance » (I Tim. I, 13). Saul de Tarse était digne de saint Paul. Avant comme après sa conversion il peut dire de lui : « J'ai plus travaillé qu'eux tous » (I Cor. XV, 10). Au reste, c'est bien là ce qu'il donne à entendre à l'Eglise de Philippes, lorsqu'il prétend que si quelqu'un a le droit de compter sur le salut en dehors du Christ, il l'a plus que personne, lui auquel n'ont manqué aucune des prérogatives humaines et qui, de plus, ne craint pas de se déclarer « irréprochable » à l'égard de la justice de la Loi (Phil. III, 6).

Qu'était-ce, pour le pharisien de Tarse, que la justice de la Loi ? Ici encore, la conscience chrétienne a jugé sévèrement et sommairement.

On lit dans le traité Chabbat (Fol. 30., col. A) : « La prière et le sacrifice prolongent la vie temporelle. La Thorah procure la vie éternelle ». « La Thorah est le seul chemin de la vie éternelle », dit le Midrach Vajikra rabba (par. 29). Et cette déclaration revient sans cesse dans les livres de la théologie rabbinique. Autant vaut dire que, toutes choses égales d'ailleurs, ce que le chrétien trouve en Christ, en fait de promesses et d'espérances, le pharisien le trouvait dans la Thorah, cette parole céleste, accompagnée de tout l'appareil des traditions sacrées, et que sa ferveur lui représente non pas seulement comme un décret divin, mais comme une hypostase divine, siégeant à côté de Dieu même. Elle est au-dessus de sa conscience ; elle est la norme de sa conscience. Sa piété trouve tout en elle, attend tout d'elle. « Vous sondez les Ecritures », dit Jésus aux pharisiens de son temps, « parce que vous croyez obtenir par elles la vie éternelle. » (Jean V, 39).

Comment le pharisien obtiendra-t-il la justice de la Loi qui procure la vie éternelle ? — « Autant de commandements observés, répond le traité Berakoth (Ch. 9, § 4), autant de mérites acquis ; autant de commandements transgressés, autant de péchés commis. Chaque transgression est une transgression à part ; chaque mérite est mérite à part. » « Si un homme accomplit toute la Loi, » dit le traité Chabbat (Fol. 31, col. 2), « il est un Tsadik, un pur devant Dieu. » « Lorsque nous paraîtrons devant le tribunal de Dieu, les anges seront partagés en deux camps, les

uns nous accusant pour les péchés commis, les autres nous défendant au nom des mérites acquis. Si le nombre de mérites surpasse celui des transgressions, nous serons déclarés justes et nous recevrons la vie éternelle » (Midrach Chemot rabba ch. 29, et Bamidbar rabba ch. 14). On le voit, la notion rabbinique de la justice est essentiellement extérieure et n'implique que la double idée : justification et récompense.

La froideur de cette conception charnelle des rapports de l'homme avec Dieu a quelque chose qui répugne si fort à la conscience chrétienne que nous avons quelque peine à nous refaire l'impartialité nécessaire pour juger cet ensemble de principes qui résumait les devoirs et les espérances du rabbin. Mais n'oublions pas que la croix du Calvaire scandalisa les Juifs de l'époque autant et plus encore que le judaïsme ne nous scandalise aujourd'hui.

La condamnation du Messie par son peuple et l'insuccès du christianisme au sein d'Israël sont deux faits qui prouvent surabondamment à quel point l'idée de rédemption était devenue étrangère à l'esprit du peuple élu. Le Juif avait sa Loi, et sa Loi lui tenait lieu de tout. L'observait-il ? Sa sécurité était complète. Le salut lui était assuré par la fidélité de Jéhovah. Et même s'il ne se sentait pas irrépréhensible à l'égard des commandements, le Juif espérait encore, croyant fermement, avec ses maîtres et ses docteurs, que par le moyen d'une justice substitutive, les mérites surérogatoires des patriarches et de Moïse lui seraient imputés [1].

[1] Comme les catholiques au sujet des saints. C'est en faisant allusion à cette croyance que Jésus leur dit : « Moïse, en qui vous

Telles étaient les croyances du temps. Elles étaient profondes et sincères. Prenons maintenant le pharisien. Cet homme qui s'est volontairement mis à part pour ne point se souiller au contact d'une piété relâchée, et pour consacrer sa vie entière à la méditation et à l'observation de la Loi. Il sait que « ceux qui se confient à la Thorah aboutissent à la vie et que ceux qui s'en détournent aboutissent à la mort » (Tr. Chabbat, 81, 13). Il règle sa vie en conséquence, et voici sa prière : « Je te rends grâces, ô Dieu, de m'avoir assigné ma place parmi ceux qui séjournent dans les écoles et dans les synagogues... J'ai pour but la vie future, tandis que les autres n'arrivent qu'à la fosse de la destruction. »

Au sein de cette société puritaine, si fière de ses prérogatives et si sûre de la récompense à venir, prenons enfin le disciple de Gamaliel « circoncis le 8e jour, de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin, Hébreu fils d'Hébreu, pharisien fils de pharisien (Act. XXIII, 6), pour ce qui est du zèle, persécutant l'Eglise, irréprochable à l'égard de la justice de la Loi. » De deux choses l'une : ou bien les croyances du judaïsme contemporain de Jésus ne sont qu'un mot, ou bien le rabbin Saul de Tarse, dans une sécurité parfaite [1] et avec une conscience pure devant Dieu et devant les hommes, avait tous les droits pour faire la déclaration de l'apôtre à la fin de sa carrière : « J'ai combattu le

avez mis votre espérance, sera précisément celui qui vous accusera » (Voy. Jean V, 45).

[1] Augustin, Luther, Calvin, etc., prouvent qu'ils comprennent fort bien le caractère de cette parfaite sécurité, lorsqu'ils traduisent le ἔζων de Rom. VII, 9, par : « je vivais en sécurité avant que ma conscience eût été éveillée par Christ. »

bon combat, dès maintenant, la couronne de justice m'est réservée » (2 Tim. IV, 8).

Si Saul de Tarse avait ainsi parlé, il eût été victime de la plus déplorable des aberrations, et c'est ce que saint Paul démontrera dans Rom. VII, 14-25. Mais une erreur n'est pas une faute, et une erreur de ce genre, bien loin d'être la source de troubles intérieurs et de luttes morales, les rend impossibles en en supprimant la cause.

On ne saurait méconnaître la grandeur de cette conception religieuse. Parmi les efforts tentés par l'humanité pour asseoir le salut sur la vertu des hommes et sur le mérite des saints, il n'en est point apparu de plus pur. Mais en même temps, on ne peut concevoir une méconnaissance plus violente des principes d'où le judaïsme était sorti. Car le judaïsme était sorti des prophètes, et le prophétisme messianique n'avait voulu savoir autre chose que la déchéance de l'homme et la grâce de Jéhovah.

Aussi l'expérience pharisaïque, avec ses conséquences morales, a-t-elle précédé l'expérience catholique dans les mêmes égarements. Chez les uns, elle aboutit à la satisfaction hautaine ; chez les autres, à l'angoisse d'un salut qui fuit à mesure qu'on le cherche ; chez tous, au fanatisme ignorant des conditions de la piété véritable et multipliant à chaque pas les pratiques extérieures qui, sous prétexte de conduire à la vie éternelle, en encombrent et en embarrassent le chemin.

C'est au point qu'on pourrait appliquer au pharisien du siècle où Jésus naquit, ce jugement qu'un prélat de l'Eglise romaine portait récemment sur le catholicisme contemporain : « La conscience reli-

gieuse s'éteint... le dernier symptôme de la décadence est l'extraordinaire fourmillement des dévotions les plus diverses, manifestations avortées ou mesquines du sentiment religieux anémié, parasitisme qui naît de la faiblesse et qui l'augmente, comme ces mousses et ces lichens qui couvrent les rameaux des vieux arbres sans parvenir à remplacer le feuillage raréfié. Ces dévotions, dont quelques-unes ont mérité de sévères critiques, encombrent l'âme des fidèles ; non seulement elles prennent le pas sur les rites vénérables et féconds qui expriment avec une noble grandeur les vérités dogmatiques, mais elles font disparaître l'orientation pratique profondément morale et simple de la religion, sous une foule d'observances compliquées. Vu du dehors, à travers ce fatras terminologique tout nouveau et ce ritualisme débordant qui en encombre les avenues, le catholicisme apparaît aux esprits qui errent autour de l'Eglise comme une espèce de mâquis, inaccessible à la raison, et inhabitable pour une conscience éclairée. Cette impression, aussi fausse que fâcheuse, est un des obstacles les plus sérieux à l'action pénétrante du christianisme à l'heure actuelle. Si, prise à part, chacune de ces dévotions est ordinairement susceptible d'un sens acceptable et peut être grandement utile, on ne saurait nier que par leur multiplication excessive, par la place trop grande qu'elles occupent et la vaine observance qui se mêle généralement à l'usage qui en est fait, *elles représentent un mouvement régressif de la conscience, une sorte de retour instinctif vers le fanatisme païen*. Pendant ce temps, les âmes achèvent de perdre le sens de la vie et s'étiolent dans une mystique et stérile expectative ».

L'expectative, au temps des pharisiens, c'était la venue du Messie ; mais du Messie glorieux, qui vengerait le peuple élu de tous les affronts, qui le libérerait de tous ses ennemis, et qui assouvirait la haine des purs contre toutes les infiltrations de la pensée païenne et profane dans la théologie et dans le culte juif, de la pensée grecque surtout.

Cette espérance où s'exhale la passion du judaïsme mourant donnera naissance aux Apocalypses, où nous percevons les derniers battements du cœur israélite avant que le fatras de toute la littérature talmudique l'ait enseveli pour toujours dans le froid du tombeau.

Les Apocalypses nous ramènent sur le terrain de l'histoire, car c'est l'histoire qui les inspire.

Les derniers prophètes avaient dit que la délivrance messianique apparaîtrait au jour où tout semblerait perdu. A la vue des persécutions d'Epiphane, les espérances se ravivent. Le Messie va venir. Un moment, on confond sa victoire avec celle des Macchabées. Mirage trompeur, les Hasmonéens ont trahi la cause. Tout à coup, de nouveaux malheurs fondent sur les martyrs de Judée. Sion est prise par les Romains. Le lieu *très-saint* du Temple est profané ; l'indépendance nationale est abolie. Israël gémit sous le sceptre d'Hérode, l'Edomite exécré. L'humiliation n'est-elle pas à son comble ? Le Messie vient ! Il faut qu'il vienne, car plus le Juif souffre, plus il croit imminente la revanche promise à sa nation. Et le livre d'*Enoch*, les *Psaumes de Salomon*, les pseudépigraphes, dont le nombre se multiplie entre le sac de Jérusalem par Pompée et son anéantissement par Titus, racontent sous des for-

mes diverses le rêve insensé d'une ère messianique où, la colère de Jéhovah ayant passé sur toutes les nations comme une tempête de feu, Jérusalem d'après les uns, d'après les autres le mont Sinaï, verront la terre entière exalter la gloire d'Israël et se convertir au Messie.

Bien que le « jour du Fils de l'Homme » dût surprendre au moment où l'on n'y penserait point, des signes précurseurs devaient tout de même y préparer les fidèles. Enoch et Elie, dont la tradition disait qu'ils n'étaient point morts, puisque Jéhovah « prit » Enoch et qu'Elie fut enlevé en gloire sur un chariot de feu, passèrent pour des personnages que Dieu avait mis à part en vue des « derniers temps ». C'est à eux que l'apocalypse juive attribuait la mission d'aplanir les sentiers du Messie, et l'Apocalypse de Jean rappelle cette espérance, lorsqu'il parle des « deux témoins » qui doivent prophétiser avant le règne messianique, « revêtus de sacs, pendant mille deux cent soixante jours[1] ».

Hérode-le-Grand, dont le règne néfaste s'étendit sur quarante-quatre années, et qui vivait encore lorsque Jésus-Christ naquit à Bethléem, ne négligea rien pour entretenir, par ses cruautés et ses profanations sans nombre, l'exaltation des milieux pharisaïques. Il releva Samarie de ses ruines et l'appela Sébaste, la ville d'Auguste.

En même temps qu'il reconstruisit le Temple de Jéhovah, il fit bâtir des temples pour les divinités grecques, et dota Jérusalem d'un hippodrome et d'un amphithéâtre. Le tout aux frais des Juifs, qui

[1] Apoc. XI, 3.

gémissaient sous l'impôt et s'exaspéraient de voir la ville du Messie livrée à toutes les puissances de l'Antechrist [1].

Les conspirations se multipliaient autour du monarque vindicatif qui y répondait par des représailles d'une férocité sans nom. Des scribes et des rabbins parcouraient les contrées pour entretenir les espérances du peuple. Quelques-uns réussirent à acquérir une renommée telle qu'on les prit pour Élie et qu'on les honorait à l'égal de précurseurs. Parfois ces enthousiasmes messianiques finissaient dans d'horribles massacres, car Hérode, de plus en plus soupçonneux et cruel, portait sa main criminelle sur tout ce qui lui donnait ombrage. Zelotes, grand prêtre, autorités civiles ou religieuses, sa femme Mariamme l'Hasmonéenne, ses propres fils Alexandre, Aristobule, Antipater, succombèrent sous sa folie de la persécution. Aussi ne peut-on s'étonner que dans la dernière année de son règne, quand il apprit par des mages d'Orient que le Messie venait de naître, il ait fait mettre à mort tous les petits enfants de la bourgade où les scribes affirmaient que, d'après les prophètes, le Christ devait voir le jour [2].

[1] C'est-à-dire de l'*adversaire du Messie*. On se le représentait sous les traits d'un personnage à moitié homme, à moitié démon, et dont le nom était Armilius (Cf. Targ. Jonathan sur Isaïe XI).

[2] Matth. II, 16. Relativement à ce massacre des innocents, Renan écrit : Le christianisme naissant, dans ses légendes, peignit Hérode sous les plus noires couleurs. La famille de Jésus en particulier, paraît avoir été contre lui une officine de calomnies. La liste des crimes réels d'Hérode est assez longue pour qu'on ne l'amplifie pas de crimes apocryphes. Jésus n'était pas né quand Hérode mourut à Jéricho (Hist. d'Israël, V, p. 304).

Renan se serait épargné cette boutade sur la famille de Jésus s'il avait admis, comme on le fait généralement aujourd'hui, même dans des milieux fort peu conservateurs, que l'ère chré-

Cette mesure d'Hérode moribond répond absolument à ses habitudes de gouvernement.

Les mages d'Orient ne s'étaient pas trompés. Tandis que l'espérance messianique s'exaltait dans la dévotion pharisaïque en imagination toujours plus insensée, et que la cruauté du tyran édomite s'efforçait de l'extirper par des violences inutiles, Bethléem, le village chanté par les prophètes, avait donné le jour à Celui dont la venue allait changer la face du monde. Il était né, comme l'avait prédit le 2[e] Esaïe, « sans éclat ni beauté », ni « rien qui fût propre à attirer les regards ». Le sanhédrin et les docteurs du Temple ne paraissent point avoir prêté attention à l'événement qui ne trouble qu'un jour la cour d'Hérode. Mais les circonstances touchantes qui entourèrent la crèche et la présentation de Jésus dans les parvis de Sion, nous montrent qu'il y avait encore en Israël, parmi les humbles, des cœurs capables d'entendre la voix des anges, de comprendre la prophétie messianique, et de reconnaitre dans l'enfant de Bethléem le « rejeton sorti d'une terre desséchée », le Sauveur qui apportait à tous les affamés de justice « la consolation d'Israël ».

tienne a été commencée par erreur, quatre ans trop tard. D'après la chronologie traditionnelle, Hérode meurt quatre ans avant la naissance de Jésus. Mais dans l'enchaînement des faits de l'histoire, c'est-à-dire en réalité son règne va jusqu'aux premiers mois de la vie du Sauveur. On sait, en effet, que jusqu'au VIII[e] siècle, les années ont été comptées à partir de la mort de Jésus-Christ. Denys le Petit, savant moine originaire de Scythie et qui vivait au VI[e] siècle, estima plus logique de faire commencer l'ère chrétienne à la naissance de Jésus-Christ. Il refit les calculs, et se trompa de quatre ans. Peu après, le cycle dionysien fut adopté par l'Eglise, et, depuis lors, l'ère chrétienne retarde de quatre ans sur la chronologie historique.

Les bergers, Joseph et Marie, Zacharie et Elisabeth, le vieillard Siméon, Anne la prophétesse, traversent la scène obscure de l'histoire avec leur joie et leur cantique, et c'est comme une trouée lumineuse dans un ciel nuageux. La trouée se referme et l'obscurité s'épaissit.

A la mort d'Hérode, les Romains, désespérant d'amener à la paix cette province où sévissaient toutes les passions politiques et religieuses, divisèrent en trois l'héritage du tyran et dépouillèrent ses fils de la dignité royale. L'un, Philippe, reçut les districts du Nord, par delà les contrées où la population juive habitait. Il dut à ce fait de régner paisiblement pendant quarante années. Antipater, son frère, appelé Hérode II, gouverna la Galilée et le pays au-delà du Jourdain.

Incapable et violent, ce prince n'eût point laissé de traces dans l'histoire sans ses démêlés avec le christianisme naissant. Il doit à ceux-ci d'avoir gravé dans toutes les mémoires le souvenir de son injustice et de son infériorité.

Au troisième fils d'Hérode, Archélaüs, échut la tâche difficile de régner sur Jérusalem. Cruel comme son père et haï comme lui, Archélaüs ne put se maintenir longtemps. Pendant qu'il allait se faire confirmer à Rome, une révolte terrible éclata dans Jérusalem et gagna jusqu'en Galilée. Le sang des suppliciés criait vengeance. Varus rétablit l'ordre en ajoutant à la liste sanglante deux mille crucifiés. De tels apaisements durent peu Au bout de dix ans de souffrances, Samaritains et Juifs, une fois dans l'histoire, se mirent d'accord pour demander la suppression d'Archélaüs. Auguste le destitua et mit à sa place

Quirinius, un sous-préfet romain qui prit le titre de gouverneur et s'établit à Césarée.

On était en l'an 6 de l'ère chrétienne (an 10 de la naissance réelle du Christ). Cette mesure, prise dans des intentions pacifiques, mit le comble à l'exaspération. Les Hérodes étaient de mauvais Juifs ; ils étaient tout de même des princes de race sémitique et de la parenté d'Israël. Le procurateur romain était un étranger, un vulgaire idolâtre. Avec lui, c'en était fait des traditions et de la Loi.

Pour venger l'affront, les zélotes se firent sicaires. Ils tentèrent d'abord avec Judas le Galiléen d'opérer un soulèvement en masse [1] et de renouveler les exploits de Judas Macchabée. Mais on n'en était plus aux temps des Antiochus, et les cohortes romaines brisèrent l'élan des patriotes. On se soumit sans se résigner. Et sous les six procurateurs qui se succédèrent en Judée jusqu'au règne du roi Agrippa, compagnon de débauche et créature de Caligula, les émeutes se succédèrent avec de faux Messies à la façon de Theudas qui promettait à ses disciples le passage du Jourdain à pied sec, ou de cet Egyptien dont parlent aussi Josèphe et le livre des Actes, qui se faisait fort de renverser les murailles de Jérusalem par sa seule parole, et qui avait réuni au désert quatre mille sicaires [2].

Les choses en étaient là ; et, ballotté entre les sadducéens avec leur sagesse hellénique et leur froide raison, les pharisiens avec leur légalisme desséchant

[1] Ce fut à l'occasion d'un recensement général des terres et de la population judéennes, entrepris par Quirinius en vue d'établir l'assiette des impôts.

[2] Josèphe, *Ant. Jud.* XVIII. Cf. Act. V, 36, et XXI, 38.

et leur apocalyptique farouche, les esséniens, ces darbystes du judaïsme qui tenaient les pharisiens eux-mêmes pour trop relâchés et estimaient que seuls des Juifs dégénérés pouvaient encore fréquenter le Temple, les Hérodiens, qui par haine de race souhaitaient de voir revenir la fortune équivoque des Hérodes, enfin une foule d'autres factions, nées d'excitations locales ou de mécontentements occasionnels, le peuple de Dieu désorienté marchait à l'aventure comme un troupeau qui n'a point de berger.

C'est alors que tout à coup, dans les campagnes de Judée, la rumeur se répandit qu'un homme était apparu aux rives du Jourdain, qui reproduisait dans ses mœurs les austérités et dans ses discours les imprécations des prophètes. On l'appelait Jean. Déjà, le surnom de « baptiseur » commençait de lui être donné, pour désigner l'acte étrange et singulièrement impressif qui accompagnait sa parole : le baptême. Et les foules se mirent en route vers le Jourdain. On venait de Judée, de Galilée, de Pérée : sa prédication n'était accompagnée d'aucun miracle, mais elle fouaillait la conscience. Aux soldats, il disait : « ne faites violence à personne » ; aux péagers : « n'exigez rien de plus que ce qui vous est prescrit » ; aux multitudes : « que celui qui a deux habits en donne un à celui qui n'en a pas ». Et quand les chefs honorés de son peuple, sadducéens ou pharisiens, arrivaient jusqu'à lui, il les recevait par ces mots : « Race de vipères ! Qui vous a appris à fuir la colère à venir ? Produisez donc des fruits convenables à la repentance ! Et n'allez pas dire en vous-mêmes : Nous avons Abraham pour père ! Car je vous le dis : Jéhovah peut faire surgir des pierres

que voici des enfants à Abraham ! Déjà la hache mord la racine des arbres ! Tout arbre donc qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu [1] ».

Ces paroles hardies remuèrent jusqu'au fond l'âme israélite. On voyait revivre les grands jours des prédications de Samuel, et la foule, suspendue aux lèvres du prophète, l'interrompait pour lui crier : « Dis-nous ce que nous avons à faire ! » Alors Jean, prenant chacun, exigeait la confession des péchés, puis faisait descendre les repentants dans l'onde du Jourdain pour que cette même eau qui avait à la voix d'Elisée guéri Naaman de sa lèpre emportât les actions impures de la foule humiliée, et que la sortie du fleuve marquât pour celle-ci le renouveau de la vie morale, le commencement d'une vie consacrée au Royaume qui vient !

Cet acte du baptême, création originale du Baptiste, n'était pas un rite. C'était la manifestation extérieure, le signe d'une décision pour Jéhovah ; une sorte d'enrôlement au service du Roi-Messie qui approche, « tenant son van dans sa main pour nettoyer parfaitement son aire, amasser le froment en ses greniers et brûler la balle et la paille au feu que rien n'éteint ».

L'écho des prédications farouches de l'apocalypse juive vibrait encore dans les accents passionnés du Baptiste, mais il était dominé par la grande voix du jéhovisme prophétique déclarant à la conscience humaine les conditions morales du service de Dieu. Prérogatives ancestrales, orgueil de race, valeur des

[1] Luc III, 1-20 : cf. Matth. I, 1 17 : XIV, 1-12 ; Marc I, 1-8 ; VI, 14 et suiv., etc.

rites, mérites du légalisme, tous les édifices menteurs de la religion élohiste croulaient à la voix de Jean. Jean ne connaît que Dieu et la conscience. Et le baptême du Jourdain qui recrute l'Israël nouveau inaugure le culte en Esprit et en vérité.

La foule, un instant le prit pour le Messie. Il le nia. « Es-tu Elie ? » Il le nia aussi, tant son humilité était grande. Pourtant, c'est bien le rôle d'Elie, le précurseur, qu'il remplissait, car la voix qui crie dans le désert : « Aplanissez les sentiers du Seigneur ! convertissez-vous ! Le Royaume approche ! » est bien la voix que les anciens voyants avaient annoncée et celle que les pieux Israélites souhaitaient, comme Siméon, d'entendre retentir dans leur cœur.

Jean-Baptiste, d'ailleurs, le sait bien, puisqu'il ne connaît et n'annonce que deux baptêmes : le sien, baptême d'eau et de repentance, baptême douloureux, tout chargé des ombres de l'ancienne Alliance trahie, et celui du Messie qui vient après lui et dont il n'est pas digne de délier les sandales, baptême d'Esprit et de puissance, baptême glorieux, tout illuminé par les grâces de la nouvelle Alliance que le Rédempteur apporte et accomplit.

Le prophète du Jourdain était au plus fort de sa renommée quand parut au baptême un Galiléen que la foule n'avait encore jamais rencontré. Que ce fût lui dont la naissance à Bethléem avait, trente ans auparavant, fait trembler un moment la dynastie iduméenne, personne ne l'avait su, pas même Hérode. Et il se trouvait dans l'entourage du Baptiste quelques-uns des docteurs du Temple que Jésus, à douze ans, avait émerveillés par son savoir des vérités divi-

nes, ces vieux rabbins ne le reconnurent point. Mais Jean le désigna à la foule sous ce nom qui dévoilait sa mission surnaturelle : « Voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde » ! Le Messie, c'était donc lui. Dès lors, les disciples de Jean commencèrent à l'abandonner pour suivre celui que les apocalypses avaient annoncé sous le nom énigmatique qu'il se donnait lui-même : le fils de l'Homme. Bientôt, toute l'attention fut concentrée sur lui. « Il faut qu'il croisse, » avait dit Jean, « et que je diminue ».

L'impression produite par Jésus est autre et plus puissante encore que l'émotion produite par son héraut. Jean rappelle la Loi, Jésus l'accomplit. Jean reprend et résume la prédication des prophètes, Jésus réalise leur programme. Il est Celui qui devait venir et qu'ils ont annoncé, Celui dont la mission est de prononcer les jugements définitifs et les libérations suprêmes.

Moïse, aux champs de Moab, avait dit à son peuple : « Voici, je mets aujourd'hui devant toi la vie et la mort, choisis ! » Jésus reprend l'alternative, mais plus grand que Moïse, il montre la vie et il la donne. Israël voudra-t-il ?

Je suis *Celui qui vit*, avait dit Dieu à Moïse, dans la révélation du Sinaï. Jésus se désigne lui-même sous la même qualité quand il dit : « Je suis la Vie ! » et il ajoute les formules rédemptrices : « Je suis la Vérité » et « je suis le Chemin. » Traduisez ces formules aryennes en langage sémitique, qui remplace partout l'abstraction par la forme concrète, et vous aurez : Je suis l'homme médiateur, l'homme vrai, l'homme *vivant* ou tout simplement : le Jého-

viste. Le Jéhoviste, c'est-à-dire celui qui a en lui la vie de Jéhovah ! L'homme *vrai*, c'est-à-dire celui qui réalise l'image de Jéhovah ; l'homme *médiateur*, c'est-à-dire celui qui mène l'humanité à Jéhovah [1].

Tout le ministère de Jésus et le sacrifice qui le couronne sont expliqués par ce triple caractère où sont définis l'œuvre et la personne du Messie. Là est aussi l'explication de l'étonnement, de l'inintelligence, de la colère et du scandale que Jésus rencontre et provoque partout sur ses pas. Jésus est le Jéhoviste, et Jérusalem, son Temple, ses grands, ses prêtres, la théologie que les synagogues partout répandent dans la foule juive, sont élohistes, et la religion élohiste, avec ses dons, ses rites, ses œuvres, ses mérites et ses vanités, tient les consciences dans la superstition et les rend incapables de comprendre ce que les prophètes ont dit.

Jésus, dès la première heure, entreprend hardiment de briser les moules où la révélation de son Père a été enfermée comme en un tombeau.

Son premier acte à Jérusalem, l'acte jéhoviste par excellence, est la purification du Temple [2] où son fouet de petites cordes flagelle l'élohisme qui fait de la maison de prière une caverne de voleurs.

Puis, dès les premiers mois, deux entretiens que Jean nous rapporte, dressent contre la doctrine élohiste, faite de propre justice et d'orgueil de race, la doctrine jéhoviste qui veut la régénération et appelle tous les hommes à l'adoration spirituelle. A Nicodème, l'irréprochable docteur d'Israël, Jésus dit :

[1] Cf. notre étude : *Sentinelle de Jéhovah*. Compte-rendu des Conférences de Fontfroide, 1898, p. 88.
[2] Jean II, 13-22.

« Personne, s'il ne naît de nouveau, ne peut entrer dans le Royaume de Dieu. Dieu a tant aimé le monde qu'Il a donné son fils afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle[1] ». A la femme sans mœurs et de race maudite aux yeux des Juifs, la Samaritaine rencontrée au puits de Jacob, Jésus déclare : « Femme, crois-moi, l'heure est venue où la question n'est plus d'adorer le Père à Garizim[2] ou à Jérusalem ; Dieu est Esprit ! Et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en Esprit et en vérité ! »

Il ne lui restait plus qu'à se désigner lui-même comme l'Oint du Seigneur, le Christ que le prophétisme messianique avait annoncé. C'est ce qu'il fait dès son retour à Nazareth, lorsque les docteurs de la synagogue, au culte du sabbat, lui offrent de parler sur le texte du jour : l'Esprit du Seigneur est sur moi, c'est pourquoi il m'a oint pour annoncer l'Evangile aux pauvres et la délivrance aux captifs[3]. « Aujourd'hui, dit Jésus, s'accomplit ce passage de l'Ecriture ! »

Il parla, il exposa sa mission divine, mais pas plus à Nazareth qu'à Jérusalem, les docteurs ne comprirent. La langue du jéhovisme était fermée à ces représentants officiels de Jéhovah. Les sadducéens se moquent et prennent Jésus pour un illuminé. Les pharisiens s'indignent et le traitent de blasphémateur.

Cependant, les uns et les autres doivent le ména-

[1] Jean III, 5. 16.
[2] Sur le mont Garizim, où les Samaritains avaient construit un temple à l'époque de Néhémie. — Jean IV, 5-42.
[3] Luc IV, 10. Esaïe 61, 1.

ger, car la foule s'attache à ses pas. C'est que Jésus n'est pas seulement comme était le Baptiste, un prédicateur du jéhovisme. Né dans des conditions qui lui rendaient possible de recréer l'humanité filiale, sanctifié par trente années de communion avec son Père et de victoires sur le Tentateur. Jésus marchait avec la puissance spirituelle et bénissait la terre par le retour des vertus de l'Esprit. Partout où il passait. il mettait l'ordre à la place du désordre. le calme à la place de la tempête. la santé à la place de la maladie, la paix à la place du trouble de l'âme. la vie à la place de la mort. C'était Jéhovah revenu au sein de sa création. Et les foules. accourant de partout. acclamaient Jésus comme un homme surnaturel et ses œuvres comme des actes de surnature.

Elle ignorait qu'en réalité Jésus était l'homme normal. qu'il avait ramassé le sceptre que Jéhovah avait donné à la créature et que la créature. au jour de la chute, avait laissé tomber. Jésus. en ramenant l'Esprit parmi les hommes. avait simplement rétabli l'ordre des puissances et replacé la matière sous le règne de l'Esprit. Les miracles ici-bas ne sont pas de l'ordre divin où on les cherche ; ils sont de l'ordre de misère. Le miracle est dans les faits qui manifestent que l'humanité actuelle n'est qu'une sous-humanité ; il est partout où la volonté d'un enfant de Dieu est vaincue et anéantie par la puissance des ténèbres ou par la force aveugle de la nature. Le miracle, ce n'est pas que Jésus marche sur les eaux. c'est que Simon. quand Jésus l'y appelle. enfonce dans les vagues. L'état normal. c'est que Dieu règne.

Voilà pourquoi Jésus. annonçant à ses disciples la Pentecôte. leur dit : Quand l'Esprit sera en vous

« vous ferez les œuvres que je fais, et vous en ferez même de plus grandes[1] ! » Entendait-il par là : j'inaugure l'ère des prodiges ? Non, mais : je rétablis le règne de Dieu.

Or le Royaume attendu par les pharisiens et les faiseurs d'apocalypses était fort différent de celui-là. Et c'est pourquoi le Messie, voyant qu'il ne peut compter sur la collaboration morale du clergé officiel, se choisit dans la foule des humbles, des aides sans autre mandat que le sien. Ils les réunit sur la montagne, et prononce pour eux, devant la multitude, un discours de consécration. Ce discours, appelé ordinairement sermon sur la montagne, est la charte du Royaume dont il vient d'élire les ouvriers. Et cette charte tient tout entière dans cette parole de la prière qui la résume : « Notre Père, que ta volonté soit faite *sur la terre* comme au ciel. » Quand le règne de l'Esprit aura ramené l'état normal au sein de la création divine, il n'y aura plus ni terre, ni ciel : le ciel sera partout, parce que Dieu sera *tout en tous*.

Le fouet de Jésus, qui avait commencé par chasser les vendeurs de la maison de son Père, chasse maintenant de la religion de son Père tout le fatras des traditions qui l'encombrent et la polluent. « Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens... Mais MOI je vous dis... ! » Pourtant il n'innove rien, il accomplit la Loi et les prophètes, et toute sa révélation est ramenée par lui aux deux grandes paroles de la révélation jéhoviste, fondement de la religion éternelle : « Tu aimeras Jéhovah de tout ton cœur et ton prochain comme toi-même ! » La religion de

[1] Jean XIV, 12-17 et ch. XVI.

Jésus est une action. Cette action a pour point de départ la régénération spirituelle du cœur. Pour comprendre cette religion-là, il faut avoir conscience du péché et de l'état de chute qui nécessite au sein de l'humanité la venue d'un Sauveur. Or cette conscience a disparu du culte juif, où les holocaustes se multiplient, mais où manque le sacrifice de l'esprit froissé et du cœur brisé. C'est pourquoi Jésus scandalise les pharisiens au lieu de les toucher. Avec son culte intérieur, sa loi spirituelle et son règne, non par la force et la gloire, mais par l'amour et l'exemple d'une vie sans tache, le Messie galiléen exaspère les docteurs de Judée. Ils l'accusent de transgresser la Loi quand il fait le bien le jour du sabbat, de blasphémer quand il appelle Dieu son Père, et de chasser les démons par le prince des démons.

Et Jésus leur répond : « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! Aveugles, conducteurs d'aveugles ! Sépulcres blanchis au dehors et pleins de corruption au dedans ! Vous qui détenez les clefs de la science, mais qui n'y êtes pas entrés et qui avez barré la porte à ceux qui voulaient y pénétrer ! Vous dites : « Nous voyons ! » C'est pourquoi votre péché subsiste. Tout péché sera pardonné ! Un seul est irrémissible, c'est le blasphème contre le Saint-Esprit [1]. »

Dès la guérison de l'aveugle-né [2], la rupture morale entre le Messie jéhoviste et le clergé élohiste est consommée. Les prêtres d'Israël ne se laissent pas gagner. Les autorités religieuses commencent à

[1] Lire Matth. IX. X, XII ; Marc III ; Luc XI, etc.
[2] Jean V.

poursuivre Jésus. La pensée de le faire disparaître en le supprimant aborde les plus exaltés. Jérusalem se dessine comme le lieu où l'on a juré sa perte.

Déjà la défaveur croissante de Jésus auprès des classes dirigeantes avait perdu son précurseur le Baptiste. Impunément, Hérode avait pu jeter ce censeur trop austère dans les prisons de son palais. Au fond de son cachot, Jean est déconcerté à son tour par les lenteurs du règne messianique, que malgré tout il avait entrevu, lui aussi, dans les flamboiements des promesses apocalyptiques. Il envoie deux de ses disciples dire à Jésus : « Es-tu celui qui devait venir, ou devons-nous en attendre un autre ? » Jésus dut se sentir, à l'heure où cette question lui fut posée, douloureusement seul. Jean-Baptiste, qui avait porté à son point culminant la prédication prophétique de l'ancienne Alliance, n'était pas entré dans l'esprit de la nouvelle. « Le plus petit dans le royaume de Dieu, » dit Jésus, « est plus grand que lui [1] ». Aussi peut-on lui appliquer en un sens l'image poétique par laquelle Dante a caractérisé Virgile : « Un homme qui s'en va dans la nuit, portant derrière lui un flambeau dont la clarté, sans l'éclairer lui-même, brille pour la postérité. »

Une seule chose reste à Jésus, l'enthousiasme naïf des foules galiléennes qui acclament en lui l'ami des pauvres, le consolateur des affligés et le souverain guérisseur des malades ; celui qui, partout, et surtout chez les humbles, poursuit une guerre à mort contre la mort. A la suite de la multiplication des

[1] Luc VII, 18-30.

pains qui met le comble à l'admiration populaire, la multitude veut l'enlever pour le faire roi [1].

Alors, voyant que les foules s'engagent de plus en plus dans la voie malsaine d'un enthousiasme charnel et s'obstinent malgré ses discours et ses paraboles à ne chercher en lui qu'un libérateur terrestre, Jésus déchire de ses propres mains le voile qui leur cache le sens profond de sa venue dans le monde.

Il se sert d'une image sans doute, — le pain de Vie — mais il parle sans figure et dit explicitement : « Vous me cherchez à cause du pain dont je vous ai nourris ! Travaillez non pour la nourriture qui périt mais pour l'aliment qui subsiste en vie éternelle ! Je suis le pain de Vie ! Le pain de Dieu qui donne la vie au monde ! Celui qui se nourrit de Moi, vivra par Moi [2] ! ».

Cette fois, le peuple a compris qu'il est inutile de mettre en Jésus ses espérances charnelles et qu'il est inutile même de le suivre, si on ne veut pas le suivre jusqu'au bout, c'est-à-dire se donner à lui et entrer dans sa communion par la conversion.

On se scandalise ; on s'en va.

C'est le déclin qui commence. Mais, comme dans l'histoire du Royaume des cieux toute défaite est accompagnée d'une victoire, Jésus, au moment où il dit adieu à la faveur populaire, établit définitivement son règne dans le cœur de ceux qui sont vraiment à lui. Et la douleur qu'il éprouve de voir la foule s'en aller est consolée par la déclaration de Simon Pierre [3] : « Tu es le Christ, le fils du Dieu vivant ! »

[1] Jean VI, 15.
[2] Jean VI, 26 et suiv.
[3] Matth. XVI, 13-20 ; Marc VIII, 27-29 ; Luc IX, 18-21 ; comp. Jean VI, 61.

L'importance de cette déclaration tient, avant tout, au fait que Jésus l'a provoquée.

Sans doute, les disciples ont depuis le début acclamé leur Maître ; mais c'était surtout dans l'enthousiasme de leurs espérances, des espérances messianiques qu'ils partageaient avec le peuple.

Jésus a consacré toute la première partie de son ministère à montrer que ces espérances étaient vaines, et qu'il n'était pas le Messie que l'ambition juive attendait. Pendant cette initiation, la confiance des disciples eut à subir des crises terribles, crises où devait se transformer dans le creuset des consciences individuelles le messianisme élohiste en messianisme jéhoviste, l'idéal temporel en idéal spirituel, la religion de l'intérêt en religion du sacrifice ; crise d'amour, où la fidélité des onze s'affermit, où la fidélité de Judas succombe. Que d'hésitations, que de craintes, que de scandales et de renoncements ! Il leur fallut, comme Jésus au désert, lutter contre le Prince de ce monde ! Il leur fallut conquérir pas à pas la foi qu'ils avaient proclamée dans l'enthousiasme de la première heure...

Maintenant, l'initiation est terminée. L'illusion est déchirée. La foule qui veut d'un Messie roi des Juifs n'est plus là. Il s'agit de savoir si, l'échafaudage une fois renversé, l'édifice se tiendra debout, dans la pureté de ses lignes et la solidité de ses fondements.

C'est alors que le Maître demande à ses disciples, restés seuls avec lui : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? »

— « Tu es le Christ ! le Fils du Dieu vivant ! »

Tout est dit. La preuve est faite. Jésus laisse écla-

ter sa joie. Il voit déjà, par avance, son Eglise fondée et Satan tomber du ciel comme un éclair. Il peut souffrir, il peut mourir : des mains fidèles se sont tendues pour recevoir les clefs du Royaume des cieux.

La scène que nous venons de rappeler, et qui se passait sur les territoires de Césarée de Philippes, marque le point tournant dans la vie rédemptrice du Fils de l'Homme. Ce ne sont plus les foules qui le suivent, mais les consciences individuelles qui se donnent à lui. Et ses discours, toujours plus intimes, commencent de rouler surtout sur la nécessité de ses souffrances et de son œuvre expiatoire. Longtemps il a gardé l'espérance que la coupe pourrait lui être épargnée et qu'il arriverait à fondre les cœurs à la flamme de son amour. « Jérusalem, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes !.... »

Mais maintenant, le programme du Messie est rejeté. Israël se refuse à sa vocation médiatrice dans l'histoire. Le médiateur, ce sera donc lui, lui seul, le Fils de l'Homme. Les souffrances expiatoires, creuset d'où sortira l'Israël nouveau, c'est lui seul qui les supportera, lui qui ne les a pas méritées. Dans son corps, dans son cœur, il absorbera, il vivra toute la crise morale de l'humanité. Il donnera au monde, en dépit de toute la haine du monde, le spectacle de l'homme normal, parfaitement filial à Dieu, parfaitement fraternel à ses frères. Il est prêt, pour cela, à manifester s'il le faut l'obéissance absolue dans la souffrance absolue. Oui, pour glorifier son Père et pour ravir le cœur des hommes, il se laissera clouer sur une croix. C'est bien ainsi que l'avait entrevu l'inspiration du second Esaïe dans sa vision de

l'Homme de douleur. Jésus accomplira la prophétie. Et dès lors, il commence à donner à ceux qui le suivent en tremblant, non plus le programme triomphant du Royaume, le programme des béatitudes, mais celui de la *via dolorosa*, celui de la possession par le renoncement, de la victoire par la défaite, de la couronne par la croix. « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à son MOI, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive [1] ».

L'opposition grandit. Tandis que le Maître, devenu de plus en plus sobre de manifestations extérieures, s'enferme dans la formule énigmatique de Fils de l'Homme et défend à ses disciples de le désigner à la foule comme le Christ [2], son entourage, ses frères mêmes, de plus en plus déconcertés, s'impatientent et s'irritent. Le peuple au cœur incrédule ne veut plus avoir l'esprit en suspens [3]. « Manifeste-toi complètement, ou rentre dans le silence! »

Jésus a compris. Il obéira. Comme il ne veut pas être enlevé par un coup de main et périr obscurément, il franchit le Jourdain [4] et passe sur terre païenne. Et c'est là, dans la Pérée, qu'il prononce les grandes paraboles universalistes, celles de Luc XV, où l'enfant prodigue incarne l'humanité plongée dans les ténèbres de l'erreur et de la corruption, et manifeste que, par son repentir, cette humanité méprisée peut être plus près du cœur paternel que le peuple élu, cet égoïste et orgueilleux fils aîné. La repentance, l'amour, le cri qui demande grâce! voilà

[1] Cf. Matth. XVI, 24-28 : Jean XIX, 17.
[2] Cf. Matth. XVI, 20, XVII, 9 : Luc IX, 36, etc.
[3] Jean VII, 4 : X, 24.
[4] Jean X, 39.

les seules choses qui ont du prix aux yeux de Jésus, les seules conditions d'entrée dans le Royaume nouveau. Que le péager romain les accepte, il rentrera « justifié dans sa maison ». Que le pharisien juif les repousse, il « anéantira les desseins de Dieu à son égard[1] ».

Une circonstance soudaine, la mort d'un ami de Jésus, Lazare de Béthanie, vint brusquer les événements. Comme Lazare entrait en agonie, ses sœurs, Marthe et Marie, firent parvenir au grand Médecin un appel désespéré. Jésus résolut d'aller. Marcher vers Jérusalem, c'était pour lui marcher à la mort. Les disciples le savaient. Ils s'efforcent de le détourner de son projet. Ils n'y parviennent pas. Alors Thomas, désespéré, s'écrie : « Nous aussi, allons-y, afin de mourir avec lui ! »

Les pressentiments de Thomas ne l'avaient pas trompé. Après la résurrection de Lazare, accomplie par Jésus dans des conditions de publicité tout à fait inaccoutumées, les atermoiements sont impossibles. Il faut ou reconnaître le Messie, ou ôter du monde l'imposteur. L'honneur de Jéhovah, l'intérêt de Jérusalem, la raison d'État commandent qu'on prenne un parti[2].

Et le sanhédrin prit le parti de faire mourir Jésus.

Nous ne ferons point ici le récit de la dernière semaine de la vie du Rédempteur. Les faits qui en signalèrent le cours : entrée triomphale à Jérusalem, trahison de Judas, institution de la Sainte-Cène, agonie de Gethsémané, arrestation, reniement de

[1] Luc XVII, 9, 14, VII, 30.
[2] Jean XI, 47-53.

Pierre. condamnation par le sanhédrin, souffrances du prétoire et chemin du Calvaire, occupent dans la mémoire des hommes une place d'où les ennemis de la foi et les défaillances de l'Eglise n'ont pas réussi à les arracher.

Nous ne retiendrons ici qu'un acte : la condamnation par le sanhédrin. Comme le débat devant la haute cour de l'élohisme juif n'arrivait pas à une solution concluante, le grand prêtre, pour en finir, se lève, et solennellement, pose à Jésus la question suprême : « Par le Dieu vivant, je t'adjure de nous dire si tu es le Messie, le Fils de Dieu ? » Jésus lui répondit : « Tu l'as dit ! »... Alors le grand prêtre déchira ses vêtements : « Il a blasphémé ! dit-il, qu'avons-nous encore besoin de témoins ? Vous venez d'entendre vous-même le blasphème ! Quel est votre avis ? » Ils répondirent : « Il mérite la mort ! » Dès ce moment, ils lui crachèrent au visage, ils lui donnèrent des coups de poing, des coups de bâton en disant : « Hé, Messie, fais le prophète ! Nomme celui qui t'a frappé[1] ! »

Pour qui comprend la portée de cette scène, la trahison de l'Iscariote, les cris : à mort ! de la populace, la lâcheté de Pilate, le supplice que les légionnaires font subir au couronné d'épines passent au second plan. Jésus a été arrêté, condamné, martyrisé, tué par les représentants officiels de la religion de Jéhovah. C'est en vain que Jésus avait pendant trois ans prêché le jéhovisme et manifesté dans sa vie toutes les vertus jéhoviques ; c'est en vain qu'il avait dans sa personne réalisé le caractère messianique et

[1] Matth. XXVI, 19-68 ; cf, Jean XVIII, 22.

vécu les souffrances que le second Esaïe avait prophétisées. Il est crucifié pour avoir dit qu'il était... ce qu'il avait montré qu'il était : le Messie.

Où trouver une preuve plus éclatante des ravages irrémissibles que l'élohisme avait exercés dans l'âme du peuple de Dieu ? En détruisant dans l'âme juive la notion prophétique du péché, en réalité c'est cette âme même qu'il avait détruite. Dans le mystère tragique de l'apostolat de Jésus, tout s'éclaire, depuis les étonnements du sage Nicodème jusqu'au fanatisme du jeune Saul. Le Messie promis, souhaité, annoncé par les prophètes est venu chez les siens, et les siens ne l'ont pas reçu... Comment l'auraient-ils reçu ? Ils n'avaient plus besoin d'un Sauveur [1].

Jésus, dès le début de son ministère, avait dénoncé l'équivoque fatale, lorsqu'il avait dit aux Juifs, après la guérison du paralytique de Béthesda : « Vous sondez les Ecritures, parce que vous croyez obtenir par elles la vie éternelle ; or, ce sont elles, précisément, qui rendent témoignage à mon sujet, et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la Vie [2] ! Ne pensez pas que devant le Père ce soit moi qui vous accuserai. Votre accusateur, c'est Moïse, en qui vous avez mis votre espoir [3]. »

L'apôtre Paul, dans l'épître aux Romains, s'attache à dissiper le même aveuglement lorsqu'il dit en parlant de ses compatriotes : « Je reconnais qu'ils ont du zèle pour Dieu, mais c'est un zèle sans intelligen-

[1] Cf. notre étude « *De la valeur religieuse de la notion biblique du péché* ». Revue de théol. de Montauban. 1897.

[2] Jean V, 39.

[3] Jean V, 45. Voy. *ci-dessus* p. 93.

ce... Ils ont méconnu la justice de Dieu et cherché à établir leur propre justice [1] ! »

Ces deux affirmations du Maître et du disciple mettent en pleine lumière l'égarement et la faute qui ont perdu le peuple élu. L'orgueil juif est l'écueil contre lequel sont venus se briser la révélation, les exhortations et l'exemple du Messie.

Le Juif élohiste qui a son Dieu pour patron et son observance légale pour mérite, se croit en santé, et c'est pourquoi Jésus le disqualifie par ces mots : « Ce ne sont pas les gens bien portants qui ont besoin de médecin, ce sont les malades. Je ne suis pas venu appeler des justes, mais des pécheurs [2]. »

Le Juif élohiste, qui ne croit pas à la chute pour lui, estime y voir parfaitement clair dans la Loi de Jéhovah et accomplir cette Loi à la satisfaction divine. C'est pourquoi Jésus, lorsque les pharisiens lui demandent : « Et nous, sommes-nous des aveugles aussi ? » les disqualifie par ces mots : « Si vous étiez aveugles vous ne seriez point coupables, mais parce que vous dites à l'heure présente : « Nous voyons ! » votre culpabilité reste entière [3]. »

Le Juif élohiste, ayant abandonné le programme du jéhovisme prophétique qui consistait à se repentir, à se convertir et à devenir dans le monde « le porteur du salut de Jéhovah [4] », a refusé de venir au baptême de Jean ; c'est pourquoi Jésus le disqualifie en prononçant cette terrible sentence qui porte à la fois sur le salut individuel du Juif et sur la voca-

[1] Rom. X. 2.
[2] Matth. IX, 12.
[3] Jean IX. 41.
[4] Esaïe XLIX, 6.

tion de « lumière des Gentils » qu'Israël avait reçue de la providence divine : « Les pharisiens et les scribes en ne se faisant pas baptiser par Jean ont *anéanti* le dessein de Dieu à leur égard[1] ».

« Il est préférable qu'un seul homme meure pour tout le peuple » avait dit le grand prêtre Caïphe au sanhédrin. Et les Juifs, pensant sauver leur nation, avaient dressé la croix du Messie. Au lieu de se sauver par cet acte, Israël s'était suicidé. Il avait anéanti le dessein de Dieu à son égard. Jésus n'attendit pas que le crime fût consommé pour prononcer l'oraison funèbre de son peuple. Comme il approchait de Jérusalem, le jour des Rameaux, quand il vit se dérouler à ses yeux le panorama de la ville superbe, il pleura sur elle et s'écria :

« Ah ! si toi aussi, au moins en ce jour qui t'est donné, tu connaissais les choses qui appartiennent à ta paix ! Mais maintenant elles sont cachées à tes yeux. Il viendra sur toi des jours où tes ennemis t'environneront de tranchées, t'enfermeront et te serreront de toutes parts ; ils te détruiront, toi et tes enfants au milieu de toi, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée ».

Deux jours plus tard, il résuma devant la foule toute l'œuvre divine, dans une parabole où l'histoire et la prophétie unissent leurs clartés :

« Un homme planta une vigne, l'afferma à des vignerons, et quitta pour longtemps le pays. Au temps de la récolte, il envoya un serviteur vers les vignerons, pour qu'ils lui donnassent une part du

[1] Luc VII, 30.

produit de la vigne. Les vignerons le battirent, et le renvoyèrent à vide. Il envoya de nouveau un autre serviteur ; ils le battirent, l'outragèrent, et le renvoyèrent à vide. Il en envoya encore un troisième ; ils le blessèrent et le chassèrent. Le maître de la vigne dit : Que ferai-je ? J'enverrai mon fils bien-aimé ; peut-être, en le voyant, auront-ils pour lui du respect. Mais, quand les vignerons le virent, ils raisonnèrent entre eux, et dirent : Voici l'héritier ; tuons-le, afin que l'héritage soit à nous ! Ils le jetèrent hors de la vigne, et le tuèrent. Maintenant, que leur fera le maître de la vigne ? Il viendra, fera périr ces vignerons, et donnera la vigne à d'autres. »

Le lendemain, deux jours avant sa mort, son indignation contre les mauvais pasteurs de son peuple éclate en malédictions qui accomplissent les menaces d'Ezéchiel et les sombres prédictions de Moïse en son discours d'adieu :

« Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! parce que vous bâtissez les tombeaux des prophètes et ornez les sépulcres des justes, et que vous dites : Si nous avions vécu du temps de nos pères, nous ne nous serions pas joints à eux pour répandre le sang des prophètes. Vous témoignez ainsi contre vous-mêmes que vous êtes les fils de ceux qui ont tué les prophètes. Comblez donc la mesure de vos pères ! Serpents, race de vipères ! comment échapperez-vous au châtiment de la géhenne ? C'est pourquoi, voici, je vous envoie des prophètes, des sages et des scribes. Vous tuerez et crucifierez les uns, vous battrez de verges les autres dans vos synagogues, et vous les persécuterez de ville en ville, afin que retombe sur vous tout le sang innocent répandu

sur la terre, depuis le sang d'Abel le juste jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez tué entre le Temple et l'autel. Je vous le dis en vérité, tout cela retombera sur cette génération. »

« Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes !... et vous ne l'avez pas voulu.

Eh bien, maintenant, votre demeure vous est abandonnée, c'est à vous d'y pourvoir [1] ! »

Comme Jésus s'en allait, au sortir du Temple, ses disciples s'approchèrent pour lui en faire remarquer les constructions. Mais il leur dit : « Voyez-vous tout cela ? Je vous le dis en vérité, il ne restera pas ici pierre sur pierre qui ne soit renversée !...

Et cependant, il ne se perdra pas un cheveu de votre tête : par votre persévérance vous sauverez vos âmes. »

« Lorsque vous verrez Jérusalem investie par des armées, sachez que sa désolation est proche. Alors, que ceux qui seront en Judée fuient dans les montagnes ; que ceux qui seront au milieu de Jérusalem en sortent, et que ceux qui seront dans les champs n'entrent pas dans la ville. Car ce seront des jours de vengeance, pour l'accomplissement de tout ce qui est écrit. Malheur aux femmes qui seront enceintes et à celles qui allaiteront en ces jours là ! Car il y aura une grande détresse dans le pays, et de la colère contre ce peuple. Ils tomberont sous le tran-

[1] Matth. XXIII, 29-36 et Luc XIII, 34. Les mots : c'est à vous d'y pourvoir, sont ajoutés pour préciser le sens. Ppmt : Je vous abandonne à votre sort. Je retire de vous ma main protectrice.

chant de l'épée. ils seront emmenés captifs parmi tous les païens, et Jérusalem sera foulée aux pieds par les païens... »

Dies iræ dies illa
Solvet sæclum in favilla !...

De semblables prédictions éclairent d'une lueur tragique quelques-unes des paroles prononcées au moment de la condamnation de Jésus.

Quand les prêtres, dans le tumulte du prétoire, hurlaient : « Nous n'avons pas d'autre roi que César [1] ! » ils pensaient mentir afin d'intimider Pilate et lui arracher un verdict de mort pour Jésus. En réalité, ils disaient vrai. Ils signaient par leur blasphème leur abdication nationale. Ils crucifiaient leur dernier roi. Quand Pilate, voyant qu'il n'obtenait rien, se lave les mains devant la foule et dit : « Je ne suis pas responsable du sang de cet homme, à vous d'en répondre ! » tout le peuple réplique par ces mots : « Le sang de cet homme ? qu'il retombe sur nous et sur nos enfants [2] ! » Jésus qui était là, debout sous la couronne d'épines et le manteau de pourpre, entendit l'imprécation fatale. Et c'est pourquoi, lorsqu'il vit, au chemin du Calvaire, les femmes juives verser des larmes de pitié sur ses douleurs, le Messie, transporté d'une compassion prophétique s'écria : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, pleurez sur vous et sur vos enfants ! Car les voici qui viennent, les jours où l'on dira : Heureuses les entrailles qui n'ont point enfanté, et les mamelles qui

[1] Jean XIX, 15.
[2] Matth. XXVII, 25.

n'ont point allaité ! On se mettra alors à dire aux montagnes : Tombez sur nous, et aux collines : Couvrez-nous [1] ! »

On peut se demander ce qu'éprouvent les Israélites sincères qui lisent aujourd'hui ces paroles, après que dix-neuf siècles d'une infortune qui dure encore leur ont donné un sinistre accomplissement.

Ce ne sont pas seulement les menaces de Jésus qui ont été réalisées, ses promesses aussi : « Si le grain de froment qui tombe en terre ne passe pas par la mort, il demeure seul ; mais qu'il vienne à mourir, il porte beaucoup de fruit [2] ». « Quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à Moi [3] ». « Je suis le pain de Vie. Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle ; quiconque se nourrit de Moi, vivra par Moi [4]. »

Comme il a bien « accompli les prophètes, » ce Jésus qui, pour vaincre la mort, a été « obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix [5] ! »

Mais voyez ici l'étrange renversement des choses ! Cette mort, par le fait qu'elle exprimait et portait, si on ose le dire, à son point culminant la sainteté, la miséricorde et la piété obéissante de Jésus, a été, par cela même, l'expression et le point culminant de sa puissance de Vie. Les vertus qu'il lui fallait pour mourir et les raisons pour lesquelles il mourait ont fait pour Christ, du moment du Calvaire, le moment le plus vivant de son humanité.

[1] Luc XXIII, 29, cit. Osée X, 8.
[2] Jean XII, 24.
[3] Jean XII, 32.
[4] Jean VI, 51-58.
[5] Phil. II, 8 ; Esaïe LIII.

Certes, à l'heure où l'expiation mystérieuse exigeait qu'un cadavre fût pendu à la croix, la parole prophétique démontrait sa vérité triomphante : « Tu ne permettras pas que ton Saint sente la corruption [1] ! » Comment nous étonner du matin rayonnant de Pâques ? Christ, en mourant, avait détruit toutes les causes de mort [2].

Or, c'est pour nous qu'il les avait détruites. Jésus est mort en qualité de Messie, de médiateur. Comme il avait dit à la terre au jour de son humilité : « Qui m'a vu a vu mon Père [3] », je me le représente disant au ciel, au jour de sa rentrée en gloire : « Qui m'a vu a vu mes frères. » Déjà, avant de quitter ses disciples, il priait : « Père, je veux que là où je serai, ceux que tu m'a donnés soient aussi avec Moi [4] ! »

Et sa prière a été exaucée. Sa mort et sa résurrection ont eu pour fruit la Pentecôte, et la Pentecôte, en remplissant les disciples de l'Esprit vivant de leur Maître, a rendu à la terre l'humanité normale, filiale à Dieu et fraternelle aux hommes, la famille jéhoviste, la race des serviteurs vivants du Dieu vivant.

Tout est accompli. « La postérité de la femme » a écrasé « la tête du serpent » : Le cycle des révélations est fermé.

A l'Evangile succèdent les Actes des apôtres. Dès lors, l'histoire nous montre chez ceux qui vivent de Jésus-Christ tous les héroïsmes d'un monde qui naît ; chez ceux qui l'ont fait mourir, toutes les convulsions d'un monde qui meurt.

[1] Ps. XVI, 10.
[2] Cf. *Sentinelle de Jéhovah, loc. cit.* p. 89.
[3] Jean XIV, 9.
[4] Jean XVII, 21.

Le monde qui naît, c'est saint Paul parcourant les métropoles de l'Occident pour remettre aux Aryens le trésor spirituel renié par les Sémites. Ainsi avait dit Jésus : « Le Maître de la vigne fera périr ses vignerons et donnera la vigne à d'autres. »

En vain ses compatriotes les Juifs s'attachent aux pas de l'apôtre des Gentils, le traquent comme une bête fauve, parviennent à le faire emprisonner, le livrent aux bourreaux de Néron. Rage inutile. Le sang des premiers martyrs est une semence de jéhovistes, et le groupe insignifiant d'hommes et de femmes excommuniés de la synagogue donne le branle au mouvement dont le monde moderne est sorti [1].

Le monde qui meurt, c'est le judaïsme, dont les partis, réconciliés un jour par le supplice du Messie, recommencent le lendemain à s'entredéchirer. Aux partis anciens, qui avaient eu leur grandeur et leur gloire, ont succédé des factions dont l'animosité survit à toutes les infortunes.

L'une se réclamait de Hillel, le maître pacifique de qui Jésus tenait la parole sublime : « Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même ! » C'était le groupe des zélotes modérés.

L'autre se donnait pour l'héritier de Schammaï, le docteur rigide, le patriote exalté, pour qui toute transaction avec Rome était une trahison infâme. C'était le groupe des zélotes radicaux.

Chacune des deux factions accusait l'autre de mener Sion à sa perte. Elles se battaient entre elles, quand le danger ne les contraignait pas à se battre contre l'ennemi commun. Il est vrai que celui-ci ne

[1] Cf. Ch. Secrétan, *Etudes sociales*, p. 315.

laissait guère de répit. Les gouverneurs romains, exaspérés par les divisions des Juifs et impatients de s'enrichir aux dépens des vassaux de Rome, rallumaient sans cesse par leur brutalité et par leurs exactions le fanatisme politique du peuple. Puis, c'étaient des exécutions sommaires, à la façon de Pilate qui réglait les conflits en mêlant le sang des zélotes à celui de leurs sacrifices [1].

La tentative faite par l'empereur Caligula de rétablir sur la Judée la royauté des Hérodes n'eut aucun succès. Agrippa, au bout de trois ans à peine, mourut empoisonné (41-44). Alors les procurateurs romains reparurent ; Cuspius Fadus (44-45) qui réduisit l'insurrection provoquée par le faux Messie Theudas ; Tiberius Alexander (45-48), Ventidius Cumanus (48-52), Claude Félix (52-60), dont l'épouse Drusille [2] était la sœur d'Hérode Agrippa II que Néron avait fait roi des contrées transjordanes et d'une partie de la Galilée ; Porcius Festus (61-62), qui fit entendre saint Paul à Agrippa dans son palais de Césarée [3] ; Albinius (62-64), avant l'arrivée duquel le grand prêtre de Jérusalem fit lapider Jacques, le frère de Jésus.

C'est à ce moment que Paul, prisonnier, venait de partir pour Rome.

Le successeur d'Albinius, Gessius Florus, dépassa-t-il par ses vexations la mesure de ses prédécesseurs ? A bout d'expédients, poussa-t-il lui-même à l'insurrection afin de couvrir ses excès ? Les avis des historiens sont partagés sur ce point. Ce qu'il y

[1] Luc XIII, 1.
[2] Actes XXIV, 24.
[3] Actes XXV, 22.

a de certain c'est que l'heure du châtiment suprême avait sonné. En 66, un soulèvement général longuement préparé par les zélotes et par les thaumaturges messianiques éclata, d'abord dans la métropole, puis dans le pays tout entier. La surprise de Rome donna le temps aux insurgés d'organiser la résistance.

Mais la partie était trop inégale, et les Romains étaient décidés cette fois à écraser ce nid de discordes.

Vespasien entreprit les opérations avec vigueur. Son armée balaya la campagne. Les villes, les bourgades, même les camps retranchés du pays montagneux cédèrent tour à tour devant la discipline des légions. En 70, Titus, fils de Vespasien, était devant les murs de Jérusalem [1].

La ville, enceinte d'un triple rempart hérissé de tours d'une puissance gigantesque et liées entre elles avec un art merveilleux, se dressait sur son double sommet comme un fort inexpugnable.

On était au milieu des fêtes de Pâques. Près de trois millions d'hommes s'étaient pressés dans Jérusalem et autour de ses murs. D'énormes provisions de blé, entassées sous les voûtes des viaducs, assuraient le ravitaillement. Avec ses soixante-dix mille hommes, Titus eût certainement échoué dans son entreprise. Ce que les aigles romaines n'auraient pu faire, la fureur des partis le fit. Avant l'arrivée des assiégeants, déjà, la ville était aux mains de trois partis : les zélotes, conduits par Jean de Giscala, occupaient la tour Antonia et le péribole extérieur

[1] Le récit suivant résume les chap. 6 à 8 du livre la *Guerre des Juifs*, de Josèphe, lequel fut parlementaire entre les deux armées.

du Temple ; d'autres, avec Eléazar, s'étaient retranchés dans la cour des Juifs et dans le Temple. La haute ville était occupée par dix mille factieux commandés par le plus rude homme de guerre qui fut à Jérusalem, Simon de Gerasa. Le peuple, terrorisé par ces luttes fratricides et devenu suspect aux trois groupes, était la victime des trois. Déjà la ville était en sang, les provisions avaient été brûlées et la famine commençait, quand Titus établit ses balistes devant les murs. Sous l'imminence du péril, les troupes d'Eléazar et de Jean se fondirent. Mais Simon et ses factieux ne s'unirent aux autres que pour les nécessités du combat. Jusqu'à la fin du siège, ils maintinrent dans Jérusalem les horreurs de la guerre civile. Quand les Romains, achevant leurs massacres dans les ruines, voulurent pénétrer au fond des souterrains où les cadavres en putréfaction étaient amoncelés, ils y trouvèrent et en retirèrent de malheureux Juifs que Simon et Jean y avaient jusqu'au bout maintenus dans les fers.

Le 31 mars 70, la première enceinte fut prise, après quinze jours de siège. Cinq jours après, la seconde. Dès lors, la lutte prit un caractère indescriptible. Toutes les cruautés et toutes les souffrances, tous les héroïsmes et tous les fanatismes semblaient s'être donné rendez-vous pour achever cette cité infortunée, qu'emportaient à la fois la rage de l'ennemi et la furie de la discorde. Tous ceux qui voulaient fuir la famine et les excès des soldats de Simon étaient crucifiés sous les murs de Sion. Bientôt, les Romains durent suspendre les supplices, faute de place et de bois pour les croix. Les assiégeants apprirent que des fugitifs avaient avalé quelques pièces d'or

pour les soustraire au pillage. Les troupes syriennes et arabes à la solde de Titus se mirent à leur poursuite et ouvrirent le ventre à plus de deux mille. Les plus malheureux étaient encore ceux que protégeaient les murs de Jérusalem. Les rues, les places, les maisons étaient jonchées de cadavres. Torturés par la faim et la soif, les assiégés se traînaient en gémissant le long des murs, n'essayant plus de disputer aux combattants leurs dernières ressources, et s'entre-déchiraient pour se voler les uns aux autres quelques débris de nourriture infecte.

La plupart de ceux qui tombaient ne se relevaient plus. La peste sévissait et la folie. Les factieux, pour piller, égorgeaient toujours.

Les Romains montaient.

Une dame juive, prise de délire, arrache de son sein le fils qu'elle allaitait : « Que me sert, lui dit-elle, de te livrer vivant à ce triple fléau, la guerre, la famine et la rage des factieux ! Elle le tue, elle l'apprête, en dévore la moitié et tend le reste aux guerriers de Simon qui venaient achever le pillage, en leur disant : « C'est mon enfant ! mangez, voilà ce que j'ai fait ! »

L'horreur de pareilles monstruosités épouvantait Juifs et Romains.

Titus fit un suprême effort pour obtenir la capitulation de la ville. Mais Jean et Simon répondirent invariablement : « Nous préférons la mort à l'esclavage. D'ailleurs, nous nous moquons de vos menaces, car Celui qui habite dans le Temple ne permettra pas qu'il succombe. L'issue dépend de Dieu. »

Alors le général romain, pour en finir, eut recours à l'incendie. La forteresse Antonia avait été enlevée

par surprise. On mit le feu aux portiques. Par degrés, il gagna l'enceinte du Temple.

Le 8 juillet, un soldat romain, passant outre aux ordres de Titus, porta la flamme dans le sanctuaire. Bientôt, toute la colline de Sion ne fut plus qu'un brasier. Le miracle attendu ne se produisit pas, Jéhovah abandonnait ses parvis. Il ne restait plus aux zélotes qu'à vendre chèrement leur vie. Le carnage fut horrible. On amoncelait les morts pour faire des remparts. Le sang qui coulait par ruisseaux éteignait l'incendie. Tandis que les légionnaires, ivres de pillage, sacrifiaient à leurs aigles, on vit les prêtres, debout sur le faîte du Temple, arracher les pointes d'or dont le toit était recouvert et les lancer, avec le plomb qui les fixait, sur la tête des Romains ; puis, comme tout s'effondrait dans les flammes, se jeter eux-mêmes dans le feu pour périr avec leur Temple.

Sic transit gloria...

Titus, enfin maître des tours, s'écria à la vue des constructions formidables de la défense : « Nous avons combattu avec la faveur divine ! Un Dieu seul a pu chasser les Juifs d'ouvrages pareils ! Qu'auraient pu la main de l'homme et la puissance des machines contre de semblables tours ? »

Quand l'incendie fut éteint, les Romains achevèrent de massacrer les Juifs terrés sous les murailles, puis ils détruisirent la ville et démolirent les remparts.

Plus d'un million de Juifs avaient péri pendant le siège. Après la catastrophe, les prisonniers, plus de cent mille, furent vendus, expédiés aux mines ou distribués dans les provinces pour être livrés aux bêtes.

Jean et Simon, qui s'étaient cachés dans les souterrains, en sortirent, réduits par la faim, et se rendirent à merci.

Simon fut réservé comme victime pour le triomphe du vainqueur (71) et Jean, condamné à la détention perpétuelle.

Quelques zélotes avaient réussi à se frayer un passage et s'étaient enfermés dans le fort de Massada, au sud de la mer Morte. Eléazar, fils de Jaïr, les commandait. Les Romains les y poursuivirent. Voyant que toute résistance était vaine et réduits à l'extrémité, ces braves résolurent de forcer par leur désespoir l'admiration de leurs bourreaux. Au lieu de se jeter sur les Romains, ils détruisent tout ce qu'ils possédaient. Puis, ils mettent à mort leurs femmes et leurs enfants. Ils choisissent ensuite par le sort dix d'entre eux pour égorger les autres. Ceux-ci, ayant rempli avec une merveilleuse intrépidité leur effroyable ministère, tirèrent au sort celui des dix qui mettrait à mort ses neufs compagnons. Quand celui-ci fut seul, il mit le feu à la forteresse et se jeta sur son épée [1].

Le pays judéen fut changé en désert ; l'empereur vendit par lots ses territoires, et le silence se fit aux ruines de Jérusalem que gardait seulement une petite garnison romaine.

Ainsi finit l'histoire du peuple élu, éternel sujet

[1] Ce suprême épisode de l'agonie juive avait coûté la vie à 960 personnes. L'histoire l'eût toujours ignoré, si, pour se soustraire à l'action terrible, une vieille femme et cinq enfants ne s'étaient cachés dans les aqueducs. Cf. Josèphe. *Guerre juive*. Livre VII, ch. 9.

d'étonnement pour les hommes qui, méditant sur la grandeur et la décadence des peuples, en chercheront vainement un autre qui puisse être comparé à Israël pour l'éclat des privilèges et pour l'horreur des infortunes.

Certes, il n'a manqué à Israël, pour vivre, ni la vigueur de la race, ni la souplesse du génie, ni la moralité supérieure, ni le mépris de la mort, ni la puissance, une puissance extraordinaire de faire des sacrifices pour sa foi ; il lui a manqué la chose pour laquelle Jéhovah, qui a uni pour l'éternité la vie à l'amour et l'amour à la vie, l'avait choisi, protégé, exhorté à travers toutes ses destinées : il lui a manqué de donner son cœur à Jéhovah !

Israël, qui a été prodigue de haine pour les ennemis de Jéhovah, ne l'a pas aimé, Lui.

Israël a cherché à plaire à Jéhovah par la splendeur de son culte, par la justice de ses œuvres, par l'ardeur de sa foi, par la vaillance de ses armes. Son orgueil l'empêcha toujours d'exaucer le soupir divin : « Mon fils, donne-moi ton cœur ! »

Moïse a promulgué la loi de l'amour : il est resté incompris. Les prophètes ont sommé Israël d'aimer Jéhovah sous peine de mourir : ils ont été persécutés. Le Messie a manifesté dans sa vie la puissance divine de l'amour : il a été crucifié.

« Quand je parlerais toutes les langues des hommes et même des anges, quand j'aurais le don de prophétie, quand je connaîtrais tous les mystères, quand je possèderais toute science, quand j'aurais la foi jusqu'à transporter les montagnes, quand je distribuerais tous mes biens, quand je livrerais mon corps pour être jeté dans les flammes : si je n'ai pas

l'amour, cela ne me sert de rien. La foi, l'espérance, deux grandes choses ; mais il en est une plus grande, c'est l'amour ! L'amour seul ne meurt jamais [1]. »

Israël a connu tous ces dons et toutes ces vertus, hors l'amour. Et c'est pourquoi les ardeurs de la conscience juive, qui auraient pu donner au monde dans la fièvre de l'amour l'acte générateur de la nouvelle humanité, n'ont abouti, sans l'amour, qu'à la fièvre du délire, la fièvre qui affole et qui tue.

Jérusalem tomba sans s'être rendue. Rome, qui l'écrasait, devait périr un jour moins glorieusement. Le voyageur qui cherche dans ses ruines à réveiller sa grandeur disparue trouve encore debout, près du Colisée, l'Arc de Triomphe de Titus. Sur cet Arc, parmi les bas-reliefs dégradés, il en est un qu'on reconnaît encore : c'est le Chandelier à sept branches du Temple de Jérusalem. Sauvé des flammes, puis sculpté là, comme pour immortaliser la plus poignante des infortunes, cet emblème, sur cette ruine, nous apparaît avec une signification plus haute. Il nous dit que si la Rome des Césars, dans sa gloire caduque, a pu vaincre Jérusalem, c'est parce que, dans le culte auquel Dieu avait confié la semence universelle de la Vie, Aaron l'avait emporté sur Moïse, Salomon sur David, le prêtre sur le prophète, Elohim sur Jéhovah.

[1] Cor. XIII.



LITTÉRATURE BIBLIQUE



LA BIBLE

Date approximative des Livres qui la composent [1]



ANCIEN TESTAMENT [2]

Littérature hébraïque

Histoire sainte. — Tradition prophétique depuis les origines jusqu'au schisme des dix tribus : *Mise en œuvre des documents primitifs : Ecrits de* **Moïse,** *de* **Samuel,** *le* **Livre du Juste,** *le* **Livre des Guerres de Jéhovah,** etc. ; rédaction achevée vers 860, sous Josaphat.

ixe siècle

GENÈSE
EXODE
Nombres
JOSUÉ
JUGES
RUTH
I SAMUEL
II SAMUEL
I ROIS, I-XII

1 Dans la liste des livres, les **capitales** indiquent l'époque à laquelle appartient un livre dans sa teneur essentielle, ses éléments constitutifs. Les *italiques* indiquent l'époque à laquelle appartiennent soit les premiers fragments d'un ouvrage, soit les additions complémentaires qui l'ont amené à sa forme actuelle.

2 Le recueil des Ecrits sacrés ou Canon (règle) de l'*Ancien Testament*, fut fixé par les docteurs juifs en trois livres formés successivement : 1° la *Thorah*, **Loi** (Pentateuque) rédigée au ive siècle, 2° les *Nebiim*, **Prophètes** (Josué, Juges, Samuel, Rois, Esaïe, Jérémie, Ezéchiel et les 12 petits prophètes), recueil achevé à la fin du iiie siècle, 3° les *Ketoubim*, **Ecrits** (Psaumes, Proverbes, Job, Cantique, Ruth, Lamentations, Ecclésiaste, Esther, Daniel, Esdras, Néhémie, Chroniques), dont le recueil ne paraît pas avoir joui de l'autorité canonique avant le siècle de Jésus-Christ.

Le siècle d'or de la littérature hébraïque (siècle d'Ezéchias).	VIIIe siècle	AMOS		760
		OSÉE		750
		ESAÏE		740-690
		MICHÉE		725
		JOB	après	722
		DEUTÉRONOME	après	722
		CANTIQUE		
		Psaumes		
		PROVERBES		
Derniers écrits avant la ruine de la nation hébraïque. (siècle de Josias).	VIIe siècle	NAHUM		650
		JÉRÉMIE		626-580
		SOPHONIE		630
		HABACUC		608
		I ROIS, XII-XXII	vers	580
		II ROIS		
Prophétie messianique dans la patrie dévastée.	VIe siècle	2e ESAÏE (ch. XL-LXVI)		570-540

Littérature Juive

Le fondateur de la communauté juive en Babylonie.		ÉZÉCHIEL	592-570
Pendant l'exil (586-536).	vi^{e} siècle	ABDIAS (10-21) LAMENTATIONS *Psaumes* *Proverbes* *Lévitique,* XVII-XXVI	
Histoire sainte. — Tradition sacerdotale depuis les origines jusqu'à la législation du second Temple : *Mise en œuvre de la* **législation rituelle,** *de la* **chronique lévitique,** *des mémoires d'***Esdras** *et de* **Néhémie** *et composition définitive de notre* **Pentateuque** *actuel ;* rédaction achevée vers 350.	v-ive siècle	*Genèse* *Exode* LÉVITIQUE NOMBRES *Deutéronome* *Josué* I CHRONIQUES II CHRONIQUES ESDRAS NÉHÉMIE	

Les prophètes de la restauration juive.		AGGÉE	520
		ZACHARIE, I-VIII	520
		JOËL	450
		MALACHIE	440
		ZACHARIE, IX-XIV	300
Le livre de cantiques du Temple juif.	V-II[e] siècle	PSAUMES	
Le particularisme juif.	IV[e] siècle	ESTHER	
Réaction universaliste contre le particularisme juif.	IV[e] siècle	JONAS	
La sagesse juive.	III[e] siècle	ECCLÉSIASTE	
L'apocalypse pour les Juifs persécutés	III-II[e] siècle	DANIEL	

NOUVEAU TESTAMENT[1]

Littérature Chrétienne

Les lettres du grand missionnaire Paul, apôtre.		
Premier voyage missionnaire 49-51.		
Deuxième voyage missionnaire 52-55.	I THESSALONICIENS	53
	II THESSALONICIENS	53-54
	GALATES	55
Troisième voyage missionnaire 56-58.	I CORINTHIENS	*Pâques* 56 *ou* 57
	II CORINTHIENS	*Automne* 57
	ROMAINS	58
Captivité à Césarée 58-60.	ÉPHÉSIENS	
	COLOSSIENS	58-60
	PHILÉMON	
Captivité à Rome 61-63.	PHILIPPIENS	62-63
Deuxième captivité à Rome (?) 64-65 ?	I TIMOTHÉE	64 ?
	TITE	64 ?
	II TIMOTHÉE	65 ?

Lettre de Jacques, frère du Seigneur.	JACQUES	vers 60
Lettre de l'apôtre Pierre.	I PIERRE	après 60
Lettre aux Hébreux.	HÉBREUX	après 64
Les premiers évangiles :		
Marc, disciple de Pierre.	EV. de MARC	65
Matthieu, apôtre.	EV. de MATTHIEU	66
Les livres du médecin Luc, disciple de Paul.	EV. de LUC	70-75
	ACTES	70-80
Les livres de l'apôtre Jean, devenu presque centenaire, au dire de Jérôme.	I JEAN	80-85
	EV. de JEAN achevé vers	85-90
	II et III JEAN	90-95
Apocalypse pour les chrétiens persécutés	APOCALYPSE	68 et 96
II[e] lettre de Pierre — inconnues au II[e] siècle, contestées dans l'Église primitive.	II PIERRE	?
Lettre de Jude — inconnues au II[e] siècle, contestées dans l'Église primitive.	JUDE	?

1 Le recueil des Écrits du *Nouveau Testament* fut fixé en 360 au Synode de Laodicée. L'Apocalypse y fut ajoutée en 365 par Athanase, dont le canon fut sanctionné définitivement, avec l'appui d'Augustin par le concile de Carthage en 398.

TABLEAU SYNCHRONIQUE



DIEU DANS L'HISTOIRE

Les grandes dates de l'origine du monde, de la civilisation, de l'Histoire des Religions

et

Les étapes de la révélation de Jéhovah au sein du peuple élu

TABLEAU SYNCHRONIQUE

Dans une chronologie synchronique comme celle qui est ici tentée, il importe moins de regarder aux chiffres qu'à l'ordre des grandeurs. Les chiffres sont discutés et révisables ; l'ordre des grandeurs, auquel toutes les estimations aboutissent, demeure invariablement. Cet ordre, pour la section I, est de millions d'années ; pour la section II, de milliers ; pour la section III, de centaines ; pour la section IV, d'unités. Partout où les données précises ont fait défaut, nous nous sommes arrêtés à l'hypothèse qui offrait le plus de garanties scientifiques.

Section I

MOYENNE DES ESTIMATIONS SCIENTIFIQUES

RELATIVES AUX HUIT PAROLES DE LA CRÉATION ET A LA PRÉHISTOIRE

Formation de notre terre	80-100	millions	d'années
Apparition de la vie	50- 90	»	»
» des végétaux terrestres	30- 90	»	»
» des poissons	30- 80	»	»
» des reptiles	25- 70	»	»
» des oiseaux	10- 40	»	»
» des mammifères	5- 35	»	»

Section II

Apparition de l'Homme	50-100	mille	ans
Révolutions géologiques de la période quaternaire (le Déluge)	15- 90	»	»
Première civilisation du pays de la Tour de Babel	6- 8	»	»
L'âge de bronze (Tubal-Caïn)	5- 7	»	»

Premiers documents de la religion égyptienne vers 5000
Élohisme chamite
Sentences de KAKIMNI

Civilisation égéenne (Mycènes, Crète, etc.) *vers* 3000

APPROXIMATIONS CHRONOLOGIQUES

Invasion des Elamites en Chaldée **2300-2200**		*Élohisme chaldéen. BEL, NEBO, ISTAR, NINIB, etc.* dès	2800
ABRAHAM, contemporain d'Hammourabi.		*Code d'HAMMOURABI (l'Élohim MARDOUCK)* vers	2250
		Cosmogonie chaldéenne Récits du déluge et de la Tour de Babel	2200-1600
ISAAC, JACOB, JOSEPH accueillis en Egypte par les Pharaons sémites, les Hyksos	2100-1700	*Avènement des Assyriens. Ninive*	
		L'Élohim ASSUR	1800-1400
Souffrances croissantes des Israélites sous les Pharaons chamites 18e-19e dynastie	1700-1380	*Élohisme phénicien. EL, BAAL, MÉLEK, etc.* antérieur à	1400

Civilisation phénicienne
2000-1000

Moïse

Moïse délivre son peuple sous le Pharaon Meneph-tah 1380-1320

Civilisation étrusque
vers **1500**

Conquête de Canaan entreprise par Josué 1320-1300

Guerre de Troie
Les Assyriens luttent
pour
la suprématie universelle

Les lettres de TEL-EL-AMARNA

Suprématie de la civilisation babylonienne *1500-1400*

Culte d'ISTAR-ASTARTÉ

Origine proto-aryenne des cultes orgiaques.
SOMA. HAOMA
(DIONYSOS, BACCHUS)

Élohisme indou.
Hymnes anciens des VÉDAS *1500-1300*

Réforme de ZOROASTRE
Les GÂTHÂS (Psaumes) de ZARATHUSTRA
vers *1300*

Copies du LIVRE DES MORTS de l'Egypte
vers *1300*

		Origine pélasgique des cultes mystiques.
LES JUGES	1300-1070	*Mystères d'ELEUSIS.*
Le Tabernacle de Jéhovah à Silo		
Samuel	1070-1030	
Fondation de l'école des **prophètes**		
SAÜL	1030-1010	*Rédaction du RIG-VÉDA (Inde)*
DAVID **Gad**	1010- 970	
Nathan		
Fondation du royaume de Syrie		*Début de la mantique grecque : Oracles de Dodone, de Delphes, etc.*
SALOMON	970- 933	
		Élohisme grec.
Construction du Temple par les architectes phéniciens d'Hiram, roi de Tyr	966- 958	*Les POÈMES HOMÉRIQUES (X-VIII[e] siècles)*
Achija et **Schemaeja**		

DATES HISTORIQUES

SCHISME D'ISRAEL ET DE JUDA 933

Israel				Juda		
						HÉSIODE (Lutte des Dieux et des Titans)
Jéroboam	933-912			Roboam	933-916	
Nadab	912-911			Abija	916-913	*Rédaction des BRAHMANAS (Inde)*
Baescha	911-888	**Jéhu**	*Ben-Hadad 1er roi de Syrie.*	Asa	913-873	
Ela	888-887		*Restauration des Jeux Olympiques en Grèce*			*Lois de LYCURGUE* 884
Zimri	887					
Omri	887-877					
		Elie				
Achab	876-854	**Michée**		Josaphat	873-840	*Développement du polythéisme babylonien*
Achazia	854-853		*Ben-Hadad II roi de Syrie* 885-841			*(Assournacirpal compte 6500 dieux vers 870)*
Joram	853-842			Joram	840-842	
				Achazia	842-841	*et de la MAGIE astrologique*
				Athalie	841-836	

Le Baalisme l'emporte dans les deux royaumes sur le culte de Jéhovah.

JÉHU	842-814	**Elisée**	*Hazaël roi de Syrie 844-804*				
JOACHAS	814-798		*Ben-Hadad III roi de Syrie 804*		JOAS	836-797	
JOAS	798-782				AMASIA	797-779	*Inscription de SINDJIRLI (VIIIe siècle)*
JÉROBOAM II	782-740	**Jonas**	*Fondation de Rome 754-3*		OSIAS	779-740(?)	*Les dieux syriens EL et HADAD*
ZACHARIE	740-739	**Amos**					*Élohisme latin.*
SCHALLOUM	739		*Tiglath Piléser III, roi d'Assyrie 745-727*		JOTHAM	740-736	*LARES et PÉNATES*
MENAHEM	739-737						
PEKACHIA	737-736						
PEKACH	736-730	**Osée**	*Salmanasar IV 727-722*		AKHAZ	736-727	
OSÉE	730-722		*Sargon 722-705 (roi de Babylone en 709)*	**Esaïe**			
Chute du Royaume d'Israël. Ruine de Samarie 722			*Sennachérib 705-681*	**Michée**	ÉZÉCHIAS	727-699 720-699(?)	*Civilisation arabe attestée par l'inscription de SARGON vers 715* *Élohisme arabe.* *ALLAH et ALLÂT* *MANAT, AL-OZZA, etc.*
			Sennachérib assiège Jérusalem			704	

Victoire de Ninive sur Babylone (Chaldée) 689

Manassé 698-643

690-640(?)

Esarhaddon 681-668

Assourbanipal 668-626 **Nahum**

Invasion des Scythes vers 640-630

Amon 643-640

Sophonie

Le culte de DIONYSOS en Grèce

Josias 640-609

Jérémie

Le Deutéronome retrouvé.
Réformes de Josias 622

Le Pharaon Nécho II 610-594

Coalition (Mèdes, Chaldéens, Egyptiens) contre Ninive 610

Josias tué à la bataille de Mé guiddo 609

Joachas 609

Ruine de Ninive par le Chaldéen Nabopolassar et le Mède Xyaxare 606 **Habacuc**

Lois de SOLON vers 640-550

Bataille de Karkémis 606 **Urie**

JOJAKIM 609-599

Jérémie dicte ses discours 605

Nebucadnetzar, roi de Babylone **604-561**

JOJACHIN 599

Première déportation en Babylonie 597

SÉDÉKIAS 599-587

Ézéchiel

Chute du Royaume de Juda. Ruine de Jérusalem 587

L'ORPHISME dans le monde grec

Abdias

Deuxième déportation 587

Ésaïe II, en Palestine

Fusion du culte dionysiaque, des mystères d'Eleusis et de l'Orphisme

LES JUIFS SOUS LA DOMINATION CHALDÉENNE 587-538

NEBUCADNETZAR † 561 ; EVIL-MÉRODAC 561-559 ; NÉRIGLISSOR 559-556 ; NABUNAÏD 556-538.

Troisième déportation 581

JUPITER CAPITOLIN

Coalition de Babylone, des Lydiens et des Egyptiens contre la Perse 549

Les LIVRES SYBILLINS, VIe siècle (Brûlés en 83 av. J.-C.)

Cyrus, roi de Perse, prend Sardes 546

LAO-TSEU, philosophe chinois, né en 604, écrit le TAO-TE-KING

Cyrus prend Babylone 538

Edit de Cyrus libérant les Juifs exilés 538

CONFUCIUS 571-478

PYTHAGORE vers 550

LES JUIFS SOUS LA DOMINATION PERSE 538-332

DYNASTIE DES ACHÉMÉNIDES : CYRUS † 530, CAMBYSE 530-522, SMERDIS 522-521, DARIUS Ier 521-486, XERXÈS Ier 485-465, ARTAXERXÈS LONGUEMAIN 465-424, XERXÈS II 424, DARIUS II 424-405, ARTAXERXÈS II 404-358, ARTAXERXÈS III 358-338, DARIUS III 338-330.

Prophète	Événement	Date	Contemporains	Date
			ESCHYLE	*525-456*
Aggée				
	Reconstruction du Temple	520-515	*SOPHOCLE né en*	*497*
Zacharie	Arrivée d'Esdras à Jérusalem	458	*BOUDDHA mort vers*	*477*
Joël			*SOCRATE né en*	*470*
	Arrivée de Néhémie à Jérusalem et construction des remparts	445	*Rédaction probable de l'AVESTA (Perse) (Brûlé par Alexandre le Grand)*	
Malachie	Proclamation de la Loi	444		
	Néhémie retourne à Suse	433		
	Deuxième arrivée de Néhémie à Jérusalem	430		
	Constitution définitive de la communauté juive	430-400		

Fondation de la communauté samaritaine vers 400

Règne et conquêtes d'Alexandre le Grand 332-323

Les conquêtes macédoniennes font pénétrer les idées civilisatrices de la Grèce dans tout le monde connu.

LES JUIFS SOUS LA DOMINATION ÉGYPTIENNE 323-198

DYNASTIE DES LAGIDES : PTOLÉMÉE SOTER (OFFICIER D'ALEXANDRE LE GRAND) 305-284, PTOLÉMÉE PHILADELPHE 284-247, PTOLÉMÉE EVERGÈTE 247-221, PTOLÉMÉE PHILOPATOR 221-203, PTOLÉMÉE EPIPHANE 203-198.

Le grand prêtre de Jérusalem nommé Président du peuple juif 327

Dynastie des Grands Prêtres Juifs : Onias (fils de Jaddus) 327-300. Simon 300-287, Eléazar 287-267, Manassé 267-240, Onias II 240-226, Simon-le-Juste 226-198, Onias III, 198-175.

PLATON 428-347

ARISTOTE 384-322

DÉMOSTHÈNE 384-322

EVHÉMÈRE, philosophe grec. IVe siècle (Théorie de l'origine humaine des dieux)

Naissance d'ÉPICURE 342

ZÉNON, avènement du STOÏCISME vers 336

Les Juifs commencent à s'établir à Alexandrie, capitale des Ptolémées vers 315

Construction des synagogues dans tout le monde grec 300-200

Rome et Carthage : les guerres puniques 264-146

Décadence morale et religieuse de la Grèce
L'historien POLYBE 210-125

Version grecque de l'Ancien Testament. (Bible des Septante) env. 250-200

Culte de la MAGNA MATER phrygienne, introduit à Rome, 204

LES JUIFS SOUS LA DOMINATION SYRIENNE 198-142

DYNASTIE DES SÉLEUCIDES :..... ANTIOCHUS-LE-GRAND 198-187, SELEUCUS PHILOPATOR 187-176, ANTIOCHUS ÉPIPHANE 176-167...

La philosophie grecque à Rome
Décadence du culte latin 200-100

Hellénisation forcée du peuple juif. Les grands prêtres apostats Jason et Ménélas 175-168

Renaissance du pythagorisme et du stoïcisme

Violente persécution religieuse	171-168	
Le culte juif interdit : Jérusalem décrétée ville grecque	168	
Insurrection des Hasmonéens (Macchabées), Mathathias et les débuts de la guerre sainte	167-166	*Élohisme des TEUTONS et des CELTES*
La lutte pour la liberté	166-142	*Les MATRES celtiques, déesses protectrices locales* *Les DRUIDES gaulois. Leur centre à CARNUTUM.*

INDÉPENDANCE DES JUIFS SOUS LES HASMONÉENS 142-63

Dynastie des Hasmonéens. Les trois frères : Judas Macchabée † 160, Jonathan † 143, Simon † 135. — Jean Hyrcan † 105, Aristobule Ier † 104, Alexandre Jannée † 78, Alexandra † 69, Hyrcan II, roi jusqu'en 63.

Prise de Jérusalem par Pompée	63	*LUCRÈCE 98-55* *Conception mécanique du monde*
Hyrcan II ethnarque sous la tutelle d'un ministre iduméen Antipater, imposé par Rome	63-39	*CICÉRON 106-43* *Inquiétude, formalisme, superstition* *VIRGILE 70-19, le chantre messianique du paganisme agonisant.*

LES JUIFS SOUS LA DOMINATION ROMAINE

63 av. J.-C.,-70 apr. J.-C. (fin de la nation juive)

Rome, dont les conquêtes avaient organisé le monde civilisé, fonde son empire.

DYNASTIE DES EMPEREURS : AUGUSTE 29 av. J.-C.-14 ap. J.-C. TIBÈRE 14-37, CALIGULA 37-41, CLAUDE 41-54, NÉRON 54-68, GALBA, OTHON VITELLIUS 68-69, VESPASIEN 69-79.

HÉRODE, fils d'Antipater, fonde la dynastie des Iduméens — 37- 3

Construction du temple d'Hérode — 19 av. J.-C. -28 ap. J.-C.

Naissance de
Jean-Baptiste — 5

Le Messie
Jésus de Nazareth
naît à Bethléem — 4

Après la mort d'Hérode, la Palestine est partagée entre trois de ses fils : ARCHELAÜS (Judée), ANTIPAS (Galilée), PHILIPPE (Iturée) — 3

Tentative de Réforme religieuse par AUGUSTE 29 av. J. C.-14 ap. J.-C.

OVIDE 43 av. J.-C.-17 ap. J.-C.
Dévôt et libertin

Rome est envahie par les mystères orientaux : ISIS, SÉRAPIS, CYBÈLE, MITHRA, etc.

Philosophie judéo-hellénique
PHILON d'ALEXANDRIE : 20 ans av. J.-C.-50 (?) ap. J.-C.

Première ébauche du NÉO-PLATONISME

Ère chrétienne

Archelaüs est déposé ; Quirinius, proconsul de Syrie, ordonne le recensement de la Judée 6

Révolte de Judas le Galiléen 6

La Judée est gouvernée par des procurateurs romains : Coponius 6-7, Ambivius et Rufus 7-14, Valerius Gratus 14-25, Pontius Pilatus 25-36, Marcellus puis Marullus 36-41, Cuspius Fadus 44-45, Tiberius Alexander 45-48, Ventidius Cumanus 48-52, Claudius Félix 52-60, Porcius Festus 61-62, Albinus 62-64, Gessius Florus 64-66.

Jésus à douze ans dans le Temple de Jérusalem 8

Le Messie vient au baptême de Jean-Baptiste 27

Durée du ministère de Jésus le Messie 27- 30

Les Juifs livrent le Messie à Pilate qui l'envoie à Hérode Antipas 30

Les Juifs font crucifier le Messie à Golgotha 30

Conversion du pharisien Saul de Tarse vers 33

Voyages missionnaires de l'apôtre Paul 35- 58

SÉNÈQUE 4 av. J.-C.-65 ap. J.-C.

Le culte de MITHRA commence à se répandre dans tout l'empire romain et va balancer la fortune du christianisme naissant (I-IVᵉ siècles)

PLINE L'ANCIEN 23-70

Matérialisme philosophique

FLAVIUS JOSÈPHE, historien des Juifs, né à Jérusalem en 37

	Hérode Agrippa I, roi de toute la Palestine, interrompt la liste des procurateurs	41-44	
Jacques, frère de Jean, est mis à mort par Hérode Agrippa		44	
	Insurrection des Juifs sous le faux Messie Theudas	44-45	
	Agrippa II, roi du Nord de la Palestine	53-100	*Naissance de PLUTARQUE vers 50*
			» d'ÉPICTÈTE » 50
			» de TACITE » 55
	Les Juifs s'opposent partout à Paul et le livrent à l'autorité romaine	58	
Captivité de Paul à Césarée		58-60	*NÉRON se fait initier aux mystères de Mithra et persécute les chrétiens.*
Paul emmené de Césarée à Rome		60-61	
Le grand prêtre Hannah fait lapider Jacques frère de Jésus		62	
Paul meurt martyr à Rome sous Néron	entre	63 et 65	
Pierre est crucifié à Rome, d'après la tradition	vers	66	
	Les Juifs se soulèvent sous le procurateur Gessius Florus	66	
	Titus prend Jérusalem et détruit la nation juive	70	

INDEX

I

J

K

L

Q

R

S

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

TROISIÈME PARTIE

La Révélation de Jéhovah et la Fondation du peuple élu

CHAPITRE PREMIER

SIXIÈME PARTIE

Echec du Jéhovisme messianique

CHRONOLOGIES

TABLE DES CARTES

CAHORS, IMPRIMERIE A. COUESLANT. — 10.470



UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 11 06 25 13 001 0